

Artamène, ou Le grand Cyrus. 1 / Madeleine de Scudéry

Scudéry, Madeleine de (1607-1701). Auteur du texte. Artamène, ou Le grand Cyrus. 1 / Madeleine de Scudéry. 1656.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

ARTAMENE

OU

LE GRAND

CYRUS

MADELEINE DE SCUDERY

ARTAMENE

OU

LE GRAND

CYRUS

I



SLATKINE REPRINTS

GENÈVE

1972

Réimpression de l'édition de Paris, 1656



ARTAMENE,

O V

LE GRAND CYRVS.

DEDIE'

*A MADAME LA DVCHESSE
DE LONGVEVILLE.*

PAR MONSIEVR DE SCVDERY
Gouuerneur de Nostre Dame de la Garde.

PREMIERE PARTIE.



*Imprimé à Leyden, & se vend
A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE', dans la petite
Salle du Palais, à la Palme.*

M. DC. LVI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A
M A D A M E
L A D V C H E S S E
D E L O N G V E V I L L E .

M A D A M E ,

Vn des plus Grands & des plus sages Princes de toute l'Asie, va demander Audience, à vne des plus Grandes & des plus sages Princesses de toute l'Europe. Ce Vainqueur de la moitié du Monde, qui croit auécque raison que Vostre Altesse seroit digne de le commander tout entier: vient mettre à vos pieds ses Palmes & ses Trophées, & aduoïer ingenuement, qu'il a moins conquesté de Sceptres & de Couronnes, que vous ne meritez d'en

A 3 auoir.

auoir. Il a sçeu que vous n'avez pas autrefois dénié vostre Glorieuse protection à vn Prince déguisé : si bien qu'estant déguisé & Prince; & Prince incomparablement plus fameux que l'autre, il a creû qu'il pouuoit aspirer au mesme honneur. Il a creû, dis-ie, que puis que vous auiez en suite escouté favorablement la Mort de Cesar, vous souffririez bien la vie de Cyrus : & que vous luy permettriez de se faire reuoir à tout l'Vniuers, avec plus d'éclat & plus de splendeur, qu'il n'en auoit en montant aut Thronne des Rois d'Assirie, veû la splendeur & l'éclat qui reialira sur luy de vostre illustre Nom, si vous agreez qu'il le mesle parmy ses Lauriers, & qu'il le porte par toute la Terre. Il sçait bien, Madame, qu'en pretendant à cette gloire, son ambition est extrême: Mais qui doit estre hardy, si ce ne sont les Conquerans ? Et que n'entreprennent point ces heureux Temeraires, que la Fortune fauorise ? Et puis il est certain que peu de Rois l'ont égalé: & que si Alexandre mesme à eu depuis sa valeur & son esprit, il n'a pas eu sa sagesse & sa temperance. En vn mot, il a esté seul
de

de qui l'on puisse dire comme de Vostre Altesse, qu'il auoit toutes les vertus & pas vn defect. Aussi comme vn des plus celebres Escriuains de toute l'Antiquité, en a fait l'exemple de tous les Princes, vous serez vn iour, si i'ay l'adresse de Xenophon, & si la Posterité vous rend iustice, l'exemple de toutes les Princeesses. Cette glorieuse conformité, que l'on voit entre vn Heros & vne Heroïne, me fait esperer qu'il sera bien receu de vous: & que vous connoistrez que si parmy tant de Personnes illustres qui sont au Monde, il n'a eu pour obiet que vous seule, c'est parce que les Persans n'adorent que le Soleil. Icy Madame, comme i'ay l'honneur d'estre l'Interprete de ce Prince, & de vous parler pour luy; il ne me sera pas difficile de faire voir que ma comparaison est iuste: que le mesme éclat que ce grand Astre a dans les Cieux, vous l'avez dans cette Cour: & que vous estes comme luy toute couuerte de rayons, & toute brillante de lumiere. En effet, si l'on regarde la haute Naissance de Vostre Altesse, quelle splendeur n'y verra t'on pas? Ce ne sont que Throsnes; que

Scēptres ; & que Couronnes ; & cette
longue fuitte de Rois dont vous descen-
dez , vous couure d'vn si grand éclat ,
qu'il en est presque inaccessible. Que si
du Sang Royal de Bourbon, nous passons
au noble Sang de Montmorency, dont est
la Princesse adorable qui vous a donné la
vie, & dont les rares qualitez donnent
de l'admiration à toute la Terre , & vous
donnent encore vn nouveau lustre: nous
verrons autant de Heros , que nous au-
rons veû de Monarques: & nous verrons
aussi la Grandeur de cette illustre Mai-
son , plus ancienne que la Monarchie
Françoise. Mais Madame , ie ne iuge
pas qu'il soit à propos de vous arrester
plus long temps parmy ces magnifi-
ques Mausolées de Rois , de Princes ,
de Connestables , & d'Admiraux: Que
si pour vous en esloigner , & pour pas-
ser de ces Grands Morts , au plus Grand
de tous ceux qui viuent , l'on regarde
celuy que toute l'Europe regarde avec
estonnement: de quelle gloire ne bril-
lera pas Vostre Altesse , lors qu'on la
verra digne Sœur d'vn Prince tout cou-
uert de Palmes & de Lauriers? & pour
lequel l'eloquence la plus haute & la
plus

plus sublime est basse & rampante ,
quand elle ose entreprendre de le louer.
La Grece qui nomma autrefois vn de
ses Capitaines LE P R E N E V R D E
V I L L E S , auroit esté obligée d'aller
plus loing de la moitié pour nostre He-
ros : & de le nommer LE P R E N E V R
D E V I L L E S , & LE G A G N E V R
D E B A T A I L L E S . Ainsi Madame ,
estre digne Sœur d'vn Frere tel que le
vostre , c'est estre tout ce qu'on peut
estre ; & plus que personne n'a iamais
esté ; & que personne ne fera iamais.
Que si des vertus Militaires, nous pas-
sons aux vertus paisibles , & du bril-
lant éclat des Armes , au pompeux éclat
de la Pourpre ; de quel nouveau lustre
ne vous verra t'on pas reluire , pour
estre encore Sœur d'vn autre Prince
dont le merite est aussi grand que sa con-
dition ? & pour qui Rome mesme , n'a
que des honneurs trop bas : soit que l'on
confidere la Grandeur de sa Naissance ;
soit que l'on regarde la grandeur de son
Esprit, ou celle de ses hautes & gene-
reuses inclinations. Mais si Vostre Al-
tesse a eu pour Ancestres des Rois & des
Heros , & si elle à pour Freres des Heros

dignes d'estre Rois; elle a encore pour Mary vn Prince si illustre par sa Condition , & si considerable par ses rares qualitez , que soit que l'on vous regarde comme Fille , comme Sœur , ou comme Femme, l'on vous voit tousiours, comme ie l'ay dit, toute couuerte de splendeur , de rayons , & de lumiere. En effect , ce Grand Prince qui conte parmy ses Deuanciers le Restaurateur de l'Estat, seroit capable de l'estre luy mesme , veû les grandes choses qu'il a faites; & l'inuincible Comte de Dunois ne fit rien qu'il ne peust faire par son courage & par son esprit. Mais Madame , ie n'oserois toucher dauantage, à vneMatiere si precieuse , ce seroit entreprendre sur le fameux Autheur de la Pucelle, qu'vn si noble trauail regarde: & il est iuste de ne luy oster pas ce Marbre & ce laspe , qu'il mettra mieux en œuure que moy:& dont il fait vn Monument eternal , à la gloire de vos Alteſſes. Et puis à dire les choses comme elles sont, ce n'est pas seulement de ces lumieres empruntées dont on vous voit briller , comme en brillent tous les Astres inferieurs , qui prennent leur éclat d'vn plus grand Astre: Vous
auez

avez des rayons & des clartez, que vous ne prenez que de vous mesme: & des splendeurs qui vous sont essentielles comme celles du Soleil. Mais des splendeurs si éclatantes, qu'aupres d'elles toutes lumieres, tous rayons, toutes clartez, & toutes splendeurs, ne font qu'ombres & que tenebres. La beauté mesme que vous possédez au souverain degré, elle que le plus Grand Homme de l'Eglise Greque n'a pas craint de nommer **S P L E N D E U R C E L E S T E**: & un autre encore plus hardy, **R A Y O N D E L A D I V I N I T E'**; n'est pas ce que vous avez de plus merveilleux, quoy qu'elle soit l'objet de la merveille de tout le monde. L'on en voit sans doute en Vostre Altesse, l'idée la plus parfaite qui puisse tomber sous la veüe: soit pour la taille qu'elle à si belle & si noble; soit pour la majesté du port; soit pour la beauté de ces cheveux, qui effacent les rayons de l'Astre avec lequel je vous compare; soit pour l'éclat & pour le charme des yeux; pour la blancheur & pour la juste proportion de tous les traits; & pour cét air modeste & galant tout ensemble, qui est
l'ame

l'ame de la beauté , & que vos Miroirs vous feront bien mieux voir que mes paroles. Mais apres tout Madame, l'ose-ray ie dire, & me pourra t'on croire si ie le dis ? vostre Esprit est encore plus beau que vostre visage : & c'est par luy principalement , que ma comparaison du Soleil est iuste. En effet ce Grand Esprit a des clartez qui nous ébloüissent : il brille, & brille tousiours : ses rayons percent l'obscurité des choses les plus cachées : il penetre tout ; il voit tout ; il connoist tout ; & rien ne se dérobe à sa veüe. Mais il ne voit & ne connoist pas seulement les belles choses, car il les produit luy mesme : les Fleurs qui sont le plus bel Ouurage du Soleil, cedent à celles de l'eloquence naturelle qui brille en tout ce qu'on vous entend dire ; & l'Or, les Perles, les Rubis, les Esmeraudes, les Diamans, & toutes les autres Pierreries, qui sont les derniers Chefs-d'œuvres ; n'ont rien de si éclatant ny de si precieux, que vos paroles & vos pensées. Cependant le mesme auantage qu'a vostre beauté, sur toutes les autres beautez, & vostre esprit sur vostre visage,

vostre

vostre iugement l'a sur vostre esprit. C'est vn Monarque qui regne Souuerainement : qui regle toutes vos actions, à l'infailible Compas de la raison : & qui agit en vous avec tant d'ordre & tant de iustesse, que le cours du Soleil dont ie vous parle, n'est pas plus iustement réglé. Ouy Madame, le plus grand Roy de la Terre, pourroit se reposer sur la prudence de vostre Altesse, de la conduite de tous ses Estats : & tant qu'elle veilleroit à cette conduite, il pourroit dormir en assurance, quelque tempeste qui peut s'esleuer contre luy. Toutefois ie n'en demeure pas encore là : & ie descouure quelque chose du plus éclatant en vous, que tout ce que i'ay dit iusques icy. C'est la Grandeur de vostre Ame, qui non plus que le Soleil ne voit rien au monde qui ne soit au deffous d'elle. Cette Grande Ame, dis-ie, qui est au deffus des foudres & des orages : & qui demeure ferme & tranquile, lors que tout est en trouble & en agitation. Mais quelques belles que soient toutes vos hautes & genereuses inclinations, elles ne paroissent presque plus, dès qu'on voit paroistre
la

la pureté de cette Grande Ame, c'est à dire le plus parfait Ouvrage de la Nature & de la Vertu. Elle a moins de taches que le Soleil : elle passe comme les rayons de ce bel Astre, sur la corruption de la Terre sans s'y alterer : elle ne change jamais non plus que luy : elle ne quitte non plus sa route, que le Soleil quitte la sienne : & elle ne s'arreste non plus dans le chemin de la Gloire, que cét Astre si éclatant dans son chemin ordinaire : allant toujours de perfection en perfection, sans retrograder jamais, non plus que l'Astre dont ie parle. Iray ie encore plus loing que tout cela ? & finiray ie le dénombrement de vos vertus , par la Reine de toutes les vertus ? Je veux dire cette haute pieté, dont vous faites vne profession si publique & si exacte ; que vous vous en départez moins que le Soleil ne se départ des premiers ordres qu'il a reçeus de l'Eternelle puissance qui fait agir son Corps & vostre Ame. Enfin Madame, Cyrus vous voyant tant au dessus de tout l'Univers ; Vous voyant, dis- ie, si brillante & si lumineuse ; Vous voyant
vni-

unique comme le Soleil ; & voyant que s'il est nuit où il n'est pas , le jour n'est beau qu'ou vous estes : suivant la Religion de son Païs , il se prosterne deuant vous : & cét illustre Persan vous prenant pour ce Grand Astre qu'il adore , s'offre luy mesme à Vostre Altesse , avec tout le zele & tout le respect qu'il croit devoir à la Divinité visible.

Voila Madame , ce que j'auois à vous dire , pour le Vainqueur de l'Asie.

Mais si apres vous avoir parlé pour luy , j'ose vous parler pour moy , i'aduoieray franchement à Vostre Altesse , qu'encore que toute la France ait assez bien reçu mon Illustre Bassa , & que les Nations Estrangeres l'ayent traduit en leur Langue , ie ne laisse pas de craindre pour Artamene. Car enfin vous estes sans doute capable de voir , ce que mille autres ne verroient pas : & vous découvrirez peut-estre des deffauts dans mon Ouvrage , qui ne seront aperçeus que de vous seule. Il est vray que si la sublimité de vostre esprit me fait peur , vostre extrême bon-

bonté me r'assure : & me fait mesme
esperer que vous receurez favorable-
ment, ce que vous presente avec toute
l'humilité possible,

M A D A M E,

De Vostre Altesse,

*Le tres humble & tres
obeissant Serviteur,*

D E S C V D E R Y.

A V



A V

LECTEUR.

LE Heros que vous allez voir, n'est pas vn de ces Heros imaginaires, qui ne sont que le beau songe d'un homme esueillé, & qui n'ont jamais esté en l'estre des choses. C'est vn Heros effectif: mais vn des plus Grands dont l'Histoire conserve le souuenir: & dont elle ait jamais consacré la memoire immortelle, à la Glorieuse Eternité. C'est vn Prince que l'on a proposé pour Exemple à tous les Princes: ce qui fait bien connoistre qu'elle estoit la vertu de Cyrus: puis qu'un Grec à pû se resoudre de louer tant un Persan; de faire tant d'honneur à vne Nation qui estoit ennemie irreconciliable de la sienne; & contre laquelle Xenophon auoit fait luy mesme de si belles actions. Enfin Lecteur, c'est vn homme dont les Oracles auoient parlé comme d'un Dieu, tant ils en auoient promis de merueilles: & dont les Prophetes ont plustost fait des Panegyriques que des Predictions: tant ils en ont auantageusement parlé, & tant ils ont eslevé la gloire de cét inuincible Conquerant. Je vous dis tout cecy Lecteur, pour vous faire voir que si j'ay nommé mon Liure **LE GRAND CYRUS**, la vanité ne m'a pas fait

B

pre-

prendre ce superbe Titre: que par ce mot de Grand, ie n'ay rien entendu qui me regarde, comme il vous est aisé de le connoistre: puis qu'effectivement ce Prince dont j'ay fait mon Heros, a esté le plus grand Prince du monde: & que l'Histoire l'a nommé Grand comme moy, & pour ses hautes vertus, & pour le distinguer de l'autre Cyrus, qu'elle a appelé le moindre. Au reste Lecteur, ie me suis si bien trouué des regles que i'ay suivies dans mon Illustre Bassa, que ie n'ay pas jugé que je les deusse changer, en composant ce second Roman: de sorte que pour ne redire pas deux fois les mesmes choses, c'est à la Preface de ce premier que ie vous renuoyé, si vous voulez voir l'ordre que je suy en trauaillant sur ces matieres. Ie vous diray donc seulement que i'ay pris & que ie prendray tousiours pour mes vniques Modelles, l'immortel HELIODORE, & le Grand VREÉ, Ce sont les seuls Maistres que i'imité, & les seuls qu'il faut imiter: car quiconque s'écartera de leur route, s'égarera certainement, puis qu'il n'en est point d'autre qui soit bonne: que la leur au contraire est assurée: & qu'elle mene infailliblement où l'on veut aller: ie veux dire Lecteur, à la Gloire. Comme Xenophon a fait de Cyrus l'exemple des Rois, i'ay tasché de ne luy faire rien dire ny rien faire qui fust indigne d'un homme si accompli, & d'un Prince si esteué: que si ie luy ay donné beaucoup d'amour, l'Histoire ne luy en à guere moins donné que moy: la luy ayant fait tesmoigner mesme apres la mort de sa femme: puis que pour faire voir combien il en estoit touché, il ordonna vn deuil public d'un an par tout son Empire. Et puis, lors que l'amour est innocente, com-

me

me la sienne l'estoit, cette noble passion est plustost vne vertu qu'une foiblesse: puis qu'elle porte l'ame aux grandes choses, & qu'elle est la source des actions les plus heroïques. J'ay engagé dans mon Ouvrage presque toutes les Personnes illustres, qui viuoient au Siecle de mon Heros: & vous verrez, tant dans ces deux Parties que dans toutes les autres jusques à la Conclusion; que ie suy quasi par tout Herodote, Xenophon, Iustin, Zonare, & Diodore Sicilien. Vous pourrez, dis-ie, voir qu'encore qu'une Fable ne soit pas une Histoire, & qu'il suffise à celuy qui la compose de s'attacher au vray-semblable, sans s'attacher toujours au vray: neantmoins dans les choses que j'ay inventées, je ne suis pas si esloigné de tous ces Autheurs, qu'ils le sont tous l'un de l'autre. Car par exemple, Herodote décrit la guerre des Scithes, dont Xenophon ne parle point: & Xenophon parle de celle d'Armenie, dont Herodote ne dit pas un mot. Ils renuersent de mesme l'ordre des guerres dont ils conuiennent ensemble: car celle de Lydie precede celle d'Asirie dans Herodote: & celle d'Asirie precede celle de Lydie dans Xenophon. L'un parle de la Conqueste de l'Egypte, l'autre n'en fait mention aucune: l'un fait exposer Cyrus en naissant, l'autre oublie vne circonstance si remarquable: l'un met l'Histoire de Panthée, l'autre n'en parle en façon du monde: l'un fait Cyrus vainqueur, l'autre vaincu: l'un le fait mourir encore assez jeune, l'autre fort vieux: l'un dans vne Bataille, l'autre dans son lit: toutes choses directement opposées. Ainsi j'ay suiuy tantost l'un & tantost l'autre, selon qu'ils ont esté plus ou moins propres à mon dessein: & quelquefois

4 A U L E C T E U R .

suivant leur exemple, j'ay dit ce qu'ils n'ont dit ny l'un ny l'autre: car apres tout, c'est vne Fable que ie compose, & non pas vne Histoire que j'écris. Que si cette raison ne satisfait pas pleinement les scrupuleux, ils n'ont qu'à s'imaginer pour se mettre l'esprit en repos, que mon Ouvrage est tiré d'un vieux Manuscrit Grec d'Egesippe, qui est dans la Bibliotheque Vaticane: mais si precieux & si rare, qu'il n'a jamais esté imprimé, & ne le sera iamais. Voila Lecteur, tout ce que j'auois à vous dire.

AR-



5

ARTAMENE,
OU LE
GRAND CYRUS,
PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

L'EMBRAZEMENT de la Ville de Sinope estoit si grand, que tout le Ciel; toute la Mer; toute la Plaine; & le haut de toutes les Montagnes les plus reculées, en receuoient vne impression de lumiere, qui malgré l'obscurité de la nuit, permettoit de distinguer toutes choses. Iamais obiet ne fut si terrible que celuy-là: l'on voyoit tout à la fois vingt Galeres qui brusloient dans le Port; & qui au milieu de l'eau dont elles estoient si proches, ne laissoient pas de pousser des flames ondoyantes iusques aux nuës. Ces flames estant agitées par vn vent assez impetueux, se courboient quelquefois

B 3 vers

vers la plus grande partie de la Ville, qu'elles auoient desia toute embrazée; & de laquelle elles n'auoient presque plus fait qu'un grand bûcher. L'on les voyoit passer d'un lieu à l'autre en un moment; & par vne funeste communication, il n'y auoit quasi pas un endroit en toute cette déplorable Ville, qui n'esprouast leur fureur. Tous les cordages, & toutes les voilles, des Vaisseaux & des Galeres, se destachans toutes embrazées, s'eleuoient affreusement en l'air, & retomboient en estincelles, sur toutes les maisons voisines. Quelques vnes de ces maisons estant desia consumées, cedoient à la violence de cét impitoyable vainqueur; & tomboient en un instant, dans les Ruës & dans les Places, dont elles auoient esté l'ornement. Cette effroyable multitude de flames, qui s'eleuoient de tant de diuers endroits; & qui auoient plus ou moins de force, selon la matiere qui les entretenoit, sembloient faire un combat entr'elles, à cause du vent qui les agitoit; & qui quelques-fois les confondant & les separant, sembloit faire voir en effet, qu'elles se dispuoient la gloire de destruire cette belle Ville. Parmy ces flames esclattantes, l'on voyoit encore des tourbillons de fumée, qui par leur sombre couleur radioustoient quelque chose de plus terrible, à un si espouuantable obiet: & l'abondance des estincelles, dont nous auons desia parlé, retombant à l'entour de cette Ville, comme vne gresle enflamée, faisoit sans doute que l'abord en estoit affreux. Au milieu de ce grand desordre, & tout au plus bas de la Ville,

il y

il y auoit vn Chasteau, basty sur la cime d'un grand Rocher qui s'auançoit dans la Mer, que ces flammes n'auoient encore pû deuorer : & vers lequel toutefois, elles sembloient s'efflancer à chaque moment, parce que le vent les y pouffoit avec violence. Il paroissoit que l'embrasement deuoit auoir commencé par le Port; puis que toutes les maisons qui le bordoient, estoient les plus allumées, & les plus proches de leur entiere ruine, si toutefois il estoit permis de mettre quelque différence, en vn lieu où l'on voyoit esclater par tout, le feu & la flame. Parmy ces feux & parmy ces flammes, l'on voyoit pourtant encore quelques Temples & quelques maisons, qui faisoient vn peu plus de resistance que les autres; & qui laissoient encore assez voir de la beauté de leur structure, pour donner de la compassion, de leur ineuitable ruine. Enfin ce terrible Element détruisoit toutes choses; ou faisoit voir ce qu'il n'auoit pas encore détruit, si proche de l'estre; qu'il estoit difficile de n'estre pas saisi d'horreur & de pitié, par vne veüe si extraordinaire & si funeste. Ce fut par cét espouuantable obiet, que l'amoureux Artamene (apres estre fortly d'un valon, tournoyant & couuert de bois, à la teste de quatre mille hommes) fut estrangement surpris. Aussi en parut-il si estonné, qu'il s'arresta tout d'un coup: & sans sçauoir si ce qu'il voyoit estoit veritable; & sans pouuoir mesme exprimer son estonnement, par ses paroles; il regarda cette Ville; il regarda le Port; il ietta les yeux sur cette Mer, qui paroissoit toute embrazée,

par la reflexion qu'elle receuoit des Nuës, que ce feu auoit toutes illuminées; il regarda la Plaine & les Montagnes; il tourna ses yeux vers le Ciel; & sans pouuoir ny parler, ny marcher, il sembloit demander à toutes ces choses, si ce qu'il voyoit estoit effectif, ou si ce n'estoit point vne illusion. Hidaspes, Chrisante, Aglatidas, Araspes, & Feraulas, qui estoient les plus proches de luy, regardoient cét embrasement, & n'osoient regarder Artamene; qui poussant enfin son cheual sur vne petite eminence, où ils le suiuirent; vit & connut si distinctement, que cette Ville qui brusloit, estoit celle-là mesme qu'il pensoit venir surprendre cette nuit, par vne intelligence qu'il y auoit, afin d'en tirer sa Princesse, que le Roy d'Assirie y tenoit captiue; que tout d'un coup s'emportant avec vne violence extrême; Quoy iniustes Dieux, s'écria t'il, il est donc bien vray que vous avez consenti à la perte de la plus belle Princesse qui fut iamais? & que dans le mesme temps que ie croyois sa liberté infailible, vous me faites voir sa perte indubitable? En disant cela il s'auança encore vn peu dauantage: & n'estant suiui que de Chrisante & de Feraulas, Helas mes Amis (leur dit il en commençant de galoper, & commandant que tout le suiuiſt) quel pitoyable destin est le mien, & à quel effroyable spectacle m'a t'on amené? Allons du moins, allons mourir dans les mesmes flames, qui ont fait perir nostre illustre Princesse. Peut-estre (poursuiuoit il en luy mesme) que ces flames que ie voy, viennent d'acheuer de reduire en cendre,

mon

mon adorable Mandane. Mais que dis-je, peut-estre? Non, non, ne mettons point nostre malheur en doute, il est desja arriué; & les Dieux n'ont pas permis vn si grand embrasement pour la sauuer. S'ils eussent voulu ne la perdre pas, ils auroient souleué les vagues de la Mer, pour esteindre ces cruelles flames, & ne l'auroient pas mise en vn si grand danger. Mais hélas! s'écrioit il, iniuste Riual, n'as tu point songé à ta conseruation plustost qu'à la sienne, & n'as tu point causé sa perte par ta lascheté? Si ie voyois ma Princesse (adioustoit il en se tournant vers Chrisante) entre les mains d'vn Prince, à la teste de cent mille hommes, & que ce Prince la voulust sacrifier à mes yeux, ie ne ferois pas si desesperé, i'aurois vn ennemy que ie pourrois du moins attaquer, si ie ne le pouuois vaincre: Mais icy, ie n'ay rien à faire, qu'à m'aller ietter dans ces mesmes flames, qui ont desja consumé ma Princesse. En disant cela, il s'auançoit encore dauantage: & apres auoir esté quelque temps sans parler; Ha Ciel! (s'écrioit il tout d'vn coup, voyant qu'il n'y auoit que Chrisante qui le peust entendre) ne ferois-je point la cause de la mort de ma Princesse? n'est-ce point pour l'amour de moy qu'elle a elle mesme embrasé cette Ville, plustost que de manquer de fidelité, au malheureux Artamene? Ha Dieu! s'il est ainsi, ie suis digne de mon infortune; & ie merite tous les maux que ie ressens. Chrisante voyant qu'il auoit cessé de parler, s'approcha de luy, pour tascher de luy donner quelque legere consolation: mais Artamene

mene marchant toujours; & le regardant d'une maniere capable de donner de la compassion aux personnes les plus insensibles; Non, non, luy dit-il, Chrifante, ce malheur n'est pas de ceux dont l'on peut estre consolé: & ie n'ay qu'une voye à prendre, que ie suiuray sans doute bien tost. Ouy, Chrifanté, i'auray du moins cette funeste consolation, que ce mesme feu qui a peut-estre brullé ma Maistresse & mon Riual; qui a confondu l'innocence & le crime; & qui m'a priué tout ensemble, de l'obiet de ma haine, & de ceuy de mon amour, acheuera encore de me détruire; & meslera du moins mes Cendres, avec celles de mon adorable Princesse. En disant cela, il sembloit auoir toutes les marques d'un prochain desespoir sur le visage: sa voix auoit quelque chose de triste & de funeste: & toutes ses actions tesmoignoient assez, qu'il se preparoit à mourir. Cependant la pointe du iour venant à paroistre; & l'approche du Soleil, diminuant quelque chose, de l'horreur de cét embrasement; parce que la Mer, la Plaine, & les Montagnes, reprenoient vne partie de leurs couleurs naturelles; la face de cette funeste Scene, changea en quelque façon: & Feraulas vit presque en mesme temps deux choses, qu'il fit remarquer au mesme instant à son cher Maistre. Seigneur, luy dit-il, ne voyez vous pas en Mer, vne Galere qui vogue, & qui semble faire beaucoup d'effort pour s'esloigner de cette malheureuse Ville? Et ne voyez vous pas encore, comme quoy il semble que l'on ne songe qu'à esteindre

dre

dre le feu qui s'approche de cette grosse Tour, qui est sur le portail du Chasteau, & que l'on abandonne tout le reste pour la conseruer! Je voy l'vn & l'autre, respondit Artamene; Je ne sçay, adiousta Chrisante, si ce n'est point vne marque assuree, que la Princesse n'a pas encore pery: puis qu'il peut estre, qu'elle est dans cette Galere, ou dans cette Tour, que les flames n'ont pas encore embrazée. Helas! (s'escria tout d'vn coup Artamene) s'il estoit ainsi, que ie serois heureux, de pouuoir conseruer quelque espoir! Il s'approcha alors beaucoup plus près de la Ville: & voyant effectiuement qu'il y auoit plusieurs personnes qui taschoient d'empescher le feu d'approcher de cette Tour; Travaille (s'ecria t'il en redoublant sa course) trop heureux Riual; trauaille pour le salut de nostre Princesse: & sois assure si tu la peux sauuer de ce peril, que ie te pardonne tous les maux que tu m'as faits. Ce Prince ne demeuroit pourtant pas long temps dans vn mesme sentiment: tantost il faisoit des vœux pour sa Maistresse: tantost des imprecations contre son Riual. Vn moment apres, regardant cette Galere, & luy semblant y remarquer des femmes sur la poupe, il s'en resioüissoit beaucoup: puis venant à songer que quand ce seroit sa Maistresse, elle seroit tousiours perduë pour luy; il rentroit dans son desespoir. Apres venant à considerer cette Tour, que la Mer & les flames enuironnoient de toutes parts; & venant à penser, que peut-estre sa Princesse estoit enfermée en ce lieu-là, il changeoit de sentimens tout

d'vn

d'un coup; & ces mesmes Troupes, qui estoient venuës pour détruire cette Ville, eurent commandement d'aider à en esteindre le feu. Artamene donc ne pouuant se refoudre de retourner sur ses pas, enuoya Feraulas commander aux siens, de marcher en diligence, & de le suiure. Mais en approchant de Sinope, l'on sentoit vn air si chaud & si embrazé; & l'on entendoit vn bruit si espouuantable, que tout autre qu' Artamene n'auroit iamais entrepris d'y aller. Le mugissement de la Mer; le murmure du Vent; le petillement de la flame, ioint au bruit affreux, de la chute des maisons entieres qui crouloient de fonds en comble; & à toutes les plaintes, & à tous les cris que iettoient les mourants; ou ceux que la peur d'une mort prochaine faisoit crier, causoient vne confusion espouuentable. De tous ces mugissemens, disie; de tous ces murmures; de tous ces cris; de toutes ces chutes de maisons, & de toutes ces plaintes, il se formoit vn bruit si lugubre & si esclatant, que tous les Echos des Montagnes y respondans encore, en formoient vne harinonie tres-funeste, s'il est permis d'appeller harmonie, vn retentissement si rempli de confusion. Cela n'empescha pourtant pas Artamene de se faire entendre: car estant desia assez proche de la Ville, en vn lieu où tous les siens l'auoient ioint; il se tourna vers eux, & leur dit avec vne affection inconceuable; Imaginez vous, mes Compagnons, que c'est moy qui suis dans cette Tour; que c'est moy qui suis dans la necessité de perir, parmi les eaux, ou parmi
les

les flames; & que c'est à moy enfin à qui vous allez sauuer la vie. Ou pour mieux dire encore, imaginez vous que vostre Roy; vostre Princesse; vos Femmes; vos Peres; & vos Enfans; sont enfermez dans cette Tour avec Artamene, & y vont perir; afin qu'estans poussés par des sentimens si tendres, vous agissiez avec plus de courage, & avec plus de diligence. Il faut, mes Compagnons, il faut aujourd'huy faire, ce qui n'a peut-estre iamais esté fait: il faut perdre nos ennemis, & les sauuer; il faut les combattre d'une main, & les secourir de l'autre; & bref il faut faire toutes choses pour conseruer vne Princesse, qui doit estre vostre Reine; & qui merite de l'estre de toute la Terre. A ces mots, Chrisante, Araspe, Aglatidas, & Hidaspe, qui commandoient chacun mille hommes en cette occasion; s'approcherent d'Artamene, pour receuoir ses derniers ordres: & Feraulas qui estoit l'Agent de l'entreprise, & celuy qui auoit intelligence dans Sinope; & auquel Artucas auoit promis de liurer vne des Portes de la Ville cette mesme nuit; fut aussi de ce conseil: & ce fut luy qui dit qu'il ne falloit pas laisser d'agir de la mesme façon, que si cette Ville n'estoit pas embrazée: & qu'ainsi sans chercher d'autres expediens, il falloit sans doute marcher droit à la porte du Temple de Mars. Parce, dit il, que si par hazard cét embrasement n'a pas encore mis toute la Ville en confusion; par tout autre lieu que par celui-là, nous pourrions trouuer de la résistance: la coutume estant mesme en de semblables rencontres,

tres, de redoubler la Garde, de peur que l'incendie ne soit vn artifice des ennemis, où au contraire nous sommes assurez de n'en trouuer aucune par cét endroit: car si Artucas & les siens n'ont pas encore esté deuorez par les flames, nous les trouuerons prests à nous aider: & s'ils ont péri, aparemment nous ne trouuerons là personne qui s'oppose à nostre passage. Cét aduis ayant esté trouué raisonnable, ils resolurent apres, par quel lieu ils pourroient le plus commodément gagner le pied de la Tour: mais Aglatidas leur fit remarquer, que l'embrasement commençoit de diminuer du costé du Port; parce que des Galeres & des Vaisseaux estans plustost confumez que des maisons, il falloit sans doute que le feu s'y esteignist plus tost qu'ailleurs; & qu'ainsi il falloit prendre tout le long du Port; afin de n'auoir presque plus à se garantir que d'vn costé, & que par ce moyen, ils pourroient arriuer avec assez de facilité au pied de la Tour. Artamene qui souhaittoit impatiemment d'y estre, ne voulut contredire à rien, de peur de les arrester dauantage; & se mit à marcher le premier; commandant seulement aux siens, de crier par toute la Ville, qu'ils ne venoient que pour sauuer la Princeesse: afin que ce peuple entendant vn Nom qui luy estoit si cher & si precieux, peust faire moins de resistance; & mettre moins d'obstacle à leur dessein. Ils marcherent donc; & Feraulas conduisant Artamene, (qui auoit mis pied à terre, aussi bien que tous ses Capitaines) à la porte du Temple de Mars; ils y trouuerent celuy qu'ils cher-

cherchoient: qui defesperé qu'il estoit, qu'Artamene deust arriuer; (car la veüe de ce funeste embrazement, l'auoit beaucoup retardé) commençoit de ne songer plus qu'à se mettre à couuert de la violence des flames. Mais il n'eut pas plustost veü ceux qu'il attendoit, qu'il fit ouurir la porte, où il estoit peu accompagné: parce que malgré luy, vne grande partie des siens estoit allé voir en quel estat estoient leurs Maisons; leurs Peres; leurs Enfans; ou leurs Femmes. Ils n'eurent donc aucune peine à se rendre Maistres de cette porte: mais ils en eurent bien dauantage, à se garantir du feu qu'ils trouuoient par tout. Artamene en marchant dans ces Ruës toutes enflamées, fut plusieurs fois exposé, à se voir accabler par la chute des maisons: & si cét obiet luy auoit semblé terrible par le dehors de la Ville, il luy sembla espouuantable par le dedans. Ils marchoit l'espée à la main droite, & le bouclier à la gauche; dont ils eurent plus de besoin de se seruir pour repouffer les charbons ardants qui tomboient de toutes parts sur leurs testes; que pour receuoir les traits de leurs Ennemis. Ce n'est pas que d'abord l'arriuée d'Artamene ne redoublast les cris & l'estonnement, parmy ce qui restoit de personnes viuantes dans cette Ville: & que ce Heros n'en vist plusieurs, qui estans occupez à esteindre le feu de leurs propres logemens, ou à sauuer leurs familles; quittoient cét office charitable, pour tascher de se rassembler, & de faire quelque resistance. Mais ils ne trouuoient dans ce grand desordre, ny

armes, ny Chefs, ny compagnons capables de s'opposer à son passage. L'on voyoit en vn lieu des gens qui abatoient leurs propres maisons, pour sauuer celles de leurs voisins: l'on en voyoit d'autres qui iettoient ce qu'ils auoient de plus precieux par les fenestres, pour tascher d'en sauuer au moins quelque chose: l'on voyoit des Meres, qui sans se soucier ny de meubles, ny de maisons, s'enfuyoient les cheueux desia à demy bruslez, avec leurs enfans seulement entre les bras: Enfin l'on voyoit des choses si pitoyables & si terribles tout ensemble; que si Artamene n'eust pas esté emporté comme il l'estoit, par vne passion violente; il se fust arresté à chaque pas pour les secourir, tant ils estoient dignes de compassion, & tant il estoit sensible à leur misere. Cependant il auançoit tousiours: mais le bruit de sa venue l'ayant pourtant deuançé; Aribée Gouverneur de Sinope, qui faisoit tous ses efforts, pour empescher que le feu ne gagnast la Tour, & qui occupoit en ce lieu, la meilleure partie de ce qui restoit de peuple & de soldats dans la Ville; ne le sceut pas plustost, qu'il se trouua dans vne inquietude inconceuable; & dans vne incertitude, qu'on ne scauroit exprimer: ne sachant s'il deuoit aller combattre, ou s'il deuoit continuer de faire esteindre ce feu. Car, disoit il, que seruira au Roy d'Assirie que ie vainque, s'il est vaincu par les flames? Mais que me seruira t'il aussi à moy mesme d'esteindre ce feu, adioustoit il, si ie suis pris par Artamene? moy qui suis son plus grand ennemy; moy qui ay trahy le Roy mon Maistre;

moy

moy qui ay serui à l'enleuement de la Princesse sa Fille; & qui ay fait reuolter ses Peuples. Ha! non non, combattons Artamene, qui est aussi redoutable au Roy d'Assirie, que le feu & que les flammes: & songeons à nostre conseruation, en pensant à celle d'autrui. En disant cela, il commanda à ceux qui esteignoient le feu, & qui par des machines dont ils se seruoient, taschoient de luy couper chemin, en abatant les maisons voisines, où il s'estoit attaché; de prendre des armes s'ils en auoient; d'en aller chercher en diligence s'ils n'en auoient point; ou de s'en faire de tout ce qu'ils rencontreroient; & mesme du feu & des flammes; plustost que de ne le secourir pas. Apres donc qu'Artamene eut trauersé vne partie de cette Ville embrazée; & qu'ayant marché tout le long du Port, il fut arriué proche de la Tour; il fut bien surpris de voir que personne ne trauailloit plus pour esteindre le feu, & qu'Aribée s'auançoit pour le combattre. Quoy, s'écria-t'il, ie viens pour esteindre ces flammes, & ce sera moy qui empeschera qu'on ne les esteigne? Ha! non non, mes Compagnons, il ne le faut pas. En disant cela, il commanda à vne partie de siens, de songer à faire ce que les autres ne faisoient plus; pendant qu'il combattoit ceux qui sembloient en auoir enuie. Comme il estoit en cét estat, & qu'il s'auançoit vers le gros, à la teste duquel estoit Aribée; il leua les yeux vers le haut de la Tour; & y reconnut le Roy d'Assirie: qui par vne action toute desesperée, sembloit n'auoir autre dessein, que de choisir s'il

se jetteroit dans les flames 'ou dans la Mer. Cette veüe ayant encore confirmé Artamene, dans la croyance que sa Maistresse n'estoit pas morte; il redoubla les commandemens qu'il auoit desia faits, d'esteindre ce feu; & marcha teste baiffée vers ses Ennemis, qui venoient à luy, avec assez de resolution. Comme il fut proche d'eux, & qu'il reconnut distinctement qui estoit leur Chef; Aribée, luy cria t'il, ie ne viens pas auiourd'huy pour te combattre, & pour te punir: & il ne tiendra qu'à toy, que ie n'obtienne ton pardon du Roy des Medes, si tu veux mettre les armes bas; & m'ayder à sauuer ta Princeße & la mienne. Mais Aribée, qui croyoit son crime trop grand, pour luy pouuoir estre iamais pardonné; & qui de plus, auoit appris vne chose, qu'Artamene ignoroit encore; au lieu de luy respondre, s'eslança vers luy l'espée haute, & commença vn combat au milieu des feux & des flames; qui n'estoit pas moins redoutable, par ce qui tomboit d'enhaut, que pour les coups qui par-toient de la main d'vn Ennemy inuincible; que l'Amour, la Haine, & la Vengeance, rendoient encore plus vaillant qu'à l'accoustumée; quoy qu'il fust toujours le plus vaillant homme du monde. Hidaspe, Artucas, Chrisante, Aglatidas, & Araspes; se rangerent aupres d'Artamene: car pour Ferraulas, ce fut luy qui eut ordre de faire continuer d'esteindre le feu. Ainsi le Roy d'Assirie voyoit tout à la fois, trauailler à son salut & à sa perte; vouloir sauuer sa vie, & vaincre celuy qui l'auoit ferui. Encore (disoit Artamene en luy mesme, &

en

eniettant les yeux vers le haut de la Tour, où il voyoit tousiours son Rival) si ma Princesse regardoit ce que ie fais pour la sauuer, ie serois bien moins malheureux: & si i'estois asseuré qu'elle vist ma mort, ou ma victoire, ie n'aurois presque rien à desirer. Cependant la meslée se commence, & se continuë fort chaudement: & sans qu'Artamene cesse de fraper, il ne laisse pas d'auoir soin de voir si Feraulas fait bien executer ses ordres. Enfin dans cette confusion, il s'attache en vn combat particulier contre Aribée, qui fut dangereux & opiniastré: car quoy que ce Traistre eust en teste le plus redoutable des hommes, le desespoir faisoit en luy, ce que la valeur n'auroit pû faire en vn autre. Neantmoins comme au contraire, Artamene combattoit alors avec espoir; & qu'il estoit persuadé, qu'il n'y auoit plus que quelques murailles entre sa Princesse & luy; il fit des choses prodigieuses. Il tua tout ce qui s'opposa à son passage; & blessa Aribée en tant de lieux, qu'enfin il se seroit sans doute resolu de se rendre; si tout d'vn coup vne maison enflammée ne fust tombée si près du lieu où ils combattoient, qu'Aribée en fut enseveli sous ses ruines; & l'on creut qu'il auoit peri par le fer & par le feu, pour expier vne rebellion criminelle, qui meritoit tous les deux ensemble. Artamene qui n'auoit pû estre blessé par son Ennemy, pensa estre accablé en cette rencontre, & se vit tout couuert de flame; tout environné de charbons & de fumée: & s'il n'eust mis son Bouclier sur sa teste, il estoit infailliblement

perdu. Toute sa Cotte d'armes en fut à demy brulée: & peu s'en falut qu'il ne perist en cette rencontre. La chute de cette maison, fit qu'il s'esleua en l'air vne pouffiere si espaisse: vne fumée si noire; & vne nuée d'estincelles si brulantes, que l'on fut quelque temps sans pouuoir rien voir de tout ce qui se passoit en ce lieu là. Ce qui surprit Artamene en cette occasion, fut que lors que cette maison embrazée tomba, Aribée, qui à ce qu'on pouuoit iuger par son action, auoit eu dessein de se rendre, s'estoit reculé de quatre ou cinq pas: si bien que par là, il sembloit estre allé au deuant de ce qui le deuoit accabler: & par vn miracle de la Fortune, Artamene, qui le touchoit de la pointe de son espée, ne se trouua pourtant point engagé sous ces perilleuses ruines. Apres cét accident, tout ce qui le secundoit s'estonna & s'enfuit: & nostre Heros faisant crier; & leur criant luy mesme, qu'il venoit pour les seruir, & qu'il ne vouloit point leur perte; les obligea enfin à ietter leurs armes; & à se fier en la parole d'un Vainqueur, qui'ils auoient autre-fois tant aymé. Ainsi en fort de peu temps, tout le monde se trouua d'un mesme Parti: & Artamene encourageant les siens, & leur montrant par son exemple, ce qu'il falloit faire pour esteindre le feu; ce Peuple fut rai de voir de charitables Ennemis. Ils abatirent des maisons avec des Beliers: ils employèrent leurs Boucliers à ietter de l'eau, sur tout ce qui tomboit d'enflamé, de peur que cela n'embrazast ce qui ne l'estoit pas
enco-

encore; & enfin ils n'oublierent rien, de tout ce qu'ils iugerent qui pouuoit seruir. Tous les Chefs firent des miracles en cette iournée: mais entre les autres, Aglatidas sembloit auoir eu dessein, de chercher plustost la mort que la victoire; tant il s'estoit courageusement exposé à la fureur des flames, & au desespoir des Ennemis. Cependant Artamene voyant que le feu commençoit de diminuër, se resioüissoit en luy mesme, dans l'esperance qu'il auoit, de reuoir bien tost sa chere Princesse. Elle est, disoit-il en son cœur, dans cette Tour: & si ie ne suis le plus malheureux des hommes, ie verray dans quelques moments, cette adorable Personne: & i'entendray peut-estre sa belle bouche, m'appeller son Libérateur. Enfin, disoit il encore, ie verray bien tost l'obiet de ma haine & de mon amour. En effet, le feu ayant esté esteint de ce costé là; & estant arriué à la porte de la Tour, qui commençoit desia de s'embrazer, il enuoya s'asseurer de toutes les portes de la Ville; mais comme il voulut faire enfoncer celle de cette Tour, ne sçachant s'il n'y trouueroit point encore quelque resistance; il vit vn homme de fort bonne mine qui la luy ouurit; & qui au lieu de luy en disputer l'entrée, comme il eust fait, s'il ne l'eust pas reconnu aparauant du haut des creneaux; luy dit avec beaucoup de respect, Seigneur, si le Nom de Thrasibule n'est pas sorti de vostre memoire, accordez luy la grace d'employer vostre autorité, pour empescher la perte d'une illustre Personne,

que le desespoir va sans doute faire perir, sur le haut de cette Tour, si vous ne m'aydez à la secourir promptement. Artamene, qui creut que c'estoit sa Princesse, qui estoit en cette extremité, ne s'amusa pas à faire vn long compliment, au genereux Thrasibule, qu'il reconnut d'abord à la voix; Allons mon ancien vainqueur (dit il à ce fameux Pirate qui n'auoit point déguisé son veritable Nom, parce qu'estant fort commun parmi les Grecs, il ne pouuoit pas le faire reconnoistre) allons secourir cette Personne illustre: & en disant ces paroles avec assez de precipitation; il monta l'escalier, suiui de grand nombre des siens; mais particulièrement d'Hidaspe; de Chrifante; d'Aglatidas; de Thrasibule, & de Feraulas: & tous, excepté Thrasibule, estoient estonnez de ne rencontrer point de Soldats dans cette Tour, & de n'en voir point dans le reste du Chasteau. Araspe par les ordres d'Artamene, demeura à la porte avec ses compagnons, afin de ne s'exposer pas mal à propos à quelque surprise. Ce Prince donc impatient de reuoir sa Maistresse, marche le premier; & deuançant les autres d'assez loing, arriue au haut de cette Tour. Mais helas, quel desplaisir, & quel estonnement fut le sien! lors qu'au lieu d'y voir sa Princesse, il n'y vit que le Roy d'Assirie; c'est à dire le Rauisseur de Mandane, son Riual & son Ennemi: mais vn Ennemi sans armes, & accablé de douleur. Artamene se tourna alors vers Thrasibule, comme pour luy demander, si c'estoit là cette illustre

Per-

forme, dont il luy auoit voulu parler; & voyant que tous ceux qui l'auoient fuiui, vouloient aussi estre sur le haut de cette Tour; & preuoyant que sa conuersation avec le Roy d'Assirie, ne seroit pas d'un stile à estre escoutée de tant de monde; il leur fit signe qu'ils se retirassent, se preparant à demander où estoit sa Princesse; croyant encore qu'elle pouuoit estre dans vn Apartement plus bas, ou en quelque autre lieu du Chasteau. Mais il fut bien surpris d'entendre que le Roy d'Assirie luy dit; Tu vois, Artamene, tu vois vn Prince bien plus malheureux que toy; puis qu'il est la cause de son malheur & du tien. Mais tu peux voir en mesme temps (adjousta t'il, en luy montrant vne Galere qui paroissoit en Mer, & qui n'estoit pas encore fort esloignée, parce qu'elle auoit le vent contraire) vn autre Rauisseur de nostre Princesse, bien plus criminel que moy; puis qu'il m'auoit promis vne amitié inuiolable; & que ie ne t'auois iamais fait esperer nulle part en mon affection. Quoy (s'écria alors Artamene, en regardant cette Galere, & ne regardant plus son Ennemi; (la Princesse n'est plus en tes mains? Non, luy respondit le Roy d'Assirie en soupirant: le Prince Mazare, le plus infidelle de tous les hommes me l'enleue; & t'oste le plus doux fruit de ta victoire. Mais puis que tu ne peux satisfaire ton amour, par la ueüe de ta Princesse; satisfais du moins ta haine, par la vengeance que tu peux prendre de ton Riual. Tu vois que ie ne suis pas en estat de t'en empescher; & si i'auois pû ne suiure

pas des yeux cette Galere, tant qu'elle paroiftra le long de cette Côte; il y auroit defia long temps que ie me ferois ietté dans la Mer ou dans les flames, pour acheuer mes mal-heurs, & pour ne tomber pas entre les mains de mon Ennemi. Les Ennemis d'Artamene (luy respondit ce genereux affligé) n'ont rien à craindre de luy, que lors qu'ils ont les armes à la main: & l'estat où ie te voy, te met à couuert de ma haine, & de mon ressentiment. A ces mots, Artamene se sentit si accablé de douleur, que iamais personne ne le fut dauantage: il voyoit sa Maistresse vne seconde fois enleuée, & ne pouuoit la suiure ny la secourir: puis que tous les Vaisseaux & toutes les Galeres, qui estoient dans le Port, ayant peri par les flames, il n'estoit pas en sa puissance de suiure ce dernier Rauisseur pour le punir. Il voyoit d'autre costé son premier Riual en son pouuoir: mais il le voyoit seul & sans armes; & sans autre dessein que celuy de songer à mourir. En ce pitoyable estat, desesperé qu'il estoit, par vne affliction sans égale, comme sans remede; il y auoit des momens où sa generosité n'estoit assez forte, pour l'empescher de penser à satisfaire en quelque façon sa vengeance, par la perte de son Riual: il y en auoit d'autres aussi, où il n'en vouloit qu'à sa propre vie: & dans cette cruelle incertitude de sentimens, ne scachant ce qu'il deuoit faire, ny mesme ce qu'il vouloit faire; il entendit le Roy d'Assirie qui luy cria, Tu vois, Artamene, tu vois que la Fortune te fauorise en toutes choses: que le vent s'estant ren-

for-

forcé, repoussé cette Galere vers le riuage: & que peut-estre bien tost, tu reuerras ta Princeesse. Artamene regardant alors vers la Mer, vit effectivement que par la violence d'un vent contraire, cette Galere c'estoit si fort rapprochée, que l'on pouuoit facilement distinguer des Femmes, qui paroissent sur la Poupe: & remarquer en mesme temps, qu'avec un prodigieux & vain effort, la Chiurme faisoit ce que les Mariniers appellent Passe-vogue, pour resister aux vagues & aux vents; & pour s'esloigner de la terre à force de rames. A cét instant, l'on vit de la ioye dans les yeux d'Artamene: mais pour le Roy d'Assirie l'on ne vit que de la douleur, & du desespoir dans les siens; sçachant bien que quand le vent repoufferoit cette Galere dans le Port, ce ne seroit qu'à l'auantage d'Artamene, & que ce ne pouoit estre au sien. Il s'imaginoit pourtant quelque espece de consolation, dans l'esperance qu'il conceuoit, de pouuoir punir Mazare. Ne me permettras tu pas, dit il à Artamene, si les Dieux te redonnent ta Princeesse, de t'espargner la peine de chastier son Rauisseur? & ne souffriras tu pas que pour faire ce combat, l'on me donne vne espée? que ie te promets de passer un moment apres ma victoire au trauers de mon cœur, afin de te laisser iouir en paix, d'un bon heur que ie te disputerois toujours, tant que ie serois en vie. Cette vengeance me doit estre reseruée, reprit Artamene: & puis que par le respect que ie porte au Roy d'Assirie, desarmé & malheureux, ie

me priue du plaisir de me vanger de luy; il faut du moins que ie me reserue celuy de punir Mazare, & de sa perfidie, & de sa temerité. Apres cela, ces deux Riuaux sans se souuenir presque plus de leur haine, se mirent à regarder l'un & l'autre cette Galere: & faisant tantost des vœux, & tantost des imprecations, comme s'ils n'eussent eu qu'un mesme interest; il y auoit des momens, où l'on eust dit qu'ils estoient Amis, tant cét obiet dominant attachoit leurs yeux, leurs esprits, & leurs pensées. Mais enfin ils virent que tout d'un coup, la Mer changea de couleur; que ses vagues s'esleuerent; & que grossissant encore en vn moment, elles portoient tantost la Galere dans les Cieux; & tantost elles l'enfonçoient dans les abismes. Cette triste veuë faisant alors vn mesme effet, dans ces cœurs également passionnez; Artamene regarda le Roy d'Assirie, avec vne douleur inconceuable; & le Roy d'Assirie regarda Artamene, avec vn desespoir que l'on ne scauroit exprimer. Ce fut alors que l'égalité de leur malheur, suspendit tous leurs autres sentimens; & qu'ils esproauerent tout ce que l'amour peut faire esproauer de douloureux & de sensible. Ils voyoient que si le vent continuoit de souffler du costé qu'il estoit, cette Galere se viendroit infailliblement briser contre le pied de la Tour où ils estoient: si bien que faisant des vœux tous contraires à ceux qu'ils auoient faits vn peu auparauant; ils desiroient que le vent secondatast les vœux du Ruisseleur, & qu'il l'esloignast de la terre. Cependant la tempeste se redoubla:
& se-

& selon le caprice, & l'inconstance de la Mer, le vent ayant par des tourbillons qui s'entre-choquoient, esté quelque temps en balance; comme s'il n'eust pû déterminer de quel costé il devoit se ranger; tout d'un coup il esloigna la Galere de la Ville: & luy fit raser la Côte avec tant de vitesse, que ces deux Rivaux la perdirent de veüe en un instant: & perdirent avec elle, tout ce qui leur restoit d'esperance, voyant tousiours durer l'orage aussi fort qu'auparavant. Que ne dirent point apres cela, ces deux illustres malheureux; dans la crainte qu'ils auoient, voyant continuer la tempeste, que leur Princesse ne fist naufrage? Ils eussent bien voulu pouuoir separer Mazare de Mandane; & ne luy donner point de part aux vœux qu'ils faisoient pour elle: mais apres tout, ils consentoient au salut du Rival, plus tost que de se consentir à la perte de la Maistresse. Ils se la souhaiterent mesme plus d'une fois l'un a l'autre, plustost que de la sçavoir exposée au danger où elle estoit: & plus d'une fois aussi, ils se repentirent de leurs propres souhaits. Cependant cet obiet qui auoit comme suspendu toutes leurs passions, & toutes leurs pensées, n'estant plus deuant leurs yeux; ils recommencerent de se regarder comme auparavant: c'est à dire comme deux Rivaux, & comme deux Ennemis. Artamene estoit pres de s'en aller, & de commander que l'on gardast le Roy d'Assirie; lors que ce Prince luy dit, ie sçay bien que ta naissance est égale à la mienne: & ie le sçay par des voyes si differentes, & si assurées, que ie n'en
sçau-

ſçauois douter : c'eſt pourquoy me confiant en cette generoſité , de laquelle i'ay eſté ſi ſouuent le ſecret admirateur malgré ma haine ; & que i ay ſi ſouuent eſprouuée ; ie veux croire encore , que tu ne me refuſeras pas vne grace que ie te veux demander. Comme à mon Riual , luy reſpondit Artainene , ie te dois refuſer toute choſe : mais comme au Roy d'Affirie , ie te dois accorder tout ce qui n'offenſera point le Roy que ie ſers , ou la Princeſſe ſa fille : c'eſt pourquoy fois aſſeuré que ie ne te refuſeray rien de tout ce qui ne choquera point ny mon honneur , ny mon amour : & ie t'en engage la parole d'un homme , qui comme tu dis , n'eſt pas de naiſſance inégale à la tienne ; quoy qu'il ne paſſe pas pour cela , dans l'opinion de toute la Terre. Demande donc ce que tu voudras : mais conſulte auparauant ta propre vertu , pour ne forcer pas la mienne à te refuſer malgré elle. Le Roy d'Affirie voyant qu'il auoit ceſſé de parler ; ie ſçay bien , luy dit il , que tu peux me remettre entre les mains de Ciaxare : & qu'apres luy auoir conquis la meilleure partie de mon Royaume , il te feroit en quelque façon auantageux , de luy en remettre le Roy dans ſes fers. Mais tu eſ trop braue , pour vouloir que la Fortune t'ayde à triompher d'un homme fait comme moy ; & pour te preualoir de la captiuité d'un Riual , que tu ne ſçauois croire qu'un homme de cœur , puis qu'il à deſia meſuré ſon eſpée avec la tienne. Dans les termes où eſt ma paſſion pour la Princeſſe ,

ie ne te celle pas qu'il faut de necessité que ie meure auant que tu la possedes : ne me priue donc pas inutilement de la gloire d'auoir contribué quelque chose , à la punition de nostre Ennemy commun , & à la liberté de la Princesse : te promettant apres cela , quand mesme le Destin me seroit fauorable , & me seroit retrouver l'illustre Mandane ; de ne songer iamais à la persuader à ton preiudice ; que par vn combat particulier , le sort des armes n'ait decidé de nostre Fortune. Ie voy bien , Artamene , adiouta t'il , que ce que ie veux est difficile : mais si ton ame n'estoit capable que des choses aisées , tu serois indigne d'estre mon Rival. Il est vray , reprit Artamene , qu'il ne m'est pas aisé de faire ce que tu desires : & qu'il me sera bien plus facile , de terminer nos differens , te faisant redonner vne espée ; que de t'accorder cette liberté que tu me demandes ; & qui n'est pas peut-estre tant en mon pouuoir que tu le crois. Comme mon amour n'est pas moins forte que la tienne , reprit le Roy d'Assirie , peut-estre que le desir de combattre n'est pas moins violent dans mon cœur , que dans celuy d'Artamene : Mais comme ie ne veux combattre Artamene que pour la possession de la Princesse ; & qu'elle n'est pas en estat de pouuoir estre le prix du Vainqueur ; il faut Artamene , il faut aller apres le Rauisseur de Mandane , & traouailler coniointement à sa liberté , y ayant égal interest. Ne consideres tu point que si nous perissions tous deux dans ce combat ,

Man-

Mandane, l'illustre Mandane, demeureroit sans protection & sans deffence, entre les mains de nostre Rival? A ces mots, Artamene s'arresta vn moment : puis reprenant la parole; il ne seroit sans doute pas iuste, dit il, d'exposer nostre Princesse, à vn semblable malheur: mais il n'est pas equitable non plus, que commandant les armes du Roy des Medes, ie dispose souuerainement de la liberté d'vn prisonnier, comme est le Roy d'Assirie. Tout ce que je puis avec honneur, c'est de luy promettre, d'employer tous mes soins, & tout mon credit, pour la luy faire rendre, s'il m'est possible, & de n'oublier rien pour cela. Mais pour luy tesmoigner, adiousta t'il, que ie ne veux pas m'espargner la peine qui se rencontre à combattre vn si redoutable Ennemy; ny m'en exempter laschement, en le retenant prisonnier; ie veux bien luy engager ma parole, de ne pretendre iamais rien à la possession de la Princesse, quand mesme elle seroit en ma puissance; quand mesme le Roy des Medes y consentiroit; & quand mesme elle le voudroit; qu'auparauant par vn combat particulier, le fort des armes ne m'ait rendu son Vainqueur. Ie ne scaurois nier, luy dit le Roy d'Assirie, que vous n'ayez raison d'en vser comme vous faites; & que ie n'aye eu tort de vous faire cette demande: mais aduoüant que vous estes plus sage que moy, confessez aussi que ie suis plus amoureux que vous, puis que je le suis iusques à perdre la raison, que vous conseruez toute entiere.

Ie

Je vous disputeray, luy repliqua Artamene, cette derniere qualite, bien plus opiniastrément que l'autre : Le Roy d'Assirie le supplia alors sans luy repliquer, de se souuenir, que peut-estre ne seroit il pas inutile pour la liberte de la Princesse : & qu'ainsi par cette seule raison, il le coniuroit de trauailler pour la sienne. A ces mots Artamene se retira, apres auoir mis le Roy d'Assirie sous la garde d'Araspe : luy ordonnant de le traiter avec tout le respect, & toute la ciuilité possible : & de le mener à son Apartement accoustumé. Le Roy d'Assirie l'entendant, respondit que ce deuoit estre le sien : mais Artamene ne le voulut pas : & s'en separant à l'instant mesme, il s'en alla dans toutes les Ruës, pour tenir le Peuple en son deuoir ; & pour faire acheuer d'esteindre le feu. Il enuoya tout le long des Côstes, pour voir si l'on n'apprendroit rien de la Galere, qui auoit enleué sa Princesse : & il depescha vn des siens vers Ciaxare, pour l'aduertir de ce qui s'estoit passé. Enfin il employa tout le reste du iour à donner ses ordres : & le soir estant venu, il se retira dans le mesme Apartement que sa Princesse auoit occupé, à ce qu'il sçeut par Thrasibule ; auquel Artamene fit toute la ciuilité, que l'extrême inquietude où il estoit, luy pût permettre de luy faire. Il sçeut qu'estant arriué seulement depuis vn iour dans ce Port, pour y faire radouber ses Vaisseaux, qui auoient esté battus de la tempeste ; le Roy d'Assirie l'y auoit fort bien reçu : & l'auoit obligé

ligé de loger dans le Chasteau, où il auoit veü la Princesse de Medie: mais que la nuit dernière, l'on auoit entendu tout d'un coup, le bruit que faisoient les Vaisseaux embrarez, qui en suite auoient mis le feu aux maisons voisines. Qu'à ce bruit, le Roy d'Assirie ayant voulu prendre son espée, ne l'auoit plus trouuée à sa place, & qu'ayant voulu aller à l'Apartment de la Princesse, il l'auoit trouué fermé: & n'auoit trouué aucun des Soldats qui auoient accoustumé de garder le Chasteau. Qu'aussi tost il auoit appelé quelques vns des siens, qui auoient ouuert par force cét Apartment, & qui n'y auoient trouué personne. Que cependant ayant voulu faire sortir tous les domestiques, & voulu sortir luy mesme, il luy auoit esté impossible; à cause de l'embrazement. Et que depuis cela, il auoit toujours esté sur le haut de cette Tour, à considerer son infortune: resolu à tous les momens, de se ietter dans la Mer ou dans les flammes. Thrasibule n'en pouuoit pas dire d'auantage: car il n'y auoit encore qu'un iour qu'il estoit arriué à Sinope: il laissa donc Artamene dans cét Apartment; apres que ce Prince l'eut asseuré en s'en separant, qu'il auroit soing de le faire recompenser par le Roy, de la perte de ses Vaisseaux, que le feu auoit deuorez: le loüant infiniment de sa moderation; luy qui dans un accident tant inopiné, ne s'amusoit point à des regrets inutiles; & souffroit en homme de cœur, vne perte si considerable. Artamene
passa

passa la nuit avec des inquietudes que l'on ne sçauroit conceuoir: voicy, disoit il en luy mesme, le lieu de la persecution de ma Princeesse; & voicy peut-estre l'endroit où elle s'est souuenue de moy avec douleur; & où peut-estre elle à regretté le malheureux Artamene. Du moins sçay-ie bien qu'elle en a parlé: Car, par quelle autre voye le Roy d'Assirie auroit il pû sçauoir, qu'Artamene n'est pas veritablement Artamene? moy qui dans le temps que ie l'ay veû à la Cour de Capadoce, ne le croyois estre que Philidaspe; c'est à dire vn simple Cheualier, tel qu'il se disoit; quoy que ie fusse pour le moins aussi amoureux que luy; & par consequent aussi difficile à tromper? Mais hélas! adorable Princeesse, pourquoy faut il que ie sois dans vostre prison; que vostre persecuteur soit icy, & que vous n'y foyez pas? Je tiens vn Riual que ie ne puis punir; ie pers vne Maistresse que ie ne puis sauuer, & sa beauté qui fait tout mon bon-heur & toute sa gloire, fait aussi toute mon infortune & tout son mal-heur. Elle luy donne des Adorateurs; mais des Adorateurs sans respect: & en quelque lieu qu'elle aille, elle me donne des Riuaux & des Ennemis. Ha! beaux yeux, s'ecrioit il, comme est-il possible que vous inspiriez des sentimens si iniustes; & si déreglez; Vous, dis-ie, qui n'avez iamais porté dans mon cœur, que de la crainte, & de la veneration? Moy qui n'ay presque iamais osé vous dire que ie vous aymois: moy qui ne vous ay regardé qu'en tremblant; moy qui vous ay si long

I. Partie.

D

temps

temps adorez en secret; & moy, dis-je enfin, qui serois plustost mort mille fois, que de vous faire voir dans mes actions, la moindre chose qui vous peust desplaire. Cependant vous avez embrasé des cœurs indignes de vous: & des cœurs qui sans considerer ce qu'ils vous doiuent, n'ont consideré que ce qui leur plaist. Cependant ie ne scaurois me repentir de ma respectueuse passion: & ie ne scay si tout malheureux que ie suis; si tout esloigné que ie me trouue de ma Princesse, ie n'aime pas encore mieux estre Artamene, que d'estre Mazare. C'en'est pas pourfuiuit il, qu'il ne soit heureux dans son crime: car enfin il la voit; il luy parle; & il luy parle de sa passion. Mais sans doute aussi qu'elle luy respond avec mépris; & que les mesmes yeux qui font son plaisir & sa gloire, font aussi sa peine & son chastiment, par les marques de leur colere. En vn mot, ie pense que i'ayme mieux estre innocent dans le cœur de ma Princesse, qu'estre seulement à ses pieds comme vn Criminel. Mais Ciel! adioustoit il tout d'vn coup; qui m'a dit que cette tempeste qui s'est esleuée, & qui dure encore, ne l'aura pas fait perir; & de quelles flateuses pensées laissez-je entretenir mon espoir, dans l'incertitude où i'en suis? Comme il en estoit là, il entendit vn bruit assez grand: & Chrisante estant entré dans sa chambre, Seigneur, luy dit-il, l'on deliure le Roy d'Assirie; ou pour mieux dire, on l'a desia deliuré. Araspe ayant entendu quelque bruit dans la chambre du Roy prisonnier, où par respect il n'auoit pas voulu coucher; l'a ouuerte, & ne l'y a plus

plus trouué. A l'instant meſme nous ſommes fortis; nous auons cherché; & nous auons veü que ſous vne fenestre qui reſpond vers vne maiſon brulée; vn amas de ruines & de cendres, a comblé le foſſé du Chateau en cét endroit, & a eſleué vn grand monceau de ces matieres fumantes, à la faueur duquel nous iugeons que ce Prince s'eſt ſauué. Artamene ſurpris d'vne nouvelle ſi faſcheuſe, enuoya promptement ſes ordres à toutes les Portes de Sinope; & fut luy meſme en perſonne, pour taſcher de retrouver ſon priſonnier. Mais durant qu'il eſtoit à vn des bouts de la Ville, il ſçeut qu vne troupe de gens armez paroifſoit à l'autre; & qu'ils taſchoient de ſe rendre Maîtres de la Porte. Il y courut auſſi toſt; mais il y arriua trop tard: car le Roy d'Affirie eſtoit deſia parti, & auoit forcé le Corps de Garde. Il y auoit pourtant encore quelques vns des ſiens, commandez par Aribée, que l'on auoit creü mort, & qui s'eſtoit retiré de deſſous ces ruines qui l'auoient enſeuelli; qui pour donner temps au Roy d'Affirie de ſe ſauuer, rendoient encore avec luy quelque combat, malgré les bleſſures que ce perfide auoit deſia reçeuës. Mais Artamene ne l'eut pas pluſtoſt reconnu, qu'il luy dit; Traiſtre, tu és donc reſſuſcité, pour trahir encore vne fois ton Maître! Mais ſi tu veux échaper de mes mains, il faut que les tiennes m'oſtent la vie. En diſant cela, il fut à luy, avec vne impetuofité ſi grande; qu'Aribée, quoy que courageux, fut contraint de laſcher le pied. Ce ne fut neantmoins reculer ſa perte que d'vn moment:

car Artamene le pressa de telle sorte; qu'il ne songea plus qu'à parer les coups qu'il luy portoit: cedant visiblement à la valeur d'un homme, qui ne combattoit gueres sans vaincre. Il luy donna donc enfin un si grand coup d'espée à trauers le corps, au deffaut de sa cuirasse, qu'il l'abatit à ses pieds. Là, il aduoüa auant qu'expirer, que s'estant retiré de deffous ces ruines, il auoit rassemble tout ce qu'il auoit pû des siens, qu'il auoit fait cacher parmi ces maisons bruslées: & qu'ayant sçeu en quel Apartement estoit le Roy d'Assirie, il auoit esté au commencement de la nuit, monter sur cét amas de cendres & de bois à demi consumé; faire quelque bruit à la fenestre de ce Prince, pour l'obliger à y regarder; & que la chose luy ayant succédé, il l'auoit fait sauuer par cette fenestre. A ces mots, cét infidelle perdit la parole & la vie: & tous ses compagnons le voyant en cét estat, prirent aussi tost la fuite. Mais Artamene fut contraint de ne poursuiure pas dauantage un Prince, que l'obscurité de la nuit, déroboit facilement à ses soins. Comme il s'en fut retourné au Chasteau, il dépescha vers Ciaxare, pour l'aduertir de cét accident: & s'occupa tout le reste de la nuit, à considerer le caprice de sa fortune & de son malheur. Repassant donc tout ce qui luy estoit arriué, il s'estonnoit quelquesfois, qu'une vie aussi peu auancée que la sienne, eust desia esté subiette à tant d'euenemens extraordinaires: & se promenant seul dans sa chambre (car il n'auoit pû se
resou-

resoudre de se remettre au lit) il apperçeut sur la table des Tablettes de feuilles de Palmier, assez magnifiques : Mais hélas ! quelle surprise fut la sienne, lors qu'en les ouvrant, il vit qu'il y auoit quelque chose qui estoit escrit de la main de sa Princesse. Il les regarde de plus près; il parcourt en vn moment toutes ces precieuses lignes; & apres s'estre fortement confirmé en l'opinion que c'estoit elle qui les auoit tracées : il lût distinctement ces paroles.

LA PRINCESSE MANDANE,
A V R O Y D'ASSIRIE.

Souuenez vous, Seigneur, que vous m'avez dit plus de cent fois, que rien ne pouuoit resister à Mandane; afin que vous en souenant, vous n'accusiez pas le genereux Mazare d'une infidelité, que mes larmes, mes prieres, & mes plaintes, luy ont persuadé de commettre; sans qu'il ait autre interest en ma liberté, que celuy que la vertu inspire aux Ames bien nées, en faueur des Personnes malheureuses. Resoluez vous donc à luy pardonner vn crime, qui à parler raisonnablement, vous est en quelque façon auantageux; puis qu'il vous oste les moyens d'attirer mon auersion, par les tesmoignages que vous me donnez de vostre amour. Sçachez donc que ie protegeray dans la Cour du Roy mon Pere, celuy qui m'a protégée dans la vostre: & que c'est par le pardon de Mazare que vous pouuez obtenir le vostre de la Princesse de Medie: &

MANDANE.

Artamene acheuant de lire ce Billet, se repentit de tout ce qu'il auoit dit & pensé contre Mazare; & admirant sa generosité, il faisoit autant de vœux pour son salut, qu'il en auoit fait pour sa perte. Que les apparences sont trompeuses, disoit il, & qu'il y a de temerité à juger des sentimens d'autrui, à moins que d'en estre pleinement informé! Qui n'eust pas dit que Mazare estoit le plus criminel des hommes; & que l'infidelité qu'il auoit eüe pour le Roy d'Assirie, ne pouuoit auoir d'autre cause qu'une iniuste amour? Cependant il se trouue que la pitié & la compassion, sont les veritables motifs qui l'ont fait agir: & il n'a pas tenu à luy que ie ne sois parfaitement heureux. Mais, adioustoit il, si la tempeste a espargné sa Galere, comme ie le veux esperer; mon bon heur ne me sera pas long temps differé: & ie n'auray bien tost plus d'autre desplaisir, que celuy de n'auoir rien contribué à la liberté de ma Princesse; & d'estre arriué trop tard pour la deliurer. Mais qu'importe, poursuiuoit il, par quelles mains le bon heur nous arriue, pourueü que nous le receuions? Iouïssons donc de cette esperance: & disposons nous à estre l'Ami de Mazare; & à le proteger contre le Roy d'Assirie. Apres vn semblable raisonnement, il se mit à relire ce que la Princesse de Medie auoit escrit: & apres l'auoir releü diuerses fois, il se mit
à re-

à regarder, s'il n'y avoit plus rien dans ces Tablettes. Mais hélas! il y trouva ce qu'il ne croyoit pas y rencontrer. C'estoit vn Billet de Mazare au Roy d'Assirie, qui estoit conçu en ces termes.

MAZARE PRINCE DES
SACES,
AV ROY D'ASSIRIE.

Bien loing de vous cacher mon crime, ie veux vous le descouvrir aussi grand qu'il est. Je ne vous fais pas seulement vne infidelité; ie trompe encore la Personne du monde pour laquelle i'ay le plus de veneration; qui est sans doute la Princesse Mandane. Elle croit que ie songe à la soulager dans ses malheurs; lors que ie ne pense qu'à diminuer les miens. Enfin ie suis coupable enuers elle comme enuers vous; & ie le suis encore enuers moy mesme; puis que selon toutes les apparences, ie fais vn crime inutilement. Mais qu'y ferois-ie? l'Amour m'y force & m'y contraint; & ie ne me suis pas rendu sans combattre. Si vous estes veritablement genereux, vous me plaindrez; si non, vous chercherez les voyes de vous vanger, sans que ie m'en plaigne. Je vous declare toutefois, que ie seray assez bien puni par Mandane, puis qu'Artamene est assez bien dans son cœur pour en deffendre l'entrée; & à vous & à moy; & à tous les Princes de la Terre: & pour me punir de tout ce que ie fais malgré que i'en aye, & contre vous, & contre l'exacte generosité.

MAZARE.

D 4

Que

Que vois-je, dit alors Artamene, & que ne dois-je point craindre de voir ? ie pense auoir trouué vn Ami, & vn moment apres ie retrouve vn Riual ! & vn Riual encore, qui peut-estre a employé mon Nom, pour abuser ma Princesse, & pour l'enleuer. Mais, genereuse Princesse, puis-je esperer pour me consoler, que ie sois aussi bien dans ton cœur, que Mazare tesmoigne le croire ? Ha ! s'il est ainsi Fortune, que ie suis heureux, & malheureux tout ensemble ! heureux de posseder vn honneur que tous les Rois de la Terre ne scauroient iamais meriter ; & malheureux d'auoir quelque droit à vn thresor, dont la possession m'est deffenduë. Le Destin capricieux, qui regle mes auantures, ne me montre iamais aucun bien, que pour m'en rendre la priuation plus sensible : ie ne connois la douceur, que pour mieux goulter l'amertume : & ie n'aprens que ie suis aimé, que lors que par l'excès de mes infortunes, ie suis contraint de haïr la vie, & de souhaiter la mort. Comme il en estoit là, on luy vint dire que l'on n'auoit rien appris de cette Galere où estoit la Princesse, le long du riuage de la Mer : ce qui le consola en quelque façon ; dans la peur où il estoit, qu'elle n'eust fait vn triste naufrage : & ce qui l'obligea à souffrir la veüe de tous les Chefs qui l'auoient suiui. Hidaspe, Chrisante, Aglatidas, Araspe, Feraulas, & Thrasibule, cét illustre Grec, entrerent tous dans sa Chambre : où Artamene ayant entretenu ce dernier en particulier, luy dit qu'il estoit bien
fa-

fâché, de ne pouuoir auffi promptement qu'il
 l'eust defiré, luy rendre d'autres Vaisseaux: Mais
 que s'il estoit vray qu'il ne courust la Mer, que
 pour se mettre en seureté de ses Ennemis, ainsi
 qu'on le luy auoit dit, il l'assuroit de luy faire
 trouuer vn Azile inuiolable à la Cour du Roy
 des Medes: & de l'obliger mesme à le remettre
 dans son Estat, aussi tost qu'il auroit retrouvé
 la Princesse sa Fille. Thrasibule le remercia fort
 ciuilement de cette offre obligeante, & l'acce-
 pta: ne pouuant faire autre chose, en vn temps
 où il n'auoit point à choisir: ioint que la valeur,
 & les rares qualitez d'Artamene, luy auoient
 donné tant d'amour, dès la premiere fois qu'il l'a-
 uoit connu, qu'il estoit presque consolé de sa dis-
 grace, par vne si heureuse rencontre. Artamene
 donc luy faisant beaucoup d'honneur, sortit avec
 luy, & avec tous ces autres Chefs, & fut par les
 Ruës de cette Ville: où le feu estoit véritable-
 ment esteint, mais où la desolation n'estoit pas
 passée. Cette noirceur espouuantable qui paroif-
 soit par tout; ces poûtres à demi bruslées; &
 tous ces bastimens ruinez; inspiroient quelque
 chose de si lugubre dans l'imagination; qu'il eust
 esté difficile de pouuoir rien penser que de triste,
 en vn lieu qui paroiffoit si funeste. L'on y voyoit
 diuerses personnes, qui parmi les cendres de leurs
 maisons, cherchoient leurs thresors fondus; & l'on
 en voyoit d'autres, qui poussez par vn sentiment
 plus tendre, cherchoient sous ces ruines à de-
 my consumées, les os de leurs Parens ou de leurs

Amis. Artamene touché par des objets si tristes, consola tous ceux qui se trouuerent sur son passage : & promit aux habitans en general, malgré leur rebellion, d'obliger le Roy à faire rebastir leur Ville. Feraulas presenta alors vn homme à Artamene, qui luy donna vne Lettre de la part du Roy d'Assirie: il la prit, & l'ayant leuë tout bas, il trouua ces paroles; lors qu'il eut rompu les cachets des Tablettes de cire où elles estoient grauées.

LE ROY D'ASSIRIE

A

ARTAMENE.

Ie louë cette scrupuleuse vertu, qui vous a forcé de n'escouter pas vostre generosité; elle qui auroit sans doute esté bien aise, d'accorder la liberté à vn Ennemy qui vous la demandoit: si elle eust pû consentir que vous eussiez vn peu manqué à ce que vous deuiiez au Roy des Medes. Mais comme ie suis equitable enuers vous, ne soyez pas iniuste enuers moy, & ne blasmez pas vn Prince, qui ne se seroit pas sauué, si vous l'auiez laissé sur sa foy: & qui n'a pas creü faire vn crime de s'échaper de ses Gardes pour tascher de deliurer nostre Princesse. Pour vous tesmoigner qu'en rompant ma prison, ie n'ay pas rompu les conditions de nostre Traité; ie vous promets tout de nouveau, de vous aduertir de toutes choses: de ne faire plus la guerre contre le Roy des Medes: de luy enuoyer des Troupes: & ce qui est le plus difficile à executer, ie vous promets
encore

encore vne fois, de ne parler iamais de ma passion à la Princeſſe, quand meſme ce ſeroit moy qui la deliurerois; que voſtre deffaitte ne m'en ait donné la liberté. Faites ce que ie feray: & gardez la fidelité à vn Ennemi, ſi vous voulez qu'il vous la garde.

L E R O Y D' A S S I R I E.

Artamene leût cette Lettre avec ioye, & avec chagrin tout enſemble: il eſtoit bien aiſe de la promeſſe que le Roy d'Affirie luy faiſoit: car enfin la Princeſſe pouuoit auffi toſt tomber entre les mains de Labinet, qu'entre les ſiennes. Mais d'autre part, il eſtoit faſché d'auoir reçu deuant tant de monde, vne Lettre du Roy d'Affirie; qu'il n'oſeroit montrer à Ciaxare, pour beaucoup de choſes qu'elle diſoit. Il n'en fit pourtant pas ſemblant: & comme il fut rentré dans ſa Chambre, choiſſant d'entre des Tablettes de bois de Cedre, de plomb, & d'eſcorce de Philire, les plus magnifiquement enrichies; (car toute l'Antiquité ne connut iamais papier ni encre) & prenant vn de ces Burins que les Anciens appelloient vn Style; il en eſcriuit ces meſmes paroles.

A R T A M E N E
A V R O Y D' A S S I R I E.

Ie ne manque iamais à ce que i'ay promis, non plus qu'à ce que ie dois: ainſi vous devez eſtre aſſuré, de me voir obſeruer inuiolablement, toutes les choſes dont

44 LE GRAND CYRUS,
*dont nous sommes conuenus. Je souhaite seulement, que
nous soyons bien tost en estat, de disputer vn prix dont
ie suis indigne : mais que personne ne possedera pourtant
iamais, que par la mort.*

D'ARTAMENE.

Ces Tablettes estant cachetées, il les donna à cét homme qui luy auoit apporté les autres; qui s'estant approché de son oreille, luy dit qu'il auoit ordre du Roy d'Assirie, de luy apprendre, en cas qu'il eust quelque chose à luy mander, qu'il s'estoit retiré à Pterie : Ville dont Aribée auoit esté Gouverneur aussi bien que de Sinope, & qu'il auoit remise en ses mains. Apres cela cét homme sortit; & Artamene sortant aussi, continua de faire le tour de la Ville; pour s'en aller à vn Temple, à vne stade de Sinope; qui luy estoit considerable, pour plus d'une raison; puis que c'estoit le lieu, où il auoit commencé d'aymer. De là, sans sçauoir précisément ce qu'il cherchoit, ny ce qu'il faisoit; il se mit à suiure le bord de la Mer, du costé que la Galere, qui auoit enleué sa Princesse auoit pris sa route: pendant cette promenade melancholique, il s'entretenoit avec les deux fidelles Compagnons de ses auantures, le sage Chrisante, & le hardy Feraulas. Fut il iamais vn temps, leur dit il, ny mieux ny plus mal employé que celuy que nous auons passé, depuis que nous sommes arriuez à Sinope? Car enfin, par le nombre des choses qui m'y sont aduenues en si peu de momens, s'il faut
ainsi

ainsi dire, il est impossible de passer jamais aucun iour avec plus d'occupation: mais aussi pour le peu d'utilité que ie retire de cét employ, ie ne pense pas que jamais personne ait si mal occupé sa vie. Je m'imagine venir deliurer ma Princesse, & ie la trouue selon les apparences, dans vn danger espouuantable: si i'en crois la crainte qui faist mon cœur, ie la voy dans les feux & dans les flames; & ie la voy mesme reduite en cendre, aussi bien que la Ville où elle estoit. Apres ie la voy ressuscitée; ie traaille à la sauuer; ie combats; i'esteins les flames qui apparamment la veulent deuorer: & puis à la fin il se trouue que ie ne deliure que mon Riual, & que ie le deliure en vn estat, qui ne me permet pas mesme de m'en van-ger avec honneur. Enfin ie voy vn autre Rauisseur de ma Princesse, que ie ne puis suiure: & peu apres ie me voy sans Riual prisonnier, comme sans Maistresse deliurée. Dans le moment qui suit, ie change encore d'estat: ie fais des vœux pour Mazare, dont i'auois désiré la perte: & au mesme instant ie le hais plus que ie ne faisois. O Destins! rigoureux Destins! determinez vous sur ma Fortune: rendez moy absolument heureux, ou absolument miserable: & ne me tenez pas tousiours entre la crainte & l'esperance; entre la vie & la mort. Seigneur, luy dit alors Chrifante, apres tant de maux que vous auez soufferts, ou évitez; vous deuez esperer de surmonter toutes choses: & apres vne si longue obstination de la Fortune à vous persecuter, adiousta Feraulas, il est à croire qu'elle
se

46 LE GRAND CYRVS,
se lassera bientoſt. Cependant le Ciel s'eſtoit eclairci: & depuis qu'Artamene eſtoit hors de la Ville, le vent s'eſtoit appaiſé; & la Mer paroifſoit auſſi tranquile, qu'elle auoit eſté agitée. Ses ondes ne faiſoient plus que s'eſpancher lentement ſur le riuage: & par vn mouuement réglé elles ſembloient ſe remettre avec reſpect, dans les bornes que la puissance Souueraine qui les gouuerne, leur a preſcrites. Artamene ſe reſioüiſſant de cette profonde tranquillité, preſques avec autant de tranſport qu'il en euſt pû auoir, s'il euſt eſté le Rauiſſeur de ſa Princeſſe; vit encore aſſez loing deuant luy au bord de la Mer, pluſieurs perſonnes enſemble: qui par leurs actions teſmoignoient auoir de l'eſtonnement, & eſtre fort occupées. Il s'auança alors, pouſſé d'vne curioſité extraordinaire: & changeant de couleur en vn inſtant; que peuuent faire ces gens? dit il à Chriſante & à Feraulas; Seigneur, luy dirent ils, peut-eſtre ſont-ce des Peſcheurs, qui ſechent, ou qui démeſlent leurs filets ſur le ſable. Cependant Artamene s'auançant touſiours vers eux, Feraulas commença de remarquer le long de la riué, quelque débris d'vn naufrage: il fit pourtant ſigne à Chriſante de n'en parler point à leur Maiſtre; qui regardoit avec tant d'attention, ces hommes qui eſtoient au bord de la Mer; qu'il ne s'aperçeut pas encore de ce que Chriſante & Feraulas auoient veû. Mais hélas! à peine eut il fait vingt pas, que tournant les yeux vers le riuagé qu'il auoit à ſa gauche; il vit qu'il eſtoit tout couuert de planches rompuës; de cordages entremellez;

mezlez; & de corps priuez de vie. O que cette funeste veüe donna de frayeur à Artamene! il s'arreste; il regarde ces débris; il regarde ces morts; il regarde Chrisante & Feraulas; & n'ose plus s'auancer vers ces gens, qui n'estoient qu'à trente pas de luy; dans la crainte effroyable qu'il a desia, d'y rencontrer le corps de sa chere Princeſſe. Feraulas le voyant en cét estat, luy dit, Hé quoy, Seigneur, pensez vous qu'il n'y ait que cette Galere, pour laquelle vous craignez, en toutes les Mers du Monde? Et ne ſçavez vous pas que les naufrages ſont des choses tort ordinaires? C'est pour cette raison que ie crains, luy respondit le malheureux Artamene; & ſi ces malheurs estoient plus rares; ie ne les craindrois pas tant. Cependant malgré ſon apprehenſion; il s'aprocha de ces Mariniers qui estoient fort occupez à profiter des infortunes d'autruy; & qui ramassoient tout ce qu'ils pouuoient de ce débris. Artamene leur demanda ce qu'ils ſçauoient de cét accident: & l'un d'eux luy respondit, qu'il falloit que quelque Galere euſt peri la derniere nuit; à ce qu'ils en pouuoient iuger par ce que la Mer pouſſoit au bord, & à ce qu'ils en auoient pû apprendre, d'un homme bien fait, & de bonne mine, que l'on auoit porté dans vne Cabane de Peſcheurs, qu'il luy montra à cent pas de là ſur le riuage: & qui faisoit tout ce qu'il pouuoit pour refuſer le ſecours que l'on taſchoit de luy donner. Artamene ſans attendre dauantage d'eſclairciſſement, s'y en alla; & entrant dans cette Cabane, où tout le monde estoit

estoit occupé à secourir cet homme qui auoit pensé perir, & qui souhaitoit encore la mort ; il vit que c'estoit Mazare. Il l'auoit veû si souuent dans Babilone, à la Cour de la Reine Nitocris, Mere du Roy d'Assirie, que d'abord il reconnût ce Rauisseur de Mandane. Il estoit couché sur vn lit ; le visage plus mouillé de ses larmes que de l'eau de la Mer ; & plus changé par son desespoir que par son naufrage. Ce Prince affligé tenoit les yeux quelquesfois esleuez vers le Ciel ; & quelquesfois aussi il les abaissoit sur vne Escharpe magnifique qu'il auoit entre les mains ; & qu' Artamene reconnut à l'instant pour estre à sa Princesse : parce qu'elle la luy auoit refusée autrefois. Cette veüe fit vn effet si estrange dans le cœur d' Artamene, qu'il en pensa expirer. Mais pendant que la douleur luy ostoit l'usage de la voix ; il entendit que Mazare, qui sembloit presque aller pousser le dernier soupir, faisant vn effort pour parler, s'escria aussi haut que sa foiblesse le luy permit ; ô pitoyables restes de ma belle Princesse ! pourquoy ne l'ay-ie pas sauuée, ou pourquoy du moins, n'ay-ie pas peri avec elle ? Helas ! que me dites vous ? Que me monstrez vous, funestes reliques de la malheureuse Princesse que i'ay perduë ? Et vous Dieux, qui sçauiez le dessein que i'auois ; & qui n'ignorez pas tout ce i'ay tasché de faire pour sa conseruation, pourquoy ne m'auiez vous pas secondé ? Comme il disoit cela, Artamene s'estant approché ; & sa douleur ; sa colere ; sa rage, son desespoir ; & son amour, ne luy laissant pas la liber-

liberté de déterminer s'il deuoit acheuer de faire mourir ce miserable, qui paroissoit à demy mort; s'il deuoit luy reprocher son crime; ou s'informer du moins, comment ce malheur estoit arriué; il fut encore quelque temps en cette cruelle irresolution. Il vouloit interroger Mazare; il vouloit pleindre sa Princesse; il vouloit accuser les Dieux; il vouloit tuer son Rival; il se vouloit tuer luy mesme; & ses pleurs & ses plaintes voulant & ne pouuant sortir tout à la fois; firent que Mazare eut le temps d'entendre quelqu'un de cette maison qui prononça le nom d'Artamene. Il se tourna alors de son costé, avec autant de precipitation, qu'une personne extrêmement foible en pouuoit auoir; & le regardant d'une façon tres touchante & tres pitoyable; est-ce vous, luy dit il, qui par l'affection d'une grande Princesse estiez le plus heureux de tous les hommes; & que j'ay rendu le plus infortuné par sa perte? Est-ce toy (luy respondit Artamene outré de douleur) qui par ton iniustice as desolé toute la Terre, en la priuant de ce qu'elle auoit de plus beau & de plus illustre? C'est moy (luy repliqua cet infortuné, les yeux tout couuerts de larmes) qui suis ce criminel que vous dittes; & qui me serois desia puni, si j'en auois eu la force. Mais j'espere toutefois, que la mort ne fera pas long temps à venir: cependant comme ie la trouue trop lente; ie ne vous seray pas peu obligé, si vostre main deuance la sienne. Ceux qui m'ont trouué au bord de la Mer, sçauent bien que ie ne les ay pas priez de me secourir; & que

c'est malgré moy que i'ay vescu, depuis la mort de cette illustre Princesse. Mais est il bien vray, reprit Artamene, que ma Princesse soit morte? L'as tu veü perir? As tu fait ce que tu as pü pour la sauuer? Ne l'as tu point abandonnée? L'as tu veü sur la Galere? L'as tu veü sur le riuage? Enfin l'as tu veü mourante ou morte? Ie l'ay veü sur la Galere, respondit tristement Mazare; ie l'ay veü tomber dans la Mer; ie m'y suis ietté apres elle; ie l'ay prise par cette Escharpe; ie l'ay soustenuë long temps sur les flots: mais ô Dieux! vn coup de Mer espouuantable à fait détacher cette malheureuse Escharpe, qui m'est demeurée à la main: & tout d'vn coup cette mesme vague nous ayant separez, ie n'ay fait que l'entre-voir parmy les ondes, sans pouuoir ny la rejoindre, ny la secourir. Ne me demandez plus apres cela, ce que i'ay fait; ny ce que i'ay pensé: i'ay souhaité la mort; & ie me suis abandonné à la fureur des vagues, sans prendre plus aucun soin de ma vie: Et enfin ie me suis trouué esvanouÿ sur le riuage, entre les mains de ceux qui sont dans cette Cabane. Voila, Artamene, tout ce que ie puis vous dire: & voila, Prince infortuné, luy dit il en luy presentant cette funeste Escharpe qu'il tenoit, ce qui vous appartient mieux qu'à moy: qui n'attens plus rien au monde, que la gloire de mourir de vostre main, si vous me la voulez accorder. Mazare prononça ces dernieres paroles d'une voix si basse & si foible, que chacun creut qu'il s'en alloit expirer: Artamene le voyant en cét estat, prist cette Escharpe,

que

que ce malheureux Prince, dans sa foiblesse, avoit laissé tomber auprès de luy : & s'esloignant d'un Ennemy, qui n'estoit pas en estat de satisfaire sa vengeance, apres avoir satisfait sa curiosité ; il sortit de cette maison, & s'en alla tout le long du riuage de la Mer, suivi de Chrisante & de Feraulas ; pour voir si par hazard il ne trouueroit point encore du moins quelque chose, qui eust esté à sa Princessse. Il commanda mesme à ces Pescieurs, qu'il auoit laissez au bord de la Mer, d'aller tous le long des rochers, pour voir s'ils n'y descouvroient rien, de ce qu'il craignoit, & de ce qu'il desiroit tout ensemble de trouuer. Iamais l'on n'a vû personne en vn si deplorable estat : Chrisante & Feraulas n'auoient pas la hardiesse de luy parler : & luy mesme ne scauoit pas seulement, s'ils estoient auprès de luy. Il marchoit en regardant le riuage : & s'imaginant que tout ce qu'il voyoit estoit le Corps de sa chere Princessse ; il y couroit avec vne precipitation extrême : & s'y arrestoit apres, avec vn redoublement de chagrin estrange. Enfin apres auoir esté fort loing inutilement, il se mit sur vn rocher qui s'auançoit vn peu dans la Mer ; comme pour attendre si les vagues ne luy rendroient point ce qu'elles luy auoient dérobé : & commandant encore vne fois à tous ceux qui auoient commencé de chercher, de continuer leur queste ; il ne demeura que Chrisante & Feraulas auprès de luy : qui quoy qu'il leur peust dire, ne le voulurent point abandonner. Helas, que ne dit point ! & que ne pensa point ce malheureux Amant

en cet endroit! Ne suis-je pas, disoit il, le plus infortuné de tous les hommes? & pourroit-on imaginer vn supplice plus espouuantable, que celuy que ie suis obligé de souffrir, par la rigueur de ma destinée? Ha! belle Princesse, falloit-il que les Dieux ne fissent que vous montrer à la Terre? Et ne vous auoient-ils renduë la plus adorable Personne du monde, que pour vous mettre si tost en estat de n'estre plus adorée? Helas! cruelles flames (s'écrioit il en regardant vers la Ville, dont on voyoit les ruines en esloignement) que i'auois de tort de vous accuser de la perte de ma Princesse! & que ie scauois peu que ce seroit par vn Element qui vous est opposé, que ce malheur m'arriueroit! Toutes impitoyables que vous estiez, vous m'en eussiez au moins laissé les precieuses Cendres: & les miennes eussent pû auoir la gloire d'y estre mêlées. Mais ô rigueur de mon Sort! cette Mer inexorable ne me veut pas seulement rendre ma Princesse morte: & elle se contente de sauuer la vie à son Rauisseur & à mon Riual. Encore la cruelle qu'elle est, si elle la luy eust conseruée en estat de satisfaire ma haine & ma vengeance, i'auois quelque legere consolation dans mon infortune: mais la Barbare, en retenant ma Princesse, me rend mon Riual, seulement pour me dire qu'il l'a veü en vn danger presque inuitable; qu'il l'a veü entre les bras de la Mort; & qu'il l'a veü dans des sentimens pour moy, que ie n'osois esperer qu'elle eust. Et apres cela, il perd la parole, & demeure en estat de ne pouuoir seruir de soulagement

ment à mon defefpoir. Du moins répondit Chrifante, vous avez la confolation de fçavoir qu'il ne l'a pas veüe morte: & que cét Arrest irreuocable, ne vous a pas efté prononcé. Ainfi, adioufta Feraulas, il vous eft permis d'esperer, que le mefme fort de Mazare aura efté celuy de la Princeffe; & peut-efre mefme que le sien aura encore efté meilleur. Car comme elle n'aura pas eu le mefme regret de fa mort qu'il a eu de la fienne; elle aura voulu viure, au lieu qu'il a voulu mourir: & la douleur n'aura pas fait en elle, ce que le naufrage n'aura pû faire. Ouy, Seigneur, peut-efre qu'elle aura vefcu; & qu'elle vit presentement, fans autre inquietude que celle de fe voir fans vous. Ha Chrifante! ha Feraulas! s'écria t'il, cette foible esperance, qui malgré moy occupe encore quelque petite place au fonds de mon cœur, eft peut-efre vn de mes plus grands malheurs: car fi ie ne l'auois pas, fçachez mes Amis, que fans m'amuser à des cris, ni à des plaintes, i'aurois defia fuiui l'illuftre Mandane. Ce n'eft donc que par ce foible espoir que ie vis encore: Mais quoy que l'esperance foit vn grand bien dans la vie; & qu'elle foit appellée le fecours de tous les malheureux; elle eft fi debile dans mon esprit, qu'elle ne m'empesche pas de souffrir les mefmes douleurs que ie souffrirois, si i'auois veü de mes propres yeux, la perte de ma Princeffe. Ouy, Chrifante, ie la voy dans la Mer receuoir comme avec chagrin, le fecours de fon Rauiffeur; ie voy cette vagie impitoyable, qui l'arrache d'entre les mains de celuy, qui apres

l'auoir perduë la vouloit fauer; & ie voy cette mesme vague (ô Dieux quelle veüe & quelle pensée!) la sutoquer, & l'engloutir dans l'abisme. En disant cela, les larmes redoublerent encore: & il se mit à baïser cette Escharpe qu'il tenoit, avec vne tendresse extrême. O vous, s'écria t'il, qui fustes autrefois l'obiet de mes desirs, & que ie souhaitay comme la plus grande faueur que i'eusse iamais pû pretendre; qui m'eust dit que ie vous eusse deü receuoir avec tant de douleur, i'aurois eu bien de la peine à le croire. Le vous desirois alors, pour me donner le courage de vaincre les Ennemis du Roy, & de la Princesse: & ie vous regarde auïourd huy, afin que vous hastiez ma mort, en redoublant dans mon esprit desesperé, le triste souuenir de Mandane. Mais n'admirez vous pas, dit il à Chrisante, le caprice de ma fortune? I'ay plus reçu de tesmoignages d'affection de cette chere Princesse, par la bouche de mes Riuaux, que ie n'en auois iamais reçu par la sienne: & cette vertu seuerë, auoit tousiours distribué les graces qu'elle m'auoit faites, avec tant de sagesse, & tant de retenuë; que ie n'auois iamais osé m'assurer entierement de ma bonne fortune: & cependant i'aprens du Roy d'Assirie; d'une Lettre de Mazare, & de Mazare luy mesme, & de Mazare mourant; que i'auois plus de part en son cœur, que ie n'y en osois esperer; & qu'enfin i'estois beaucoup plus heureux que ie n'auois pensé l'estre. Mais ô Dieux! à quoy me sert ce bonheur; à quoy me sert cette certitude
d'estre

d'estre aimé, si celle qui pouvoit faire ma félicité par son élection, n'est plus en estat d'aimer : & si ie suis contraint moy mesme d'abandonner avec la vie, & toutes mes esperances, & toute ma bonne fortune ? Apres cela, il fut quelque temps sans parler : tantost regardant vers la Mer ; tantost regardant si ces gens qu'il auoit enuoyé chercher ne reuenoient point ; & tantost regardant cette Escharpe qu'il tenoit. Mais enfin Chrsifante voyant que le iour alloit finir, voulut luy persuader de reprendre le chemin de la Ville : quand mesme ce ne seroit, luy dit il, que pour pouuoir renuoyer plus de monde, chercher tout le long de la Côte. Cette derniere raison, quoy que forte & puissante sur son esprit, ne l'eust neantmoins pas si tost fait partir du lieu où il estoit ; n'eust esté qu'il vit paroistre de loing Thrasibule, Araspe, Aglatidas, Hidaspe, & beaucoup d'autres ; qui ne l'ayant pas fuiuy par respect, pour luy laisser la liberté de ses pensées, venoient le reioindre, apres luy auoir laissé vn temps raisonnable pour les entretenir. Il ne les vit pas plus tost, qu'il se leua ; & regardant Chrsifante & Feraulas, le moyen, leur dit il, de cacher vne partie de ma douleur ? Et comment pourray-ie faire pour tesmoigner à tous ceux qui viennent à nous, que ie n'en ay qu'autant que la compassion en peut raisonnablement donner ? & que si ie regrette la Princesse, c'est comme Fille de Ciaxare, & non pas comme Maistresse d'Artamene. Pour moy, leur dit il, mes Amis, ie

ne pense pas le pouuoir faire: Cependant ie ſçay bien que ſi Mandane pouuoit m'aparoître en cét instant, ce ſeroit pour me l'ordonner: & ce ſeroit pour me commander de cacher mes larmes afin de cacher mon affection. Mais, belle Princeſſe, ſ'écria t'il, il faudroit ne vous aimer pas comme ie vous aime; & il faudroit auoir ſa raiſon plus libre que n'eſt la mienne, pour vous pouuoir obeïr. A ces mots, Thraſibule & toute cette Troupe, ſe trouuerent ſi près de luy, qu'il fut contraint de ſe taire; & de ſ'auancer vers eux pour les receuoir. Ils le virent ſi changé, que quand il ne leur auroit rien dit, ils n'euffent pas laiſſé de connoiſtre qu'il luy eſtoit arriué quelque grand ſujet de déplaiſir: & comme il eſtoit infiniment aimé de tout le monde; & particulièrement de ceux qui eſtoient alors aupres de luy; ſans ſçauoir meſme ce qu'il auoit, ils changerent tous de viſage: & partagerent vne affliction, dont ils ne ſçauoient pas encore la cauſe. Ils ne l'ignoreroient pourtant pas long temps: & l'affligé Artamene, qui n'eufft pû leur dire cette funeſte nouvelle le premier ſans en mourir; fut releué de cette peine par Feraulas, qui la leur apprit d'abord en peu de mots: de peur que ſ'il ſe fuſt arreſté à exagerer cette perte, Artamene n'eufft pas eſté Maïſtre de ſa douleur: & n'eufft donné des marques trop viſibles, d'une choſe qu'il vouloit cacher. Thraſibule deplora ce malheur, autant qu'il eſtoit déplorable: Hidaspe comme plus attaché d'intereſt à la Maiſon de Ciaxare, en fut ſen-

fenfiblement touché: Araspe s'en affligea auffi beaucoup: & Aglatidas qui par fa propre melancolie, auoit toujours vne forte disposition à partager celle d'antruy; en pleura comme s'il eust eu vn intereft plus particulier, en la perte de cette Princeffe. Cependant Artamene qui crût qu'il luy seroit plus aisé de cacher sa douleur dans la Ville qu'en ce lieu là, parce qu'il pourroit y estre seul dans sa chambre, sur le pretexte d'y aller escrire cette funeste nouvelle à Ciaxare; en reprit le chemin, apres auoir ordonné à Feraulas, d'aller encore avec quelques vns de ceux qui auoient accompagné Thrasibule; chercher & s'informer tout le long du riuage, si l'on n'auoit rien veû ny rien trouué, qui peust donner vne connoissance plus assurée, du salut ou de la perte de la Princeffe. Pendant ce chemin, il parla le moins qu'il luy fut possible: & tous les autres s'entretindrent de ce funeste accident. Les vns plaignoient la Princeffe, pour les grandes qualitez qu'elle possedoit; soit pour les beautez du corps; soit pour celles de l'esprit; ou pour les beautez de l'ame: les autres pleignoient le Roy son pere, pour la douleur qu'il receuroit: & les autres disoient, que c'estoit grand dommage qu'une Race aussi illustre que celle des Rois des Medes, s'esteignist en cette Princeffe, d'une maniere si pitoyable. Enfin tous pleignoient, & tous regrettoient cette perte, sans sçauoir que celui qui estoit le plus à pleindre, estoit meslé parmy eux. Hidaspe parlant à Chrisante, cét accident, luy dit il, me fait souuenir, de la douleur que

ressentit le Roy de Perse nostre Maistre , lors qu'il reçeut les nouvelles du naufrage du ieune Cyrus: qui comme vous sçavez mieux que moy, estoit le Prince du monde de la plus belle esperance: & comme ie ne doute point que Ciaxare ne soit aussi sensible au malheur de la Princesse sa fille, que Cambise le fut à celuy du Prince son fils; ie le plains infiniment. Car encore que ie ne fusse pas si estroitement attaché que le Roy, aux interests de Cyrus, ie ne laissay pas de le pleurer, & de le regretter beaucoup. Chrisante pour faire changer de discours, & pour ne respondre pas à celuy-là; dit à l'affligé Artamene, que peut-estre ceux qu'il auoit enuoyez vers Ciaxare, l'auroient desia trouué fort auancé: estans conuenus ensemble lors qu'il estoit parti, qu'il le suiuroit bien tost avec toute l'Armée: & Aglatidas, de qui toutes les pensées alloient tousiours à l'amour, & à la melancolie; adressant la parole au mesme Artamene; ie vous assure, luy dit il, que quoy que ie sois sujet de Ciaxare, & par consequent ennemy du Roy d'Afsirie; ie ne puis m'empescher de pleindre ce dernier: comme deuant estre sans doute le plus malheureux, lors qu'il sçaura cette perte; s'il est vray qu'elle nous soit arriuée. Car enfin, adiousta t'il, quoy qu'il ne fust pas aimé, il estoit Amant; & l'Amour est tellement au dessus de tous les sentimens, que la Nature, la Raison, & l'Amitié peuuent donner, qu'il n'y a nulle comparaison d'elle aux autres. Pour moy, adiousta t'il encore, si au lieu de connoistre vn Amant
hai,

hai, comme le Roy d'Assirie, ie connoissois vn Amant aimé, qui eust souffert cette infortune; ie pense que la seule compassion que i'en aurois, me feroit mourir de douleur. Mais comme la vertu de la Princesse estoit trop seuer, pour auoir donné cette matiere d'affliction à personne; il se faut contenter de pleindre le Roy d'Assirie, qui effectiuement est le plus à pleindre. Artamene fut estrangement embarrassé, à respondre à vn discours si pressant: mais s'il eut assez de force pour retenir ses larmes, il n'en eut pas assez pour estouffer ses soupirs. Il dit donc seulement à Aglatidas, que cette Princesse auoit tant de vertus, que tous ceux qui l'auoient connue, auoient esté ses adorateurs: & qu'ainsi il falloit pleindre en general, tous ceux qui auoient eu cet honneur: soit qu'ils fussent Medes, Assiriens, ou Persans. Apres cela, pour n'estre plus exposé à vne conuersation si penible; il marcha trente pas deuant les autres: qui continuerent de s'entretenir, de la douleur qu'ils voyoient en Artamene: & de louer l'affection qu'il témoignoit auoir pour le Roy son Maître. Car encore que cet accident les eust fort touchés; comme vne partie d'entr'eux n'auoient iamais veü la Princesse, & que pas vn n'en auoit esté amoureux; ils remarquoient facilement, qu'il y auoit vne notable difference, de leur affliction à la sienne; dont ils ne scauoient pas la cause la plus forte & la plus cachée. Artamene estant arriué à la Ville, & entré dans sa chambre, congedia tout le monde: & demeura seul à entre-

entretenir son desespoir, par le souuenir de toutes ses infortunes. Il fut luy mesme mettre dans sa Cassette, l'Escharpe de sa Princesse, qu'il auoit eue par les mains du miserable Mazare: Mais s'il prit soin de la conseruer, ce fut plustost comme vn moyen infallible de redoubler ses desplaisirs, que comme vne consolation à ses douleurs: & pour ne negliger rien de tout ce qui pouuoit augmenter ses peines. Il fit mesme seruir à son supplice, la memoire de quelques legeres faueurs, qu'il auoit receues de sa Princesse: & cette Ame grande & noble, qui ne faisoit iamais nulle reflexion sur les belles choses qu'elle auoit faites; & qui ne s'attachoit qu'à l'aduenir, pour en faire encore de plus heroïques; souffrit en cette occasion, que l'image de tant de glorieux Combats; de tant de Batailles gagnées; & de tant de Triomphes; repassast en son imagination, afin de le faire passer en vn desespoir plus legitime: & d'auoir du moins quelque excuse, à se donner à luy mesme, de la foiblesse qu'il tesmoignoit en cette rencontre. Car lors qu'il venoit à songer, que tout ce qu'il auoit fait, auoit esté fait pour cette Princesse, qu'il croyoit presque n'estre plus au monde; le souuenir de toutes ces choses redouloit encore son affliction: s'il est possible de conceuoir quelque redoublement, en vne douleur, qui dès le premier moment qu'il l'auoit sentie, auoit esté extrême & insupportable. Il ne pouuoit se resoudre, d'enuoyer porter cette triste nouvelle au Roy des Medes: il pouuoit encore moins se resoudre

dre à la luy apprendre de sa propre bouche: & dans cette irresolution, le reste du iour & de la nuit se passerent, sans qu'il peust en façon aucune, se déterminer là dessus. Feraulas estant reuenu le matin, assura ce Prince, que du moins il n'y auoit nulle autre marque de sa disgrâce, que celle qu'il en auoit veüe luy mesme: Mais, reprit Artamene tout d'un coup, n'avez vous point sçeu des nouvelles de Mazare? & ne seroit il point reuenu de la foiblesse où il tomba hier deuant moy, & en laquelle ie le laissay dans cette Cabane? Que l'on aille, dit il, le sçauoir; & si cela est, que l'on me l'amene. Il donna cét ordre avec beaucoup de precipitation; & sans sçauoir presque ce qu'il vouloit dire: mais à quelque temps de là, on luy vint rapporter, que les Pescheurs, entre les mains desquels ce Prince estoit demeuré, auoient dit que Mazare n'estoit point reuenu de l'éuanoüissement où Artamene l'auoit veü le iour auparauant: & qu'il estoit mort vn moment apres, qu'il auoit esté sorti de cette Cabane. La nouvelle de cette mort donna diuers sentimens au malheureux Artamene: & admirant la Justice diuine en la perte d'un Prince qu'il croyoit tres criminel; il ne pouuoit s'empescher de murmurer contre la rigueur que ces mesmes Dieux auoient eüe, pour vne Princesse tres innocente. Cependant comme il auoit l'esprit entierement occupé, de la grandeur de sa perte; il ne fit pas faire vne plus exacte perquisition de la mort, & des funeraille de Mazare: & l'image de ce Rauisseur l'affligeoit si fort, qu'il

qu'il l'esloigna de son souuenir autant qu'il luy fut possible. Comme il agissoit de cette sorte, l'on luy vint dire qu'il y auoit apparence que Ciaxare alloit arriuer avec toute son Armée: parce que du haut de la Tour, l'on voyoit s'esleuer sur vn Vallon, vne pouüsiere si grande & si espaisse, qu'il estoit aisé de iuger que ce ne pouuoit estre que la marche de ces Troupes qui la causoit. Artamene fut fort esmeu à ce discours: & il le fut encore dauantage, lors qu'il vit arriuer Andramias, qui l'assura que Ciaxare feroit à Sinope, tout au plus tard dans vne heure. Il voulut pourtant faire quelque effort sur luy: & il y trauailla avec tant de succès, qu'il espera auoir assez de pouuoir sur sa douleur, pour en cacher vne partie. Il commanda à tous les Chefs de ces Troupes, de les faire mettre en bataille: & il monta luy mesme à cheual, suiuy de Thrasibule, d'Hidaspe, de Chrisante, d'Araspe, & d'Aglatidas, pour aller au deuant du Roy; qui à la veüe de Sinope, s'estoit détaché de son Armée: & marchoit accompagnée du Roy de Phrigie; du Roy d'Hircanie; de Perfode Prince des Cadusiens; du Prince des Paphlagoniens; de celuy de Licaonie; de Gobrias; de Gadate; de Thimocrate; de Philocles; & d'Artabase; de Madate; & d'Adufus, Persans, & les premiers d'entre les Homotimes: aussi bien que l'estoient Hidaspe & Chrisante, qui accompagnoient Artamene. Iamais entre-veüe ne fut si triste que celle-là: Ciaxare voyant de loing sa ville détruite, ne pût s'empescher d'en soupirer:

&

& Artamene voyant Ciaxare, auquel il alloit donner vn si grand redoublement de douleur, par la funeste nouvelle du naufrage de la Princesse sa fille; ne pouuoit quasi se refoudre d'auancer vers luy. Cependant, quelque lentement qu'il marchast, comme le Roy venoit assez viste, ils furent bien tost à trente pas l'vn de l'autre: Artamene & tous ceux qui l'accompagnoient, descendirent de cheual, & furent à pied à la rencontre du Roy, qui sembla se haster d'aller droit à luy. Ce Prince malgré sa douleur, luy presenta Thrasibule: & Ciaxare leur ayant tendu la main à tous, leur commanda de remonter à cheual; & ayant appelé Artamene aupres de luy, il se mit à luy parler de son malheur en general; & à exagerer combien il auoit esté surpris d'apprendre que Mazare eust enleué sa fille. Seigneur, interrompit tristement Artamene, vous le ferez bien encore dauantage, lors que vous sçaurez que Mazare n'est plus: & que peut-estre A ces mots Artamene s'arresta: & ne pût iamais acheuer de dire, ce qu'il vouloit luy apprendre. Ciaxare le regardant alors tout troublé; que voulez vous dire Artamene, luy demanda t'il, & quel nouveau malheur auez vous à m'anoncer? Seigneur, luy respondit il, ce malheur est si grand, que ie n'oserois presque vous le faire sçauoir: & ie demande du moins à vostre Maiesté qu'elle se donne la patience d'estre à Sinope, pour en estre pleinement instruite: afin que la douleur qu'il vous causera, puisse auoir moins de tesmoins dans vostre Cabinet, que
vous

vous n'en auriez à la campagne. Ciaxare est
 gement surpris, d'un discours si obscur pour luy,
 regardoit Artamene : & luy voyant sur le visage
 & dans les yeux , toutes les marques d'une tri-
 stesse excessiue; il n'osoit plus le presser de luy ap-
 prendre ce qu'il mouroit d'enuie de sçauoir , de
 peur de trouuer ce qu'il craignoit de rencontrer ;
 & d'estre contraint en effet de donner des mar-
 ques de foiblesse, deuant tant d'illustres Person-
 nes. Il cherchoit donc dans les yeux d'Artamene,
 & dans sa propre raison, à deuenir ce qu'il igno-
 roit : & par son silence, & par celuy d'Artamene,
 il estoit aisé de iuger, que l'un craignoit de dire
 ce qu'il sçauoit, & que l'autre apprehendoit d'a-
 prendre ce qu'il ignoroit. Cependant ceux qui
 estoient venus avec Artamene s'estans meslez avec
 ceux qui auoient suiui Ciaxare; leur racontotent
 ce qui leur estoit adueni; & cette funeste nouvel-
 le qu'ils leur aprenoient, faisoit esleuer parmi
 eux vn murmure plaintif d'exclamations & d'e-
 stonnement; qui raisonnant aux oreilles de Cia-
 xare, luy disoit encore, qu'il y auoit quelque
 chose d'estrange à sçauoir. Mais comme ils e-
 stoient alors assez près de Sinope, toutes les Trou-
 pes qu'Artamene auoit amenées, suiuant l'ordre
 qu'elles en auoient reçu; ayant paru sous les ar-
 mes, & s'estans rangées en haye pour laisser pas-
 ser le Roy; il ne voulut pas deuant tant de mon-
 de, satisfaire sa curiosité. Il marcha donc sans
 parler, iusques à tant qu'il fust arriué au Cha-
 teau: car pour son Armée, il auoit ordonné qu'elle
 cam-

camperoit dans vne grande plaine, qui est entre vn Vallon & la Ville : & qui estoit assez spacieuse pour l'y loger commodément, quoy qu'elle fust composée de plus de cent mille Combatans. Le Roy ne fut pas plustost descendu de cheual, qu'Artamene le conduisit dans le plus bel Apartement du Chasteau : & il n'y fut pas si tost, qu'estant entré seul avec luy dans son Cabinet ; Et bien mon cher Artamene, luy dit il, que m'apprendrez vous de plus estrange, que ce que ie sçay desia ? Cette demande où Artamene s'estoit bien attendu, ne laissa pas de le surprendre : & se voyant sans autre tesinoin que le Roy ; & forcé de luy faire sçauoir le naufrage de la Princesse ; il ne pût empescher que ses larmes ne preuinssent son discours. Ciaxare les voyant couler, que me disent vos pleurs, Artamene, s'écria t'il, & auriez vous la mort de ma fille à m'annoncer ? Alors Artamene faisant vn effort extraordinaire sur son esprit, luy dit en peu de mots, tout ce qu'il sçauoit du naufrage de Mandane. Cette nouvelle affligea si fort Ciaxare, que l'on peut dire que iamais Pere n'auoit tesmoigné plus de tendresse ni plus de douleur. Artamene voyant qu'il luy estoit permis de pleurer, en vn temps où l'affliction de Ciaxare l'empeschoit de prendre garde à la sienne ; s'y abandonna de telle sorte, que iamais l'on n'auoit rien veû de si pitoyable. Il ne disoit rien à Ciaxare pour le consoler ; & Ciaxare ne laissoit pourtant pas de trouuer de la consolation aux pleurs d'Artamene. Fut il iamais, disoit ce malheureux

Pere, vn Prince plus affligé que moy? Mais, adiouffoit il, ne deuois-ie pas auffi preuoir mon malheur? & tant d'Oracles qui auoient affeuré à Astiage que le Sceptre qu'il portoit, & qu'il m'a laissé, passeroit bien tost en des mains estrangeres; Ne deuoient ils pas m'auoir appris, puis que ie n'auois qu'une fille vnique, que ie la perdrais infailliblement? Helas! Astiage s'amusoit à chercher les voyes de perdre celuy qui deuoit luy arracher la Couronne; & il ne songeoit pas à conseruer celle qui la deuoit perdre en perdant la vie. Car n'en doutons point, dit il à Artamene, Mandane n'est plus: & l'esperance est vn bien, où nous ne deuoons plus pretendre de part. Mais du moins, adiousta t'il, cette Innocente Princesse ne demeurera t'elle pas sans vengeance: & les Dieux qui ont fait perir Mazare, l'un de ses Rauisseurs; nous enseignent ce que nous deuoons faire du Roy d'Assirie. Il mourra, poursuiuoit il, il mourra: & comme il est cause que la Race de l'illustre Dejoc est esteinte en la personne de ma fille, il faut que celle des Rois d'Assirie le soit en la sienne: & les Dieux; non, mesme les Dieux, ne scauroient l'empescher de mourir; ny le dérober à ma colere. Artamene surpris de ce discours, & regardant le Roy; Seigneur, luy dit il, n'avez vous pas vû celuy que ie vous ay enuoyé, pour vous aduertir de la fuite de ce Prince? Que dites vous, Artamene, que ce Prince? reprit brusquement le Roy. Je dis, Seigneur, luy respondit il, que i'ay enuoyé aduertir vostre Maiesté de sa fuite.

Quoy,

Quoy, interrompit Ciaxare, le Roy d'Assirie n'est plus en mon pouuoir ! Le Roy d'Assirie est en liberté ! Ha ! non, non, cela n'est pas possible ; & ie ne le croiray pas facilement. Ie ne croiray, dis-
ie, pas facilement, qu'Artamene ait laissé escha-
per vn Prifonnier de cette importance. Il est pour-
tant vray, respondit froidement Artamene, que
mon malheur & sa bonne fortune ont voulu qu'il
s'échapast, malgré les Gardes que ie luy auois
donnez : Mais, Seigneur, que cela ne vous inquiete
pas tant : car s'il m'estoit aussi aisé de vous faire
reuoir la Princesse, qu'il me sera peut-estre facile
de donner la mort à cet Ennemy de vostre Majesté ;
vostre douleur ne seroit pas sans remede. Ciaxare
ne trouua pourtant pas grande consolation en ce
discours : & quoy qu'il aimast Artamene ; qu'il
luy eust des obligations infinies ; & qu'il n'eust ia-
mais eu le moindre soubçon de sa fidelité ; neant-
moins en cette rencontre, il ne pouuoit conce-
uoir que le Roy d'Assirie se fust sauué, sans qu'Ar-
tamene fust au moins coupable de peu de soin, &
de beaucoup d'imprudence, quoy qu'il n'eust ia-
mais veü nulle de ses actions, qui luy peust don-
ner vn raisonnable sujet, de l'accuser de sembla-
bles choses. Il sortit donc de ce Cabinet, sans
luy parler dauantage : & trouuant dans sa Cham-
bre tous les Princes, & tous les Chés qui l'a-
uoient suiui ; il leur parla de son affliction avec assez
de constance, quoy qu'avec beaucoup de douleur :
& chacun selon l'obligation qu'il y auoit, luy tes-
moigna la part qu'il prenoit en sa perte : luy disant

pourtant toujours , que tant que le corps de la Princeſſe ne paroiftoit point , il falloit conſerver quelque eſperance. Pour Artamene , il paſſa vn moment apres dans vne autre Chambre: où tous ces Princes qui auoient ſuiu Ciaxare , furent les vns apres les autres luy faire compliment, & le viſiter: car ils le regardoient bien plus , comme leur Proteſteur & leur Maiſtre, que non pas le Roy qu'il ſeruoit. Cependant Ciaxare qui vouloit eſtre pleinement eſclairci, de tout ce qui s'eſtoit paſſé en la fuite du Roy d'Affirie; ſçeut qu'il auoit eſté mis à la garde d'Araspe, qui eſtoit vn des hommes du monde qu'Artamene aimoit le plus: toute-fois quoy qu'il pût faire il ne pût iamais rien deſcouvrir, qui luy fiſt voir que perſonne des ſiens euſt facilité l'euaſion du Roy d'Affirie. Mais parmi ceux qui eſtoient venus avec le Roy, il y auoit vn Amy particulier d'Aribée; qui ſçachant ſa mort, en conçeut beaucoup de reſſentiment contre Artamene. Si bien qu'ayant ſçeu fortuitement que le Roy d'Affirie luy auoit eſcrit, il fut en aduertir Ciaxare; qui au meſme inſtant enuoya querir Artamene. Il ne le vit pas pluſtoſt, qu'il luy demanda d'vn ton fort aigre, pourquoy il ne luy auoit pas dit que le Roy d'Affirie luy auoit eſcrit depuis ſa fuite? Artamene ſurpris de cette demande, parce que la Lettre dont il s'agiffoit (parlant de l'amour du Roy d'Affirie & de la ſienne) n'eſtoit pas de nature à eſtre monſtrée; fut vn moment ſans reſpondre: en ſuitte dequoy il dit à Ciaxare, qu'il
auoit

avoit eu de si fascheuses choses à luy apprendre tout à la fois ; qu'il n'estoit pas fort estrange, qu'il en eust oublié vne de si peu d'importance que celle-là : puis qu'il estoit vray que le Roy d'Assirie ne luy auoit escrit, que pour luy mander qu'il n'auoit rien crû faire contre la generosité, en s'échapanant de ses Gardes, puis qu'on ne l'auoit pas laissé sur sa foy. Nous sçaurons plus precisément, luy respondit Ciaxare, ce que le Roy d'Assirie vous a mandé en nous montrant son Billet, que nous ne l'apprenons par vos paroles. Seigneur, repliqua Artamene, ie voudrois bien pouuoir satisfaire vostre Maiesté : mais ayant esté tout vn iour le long de la Côte, à chercher des nouvelles de la Princesse, i'ay eu le malheur de perdre les Tablettes que i'auois receuës ; & ie m' imagine qu'elles pourront bien estre tombées dans la Mer. Cette responce faite avec assez de froideur surprit Ciaxare : & l'obligea de dire à Artamene contre sa coustume, avec beaucoup de rudesse ; que ce cas fortuit luy sembloit estrange : & que sa procedure en cette rencontre, ne la luy sembloit pas moins. Mais comme Artamene auoit vn grand respect pour le Pere de sa Princesse ; & qu'il sçauoit bien qu'en effet, Ciaxare auoit raison de trouuer quelque chose à dire en sa conduite ; il se teût & se retira, voyant que le Roy luy auoit tourné le dos sans vouloir plus l'escouter. Le soir estant venu, vne partie des Chefs s'en retournerent au Camp ; & tous les Princes furent logez dans le Chasteau, & dans les plus belles

maisons, que la flame eust espargnées. Ciaxare passa la nuit avec beaucoup d'inquietude: & Artamene fut encore bien plus malheureux que luy; qui du moins n'auoit que sa propre douleur à souffrir: au lieu que ce Prince en souffrant la sienne, partageoit encore celle du Roy, malgré ses soubçons & sa rudesse. Mais comme il arriue assez souuent que la Fortune ne garde nulle mesure, ny en ses faueurs, ny en ses disgraces; & qu'elle comble de felicité, ou accable de malheur, ceux qu'elle regarde avec amour ou avec haine; l'affligé Artamene, de qui la constance succomboit presque en cette occasion; se vit encore attaqué par vn endroit assez sensible, puis qu'il s'agissoit de son honneur. Le lendemain au matin, Ciaxare luy enuoya dire qu'il se rendist en diligence dans son Cabinet; comme il fut aupres de luy, il le trouua avec vn visage où la colere paroissoit plus que la douleur: & qui luy fit bien connoistre, qu'inafailliblement il alloit tomber dans quelque nouvelle infortune. Mais comme l'estat où il estoit, luy donnoit beaucoup d'indifference pour la vie; il ne se troubla point, voyant Ciaxare si troublé: & luy demanda avec beaucoup de respect, s'il falloit faire quelque chose pour son seruice? Ciaxare sans luy répondre, luy donna des Tablettes qu'il tenoit: & apres l'auoir regardé avec des yeux remplis de fureur; Voyez Artamene, luy dit il, voyez s'il y a quelque apparence que vous soyez innocent de la fuite du Roy d'Assirie: & expliquez moy silabe pour silabe, cét enigme obscur que ie ne puis deui-
ner.

ner. Artamene fut d'abord estrange-ment surpris: parce qu'il luy sembla que ces Tablettes estoient celles qu'il pensoit que le Roy d'Assirie eust reçues; & qu'il auoit données à celuy qui luy auoit apporté les siennes. Neantmoins pour s'éclaircir pleinement de la chose, il les ouurit; & y relût les mesmes paroles qu'il y auoit escrites. Mais en les relisant, il changea de couleur plusieurs fois; & fit durer cette lecture le plus long temps qu'il luy fut possible; cherchant à prendre sa resolution, sur vne chose si difficile à résoudre. Car il voyoit bien que s'il n'expliquoit pas son Billet, son honneur souffriroit sans doute vne tache: puis qu'il paroistroit perfide à son Maistre, ayant eu vne intelligence secrette avec son Ennemy: & d'autre costé, il voyoit qu'en descourant son amour, il exposoit en quelque façon la reputation de sa Princesse, qui luy estoit encore plus precieuse que la sienne. Cependant Ciaxare, qui ne penetroit pas dans le fonds de son cœur, s'ennuyant de son silence; que cherchez vous Artamene, luy dit il, dans ce Billet? ce n'est pas là que vous pouuez trouuer vostre excuse: & les marques de vostre crime ne scauroient seruir à faire paroistre vostre innocence. Parlez donc, vous dis-je; & expliquez moy ce que vous auez escrit, depuis le premier mot iusques au dernier. En disant cela, il reprit les Tablettes des mains d'Artamene, qui regardant le Roy avec beaucoup de respect; Seigneur, luy dit il, si ie pouuois vous montrer le billet que j'ay reçu du Roy d'Assirie, vostre Maiesté verroit bien, que

ie ne suis pas si criminel qu'elle le croit: & que les conuentions que nous auons ensemble, ne sont pas de la nature que vous les imaginez. Si elles ne sont pas criminelles, respondit Ciaxare, vous n'avez qu'à me les apprendre: n'ignorant pas qu'il y a sans doute quelque secret sentiment dans le fonds de mon cœur, qui ne cherche qu'à vous iustifier. Ciaxare ouurant alors les Tablettes, se mit à relire tout haut ce qu'Artamene y auoit escrit: & le regardant fixement; comment expliquez vous ces paroles? luy dit il.

Je ne manque iamais à ce que j'ay promis, non plus qu'à ce que ie dois: ainsi vous deuez estre assuré de me voir obseruer inuiolablement, toutes les choses dont nous sommes conuenus.

Parlez Artamene, parlez, adiousta t'il; qu'avez vous promis au Roy d'Assirie? Et comment pouuez vous luy auoir promis quelque chose, & n'auoir pas manqué à ce que vous me deuez? Seigneur, respondit Artamene, vous sçavez que le Roy d'Assirie & moy, auons eu autrefois quelques petits differens ensemble: & que l'amour de la Gloire nous a faits Riuaux il y a long temps. Ainsi, Seigneur, nous auons certaines choses à démesler, qui ne regardent point vostre Maiesté; & dont ie la supplie tres-humblement; de ne s'informer pas dauantage. Vous me direz pourtant encore, respondit Ciaxare en esleuant la voix, quelle couleur vous pouuez donner à ces paroles, qui font la fin de vostre Billet.

Je souhaite seulement , que nous soyons bien tost en estat , de disputer vn prix dont ie suis indigne : mais que personne ne possedera pourtant iamais , que par la mort

D'ARTAMENE.

Quel est ce prix, Artamene, dont la possession vous est si chere? Je vous ay desja dit, Seigneur, respondit il, que la Gloire est la cause de tous les differens, que le Roy d'Assirie a eus, & aura tousiours avec Artamene: & c'est ce premier rang de la Valeur que ie veux luy disputer iusques à la mort. Pour moy, adiousta Ciaxare, apres auoir bien cherché l'explication de ces paroles, ie ne voy point qu'il puisse y auoir d'autre prix à disputer entre vous, que ma Couronne, ou ma Fille; & lequel que ce soit des deux, vous estes également criminel: & mesme beaucoup plus criminel que n'est pas le Roy d'Assirie: Puis qu'en fin il est d'une condition à pouuoir pretendre à l'une & à l'autre: & que selon les apparences, la vostre en est bien esloignée. Seigneur, reprit froidement Artamene, par cette mesme raison, vous deuez croire que le Roy d'Assirie ne voudroit pas me faire l'honneur de disputer contre moy, vne chose où ie ne pourrois iamais pretendre. Vous dites cela d'un certain ton, repliqua le Roy, si disproportionné à vostre condition, qu'il me confirme encore dans ma croyance: car en fin tout mon ennemy qu'est le Roy d'Assirie, il est tousiours Roy: & dès là, vous luy deuez plus de respect, qu'il n'en paroist en vos discours.

F 5

Lors

Lors que i'ay l'espée à la (main respondit Artamene, qui ne pût s'empescher d'estre vn peu esmeu;) i'embarrasse peut-estre les Rois, aussi bien que les autres hommes: vous en connoissez plus d'vn, qui peut vous apprendre si ie dis vray: & celuy mesme dont vous semblez prendre la deffence, peut vous en dire quelque chose, s'il n'a mauuaise memoire. Il n'est pas icy question de vostre bravure, adiousta Ciaxare, ie ne doute pas que vous ne foyez vaillant; mais i'ay lieu de douter si vous estes fidelle. Vostre Maiesté ne douteroit non plus de l'vn que de l'autre, si elle me connoissoit bien, luy dit Artamene; & il n'est pas aisé d'imaginer, qui pourroit corrompre la fidelité de celuy qui dispose à son gré des Couronnes. Pourquoi donc, repartit le Roy, ne m'éclaircissez vous de vos intentions, s'il est vray qu'elles soient innocentes? Je supplie vostre Maiesté, luy respondit il, de ne me presser pas dauantage, sur vne chose que ie ne puis, ny ne dois luy dire: il me suffit, adiousta t'il, que l'on sçait que les Dieux ont voulu quelque-fois se seruir de ma main, pour soutenir ce mesme Sceptre, auquel vous croyez que ie pretens. Ne me reprochez point, interrompit alors Ciaxare, les seruites que vous m'avez rendus: car outre que vous verrez que vous n'en estes pas mal payé, si vous vous souuenez de ce que vous estiez, & de ce que vous estes; il ne m'en souuient que trop: & si i'en auois perdu la memoire, peut-estre auriez vous desia perdu la vie. Du moins ne m'arresterois-je pas si long temps, à chercher moy mesme des excuses

cufes à vofre crime : & ie ne me verrois pas plus
 diligent que vous , à effayer de vous iuftifier. Sei-
 gneur , reprit Artamene , ie ne vous reproche pas
 mes feruices : & ils font fi peu confiderables , que
 ie ne vous en aurois pas parlé , fi i'euffe eu d'autres
 raifons pour foutenir mon innocence calomniée.
 Et d'où voulez vous que nous tirions les preuues
 de cette innocence prétenduë , luy dit Ciaxare ?
 De la connoiffance de ma vertu , répondit Ar-
 tamene ; fi vous eftes encore capable de la connoi-
 ftre. Quoy ! adioufta Ciaxare encore plus irrité ,
 vous ne voulez donc pas me defcouvrir plus pre-
 cifément , quelle eft cette intelligence que vous
 auez , avec le Rauiffeur de ma Fille & mon Enne-
 my ? Seigneur , le temps vous l'apprendra , répondit
 cét innocent accusé ; & ce ne fera que par luy , que
 vous fçaurez de quelle façon Artamene , cét hom-
 me que vous ne connoiffez pas ; cét homme qui à
 ce que vous croyez , vous à voulu trahir ; cét hom-
 me , dis-ie , que vous auez aimé ; eft d'intelligence
 avec vofre Ennemy. Je n'ay que faire du temps ,
 pour vous le faire auoier , repliqua Ciaxare : il pa-
 roift affez dans vofre Billet ; & mefine dans vos
 discours. Mais comme la connoiffance des parti-
 cularitez de cette Coniuration fecrette , eft neces-
 faire à ma feureté , & au bien de mon Estat ; fans
 attendre que le temps m'en efclairciffe , il pourra
 eftre qu'eftant mis dans vne prifon plus eftroite
 & plus feure que celle que vous auiez donnée au
 Roy d'Affirie ; vous vous refoudrez enfin de me
 les apprendre. Seigneur (répondit Artamene fans
 plus

plus s'esmouuoir, & sans s'emporter;) ce n'est point par la captiuité, ny mesme par les supplices, que l'on peut faire dire à Artamene, ce qu'il ne veut pas descouuir: ce qui me console en cette auanture, c'est que ie ne quitteray mon espée pour receuoir des fers, qu'en vn temps où vostre Maiesté n'a plus gueres d'Ennemis assez puissans pour luy nuire: & qu'ainsi elle ne perdra en me perdant, qu'un Seruiteur inutile. Ie vous entens bien, repliqua le Roy en colere; & vous ne pouuez vous empescher de me reprocher vos seruices. Alors se tournant vers la porte de son Cabinet, où il estoit seul avec Artamene; il appella le Capitaine de ses Gardes, & luy commanda de le mener à sa Chambré; & de luy en respondre sur peine de la vie. Ce Capitaine qui aimoit Artamene chèrement, & qui sçauoit quelle auoit esté sa faueur; demeura surpris de ce commandement: ne sçachant presque s'il y deuoit obeir. Et voyant vne si prompte reuolution, en la fortune d'un homme, qui vn iour auparauant estoit le plus absolu de tout le Royaume; & qui faisoit le destin des Princes & des Rois tel qu'il luy plaisoit; il ne pouuoit s'empescher de faire voir son estonnement; ny se determiner sur ce qu'il auoit à faire. Mais Artamene l'ayant remarqué, allons, luy dit il, allons (en luy tendant son espée;) & rendons mesme ce dernier seruice au Roy, d'apprendre à tous ses Subiets à obeir de bonne grace, aux commandemens les plus rudes. En disant cela, il fit vne grande & profonde reuerence à Ciaxare: & suiuit

An-

Andramias, avec aussi peu d'émotion, que s'il fust retourné libre à sa chambre, comme il en estoit sorti. Le Roy commanda en suite, que l'on s'assurast d'Araïpe; & ses ordres furent suivis. De dire ce que le malheureux Artamene pensa en cette occasion; & combien le Roy des Medes eut de repugnance à faire ce qu'il fit, ce seroit vne chose assez difficile. Le premier s'arrestoit quelquesfois autant à admirer la bizarrerie de ce dernier accident qu'à s'en plaindre: & le second se repentoit presque à tous les momens, de ce qu'il venoit de faire. Il n'estoit iamais vn instant bien d'accord avec luy mesme: que feray-ie, disoit il, de ce Criminel, qui m'a tant serui; que i'ay tant aimé; & qui possède le cœur de mes amis, & de mes ennemis tout ensemble? De ce Criminel, dis-ie, que toute la Terre connoist avec estime; & dont personne ne connoist pourtant la naissance? Qui vit iamais, adioustoit il, vne chose plus surprenante, que celle qui m'arriue aujourdhuy? Le moyen de s'imaginer qu'Artamene, par la valeur duquel i'ay remporté tant de victoires, & vaincu tant de Rois; ait voulu ternir sa reputation par vne perfidie? Mais le moyen aussi de penser que ce Billet que i'ay dans les mains, ne puisse estre expliqué par luy, sans penser en mesme temps, que le crime qu'il a commis est si grand, que la confusion qu'il en a, ne luy laisse pas seulement assez de liberté d'esprit, pour inuenter vn pretexte à cette intelligence? Non, non, poursuivit il, Artamene est criminel: & soit par amour, ou par ambi-

ambition, ou par tous les deux ensemble; il est coupable, & merite d'estre puni. La difficulté que i'y trouue, n'est qu'à sçauoir si l'aimant comme ie l'aime, ie pourray bien m'y refoudre: & si ce coupable n'est point assez puissant dans mon cœur, pour m'affliger plus de sa perte, qu'il ne s'en afflige luy mesme. Mais, reprenoit il tout d'un coup, la douleur que ie sens pour la perte de Mandane, me fera vn puissant preseruatif, contre celle d'Artamene: estant à croire que mon ame se trouuant si sensible pour celle-là, ne se la trouuera pas tant pour l'autre. Essayons neantmoins toutes choses, adioustoit il, pour fléchir cét esprit obstiné: & pour trouuer matiere de luy pardonner, faisons encore ce que nous pourrons, pour luy faire confesser son crime. Mais pendant que Ciaxare raisonnoit de cette sorte en luy mesme; Artamene de qui l'esprit amoureux, ne pouuoit se separer de sa Princesse, songeoit bien plus à son naufrage qu'à sa prison: & auoit bien plus d'aprehension de sa perte, que de frayeur de la sienne. Fais ce que tu voudras, rigoureux Destin, s'écrioit il, tu ne sçauois plus m'affliger: & mon ame n'estant plus sensible que du costé de Mandane, te deffie de l'esbranler par tous les autres. Adiouste les suplices à la prison, ie ne me pleindray point de ton iniustice: & tant que i'auray lieu de craindre que ma Princesse ne soit dans le Tombeau; s'il m'arriue de murmurer d'estre dans les fers, ce sera parce qu'ils m'empescheront d'auoir recours à vne mort plus prompte & plus genereuse. Ha! belle Princesse,
adiou-

adiouſtoit il, ſoit que vous ſoyez parmi les morts ou parmi les viuans: dans le Ciel ou ſur la Terre; ſi vous pouuiez voir le malheureux Artamene dans les priſons de Ciaxare, n'en auriez vous pas de la douleur & de l'eſtonnement? Cependant ie ne me plains ni de ſa rigueur, ni de ſon iniuſtice: car enfin, ie paroix coupable à ſes yeux; & ie le ſuis en effet: mais c'eſt d'une maniere bien differente de celle qu'il imagine. Je ſuis coupable, ma Princeſſe, mais c'eſt enuers vous: ouy, ie ſuis criminel, pourſuiuoit il, de vous auoir aimée, non pas comme fille du Roy des Medes; mais comme la plus parfaite perſonne qui fera iamais. Comme fille d'un grand Roy ie vous pouuois aimer: mais comme Mandane, il falloit vous aimer ſans le dire; il falloit ſouffrir ſans ſe plaindre; il falloit vous adorer en mourant; & mourir ſans oſer vous parler d'amour. Ouy Mandane, ſ'eſcrioit il, ie ſuis peut-eſtre la cauſe de tous vos malheurs: Car ſi ie ne vous euſſe point aimée, voſtre ame n'eſtant preoccupée de nulle bonté pour moy; peut-eſtre auriez vous reconnu l'affection d'un des plus grands Rois du monde: & ſans tant de guerres, & ſans tant de peines, vous ſeriez femme du Roy d'Affirie, & Reine de pluſieurs Royaumes. Mais auſſi, adiouſtoit il, ie n'aurois pas eu la gloire d'eſtre aimé de vous; & vous n'aurez pas eu l'aduantage, d'auoir en la perſonne du malheureux Artamene, un Amant dont la paſſion reſpectueuſe n'a iamais offenſé voſtre vertu, par un deſir criminel; de qui l'ame obeiſſante ſ'eſt ſoumiſe à toutes vos volontez; de
qui

80 LE GRAND CYRUS,
qui la vie a esté consacrée à vostre service; & de
qui la mort ne fera mesme que pour vous. Car
enfin, poursuiuoit il, ie mourray, ma Princesse,
sans apprendre à Ciaxare, quelle est la cause de l'in-
telligence qui paroist entre le Roy d'Assirie & Ar-
tamene. Ne pensez pas, disoit il en luy mesme,
adorable Mandane, que ce soit vn petit sacrifice,
que celuy que ie suis resolu de vous faire en cette
rencontre: le desir de la Gloire est vne passion
aussi bien que l'amour; & vne passion dominante;
& vne passion imperieuse, qui n'a pas accoustumé
de ceder. Mais apres tout, ie n'ay point d'interest,
où celuy de ma Princesse se trouue: que Ciaxare
me croye lasche & perfide tant qu'il luy plaira;
pourueu que ie ne le sois pas, il ne m'importe. Je
sçay que le Roy d'Assirie, tout mon ennemy qu'il
est, déposera en ma faueur: & que tout mon Riual
qu'il est, il parlera à mon aduantage. Croyez donc,
Ciaxare, croyez que ie vous ay trahy tant qu'il
vous plaira; pourueu que vous ne croyez pas la
chose telle qu'elle est, & que la verité vous en soit
cachée. Car encore que ma Princesse soit tres in-
nocente; & que sa vertu n'ait eu que trop de seue-
rité, dans vne affection toute pure; Ciaxare & les
malicieux de la Cour, ne croiroient peut-estre ia-
mais, que i'eusse peu estre si long temps déguisé,
sans le consentement de Mandane: ioint qu'en
descourant ce que ie suis, ce seroit encore confir-
mer le Roy dans l'opinion qu'il a, que i'en veux
à sa Couronne: puis qu'en fin ie ne suis pas nay si
loin du Throsne qu'il se l'imagine. Helas! disoit
il,

il, quel pitoyable deſtin eſt le mien? Je crains autant ma iuſtification, qu'il eſt naturel de la deſirer: & la peur d'offenſer ma Princeſſe, eſt plus puiſſante en moy, que la crainte del'infamie: quoy que la crainte de l'infamie ſoit le plus grand de tous les maux, pour quiconque chert la Gloire, au point qu'Artamene la chert. Je ne penſe pourtant pas eſtre condamnable d'en uſer ainſi: car enfin quelque paſſion que j'aye pour la Princeſſe, ie ne ferois pas vn crime pour la contenter: mais auſſi quelque amour que ie puiſſe auoir pour cette Gloire, ie n'offenſeray iamais la reputation de Mandane, pluſtoſt que de laiſſer ſoubçonner la mienne. Non, non, diſoit il, noſtre vertu ne doit point deſpendre d'autruy: & quand nous ſommes aſſurez du teſmoignage de noſtre propre conſcience, & de celuy de nos plus mortels Ennemis; il faut ne ſe mettre pas en peine du reſte. Les Dieux qui ſont les Protecteurs de l'innocence oprimée, auront ſoing de faire connoiſtre la mienne apres ma mort ſans que ie m'en meſle: ceux qui ſouffrent que l'on m'accuſe, ſçauront bien me iuſtifier, par des voyes que ie ne ſçauois moy meſme comprendre: & la verité ſe trouera la plus forte. Mais pendant qu'Artamene & Ciaxare ſont ſi occupez en eux meſmes; toute la Cour, & toute l'Armée, ne le ſont pas moins en cette occaſion: le Roy de Phrigie; le Roy d'Hircanie; le Prince des Caduſiens; celuy de Licaonie; & celuy des Paphlagoniens; Hidaspe; Chriſante; Aglatidas; Thraſibule; Madate; Megabiſe; Aduſius;

Artabafe, & Feraulas, furent eſtrangement eſtonnez de la priſon d'Artamene : & non ſeulement tous ces Princes & tous ces Capitaines ; mais encore tous les Habitans de Sinope, & toute l'Armée. D'abord que le bruit ſ'en eſpandit, tous ces Rois & tous ces Princes, furent à l'Apartment d'Artamene, dont on leur refuſa l'entrée : & vn moment apres, Ciaxare les enuoyant tous querir, leur dit qu'il auoit eſté obligé de faire arreſter Artamene, pour le bien de ſes affaires : qu'il leur ordonnoit d'empêcher que leurs Soldats dont il ſçauoit qu'il eſtoit aimé, ne ſe mutinaſſent : & qu'il y alloit du repos de ſon Eſtat, & de celui de tous les Princes ſes Alliez. Vn diſcours ſi peu vray-ſemblable, ne fit nulle impreſſion dans l'eſprit de ceux auſquels il parloit : qui tous d'une voix le ſupplierent, de ſonger bien meurement à vne choſe ſi importante. Vous ſçauiez, Seigneur, dit le Roy de Phrigie, que nous n'auons pas toujours eſté de meſme party : c'eſt pourquoy vous deuez adiouſter plus de croyance à mes paroles : & croire qu'il eſt abſolument impoſſible qu'Artamene vous ait trahi, puis que ie n'en ay rien ſçeu. Pour moy, adiouſta le Roy d'Hircanie, ie ne croiray iamais qu'il ſoit coupable d'une trahiſon : non pas meſme, adiouſta Hidafpe, quand il la confeſſeroit. S'il ne faut que ma teſte pour eſtre caution de ſon innocence, dit Aglatidas, ie la mets aux pieds de voſtre Maieſté ; Et ſi cette innocence, repliqua le Prince des Caduſiens, a pour ſes Accuſateurs, la moitié de voſtre Armée ; il

ne

ne faut que le bras d'Artamene pour les confondre, si on luy permet de la deffendre. Je démentirois mes yeux, adiousta le Prince de Licaonie, s'ils pouuoient tesmoigner contre luy: & ie ne croy pas, dit celuy de Paphlagonie, qu'il se trouue vn homme qui ait l'audace de faire cette accusation. Je suis son complice s'il est criminel, adiousta Chrisante; & ie sçay que ie suis innocent. J'ay veû son ame trop ferme dans la mauuaise fortune, dit alors Thrasibule, pour croire qu'elle ait seulement chancelé dans la bonne: Cela n'est croyable ny possible, s'écrierent à la fois Madate & Megabise: & si vostre Maiesté, adiousta Ferraulas, fait parler ceux qui l'accusent, ie m'offre à les faire taire. Enfin tous ces Princes, & tous ces Chefs, les vns apres les autres, & quelques fois tous ensemble, s'empressoient à qui parleroit plus fortement, pour l'illustre & malheureux Artamene. L'un se souuenoit de ses Viétoires; l'autre de sa Generosité: L'un exaltoit sa valeur; l'autre vantoit son affection; & tous enfin en vindrent à tel point, qu'ils perdirent vne partie du respect qu'ils deuoient à Ciaxare, par le peu de loisir qu'ils luy donnoient de s'expliquer. Le Roy emporté de colere, leur presenta les Tablettes, dans lesquelles Artamene auoit escrit au Roy d'Assirie: & leur dit tout en fureur; Voyez si celuy que vous deffendez si ardamment, est aussi innocent que vous le pensez. Le Roy de Phrigie ayant leu ce Billet tout haut, en demeura vn peu surpris, aussi bien que tous ceux qui l'entendirent. Neant-

moins il ne changea point de sentimens non plus que les autres: & apres auoir fort exageré, comme quoy les apparences sont bien souuent trompeuses & incertaines; ils conclurent tous d'une voix, sans pouuoit bien dire pourquoy, qu'Artamene estoit innocent: Mais que quand mesme il seroit coupable; ce seroit tousiours vn coupable, qu'il ne faudroit pas perdre legerement. Nous y aduiferons, leur respondit alors Ciaxare: Mais cependant, que chacun se souuienne en cette rencontre, qu'il est quelquefois tres dangereux d'embrasser avec trop de chaleur, la deffence des criminels: & que ceux dont les Troupes feront quelque rumeur dans mon Camp, me respondront en leurs propres personnes, de l'insolence & de la reuolte de leurs Soldats. Ces Princes & ces Capitaines qui virent que Ciaxare se laissoit emporter à la colere, ne voulurent pas l'irriter dauantage: & comme la valeur d'Artamene les auoit presque tous rendus ses Vassaux, ses Suiets ou ses Allies; ils ne voulurent pas perdre entierement le respect qu'ils luy deuoient, ny se mettre en estat de se rendre inutiles pour Artamene qu'ils aimoient beaucoup; comme ils eussent fait, s'ils eussent continué d'eschauffer vn esprit, qui ne l'estoit desia que trop. Ils le laisserent donc dans la liberte de s'entretenir soy mesme, & de dissiper vne partie de son chagrin, par le temps qu'il auroit de faire reflexion sur ce qu'il auoit fait, & sur ce qu'il auoit à faire. Cependant Chrisante & Feraulas en sortant du Cabinet du Roy, leur firent de nouveau
mille

mille sermens, en faueur de l'innocence de leur Maistre: & les confirmerent puissamment dans le dessein qu'ils auoient de le seruir. Ils protestèrent tous de perir plus tost que de souffrir qu'un homme d'un merite si extraordinaire, fust iniustement traité. Ce n'est pas que ce Billet ne les embarrassast vn peu: mais Artamene eut pourtant ce bonheur là, que tous creurent qu'il y auoit quelque chose de caché qui le iustificeroit: & que personne ne crût qu'il fust coupable. En effet quelle apparence y auoit il, qu'Artamene peust auoir vne intelligence criminelle avec vn Prince qu'il venoit de vaincre; & duquel il venoit de renuerser l'Empire; & sans qu'il eust paru aux yeux du monde, nul sujet de mescontentement de sa part, ny nul changement en sa fortune? Aussi ne fust-ce pas sans peine, que les Chefs retindrent le Peuple, & les Soldats en leur deuoir: & en les y retenant, ils agirent de telle sorte avec eux, qu'ils les laisserent dans la disposition qu'il falloit qu'ils fussent pour s'en pouuoir seruir, en cas qu'il en fust besoin. Ils leur dirent seulement, qu'il falloit se donner patience, & qu'Artamene seroit bien tost deliuré: qu'il ne falloit pas precipiter le secours qu'ils luy vouloient donner, de peur de rendre sa condition plus mauuaise: & meslant tousiours parmi cela, des loüanges d'Artamene; ils empeschoient la reuolte, & la fomentoient tout ensemble: ainsi sans atiedir leur affection, ils reprimoient seulement leur violence, qui n'estoit pas encore necessaire. Cependant tout le Camp & toute la Ville

estoyent en desordre : le Nom d'Artamene retentissoit par tout : Les Medes ; les Persans ; les Capadociens ; les Phrigiens ; les Hircaniens ; les Cadusiens ; les Paphlagoniens , & tant d'autres Nations differentes, dont cette grande Armée estoit composée, s'accordoient toutes en faueur d'Artamene : & faisant toutes son Eloge, chacun en sa langue & en sa maniere ; il n'y auoit presque pas vn Capitaine en tout ce grand Corps, qui ne se vantaist d'auoir receu quelque bien-fait de luy ; ny presque pas vn Soldat, qui ne publiast qu'il auoit l'honneur d'en estre connu. Enfin Artamene estoit le sujet de toutes leurs conuersations : tous les Soldats vouloient quitter le Camp, pour aller apprendre à la Ville ce qui s'y passoit : & quelques vns des Habitans de la Ville alloient au Camp pour y exciter les Soldats, à ne laisser pas perdre leur General. Il n'y auoit que cét Amy d'Arribée, qui n'agissant qu'en secret, ne laissoit pas de nuire beaucoup au genereux Artamene, & d'entretenir la colere du Roy : c'estoit luy qui luy auoit non seulement appris que le Roy d'Assirie auoit escrit à cét illustre accusé : mais qui luy auoit encore baillé les Tablettes, dans lesquelles il auoit respondu à ce Roy. Chrisante & Feraulas estoient fort empeschez à deuiner par quelle voye Ciaxare pouuoit les auoir receuës : mais le Ciel qui veut tousiours que les crimes se descourent, fit qu'ils en furent bien tost esclaircis. Ils n'auoient garde d'imaginer, comment la chose estoit aduenue : ny de preuoir par quel moyen ils l'apren-

prendroient. Car il estoit arriué que celuy que le Roy d'Assirie auoit enuoyé vers Artamene, & par lequel Artamene luy auoit respondu; auoit rencontré en s'en retournant vn Frere d'Aribée; qui luy ayant demandé d'où il venoit, & où il alloit; auoit sçeu par luy la verité de la chose. Ce Frere l'ayant apprise, auoit suborné cét homme, qui luy auoit montré ces Tablettes: & apres les auoir ouuertes & leuës, il auoit par sa permission, escrit la mesme chose dans d'autres: & luy auoit persuadé, qu'il pouuoit rendre vn seruice tres considerable non seulement à toute la Medie, & à toute la Capadoce d'où il estoit: mais encore à toute l'Asie, & mesme à toute la Terre; s'il vouloit retourner à Sinope, & aller porter les Tablettes d'Artamene à vn de ses amis, qui estoit aupres de Ciaxare; & c'estoit le mesme qui de son costé, auoit commencé d'agir contre ce fameux Prisonnier. Il luy dit en suite, que ce seroit rendre vn seruice tres important au Roy, & dont il seroit tres magnifiquement recompensé: que le Roy d'Assirie qui à faute de gens l'auoit enuoyé, seroit ravi de ce qu'il auroit fait, ayant interest en la perte d'Artamene: qu'il verroit aussi bien sa Lettre en copie qu'en original; & qu'il la luy porteroit, pendant qu'il retourneroit à Sinope. Qu'au reste il ne faloit pas qu'il eust de scrupule, de perdre vn homme ambitieux, qui aspiroit à la Monarchie vniuerselle; vn homme que l'on faisoit semblant d'aimer, pour la crainte que l'on auoit de luy: mais que s'il arriuoit iamais que

la Fortune l'abandonnaſt pour vn moment, il ſeroit perdu ſans reſſource, Que tout changeroit de face : que ſes plus chers Amis en apparence, eſtoient ſes Ennemis en ſecret : & qu'enfin il receuroit des louanges, & des benediſtions de tout le monde, ſ'il venoit about d'un grand deſſein. Que tout grand qu'il eſtoit, il l'acheueroit pourtant ſans aucun danger : puis que ce ne ſeroit pas luy qui preſenteroit ces Tablettes au Roy : & qu'il ne ſeroit connu, qu'apres que tout le peril ſeroit paſſé. Enfin ce frere d'Aribée qui ſe nommoit Artaxe, ſçeut tant dire de choſes à celuy auquel il parloit; qu'adiouſtant vne riche bague à ſes raiſons; il perſuada cette ame foible & mercenaire; & luy fit faire tout ce qu'il voulut. Artaxe eſcriuit donc à ſon Amy, qu'ayant trouué vn moyen infaillible, de vanger la mort de ſon frere, il le conjuroit de ne le negliger pas, & de ſ'en ſeruir vtilement. Que pour luy, il ſ'en alloit de ſon coſté dans Pterie; Ville qui n'eſt pas fort eſloignée de Sinope, où le Roy d'Affirie ſ'eſtoit retiré; afin d'agir aupres de ce Prince contre Artamene: & pour y attendre le succès de l'affaire, dont il luy laiſſoit la conduite, n'oſant pas paroître à la Cour. Cét homme donc, eſtant arriué à Sinope, auoit eſté trouuer cét Amy d'Aribée & d'Artaxe; l'auoit trouué diſpoſé, à ce qu'il deſiroit de luy; & ce traître auoit en eſſet conduit la choſe, iuſques au point qu'elle eſtoit. Mais ce qu'il y eut d'admirable en cette rencontre; ce fut que cét homme qui ne ſ'eſtoit principalement reſolu à ce qu'il auoit

auoit fait; que parce qu'il s'estoit laissé persuader, que c'estoit rendre vn office vniuersel à toute l'Asie, que de faire perir Artamene; fut bien estonné de voir, qu'au lieu de causer vne ioye generale, il auoit causé vne douleur publique: & qu'il auoit mis vn desordre, & vne confusion si grande par tout, qu'il n'estoit pas aisé de preuoir, par quels moyens l'on pourroit remettre les choses en leur tranquillité premiere. Cét homme donc, de qui l'ame estoit sans doute plus fragile que meschante; pressé de remords: & de plus extrêmement irrité, de la fourbe qu'on luy auoit faite, & de la mauuaise action qu'on luy auoit fait faire à luy mesme; se resolut absolument de la reparer; & d'apprendre aux Amis d'Artamene, quel estoit celui qui entretenoit Ciaxare dans son chagrin & dans sa colere. Il s'adressa pour en venir about à Feraulas; & luy aduoüa ingenûment comme la chose s'estoit passée: mais avec des paroles si pleines de repentir; que quoy que cet homme eust mis la vie de son Maistre en danger, il ne le mal-traita point. Au contraire, apres auoir blasmé sa premiere action, il loüa fort la seconde: & se resolut de se seruir de luy, pour descouurir tout ce qui se passeroit, chez l'Ennemy caché d'Artamene. Il fit aussi tost sçauoir à son Maistre, tout ce qu'il auoit appris: car encore que Ciaxare eust deffendu que personne ne luy parlât; le Capitaine des Gardes n'obseruoit pas cet Ordre si exactement, qu'il ne donnast la liberté de luy escrire: estant fortement persuadé de son innocence: & plus fortement

90 LE GRAND CYRUS,
amoureux encore, d'une vertu si extraordinaire.
Artamene ſçeut ainſi par quelle voye ſon Billet
auoit eſté entre les mains de Ciaxare, dont
il fut extrêmement aïſe: car bien que les grandes
Ames, qui ſont incapables de crimes, n'en cro-
yent pas aïſément les autres capables non plus
qu'elles; il auoit pourtant eu quelque leger ſoub-
çon, que le Roy d'Affirie n'eût fait la choſe: &
cette penſée luy auoit donné beaucoup d'inqui-
tude. Car, diſoit il, ſi par hazard l'illuſtre Man-
dane n'eſtoit point morte: & que par le meſme
hazard elle reuint entre les mains du Roy d'Af-
ſirie; quelle aſſurance pourrois-ie auoir en la
parole d'un Prince, capable d'une ſi noire perfidie?
Cependant Chriſante & Feraulas voulant ſe ſer-
uir du moyen que le Sort leur preſentoit, & tra-
uailer à la conſeruation d'Artamene, ſe trou-
uoient fort embarrasſez: car en l'eſtat qu'eſtoient
les choſes, ils ne ſçauoient s'ils deuoient dire
la verité des aduantures de leur Maïſtre à Cia-
xare. Ils voyoient qu'en le iuſtifiant d'un coſté,
ils l'accuſeroient de l'autre: & iugeoient bien
que ſa vie ſeroit encore plus en danger, comme
Amant de la Princeſſe, que comme Amy du Roy
d'Affirie. Sa condition meſme qui eſtoit tant au
deſſus de ce qu'elle paroïſſoit eſtre, leur ſembloit
auſſi un mauuais moyen pour le ſauuer: & dans
cette incertitude, ils ne ſçauoient ny que reſou-
dre, ny qu'imaginer. Ils crurent neantmoins en-
fin, qu'il eſtoit iuſte en vne choſe ſi importante,
de ne ſe fier pas entierement en leurs propres
opi-

opinions: & de ne se charger pas seuls, de l'evenement d'une affaire, d'où dépendoit la perte ou la conseruation de la Personne du monde la plus considerable. Ils iugerent donc à propos, de choisir les principaux des Persans; & ceux d'entre ces Princes Estrangers, qui paroissoient les plus affectionnez à Artamene, & qu'il auoit le plus obligez: afin de leur apprendre, que celuy qu'ils aimoient, estoit encore plus digne de leur amitié, & de leur protection qu'ils ne pensoient: & pour auoir apres cela leurs aduis, sur ce qu'ils auoient à faire. Ils eussent bien voulu en faire demander la permission à leur cher Maistre: mais c'estoit vne chose si delicate à confier legerement, qu'ils ne crurent pas qu'il la falust hazarder. Ioint que dans l'indifference qu'il tesmoignoit auoir pour la vie; ils s'imaginerent facilement, qu'il ne se donneroit pas la peine d'examiner, ce qui luy seroit le plus aduantageux: & ils iugerent mesme qu'il n'y consentiroit iamais, vû le silence obstiné qu'il obseruoit en vne occasion, où il s'agissoit de son honneur & de sa vie. Comme ils eurent formé cette resolution, ils prirent encore celle de ne confier ce secret qu'à des Persans, & à des Princes Estrangers, & de n'en donner point de part aux Medes: parce qu'estans nais Subiets de Ciaxare, ils auroient peut-estre pû se dispenser, de la fidelité qu'ils auroient promise; ou du moins la garder avec quelque repugnance, & quelque scrupule. Ainsi apres s'estre fortement déterminez sur ce dessein; ils furent cher-

92 LE GRAND CYRVS, LIVRE I.
chercher l'occasion de l'excuter: afin d'auoir au
moins la fatisfaction de n'auoir rien negligé pour
la conseruation de la perfonne du monde la plus
illuftre, & la plus malheureufe tout enfemble.

Fin du Premier Liure.



ART A-



A R T A M E N E
O V L E
G R A N D C Y R V S.

L I V R E S E C O N D.

CH R I S A N T E & Feraulas auoient vn dessein si juste, que la Fortune toute ennemie qu'elle est de la Vertu; & toute irritée qu'elle estoit, contre l'illustre Artamene; le fauorisa au lieu de s'y opposer: & le hazard voulut que ces deux fidelles Seruiteurs, ayant intention d'assembler les plus chers Amis de leur Maistre, à la reserve des Medes; trouuerent tout à la fois chez Hidaspe, le Roy d'Hircanie; le Prince des Cadusiens, & Thrasibule, qu'Artamene leur auoit enuoyé recommander, depuis qu'il estoit arresté. Adufius & Artabase s'y rencontrerent aussi: tous ces autres Princes s'y trouuerent, excepté le Roy de Phrigie, qui estoit aupres de Ciaxare, pour tascher de le fléchir. Et comme Artamene estoit le sujet de tous leurs discours, en l'estat qu'estoient les choses; ils ne les virent pas plus tost

estoit qu'ils leur en parlerent ; & leur apprirent que Ciaxare estoit toujours irrité. En suite, le Roy d'Hircanie s'adressant à Chrisante, le pria de luy dire, si luy qui auoit vne si grande part à l'amitié, & à la confidence d'Artamene ; & qui auoit toujours esté auprès de luy depuis si long temps (à ce qu'il auoit entendu dire, depuis qu'il estoit arriué à la Cour de Ciaxare, lors qu'il n'estoit que Roy de Capadoce) n'auoit rien sçeu qui peust les instruire de sa naissance ; afin de voir si par ce costé là, ils ne pourroient point trouuer les moyens d'interessier à sa conseruation, le Prince dont il seroit nay subiet : ou de se seruir du moins de ce pretexte, pour tenir Ciaxare en suspens, en attendant que sa colere fust passée. En effet, adiousta Hidaspe, le moyen que l'Armée de Ciaxare estant composée de tant de Nations differentes, il ne soit pas de quelqu'vne de celles-là ? & si cela est, il est bon de le sçauoir : puis que ce seroit encore vn puissant motif pour luy concilier les cœurs de ceux qui auroient la gloire d'estre nais sous mesmes loix, & sous mesme Prince. Que si aussi il est nay dans le Party de nos Ennemis ; peut-estre que Ciaxare sçachant qu'il a entre ses mains vn homme de cette importance, fera bien aisé de le conseruer, pour en tirer quelque aduantage contre eux. Hidaspe ayant cessé de parler, tous les autres approuerent ce qu'il auoit dit : & Thrasibule adiousta, que peut-estre mesme tireroient ils de cette connoissance, celle des raisons de l'intelligence d'Artamene, avec le Roy d'Assirie,

& cel-

& celle de l'obstination qu'il auoit, à ne vouloir point les descouurer à Ciaxare; qui estoient deux choses qui ne les embarrassoient pas peu. Seigneurs, respondit Chrisante, ie tiens à bon presage, que vous ayez preuenu l'intention de Feraulas & la mienne: puis que nous n'estions venus chez Hidaspes, qu'à dessein de l'obliger d'assembler chez luy, tous ceux que la Fortune y a fait trouuer fortuitement. La suite de nostre discours vous fera voir pourquoy nous auons choisi la maison d'Hidaspes: & pourquoy nous n'auons pas jugé à propos, que tant d'illustres Medes qui sont amis d'Artamene s'y rencontraissent. En vn mot, Seigneurs, nous sommes icy pour vous apprendre, qui est veritablement Artamene. Chrisante n'eut pas plustost prononcé cette derniere parole, que tous ces Princes l'interrompirent, par des tesmoignages de ioye & d'impatience: & par des souhaits qu'ils firent qu'il peust estre de leur Nation. Non, disoit le Roy d'Hircanie, ien'auray point cét auantage; ie ne suis point assez heureux pour cela: le Prince des Cadusiens disoit aussi la mesme chose: & tous ensemble n'osant l'esperer, quoy qu'ils le desirassent avec ardeur, aduoüoient tacitement, que personne n'estoit digne d'estre nay son Souuerain: & qu'il l'estoit de l'estre de toute la Terre. Mais enfin vn moment apres, Hidaspes le plus impatient de tous, ayant fait affoir tous ces Princes; & ordonné que l'on ne laissast entrer personne, qui peust interrompre cette narration; pressa Chrisante de parler. Quelqu'vn demanda

manda alors s'il ne falloit point attendre le Roy de Phrigie? Mais tout les autres qui brusloient depuis si long temps, du desir de sçavoir les commencemens d'une vie dont ils auoient veû les glorieuses suittes; ne peurent souffrir cette remise: & prièrent tout de nouveau Chrisante de ne les faire plus languir. Alors ce sage Persan, apres auoir esté quelques momens sans dire mot, pour rappeler en sa memoire, l'idée de tant de grandes actions, qu'il auoit veû faire à son cher Maistre; suiuant qu'ils en estoient conuenus Feraulas & luy, commença son recit de cette sorte.

H I S T O I R E

D'ARTAMENE.

J'ay de si merueilleuses choses à vous apprendre, que ce n'est pas sans sujet que ie croy qu'il est à propos de vous preparer en quelque façon, à n'en estre pas surpris: Car enfin, Seigneur (dit il s'adressant au Roy d'Hircanie) la naissance & la vie d'Artamene, ont des circonstances si extraordinaires; si glorieuses pour luy; & si surprenantes pour ceux qui ne les sçauent pas; que pour trouuer de la creance parmi ceux qui m'escoutent; ie ne pense pas qu'il soit inutile de leur protester, que la verité toute pure leur parlera par ma bouche: & que si dans la narration que ie vay faire, ie ne la dis pas tousiours exactement; c'est que la modestie d'Artamene m'a accoustumé à cacher
vne

vnepartie de sa gloire, & à n'exagerer iamais les grandes choses qu'il a faites. Cependant, Seigneur, cét Artamene, dont le Nom s'est rendu si fameux & si illustre, par sa valeur & par sa vertu, en porte vn autre, qui n'est pas moins considerable par le Grand Prince qui le luy a donné avec la vie. Car, Seigneur, quand ie vous diray qu'Artamene a esté promis par les Dieux; apprehendé des Rois de la Terre, auant sa naissance; & qu'Artamene enfin, n'est autre que CYRVS, fils de Cambise Roy de Perse; ie ne vous diray rien qui ne soit veritable, & que ie ne prouue facilement.

A ces mots, Hidaspe & tous ceux qui estoient presens, firent vn grand cry; & interrompirent Chrisante: quoy, s'écrierent-ils tous d'une voix, Artamene est Cyrus? Artamene est Fils du Roy de Perse? Artamene, reprit Chrisante, est certainement ce que ie dis: & est par consequent, d'une des plus illustres Races du monde; puis qu'elle compte entre ses premiers Deuanciers, le vaillant Persée; celuy, dis-ie, qui se vançoit d'estre Fils de Iupiter. Mais, luy respondit Hidaspe, ne m'auiez vous pas confirmé vous mesme, dans l'opinion que tout le monde a eu de son naufrage? Et ne m'auiez vous pas dit vous mesme, quand ie vous ay reconnu icy, que vous auiez changé de Maistre apres sa perte, & que celuy que vous seruiez presentement s'appelle Artamene? Ie l'ay fait sans doute, reprit Chrisante: mais ie l'ay fait par le commandement de Cyrus; qui voulant encore estre Artamene, m'obligera à ne luy chan-

I. Partie.

H

ger

ger point de Nom qu'il ne me l'ait permis; à continuer de l'appeller ainsi dans la plus part de ce recit, pour vous en faciliter d'autant plus l'intelligence; & vous sçaurez enfin, par la suite de mon discours, quelles ont esté les raisons qui l'ont obligé de se cacher. Il faut tomber d'accord, dit lors Hidaspe, que vous auez sujet de preparer ceux qui vous escoutent, à estre surpris: & il faut aduouër, adiousta Artabase, que nous auions bien perdu la raison, de ne subçonner rien de la verité, vous voyant vous & Feraulas, si attachez à Artamene. Quoy qu'il en soit (dit le Roy d'Hircanie, parlant à Hidaspe, à Adufus, & à Artabase) ien'ay point de peine à me persuader qu'Artamene est Cyrus: & i'en auois bien dauantage à m'imaginer, qu'un homme si extraordinaire fust d'une naissance commune. Pour moy, adiousta Thrasibule, ie ne le creus pas mesme le premier iour que ie le connus: & ie luy vis faire des choses, qui ne me permirent pas de douter de sa condition. Persode Prince des Cadusiens, s'adressant à Hidaspe, à Artabase, à Adufus, à Chrisante, & à Feraulas; ie vous estime si heureux, leur dit il, de vous deuoir touuer Subiets d'un tel Prince; qu'il s'en faut peu que ie ne die, que cette glorieuse seruitude, est preferable à la Souueraine Domination: & qu'il vaudroit mieux luy obeir, que de commander à cent mille autres. Hidaspe qui brusloit d'impatience, de sçauoir precisément les particularitez de toute vne vie, dont il sçauoit les premieres aduantures; vou-

lut

lut obliger Chrifante à commencer fon recit, par le départ de Cyrus, de la Cour du Roy fon Pere : mais comme Thrafibule n'en auoit rien fçeu ; & que ces autres Princes n'auoient appris tout ce qui s'eftoit autrefois passé à la Cour d'Aftiage que par la Renommée, qui change tousiours vn peu les choses en les publiant ; ils furent tous bien aifes que Chrifante les repaffaft en general : afin de leur en rafraifchir la memoire, & d'en instruire Thrafibule, qui les ignoroit absolument. Chrifante donc apres auoir esté quelque temps fans parler, comme pour chercher à reprendre le fil de fon discours ; se tournant vers le Roy d'Hircanie ;

Seigneur, luy dit il, ie ne m'arrefteray point à vous particularifer de nouveau, la glorieuse naissance d'Artamene : puis qu'il fuffit de dire fon véritable Nom ; & d'adioufter qu'il est de l'illustre Race des Perfides ; pour faire aduoüer, qu'il n'y en a point de plus noble sur la Terre. Il a mesme cet auantage, d'estre nay parmi des Peuples (s'il est permis à vn Persan de parler de cette sorte,) où toutes les Vertus s'apprennent, pour ainsi dire, en naiffant : & chez qui les vices font en si grande horreur, qu'ils n'oseroient mesme y paroître, que sous les apparences de ces Vertus. Artamene (car nous l'appellerons encore long temps ainsi) a de plus la gloire d'estre Fils d'un Prince, & d'une Princesse, de qui les loüanges font en la bouche de toutes les Nations : & le bonheur de n'auoir par consequent pû receuoir de ses parens, que des inclinations tres nobles, tres hautes, & tres

100 LE GRAND CYRVS,
heroïques. Mais comme il semble que l'Histoire des Rois de Medie, n'est pas moins necessaire que celle des Rois de Perse, pour esclaircir ce que j'ay à dire; & qu'il faille reprendre les choses d'un peu plus loing; pour vous faire parfaitement entendre toutes celles que j'ay à vous raconter; il faut que ie vous fasse souuenir, comment les anciens Rois des Affiriens s'estoient rendus Maistres de la haute Asie: & comment le sage & l'illustre Dejoce fils de Phraorte, fit souleuer ses Compatriotes contre leurs Tyrans: & remit la Souueraineté des Medes entre les mains d'un Mede, puis que ce fut entre les siennes. Vous sçavez, Seigneur, que ce grand & excellent homme estoit descendu en droite ligne des anciens Rois de Medie: que ce fut luy qui fit de si belles Loix; qui bastit la superbe Ville d'Ecbatane; & qui remit enfin sous son obeïssance, tous les Estats de ses Deuanciers; qui comprennent, comme vous ne l'ignorez pas, les Brusses; les Paretacenes; les Struchates; les Ariantins; & les Budiens. Apres Dejoce, qui regna cinquante trois ans, Phraorte son fils posseda la Couronne, & fut aussi paisible dans son Royaume, que si les Rois d'Assirie ne l'eussent iamais usurpé. Mais non content de se reuoir sur le Thronne de ses Peres, il fut faire la guerre aux Persans: qui apres vne paix de plus d'un Siecle, dont ils auoient iouï, se trouuerent surpris par des gens aguerris, & desia accoustumez à vaincre. Si bien que pour empescher la desolation entiere de leur País, ils firent alliance avec eux: & conuindrent
que

que la Couronne de Perse & celle de Medie, n'auroient plus d'interests separez : & que toutes les fois que Phraorte auroit besoin de leur assistance, ils seroient obligez de la luy donner. Voila Seigneur, quelle fut la premiere liaison des Medes avec les Persans. Je ne m'arreste point à vous dire, comment Phraorte qui estoit ambitieux, ayant voulu declarer la guerre au Roy d'Assirie, qui le laissoit paisible dans ses Estats; perit en cette entreprise, en assiegeant la Ville de Ninos; apres auoir regné vint & deux ans; ny comment apres sa mort, Ciaxare son Fils, & premier de ce Nom parmy les Rois des Medes paruint à la Couronne: ny comment ce Prince fut tantost mal-traité de la Fortune, & tantost fauorisé. Car vous n'ignorez pas, que donnant vne Bataille contre les Lydiens qu'il estoit prest de gagner; il s'espendit tout d'un coup, sur toutes les deux Armées, des tenebres si espaisées, qu'il luy fut impossible de continuer de combattre, & d'acheuer de gagner la Victoire. Vous sçavez aussi, comment en assiegeant la Ville de Ninos, dont ie vous ay desia parlé, pour vanger la mort de Phraorte son pere, qui comme ie l'ay dit, auoit esté tué deuant cette Ville: & qu'estant tout prest de la prendre; Madius Roy des Scithes, parut avec vne Armée de plus de cent mille hommes, à la portée d'une fléche de son Camp. Enfin, Seigneur, vous sçavez que ce Prince combatit le Roy des Medes, qui perdit la Bataille avec l'Empire: mais vous sçavez aussi, qu'il remonta sur le Throsne; que cette inuasion

des Scithes ne dura que vingt-huit ans : & que n'ayant pas changé de sentimens en changeant de fortune, il recommença la guerre contre les Rois d'Assirie ; & qu'il prit enfin cette Ville de Ninus. Or, Seigneur, ce premier Ciaxare, fut pere d'Asiage, qu'il laissa paisible possesseur de ses Estats : Mais comme ce Prince estoit nay dans vn temps de troubles & de diuisions ; ie pense que les troubles & les agitations de l'esprit du pere, pendant de si grandes reuolutions ; passerent dans l'ame du fils : & y laisserent certaines impressions melancoliques & défiantes, qui ont fait passer toute la vie de ce Prince, avec beaucoup d'inquietude ; & qui ont peut-estre causé en partie, toutes les trauerfes de celle d'Artamene. Il fut marié assez ieune ; & d'une façon sans doute assez extraordinaire, pour m'en deuoir souuenir icy. Cette Bataille que le Roy son pere n'auoit pû gagner contre Aliatte Roy de Lydie, à cause de cette obscurité qui s'estoit espanduë sur toutes les deux Armées, fut cause des Nopces dont ie vous parle : car apres vn accident si estrange, le Roy des Medes consulta les Mages ; & Aliatte enuoya au Temple de Diane à Ephese, qui commençoit d'estre en grande reputation, pour les Oracles qui s'y rendoient. Ces Princes sçeuient par l'aduis des Mages, & par l'Oracle de Diane ; que les Dieux auoient donné vne marque trop visible qu'ils ne trouuoient pas bon qu'ils se fissent la guerre, pour la continuer dauantage : & qu'ainsi il falloit qu'ils se resolussent à faire la paix. Le Roy
de

de Cilicie s'estant entremis de la chose, fit que le Roy de Lydie qui auoit vne fille, Sœur de Cresus, la fit espouser à Astiage fils de son Ennemy. Ainsi vous pouuez connoistre par là, que ces Noces furent faites si tost apres la guerre de Lydie; que ce n'est pas sans raison, que ie dis que ce Prince nay dans le tumulte, en reçeut quelques dispositions au trouble & à la confusion. Pour son Regne, Seigneur, comme il n'y a pas long temps qu'il estacheué, il seroit superflu de vous le raconter exactement : il suffira donc que ie vous die, que ce Prince qui sçauoit que pas vn de ses Predecesseurs, depuis l'illustre Dejoce, n'auoit possédé la Couronne de Medie en paix; se tenoit tousiours préparé à la guerre; & craignoit tousiours quelque reuolte. Vous n'ignorez pas non plus qu'il eut de la Reine sa femme, Fille d'Alliate, & Sœur de Cresus, Ciaxare qui regne presentement, & qui retient l'invincible Artamene prisonnier. Vous sçauéz aussi qu'il eut encore vne fille appellée Mandane, d'une eminente beauté, & d'une grande vertu: à quelque temps de là, il perdit la Reine sa femme, qu'il auoit si chèrement aimée, qu'il ne voulut iamais se remarier. Depuis cette perte, il ne songea plus qu'à faire bien esleuer le ieune Ciaxare, & la ieune Mandane; & à tascher de se maintenir en paix, sans rien entreprendre contre ses voisins. Mais s'il eut le bonheur de n'auoir pas de guerre fort considerable; il eut aussi le malheur de se voir presque tousiours à la veille d'enuoir: tantost contre ses an-

ciens Ennemis les Rois d'Assirie; tantost contre ses Alliez; tantost contre ses propres Subiets. Neantmoins au milieu de tant d'inquietudes, que ces remuëmens continuels luy donnoient; sa Cour ne laissoit pas d'estre la plus superbe de toute l'Asie. Car comme vous sçavez que la Nation des Medes aime les plaisirs & la magnificence; & qu'Asstiage en son particulier, estoit fort sensible à tous les diuertissemens, malgré ses chagrins & ses inquietudes; Ecbatane ne laissoit pas d'estre le séjour du monde le plus agreable. Ce Prince auoit obserué cette coustume, depuis la Naissance de Ciaxare son Fils, de ne manquer pas toutes les années, d'en faire celebrer le iour, par des resioüissances publiques: & de le conduire luy mesme au Temple, pour y remercier les Dieux de le luy auoir donné; & pour les prier encore, de le luy vouloir conseruer. Le ieune Ciaxare pouuoit auoir seize ans, & la Princessë sa Sœur quatorze, lors qu'une de ces Festes arriuant, il y aduint vne chose, qui troubla estrangement la ceremonie; car comme Asstiage partit vn matin de son Palais pour aller au Temple, y mener le Prince son fils; tout d'un coup la clarté du iour commença de diminuer: & le Soleil s'éclipsant, il y eut vne si grande obscurité sur toute la Terre, qu'à peine se pouuoit-on reconnoistre: & ce peu de lumiere qui restoit, auoit ie ne sçay quoy de si lugubre; que l'auuglement absolu, eust en quelque chose de moins effroyable. Cét accident surprit infiniment Asstiage: tout le peuple

plé mesme ne prit pas cela pour vn bon augure; encore que tous ceux qui virent cette Eclipsé, en eussent veû d'autres; celle là ne laissoit pas de leur donner vne frayeur que les autres ne leur auoient pas donnée. Outre que celle-cy estoit plus grande, que toutes celles qu'ils pouuoient auoir veuës; la rencontre du iour leur sembloit vne chose si remarquable; qu'ils ne pouuoient s'imaginer, que le cas fortuit l'eust causée: & ils croyoient assurement, que les Dieux vouloient aduertir le Roy, & tous les Medes, de quelque euenement considerable. Chacun se fouenoit de ces effroyables tenebres, dont le premier Ciaxare pere d'Astiage, auoit esté si troublé: & personne ne doutoit, que puis que celles là auoient esté causées pour aduertir le Roy des Medes & celuy de Lydie, de faire la paix; celles cy ne voulussent aussi signifier quelque chose de grande importance. Enfin tout le monde en parloit selon son caprice: & chacun se mesloit d'expliquer cét accident, selon son humeur, & selon sa passion. Les vns disoient, qu'il pourroit bien presager la mort du Roy: les autres craignoient seulement, la chute de son Empire: quelques vns la perte du Prince son Fils: & tous ensemble n'en auguroient que des euenemens funestes. Mais si l'obscurité & l'épaisseur des tenebres les auoit surpris; ce qui suiuit cette Eclipsé ne les estonna gueres moins: car apres qu'elle eut duré quatre heures toutes entieres; le Soleil contre sa coustume, se descouurit en vn moment:

& parut si clair; & si brillant; & d'une lumiere si inaccessible, qu'il pensa aveugler tous ceux qui eurent la hardiesse de le vouloir regarder. Sa chaleur ne fut pas moins extrême que sa clarté: & l'on sentit tout d'un coup une ardeur si grande; que le Peuple creut que toute la Terre s'alloit embrazer. Cependant Astiage qui de son naturel estoit fort inquiet, & fort apprehensif; & qui de plus estoit fort scrupuleux, & fort persuadé de l'opinion que les Mages connoissoient presque tout ce qui devoit aduenir; les assembla tous, & les coniuira de bien considerer cét accident. Vous sçavez sans doute que ces hommes menent une vie, qui leur donne plus de loisir qu'aux autres, de connoistre les choses celestes: car outre leur austerité; leur retraite, & leur solitude; ils ont une connoissance si particuliere des Astres, que par eux seulement ils penetrent bien loing dans celle de l'aduenir: ioint que les Dieux les inspirent encore par des voyes secretes & particulieres, que le vulgaire ne connoist pas. Leurs responses sont presque aussi assurees, que celles des Oracles: & quand elles rencontrent heureusement; elles ont cét aduantage, qu'elles sont beaucoup plus claires. Quoy qu'il en soit Astiage ayant fait assembler tous les Mages, comme ie l'ay desia dit; & eux ayant prié les Dieux, & consulté les Astres; dirent à ce Prince, apres l'auoir preparé à recevoir ce qu'ils auoient à luy dire, sans se laisser emporter à nulle violence; que selon toutes leurs speculations; selon tout ce que leur sçauoir, &
les

les dons qu'ils auoient reçeus du Ciel leur pouuoient aprendre ; il falloit de necessité que cette grande Éclipse, qui ne venoit point dans le temps, ny dans les reuolutions establies par la Nature ; signifiait ou sa mort ; ou celle du Prince son fils ; ou la perte de son autorité Souueraine. Que pour les deux premiers, ils luy respondoient que cela ne pouuoit estre : parce qu'ayant fait autrefois par son commandement, des obseruations Astronomiques sur la durée de leur vie ; & dressé la figure de leur natiuité, avec tout le soing que demande vn Horoscope ; ils auoient tousiours trouué, qu'elle seroit assez longue : & qu'ainsi il falloit de necessité conclurre, que ce mauuais presage regardoit son autorité toute seule. Que venant à considerer, que la paix estoit presentement chez tous ses voisins comme chez luy ; ils ne voioient point de cause bien apparente, de cette reuolution vniuerselle, dont toute l'Asie, & particulierement la Medie estoit menacée ; que cependant il estoit certain qu'elle arriueroit d'où qu'elle vint ; si l'on ne profitoit des aduertissemens que le Ciel en auoit donné, comme Ciaxare son pere en auoit profité autrefois. Astiage surpris & espouuanté de ce discours, les pressa de nouveau fort instamment, de luy dire tout ce qu'ils pensoient : & comme il eut remarqué, qu'infailiblement ils cragnoient encore quelque chose qu'ils ne luy disoient pas ; il leur commanda si absolument de parler avec sincerité ; qu'enfin ils luy dirent, que selon leur aduis,

il

108 LE GRAND CYRUS,
il estoit à craindre, que cette clarté extraordinaire, qui auoit suiuy l'obscurité; & que ce Soleil qui s'estoit découuert en vn instant; ne voulussent signifier que le Prince son-fils conseillé par quelques esprits ambitieux, ne songeast vn iour à s'emparer de sa Couronne: que cette lumière eclipsée ne fust vn presage que sa puissance la seroit bien tost: & que cette nouvelle clarté, ne marquast bien visiblement, l'esclat qui suit vn nouveau Prince. Que la chose n'estoit pas pourtant sans remede: que les Dieux n'aduertissoient pas les hommes inutilement; & que comme le Roy son pere les auoit appaisez en faisant la paix; il falloit qu'il songeast à se les rendre propices, par des Sacrifices & par des Vœux, aussi bien que par ses Vertus. Que sur tout il falloit auoir grand soing de tenir aupres du ieune Prince, des gens sages & raisonnables, qui pussent luy donner de bons conseils: & détruire dans son esprit, les mauuais que d'autres gens mal intentionnez luy pourroient suggerer. Le Roy n'eut pas si tost entendu ce que les Mages luy dirent, qu'il en fut pleinement persuadé: car outre qu'il auoit quelque disposition naturelle, à croire les choses fâcheuses; il est certain qu'il y auoit quelque apparence en celle là. Car enfin Ciaxare paroissoit estre fort ambitieux: & toutes ses inclinations penchoient à la Grandeur, & à la Domination. Il y auoit mesme diuerses personnes apres de luy, qui fomentoient cette inclination naturelle: si bien qu'Astiage n'eut pas plustost tourné son esprit de ce
costé

costé la; qu'il pensa voir son Fils dans son Trône, luy arracher le Sceptre, & luy vouloir donner des fers. Vostre Maiefté peut juger, quel trouble vn pareil accident mit dans l'ame d'un Prince, qui preferoit ce Throsne à la vie: & qui malgré la ialousie qu'il auoit de son autorité, ne laissoit pas d'auoir de la tendresse pour son fils. Cependant il deffendit aux Mages de publier ce qu'ils luy auoient dit, de peur d'auancer luy mesme sa ruine: & de peur que son Fils venant à sçauoir la chose, ne creust qu'il n'y auoit point de crime à oster la Couronne à son Pere, puis qu'il sembloit presque que les Dieux l'eussent absolument resolu. Il leur commanda donc de dire au Prince son fils & au peuple, que cette Eclipse n'auoit rien d'extraordinaire: que la rencontre du iour où elle auoit paru, n'estoit qu'un simple cas fortuit, dont il ne falloit pas tirer de mauuaises consequences: & que pourtant ils ne laissent pas de prier les Dieux, de vouloir conseruer sa bonne fortune. Les Mages obeirent à ses commandemens: mais en luy obeissant, il ne reçeut pas de leur silence, tout l'effet qu'il en attendoit: car le peuple crût au contraire, que puis que l'on ne vouloit pas luy apprendre de quel mal il estoit menacé; il falloit necessairement qu'il fust fort à craindre: le ieune Prince mesme s'imagina, que peut-estre les Mages auoient trouué que sa vie estoit menacée: ainsi toute la Cour & tout le peuple estoit en confusion & en desordre. Le Roy faisoit pourtant tout ce qui luy estoit possible,

sible, pour tesmoigner qu'il n'auoit rien de fâ-
 cheux en l'esprit: mais au milieu des Festes de
 resioüissance qu'il faisoit faire exprés pour dé-
 guiser son chagrin, l'on ne laissoit pas de remar-
 quer en luy, vne inquietude si extraordinaire, qu'il
 estoit aisé de iuger que son ame n'estoit pas en
 repos. En effet l'on peut dire que son cœur estoit
 agité par deux passions, qui ne se trouuent ensem-
 ble, sans exciter de grands troubles: & la ten-
 dresse paternelle ayant à combattre la ialousie de
 la Souueraine autorité: il est facile de iuger,
 qu'Astiage n'estoit pas d'accord avec luy mesme.
 Il aimoit la Couronne, comme il aimoit son Fils:
 & peut-estre mesme penchoit il vn peu plus d'vn
 costé que d'autre: en effet sa procedure le fit assez
 remarquer peu de temps apres. Car venant à
 chercher les moyens d'empescher le ieune Ciaxare
 de songer à la reuolte; il crût qu'il n'en auoit point
 de meilleure voye, que celle de l'esloigner de la
 Cour, où les Grands de l'Estat demeurent: qui
 le regardant comme deuant estre vn iour leur Roy,
 auoient des déferences pour luy; qui l'entrete-
 noient dans vne disposition fort propre à rece-
 uoir agreablement de mauuais conseils. Neant-
 moins ce n'estoit pas sans beaucoup d'inquietu-
 des, & sans beaucoup d'irresolutions, qu'il se de-
 terminoit à cét esloignement: car il y auoit des
 momens, où au contraire il craignoit que ce ne
 fust donner à Ciaxare les moyens de luy nuire
 plustost. Car, disoit il en luy mesme, tant qu'il
 est aux lieux où ie suis, ie n'ay presque pas besoin
 d'Espie-

d'Espions pour obseruer ce qu'il fait ; & ie suis moy même le tefmoin de ses actions. Mais quand il sera dans vne Prouince esloignée, en qui me pourray-ie confier de sa conduite ? & ne dois-ie pas croire que les personnes mal intentionées, luy diront en ce lieu là, ce qu'elles ne feroient peut-estre que penser en celuy cy ? Enfin, Seigneur, apres auoir bien examiné la chose ; & l'auoir bien regardée de tous les biaux, il crût auoir trouué vn expedient plus seur de l'éloigner, que tous ceux qu'il auoit imaginez auparauant. Car venant à penser que le Roy de Capadoce, son Voisin & son Allié, n'auoit laissé en mourant qu'une fille sous la conduite de la Reine sa Mere ; il creut que s'il la pouuoit faire espouser à Ciaxare, ce seroit vne excellente voye de l'esloigner, sans luy donner sujet de plainte, & sans qu'il parust que ce fust avec vn dessein caché. Que de plus, il estoit à croire, qu'en mettant vne Couronne sur la teste de son fils, elle suffiroit à satisfaire son ambition : & qu'elle pourroit l'empescher de commettre vn crime, en songeant à arracher celle de son pere. Enfin il vit tant d'auantage en ce dessein, qu'il ne pensa plus qu'à l'acheuer. Je ne m'arresteray point, Seigneur, à vous dire tout ce qu'il fit pour y paruenir, & tous les obstacles qu'il y rencontra : car ie presupose que vous n'ignorez pas, qu'il y a vne loy en Capadoce, qui veut que les Rois ne marient iamais leurs filles, à des Princes Estrangers, de peur d'exposer leur Estat, à passer sous la domination de quelqu'un qui ne fust pas

du

du païs. Neantmoins, Astiage dont ie vous parle, agit avec tant d'Adresse & tant de bonheur, qu'il vint à bout de son entreprise. Il se trouua mesme par hazard, que Ciaxare estoit nay en Capadoce: parce que la Reine sa Mere, reuenant de visiter vn fameux Temple qui estoit en ce païs là, auoit esté surprise de mal, vers la fin de sa grossesse, & contrainte d'accoucher en vn lieu, qui estoit effectiuement dans les limites de la Capadoce. Il maria donc Ciaxare à cette ieune Reine: de qui la beauté & la vertu estoient encore d'vn prix plus considerable que sa Couronne. Mais à peine l'eut il espousée, que la Reine, mere de sa femme, mourut: & le Peuple s'imagina, que cette mort estoit vne punition des Dieux, pour n'auoir pas assez rigoureusement obseruée la loy fondamentale de l'Estat. Cependant Astiage apprenant que Ciaxare son fils se tenoit tres content de sa condition: & que la Couronne de Capadoce, & la vertu de la Princesse sa femme, suffiroient pour le rendre heureux, il se l'estima luy mesme: & la ioye & les plaisirs reprenant leur place dans Ecbatane; l'on peut dire que la ieune Mandane sa fille ne deuoit rien apprehender dauantage, que de partir d'vne Cour, dans laquelle tout le monde l'adoroit: car depuis l'absence du Prince son frere, ce n'estoit plus que par elle, que l'on obtenoit quelque chose du Roy son Pere. Mais au milieu de ce calme, & de cette felicité vniuerselle, il aduint qu'Astiage fit vn songe estrange & bizarre, dont l'on a parlé par toute la

Terre;

Terre; & comme il consultoit tousiours les Mages, sur tous les accidens de sa vie; ils trouuerent que leurs premieres PrediCTIONS, pouuoient les auoir trompez: & qu' infailliblement la Princesse sa fille deuoit auoir vn fils, qui se rendroit Maître de toute l'Asie: & par conséquent vn Fils, qui le renuerferoit du Thrône; qui occuperoit la place de Ciaxare, & qui causeroit enfin, vne reuolution generale. D'abord, Astiage contre sa coustume, eut peine à se laisser persuader, vne chose si peu vray-semblable: & resista long temps aux Mages, dont les secondes PrediCTIONS luy estoient en quelque façon suspectes de mensonge, par la fausseté des premieres, que celles-cy destruisoient. Mais ces fascheuses & extrauagantes visions, l'ayant persecuté plusieurs nuits de suite, il commença d'apprehender tout de bon. Neantmoins vne semblable chose (quoy que d'assez grande consideration chez les Medes & parmy les Mages, qui croient que les songes sont les voyes les plus ordinaires, par lesquelles les Dieux se communiquent aux hommes) n'auroit pourtant peut-estre pas obligé Astiage à craindre si fort les malheurs dont il estoit menacé; s'il n'en fust arriué d'autres, qui redoublerent sa crainte; & qui semblerent mesme l'authoriser. La Princesse Mandane qui ne sçauoit rien de ce qui se passoit, estant vn soir dans son Cabinet, qui estoit esclairé de plusieurs lampes de Cristal; on luy vint dire que le Roy son Pere la venoit voir: comme en effet, Astiage auoit resolu de s'entre-

tenir avec elle : pour tafcher de trouver quelque foulagement à fes inquietudes, dans la moderation de cette Princeffe : qui certainement eft la plus vertueufe perfonne qui fera iamais. Mais à peine eftoit il entré dans ce Cabinet, que toutes ces lampes s'eftaignirent d'elles mefmes : à la referue d'une qui eftoit droit fur la teſte de Mandane : & qui fembla redoubler fa lumiere, de toute celle que les autres auoient perdué. Aftiage plus troublé de ce dernier Prodige, qu'il ne l'auoit efté de ſes ſonges ; consulta de nouveau les Mages : qui luy dirent que ſans doute cela eftoit vne marque aſſeurée, que toute domination ceſſeroit ; & ſeroit confondué dans celle qu'un fils de Mandane deuoit auoir ; ſelon les ſonges qu'ils luy auoient expliquez auparauant. Le iour d'apres, la Princeſſe eftant allée au Temple, les fondemens s'en esbranlerent ; tous les ornemens en tomberent à terre ; excepté vne image d'un ieune Enfant, qui demeura debout, avec vn Arc à la main : ce qui fit encore dire aux Mages, que cét Enfant qui deuoit naiſtre, ſeroit l'amour de toutes les Nations : & ſeroit Maiftre abſolu de la plus noble partie du Monde. Apres ces accidens, & ces prodiges redoublez, Aftiage abandonna entierement ſon cœur à la crainte : & la Princeſſe qui peu de iours auparauant, faifoit toutes ſes delices ; fut la cauſe de tous ſes chagrins, & de toutes ſes inquietudes. Il eſt vray qu'il ne les ſouffrit pas ſeul ; & qu'elle les partagea avec luy, quoy que ce fuſt d'une maniere differente : car ayant
ſçeu

ſçeu enfin l'explication que les Mages auoient donnée à Ciaxare, ſur tout ce qui eſtoit arriué; cette ſage Princeſſe fut trouuer le Roy ſon pere, pour le ſupplier tres humblement, de ſe mettre l'eſprit en repos. Que pour le pouuoir faire, il n'auoit qu'à ſ'affeurer, que ſ'il le iugeoit à propos, elle ne ſongerolt iamais à ſe marier: & qu'ainſi toutes les menaces qu'on luy faiſoit ſe trouueroient vaines. Que ſi ſa vie luy donnoit de l'inquietude, & qu'il ne vouluſt pas ſe fier en ſes paroles; elle venoit luy dire, qu'elle eſtoit reſoluë à la mort: qu'elle ſ'eſtimeroit heureuſe d'eſtre la Victime qui appaiſeroit les Dieux irritez, & qui remettroit la tranquillité dans ſon ame: & qu'apres tout, luy deuant la vie, elle ſe croyoit obligée de la luy rendre. Aſtiage entendant parler la Princeſſe ſa fille de cette forte, au lieu d'en eſtre touché, crût qu'il y auoit de diſſimulation en ſa procedure, & que la frayeur la faiſoit parler ſi hardiment: de plus, comme il ſçauoit qu'il y auoit vn homme de qualité, nommé Artambare, qui eſtoit fort amoureux de la Princeſſe, & qui auoit meſme eſperé l'obtenir de luy; il crût que cét homme, qui effectiuement eſtoit fort ambitieux, deuoit eſtre pere de celuy qu'il apprehendoit ſi fort. De ſorte que ſans reſpondre rien à tout ce que la Princeſſe ſa fille luy auoit dit d'obligeant; il ſe contenta de luy dire, qu'il luy deffendoit de fortir de ſon Apartement: & qu'il ne vouloit autre choſe d'elle, ſi non qu'elle ſe preparat à obeir ſans reſerue, à tout ce qu'il ordonneroit. Cette ſage

Princesse se retira, apres auoir promis cette obeïssance aueugle : & Astiage demeura dans sa chambre, avec vne inquietude insupportable. Il ne pouuoit pas se resoudre de penser à la mort de sa fille : & il ne pouuoit non plus s'assurer en la promesse qu'elle luy faisoit de ne se marier iamais. Car, disoit il, quand mesme elle n'en auroit nulle intention presentement ; qui sçait si Artambare qui en est amoureux, ne gagnera point enfin son esprit ; ou bien si sans son consentement, il ne l'enleuera pas ? elle est ieune & belle ; & soit par les desseins qu'elle peut prendre ; ou par ceux que l'on peut auoir pour elle ; il y a beaucoup de danger à se confier en ses paroles : Si ie l'enferme dans vne Tour, ceux qui en sont amoureux, la deliureront, ou par force, ou par adresse : si ie la laisse libre, on la persuadera contre ma volonté : enfin, disoit il, ie ne sçay que faire, ny que resoudre. Mais apres tout, il crût, (puis qu'il n'estoit pas capable du violent dessein de la perdre ;) que le mieux qu'il pouuoit faire, estoit de la marier : mais de la marier de façon, que selon toutes les apparences, il ne deust pas craindre les choses dont il estoit menacé. Apres auoir bien resvë sur cette pretenduë alliance, il s'auifa que Cambise qui depuis peu estoit paruenü à la Couronne de Perse, par la mort du Roy son pere, pouuoit estre assez propre pour le rassurer, & pour le guarir de ses craintes : Car, disoit il en luy mesme, ie sçay que les Persans naturellement ne sont point ambitieux : qu'ils sont fort equitables ;

bles; qu'ils font satisfaits des Terres qu'ils possèdent; qu'ils ne songent point à reculer les bornes de leur Estat; & que pourveu qu'on les laisse jouir en paix de ce qui leur appartient; ils n'ont jamais nulle intention de perdre vn repos assuré, pour des conquestes incertaines. De plus, adoustoit il, ie sçay que Cambise en son particulier, surpasse autant en moderation tous les autres Persans, que les Persans en general, surpassent en cette vertu, tous les autres Peuples de la Terre: il se laisse gouverner par les Loix, & ne gouverne que par elles: de sorte qu'il semble par toutes ses façons d'agir avec ses Subiets, qu'il est moins leur Roy, que leur Pere. Joint que la Royauté de Perse n'est pas si absolue, que le Gouvernement n'y retienne quelque ombre de Republique; ainsi moins facilement plusieurs s'engagent à la guerre qu'un seul: & l'ambition qui peut tout dans l'ame d'un Prince, ne peut presque rien sur tout un Senat. Enfin, Seigneur, pour n'allonger pas mon recit, par des choses qui n'y sont pas absolument nécessaires, en ayant tant d'autres importantes à vous dire; Vous sçavez seulement que le Roy des Medes resolut ce mariage en luy mesme, & le fit proposer adroitement à Cambise, qui y consentant avec ioye, enuoya des Ambassadeurs à Ecbatane, pour y demander la Princesse. Astiage qui s'estoit procuré cette demande, n'eut garde de les refuser: de sorte qu'il enuoya aussi tost sa Fille en Perse; qui luy obeit avec sa vertu ordinaire: & qui s'estima peu de temps

apres la plus heureuse Princesse du monde, par la connoissance qu'elle eut des excellentes qualitez que possedoit le Roy son Mary: & par les tesmoignages qu'elle receut, de l'amour qu'il auoit pour elle. Enfin selon les apparences, Astiage sembloit estre en seureté; Ciaxare son fils estoit en estat d'attendre en repos sa Couronne; & la Princesse sa fille, estoit en vn pais de paix, d'où selon les regles de la Prudence humaine, il ne faloit pas craindre la guerre. Cependant le calme ne fut pas long dans l'ame d'Astiage: & à peine Mandane fut elle mariée, que se repentant de ce qu'il auoit fait; il ne fut rien qu'il ne fist, pour tascher de la faire reuenir en son pouuoir. Ce qui entretenoit ses frayeurs, & ce qui les redouloit souuent; c'estoit que tous les Sacrifices qu'il offroit aux Dieux, sembloient n'estre pas bien reçeus: & que tous les Mages qui depuis les songes qu'il auoit faits, ne s'occupoient continuellement, qu'à la contemplation des Astres, & qu'à l'observation des choses Celestes; disoient tousiours tout d'une voix, que le grand changement dont la Medie estoit menacée, arriueroit bien tost: que de iour en iour ils voyoient plus clair dans ces malignes constellations, vne reuolution generale: & qu'enfin il falloit plustost desormais songer à s'y preparer, qu'à l'empescher. Les choses estant en cét estat, Astiage enuoya prier Cambise, de souffrir que Mandane fist vn voyage aupres de luy: cette Princesse quoy que bien informée de l'humeur de Roy son Pere, n'en dit

dit rien au Roy son Mary : & le supplia de luy permettre de donner cette satisfaction , à celuy qui luy auoit donné la vie. Car encore qu'elle sceust bien les imaginations de son Pere ; elle espera l'en pouuoir guerir enfin : & au pis aller , quoy qu'elle aimast infiniment Cambise , elle se resoluoit plustost à s'en priuer , qu'à estre cause d'une guerre entre son Pere & son Mary , comme elle eust esté par ce refus. Ce Prince qui aymoient cherement la Reine sa femme , eut cette complaisance pour elle : & la renuoya en Medie , avec vn equipage proportionné à sa condition ; & à la Cour où elle auoit esté nourrie , plustost qu'à la moderation de celle où elle demeueroit alors. Le Roy son Mary la conduisit iusques sur la Frontiere : & là ils se dirent vn adieu le plus touchant & le plus tendre , qu'il est possible d'imaginer. Car comme Mandane craignoit que le Roy son Pere ne la voulust retenir , pour se mettre l'esprit en repos , & pour se deliurer de ses terreurs ; elle auoit vne secrette cause de douleur dans l'ame , que Cambise ne partageoit pas avec elle , parce qu'il ne la scauoit point. Mais enfin ils se separerent ; Cambise s'en retournant à Persepolis ; & Mandane fort melancholique , s'en allant à Ecbatane. Elle y fut receüe avec vne ioye inconceuable : & Astiage ne s'estoit iamais veü si en repos , ny si assuré qu'il se le croyoit. Car auparauant que la Princesse fust mariée , il apprehendoit que quelqu'un (comme ie l'ay dit) ne luy persuadast de se marier , ou ne l'en leuast : au lieu que la voyant mariée , & esloignée

du Roy son mary; il ne croyoit pas que rien peust troubler son repos. Il preuoyoit bien toutefois, que lors qu'il auroit retenu la Princesse sa Fille vn temps considerable aupres de luy, & qu'elle voudroit s'en retourner; il seroit obligé, peut-estre, d'auoir la guerre contre la Perse, pour l'outrage fait à son Roy: mais il n'estoit rien qu'il n'apprehendast moins, que de voir Mandane en estat de pouuoir auoir vn Fils. Ce ne furent donc que Festes & que resioüissances à son arriüée dans la Cour: & veü le bon accueil qu'Astiage luy auoit fait; elle creut auoir lieu d'esperer, que ce qu'elle auoit apprehendé n'arriüeroit pas. Mais au milieu de tant de diuertissemens, sa santé comença de s'alterer: & son visage donna des marques visibles, des incommoditez qu'elle sentoit. D'abord elle s'imagina que la fatigue du voyage; le changement d'air, quoy qu'elle fust en celuy où elle estoit née; & le déplaisir qu'elle sentoit de l'absence de son Mary, pouuoient luy causer cette indisposition: mais peu de iours apres, elle connut avec certitude, qu'elle estoit partie grosse de Perse: ce qui la troubla d'une telle façon, qu'elle en fut effectivement malade. Car elle s'imagina, qu'inafailliblement le Roy son Pere ne luy permettroit pas de s'en aller en cét estat: & que si elle accouchoit d'un Fils à Ecbatane, le moindre mal qui luy püst arriüer, seroit qu'en entrant dans le Berçeau, il entreiroit dans les fers, & seroit mis en lieu, où elle n'en pourroit pas disposer. Elle apprehendoit mesme quelquefois, que le Roy son Mary ne l'accusast,

de

de luy auoir caché l'humeur de son Pere : enfin tant de choses l'inquietoient , qu'elle auoit besoin de toute sa constance , pour ne montrer qu'une partie de ses chagrins. Cependant elle se resolut de cacher sa grossesse aussi long temps qu'elle le pourroit : elle ne sortit donc plus de sa Chambre : & mesme pour l'ordinaire , elle gardoit toujours le liçt. A quelque temps de là , se plaignant toujours dauantage , elle fit semblant de croire , que l'air d'Ecbatane ne luy estoit point bon : suppliant le Roy son Pere , de souffrir qu'elle s'en retournast en Perse , ou du moins qu'il luy permist de s'en aller à une tres belle Maison , qui estoit environ à deux cens stades de cette Ville : esperant qu'il luy feroit plus aisé en ce lieu là , de cacher ce qu'elle vouloit tenir secret. Mais le malheur voulut qu'un des Medecins qui la visitoient , s'aperçut de la verité de la chose , malgré les soins qu'elle auoit eus de la déguiser : car elle s'estoit plainte de plusieurs incommoditez qu'elle n'auoit pas , afin de les tromper , & de leur oster la connoissance de son veritable mal. Ce Medecin , croyant donner une agreable nouvelle à Astiage , luy apprit qu'elle estoit grosse : si bien que la Reine venant à demander son congé , ne fut pas en estat de l'obtenir. Au contraire , le Roy luy dit que si elle estoit en Perse , il faudroit qu'elle reuinist en Medie , pour y recouurer la santé : puis que c'estoit son Pais natal , & que l'air y estoit beaucoup plus sain qu'à Persepolis : & qu'enfin il ne falloit pas seulement songer à partir. Que pour aller à la

Campagne, il y consentiroit volontiers, s'il estoit persuadé que cela luy peust seruir : Mais qu'Ecbatane ayant d'aussi beaux jardins qu'elle en auoit; il croyoit que le chagrin qui paroissoit meslé dans ses maux, se vaincroit plustost à la Cour, que non pas dans la solitude, qui seroit plus propre à l'entretenir qu'à le chasser. A quelques iours delà on luy osta toutes les Femmes qu'elle auoit auprès d'elle; on luy en donna d'autres; & le temps de son accouchement estant arriué, vous sçauiez Seigneur, iusques où cette crainte ambitieuse, qui possédoit Astiage le porta: & quelle inhumanité la fraya qu'il auoit de perdre l'Empire, luy inspira en cette rencontre. Cét accident, Seigneur, a esté si extraordinaire, que toute la Terre l'a sçeu: ainsi ie vous feray seulement souuenir en peu de paroles, comme Mandane estant accouchée d'un Fils, l'ambitieux Astiage le fit prendre par Harpage son confident, avec commandement de l'exposer sur quelque Montagne deserte, ou dans quelque affreuse forest : Ce Prince tout inhumain qu'il estoit, n'ayant pû se refoudre à le faire tuer: ou plus tost les Dieux l'ayant aueuglé, pour l'empescher de commettre vn crime. Mais Harpage estant encore moins cruel que luy, ne pût se refoudre d'executer luy mesme cet ordre, quoy qu'il l'eust promis: & n'estant pas aussi assez hardy pour sauuer cet Enfant; il le remit entre les mains d'un Berger appellé Mitradate, qui demouroit au pied des Montagnes, & qu'il enuoya querir pour cela, à vne Maison de la campagne qui estoit

estoit à luy, afin qu'il fist ce qu'il ne pouuoit se refoudre de faire. Vostre Maieité aura sçeu sans doute que ce Berger emportant cét Enfant chez luy, qui estoit le plus beau que l'on eust iamais veü; trouua que pendant le temps qu'il auoit esté à la Ville, sa Femme estoit accouchée d'un Enfant mort: & que luy ayant monstré celuy qu'il tenoit, qui commença de souffrir, dès qu'elle le prit entre ses bras; elle ne donna point de repos à son Mary, qu'il ne luy eust aduoué, l'ordre qu'il auoit eu de l'exposer. Cette Femme genereuse & pitoyable, comme vous sçavez, n'y voulut iamais consentir: mais pour se mettre en seureté, elle abandonna le corps mort de son Fils, pour sauuer celuy de ce bel Enfant viuant. Ce n'est pas que cette pauvre Mere, qui se nommoit Spaco, n'eust quelque peine à se refoudre, de mettre le corps de son Fils en estat d'estre deuoré par les bestes sauvages; enfin cette tendresse maternelle ceda à vne tendresse plus legitime: & ne pouuant ressusciter son Enfant, elle voulut du moins conseruer celuy de quelque Personne de haute condition, à ce qu'elle en pouuoit iuger, par les langes de drap d'or, dans lesquels cét Enfant estoit enueloppé. Tant y a, Seigneur, que Mitradate & sa Femme, demeurant au pied de ces Montagnes desertes, tirant vers le Septentrion d'Ecbatane & le Pont Euxin; il leur fut aisé de mettre cét Enfant mort en lieu, où il peust estre déchiré: car comme vous sçavez aussi bien que moy, toute cette partie de la Medie qui regarde les Aspires, est extrêmement

ment montagneuse, & couverte d'espaisses forests, qui sont toutes remplies de Bestes sauvages, iufques à cette grande Plaine qui la borne de ce costé là. Vous sçavez aussi, comment Mitradate ayant exposé son Fils mort dans le Berceau magnifique, dans lequel on luy auoit baillé le Fils de Mandane; fit voir cét Enfant déchiré, à ceux qu'Harpagè y enuoya; qui prenant ces pitoyables restes de la fureur des Tigres & des Pantheres, les reporterent à leur Maistre, qui en ayant aduertý Astiagè, reçeut ordre de les faire mettre dans le Tombeau des Rois de Medie. Ainsi l'on voyoit le Fils d'un Berger, dans un Sepulchre Royal; & le Fils d'un Roy dans la Cabanne d'un Berger. Vous n'ignorez pas non plus, qu'Astiagè fit publier dans sa Cour, que le Fils de Mandane estoit mort de maladie; qu'il fit dire la mesme chose à cette Princesse; & qu'il enuoya consoler Cambisè de cette perte: Mais vous ne sçavez peut-estre pas, que Mandane ne soubçonnat que trop la verité de la chose; eut pourtant la fermeté de n'en tesmoigner iamais rien: & de se contenter de faire voir vne melancolie estrange dans ses yeux, sans en vouloir decouurer la cause. Elle ne voulut pas mesme mander rien de ses soubçons au Roy son Mary: & pour cacher mieux sa douleur, elle demanda vne seconde fois la permission d'aller aux champs, qu'on luy accorda alors sans repugnance: & mesme à quelque temps de là, Astiagè luy fit dire, que si elle vouloit retourner en Perse, il luy en donnoit la liberté. Car comme il s'estoit
 ima-

imaginé que ce premier Fils de Mandane estoit ce-
 luy qu'il deuoit apprehender; il fut bien aise de s'o-
 fter la veüe d'une Princesse, qui par sa respectueuse
 douleur, luy faisoit mille reproches secrets de sa
 cruauté. Elle partit donc pour s'en retourner au-
 pres de Cambise, auquel elle ne dit iamais rien
 des soubçons qu'elle auoit dans l'esprit: n'attri-
 buant le changement qu'il vit en son visage, qu'à
 son absence, & à la mort de son Fils. Mais, Sei-
 gneur, ie ne songe pas que contre mon intention,
 ie m'estens plus que ie ne deurois: il faut donc re-
 parer le passé, par ce qui me reste à vous dire: &
 ne vous exagerer point, la merueilleuse enfance
 de mon Maistre; qui dans la Cabane d'un Berger,
 ne laissa pas de trouuer les honneurs de la Roy-
 auté. Vous sçaurez donc seulement en peu de pa-
 roles, que ce ieune Prince, qui sans se connoistre
 agissoit en Roy; se fit declarer pour tel à l'âge de
 dix ans, partout les autres Enfans des hameaux
 voisins, qui se ioüoient aueques luy. Qu'en suite
 il s'en fit craindre, aimer, & obeir, comme s'il
 eust esté leur Maistre: & qu'ayant puny vn de ces
 Enfans, qu'il appelloit ses subjets, pour vne fau-
 te qu'il auoit commise; le Pere de cét enfant qui se
 trouua estre vn Officier de la Maison du Roy, a-
 yant sçeu la chose; & ayant admiré ce ieune Ber-
 ger, qui faisoit si bien le Prince: auoit redit a A-
 stiage ce qu'il auoit veü, comme vne chose extra-
 ordinaire: luy vantant infiniment, la beauté, & la
 hardiesse de cét Enfant, qu'il luy dépeignoit mi-
 raculeuses. Que le Roy l'ayant fait venir, pour
 rendre

rendre raison de la punition qu'il auoit faite; il luy auoit respondu si admirablement, qu'il en auoit esté surpris: voyant qu'il ne parloit pas moins en Roy avec vn Roy, qu'avec les enfans qui l'auoient esleu. Qu'après, Astiage auoit esté fort estonné de voir, que ce Fils de Berger ressembloit si fort à Mandane sa Fille, que rien n'a iamais esté plus semblable: & que de plus, il sentoit des mouuemens en son cœur, qui l'aduertissoient de ce qu'il estoit. Enfin, Seigneur, vous sçavez qu'Astiage fit venir le Berger dans son Cabinet: & que luy ayant demandé, où il auoit pris cét Enfant? d'vn ton qui l'espouuanta, & qui luy fit croire que le Roy sçauoit la chose; Mitradate demeura interdit: & qu'ayant esté menacé par Astiage, il l'aduoua, telle qu'elle s'estoit passée. Qu'en suite le Roy qui malgré ses frayeurs, se sentoit forcé d'aimer cét aymable Enfant, ayant assemblé tous les Mages; ils trouuerent, soit que ce fust leur véritable sentiment; soit que la pitié les obligeast à le déguiser; que cette Royauté dont il auoit ioüy sur tous ses compagnons, estoit assurément vne marque infailible, que les Dieux auoient exaucé ses prieres: que toute la domination de ce ieune Prince sur les Medes, seroit bornée à celle qu'il auoit eüe sur ces sujets volontaires: & qu'ainsi il n'auoit plus rien à craindre de ce costé là. Que les cas fortuit ayant fait, que les Bergers, Peres de ces Enfans, fussent presque de toutes les Prouinces de l'Asie; les Astres n'eussent pû marquer plus précisément les conquestes innocentes, d'vn Vainqueur

si noble & si ieune. Que les Dieux se plaisoient quelquesfois , à menacer les grands Princes, de peur qu'ils n'oubliassent le respect qu'ils leur devoient : & qu'enfin s'il suiuoit leur aduis , il renuoyeroit ce ieune Prince au Roy de Perse son Pere. Astiage qui auoit effectiuement conçu quelque amitié pour cét Enfant , fut bien aise qu'on le conseillast de cette sorte : & comme il déferoit beaucoup aux Mages ; & que son ame estoit vn peu foible ; il crût tout de bon que cette Royauté imaginaire, estoit la veritable explication de son mauvais songe : comme en effet, l'estat où nous voyons le malheureux Artamene aujourd'huy , nous fait bien voir, qu'Astiage n'auoit pas raison de craindre Cyrus. Cependant , en laissant viure ce ieune Prince, qu'il nomma ainsi, il ne pardonna pas à Harpage : car il le bannit de sa Cour : & cét homme qui n'auoit pû se determiner à estre absolument pitoyable, ou absolument cruel ; se vit sans suport & sans refuge, contraint d'endurer la rigueur d'vn long exil. Cependant (comme vous ne l'ignorez pas) Astiage renuoya Cyrus à Cambise : luy escriuant, que pour éviter certaines constellations malignes, qui menaçoient cét Enfant ; il auoit esté contraint de luy causer durant quelque temps, le desplaisir de le croire mort : mais que cette douleur seroit changée en vne ioye qui le recompenseroit au double, par la satisfaction qu'il auroit, de se voir vn fils, si bien fait & si aimable. Tant y a, Seigneur, que Cambise le reçeut avec vn plaisir inconceuable ; & que Mandane
toute

toute sage & toute genereuse, en fit vn remerciement aussi tendre à Astiage, que si iamais elle n'eust receu aucun sujet de plainte de luy : quoy qu'elle eust sçeu la verité de la chose, par Harpague qui l'en aduertit : croyant du moins par là, s'assurer de sa protection. Comme en effet, Mandane luy sçeut bon gré, de ne l'auoir pas laissée dans l'opinion qu'Astiage fust aussi innocent qu'il tesmoignoit l'estre : parce que la connoissance du passé, la feroit precautionner pour l'aduenir. Cependant voicy le ieune Cyrus dans Persepolis : pour lequel l'on fit des Sacrifices publics & particuliers dans toute la Perse : & pour lequel tout ce qui se trouua de grands hommes en tout le Royaume, fut employé à son education. Ciaxare ayant sçeu la chose telle qu'elle estoit, enuoya se resioüir avec Cambise & avec la Reine sa Sœur, de la ioye qu'ils auoient receüe : & escriuit mesme à la Reine, d'une maniere assez galante, qu'il souhaittoit, que la ieune Mandane sa Fille, peust vn iour se rendre digne d'estre Maistresse de Cyrus : de qui on luy auoit parlé si aduantageusement : car le Roy de Capadoce auoit eu cette ieune Princeesse, trois ans apres la naissance de Cyrus, & luy auoit fait donner le Nom de sa Sœur. Maintenant, Seigneur, de vous dire de quelle façon le ieune Cyrus fut esleué, ce seroit abuser de vostre patience : & les grandes choses qu'il a faites depuis montrent assez qu'il faut qu'il ait appris de bonne heure à pratiquer la Vertu. Je vous diray donc seulement, que le Roy & la Reine n'eurent plus d'autres pensées,

que

que celles de tascher de cultiuer avec tous les soins imaginables, vn aussi beau naturel, que celuy de Cyrus leur paroissoit estre. Car en tout ce qu'il faisoit ; & en tout ce qu'il disoit ; il y auoit quelque chose de si grand ; de si agreable ; & de si plein d'esprit ; qu'il estoit impossible de le voir sans l'aimer. Il estoit admirablement beau : & quoy que l'on vist encore en quelques vnes de ses actions, cette naiueté charmante, & inseparable de l'enfance ; il y auoit pourtant tousiours en luy, ie ne sçay quoy qui faisoit voir, que son esprit estoit plus auancé que son corps. Vous auez peut-estre sçeu, qu'il y a dans Persepolis vne grande Place, que l'on appelle la place de la Liberté : qu'à vne de ses faces, est le Palais de nos Rois : & que les trois autres ne sont habitées que par les plus grands Seigneurs, & par les plus sages d'entre les Persans : car la Sagesse chez nostre Nation, a des priuileges qui ne sont pas moins considerables que ceux de la Noblesse du Sang : quoy que la Noblesse du Sang le soit infiniment parmy nous. Ce fut donc dans cette fameuse Place, où ne demeurent que des Personnes veritablement libres, & par leur naissance, & par leur vertu ; que le ieune Cyrus commença de faire connoistre ce que l'on deuoit attendre de luy : car comme parmy nous l'on esleue les Enfans des particuliers, avec autant de soin que s'ils deuoient tous estre Rois ; estant persuadez que toutes les Vertus sont necessaires à tous les hommes ; Cyrus passant de la Cabane d'un Berger, à la plus celebre, & à la plus rigoureuse Academie

qui soit au monde; ce ne fut pas sans estonnement que l'on vit que la Nature luy auoit enseigné, tout ce que la Prudence cultiuée peut apprendre. Il auoit aupres de luy des Vieillards consommez en la pratique de la Vertu : des ieunes gens fort adroits à tous les exercices du corps : & des Enfants admirablement bien nais & bien faits pour le diuertir. Mais le soin le plus grand qu'eurent le Roy & la Reine, ce fut d'empescher que nulles personnes vicieuses n'approchassent iamais de luy, de peur qu'elles ne corrompissent ses belles inclinations : sçachant bien que c'est empoisonner vne source publique, que de corrompre l'ame d'un Prince qui doit regner. Si bien que de la façon qu'il viuoit, il apprenoit tousiours quelque chose de bon, de tous ceux qui l'environnoient. La moderation; la liberalité; la iustice; & toutes les autres vertus, estoient desia si eminentement en luy; qu'il en auoit aquis vne reputation si grande parmi les Persans, qu'ils parloient de Cyrus comme d'un Enfant enuoyé du Ciel pour les instruire, plustost que pour estre instruit par eux. Mais, Seigneur, ie ne songe pas que ie fors des bornes que ie m'estois moy mesme prescrites: & que sans y penser, ie lassé vostre patience: & plus encore celle des Persans qui m'escoutent: ne leur disant que ce qu'ils sçauent aussi bien que moy. Mon Maistre vescu donc de cette sorte, iusques à sa seiziesme année: que la Fortune commença de luy donner un moyen de faire paroistre par des effets, aussi bien que par des paroles, la generosité de son
anc,

ame, par vne auanture qui luy arriua : & de mettre en pratique cette equité, & cette grandeur de courage, qui paroiffoit en tous ces discours. Il vous fouuient fans doute, Seigneur, qu'Harpage auoit esté banny par le Roy des Medes, pour n'auoir pas esté assez exact à obeir au commandement qu'il luy auoit fait, de faire mourir le ieune Cyrus : Or Seigneur, ce Banni auoit esté assez puiffant en Medie : s'estant veü par la faueur du Roy, Gouverneur d'une de ses meilleures Prouinces. Cét homme donc, apres auoir tafché vainement de faire sa paix avec Astiage; ennuyé qu'il estoit de s'en aller de Cour en Cour, demander retraite & protection, à tous les Princes ennemis du Roy son Maistre; s'en alla six ans apres son exil en Perse: où s'estant tenu caché quelque temps, il prit l'occasion d'une grande Chasse que faisoit Cyrus, pour l'aborder plus facilement. Il s'estoit habillé à la Persienne; si bien que s'estant meslé parmy ce grand nombre de Chasseurs qui accompagnoient le Prince; il ne fut point reconnu pour Estranger; sçachant mesme assez bien la langue du Pais, pour s'en seruir en cas de necessité. Cyrus des ce temps là estoit si grand, si adroit, & si vigoureux, qu'il n'y auoit point d'homme qui parust plus infatigable que luy, ny plus hardy; soit qu'il falust poursuiure les bestes, ou les attaquer dans leur fort. Il sçauoit tirer de l'arc; lancer le jaelot, ou se seruir d'une espée admirablement : & comme il y auoit des prix destinez pour toutes ces choses; il les emportoit tous, sans y manquer

iamais, & paroïſſoit toujours vainqueur dans toutes ces Feſtes publiques, que l'on faifoit pour cela. Mais pour reuenir à Harpage, il ſuiuit donc Cyrus à cette grande Chafſe, dont ie vous ay deſia parlé, & l'oſeruant ſoigneuſement, il prit garde que ce ieune Prince s'eſtant emporté, ſe mit à pourſuiure vn Sanglier, dans le plus eſpais de la foreſt; il fit alors des efforts incroyables pour le ſuiure, & pour ne le perdre pas de veü: comme firent tous les Perſans qui l'auoient ſuiuy, dont pas vn ne le pût atteindre. Cependant malgré la viteſſe de la beſte, Cyrus l'approcha; banda ſon Arc; tira, & luy fit heureuſement paſſer la flèche au trauiers du cœur. Cette victoire dont Harpage auoit eſté le ſeul teſmoin; & qu'il n'auoit meſme veü que d'vne diſtance aſſez eſloignée; fit que ce ieune Prince ſe repoſa, en attendant qu'il vinſt quelques vns des ſiens: il ſ'afſit donc aupres du Sanglier qu'il auoit tué, ſur le bord d'vn petit raiſſeau, qui traueſoit la foreſt en cét endroit. Et comme dans ces fortes de Chafſes, ceux de noſtre Nation portent d'ordinaire vn Arc, vn Carquois, vne Eſpée, & deux jaelots; ce beau Chafſeur mit toutes ſes Armes aupres de luy, & ſ'appuya ſur ſon Bouclier (car nous le portons auſſi bien à la Chafſe qu'à la guerre) pour iouir en repos de ſa victoire. Comme il eſtoit en cét eſtat, Harpage enfin ſ'approcha de luy: & Cyrus le prenant pour vn Perſan, commença de luy crier; en ſouriant, & en luy montrant ſa priſe; *J'ay vaincu, j'ay vaincu*: Mais Harpage ayant mis vn genouil à terre, luy dit qu'il ne tiendroit qu'à

qu'à luy qu'il ne remportast vne victoire plus glorieuse. Le ieune Prince croyant que cét homme auoit descouuert la bauge de quelque Sanglier plus grand, & plus redoutable que celuy qu'il auoit tué, se releua, & luy demanda promptement, où il falloit aller pour remporter cette victoire? à la teste d'une Armée de trente mille hommes, luy respondit Harpage, que ie viens vous offrir, pour vous rendre Maistre d'un grand Royaume si vous le voulez. A ce discours, Cyrus tout estonné, regarda Harpage, avec plus d'attention qu'au parauant: & luy semblant l'auoir veû autrefois; qui estes vous, luy dit il, qui venez m'offrir vne chose si glorieuse? & dont ie n'ose croire estre digne, par vne valeur que ie n'ay encore esprouuée, que contre des Ours, des Sangliers, des Lyons, & des Tygres. Je suis, Seigneur, luy respondit il, vn homme que les Dieux vous enuoyent, pour vous donner vn illustre moyen d'acquérir vne gloire immortelle. Si cela est, repartit Cyrus, vous n'avez qu'à me montrer le chemin qu'il faut suiure pour l'acquérir: car quelque difficile qu'il puisse estre, vous m'y verrez aller avec precipitation & avec ioye. Je vous l'ay desia dit, respondit Harpage, il ne faut que vous rendre à la teste d'une Armée de trente mille hommes, qui ne font que vous attendre, pour se mettre en campagne & pour vaincre. Ce n'est point, repliqua Cyrus, à celuy qui ne sçait pas encore obeir, à commander: & ce fera bien assez, que ie sois le compagnon de ceux que vous dittes qui me veulent pour leur

General. Mais de grace, poursuiuit il, genereux Estranger que ie pense auoir veû, & que ie ne me remets pourtant pas parfaitement; aprenez moy qui sont ceux qui me veulent faire cét honneur: & ne me cachez pas plus long temps, quels sont ces Amis qu'il faut proteger, & ces Ennemis qu'il faut vaincre. Seigneur, luy respondit Harpage, ie ne vous demande rien d'iniuste, en vous demandant vostre assistance; contre vn Roy qui a violé toutes sortes de droits, en la personne d'vn ieune Prince, qui est l'admiration de tous ceux qui le connoissent. Qui a, dis-ie, mesprisé tous les sentimens de la Nature & de la Raïson: & qui contre toute sorte de droits, par vne jalousie d'ambition mal fondée, luy a voulu faire perdre la vie. C'est pour les interests de cét illustre Prince que ie vous solicite: c'est contre cét iniuste Roy que ie vous anime: & c'est pour vostre propre gloire, que ie vous coniuere de m'accorder ce que ie vous demande. Ce que vous me demandez, respondit Cyrus, est trop equitable, & m'est trop aduantageux pour le refuser: Mais pour ne retarder pas le seruice que vous attendez de moy, & que j'ay grande impatience de rendre à ceux qui me font l'honneur de le desirer; acheuez de me dire quel est ce Roy inhumain, & quel est ce Prince iniustement oppressé: car ie m'estonne fort, de n'auoir point entendu parler de la violence de l'vn, & de l'infortune de l'autre, moy que l'on instruit si soigneusement de tous les grands euemens. Seigneur, luy dit alors Harpage, vous estes

ce

ce Prince qu'il faut vanger: Moy! adiousta Cyrus; & par qui, genereux Estranger, puis-ie estre oppresse? Moy, dis-ie, qui vis dans vne profonde paix; qui à peine ay commencé de viure; qui n'eus iamais d'ennemis en toute ma vie; & qui ne suis ennemy que de ces bestes sauvages, dit il en montrant ce Sanglier, qui habitent dans nos forests. Seigneur (repliqua Harpage, qui voyoit venir plusieurs Chasseurs de diuers endroits du Bois) s'il vous plaist de vous enfoncer vn peu plus auant dans la forest, & de m'y donner vn moment d'audience; vous verrez que vous auez des ennemis plus redoutables que vous ne croyez: & que si vous ne leur faites vne guerre ouuerte, ils vous en feront peut-estre vne secrette, qui pourra vous estre funeste. Cyrus luy accordant ce qu'il luy demandoit, s'enfonça vingt ou trente pas plus auant dans le Bois; & faisant signe de la main à ceux qui venoient, qu'il ne vouloit point estre suiuy; il s'apuya enfin contre vn Arbre; & regardant Harpage attentiuement; est il possible, luy dit il, qu'il puisse y auoir de la verité en vos paroles; & que vous sçachiez mieux ma vie que moy mesme? Mais apres m'auoir apris le nom du Prince oppresse, aprenez moy celuy de cét Ennemy que i'ignore. Seigneur, luy respondit Harpage, le Roy des Medes est ce redoutable Ennemy qui vous a pensé perdre, & qui vous perdra si vous ne le perdez luy mesme. Quoy! (interrompit Cyrus, encore plus estonné qu' auparauant) Astiage est mon Ennemy! & ie dois estre le sien! ha non, non, poursuiuit il,

cela ne peut iamais estre: & si ce Prince a des Ennemis, ie vous prie de me les apprendre, afin que i'aille les combattre, & les vaincre s'il m'est possible: Mais de luy faire la guerre & de l'attaquer, c'est ce que ie ne dois, ce que ie ne veux, & ce que ie ne scaurois faire. Astiage est Pere de la Reine de qui i'ay l'honneur d'estre Fils; ie le dois presque autant respecter que le Roy qui m'a fait naistre; & ie ne me souuiens point d'auoir receu de luy, que des caresses, & des tesmoignages d'affection fort tendres. Il a eu soin de ma vie en naissant; il a fait courir le bruit de ma mort, afin de me faire viure; il m'a tiré de la Cabane d'un Berger, pour me remettre en vn lieu plus proportionné à ma naissance; & il n'a rien fait enfin, qui ne demande de moy, du respect & de la tendresse. Cyrus ayant acheué de parler, Harpage le suplia de le laisser parler à son tour: & alors il commença de luy raconter, tout ce que ce ieune Prince n'auoit point sçeu: car la Reine sa Mere depuis son retour, n'auoit eu garde de luy en rien dire. Il se mit donc à luy exagerer la cruauté du Roy des Medes: il se fit reconnoistre à luy, pour l'auoir veü à Ecbatane, durant quelques iours qu'ils y auoient esté en mesme temps; & il luy dit, qu'il n'auoit garde d'estre mal informé de ce qu'il disoit; puis que ç'auoit esté luy, qui auoit receu l'iniuste commandement de le perdre. Il n'eut pourtant pas la hardiesse de dire à Cyrus qu'il l'auoit baillé à Mitradate pour l'exposer: au contraire, de la façon dont il fit son récit, il sembloit qu'il eust dessein de le sauuer.

En

En fuitte , il luy apprit quelles intelligences il auoit dans la Prouince des Paretacenes; & luy fit voir effectiuement, que s'il vouloit estre le Chef des Troupes qu'il pouuoit mettre en campagne; & autoriser de son nom & de sa presence, le Party qu'il auoit formé; il pouuoit facilement enuahir toute la Medie. Cependant Cyrus l'ayant paisiblement escouté, fut quelque temps sans parler: puis reprenant la parole, avec vn visage vn peu plus triste qu' auparauant, ie ne sçay Harpage, luy dit il, si ie dois me pleindre de vous, ou vous remercier: mais ie sçay bien que vous m'avez causé vne sensible douleur: en m'apprenant que ie suis la cause innocente, de l'iniustice d'vn Prince, en la gloire duquel ie me dois interesser. La vostre, luy respondit Harpage, vous doit encore estre plus considerable; & c'est pour cela, repliqua Cyrus, qu'il ne m'est pas permis de songer à la vengeance. Cruel Ami, s'écria t'il, quelle proposition me venez vous faire? Vous me venez offrir vne Armée, dont ie n'oserois me seruir: Vous me faites connoistre vn Ennemi que ie dois respecter, au lieu de le combattre: & vous me proposez tant de choses iniustes & agreables tout ensemble; que j'admire comment il est possible que mon cœur n'en soit pas esbranlé. Cependant Harpage, malgré cette boüillante ardeur que j'ay, d'acquérir vn iour ce glorieux bruit, qui fait conquester des Couronnes, ou qui du moins les fait meriter; ie ne balance point sur la resolution que ie dois prendre: & quoy que ie sois en vn âge, où

l'on ne doit au plus donner que des marques de valeur ; il faut neantmoins , que i'en donne vne de moderation. Ha ! Harpage, s'escria t'il encore vne fois , que m'avez vous dit ? & pourquoy ne m'avez vous plustost proposé de legitimes ennemis ? Seigneur (luy respondit Harpage assez froidement) ie pensois que les violences du Roy des Medes contre vous , fussent des causes assez iustes , pour vous dispenser du respect que les droits du sang vous obligent d'auoir pour luy : mais puis que ie me suis trompé, il faut Seigneur, que ie me taise ; & que ie ne sois pas plus sensible que vous , aux iniustices qu'on vous a faites. Il faut donc , poursuivit il , satisfaire pleinement cette moderation , qui vous fait oublier vos propres iniures : & que passant tout le reste de ma vie exilé de mon pais , i'aye peut-estre encore le desplaisir d'apprendre pendant mon bannissement , que Cyrus , fils du sage Cambise , & de la vertueuse Mandane ; que Cyrus , dis-ie , de qui l'on attend tant de grandes choses ; aura succombé sous l'injustice du Roy des Medes : qui sans doute ne manquera pas d'attaquer de nouveau son illustre vie , ou par le fer , ou par le poison. Cyrus , dis-ie , qui pourroit s'il le vouloit , se vanger pleinement ; se mettre à couuert de l'orage ; conseruer aux Persans leur ancienne liberté ; se rendre Maistre d'un grand Royaume ; & peut-estre de toute l'Asie. Luy , dis-ie encore vne fois , que les Dieux semblent appeler à la Souueraine puissance par tant de prodiges : qui deuroient luy auoir appris , qu'ils veu-

lent

lent ce que ie luy propose : & que quand il entreprendra la guerre ; quand il renuersera toute la Medie ; quand il conqueftera toute la Terre ; & qu'enfin il montera au Throsne d'Astiage ; il ne fera que ce que les Dieux veulent qu'il face. S'ils le veulent, respondit brusquement Cyrus, il scauent bien par où ils m'y doiuent conduire sans que ie m'en mesle : du moins suis-ie bien resolu de n'y monter iamais par l'iniustice. L'on ne gagne pas des Royaumes sans combattre, respondit Harpage, & la Gloire est vne cruelle Maistresse, qui ne se laisse pas posseder, sans que l'on ait expose sa vie à de grands perils. I'exposeray la mienne, repliqua Cyrus, en ne voulant pas perdre celuy qui me la veut oster : mais pour me la voir encore exposer plus noblement, donnez vous patience, Harpage : car si ie ne me trompe, ie quitteray bien tost la guerre innocente que ie fais dans ces Bois, pour vne autre plus penible & plus glorieuse. Cependant pour vous montrer que ie veux estre equitable enuers vous, comme ie suis indulgent enuers Astiage ; sçachez que tout autre que vous qui m'eust fait vne semblable proposition, ne me l'eust pas faite sans estre puny : mais pour vous, Harpage, qui n'avez pas voulu m'oster la vie, ie ne veux point escouter vne vertu si seuerre : tant s'en faut, ie veux vous proteger ; ie veux vous presenter au Roy mon pere, & à la Reine ma mere ; & ie veux que cette Cour vous soit vn Azyle inuiolable : à condition toutefois, que vous ne me proposerez plus rien qui choque si fort mon deuoir.

Ie

Je veux mesme croire, que l'excès de vostre zele, vous a porté à me faire ces propositions iniustes : & ie veux me persuader, que si ie dois respecter mon Ennemy, ie dois aussi aimer celuy qui m'a garenty de sa violence. Mais Harpage (luy dit il avec vn visage vn peu plus tranquille) il est bon que ie ne vous escoute pas plus long temps : car de quelque generosité que ie me pique, ce n'est pas sans peine que ie reiette vn discours, qui me parle de Guerres; de Combats; de Victoires, & de Triomphes. A ces mots, ce miraculeux Enfant commença de retourner vers ses gens : & Harpage ray & confus de l'esprit & de la vertu de ce ieune Prince, accepta l'offre qu'il luy auoit faite : & le supplia seulement, de sçauoir la volonté de la Reine sa mere, auparauant qu'il parust à la Cour; ce que Cyrus luy promit. Ainsi Harpage s'estant separé de luy, se mesla dans la presse : & Cyrus s'en retourna, sans songer plus à continuer sa Chasse, quoy qu'il en eust eu dessein. J'auois alors l'honneur d'estre aupres de luy, & d'estre destiné par le Roy & par la Reine, à auoir vn soin particulier de sa conduite : & Feraulas que vous voyez icy, n'estant âgé que de deux ans plus que Cyrus, seruoit seulement à ses plaisirs; comme estant tres propre à le diuertir; & comme l'ayant touché d'une inclination fort estroite. Feraulas donc, qui ne l'abandonnoit presque iamais, s'aperçeut le premier, que Cyrus auoit quelque chose en l'esprit : si bien que s'aprouchant de moy, qui n'auois pas pris garde, Seigneur, me dit il, le Prince me semble bien
ref-

réfveur & bien melancolique; d'où peut venir ce changement? Je ne ſçay, luy dis-je, & ie ne voy pas qu'il ait eu nulle auanture faſcheuſe en cette Chaſſe. Peut-eſtre, me dit il, qu'un homme que j'ay veü qui luy a parlé aſſez long temps en particulier, luy aura appris quelque choſe qui le faſche. Comme nous en eſtions là, Cyrus s'eſtant aproché de moy; Chriſante, me dit il, j'ay quelque affaire à vous communiquer. Tous les ſiens qui l'entendirent s'eſloignerent auſſi toſt de nous; & le Prince commença de me parler bas. Mais, Seigneur, pour ne vous arreſter pas plus long temps ſur cét endroit de ma narration, le Prince me dit tout ce qu'Harpage luy auoit dit, & tout ce qu'il luy auoit reſpondu: & il me le dit avec tant d'eſprit, tant de ſageſſe, & tant de generoſité, que j'en fus ſurpris, & que ie le regarday comme vn prodige. Quand il m'exageroit la ioye qu'il auoit eüe, lors qu'Harpage luy auoit offert vne Armée de trente mille hommes à commander, l'on euſt preſque dit qu'il n'eſtoit pas bien aiſe de l'auoir reſuſé: Mais quand il venoit en ſuitte à repreſenter la douleur qu'il auoit ſentie, en aprenant qu'il ne luy eſtoit pas permis d'accepter ce qu'on luy offroit; il donnoit auſſi de la pitié, en donnant de l'admiration: & ie ne penſe pas que depuis qu'il y a des Hommes, & des Hommes illuſtres, il y en ait iamais eu vn de cét âge-là, qui en vne rencontre auſſi delicate, ait agy avec tant de prudence, ny tant de generoſité. Il ſe repentit meſme d'auoir promis à Harpage de le proteger, & de le preſenter à la

Reine

Reine sa mere: car, disoit il, si elle ne sçait pas la cruauté d'Astiage elle s'en affligera: & ie serois bien marry de luy causer cette douleur. Enfin Chrisante, me dit il, c'est à vous à me dire si i'ay bien fait; & à me conseiller ce que ie dois faire. Car, adiousta t'il, ie me fierois peut-estre bien à mon courage, s'il s'agissoit de combattre quelque redoutable Ennemy: mais il n'est pas iuste que ie me fie en ma prudence, en vn âge où l'experience ne luy a encore rien appris. Comme il eut cessé de parler, ie le louay autant qu'il meritoit de l'estre: & ie luy dis que tout ce qu'il auoit dit estoit bien dit: mais que pour ce qui estoit de faire vn secret à la Reine, de ce qu'Harpage luy auoit appris, ie ne le iugeois pas à propos. Chargez vous donc de cette Commission, me respondit il, car pour moy, ie vous aduoüe, que ie ne puis me refoudre de luy dire vne chose si fascheuse à sçauoir pour elle. Je luy accorday ce qu'il me demandoit: & comme nous fusmes retournez à Persepolis, il s'en alla droit à l'Apartment du Roy, pour me donner le temps d'aller à celuy de la Reine. Je fus donc aprendre à cette sage Princesse, la rencontre du Prince son fils, dont elle reçeut beaucoup de déplaisir & beaucoup de satisfaction: car elle eust bien voulu que ce ieune Prince eust tousiours ignoré la cruauté d'Astiage: mais voyant aussi comme il en auoit usé; elle se consoloit de ce qui estoit aduenu, & s'abandonnoit à la ioye: voyant qu'elle auoit vn fils si bien nay & si admirable. Cependant apres auoir bien examiné l'estat des choses; elle

trouua

trouua qu'il falloit obliger Cyrus à ne dire rien de ce qu'il ſçauoit au Roy ſon Pere, puis que ce feroit l'affliger inutilement, pour vne choſe paſſée. Que pour Harpage, il eſtoit ſans doute iuſte de le proteger: & que de plus, il eſtoit neceſſaire de taſcher de le retenir en Perſe, par l'eſperance qu'il luy falloit donner, de faire ſa paix avec Aſtiage. Car, diſoit cette vertueuſe Princeſſe, encore que le Roy mon Pere ſoit iniuſte, ie ſuis pourtant toujours ſa fille: c'eſt pourquoy ie dois ſonger à ſon repos, autant que ie le pourray. Et c'eſt pour cela, pourſuiuoit elle, qu'il ne faut pas renuoyer Harpage meſcontent: car ſ'il eſt vray qu'il ait trente mille hommes en ſa diſpoſition; il pourroit allumer la guerre ciuile en Medie, & deſoler mon País. Il vaut donc mieux luy donner vn Azyle en cette Cour, que de le renuoyer dans vne autre: dont le Prince profiteroit peut-eſtre de nos malheurs, & des intelligences de cét homme violent & irrité, aux deſpens de ma Patrie. Helas! diſoit elle encore, qui vit iamais vne aduanture pareille à la mienne? Harpage comme voulant faire la guerre au Roy mon Pere, doit eſtre mon ennemi: mais comme n'ayant pas tué mon fils, lors qu'on le luy commanda; il merite que ie le protege. Le Roy des Medes comme m'ayant donné la vie, me demande de la tendreſſe & de l'amitié: & comme l'ayant voulu oſter à mon fils, il faut que i'aye, ſi ie l'oſe dire, del'horreur & de la haine pour luy. Et comment Chrifante, me diſoit elle, accorderons nous toutes ces choſes? comment ſatisferons nous,

la

la Nature & la Raison! Mais enfin apres avoir bien exageré cette affaire, & bien examiné ce qu'elle feroit; nous refolûmes qu'elle obligeroit le Roy son mary à proteger Harpage, comme vn de ses anciens seruiteurs à elle, que le Roy son Pere auoit exilé pour quelque autre sujet qu'il faudroit inuenter. Que l'on tafcheroit d'arrester Harpage en Perse, le plus long temps que l'on pourroit, de peur qu'il n'allast faire la guerre au Roy des Medes: Mais qu'on l'obligeroit à demeurer à la campagne, & à ne paroistre point à la Cour; de peur qu'Astiage ne s'en offensaist, s'il scauoit qu'on donnaist retraite à ceux qu'il chasse. Et que de mon costé, i'apporterois vn soin particulier à empescher que cét homme n'aprochast le ieune Cyrus, & ne luy fist enfin changer de pensée. La chose s'executa comme elle auoit esté resoluë: & apres que la Reine eut extraordinairement careffé le Prince son fils, & qu'elle l'eut infiniment loué, de l'action qu'il auoit faite; elle reçeut Harpage fort ciuilement; le presenta en particulier au Roy son Mary; l'enuoya en suite à vne des plus belles Maisons du Roy; y donna ordre à sa subsistance; & l'entretint tousiours d'espoir, durant tout le temps qu'il y fut. Cependant comme Astiage ne s'estoit iamais entierement affermy, en l'opinion qu'il auoit euë, que les menaces des Dieux ne seroient point suiuiés de mauuais effets; il auoit tousiours des Espions à Persepolis, qui l'aduertirent de l'arriuée, & du sejour d'Harpage en Perse, sans que nous ayons pû scauoir, par où ils
l'auoi-

l'auoient pû decouurir. Le Roy des Medes ſçeut bien toſt qu'il auoit eſté reçu fauorablement ; & que meſme il auoit parlé au Prince dans la Forreſt ; car depuis , quelques Perfans le reconnurent , & le publierent. Il ſçeut de plus , que toute la Province des Paretacenes , dont Harpage auoit eu le Gouvernement, luy eſtoit fort affectionnée: qu'elle ſe ſouſleueroit facilement , s'il en auoit l'intention : & que meſme depuis peu , il s'y eſtoit fait quelques aſſemblées ſecrettes, dont il ignoroit la cauſe. Si bien que par toutes ces nouvelles , qui luy venoient de diuers lieux tout à la fois ; & par ſon temperament craintif , il retomba dans ſes premieres frayeurs , & dans ſes premieres inquietudes. Il r'aſſembla donc les Mages ; ils conſultèrent de nouueau , & les Aſtres, & les Dieux ; ils firent des prieres & des Sacrifices ; & apres toutes ces choſes, ils dirent à Aſtiage, qu'ils ne pouuoient fans manquer à la fidelité qu'ils luy deuoient , luy celer que tout ce qu'ils auoient veû & obſerué dans les Eſtoiles ou dans les Victimes , ne leur parloit que de reuolution & de changement : & que ſans doute l'on en verroit bien toſt des marques. Il n'en falloit pas dauantage, pour exciter le trouble en l'ame d'un Prince, qui eſtoit touſiours diſpoſé à le receuoir : & qui d'ailleurs voyoit, ce luy ſembloit, deſia quelque apparence, à ce que les Mages luy diſoient. Ciaxare qui n'eſtoit que Roy de Capadoce en ce temps là, n'auoit qu'une fille : de forte que ce Prince deſiant voyoit bien que ſi le ieune Cyrus auoit de mauuais deſſeins, il les pouuoit

146 DE GRAND CYRUS,
executer plus facilement que s'il eust eu vn fils :
estant certain que les Peuples aiment ordinaire-
ment mieux auoir vn Roy qu'une Reine. De plus,
Harpage estant refugié en Perse, & ayant autant
d'intelligences dans ses Estats qu'il y en auoit, il
estoit à croire que les choses n'en demeureroient
pas là. Tant y a Seigneur, qu'Astiage craignant
tout; & preuoyant non seulement ce qui vray-sem-
blablement pouuoit arriuer, mais apprehendant
encore les choses impossibles; il se retrouua plus
malheureux, qu'il n'auoit iamais esté. La Reine
de Perse fut bien tost informée des inquietudes du
Roy son Pere: car comme il auoit des Espions à
Persepolis, elle auoit des amis à Ecbatane, qui
l'en aduertirent à l'heure mesme; & qui en luy
rendant cét office, luy causerent beaucoup de dou-
leur. Elle me fit la grace de me descouuir la
crainte qu'elle auoit, qu'Astiage ne se laissast per-
suader par sa passion, de suiure quelque conseil
violent: & de chercher les voyes de se deffaire du
ieune Cyrus: car enfin l'exemple du passé luy fai-
sant aprehender l'aduenir, rendoit sa crainte bien
fondée. Je la rassieurois neantmoins, autant qu'il
m'estoit possible: mais comme elle a beaucoup
d'esprit, il n'estoit pas aisé de s'opposer absolument
à son opinion: estant certain qu'il y auoit sujet d'a-
prehender qu'Astiage ne se portast aux dernieres
extremitez, par quelque voye cachée, que nous ne
pouuions pas preuoir precisément. Cependant la
Reine m'ordonna de prendre garde de plus près
au Prince son Fils: & de l'empescher d'aller à la
Chasse

Chasse autant que ie le pourrois : sans pourtant luy apprendre la cause de ce changement : estant à croire, que si Astiage faisoit quelque entreprise contre sa vie, ce seroit plustost en vne semblable occasion qu'en toute autre. Je luy promis donc de suiure ses ordres, que ie n'eus pas grand peine à executer : car depuis quelque temps, Cyrus estoit deuenu melancolique : & ce qui le diuertissoit autrefois, ne faisoit plus que l'ennuyer. Neantmoins comme il est naturellement fort complaisant, ie ne m'aperçeus de ce que ie dis, que lors que par les ordres de la Reine, ie commençay de l'observer plus exactement. Car comme il voulut vn iour aller à la Chasse, plustost par coustume & par bien-seance, que par aucun plaisir qu'il y prist ; ie luy dis que j'auois vn conseil à luy donner en cette rencontre, que ie le suppliois de receuoir fauorablement. Et comme il m'eut assuré, qu'il suiuroit tousiours mes aduis sans repugnance ; ie luy dis que la Chasse qui dans sa premiere ieunesse, auoit esté son occupation ; ne deuoit plus estre que son diuertissement : & qu'ainsi il y falloit aller vn peu moins souuent, qu'il n'auoit accoustumé. Vous auez raison Chrisante, me dit il en m'interrompant, il y a desia long temps que ie prie Feraulas, de m'aider à trouuer les moyens de m'occuper plus noblement Seigneur, luy dis-ie, Feraulas est sans doute digne de l'honneur que vous luy faites de l'aimer, & de luy demander des conseils ; mais en cette rencontre, ie pense qu'il n'a pas eu grand peine à trouuer les voyes de vous faire em-

ployer en autre chose, les heures que vous auiez accoustumé de donner à la Chasse. Chrifante, me dit il, cela n'est pas si aisé que vous pensez. Comme nous estions là, le Roy enuoya querir Cyrus, & cette partie de Chasse fut rompuë, comme nostre conuersation. Quelques iours apres le Roy partit pour vn voyage d'un mois, qu'il estoit obligé de faire; & laissa la Reine & le Prince à Persepolis, avec ordre d'y attendre son retour. Aussi tost qu'il fut party, Cyrus n'allant plus du tout à la Chasse, & paroissant tousiours plus triste; ie me mis à presser Feratas de m'apprendre la cause de cette melancolie: mais d'abord il ne voulut rien dire, de ce que le Prince luy auoir dit. Toutefois ie le pressay tant, qu'à la fin il me confessa, que Cyrus s'ennuyoit de l'oyssiueté de sa vie, & qu'il s'en estoit pleint à luy. Depuis cela, le Prince deuint d'une humeur si sombre, qu'il n'estoit pas connoissable; cét air galant & enjoué, qui le faisoit adorer des Dames, l'auoit absolument abandonné; la Chasse n'auoit plus de part en son esprit; l'estude luy donnoit du chagrin; il ne s'occupoit plus, ny à lancer vn juelot, ny à tirer de l'Arc, comme il auoit accoustumé; & la solitude estoit la seule chose qu'il sembloit aimer. La Reine estant en vne peine extrême de ce changement, luy en parla diuerses fois: mais il luy respondit tousiours, que quelques legeres incommoditez, faisoient cét effet en luy; & qu'il l'a suplioit de ne s'en inquieter pas dauantage. Harpage cependant, soulageoit tousiours les ennuis qu'il auoit
dans

dans son Desert, par l'esperoir qu'il conferuoit en son Cœur, que Cyrus s'auançant en âge, pourroit peut-estre deuenir plus sensible à l'ambition qu'à la iustice; & luy donner les moyens d'acheuer ce qu'il auoit proietté. Les choses estoient en ces termes, lors que voyant vn iour le Prince. encore plus chagrin qu'à l'accoustumée, & remarquant qu'il n'y auoit point d'occupations, ny de diuertissemens qu'il n'eust refusez; Seigneur, luy dis-ie, iusques à maintenant, vous m'avez tousiours fait l'honneur de me croire, quand i'ay pris la liberté de vous aduertir de quelque chose, que vous ne pouuiez pas sçauoir, dans vn âge si peu auancé que le vostre: mais aujourd huy que ie vous voy mener vne vie si differente & si esloignée de celle que vous meniez autrefois; ie ne puis que ie ne vous en demande la cause. Ne m'avez vous pas dit assez souuent, me respondit il, que les occupations des Enfans, ne deuoient plus estre celles des hommes? Je vous l'ay dit Seigneur, luy dis-ie: mais il y a bien de la difference, entre ne faire plus ce que font les Enfans, & ne faire rien du tout. Il est vray Chrisante, me respondit le Prince, que si ie ne faisois tousiours, que ce que ie fais presentement, ie serois indigne de viure: mais le malheur de ma condition, veut que i'aye besoin de cét interuale, pour chercher les voyes de changer de vie. Quoy Seigneur, luy dis-ie, vous parlez du malheur de vostre condition, comme si vous n'estiez pas nay Fils d'un Grand Roy, & d'une Grande Reine, que la Fortune fau-

rife de telle forte, qu'ils font adorez de tous leurs Sujets, & respectez de tous leurs Voifins. Vous, dis-je, qui pouuez prevoir fans crime, que vous ferez vn iour poffeffeur d'un grand Royaume, où la Paix est si folidement establie, que rien ne l'en fçauroit bannir. Vous, dis-je, enfin, que les Dieux ont fait naistre, avec tant de rares qualitez; Vous de qui l'esprit est grand; de qui l'ame est generéuse; de qui les inclinations sont nobles; de qui la Personne est admirablement bien faite; de qui la fanté & la vigueur sont incomparables; & de qui l'adresse du corps, secondant les genereux mouuemens du cœur, peut vous faire executer facilement, les actions les plus Heroïques. Quand ie serois tout ce que vous venez de dire, me respondit brusquement Cyrus, à quoy me seruiroit cette disposition à faire de grandes choses? Et s'il est vray que les Dieux ayent mis en moy, quelqu'une des qualitez necessaires, pour les actions peu communes; ne suis-je pas le plus malheureux des hommes, de sembler estre destiné, à passer toute ma vie dans vne oyfueté honteuse; qui, si i'y demeuerois tousiours, seroit douter au Siecle qui suiura le nostre, si Cyrus auroit esté? Non non, Chrisante, ie ne suis pas si heureux que vous pensez; particulierement depuis le iour qu'Harpage me parla dans la Forest, i'ay souffert des choses qui vous feroient pitié si vous les sçauiez; & que ie vous diray, si vous me promettez de m'estre fidelle & de me seruir. Seigneur, luy dis-je, ie ne puis iamais manquer de
fide-

fidelité, non pas mesme à mes ennemis: mais ie ne puis non plus vous promettre de vous seruir que dans les choses iustes. Ie n'en veux pas davantage, me dit il, & alors me regardant d'une façon toute propre à gagner le cœur des plus Barbares; Mon cher Chrisante, poursuiuit il, si vous scauiez le martyre secret que i'ay souffert depuis long temps, ie vous donnerois de la compassion. Car enfin, Harpage m'a proposé d'aller à la guerre, & ie l'ay refusé. Vous en repentez vous, Seigneur? luy dis-ie en l'interrompant: Non, me dit il, mais cela n'empesche pas, que ce ne me soit vne auanture bien fascheuse, de voir qu'apres tout, il y a vn Homme au monde, qui m'a voulu porter à vne chose difficile, sans que ie l'aye acceptée. Et à n'en mentir pas, si i'auois fuiuy mon inclination, ie n'aurois pas esté huit iours apres cette fascheuse auanture, sans aller chercher la guerre, en quelque endroit de l'Vniuers; pour luy faire voir, que si ie ne voulus pas faire celle qu'il me proposoit, ce fut parce que ie la trouuay iniuste, & non pas parce qu'elle me parut dangereuse. Car qui scait, me dit il, si Harpage dans le fond de son cœur, ne me soubçonne pas plustost de foiblesse, qu'il ne me louë de moderation? Ie suis dans vn âge, où cette vertu peut estre raisonnablement suspecte; & ie ne seray iamais en repos, que ie ne l'aye iustificée, par vne autre dont à mon aduis, la pratique est vn peu plus perilleuse. Tant y a, me dit il, Chrisante, ie suis las de mon oyssiueté; & ie ne puis comprendre, pourquoy vous m'a-

uez esleué comme vous avez fait, pour ne vouloir exiger de moy que ce que ie fais. L'on m'a dit dés que i'ay ouuert les yeux, qu'il falloit estre infatigable; que la mollesse estoit vn deffaut; l'on m'a appris en suite, que la valeur estoit vne qualité essentiellement necessaire à vn Prince: apres l'on m'a enseigné comment il falloit combattre: & comment il falloit se seruir d'un Arc, d'un Iavelot, d'un Bouclier, & d'une Espée: Mais à quoy bon toutes ces choses, si ie les laisse inutiles? à quoy bon estre infatigable, si ie passe toute ma vie, dans la tranquillité de la Cour? à quoy bon estre nay avec quelque valeur, si ie suis dans vne paix continuelle? à quoy bon auoir del'adresse, si ie n'ay à combatre que des Bestes, qui ne sçauent que ce que la Nature leur a enseigné? Enfin Chrifante, (pour ne vous déguiser pas mes sentimens) en me disant tout ce que l'on m'a dit, & en m'apprenant tout ce que l'on m'a appris; il me semble que l'on m'a assez authorisé pour acheuer de faire ce que i'ay resolu, aussi tost que i'en auray trouué les moyens. Et que voulez vous faire? luy dis-ie; Je veux, me respondit il, quitter la Cour; m'en aller passer en Assirie; & de là en Phrigie; où l'on m'a dit qu'il y a guerre: Et puis que vous voulez que ie vous parle avec sincerité; ie veux m'instruire par les voyages; ie veux m'esproouer dans les occasions; ie veux me connoistre moy mesme; & s'il est possible, ie veux me faire connoistre à toute la Terre. Ce dessein est grand, luy respondis-ie, & ne peut partir que d'une Ame toute noble: Mais, Seigneur,

gneur, il ne faut pas l'exécuter légèrement. Je ne sçay pas si ie le pourray exécuter, me répondit il, car la Fortune a sa part à toutes choses : mais ie sçay bien que ie feray tout ce qui fera en mon pouuoir pour cela. Hé! de grace, adiousta ce Prince, n'entreprenez pas de m'en destourner : car tout ce que vous pourriez me dire, seroit absolument inutile. Je sçay le respect que ie dois au Roy & à la Reine; & ie sçay de plus, que i'ay vne tendresse inconceuable pour l'un & pour l'autre; mais apres tout, la gloire m'arrache d'apres d'eux; & soit que vous y consentiez, ou que vous n'y consentiez pas; croyez mon cher Chrifante, que ie trouueray les voyes de faire ce que ie veux, ou que la mort fera le seul obstacle qui m'en pourra empêcher. Cyrus prononça toutes ces paroles, avec vne action si animée; & avec tant de marques d'vne veritable ardeur heroïque; que ie fus quelque temps à le considerer, sans pouuoir luy répondre. Ses yeux estoient plus brillans qu'à l'accoustumée; son teint en estoit plus vermeil; & il m'aparut quelque chose de si grand & de si diuin en toute sa Personne, & quelque chose de si ferme en tous ses discours; que ie n'osay le contredire ouuertement. Je l'aduouë, i'eus du respect pour cette Vertu naissante; & ie ne pûs me résoudre, de combattre ce que i'admirois. Enfin ie luy demanday huit iours, pour songer à ce que i'auois à faire, ne voulant rien faire en tumulte, dans vne chose si importante : i'eus bien de la peine à les obtenir; car il auoit resolu de partir,

durant le voyage que Cambise estoit allé faire, pour visiter la Frontiere qui regarde la Medie, où les Peuples s'estoient pleints de la violence de leur Gouverneur. Or, Seigneur, ie me trouuay estrange-ment embarrassé en cette rencontre; ie voyois par les aduis que la Reine receuoit tous les iours d'Ecbatane, que les frayeurs d'Astiage augmentoient, au lieu de diminuer; & qu'ainsi il estoit presque indubitable que ce Prince violent, defiant, & scrupuleux, se porteroit à faire perir Cyrus, ou à declarer la guerre à la Perse; & que lequel que ce fust des deux, c'estoit vne chose qu'il seroit bon d'éviter s'il estoit possible. Pendant cela, ie proposay avec adresse à la Reine, que ie voyois toujours plus inquietée, des aduis qu'elle receuoit; de persuader au Roy son Mary, d'enuoyer le Prince son Fils voyager inconnu, afin de s'instruire dans les Pais Estrangers; & de laisser passer en mesme temps, vne constellation si maligne. Mais elle me respondit, que Cambise estant persuadé que les mœurs des Persans estoient generalement parlant, plus vertueuses que celles des autres Peuples, il n'y consentiroit iamais; à moins que de luy dire la pressante raison qui l'y deuoit obliger. Mais que pour celle là, elle aduoüoit que dans le respect qu'elle auoit pour le Roy son Pere, elle ne pouuoit se résoudre à la luy apprendre. Je vis bien neantmoins à trauers beaucoup d'autres choses qu'elle m'opposa qu'elle eust bien voulu que le Prince son Fils eust esté esloigné d'elle, le iugeant si exposé; mais la tendresse maternelle, iointe à ce qu'elle ne
vou-

vouloit pas aprendre au Roy son Mary, la cruauté du Roy son Pere; faisoit qu'elle ne consentoit pas absolument au départ de Cyrus. Car elle voyoit bien, que selon les apparences, cela deuoit produire vn bon effet: supposé que l'on déguisast si bien Cyrus, & que l'on cachast si bien sa route, qu'il ne peust pas estre suiuy, par les Espions qu'Astiage auoit dans Persepolis, & que l'on ne connoissoit pas. Elle voyoit de plus, que comme le Roy des Medes estoit fort vieux, & fort changeant en ses opinions; il estoit à croire que pendant le voyage de ce ieune Prince, il pourroit arriuer qu'il mourroit, ou qu'il se gueriroit de ses apprehensions; aprenant que celui qu'il redoutoit si fort, bien loing de se mettre à la teste d'une Armée pour luy faire la guerre, s'en seroit allé voyager, sans fuite & sans train, proportionné à sa condition. Mais quoy que la Reine conuist toutes ces choses, & les aduoüast; la veüe de son Fils luy estoit si chere, qu'elle ne pouuoit prendre cette fâcheuse resolution, quelque necessaire qu'elle la vist estre. Voyant donc dans son esprit tous ces sentimens; & connoissant en effet, que le dessein que Cyrus auoit formé, par le seul desir de la gloire; estoit le seul que l'on pouuoit prendre par prudence, pour sa conseruation, & pour maintenir la paix entre deux grands Royaumes; ie me resolus sans rien descouuir au Prince, des motifs qui me portoient à consentir à ce qu'il vouloit, de fauoriser sa fuite; & d'estre moy mesme le compagnon de sa fortune, & le tesmoin de cette vertu, dont j'attendois

de

156 LE GRAND CYRUS,
de si grandes choses. Et certes ce ne fut pas sans
raison: que ie luy cachay les sujets de crainte que
nous auions pour sa vie, s'il demeueroit plus long
temps en Perse; puis qu'il est certain, que s'il eust
sçeu la verité, il eust bien tost changé de resolu-
tion; & n'eust iamais consenty à quitter le Nom
de Cyrus, pour prendre celui d'Artamene, com-
me ie le luy conseillay. De vous dire, Seigneur,
quelle fut la ioye de ce ieune Prince; lors que l'e-
stant allé trouuer dans sa Chambre, ie luy apais que
ie m'estois laissé vaincre, & persuader ce qu'il vou-
loit, pourueu qu'il me promist que durant le voya-
ge qu'il alloit entreprendre, il defereroit tousiours
quelque chose à mes prieres, ie n'aurois iamais fait;
estant certain que ie n'ay veü de ma vie tant de
marques de satisfaction en personne, qu'il en parut
en ses yeux. Ha! Chrisante, s'écria t'il en m'em-
brassant, apres ce que vous faites auourd'huy pour
moy, ne craignez pas que ie vous refuse iamais
rien: allons seulement, allons; & du reste ne vous
en mettez pas en peine; car tant que vous ne me
deffendrez pas les choses iustes & glorieuses, ie ne
vous desobeiray iamais. Enfin, Seigneur, pour
n'abuser pas de vostre patience, nous resolumes
Cyrus & moy, que le seul Feraulas, auquel il n'a-
uoit pas caché son dessein, & deux hommes pour
le seruir, seroit tout ce que nous menerions. Pour
ce qui estoit de nostre subsistance, nous prismes
tout ce que le Prince auoit de Pierreries, qui n'e-
stoient pas en petit nombre: car encore que no-
stre Nation face profession ouuerte, de mespriser
les

les choses superflües, & trop magnifiques; la Reine qui suiuant la coustume de son País, en auoit apporté vne quantité prodigieuse; en auoit donné la meilleure partie à Cyrus; dont il ne se seruoit toutesfois, que pour les Festes publiques, & dans les grandes ceremonies; afin de se partager; entre la magnificence Medoise, & la moderation Persienne, de peur d'irriter l'vne ou l'autre de ces deux Nations. Nous prîmes donc toutes ces Pierreries; & le Prince ayant feint de vouloir aller à la Chasse, avec peu de monde; nous fîmes durer cette Chasse iusques à la nuit; & nous estant escartez dans la Forest; & retrouuez à vn rendez-vous, que nous nous estions donné; nous nous mîmes en chemin; & commençâmes vn voyage, dont les admirables suites m'espouuentent, toutes les fois qu'elles me repassent dans la memoire. Mais auparauant que de partir, le Prince escriuit au Roy son Pere, pour luy demander pardon, de sortir de ses Estats sans son congé: il escriuit aussi à la Reine sur le mesme sujet; & donna mesme ordre, sans m'en rien dire, que l'on portast vn Billet à Harpage; dans lequel il luy disoit, qu'il verroit bien tost par quels sentimens il auoit agi, lors qu'il auoit refusé ses offres. Pour moy, ie ne creus pas qu'il fust à propos que j'escriuisse à la Reine, de peur que ce que j'escrirois ne fust veü du Roy; qui auroit pû comprendre par là, ce que la Reine ne vouloit pas qu'il sçeuft. Enfin, Seigneur, Cyrus cessa d'estre Cyrus; & ce ne sera plus que sous le Nom d'Artamene, que vous apprendrez les merueilleuses cho-

choses qu'il a faites. Apres auoir campé dans les Forests durant trois iours, où nous changeasmes d'habillemens, & marché durant trois nuits; nous arriuasmes bien tost à la Susiane, que nous trauersasmes; ce chemin nous semblant plus seur que nul autre, pour entrer dans l'Assirie; de qui, comme vous sçauetz, Babilone est la Capitale; Ville qui estoit alors en la plus grande splendeur, où iamais Ville ait esté. Mais, Seigneur, ce n'est pas icy où i'en dois parler; & comme tous ceux qui m'escoutent, à la referue de Thrasibule, ont aidé à la destruire, ils n'ignorent pas ce qu'elle estoit. Je vous diray donc seulement, qu'encore qu'Artamene n'eust pas fait dessein de prendre le party des Assiriens contre les Phrigiens; à cause que ces premiers estoient les anciens Ennemis d'Assiage; ie ne laisfay pas de le porter à voir cette Cour là; qui estoit la plus grande & la plus pompeuse qui fust en toute l'Asie. Comme nous aprochasmes de Babilone, Artamene reçeut vn desplaisir bien sensible: car comme nous marchions le long de l'Euphrate, & que ie luy faisois admirer la merueilleuse scituation de cette superbe Ville; que l'on a bastie entre deux des plus beaux Fleuves du monde; le Tigre n'estant gueres moins fameux que l'Euphrate; il passa deux hommes aupres de nous, qui dirent que la Reine auoit eu tout à la fois, vne grande ioye, & vne grande douleur. Or, Seigneur, il faut que vous sçachiez, que Cambise auoit voulu que le Prince son Fils sçeuft les langues des Nations les plus celebres qui soient au monde: luy
sem-

semblant, disoit il, estrange, qu'un Prince n'entende pas le langage de ceux dont il doit un iour recevoir des Ambassadeurs. Ainsi comme la Nation des Assiriens, estoit la plus fameuse de toutes, le Prince sçavoit leur langue, & ie la sçavois aussi. Entendant donc ce que ces deux hommes dirent; il leur demanda fort civilement en la mesme langue, quelle estoit cette ioye & cette douleur, que leur Reine avoit reçeuë? l'un d'entr'eux luy respondit, que quant à la ioye, c'estoit que depuis huit iours, la guerre que l'on croyoit aller estre tres forte, entre le Roy d'Assirie, & le Roy de Phrigie, s'estoit heureusement terminée par vne Paix avantageuse, qui avoit esté publiée, depuis deux iours seulement. Mais que le lendemain, la ioye de cette Grande Reine, qui gouvernoit seule ce grand Royaume, depuis la mort du Roy son Mary, comme estant effectivement à elle, quoy qu'elle eust fait Couronner le Prince son Fils; avoit reçu un desplaisir tres sensible: que ce qui l'avoit causé, estoit que n'ayant que ce Fils unique, auquel elle vouloit faire espouser la Fille d'un Prince appelé Gadatte, dès que la Paix avoit esté conclüe; & laquelle il ne pouvoit aimer; il s'estoit dérobé de la Cour, sans que l'on eust pû sçavoir ce qu'il estoit devenu. Apres que cét homme eut satisfait à la demande que le Prince luy avoit faite, & que ie l'en eus remercié; il poursuivit son chemin & nous le nostre. Mais venant à regarder Artamene, ie le trouuay tout changé & tout melancolique; Et quoy, Seigneur, luy dis-ie en souriant, prenez

vous

vous vn si grand intereſt aux choſes qui regardent la Reine Nitocris , que vous deuiez partager ſon affliction ? Chriſante, me dit il, quoy que ie ſçache bien que cette Princeſſe eſt la gloire de ſon Sexe ; & que le bruit de ſon Nom & de ſa Vertu , m'ait donné beaucoup d'eſtime pour elle ; ce n'eſt pas toutefois, ce qui m'afflige le plus. Mais n'admirez vous point, poursuiuit il, la bizarrerie de ma fortune ? ie viens pour faire la guerre, & c'eſt ſans doute moy qui fais la Paix. Je cherche vn Pais de trouble & de diuiſion , & i'arriue en vn Pais de tranquillité & de repos. Je me prepare à entendre le bruit des Trompettes , & ie n'entendray que les cris d'allegreſſe que ce Peuple fait ſans doute pour ſon bonheur. Que ſi pour me conſoler de voir l'effet d'vn deſſein ſi noble differé, ie veux au moins ſçauoir , de quelle façon le plus puiffant Prince d'Alie, regne dans la plus ſuperbe Ville du Monde; il ſe trouue que ce Prince n'y eſt plus ; & que cette Cour eſt en larmes & en deuil. Mais Feraulas, diſoit il en ſe tournant de ſon coſté, cette derniere choſe ne m'inquiete gueres : & ſi l'autre ne me tourmentoit pas dauantage , i'en ferois bien toſt conſolé. Feraulas auſſi bien que moy , le conſoloit de cette petite diſgrace , que nous ne croyons pas auſſi grande qu'il la croyoit. Cependant nous arriuaſmes dans Babilone, que nous viſitaſmes avec grand ſoing : le Prince en obſerua toutes les Fortifications : & i'eſtois eſtonné de voir, avec quel iugement il parloit des choſes qu'il ne pouuoit pas meſmes auoir aprifes. Cette humeur guerriere qui le

poſ-

possedit, faisoit qu'il s'arrestoit bien plus à tout ce qui auoit quelque raport avec elle, que non pas aux autres choses: il consideroit bien plus attentiuement, les prodigieuses Murailles de cette grande Ville; les fosséz pleins d'eau qui l'environnent; les cent Portes d'Airain qui la ferment; l'Euphrate qui la diuise & qui la rend plus forte; que non pas la magnificence du Palais des Rois; celle de ces merueilleux jardins, que l'on a dit qui estoient en l'air, parce qu'ils sont sur les Maisons & sur les Murailles; ny que celle du Temple de Jupiter Belus, qui est pourtant, comme vous le sçavez, vne des plus rares choses du Monde. Toutes les fois que nous nous promenions, ou que nous faisons voyage, toutes ses pensées n'alloient qu'à la guerre: Si ie voulois prendre cette Ville, nous disoit-il, ie l'attaquerois par vn tel costé: vne autrefois voyant vne Plaine; où il y auoit quelque petite eminence, il me demandoit s'il ne faudroit pas s'en rendre Maistre si l'on auoit à donner Bataille en cet endroit? & l'on eust dit dès ce temps là, veû la façon dont il regarda Babilone, qu'il auoit desia dessein de la prendre; & qu'il sçauoit desia quelque chose, de ce qui est arriué depuis. Mais comme il y auoit beaucoup à voir dans vne si belle Ville, nous y fusmes prés d'vn mois; pendant lequel il vit plusieurs fois la Reine, qui certainement estoit vne des plus Grandes Princeesses du Monde. Elle faisoit alors acheuer ce magnifique Pont, & ce grand Ouurage, par lequel elle changea le cours de l'Euphrate, qui depuis a donné tant de

peine à Artamene : & comme malgré le desplaisir qu'elle auoit de l'absence du Prince son Fils , elle n'abandonnoit point son dessein ; Nous la voyons tous les matins & tous les soirs , suiuite de toute sa Cour, aller elle mesme voir trauailler & haster vn labour , qui rendra sans doute son Nom illustre , à toute la Posterité. Nous vismes souuent aupres d'elle Mazare Prince des Saces ; qui depuis se trouua estrangement meslé dans les auantures de mon Maistre ; qui luy causa mille desplaisirs , & qui luy pensa mesme couster la vie. Artamene considerant vn iour Nitocris, me dit en se tournant vers moy ; cette Princeesse par les soins qu'elle prend, me donne de la confusion : car apres tout , adiousta t'il , c'est pour sa gloire qu'elle trauaille ; & ie n'ay encore rien fait pour la mienne. Ne vous en inquietez pas , Seigneur , luy dis-ie , puis qu'enfin vous auez encore si peu vescu, que vous n'auetz pas grand sujet de pleindre le temps que vous auez laissé perdre ; & vous auez encore tant à viure, que vous n'auetz pas raison non plus , d'aprehender de n'auoir pas loisir de faire parler de vous. Neantmoins il falut contenter son impatience, & partir de Babilone ; principalement depuis qu'il eut sçeu qu'il y auoit apparence de guerre, entre les Grecs Asiaticques ; comme aussi entre le Roy de Lydie, & celuy de Phrigie ; qu'on disoit n'auoir fait la Paix avec les Assiriens, que pour n'auoir pas tout à la fois , tant d'ennemis sur les bras. Mais comme ie n'estois pas si hasté que luy, de l'exposer aux perils ; ie tafchay de le faire refoudre, en attendant que ces guerres dont on par-

loit,

loit, fussent ouvertement déclarées; de voir tous ces diuers Pais sans prendre party. Ce ne fut pas sans peine qu'il y consentit: mais le faisant souuenir qu'il m'auoit promis quelque deference à mes prieres durant nostre voyage; il s'y resolut; avec beaucoup de repugnance. Nous vismes donc ces petits Estats, qui sont gouuernez par de si Grands hommes; & Artamene tout impatient qu'il estoit, de se voir les Armes à la main; ne fut pas marry de s'estre laissé persuader. En effet il faut aduoüer, que la Nation Greque a quelque chose au dessus de beaucoup d'autres: & que si elle estoit aussi vnüe qu'elle est diuisée; que ceux qui habitent leur ancien Pais, se fussent ioints à ceux qui sont en Asie; ils pourroient peut-estre bien apprendre à obeir, à ceux qu'ils appellent Barbares. Tant y a, Seigneur, qu'apres auoir veü plusieurs choses, qui seroient trop longues à dire; nous fusmes à la Ville de Millet, que nous trouuâmes toute partialisée: les vns regrettant leur Prince que les autres auoient banny; & les autres apprehendant qu'il ne recouuast son Estat, de peur d'estre traitez comme des rebelles. Nous vismes en suite la Ville de Mius, & celle de Prienne, qui sont toutes deux dans la Carie: Nous fusmes apres à Clafomene, à Phocée, & à Ephese; ou la beauté du Temple de Diane, pensa presque persuader à Artamene, que nostre Nation auoit tort de n'en bastir iamais; & de n'offrir ses Sacrifices que sur le haut des Montagnes; ne iugeant pas que les Ouurages des hommes, puissent estre dignes d'estre la Maison des Dieux.

Et certes il faut aduoüer que ce Temple est vne chose si magnifique, qu'elle merite bien la reputation qu'elle a d'estre vne des Merueilles du Monde. Nous sçeuſmes en ce lieu là, que le dernier Roy de Lydie, nommé Aliatte, & Pere de Cresus, qui regne auourd'huy, y auoit eu beaucoup de deuotion: & qu'il y auoit en effet enuoyé des Offrandes si riches, que le Temple de Delphes n'en auoit pas qui le fussent dauantage, quoy qu'il soit vn des plus celebres de toute la Terre; & qu'il soit mesme plus ancien que celuy d'Ephese. Mais nous aprismes aussi, que les Habitans de cette fameuse Ville, n'estoient pas si satisfaits de Cresus, qu'ils l'auoient esté de son Pere: le bruit courant qu'il auoit dessein de leur declarer la guerre; ce qui fut cause qu'Artamene pour s'en esclarcir y tarda quelques iours, pendant lesquels nous admirasmes cette multitude d'Estrangers, qui venoient en foule consulter l'Oracle. Je voulus obliger Artamene de s'informer quel deuoit estre le succès de son voyage; & quelle deuoit estre sa fortune, mais il ne le voulut pas: & me dit que pour luy, il croyoit que c'estoit tesmoigner plus de respect pour les Dieux, de ne vouloir pas sçauoir leurs secrets; que de vouloir par vne impatience inutile, penetrer si auant dans l'aduenir. Cependant il est certain, que ce qui l'en empescha principalement, ce fut la crainte qu'il eut de ne trouuer pas dans la responce de la Deesse, ce qu'il desiroit si ardemment; c'est à dire des occasions de guerre & de gloire. Mais la suite des choses a bien monstré, que sa crainte estoit

estoit mal fondée : & que les Dieux qui voyoient dans ses destins , ne luy pouuoient promettre que des Victoires & des Triomphes. Pendant que nous fumes à Ephese , nous conuersasmes avec beaucoup de Grecs , qui vinrent en ce lieu là , ou par curiosité , ou par deuotion ; & entre les autres , Periandre Roy de Corinthe y vint inconnu , & logea en mesme lieu que nous ; ce qui lia vne amitié assez estroite entre luy & moy , s'il m'est permis de parler ainsi d'un Souuerain. Ce Sage Prince qui passe pour vn des excellens Hommes de toute la Grece , eut tant d'inclination pour Artamene , qu'il me fit promettre , que nous passerions à Corinthe , si l'ordre de nos affaires , & la route que nous deuions prendre nous le permettoit. Apres auoir donc visité toute la Carie ; & vne partie de la Lydie , comme ie l'ay desia dit , nous fumes en la haute & basse Phrigie. Nous vismes en la premiere , la grande Ville d'Apamée ; & en l'autre le mont Ida , le Port de Tenedos , le Fleuve de Xanthe , & les déplorables ruines de Troye. Ce fut là qu'Artamene s'arresta avec beaucoup de plaisir ; & que se voyant aux mesmes lieux où le Vaillant Hector , & le redoutable Achille auoient combattu , il ne s'en pouuoit tirer ; & il passa des iournées entieres , à regarder le Tombeau de ce dernier demi-Dieu. Mais comme depuis que nous estions entrez dans l'Ionie , nous auons toujours eu vn homme de l'Isle de Samos , qui ayant fort voyagé , & estant fort sçauant aux choses de l'Antiquité , nous guidoit , & nous monstroit tout ce

166 LE GRAND CYRVS,
qu'il y auoit de rare; ce fut là qu' il pensa venir à
bout de sa patience, en luy faisant cent questions &
cent demandes, sur le Siege d'Ilium. Il y reste en-
core quelques ruines, de deux grands Chasteaux
de Marbre, que les flames espargnerent, & que le
Temps a iusques icy respecté; ce Prince les visita,
avec vn plaisir extrême: & parcourut tous les ri-
uages, des fameux Fleuues de Scamandre, & de Si-
mois. Enfin cette Terre qui a autrefois esté arro-
sée de tant d'illustre sang, luy sembloit vne Terre
consacrée aux Dieux; tant il auoit de veneration
pour elle. Cependant cét excellent Grec, que nous
auions avec nous, luy ayant dit que Periandre, que
nous auions veû dans Ephese, n'estoit pas seul Sage
en Grece; & qu'enfin cette Nation commençoit
de n'estre pas moins remplie d'excellens Hom-
mes, qu'elle l'estoit du temps d'Agamemnon, d'V-
lysse, & de Nestor; commença aussi de mettre en
son cœur, vne forte enuie d'y aller. Si bien que ne
voyant pas que la guerre de Lydie, ny celle de Phri-
gie, s'auançassent fort; ie luy persuaday de passer
en Grece, ce que nous fîmes: & pour commencer
par ce qu'elle auoit de plus grand, nous fûmes
droit à Athenes, dont il admira la beauté, aussi
bien que celle du fameux Port de Pirée: comme
l'ordre merueilleux, que les Loix d'un homme re-
puté souuerainement sage y entretenoit. Nous
sçeûmes que cét excellent Homme apellé Solon
estoit banny volontairement de son Pais pour dix
ans, afin de ne changer plus rien à ses Loix: ayant
obligé ses Citoyens par serment, de les obseruer
iuf-

iusques à son retour. Artamene connut Pisistrate en ce lieu là, qui à ce que l'on disoit, aspirait à la tyrannie. Mais durant que nous estions dans Athenes, il courut bruit que Solon s'estoit arresté à l'Isle de Chypre : si bien que i'aduouë que ie contribuay beaucoup, au dessein qu' Artamene prit, d'aller en ce lieu là : tant pour voir la plus belle Isle de la Mer Egée, & le celebre Temple de Venus ; que pour connoistre le plus fameux sage de Grece. Nous eufmes pourtant le malheur de ne l'y trouuer plus ; bien est-il vray qu' Artamene eut du moins l'auantage, d'y faire amitié particuliere, avec vn Prince nommé Philoxipe, de grand esprit, & de grande vertu. Mais comme ie ne veux pas m'estendre, sur toutes les rencontres de nostre voyage, & que ie ne le vous raconte qu'afin que vous vous estonniez moins, des grandes choses que mon Maistre a faites, dans vne si grande ieu- nesse ; ie reserueray pour quelques autres occasions, plusieurs petites auantures qu'il eut, aux diuers lieux où nous passasmes. Ainsi sans vous particulariser ce grand nombre d'Isles que nous vismes dans la Mer Egée, ie vous diray seulement qu'apres nostre retour à Athenes, où mon Maistre auoit promis à Pisistrate de retourner ; nous fusmes à Lacedemone, de qui le gouvernement ne luy pleut pas ; cette grande Ame ne pouuant s'imaginer, que deux Rois peussent compatir ensemble ; elle qui auroit trouué toute la Terre trop petite, pour assouuir pleinement son ambition. Nous fusmes en suite à Delphes, à Argos, à Micenes, & à

Corinthe, où le sage Periandre nous reçut magnifiquement. Car cét excellent Homme est persuadé, que le droit d'Hospitalité, doit estre vn des plus inuiolables: & qu'ainsi l'on ne peut faire trop d'honneur aux Estrangers. Aussi voulut il que la Princesse Cleobuline sa Fille, de qui la beauté, la sagesse, & le sçauoir, l'ont renduë celebre par toute la Grece, ne refusast pas sa conuersation à Artamene: qui estoit deuenu sçauant en la langue Grecque, qu'il pouuoit estre pris, pour originai- re de ce Pais là. Periandre luy fit mesme entendre pour le regaller, ce fameux Musicien nommé Arion, qui de l'Istme de Corinthe, à porté sa reputation par toute la Terre; tant pour l'excellence de son Art, que pour le Dauphin qui le sauua, comme vous l'avez sçeu sans doute. Je ne m'amuse pas, Seigneur, à vous dire que nous vismes mille belles choses pendant ce voyage, que mon Maistre remarqua, avec beaucoup de iugement; & qu'il profita de tout ce qu'il y auoit de bon, dans les mœurs ou dans les coustumes, de tous ces Peuples differens que nous visitames: estant aisé de connoistre, par le grand nombre des vertus qu'il possede, que c'est vne acquisition qu'il a faite en plus d'vn lieu. Mais ie vous diray enfin, que Corinthe ayant vn Port où l'on aborde de toutes parts; nous sçeûmes que la guerre de Lydie & de l'Ionie estoit declarée: & qu'apres que cét orage auoit si long temps grondé, il estoit fondu sur ces deux Prouinces. Si bien qu'Artamene impatient qu'il estoit, de se voir des enne-
mis

mis à combattre ; se resolut de s'en aller ietter dans Ephese, pour la deffendre contre Cresus qui l'attaquoit : voulant du moins, dit il à Periandre en prenant congé de luy, recompenser en quelque forte les Grecs Asiaticques, de la ciuilité qu'il auoit rencontrée, parmy les veritables Grecs. Ainsi Periandre nous ayant fait trouuer vn Vaisseau bien equipé, nous nous mismes à la voile, avec vn vent tres fauorable. Artamene croyant auoir bien tost vne occasion de mettre en pratique, cette valeur prodigieuse, que la Nature luy à donné, & que le desir de la gloire, a porté à vn si haut point; estoit dans vne ioye qui n'est pas imaginable : Mais la Fortune qui estoit lasse de le faire attendre si long temps, les occasions de se signaler ; luy en donna vne qu'il n'attendoit pas ; & qui pensa luy estre bien funeste. Car tout d'vn coup, vn de nos Mariniers cria, qu'il voyoit quatre voilles à la Mer qui venoient sur nous : & que si l'on n'y prenoit garde, ces quatre Vaisseaux auroient bien tost ioint le nostre. A cét aduis, le Pilote obserua ce qu'on luy monstroit : & plus estonné que le premier, il cria que sans doute c'estoit le vaillant Corsaire qui nous venoit inuestir. Pardonnez moy genereux Thrasibule, dit alors Chrisante en interrompant son recit, si ie suis contraint pour suiure ma narration exactement, de vous donner vn Nom que vous auez rendu si redoutable, sur toutes les Mers où nous auons passé.

Non non, luy dit Thrasibule, ie ne trouueray

M 5 point

point mauvais, que vous me donniez vn Nom, que ma mauuaise fortune m'a fait porter: & que peut-estre mon bonheur à rendu assez considerable, sur la Mer Egée, sur l'Helespont, & sur le Pont Euxin; pour en auoir osté toute l'infamie qui suit la qualité de Pyrate. Continuez donc vostre recit; & ne cachez pas la moindre circonstance, d'une des plus grandes actions de la vie d'Artamene: quoy que ie sçache qu'il en a fait d'admirables.

Chrisante voyant que Thrasibule auoit cessé de parler; & que tous ces Princes renouelloient leur attention, par ce qu'ils venoient d'entendre reprit ainsi la parole.

Ce Pilote donc, ayant asseuré que c'estoit le vaillant Corfaire, qui nous venoit inuestir; sans attendre d'autre commandement, voulut changer sa route, & tascher d'éviter la rencontre d'un Ennemy accoustumé à vaincre: & de qui les forces estoient tant au dessus des nostres. Mais Artamene ne s'en fut pas si tost aperçeu, qu'entrant en vne colere estrange, il prit son Espée d'une main, & luy arracha le Timon de l'autre. Non non, luy dit il, tu ne feras pas le Maistre du Vaisseau: & si tu ne veux me conduire droit aux Ennemis, ie vay te ietter dans la Mer, ou te passer mon Espée au trauers du corps. Cét homme surpris. aussi bien que moy, d'un discours si violent, se ietta à ses pieds; & luy dit qu'il ne pensoit pas qu'il voulust aller vers des Ennemis, qu'il n'estoit pas permis d'esperer de vaincre. Fais seulement ce que ie veux, luy re-

spon-

spondit Artamene, & laisse le soing du reste, à la
 conduite des Dieux & mon courage. Entendant
 parler le Prince de cette sorte; & ayant appris des
 Mariniers, combien le fameux Corsaire estoit re-
 doutable; Seigneur, luy dis-ie, que voulez vous
 faire? Je veux vaincre ou mourir, me respondit
 il, & ne refuser pas la premiere occasion, que la
 Fortune m'ait offerte. Mais Seigneur, luy repli-
 quay-ie, le moyen de vaincre, en combattant sans
 esperance? Je vous l'ay desia dit, adiousta le Prin-
 ce, si nous ne pouuons vaincre nous mourrons: &
 ie l'aime beaucoup mieux, que de ne combattre
 pas, & de fuir lâchement à la premiere occasion
 où s'est trouué Artamene. Seigneur, luy repli-
 quay-ie, se retirer deuant vn Ennemy trop fort,
 n'est pas vne fuite honteuse, mais vne prudente
 retraite; & il ne faut pas confondre la temerité
 & la valeur. Je ne sçay pas encore trop bien, me
 dit le Prince assez brusquement, faire toutes ces di-
 stinctions: c'est pourquoy de peur de me tromper,
 en vne chose où il va de mon honneur; ie veux
 prendre le chemin le plus assésuré, qui est celuy de
 combattre. Et c'est pour cela, dit il en se tournant
 vers les Soldats & vers les Mariniers, que ie veux
 que chacun se prepare à faire son deuoir & à m'imi-
 ter. Pendant cette contestation, les quatre Vaif-
 seaux qui nous donnoient la chasse, & qui estoient
 beaucoup meilleurs voilliers que le nostre, estoient
 desia si proches, que ie iugeay qu'il n'y auoit plus
 rien à faire, qu'à penser à se deffendre: n'estant pas
 croyable que celuy qui n'auoit pas voulu se retirer,

vou-

voulust se rendre sans combattre. Je commençay
 donc d'aider au Prince à donner les ordres : &
 apres qu'il eut commandé à tous les siens de ne ti-
 rer point, qu'ils ne fussent vn peu plus près que la
 portée de la flèche; & à son Pilote de le porter tou-
 siours sur l'Admiral des Ennemis, Feraulas & moy
 nous nous rengeasmes aupres de luy. Je suis obligé
 de rendre ce tesmoignage à sa Vertu, que iamais
 peut-estre il ne s'est veû dans vn si grand peril,
 plus de fermeté qu'il en parut en l'ame de ce ieune
 Prince. Il fit mettre vn Arc & vn Carquois aupres
 de luy, outre celuy qu'il auoit à la main & sur l'es-
 paule; quantité de flèches, avec plusieurs jaelots:
 Mais il ne s'auisoit pas, de demander vn Bouclier,
 tant il songeoit peu à éviter le peril; si ie ne luy
 en eusse fait donner vn, pour s'en seruir lors
 qu'on aborderoit les Ennemis. Cependant le fa-
 meux Corsaire qui ne doutoit point du tout, qu'il
 ne nous prist sans combattre, veû l'inégalité de
 nos forces; commença de nous faire signe d'amei-
 ner; mais Artamene, qui par sa hardiesse auoit
 enfin inspiré de la valeur à tous ces Soldats, & à
 tous ces Mariniers, ayant commandé au Pilote de
 le mener droit aux Ennemis, & de tascher de ga-
 gner le vent; il fut si promptement & si adroite-
 ment obeï, qu'en fort peu de temps nous fusmes à
 la portée de la flèche les vns des autres, & mesme
 encore vn peu plus près. Si bien qu'au lieu d'amei-
 ner les voiles, comme le fameux Corsaire l'auoit
 creû; nous le courismes d'vne gresle des traits,
 qui tua plusieurs de ses Soldats, que nous vismes
 tom-

tomber sur le Tillac. Vn procedé si hardi, luy persuada qu'il y auoit sans doute quelque homme de grand cœur dans nostre Vaisseau : ou que peut-estre mesme pouuoit il y auoir quelques vns de ses Ennemis, qui plustost que de se rendre à luy, vouloient combattre en desesperez. Irrité donc qu'il fut de nostre temerité, il commença d'agir en homme qui sçauoit faire la guerre: car il commanda à tous ses Vaisseaux de nous enfermer entr'eux, afin de nous estonner & de nous prendre, sans estre obligé d'aborder. Mais quoy qu'il peust faire, il fut plus de deux heures sans en pouuoir venir à bout : & si le Prince eust pû se résoudre, de se contenter d'auoir eu la gloire de combattre avec des forces tant inégales, & de se retirer sans vouloir vaincre absolument; il ne se fust pas trouué dans le peril, où ie le vis bien tost apres. Car enfin ces quatre Vaisseaux, malgré tout l'Art de nostre Pilote, nous mirent au milieu d'eux; & commencerent de tirer sur nous, avec tant de violence; que nous combattions à l'ombre, par la multitude des traits qui couuroient nostre Vaisseau, & qui tomboient de toutes parts sur nos testes. Artamene voyant les choses en cét estat, commanda alors d'aller droit à l'Amiral, & de s'attacher à luy: on luy obeït; nous l'abordons; nous l'acrochons; & nous commençons vn combat, qui n'eut iamais de semblable. Artamene sautant au mesme instant, dans le Vaisseau du fameux Corsaire, le fameux Corsaire fit la mesme chose dans celuy d'Artamene: si bien qu'il y eut interuale d'vn moment, où les deux

Chefs

Chefs se trouuerent seuls parmy leurs Ennemis. Mais la chose ne fut pas long temps en ces termes; & il arriua en cette occasion, ce qui n'arriuera peut-estre iamais. Car comme nous ne songions qu'à suiure Artamene; tout se lança avec luy; tout se pressa pour le suiure; & tout passa dans le Vaisseau du Corsaire; excepté quelques vns qui tomberent dans la Mer, ou qui furent tuez, par ceux qui d'abord les repousserent. D'autre part, les Soldats du Corsaire ayant fait mesme chose que nous; & ayant suiuy leur Capitaine, avec mesme impetuosité, que nous auions suiuy le nostre: dans ce desordre & dans cette confusion, il se trouua qu'Artamene fut Maistre du Vaisseau du fameux Corsaire; & que le fameux Corsaire aussi, fut Maistre du Vaisseau d'Artamene. D'abord ils eurent tous deux de la ioye: mais venant à considerer, qu'ils n'auoient fait que changer de Nauires; & que comme Artamene par des menaces, faisoit obeir les Mariniers de l'illustre Pyrate; l'illustre Pyrate aussi, faisoit suiure ses ordres à ceux d'Artamene; ils recommencerent le combat: & chacun voulant rentrer dans son Vaisseau, combatit avec vne ardeur qui n'est pas imaginable. Cependant ce bizarre euenement, differa nostre perte de quelques momens: car les trois autres Vaisseaux du Corsaire, qui ne discernoient pas si parfaitement les choses, tant parce qu'ils estoient plus esloignez, qu'à cause de la quantité de leurs propres traits; ne songeoient point attaquer le Vaisseau de leur Amiral, dont nous estions les Maistres: si bien
que

que durant quelque temps , ce genereux Corsaire se vit attaqué, & par nous, & par les siens tout à la fois. Bien est il vray qu'il n'estoit pas luy mesme trop en estat d'y prendre garde, & d'y donner ordre: car mon Maistre l'ayant connu pour le Chef des Ennemis, l'attaqua avec tant de vigueur, & tant de resolution; qu'il ne s'est iamais veû vne pareille chose: & tous nos Mariniers, qui estoient les seuls spectateurs de ce combat, nous ont asseuré, que plus de vingt fois Artamene rentra dans son Vaisseau; & que plus de vingt fois aussi, le fameux Pyrate reuint dans le sien; sans que ny l'un ny l'autre parust auoir nul auantage. Tous à leur exemple, ou lançoient vn jaelot, ou tiroient des flèches, ou se seruoient d'une Espée: pour Artamene, l'on peut dire qu'il employa toutes sortes d'armes en cette iournée: car tant que nous fusmes vn peu esloignez, il tira de l'Arc; estant vn peu plus près, il lança plusieurs jaelots, avec vne force incroyable; & quand nous fusmes accrochez, il ne se seruit plus que de son Espée. Mais a dire la verité, il s'en seruit d'une maniere si prodigieuse, que ie n'oserois presque croire ce que ie luy vis faire en cette occasion. Cependant les trois Vaisseaux du Pyrate, s'estant aperçus de leur erreur, ne tirerent plus contre leur Maistre; & nous vismes en vn moment sur nous, toutes les forces de nos Ennemis. Ce fut alors qu'Artamene voyant qu'il falloit perir; & nous voyant tousiours auprès de luy Feraulas & moy; Feraulas, dis-ie, de la valeur duquel ie n'oserois parler en sa presence;

nous

nous dit en se tournant vers nous, toujours plus fier; nous ne vaincrons pas mes Amis: mais si vous me secondez, la victoire coustera bien cher à ces Pirates. Apres cela, que ne fit il point! & que pourrois-je dire qui ne fust au dessous de la verité? il voyoit nostre Vaisseau inuesty de tous les costez; il voyoit au Chef des Corsaires, vne valeur peu commune, s'il m'est permis de le dire deuant luy; il voyoit que ce qui luy restoit de gens, estoient presque tous blesez; & qu'il l'estoit luy mesme à l'espaule gauche, d'un coup de fléche qui l'auoit atteint; & malgré tout ce que ie dis, il donnoit encore ses ordres; il estoit tantost à la Proüe, tantost à la Poupe; il pouffoit vn Pirate dans la Mer; il en tuoit vn autre d'un coup d'Espée; & bref il agissoit de façon, qu'il estoit aisé de connoistre, qu'il estoit incapable de se rendre. Cependant Feraulas & moy eusmes le malheur d'estre blesez de telle sorte, que nous en demeurasmes hors de combat: Feraulas ayant deux coups de javelot dans vne cuisse, & moy deux grands coups d'Espée au bras droit. Neantmoins quoy qu'Artamene vist qu'il estoit perdu; que ie luy criasse qu'il pouuoit se rendre sans honte; que le fameux Corsaire, tout blessé qu'il estoit de sa main, le voulust sauuer; que le Tillac fust tout couuert de sang, de blesez, & de morts à l'entour de luy, ce cœur inflexible & opiniastre dans sa generosité, n'escouta rien de tout ce qu'on luy dit, & combatit tousiours avec plus d'ardeur. Mais enfin estant venu aux prises avec vn vaillant Grec, qui s'estoit signalé

en

en ce combat, ils tomberent tous deux dans la Mer sans que d'abord l'on y prist garde. Vn moment apres, l'absence d'Artamene ayant fait quitter les armes au petit nombre des siens qui ne les auoient pas abandonnées, tant qu'ils l'auoient veü combattre; le fameux Corsaire n'ayant plus d'Ennemis qui luy resistassent, vit à trente pas de son Vaisseau, l'inuincible Artamene qui nageant d'une main, & tenant son Espée de l'autre, combattoit encore contre ce genereux Grec, qu'il auoit entraîné dans la Mer, lors qu'il y estoit tombé; & qui estant en mesme posture que luy, faisoit voir vne chose, qui n'auoit iamais esté veüe. Artamene s'élançoit tousiours vers son Ennemy, avec vn courage incroyable; Mais comme ce Grec estoit plus auancé en âge que luy, beaucoup plus fort, & moins blessé, il resistoit mieux à la violence des vagues, qui tantost les separant; tantost les reioignant; & tantost semblant les engloutir, & terminer leurs differents, en triomphant de tous les deux; faisoient voir vn spectacle au milieu des flots, qui n'auoit iamais eu de pareil sur la terre. Mais vn moment apres, on les voyoit reuenir sur l'eau, & se chercher des yeux, pour recommencer vn combat si extraordinaire. Je vous laisse à penser, Seigneur, quel effet fit cette veüe dans mon cœur: car comme ie n'estois blessé qu'au bras, quoy que ie fusse si foible que ie ne pouuois me remüer, à cause du sang que i'auois perdu, & que ie perdois encore; ie ne laissois pas d'auoir l'usage de la veüe & de la raison. Imaginez vous donc ce que

ie deuis, lors que ie vis cét excellent Prince en cét estat : ie ne sçay pas quel estoit mon dessein ; mais ie sçay bien que ie taschay de me trainer , & que i'estois prest de me ietter dans la Mer pour aller à luy, si ie l'eusse pû, lors que le fameux Corsaire, qui auoit esté charmé de la valeur d'Artamene, le voyant en ce peril, commanda à cinq ou six des siens, de se ietter dans son Esquif, & d'aller sauuer mon cher Maistre. Ces hommes donc obeissant au commandement qu'ils auoient reçeu, furent droit à Artamene ; & commandant à ce vaillant Grec, de la part de leur Amiral, de n'attaquer plus ce genereux Estranger ; il se ietta dans leur bateau ; & changea le dessein de tuer Artamene, en celuy de le sauuer. Mais ie ne sçay si tous ensemble, ils en eussent pû venir au bout, sans vn accident qui luy arriua : ce fut qu'Artamene qui estoit las de combattre & de nager ; qui de plus auoit esté blessé à vne espaule ; & qui mesme depuis qu'il estoit dans l'eau, auoit aussi esté blessé au bras droit par la pointe d'vn escueil, à vne des fois qu'il auoit plongé ; voulant faire vn effort pour nager plus viste, & se reculer de ceux qui venoient à luy ; laissa tomber son Espée dans la mer ; que l'impetuosité des vagues, déroba bien tost à sa veuë. Il voulut plonger pour la reprendre ; mais ces cinq ou six Mariniers le prirent luy mesme malgré qu'il en eust ; le tirerent dans leur Esquif ; le menerent à leur bord ; & le presenterent au fameux Pyrate, qui le reçeut avec vne generosité sans exemple. Dés qu'il le vit dans son Vaisseau, où
il

il estoit repassé, apres s'estre rendu Maistre du nostre: Ay-ie combattu avec si peu de cœur, luy dit il, que vous me iugiez indigne d'estre vostre Vainqueur, & vostre Libérateur tout ensemble? Vous avez combattu, luy respondit Artamene, avec tant de courage, que la crainte de ne pouuoir iamais vous esgaler m'a desespéré: ioint que i'ay quelque repugnance, à recevoir la vie d'un homme, auquel i'ay voulu donner la mort. L'inégalité du nombre, luy respondit doucement l'illustre Corsaire, iustifie assez vostre valeur, & excuse assez vostre deffaitte: Si ie triomphois deux fois ainsi, ie ne triompherois plus de ma vie: & ie trouue, adioustat il, que la victoire que i'ay r'emportée, m'est si peu avantageuse, & vous est si honorable, que s'il y auoit vn Prix pour le Vainqueur, ie vous le cederoy; & n'aurois pas la hardiesse de l'accepter. Cela dit, il commanda quel'on eust autant de soing d'Artamene que de luy: Et apres s'estre informé quel estoit ce Vaisseau, & auoir appris que nous estions des Estrangers, que la seule curiosité auoit conduit en Grece; il nous traita encore avec plus de douceur. Je ne vous diray point, Seigneur, toute la bonté que l'illustre Corsaire eut pour Artamene & pour nous; parce qu'il est trop de la connoissance du genereux Thrasibule qui m'escoute: mais ie vous diray seulement que quand Artamene eust esté son Frere, il n'en eust pas eu vn soing plus particulier. Comme les blessures de mon Maistre n'estoient pas dangereuses, non plus que celles du fameux Pyrate, ils furent bien tost

gueris: mais Ferulas & moy, ne le fûmes pas si promptement. Cependant quoy qu'Artamene ne peust presque se consoler, de n'auoir pas esté Vainqueur, au premier combat qu'il eust iamais fait, quelque gloire qu'il y eust aquise; comme la vertu a des charmes tres puissans, il se lia insensiblement, vne amitié si estroitte, entre luy & le fameux Corsaire; que iamais Vainqueur & Vaincu, n'auoient agy comme ils agirent. Cette amitié fut cause que l'illustre Pyrate ne se hastia pas d'offrir la liberté à mon Maistre; & que mon Maistre aussi ne se hastia pas de la luy demander. Si bien que comme les affaires du premier, l'appelloient au Pont Euxin, nous prîmes cette route avec luy, sans sçauoir presque où nous allions; & sans preuoir qu'il nous y arriueroit des choses, d'où dépendoit toute la gloire, tout le bonheur, & toute l'infortune d'Artamene. En y allant, nous abordâmes à Lesbos, où le fameux Pyrate auoit affaire; & mon Maistre & moy fûmes voir vne Fille illustre, apellée Sapho, que toute la Grece admire; & qui est sans doute admirable, & par sa beauté; & par les Vers qu'elle compose. Mais, Seigneur, pour venir promptement au point le plus important de mon recit; ie vous diray en peu de mots, qu'estant arriuez au Pont Euxin, nous n'auions pas marché trois iours & trois nuits, que le fameux Corsaire accoustumé à attaquer les autres, fut attaqué par six Vaisseaux. Ce combat ayant esté tres long & tres opiniastre, Artamene qui voulut combattre, y fit des actions si admirables,

bles, que la modestie de l'illustre Pyrate, luy fit dire apres le combat, qu'il luy deuoit la victoire. Et en effet, il se sentit si estroitement obligé à mon Maistre; que de trois Vaisseaux qu'il auoit pris, il voulut luy en donner deux. Mais Artamene n'en voulut prendre qu'un; avec lequel il eut dessein de s'en aller regagner l'Helespont, & la Mer Egée, pour se rendre à Ephese, suiuant son intention; & de là renuoyer à Periandre le Vaisseau qu'il acceptoit, en eschange du sien, qui auoit esté coulé à fonds dans le dernier combat. Il se separa donc du genereux Pyrate, sans estre connu de luy, & sans le connoistre; car comme ils auoient tous deux resolu de ne se descourir pas, ils n'osoient se demander l'un à l'autre, ce qu'ils ne se vouloient pas dire. Ainsi leur amitié, quoy que grande, fit qu'ils ne se presserent que mediocrement, sur vne chose qui leur tenoit pourtant fort au cœur; & la retenue de mon Maistre fut telle en cette rencontre; qu'il combatit, sans demander seulement pourquoy il auoit combatu; ny qui il auoit combatu; parce qu'il remarqua, que le genereux Pyrate, en vouloit faire vn mystere. Artamene reprenant donc Feraulas & moy, & les deux hommes de sa suite, nous commençâmes de retourner d'où nous venions, avec vn vent assez fauorable: mais à peine auions nous marché vn demy iour, qu'une terrible tempeste se leua: mais si violente, & si extraordinaire, que le Pilote luy mesme en fut espouuenté. L'air se troubla tout d'un coup; la Mer se grossit; & roulant des Montages

d'escume les vnes sur les autres; elle mugissoit effroyablement; & agitoit si fort le Vaisseau, que les plus fermes Mariniers, ne pouuoient se tenir debout. Le feu des esclairs, le bruit du tonnerre, & l'obscurité de la nuit, se ioignant à toutes ces choses, nous firent voir lors mesme que nous ne voyons plus rien, que ceux qui sont veritablement genereux, n'aprehendent iamais la mort, sous quelque forme qu'elle leur apparaisse: car mon Maistre fut aussi peu esmeu de cette tempeste, que s'il se fust promené sur vn Fleuve le plus tranquille du monde. Il donnoit ses ordres sans confusion: & quoy qu'il n'eust pas esté marry d'eschaper de ce peril qui paroissoit si grand, & presque si ineuitable; la crainte ne luy fit pourtant iamais changer de visage. Nous fusmes trois iours & trois nuits de cette sorte, nous esloignant tousiours de nostre route; & nous engageant tellement dans le Pont Euxin, qu'en fin le quatriesme iour au Soleil Leuant, la tempeste nous ietta au Port de Sinope, où nous sommes: qui comme vous scauez est en Capadoce, & vers les Frontieres de Galatie. Je vous fais souuenir, Seigneur, de cette particularité, afin que vous admiriez dauantage, la bizarrerie de la Fortune: qui voulant sauuer Artamene de la rigueur des flots irritez, le ietta au milieu des Pais de ses Ennemis. Car enfin Ciaxare estoit Fils d'Astiage: & c'estoit veritablement plustost luy qui deuoit craindre les menaces des Dieux, que non pas le Roy son Pere; qui par son extrême vieillesse, n'a-

uoit

uoit plus gueres de part au Thrône qu'il occupoit. Neantmoins comme nous sçeuimes que la Cour n'estoit pas alors à Sinope, & qu'elle estoit à vne autre Ville qui s'appelle Pterie, ie fus en quelque repos. Ioint que ie ne voyois pas qu'il fust possible qu' Artamene peust facilement estre connu pour ce qu'il estoit: toutefois ie fis tout ce que ie pus, pour l'empescher de descendre de son Vaisseau, mais il n'y eut pas moyen: & voyant d'où nous estions, ce beau Temple de Mars, qui comme vous sçavez est hors de la Ville; il voulut y aller le lendemain de fort bon matin, pendant que l'on radouberoit son Vaisseau, que la tempeste auoit fort gasté. Ferulas & moy y fusmes donc avec luy: & comme les choses indifferentes, sont ordinairement l'objet de la conuersation, de ceux qui n'ont rien à faire dans vn País, que d'en voir les raretez; le Prince commença de me demander, pourquoy en tant de lieux que nous auions visitez, il auoit remarqué moins de Temples de Mars, que de nulle autre Diuinité? & comme s'il eust esté ialoux des honneurs qu'on leur rendoit; il repassa dans sa memoire, tous les Temples qu'il auoit veus dediez à Venus; & trouua qu'il y en auoit beaucoup dauantage, pour cette Deesse des Amours, que pour le Dieu de la Guerre. Et quoy, Seigneur, luy dis-ie en sous-riant, estes vous ennemy de cette Diuinité, qui reçoit des Vœux de toute la Terre? & qui sous des Noms differens, reçoit des Sacrifices de toutes les Nations, & mesme de tous les hommes? Ie

n'en suis pas ennemy, me respondit il, mais i'en suis ialoux: & ie voudrois bien que Mars eust autant d'Autels qu'elle en a. Peut-estre, luy dis-ie, ne ferez vous pas tousiours de cette humeur: ie ne sçay, me respondit il; mais dans celle où ie suis presentement, ie prefere la guerre à l'amour. Vous avez raison, Seigneur, luy dis-ie; & la passion de l'une, est bien plus heroïque que celle de l'autre: Mais quelque ardeur que vous ayez pour la gloire, peut-estre luy ferez vous quelque iour infidelité. Je ne le pense pas, me dit il, & ie seray fort trompé, si jamais vne pareille chose m'arrive. En disant cela, nous entraimes dans ce Temple, que nous vismes magnifiquement orné: il y avoit alors encore peu de monde; si bien que nous eufmes plus de liberté, d'en considerer toutes les beautez. Il se trouva en ce mesme lieu, vn Estranger de fort bonne mine & fort bien fait, à peu près de mesme âge que mon Maistre: n'ayant pas, à ce que l'on pouvoit iuger en le voyant, plus d'un an ou deux plus que luy. Ce ieune Chevalier, suivant la coustume de ceux qui ne sont pas du País où ils se rencontrent, vint se mesler parmy nous, & fit conuersation avec Artamene. Ils se regarderent tous deux avec attention, & avec estonnement: & comme cét Estranger avoit entendu que nous parlions la langue du País, qui ressemble fort à celle des Medes, aussi bien qu'à celle des Affiriens, par le voisinage de tous ces Royaumes qui se touchent; il la parla aussi comme nous; & tesmoigna avoir autant d'esprit que de bonne mine.

mine. Cependant nous vîmes venir beaucoup de monde dans ce Temple: & à quelque temps de là, nous commençâmes de voir passer devant nous, tous les aprests d'un superbe Sacrifice. Nous vîmes donc arriuer cent Taureaux blancs, couronnez de fleurs, conduits chacun par deux hommes, nombre ordinaire aux Hecatombes: Nous vîmes passer quantité de riches Vases d'or, pour recevoir le sang des Victimes, & pour faire les libations: Nous vîmes aussi porter les Foyers Sacrez pour brusler l'Encens, & les riches Couteaux qui deuoient seruir à esgorger ces Victimes. Tous les Sacrificateurs marchoiēt deux à deux, en leurs habits de ceremonie: & toutes choses enfin estoient prestes pour le Sacrifice; n'y manquant plus rien, que la Personne qui le deuoit offrir. Je regardois toutes ces choses avec autant de plaisir qu'Artamene, lors que tout d'un coup, l'on entendit dire à plusieurs personnes, *Voicy le Roy, voicy le Roy*: & à ces mots, tout le Peuple se pressa des deux costez du Temple, pour laisser passer le Prince. Je vous aduouë, Seigneur, que cette aduanture me surprit vn peu; & que ie fus bien fâché, de voir Artamene si près de Ciaxare; qui estoit venu de Pterie à Sinope ce iour là, pour faire ce Sacrifice. Cependant Artamene encore plus curieux qu'il n'auoit esté, s'auança malgré moy au premier rang, & se mit droit au passage du Prince. Vn moment apres, les gardes se saisirent des Portes; se mirent en haye au milieu du Temple; & toute cette foule de Courtisans, qui

marchent ordinairement deuant les Rois, s'auança jusques à l'Autel. Artamene qui ne s'estoit préparé qu'à voir le Roy de Capadoce seulement, le vit alors entrer, appuyé sur le bras d'Aribée, qui estoit en faueur aupres de luy en ce temps là : Mais ô Dieux ! il le vit, accompagné de la Princeſſe Mandane ſa fille; qui certainement estoit la plus belle Perſonne qui ſera iamais. Je ne la vy pas pluſtoſt paroître, que ie vy Artamene preſſer ceux qui le touchoient, & quitter le ieune Eſtranger que nous auions rencontré, pour voir mieux & plus long temps cette Princeſſe; qui comme ie l'ay deſia dit, meritoit bien d'exciter en ſon cœur la curioſité qu'elle y fit naiſtre. Vous vous ſouue- nez ſans doute, Seigneur, qu'en vn endroit de mon recit, ie vous ay dit que cette Princeſſe estoit née trois ans apres Artamene: ainſi la premiere fois qu'il la vit elle commençoit d'entrer dans ſa ſeiziefme année. Elle estoit ce iour là habillée aſſez magnifiquement: & quoy qu'il ne paruſt nulle aſſectation en ſa propreté, elle estoit neantmoins tres propre. Le voile de Gaze d'argent qu'elle auoit ſur ſa teſte, n'empeschoit pas que l'on ne viſt mille anneaux d'or, que faiſoient ſes beaux che- ueux, qui ſans doute estoient du plus beau blond qui ſera iamais: ayant tout ce qu'il faut pour donner de l'eſclat, ſans oſter rien de la viuacité, qui eſt vne des parties neceſſaires à la Beauté parfaite. Cette Princeſſe estoit d'vne taille tres noble, tres aduantageuſe, & tres elegante: & elle marchoit avec vne maiesté ſi modeste, qu'elle entraînoit
apres

apres elle, les cœurs de tous ceux qui la voyoient. Sa gorge estoit blanche, pleine, & bien taillée: elle auoit les yeux bleux, mais si doux, si brillans, & si remplis de pudeur & de charmes; qu'il estoit impossible de les voir sans respect & sans admiration. Elle auoit la bouche si incarnatée, les dents si blanches, si égales, & si bien rangées; le teint si éclatant, si lustré, si uni, & si vermeil; que la fraîcheur & la beauté des plus rares fleurs du Printemps ne sçauroit donner qu'une idée imparfaite de ce que ie vy, & de ce que cette Princeſſe possedoit. Elle auoit les plus belles mains & les plus beaux bras, qu'il estoit possible de voir: car comme elle auoit releué son voile par deux fois en entrant au Temple, ie remarquay cette derniere beauté, comme i'auois desia remarqué toutes les autres. Mais enfin Seigneur, de toutes ces beautés, & de tous ces charmes, que ie ne vous ay décrits si au long, que pour vous rendre Artamene plus excusable; il resulroit vn agrément en toutes les actions de cette illustre Princeſſe, si merueilleux & si peu commun; que soit qu'elle marchast ou qu'elle s'arrestast; qu'elle parlast ou qu'elle se teust; qu'elle sous-rist ou qu'elle refvast; elle estoit toujours charmante & toujours admirable. Ce fut donc par vne si belle apparition, qu'Artamene fut surpris, lors que n'attendant que Ciaxare, il vit arriuer Mandane telle que ie l'ay dépeinte, & plus belle encore mille fois: aussi en fut il tellement charmé, que partant de sa place, il la suiuit iusques au pied de l'Autel, où elle se fut met-

tre

fut mettre à genoux. Ferulas & moy voyant qu'il se mesloit parmy ceux qui la suiuoient, fismes aussi la mesme chose: & nous remarquasmes qu'il s'estoit placé de façon, qu'il pouuoit voir la Princesse & en estre vû. Pour moy ie ne vy de ma vie vne pareille chose: car imaginez vous, Seigneur, que depuis que la Princesse de Capadoce fut entrée dans ce Temple, Artamene ne vit plus rien, de tout ce qui s'y passa. Il ne sceut si c'estoit vn Sacrifice, ou vne Assemblée pour donner des Prix à des Jeux publics; & il ne vit rien autre chose que Mandane. Il la regarda tousiours; & en la regardant, il changea diuerfes fois de couleur. Il nous a dit depuis, qu'il se trouua si extraordinairement surpris de cette veüe; & si fortement attaché par vn si bel Objet; qu'il luy fut absolument impossible, d'en pouuoir detourner les yeux. Il nous assura qu'il auoit fait tout ce qu'il auoit pû pour cela; mais qu'il n'auoit iamais esté en son pouuoir d'en destourner ny ses regards, ny ses pensées. Cependant le Sacrifice commença: & le premier des Mages s'estant prosterné au pied de l'Autel, prononça ces paroles à haute voix; le Roy, la Princesse, & tout le monde estant à genoux, avec vn profond silence.

Après les douceurs de la voix, acceptez, ô puissant Dieu de la guerre, ces pures & innocentes Victimes, que nous vous allons offrir: au lieu de celles que le ieune Cyrus, la torreur de toute l'Asie, deuoit vous immoler: si la bonté du Ciel n'eust affermy tous les Trosnes des Rois de la Terre par sa mort. Receuez au nom du
 Roy;

Roy, de la Princesse sa fille; de toute la Capadoce; & de toute la Medie, les remerciemens de cette bienheureuse mort. De cette mort, dis-je, qui a remis la tranquillité dans toute l'Asie: & sans laquelle toute la Terre, auroit esté en trouble & en division.

Je vous laisse à iuger, Seigneur, quelle surprise fut la mienne, & quelle fut celle de mon Maître: car encore qu'il n'eust rien veû que Mandane, & qu'il ne songeast qu'à elle; lors qu'il s'entendit nommer, il en fut estrangement estonné: & ie remarquay sur son visage, vne partie de ce qu'il eust pû voir sur le mien s'il y eust pris garde, aussi bien que ie l'obseruois. Je changeay alors de place; & m'auançant vers luy; Seigneur, luy dis-je tout bas, nous ne ferons pas mal de sortir d'icy: & nous ferons encore mieux, me respondit il en rougissant, d'y demeurer. Voyant le Prince en cette resolution, ie n'osay pas le presser dauantage, de peur de faire prendre garde à nous: ie demeuray donc aupres d'Artamene, qui malgré vn euene-ment si surprenant, regarda Mandane avec tant d'attention; qu'il ne vit ny la mort des Victimes, ny la fumée des Parfums: & il ne s'aperçeut de la fin de cette Ceremonie, que lors que le Roy & la Princesse sa fille s'en allerent. Il les suiuit iusques hors du Temple: & ie pense qu'il les auroit suivis iusques à vn Chasteau qui n'est qu'à Six Stades de Sinope, où ils s'en alloient disner, si ie ne l'en eusse empesché. Seigneur, luy dis-je en luy montrant nostre chemin, c'est par là qu'il faut aller à Sinope: Artamene sans me respondre, fit

ce que ie luy disois : Mais ce ne fut pas sans regarder le Chariot de la Princesse, le plus long temps qu'il luy fut possible : & sans tourner mesme encore plus d'une fois, la teste de ce costé là, quoy qu'il ne la peust plus voir. Enfin nous arriuâmes à la Maison où nous nous estions logez, pendant que l'on traualloit à remettre nostre Vaisseau en estat de faire voile : mais nous y arriuâmes avec vn changement bien considerable : car Artamene en partant pour aller au Temple, auoit commandé que l'on se hastast ; & à son retour il dit que l'on se hastoit trop ; & que ce n'estoit pas le moyen de pouuoir bien faire les choses. Il parla peu durant le disner, & mangea encore moins : pour moy, quoy que ie l'eusse veû si attentif, à regarder la Princesse de Capadoce ; ie ne l'auois au plus soupçonné que d'une assez forte disposition à l'aymer, si la Fortune l'eust attaché aupres d'elle : mais ie n'auois pas creû qu'en si peu de temps vne passion violente eust pû naistre. Cependant, aussi tost apres le repas, Feraulas que nous auions perdu dans la presse, lors que le Roy estoit arriué, estant reuenu, & ayant appris plus particulièrement, la cause du Sacrifice ; nous tirant à part Artamene & moy, Seigneur, luy dit il, il faut songer à partir d'icy, & à en partir promptement : & d'où peut venir cette precipitation qu'il faut auoir pour cela ? luy respondit le Prince en soupirant : c'est parce, luy repliqua Feraulas, que vous estes en vn país où vostre mort passe pour vn si grand bien, que la croyant veritable, l'on en fait des Sacrifi-

ces aux Dieux, pour les en remercier. Iel'ay desia sçeu, repliqua le Prince sans s'émouuoir; & puis que l'on me croit mort, l'on ne me cherchera pas viuant. Mais Feraulas, luy dis-ie, sçauéz vous quelque chose de plus, que ce que nous auons entendu de la bouche du Mage, qui a parlé dans le Temple? I'ay sçeu, me respondit-il, par vn des Sacrificateurs, à qui je m'en suis informé, qu'Artamene ayant esté assuré par diuerses personnes, que le ieune Cyrus auoit fait naufrage; depuis ce temps là, c'est à dire depuis trois ans qu'il y a que nous sommes partis, & qu'il croit que le Prince est mort, a fait faire en pareil iour qu'il croit que Cyrus a pery, des Sacrifices dans tous les Temples de Medie & de Capadoce, pour rendre graces aux Dieux, d'auoir fait cesser la cause apparente, du renuersement de son Empire, dont les Astres l'auoient menacé. C'est donc à vous, me dit il, à songer à la seureté du Prince: & à considerer quel traitement il receuroit, s'il estoit reconnu d'vn Roy & d'vne Princeesse, qui se resioüissent de sa mort; & qui en remercient les Dieux. Pendant le discours de Feraulas, Artamene auoit esté fort pensif: mais voyant que ie me preparois à luy parler, il me preuint, & me dit avec vn visage assez inquiet; ne craignez pas, Chrifante, que ie fois reconnu: & croyez que si quelque chose le pouuoit faire, ce seroit la precipitation que nous apporterions à partir, qui pourroit nous rendre suspects: c'est pourquoy ne nous hastons pas tant, & ne faisons rien tumultuairement.

En

En disant cela il nous quitta, sans me donner le temps de luy respondre; & fut se promener au bord de la Mer, suiuy de deux Esclaues que le fameux Corfaire luy auoit donnez. Mais helas! que cette promenade où nous le suiuismes bien tost apres, fut peu agreable pour luy! & de quelles estranges inquietudes ne se vit il pas accablé! Car enfin Seigneur, il aimoit: & il aimoit si esperdument, que iamais personne n'a aimé avec plus de violence. Neantmoins comme cette passion, en auoit trouué vne autre en possession du cœur d'Artamene, il se fit vn grand combat en son ame: & ce qu'il nous auoit dit contre l'amour en allant au Temple; estoit cause qu'il n'osoit nous decouurer sa foiblesse. Il y auoit mesme des momens, où ne sçachant pas trop bien si ce qu'il sentoit en luy, estoit amour, il se le demandoit en secret: quel est ce tourment que ie sens, disoit il, & d'où me peut venir l'inquietude où ie me trouue? Quoy! pour auoir veü la plus belle personne du monde, faut il que i'en sois le plus malheureux? les beaux Obiets, adioustoit il, n'ont accoustumé d'inspirer que de la ioye: d'où peut donc venir que le plus bel Obiet qui sera iamais, ne me donne que de la douleur? Ie ne sçay, poursuiuoit il, si ce que ie soubçonne estre amour, ne seroit point quelque chose de pire: car enfin que veux-ie, & que puis-ie vouloir? Mais helas! adioustoit il, c'est parce que ie ne sçay ce que ie veux, ny ce que ie puis vouloir; que ie suis inquiet, & que ie suis malheureux. Ie sçay bien toutefois,

que

que si ie suy mon inclination, i'aimeray la belle Mandane, toute mon ennemie qu'elle est. Mais que dis-ie i'aimeray? Ha! non, non, i'explique mal mes pensées: & ma langue a trahi les sentimens de mon cœur. Difons donc que ie sçay bien que i'aime Mandane; que ie la veux tousiours aimer; & que ie ne feray iamais heureux, que ie ne puisse esperer d'en estre aimé. Mais hélas! infortuné que ie suis, poursuiuoit il, ne viens-ie pas d'apprendre, qu'elle fait des Sacrifices pour remercier les Dieux de ma mort? & ne viens-ie pas de sçauoir, que Cyrus ne luy peut iamais plaire que dans le Tombeau, où elle le croit enseuely? Apres cela, il estoit quelque temps vn peu plus en repos: s'imaginant que cette consideration seroit assez forte, pour le guerir de cette passion naissante. Mais tout d'vn coup, l'esperance qui seule fait viure l'amour; & qui s'attache mesme aux choses les plus impossibles, pour entretenir dans vne Ame ce feu consumant qui la deuore, & qui ne peut subsister sans elle; luy persuada qu'Artamene n'estoit plus Cyrus: & qu'il ne deuoit presque plus prendre de part, à ce que l'on feroit contre luy, tant qu'il ne seroit fait que contre le fils du Roy de Perse: & qu'ainsi encore que Cyrus fust hai, Artamene ne laisseroit pas d'estre aimé, s'il en cherchoit les moyens, & qu'il taschast de s'en rendre digne par ses seruices. Mais au milieu de ce raisonnement flatteur, cét ardent desir d'aquerir de la gloire, qui iusques là auoit esté Maître de son cœur, commença de disputer la victoire à la Princesse

194 LE GRAND CYRUS,
de Capadoce: & d'abord qu'il retourna les yeux vers cette éclatante Rivale de Mandane, il la vit briller de tant d'appas, qu'il pensa ne les tourner plus vers la Princesse. Quoy, disoit il, ie pourrois abandonner vne Maistresse, qui ne manque iamais de recompenser ceux qui la suiuent! & de qui la seruitude est si glorieuse, qu'elle ne donne pas moins que des Couronnes, & vne immortelle renommée, à ceux qui luy sont fidelles. Qu'est deuenu, disoit il, ce puissant desir d'estre connu de toute la Terre? moy qui me veux cacher sous le faux Nom d'Artamene, & qui me veux enseuelir tout viuant, pour satisfaire mes Ennemis? N'ay-ie quitté la Perse, que pour deuenir Amant de la Princesse de Capadoce? & n'ay-ie cessé d'estre Cyrus, que pour estre l'Esclau d'une personne, qui fait des Sacrifices de reioüissance pour ma mort; & qui me repousseroit peut-estre de sa propre main dans le Tombeau, si elle m'en voyoit sortir? Nonnon, disoit il, ne soyons pas assez foibles pour nous rendre si facilement: & ne soyons pas assez lasches, pour nous enchaîner nous mesme. Souuiens toy Artamene, adioustoit il, combien de fois l'on t'a dit en Perse, que l'amour estoit vne dangereuse passion: dispute luy donc l'entrée de ton cœur, & ne souffre pas qu'elle en triomphe. Mais hélas! adioustoit il tout d'un coup, que dis-ie? & que fais-ie? ie parle de resistance, & ie suis vaincu: ie parle de liberté, & ie suis chargé de fers: ie parle de regner, & ie suis Esclau: ie parle d'ambition, & ie n'en ay plus d'autre que celle

celle de pouvoit estre aimé de Mandane: ie parle de gloire, & ie ne la veux plus chercher qu'aux pieds de ma Princeſſe: Enfin, ie ſens bien que ie ne ſuis plus à moy meſme; & que c'eſt en vain que ma Raiſon ſe veut oppoſer à mon amour. Mes yeux m'ont trahi; mon cœur m'a abandonné; ma volonté a ſuiu Mandane; tous mes defirs me portent vers cette adorable Perſonne; toutes mes penſées ſont pour elle; ie n'aime preſque plus la vie, que par la ſeule eſperance de l'employer à la ſeruir; & ie ſens meſme que ma Raiſon, toute reuoltée qu'elle paroift eſtre contre mon cœur, commence de me parler pour ma Princeſſe. Elle me dit ſecretement, que cette belle paſſion eſt la plus noble Cauſe de toutes les actions heroïques: qu'elle a trouué place dans le cœur de tous les Heros: que l'illuſtre Perſée, le premier Roy de ma Race, s'en laiffa vaincre tout vaillant qu'il eſtoit, d'abord qu'il eut veü ſon Andromede: que les Dieux meſmes s'y trouuent ſenſibles: qu'elle n'eſt laſche que dans le cœur des laſches: & qu'elle eſt heroïque dans l'ame de ceux qui ſont véritablement genereux. Enfin elle me dit que Mandane eſtant la plus belle choſe du monde, ie ſuis excuſable d'en eſtre amoureux: & n'oſant pas m'auouër que i'en dois eſtre loüé; elle m'aſſure du moins, que ie n'en ſuis pas fort blaſmable. Suiuons donc, ſuiuons cette amour, qui nous emporte mal-gré nous, & ne reſiſtons pas dauantage à vne Ennemie que nous ne pourrions iamais vaincre: & que nous ſerions meſme bien marris d'auoir

surmontée. Apres vne agitation d'esprit si violente, le Prince commençant de reuenir sur ses pas; & nous ayant ioints Feraulas & moy, ie le trouuay si changé, que i'en demeuray surpris: il paroiffoit dans ses yeux beaucoup de tristesse: & ie ne scay quelle inquietude en toutes ses actions, qui commença de m'en donner à moy mesme. Seigneur, (luy dis-ie en le separant vn peu, des autres qui nous suiuoient) i'ay peine à comprendre, d'où peut venir la melancolie, qui paroist sur vostre visage: car encore que les Sacrifices de remerciement que l'on fait icy pour vostre mort, ne soient pas vne chose agreable; neantmoins ie ne iuge pas qu'une Ame comme la vostre, soit capable de s'en laisser ébranler. Vous, dis-ie, qui auez desia méprisé la mort plus d'une fois, sous la plus effroyable forme, où l'on la puisse rencontrer. Vous auez raison Chrisante, me dit il, de croire que cette reioüissance publique de ma perte, ne fait pas ma douleur particuliere: car enfin ie suis assuré, que toutes les fois que Cyrus voudra ressusciter, cette fausse ioye de ses ennemis sera bien tost changée en vne veritable affliction. Mais Chrisante, i'aurois bien d'autres choses à vous dire, si i'en auois la hardiesse; mais ie vous aduouë que vostre sagesse me fait peur. Seigneur, luy dis-ie, il faut estre si sage en l'âge où vous estes, pour apprehender la sagesse d'autruy, comme vous dites que vous faites; que cela seul me persuade, que ie n'ay rien à craindre de vous: & que cette sagesse dont vous parlez, n'aura rien à faire qu'à vous louer, quand mes-

mesme vous m'aurez appris vos secrettes pensées. Je ne sçay pourtant, me dit il, si vous pourrez sçavoir que A ces mots il fut impossible à Artamene d'acheuer ce qu'il vouloit dire : & cherchant à s'expliquer sans le pouuoir faire; & changeant de couleur, & me regardant, avec vn sous-ri accompagné d'un soupir; deuinez, me dit il, mon cher Chrisante, ce que ie n'oserois vous apprendre: & ce que vous blasmeriez sans doute, dès que vous l'aurez appris. Lors que j'entendis parler Artamene de cette sorte, l'attention que ie luy auois veüe au Temple, à regarder la Princeesse, & tout ce qu'il auoit fait depuis; furent cause que ie me persuaday, qu'il en estoit amoureux. Si bien que me souuenant de ce qu'il m'auoit dit, auparauant que d'entrer dans ce Temple, où il auoit veü Mandane; n'est-ce point, luy dis-je, Seigneur, que Venus a voulu se vanger de vous, & que Mars n'a pû vous deffendre contre Venus? Je luy dis cela en riant; ne voulant pas presupposer que cette passion peult estre autre chose, qu'une simple galanterie: & vne legere disposition, à pouuoir aimer cette Princeesse. Mais hélas! Artamene qui demandoit de moy des sentimens plus tendres & plus pitoyables; en m'aduouant sa deffaitte, me respondit d'une maniere, qui me fit bien voir qu'il ne falloit pas de mediocres remedes pour le guerir, d'un mal aussi grand que le sien. Je n'oubliai donc rien pour cela: & apres qu'il m'eut adouüé ce mal, ie luy representay tout ce que ie pus, pour le détourner de cette pensée.

Je luy fis voir le peu de raison qu'il y auoit, d'aimer si esperdument, ce qu'il auoit si peu veû : & le peu d'apparence qu'il y auoit aussi, qu'il peust esperer d'en estre iamais aimé. Car luy disois-ie, Seigneur, si vous paroissez comme Cyrus, bien loing de pouuoir plaire à la Princesse, vous luy donnerez de l'aueilion : & Astiage tout au moins, vous chargera de chaines & de fers. Si vous n'estes aussi qu'Artamene, que pouuez vous esperer de Mandane ? & que peut pretendre vn simple Cheualier, de la fille d'un grand Roy ? & d'une Princesse qui est regardée, comme deuant succeder à la Couronne de Medie ; à celle de Capadoce & de Galatie ; & mesme à celle de Perse ? Car comme l'on vous croit mort, Astiage & Ciaxare se preparent sans doute desia à l'vsurper, si Cambise meurt le premier : quoy qu'ils sçachent bien l'un & l'autre, que la Royauté parmy les Persans est electiue : encore qu'elle soit depuis long temps par succession, dans l'illustre Maison des Persides. Reuenez donc Seigneur, reuenez à la raison : & ne vous perdez pas legerement. Les Dieux, adioustay-ie, n'ont pas pedit de vous de si grandes choses, pour ne vous amuser qu'à faire l'amour. Que voulez vous que i'y face ? me respondit le Prince en m'embrassant ; ie ne me suis pas rendu sans combattre : & ie me suis dit à moy mesme, tout ce que vous venez de me dire. Si bien Chrifante, que tout ce que ie puis est de vous promettre, de faire encore de nouveaux efforts pour me guerir : Mais pour cela, il me faut du temps : c'est pourquoy

ne

ne pressez pas tant nostre départ : & donnez moy quelques iours à me resoudre. Seigneur, luy repliquay-ie, l'amour est vne espece de maladie, de qui le venin est contagieux : & d'une nature si maligne & si subtile, que l'on ne scauroit fuir avec trop de diligence, les lieux où l'on s'en peut trouver atteint. Ceux qui sont empoisonnez, me repliqua le Prince, emportent le poison avec eux en changeant de place : c'est pourquoy ne me pressez pas dauantage de partir, ie vous en coniuire : si vous ne voulez rendre mon mal, encore plus grand qu'il n'est. Mais si vous estes reconnu, luy dis-ie, vostre perte est indubitable : elle la seroit encore plus si ie partoys, me respondit-il ; c'est pourquoy donnons quelque chose à la Fortune, & ne parlons point encore de partir. Le Prince me dit cela d'une maniere, qui me fit connoistre qu'il falloit auoir quelque indulgence pour luy : ioint qu'aussi bien nostre Vaisseau n'estoit pas en estat de nous permettre de faire voile si tost. Le lendemain Artamene retourna au Temple de Mars ; & fainnant de vouloir s'informer des particularitez du País, il parla à vn des Sacrificateurs : Mais en effet, ce fut pour auoir sujet de luy parler de la Princesse. Ce Mage, qui se trouua estre vn homme d'esprit, apres auoir respondu à cent questions indifferentes, que luy fit Artamene ; ne venant pas de luy mesme où il desiroit qu'il vinst ; ce Prince ne sachant par où commencer à luy parler de Mandane, luy demanda si Ciaxare n'auoit iamais

eu d'autres Enfans, que la Princesse la Fille? Non, luy dit ce Sacrificateur; & ce qu'il y a en cela de fort extraordinaire, c'est que tous les Peuples qui ont accoustumé de desirer plus tost vn Roy qu'une Reine; ont cessé d'auoir cette fantaisie, depuis que la Princesse Mandane a esté en âge de raison. Car, adiousta t'il, sa vertu a paru avec tant d'éclat, aux yeux de ces Peuples; que quand la chose seroit à leur choix, ils ne voudroient pas changer cette Reine pour vn Roy. Artamene ravi d'entendre parler ce Mage de cette sorte, luy dit que si la beauté de l'ame de cette Princesse, respondoit à celle du corps, il falloit sans doute qu'elle fust admirable en toutes choses. Plus encore mille fois, luy respondit le Sacrificateur, que vous ne pouuez vous l'imaginer: car enfin elle possède la beauté sans affectation & sans vanité: elle est près du Thrône sans orgueil: elle voit les malheurs d'autruy avec compassion: elle les soulage avec bonté: & ceux qui l'approchent plus souuent que ie ne fais, disent qu'elle a des charmes ineuitables dans sa conuersation. Pour moy qui ne puis & qui ne dois parler, que des sentimens de pieté, qu'elle tesmoigne auoir enuers les Dieux, ie puis assurer, qu'il n'y a pas au monde vne Personne plus vertueuse qu'elle, ny plus esclairée en toutes les choses qui peuuent estre comprises par l'esprit humain. En vn mot, adiousta ce Mage, elle est la gloire de son Sexe, & presque la honte du nostre: tant il est vray-qu'elle est au dessus de tout ce qu'il y a de Grand sur la Terre. Je vous laisse à iuger,

Sci-

Seigneur, si l'amoureux Artamene auoit vne ioye bien sensible, d'apprendre qu'il ne s'estoit pas trompé; & si sa passion n'en augmenta pas encore: il me regarda plusieurs fois pendant le discours de ce Sacrificateur: comme pour se resiouir avec moy, de trouuer vne si puissante excuse à sa foiblesse. Mais comme il ne se lassoit pas d'une conuersation qui luy estoit si agreable; pour la faire durer plus long temps, il demanda encore à ce Mage, si elle venoit souuent à leur Temple? Quand elle est à Sinope, luy respondit il, elle y vient presque tous les iours: mais du moins ne pouuons nous pas manquer de la voir tous les ans à pareil iour que celuy d'hier: car elle y vient toujours avec le Roy, pour y remercier les Dieux, de la mort d'un ieune Prince qui eust vsurpé toute l'Asie s'il eust vescu. Elle hait donc bien sa memoire; (interrompit Artamene en changeant de couleur) & elle est bien aise de la mort de celuy, qui l'auroit, dit on, empeschée d'estre Reine de tant de Royaumes. Je n'ay pas remarqué ce sentiment là dans son esprit, reprit le Sacrificateur; & ie la croy trop sage pour porter sa haine au delà du Tombeau: ny meisme pour hair vn homme qu'elle n'a pas connu, & que l'on disoit estre fort accompli. Elle est trop sçauante, adiousta t'il, dans les choses de la Religion, pour ignorer qu'il faut receuoir avec vn respect égal, tous les biens & tous les maux que le Ciel nous enuoye: comme elle sçait que les Conquerans & les Vsurpateurs, n'agissent que par les ordres des Dieux, qui veulent en ces occasions,

202 LE GRAND CYRUS,
chastier ceux qu'ils renuersent du Thrône; ie
m' imagine que si elle a de la ioye, c'est de connoi-
stre par la mort de ce ieune Prince, dont les Astres
& les Victimes nous menaçoient; que les Dieux
sont apaisez. Mais cette ioye, est vne ioye tranqui-
le; qui n'estant accompagnée ny de haine, ny de
colere, laisse l'ame en son assiette naturelle, &
toutes ses passions en repos. Remercier les Dieux
de la mort d'un homme, à le considerer simple-
ment comme homme; seroit vne impieté & vn
sacrilege, plustost qu'un acte de deuotion; dont le
Roy, la Princesse, ny les Mages, ne seroient ia-
mais capables: Mais les remercier de la mort des
Tyrans, & des Vsurpateurs, comme d'une chose
qui eust renuersé des Thrônes, & desolé des Em-
pires; c'est faire vne action de Iustice & de Pieté
tout ensemble, qui ne choque ny l'humanité ny
l'equité. Artamene escoutoit tout ce que luy di-
soit cét Homme, avec des sentimens si differens,
& si contraires, qu'il men faisoit compassion: car
tantost il auoit de la ioye; & tantost de la dou-
leur: tantost de l'esperance, & tantost du defes-
poir. Mais apres tout, il estimoit son bonheur
fort grand, d'auoir appris que Mandane auoit autant
d'esprit & de vertu que de beauté. Cependant,
comme ce Sacrificateur auoit trouué quelque cho-
se en la personne d'Artamene, qui luy plaisoit in-
finiment; aimable Estranger, luy dit il, si vous
aimez à voir les belles Ceremonies, reuenez à ce
Temple dans trois iours: car celle que l'on y fera,
sera beaucoup plus magnifique & plus superbe,
que

quen'a esté celle que vous y auez veüe. Artamene l'ayant prié de luy dire ce que ce seroit; ce Sacrificateur luy aprit, qu'un Prince voisin de la Capadoce, qui estoit Roy de Pont & de Bithinie, & duquel il luy dit beaucoup de bien; estant deuenu fort amoureux de la Princesse Mandane, auoit enuoyé des Ambassadeurs à Ciaxare, pour la demander en mariage. Artamene tout troublé de ce discours, ne luy donna pas le loisir de l'acheuer: & luy demanda en l'interrompant; si cette Ceremonie seroit pour les Noces de cette Princesse? Non, luy respondit le Mage: car nous auons gardé vne coustume des Assiriens, qui ont esté nos anciens Maistres; qui veut que le lors qu'il n'y a qu'une Princesse à succeder à la Couronne, elle ne puisse espouser de Prince Estranger. C'est pourquoy Ciaxare a refusé le Roy de Pont: qui ne s'estant pas contenté de cette responce; & ne pouuant se guerir, de la passion qu'il a pour cette Princesse; a fait alliance avec le Roy de Phrygie, & a déclaré la guerre à celui de Capadoce. Si bien que les Troupes estant prestes à marcher dans peu de iours, le Roy & la Princesse viendront icy, dans le temps que ie vous marque, pour demander aux Dieux, & principalement à celui auquel ce Temple est consacré, luy qui preside dans les combats; l'heureux succès d'une guerre si importante, puis qu'elle regarde les Loix fondamentales de l'État. Artamene surpris d'apprendre tant de choses différentes tout à la fois; & qui luy donnoient aussi de fort differents sentimens n'eut plus la
force

forte de faire de nouvelles questions à ce Sacrificateur: de sorte qu'après l'auoir remercié en peu de paroles, il s'en sépara ciuilement. Et comme il s'estoit enfin resolu, de ne cacher plus ses sentimens, ny à Feraulas, ny à moy, parce qu'il ne pouuoit receuoir assistance que de nous; aussi tost que nous fumes en liberté, fut il iamais, nous dit il, rien de comparable à la bizarrerie de mon destin? Et ne diroit on pas, que les Dieux ont resolu, de me faire esprouuer en vn seul iour, toutes les passions les plus violentes? A peine ay-ie de l'amour, que i'ay desia de la ialousie; ie n'apprens pas plustost, que Mandane a autant d'esprit que de beauté, que i'apprens que cét Esprit, & cette beauté, luy ont acquis le cœur d'vn Prince; & d'vn excellent Prince, que la seule coustume de Capadoce a fait refuser. Mais qui sçait si cette Princesse ne desapprouue point cette coustume dans son cœur? & si ie n'aime point vne Personne, de qui l'ame est preoccupée? Mais hélas, disoit-il, cette coustume qui me met vn peu de seureté du Roy de Pont, me desespere pour moy mesme! Car s'il est Estranger, ie le suis aussi: & par cette raison, & par beaucoup d'autres, ie n'y dois iamais rien pretendre. Seigneur, luy dis-ie, si toutes les difficultez que vous pouuez imaginer, vous peuuent faire changer de dessein, figurez les vous encore plus grandes mille fois que vous ne faites; i'y consens de fort bon cœur: mais si cela n'est pas, ne vous inquietez point sans sujet: & ne vous formez pas vous mesme des Monstres pour les combattre, & peut-

peut-estre pour en estre vaincu. Non Chrifante, me respondit il, n'esperez jamais de me voir changer de resolution : principalement aujourdhuy, que ie puis satisfaire tout ensemble, le desir que i'ay pour la Gloire, & la passion que i'ay pour Mandane. Car enfin, puis que ie trouue la guerre en Capadoce ie n'ay que faire de l'aller chercher dans Ephefe. Mais Seigneur, luy dis-ie, s'il arriuoit que vous fussiez connu, en quel peril ne vous exposeriez vous pas ? Ce n'est point par la consideration du peril, reprit Artamene, que l'on me peut faire changer de resolution : au contraire, toutes les entreprises dangereuses, sont celles que ie dois chercher avec le plus de soin. Cependant pour vous mettre en repos, me dit il, sçachez que ie suis resolu de faire de si belles choses en cette guerre sous le Nom d'Artamene, qu'apres cela, Cyrus pourra mesme sortir du Tombeau, sans deuoir craindre d'y rentrer. Mais Seigneur, luy dis-ie, puis que le Roy vostre Pere, & la Reine vostre Mere vous croyent mort, n'y aura-t'il point quelque inhumanite, de les laisser dans vne creance, qui sans doute les afflige infiniment ? Et quoy Chrifante, me dit alors le Prince, ne croyez vous pas aussi bien que moy, que ce bruit de ma mort, n'aura esté qu'une adresse de la Reine ma Mere ? qui pour empescher qu'Astiage ne me fust chercher par toute la Terre, aura enfin apris sa cruauté à Cambise ; de son consentement aura fait semer cette fausse nouvelle ; & l'aura peut-estre elle mesme fait donner à Astiage, comme si elle estoit veritable. Ainsi la raison dont

vous

vous me voulez combattre, est trop foible pour me vaincre, & pour me faire changer de resolution. Il est certain que ie trouuois quelque apparence à ce que le Prince disoit: ne pouuant m'imaginer, par quelle autre voye ce bruit de naufrage auroit pû estre si vniuersel. Neantmoins ie ne laiffay pas tout de nouueau, de luy vouloir persuader; de se deffaire de sa passion: de vouloir s'esloigner d'une Cour, si dangereuse pour luy: & de vouloir donner au Roy son Pere, & à la Reine sa Mere, quelque certitude de sa vie. Mais pour le premier, c'estoit luy demander vne chose impossible: pour le second, comme nul danger ne pouuoit ébranler son ame, c'estoit sans doute vne mauuaise raison à luy dire, que celle dont ie ne me seruois, que parce que ie n'en auois pas de meilleure: Et pour le dernier, sçachez, me dit il, Chrisante, que Cyrus n'apprendra iamais au Roy de Perse, en quelle Terre il habite; qu'Artamene ne se soit rendu si fameux, qu'il soit connu de toute l'Asie. Ouy, me dit il, Chrisante, ie veux qu'Astiage estime Artamene; que Ciaxare le fauorise; que le Roy de Pont le craigne; & que Mandane l'aime: autrement il s'enfeulira dans le Tombeau de Cyrus: & mourra effectiuement plustost, que de ne faire pas tout ce qui fera en son pouuoir, pour satisfaire pleinement, la passion qu'il a pour la Gloire, & l'amour qu'il a aussi, pour la Princesse de Capadoce. Seigneur, luy dis-ie, vous m'avez demandé du temps pour vous refoudre; & ie vous en demande à mon tour: ne m'estant possible de ceder si promptement

ment à vostre passion: & d'entrer dans les sentimens d'une personne, de qui la raison estant pre-occupée, doit me les rendre suspects. Nous nous separâmes de cette sorte: & le Prince estant bien aise de demeurer seul avec Feraulas, qui comme plus ieune que moy, n'estoit pas si contraire au dessein d'Artamene; ie me retiray, pour aller songer à loisir, à ce que ie devois faire, en vne rencontre si fascheuse. Pour Artamene, il ne faut pas demander dequoy il s'entretint avec Feraulas: Mandane estoit la seule chose, dont il luy pouvoit parler: il luy demanda s'il n'aduoüoit pas, que c'estoit la plus belle Personne du monde? & comme il luy respondit, que toute la Perse n'auoit rien qui luy fust comparable: Ce n'est pas encore assez, luy repliqua le Prince, mais dites que toute la Grece (elle qui se vante d'estre la premiere partie du Monde, pour la beauté des Femmes qui l'habitent) n'a rien qui ne soit mille degrez au dessous de celle que i'adore. Dites que cette fameuse Image de Venus, que nous auons veüe en Chypre, & des charmes de laquelle, l'on dit que personne n'a iamais approché; est absolument sans graces, si on la compare à la Princesse de Capadoce: tant il est vray qu'elle est au dessus de tout ce qu'il y a de beau en l'Vniuers. Je vous exagere, Seigneur, peut-estre vn peu plus que ie ne deurois, tous ces petits effets de la passion d'Artamene: mais comme ie fus contraint de luy ceder; il me semble que c'est me iustificier en quelque façon, que de vous faire voir, que ie souffris vn mal, que ie ne pou-

pouuois guerir: & que i'enduray ce que ie ne pouuois empescher. Cependant, le iour de ce Sacrifice dont l'on auoit parlé à Artamene estant venu, il ne manqua pas de s'y trouuer: & d'estre mesme plus diligent que tous les Mages; estant arriué au Temple, que les portes n'en estoient pas encore ouuertes. Mais quoy que nous y allassions si matin, nous trouuâmes pourtant que ce ieune Estranger que nous y auions rencontré la premiere fois, nous auoit desia deuancez, & attendoit que l'on les ouurist. Mon Maistre sans en sçauoir la raison, eut quelque secret despit, de le trouuer en ce lieu là; & de voir qu'il auoit esté plus diligent que luy. Ne pouuant toutefois s'empescher avec bien-seance de luy parler, il le fit du moins d'une maniere, qui descourrit vne partie de son chagrin, & qui me surprit beaucoup: car il ne fut iamais vn esprit plus doux, ny plus ciuil que le sien. Aussi ne fut ce pas tant par ces paroles, que par le ton de sa voix, que ie remarquay que la rencontre de ce ieune Estranger ne luy plaisoit pas. Il faut sans doute, luy dit il en l'abordant, que vous soyez bien deuot ou bien curieux, puis que vous estes si diligent, à venir voir vne Ceremonie, où à mon aduis vous n'avez pas grand interest: & qui n'aura pas la grace de la nouueauté pour vous, puis que vous en avez desia veû vne autre. Comme vous n'avez esté gueres plus paresseux que moy, respondit ce ieune Estranger, ie pourrois vous dire ce que vous me dites: mais i'aime mieux vous aduoier, que ie vy de si belles choses dans ce

Tem-

Temple, le premier iour que nous nous y rencontrâmes, que ie n'ay pû m'empescher d'y reuenir. Je voudrois bien sçauoir (luy repliqua Artamene, avec assez de precipitation) ce que vous trouuastes le plus beau en cette Ceremonie: fut-ce les ornemens du Temple; l'abondance des Victimes; la richesse des Vazes sacrez; tout ce que firent les Mages; l'affluence du Peuple; la Maïesté du Prince; la magnificence de sa Cour; ou la beauté de la Princesse? Ce furent toutes ces choses ensemble, respondit cét agreable Inconnu; & si ie ne me trompe, adiousta t'il en rougissant, vous vous connoissez assez bien en belles Ceremonies, pour deuiner facilement ce qu'un homme qui s'y connoist aussi vn peu, doit auoir trouué le plus beau, en celle dont vous parlez. Comme nous ne sommes sans doute pas de mesme País, repliqua mon Maistre, nos inclinations peuuent estre différentes: ainsi ce qui seroit beau pour moy, ne le seroit pas pour vous. Les Persans ne veulent point de Temples; les Scithes ne bastissent point de Maisons; les Grecs s'immortalisent par des Statuës; les Assiriens & les Medes ont des Palais magnifiques; ainsi chacun se formant vne raison à sa fantaisie, ne trouue rien de beau, que ce qui se conforme à son humeur, & se raporte à l'usage de sa Patrie. Il est certaines Beautés vniuerselles, repliqua l'Estranger, qui sont au goust de toutes les Nations: Le Soleil plaist à tout le monde: les Diamans brillent à tous les yeux: & il est des choses enfin qui sont si parfaites, qu'elles plairoient à tous les Peuples de la Terre.

Ce discours qui pouuoit estre fort indifferent, ne plaisoit pourtant point à Artamene: & ie pense que s'il ne fust venu vn des Sacrificateurs ouuir la porte du Temple, cette conuersation eust pû ne finir pas aussi ciuilement qu'elle auoit commencé: tant il est vray qu'Artamene auoit vne secrette & puissante auersion pour cét Estranger, quoy qu'il eust peu d'égaux en bonne mine. Aussi la porte du Temple ne fut-elle pas plus tost ouuerte, qu'il s'en separa: & se meslant parmy d'autres gens qui estoient venus depuis nous, il euita sa conuersation & sa rencontre. Il est certain que ce Sacrifice parut beaucoup plus magnifique que l'autre: car comme les Peuples s'empresstent bien dauantage, pour demander aux Dieux qu'ils puissent euitter les malheurs à venir, que pour les remercier, de les auoir garantis de ceux dont ils auoient esté menacez; il y eut incomparablement plus de monde qu'au premier; il y eut plus de ceremonies; les Victimes y parurent plus ornées; & toutes choses enfin y furent plus agreables à voir. La Princeesse mesme, sembla encore plus belle à l'amoureux Artamene, qu'elle n'auoit fait la premiere fois qu'il l'auoit veüe: & comme l'Amour est ingenieux dans ses caprices; il fit remarquer à mon Maistre, que Mandane prioit les Dieux avec plus de ferueur, & plus d'attention, qu'elle n'auoit fait l'autrefois; ce qui d'abord luy donna beaucoup de ioye; luy semblant qu'il y auoit quelque chose d'auantageux pour luy, qu'elle priaist plus ardemment les Dieux, pour le bon succès de la guerre, que
pour

pour leur rendre graces de sa mort. Mais vn moment, apres il passa de la ioye à l'inquietude: car qui sçait, disoit il, si de l'heure que ie parle, elle ne prie point pour mon Riual? & si les vœux secrets qu'elle fait en son cœur, ne contredifent point ceux que l'on fait en public? peut-estre qu'elle prie également, pour le Roy de Capadoce, & pour celuy de Pont: & que l'heureux succès de la guerre qu'elle demande, est l'heureux succès de l'affection qu'elle à pour ce Prince. Mais que fais-je, insensé que ie suis? reprenoit il, i'offense vne Princesse de qui la vertu est sans tache: & de qui l'ame sans doute, n'est preoccupée d'aucune passion. Je le voy dans ses yeux; ie le iuge par toutes ses actions; & peut-estre que ie ne trouueray son cœur que trop insensible, & que trop incapable d'amour. Enfin Seigneur, (pour n'abuser pas de vostre patience) cette seconde veuë acheua, ce que la premiere auoit commencé: il arriua mesme vne chose, qui contribua encore beaucoup, à augmenter la passion d'Artamene: qui fut que le Sacrifice estant acheué, la Princesse ne sortit pas si tost du Temple, comme l'autrefois. Au contraire, elle y demeura apres le Roy: & la plus grande partie du Peuple, sçachant la coustume qu'elle auoit, d'y estre tousiours assez long temps apres la Ceremonie, lors qu'elle deuoit tarder à Sinope; se retira insensiblement, & la laissa dans la liberté d'acheuer ses deuotions. Pour Artamene, il n'en alla pas ainsi, car il ne sortit du Temple qu'avec elle: non plus que cét autre ieune Estranger, dont

i'ay déjà parlé plus d'une fois; que i'observay n'estre pas plus diligent à sortir que nous, & que ie vis tousiours devant Mandane. Comme ce Sacrificateur, auquel mon Maistre avoit parlé il y avoit trois iours, l'eut reconnu parmi la presse; il s'aprocha de luy; & le voulant favoriser, comme vn Estranger curieux; & comme vn homme dont la mine & la conuersation luy auoient plû, & luy estoient demeurées dans la memoire; Si vous voulez, luy dit il tout bas, vous donner vn peu de patience, vous pourrez entendre parler la Princesse quand elle sortira, car i'ay quelque chose à luy dire. Artamene rauy de cette heureuse rencontre, remercia ce Mage tres ciuilement de ce bon office: & se prepara à receuoir vn plaisir, qu'il n'auoit pas attendu si tost. Icy encore nostre ieune Inconnu, profitant de l'aduis qu'il entendit donner à mon Maistre, commença de s'aprocher du Sacrificateur, avec vn empressement estrange. La Princesse s'estant donc leuée pour s'en aller; comme elle fut assez près de la porte du Temple, ce Sacrificateur s'aprocha d'elle, suiuy de mon Maistre, comme mon Maistre de nostre Estranger; & la supplia de vouloir employer son credit, pour obtenir du Roy son pere, que dans la guerre que l'on alloit entreprendre, l'on apportast vn soin particulier, à la conseruation des Temples. Car Madame, luy dit il, les Dieux sont les Dieux de tous les Hommes: la Capadoce à des Autels, aussi bien que le Pont en a: & comme la Victoire peut changer de Party, il ne faut pas en-

seig-

feigner aux Ennemis, à commettre des Sacrileges: ny s'attirer sur les bras des Dieux irritez, pensant n'auoir à combattre que des hommes. La Princesse qui trouua cette priere iuste; remercia le Sacrificateur de la luy auoir faite: & l'assura qu'elle auoit vn soin particulier, d'empescher que ce desordre n'arriuaft, comme il estoit autrefois arriué, durant les guerres des Scithes en Medie & en Affirie: & qu'elle en parleroit au Roy, de la façon qu'elle deuoit. Mais sage Thiamis, (luy dit elle, car il se nommoit ainsi) pour mieux conseruer vos Temples, demandez la paix aux Dieux, & ne vous en laissez iamais: car enfin, tant que la guerre durera, ie n'auray pas l'esprit en repos: & de l'humeur dont ie suis, i'auoué que i'aimerois mieux la paix que la Victoire. Demandez donc au Ciel, luy dit elle, qu'il change le cœur du Roy de Pont: & qu'il porte tousiours celuy du Roy mon Pere, à preferer le bien general de ses Subiets, à sa gloire particuliere. A ces mots, la Princesse se retira: & laissa Artamene aussi charmé de sa sagesse que de sa beauté. Car encore qu'elle eust dit peu de chose, il n'auoit pas laissé de trouuer dans le son de sa voix; dans la pureté de son expression; & dans le sens de ses paroles; de quoy se persuader, qu'elle auoit beaucoup d'agrément en la conuersation; beaucoup d'esprit; beaucoup de bonté; & beaucoup de vertu. Enfin, Seigneur, Artamene ne fut plus en estat d'estreguery: & quoy que ie pusse faire, il ne voulut plus m'escouter. Cependant, lors que nous fusmes retournez à la ville, venant à examiner la chose

214 LE GRAND CYRUS,
de plus près, ie trouuay qu'elle n'estoit pas aussi
dangereuse, qu'elle me l'auoit paru d'abord: car
qui sçait, disois-ie, si ce n'est point par cette inno-
cente voye, que les Dieux malgré toute la pru-
dence d'Astiage, & toutes ses craintes, veulent
conduire Artamene au Thrône des Medes, & le
rendre Maistre de toute l'Asie? est il à croire, que
ces Souueraines Puissances, qui ne font iamais rien
sans raison, ayent fait prédire par les Mages,
tant de grandes choses de Cyrus inutilement?
l'auront il exposé au danger d'estre deuoré par les
Lions & par les Tigres; l'auront il sauué miracu-
leusement; l'auront il rendu si accomply; luy au-
ront il donné de si grandes inclinations; l'auront
il fait errer parmy tant de Peuples sans s'y arre-
ster; l'auront il sauué du dangereux combat qu'il
fit contre le fameux Corsaire; l'auront il conduit
malgré luy chez ses Ennemis; l'auront il ame-
né à Sinope par vne tempeste; l'auront il fait assi-
ster à vn Sacrifice, fait pour sa mort; l'auront il
fait deuenir amoureux, de la Princesse qui l'offroit;
auront ils, dis-ie, fait toutes ces choses pour le
perdre? Non, non, cela n'est pas possible: & si les
Dieux ne le destinoient point à vne meilleure for-
tune, ils l'auroient laissé déchirer par les bestes
sauuages, ou il auroit pery sur la mer; il eust esté
tué dans les dangereux combats; qu'il a faits, ou ce
Port nous eust esté vn escueil. De plus, disois-ie,
il n'est presque pas possible, qu'Artamene soit re-
connu pour estre Cyrus: car enfin les Capado-
ciens ne vont guere en Perse: la seule fois que
Cia-

Ciaxare y enuoya, son Ambassadeur estoit de Medie; & j'ay sçeu qu'il n'est plus en cette Cour, & qu'il s'en est retourné à Ecbatane. Joint que de tous les lieux où il pourroit estre reconnu, celuy cy apparamment seroit le moins dangereux que l'on peult choisir: estant certain que quand par vne ioye que ie ne puis imaginer, Astiage viendroit à sçauoir qu'Artamene seroit Cyrus, il n'est pas croyable qu'il peult mal-traiter vn Prince, qu'il trouueroit les armes à la main, pour les interets de Ciaxare qui est son fils: ny que Ciaxare son fils qui regne seul en Capadoce, voulust se des-honorer, pour les frayeurs de son Pere, qu'il n'a pas si grandes que luy. Au lieu qu'en toute autre Cour Astiages s'imaginant qu'Artamene y caballeroit pour luy susciter des Ennemis, n'oublieroit rien pour le perdre, s'il venoit à sçauoir qu'il y fust. Ainsi tant qu'Astiage sera viuant, Cyrus ne sçauroit estre plus seurement, que dans l'Armée du Roy de Capadoce: le temps mesme que nous auons employé à nos voyages, n'a pas si peu changé ce ieune Prince qui croist; qu'il soit fort aisé à reconnoistre, par ceux qui l'ont pû voir en Medie durant sa premiere enfance, ny mesme depuis en Perse, dans vn âge vn peu plus auancé. Il est vray que Feraulas & moy, qui auons tenu vn rang assez considerable à Persepolis, pouuons estre plus facilement reconnus: Mais ne pouuons nous pas dire, que depuis le naufrage de Cyrus, nous auons changé de Maistre? & ne faut-il pas donner quelque chose à la Fortune? Et puis apres tout, qui sçait si l'amour

n'est point nécessaire à la gloire d'Artamene? l'ambition toute seule dans vn ieune cœur, n'a pas toujours assez de force, pour le retenir long temps, dans vn violent desir d'entasser victoire sur victoire: & comme cét âge a vn grand panchant aux plaisirs, l'amour est vn moyen plus aisé & plus agreable, pour faire trouuer de la facilité aux choses les plus penibles. De plus, comme Artamene est fort bien fait & fort aimable, qui sçait s'il ne sera point aimé comme il aime? & si comme il est haï sans estre connu, l'on ne l'aimera point lors que l'on le connoistra? Ce fut Seigneur, par ces raisonnemens, que ie me résolus enfin, à satisfaire mon Maistre: neantmoins, ne voulant pas me fier en ma propre raison, en vne chose de cette importance; ie fis offrir le lendemain vn Sacrifice aux Dieux, pour les prier de m'inspirer ce que ie deuois faire, dans vne conioncture si delicate. Mais il me sembla, que depuis que ie l'eus offert, ie me sentis si puissamment confirmé, en la resolution de laisser agir Artamene, selon les mouuemens de son amour; que ie crus en effet, que ce seroit m'opposer aux ordres du Ciel, que d'apporter vn plus long obstacle à son intention. Et de cette sorte, la prudence humaine, qui est vne aueugle, pour les choses de l'auenir, me fit consentir à vn dessein, qui enfin à ietté mon cher Maistre dans le peril où il est. Je ne voulus pas toutefois ceder si tost en apparence: & ie resistay encore vn peu, à l'amoureux Artamene: mais apres auoir consenty qu'il taschast de se signaler à la guerre que l'on alloit entreprendre;

il

il ne falut plus fonger qu'à le mettre en equipage d'y paroître en homme de quelque condition. Nous auions encore assez de Pierreries pour cela, & mefine plus qu'il n'en faloit: de forte que la chose eftant absolument refoluë, il efcruitt une lettre tres ciuile à Periandre; & commanda au Capitaine de fon Vaiffeau, de reprendre la route de Corinthe: & de l'offrir de fa part à ce fameux Grec, au lieu du sien qui auoit efté coulé à fonds au dernier combat. Or comme le Roy & la Princeffe eftoient demeurez icy, Artamene les vit encore plusieurs fois l'un & l'autre: Mais quoy qu'il eust pû trouuer les moyens de les falüer, il ne le voulut iamais: eftant refolu de se faire connoître, d'une façon plus glorieufe pour luy. Cependant, ce n'estoient que preparatifs de guerre: & les nouvelles venoient tous les iours, que le Roy de Pont & le Roy de Phrigie, s'auançoient à grandes iournées vers la Galatie. Ciaxare voulant donc les preuenir, marcha en diligence, vers le rendez-vous general, qu'il auoit donné à ses Troupes: afin de tafcher s'il eftoit poffible, de porter la guerre chez son Ennemy, & d'entrer dans la Bithinie. Mais comme la Princeffe fa fille eftoit la cause de cette guerre, & qu'il eut peur que durant son absence, l'on n'entreprist quelque chose contre fa personne, il voulut qu'elle le fuiuit, iufques à vne ville appellée Ancire; qui n'est pas fort esloignée du lieu par où il auoit refolu d'entrer en Pais ennemy. Pendant cela, Artamene n'estoit occupé, qu'à donner ordre aux choses qui luy eftoient necessaires: c'est à

dire, à des Armes, à des Cheuaux, & à des Tentés. Il rencontra diuerses fois ce ieune Estranger, qu'il auoit veü au Temple de Mars: & le mesme homme qui vendit des Armes à Artamene, en vendit aussi à Philidaspe; car c'estoit le Nom que cét Inconnu portoit. Si bien que s'estant rencontrez en ce lieu-là, ils sceurent l'un de l'autre, qu'un mesme desir de Gloire, les faisoit resoudre de se trouuer à cette guerre, & en tesmoignerent l'un & l'autre assez peu de satisfaction. Mais, Seigneur, pour ne m'arrester pas si long temps, sur des choses qui ne sont pas absolument necessaires à mon recit; Nous fusmes au rendez-vous; le Roy y fit la reueüe de ses Troupes; & nous marchasmes droit à l'Ennemy. Cè ne fut pourtant pas sans douleur, qu'Artamene vit partir la Princeße Mandane pour aller à Ancire, où deux mille hommes luy firent escorte, & furent laissez pour sa Garde. Mais enfin, comme c'estoit son desstin de souffrir tout ce que l'Amour peut faire endurer de rigoureux, auparauant qu'il eust seulement dit qu'il aimoit; il falut se resoudre à cette absence, & s'en consoler par l'espoir de la victoire & du retour. Mon Maistre se rangea donc dans l'Escadron des Volontaires: tant pour camper, & pour combattre, plus près de la personne du Roy; que parce que dans ces Troupes qui n'obeissent qu'au General mesme, & qui n'ont point de Capitaine particulier; il est plus aisé de cacher qui l'on est: & plus aisé encore à ceux qui se veulent signaler, par des actions extraordinaires, d'en pouuoir

trou-

trouver l'occasion. L'Armée de Ciaxare estoit composée de quarante mille hommes, & celle des Ennemis de cinquante mille : ie ne m'amuseray point, Seigneur, à vous dire le nombre des gens de trait; ny de ceux qui lançoient le jaelot; des gens de pied, ou des gens de cheual; puis que cela ne seruiroit de rien à mon discours: & qu'ayant encore tant de Combats, & tant de Batailles à vous raconter; il n'est pas iuste que ie m'estende beaucoup à celle-cy: car enfin, ce n'est pas l'Histoire de Capadoce que ie compose; c'est celle d'Artamene que ie vous raconte. Je vous diray donc seulement, que les deux Armées estant en presence, ie ne vy iamais Artamene si content: il estoit armé ce iour là, d'une façon assez remarquable: ses Armes estoient brunies, & toutes couvertes de flames d'or. Son pennache ondoyant, & tombant iusques sur la croupe de son cheual, estoit d'une couleur de feu, tres viue: & ce cheual suiuant l'usage du País, estoit tout bardé de mailles d'acier, moitié brunies & moitié dorées. Artamene voulut porter deux jaelines à la main gauche, avec son bouclier au mesme bras: vne autre jaeline à la main droite, & vne espée courte & large à son costé, pour s'en servir plus commodément, lors qu'il seroit meslé parmy les Ennemis. Iamais ie ne le vy si fier ny si beau: & quoy que la Perse ait peu de bons hommes de cheual, il fit pourtant aller le sien avec tant de iustesse, & d'un si bel air; que son adresse le fit remarquer à tout le monde, aussi bien que sa bonne mine. Les Armées estant donc en estat de venir
aux

aux mains, & la charge ayant sonné de part & d'autre; Artamene qui s'estoit mis au premier rang, ne vit pas plustost branler les premiers Escadrons; qu'il partit à l'instant comme vn foudre; deuança tous les nostres de plus de cent pas; & fut fondre sur les Ennemis, avec vne hardiesse qui les mit en desordre; qui rompit leurs rangs; & qui porta d'abord la mort & la terreur, bien auant dans leur Armée. Et certes ie me suis souuent estonné comment il ne succomba point, en cette premiere Bataille: estant certain, qu'il essuya toutes les fleches, que les Ennemis tirerent. Apres que ce funeste nuage qui obscurcit l'air à l'approche des deux Armées, fut dissipé, & qu'elles vindrent à se mesler; Artamene y fit des choses, qui surpassent tout ce que l'on s'en peut imaginer: ces trois javelines porterent la mort à trois des plus braues: & lors qu'il vint à tirer l'espée, malheur à quiconque se trouua deuant ses pas: & malheur encore plus grand, à quiconque eut la temerité de l'attendre. Il chercha le Roy de Pont autant qu'il pût, pour s'attacher à vn combat particulier avec luy, mais il ne le pût trouuer; le hazard voulant que lors qu'il estoit d'vn costé, le Roy de Pont estoit de l'autre. Et quoy que sa valeur éclaircist tous les rangs; qu'il rompiſt tous les Escadrons qu'il rencontroit; & que rien ne peust resister à son courage; il n'en estoit pourtant pas satisfait: & il luy sembloit, qu'à moins que de tuer ou de faire prisonnier le Roy de Pont, c'estoit ne s'estre pas signalé. Ce qui l'excita encore dauantage à bien faire, ce fut
que

que malgré le desordre & la confusion d'une Bataille, il reconnut Philidaspe: & remarqua que c'estoit sans doute, vn des plus vaillants hommes du monde. Cette valeur extraordinaire luy donnant de l'estime & de l'estonnement, luy donna aussi de l'emulation: & il commença de faire vn nouvel effort de combattre, afin de tascher de faire encore plus, qu'il ne voyoit faire à vn autre. Philidaspe de son costé auoit remarqué la mesme chose en mon Maistre, & auoit eu les mesmes sentimens: si bien que se regardant tous deux avec vne espece d'enuie, qui n'auoit pourtant rien de lasche ny de bas; ils taschoient de se surmonter l'vn l'autre en valeur: & ils commencerent dès ce iour là d'estre Riuaux d'ambition, & d'aspirer à mesme Gloire. Artamene fut pourtant plus heureux que Philidaspe: & la Fortune luy presenta vne occasion plus importante qu'à luy de se signaler. Ce fut que le Roy de Pont, qui ne pouuoit terminer plus heureusement cette guerre, qu'en prenant le Roy de Capadoce prisonnier; puis qu'alors pour sa rançon il pourroit obtenir sa fille: auoit laissé vn gros de reserue, de dix mille hommes, les meilleurs de toutes ses Troupes; qui auoient eu commandement de ne combattre point, que par vn signal qu'on leur deuoit faire, ils n'eussent apris précisément l'endroit où seroit Ciaxare: afin d'y donner tout d'vn coup, & de tascher de le prendre. Cét ordre ayant esté donné, fut executé exactement: & le Roy de Pont & celuy de Phrigie voyant que
la

la Victoire balançoit ; & ayant demeslé l'endroit où Ciaxare estoit en personne ; ils firent faire le signal : & ces dix mille hommes tous frais, venant attaquer des gens qui estoient desia las de combattre ; mirent vne estrange confusion dans nostre Armée, Artamene eut le bonheur de se trouver assez près du Roy, lors qu'il fut enuelopé, & attaqué si rudement : & certes il est à croire, que s'il ne s'y fust pas rencontré, ce Prince ne seroit pas aujourd'huy en estat de le tenir prisonnier : estant aisé de iuger, qu'il auroit succombé en cette occasion. Artamene voyant donc ce nouuel orage, qui venoit fondre sur la teste du Roy, prit la hardiesse de s'approcher de luy pour luy dire, Seigneur, quoy que ie ne fois qu'un malheureux Estranger, si tous vos Subiets font aujourd'huy pour vostre conseruation, ce que ie suis resolu de faire, vous vaincrez ; & vos Ennemis seront deffaits. Alors sans attendre la responce du Roy, à moy vaillants hommes, (dit il à ceux qui l'environnoient, & que la peur commençoit d'ébranler) à moy ; si vous me suiuez, nous sauuerons vostre Prince, & n'acquerrons pas peu de gloire. A ces mots, la honte leur fit faire ferme : & l'assurance qu'ils virent dans les yeux de mon Maître, en remit enfin en leur cœur. Il se mit donc à leur teste ; & commença de charger les Ennemis, avec vne ardeur inconceuable. Et comme ils auoient ordre d'espargner Ciaxare autant qu'ils pourroient ; & de tascher seulement de le prendre prisonnier ; cela fut cause que n'osant pas combat-

tre

tre en tumulte, ny de toute leur force, de peur de s'y tromper; Artamene en tua vn si grand nombre, quoy qu'ils se deffendissent contre luy autant qu'ils pouuoient; que ie m'estonne qu'il ne se trouua las de vaincre. Mais pendant qu'il se laissoit emporter à cett noble ardeur, il entendit plusieurs voix, qui crierent en confusion & en trouble, *le Roy est pris*, & vn moment apres, *le Roy est mort*. A ces mots si funestes pour luy, il se tourna, & vit vn gros de Caualerie, qui sembloit vouloir garder le Roy, qu'ils auoient pris, soit qu'il fust viuant ou mort. Il s'auança donc droit vers eux; & animant de nouveau les Capadociens qui le suiuoient; & nous appellant par nos noms Feraulas & moy qu'il aperçeut; allons, nous dit il, allons deliurer le Roy: & ne soyons pas moins vaillans à le secourir, que les Ennemis l'ont esté à le prendre. Nous fusmes donc attaquer ce gros de Caualerie, au milieu duquel nous voyons encore quelque confusion & quelque combat. Artamene comme le plus vaillant, le plus adroit, le plus interessé, & le plus heureux; fendit le premier la presse; & rompit les rangs des Ennemis, donnant la mort à tout ce qui s'opposa à son passage. Estant arriué au milieu de cét Escadron, il vit Ciaxare, accompagné de quinze ou vingt seulement, qui ayant encore les armes à la main, ne se vouloit pas rendre à ceux qui l'auoient enuelopé, & qui le pressoient de le faire. Mais comme les Ennemis virent, que le secours qu'Artamene luy donnoit, l'alloit sauuer; vn d'entr'eux qui creut qu'il seroit encore plus auantageux

tageux au Roy de Pont, que Ciaxare mourust, que de le laisser échaper; quelque deffense qu'on luy en eust faite, leua le bras, & voulut luy décharger vn grand coup d'espée sur la teste qu'il auoit nuë: parce que dans le combat, le courroyes de son Casque s'estoient défaites, & le luy auoient fait perdre. Si bien que ce coup l'eust infailliblement tué, si Artamene ne l'eust paré avec son espée: & sans perdre temps ne l'eust enfoncée iusqu'aux gardes, dans le corps de ce temeraire, qui tomba mort à ses pieds. Le Roy qui vit cette action, l'appella son Libérateur: Mais mon Maître voyant qu'vn pareil malheur pouuoit encore arriuer; sans cesser de combattre, & sans perdre moiment de temps, s'osta son habillement de teste, & le mit sur celle du Roy: se seruant de son Bouclier, pour se garantir des coups qu'on luy vouloit porter. Cette action qui fut veüe des Amis & des Ennemis, fit des Effets differents: le Roy en fut surpris; & voulut s'oster le Casque qu'Artamene luy auoit donné, pour le luy rendre. Mais les Ennemis voyant mieux qu'ils ne faisoient auparavant, l'admirable beauté d'Artamene, & cette fierté guerrierie, qui luy donnoit si bonne mine dans les Combats; ils creurent que c'estoit quelque Diuinité, qui venoit sauuer leur Ennemy: & contre laquelle, il n'y auoit pas moyen de résister. Leurs efforts commençant donc de s'alentir peu à peu, ils lascherent le pied; & tout d'vn coup prenant l'espouuante & la fuite, Artamene les poursuivant, & eux se renuersant sur l'aïlle
gau-

gauche de leur Armée, qu'ils mirent toute en desordre; il les eust absolument deffaits, si la nuit ne fust suruenue: & n'eust obligé tous les deux Partis à se retirer sous leurs Enseignes. Philidaspe quoy qu'il ne fust pas present à tout ce qui s'estoit passé, n'auoit pas laissé de contribuer quelque chose, à l'heureux succès de cette grande action: car de l'adueu mesme des Capadociens, ce fut luy qui empescha nostre Aisle droite de plier: & qui combatit la gauche des Ennemis, pendant que nous estions occupez à deliurer le Roy: si bien que si cela n'eust pas esté, nous eussions eu toute l'Armée des Rois Alliez sur les bras, & n'eussions peut-estre pas pû faire ce que nous fîmes. Ainsi l'on peut dire, qu'Artamene & Philidaspe: sauuerent la Capadoce en cette iournée. Mais comme l'action de mon Maistre auoit eu le Roy pour tefmoin; & qu'effectiuement il luy auoit sauué la Couronne & la vie; elle fit aussi vn effet different dans son esprit. Cependant la nuit ayant fait retirer chacun dans son Camp, sans que la Victoire se fust absolument declarée, pour l'vn ny pour l'autre Party, Artamene fut à sa Tente, se faire penser de deux blessures assez legeres, qu'il auoit receuës au bras gauche, & qui ne l'obligerent pas mesme à garder le lit. Le Roy se trouua aussi estre vn peu blessé à la main: Mais nous sceusmes par vn de nos gens qui auoit esté pris prisonnier, & qui se sauua d'entre les Ennemis, que le Roy de Pont l'auoit esté encore plus considerablement d'vn coup de Traict: ce qui fut cause que

de part & d'autre, l'on ne songea pas si tost à combattre. A peine le Roy fut il entré dans sa Tente, qu'il ordonna que l'on cherchast par tout son Libérateur, & qu'on le luy amenast: toutefois comme personne ne sçauoit le nom d'Artamene, ce ne fut que le lendemain au matin, que l'on pût satisfaire l'extrême desir qu'auoit Ciaxare, de remercier celuy auquel il deuoit la vie. Mon Maître ayant enfin esté trouué, & ayant reçu l'ordre du Roy, se rendit auprès de luy: Mais avec autant de modestie, & autant de respect, que s'il ne luy eust rendu aucun seruice. Dès qu'il commença de paroistre, tout le monde se pressa, & pour le voir, & pour le laisser passer: Philidaspe mesme en y allant, luy fit vn compliment fort ciuil, sur le bonheur qu'il auoit eu le iour auparauant; & tout le monde enfin, ravi de sa valeur & de sa bonne mine, eut de l'estime pour luy, & de la curiosité pour sa naissance. Le Roy ne le vit pas plustost, qu'il fit trois pas pour l'embrasser: apres ces premieres carresses, & ces premieres ciuilitéz, il le loua si hautement, que la modestie d'Artamene ne le pût souffrir. Seigneur, luy dit il, i'ay fait si peu de chose pour vostre Maiesté, que si ie n'esperois me rendre à l'aduenir plus digne de l'honneur qu'elle me fait aujourd'huy que ie ne le suis, i'en aurois beaucoup de confusion: Mais peut-estre que si elle me permet de continuer de combattre sous ses Enseignes; le zele que i'ay pour son seruice, & l'exemple de tant de braues gens qui sont dans son Armée; me donnant vn nouveau desir de gloire, me don-

donnera aussi la force d'en acquerir : & la hardiesse que ie n'ay pas, d'oser peut-estre recevoir sans rougir, les louanges d'un Prince tel que Ciaxare. Vostre modestie, luy respondit le Roy, m'estonne encore plus que vostre valeur : estant bien plus extraordinaire de trouver cette sage vertu , en un homme de vostre âge, que non pas d'y rencontrer l'autre : qui estant plus tumultueuse, n'est pas incompatible avec la jeunesse. Seigneur, luy repliqua Artamene, vostre Maiesté me pardonnera, si ie luy dis qu'elle change le nom des choses : puis qu'elle appelle modestie en moy, ce qui n'est qu'un simple effet de ma raison & de mon equité. Car enfin apres avoir veü tous ceux qui m'escoutent, faire de si grandes actions ; & entre les autres, dit il en montrant Philidaspe , ce brauc Estranger, en faire de si heroïques ; il faudroit estre bien hardy & bien iniuste, pour oser prendre de la vanité de ce que i'ay fait : & pour ne recevoir pas plustost les louanges de vostre Maiesté, comme un moyen fort propre à m'exciter à bien faire, que comme une legitime recompense, du petit service que ie luy ay rendu en cette iournée. Je voy bien, luy respondit Ciaxare, que vous estes difficile à vaincre en toutes choses : c'est pourquoy i'ay quelque crainte de vous demander , quelle Terre vous a veü naistre, de peur que vous ne le veüilliez pas dire. Seigneur (luy repartit Artamene, suiuant ce que nous auons resolu en partant de Sinope, & que i'auois oublié à vous apprendre) ie suis d'un País où il semble que l'on soit obligé d'estre

sage & vaillant dès le Berceau: & c'est ce qui fait sans doute que j'ay quelque peine à me résoudre de vous le nommer, auparauant que ie me sois rendu digne d'estre aduoué par ma Patrie: & que ie me sois mis en estat par mes actions, de ne luy faire point de honte. Ne laissez pas de satisfaire ma curiosité (luy repliqua Ciaxare en sous-riant) car quand vous seriez Grec ou Persan, qui sont à mon aduis les deux Nations de toute la Terre, auxquelles peut mieux conuenir, l'idée que vous nous avez donné de vostre País; & quand vous seriez Fils du plus Grand, & du plus sage Roy du Monde; il luy seroit aduantageux, de vous aduouier pour tel. Artamene ayant seulement respondu à ce discours, par vne profonde reuerence; puis que vous me l'ordonnez, luy dit il, ie vous aduouieray, Seigneur, que ma naissance est assez illustre: & que ie suis de plus, d'une des plus considerables Parties de toute la Terre. De vous dire maintenant, Seigneur, ny le nom de mes Parens; ny précisément le lieu qui m'a vû naistre; c'est ce que ie ne puis, ny ne dois pas faire: m'estant resolu en partant de mon País, de voyager inconnu, pour des raisons qui sans doute ne donneroient pas grande satisfaction à vostre Maiesté quand elle les scauroit; c'est pourquoy ie la supplie tres humblement, de ne me commander pas, de luy en dire dauantage: & de se contenter de scauoir, lors qu'elle aura quelque chose à m'ordonner, que ie m'appelle Artamene. Il est iuste (luy respondit Ciaxare en l'embrassant) de n'exiger de vous, que ce que vous nous voulez
accor-

accorder : & ie vous dois bien assez , pour ne vous contraindre pas en vne chose , où vous seul auez interest : & où ie n'en ay fans doute point d'autre , que celui de vous obliger si ie le pouuois. Voila Seigneur , tout le déguisement dont se seruit Artamene : qui fut de ne nommer rien ; & de donner vne idée de son País , qui conuient aux Grecs & aux Persans , pour laisser la chose en doute : cette Ame Grande & Noble ayant vne Vertu scrupuleuse & delicate , qui ne peut se résoudre à dire vn mensonge , quelque innocent qu'il puisse estre. Apres cela , Ciaxare pria mon Maistre , avec toute la ciuilité imaginable ; de vouloir prendre la place d'vn Chef , qui estoit mort à la Bataille , & qui commandoit mille Cheuaux. D'abord Artamene s'en excusa : mais enfin craignant de déplaire à Ciaxare , il accepta cét employ. Il remercia donc le Roy de fort bonne grace : & l'assura qu'il n'acceptoit cette Charge , qu'afin de le pouuoir seruir plus vtilement. Et comme il y en auoit encore vne autre vacante , par la mort de celui qui la possédoit ; Ciaxare la donna à Philidaspe , qu'il connoissoit vn peu de plus long temps que mon Maistre : parce qu' Aribée qui estoit alors , en faueur (comme ie l'ay ce me semble desia dit) le luy auoit présenté , auparauant que de partir de Sinope. Le Roy n'eut pas plustost fait cette derniere liberalité , qu' Artamene fut s'en resioüir avec Philidaspe ; qui reçut son compliment , avec beaucoup de ciuilité ; qui dans le fonds de son ame , auoit encore pourtant quelque espee de ialousie , de toutes les carresses

que Ciaxare auoit faites à Artamene. Cependant mon Maistre estant regardé comme le Libérateur du Roy; c'eust esté se rendre criminel, que de ne le carresser pas: si bien que tant par cette raison, que parce qu'en effet il à ce don particulier, d'attirer les cœurs de tous ceux qui le voyent; il fut visité, loué, & carressé de toute l'Armée. Mais entre les autres, ceux qu'il deuoit commander, en eurent vne ioye inconceuable: & vindrent luy rendre leurs premiers deuoirs, avec des marques d'vne satisfaction, que ie ne sçauois exprimer. Philidaspe & luy se visiterent aussi: & nous sçeusmes qu'il se disoit estre de la Bactriane, & de fort bonne condition. Comme la Bataille auoit esté tres sanglante, de tous les deux costez, les choses ne furent pas si tost en estat de pouuoir songer à combattre de nouveau; c'est pourquoy le Roy voulant aduertir la Princesse sa Fille de tout ce qui s'estoit passé; & voulant favoriser mon Maistre, en l'en faisant connoistre & carresser; luy commanda d'aller iusques à Ancire, porter vne Lettre à Mandane: afin de la pouuoir assurer mieux que tout autre, & de sa vie, & du gain de la Bataille. Aussi bien, luy dit le Roy en sous-riant, vn homme qui porte encore le bras en écharpe, peut avec bienfiance quitter l'Armée pour quatre iours, sans craindre d'estre pris pour Deserteur; & ne refuser pas cette Commission, à la priere de ses Amis. Je vous laisse à iuger, Seigneur, quelle fut la ioye, & l'émotion d'Artamene: & si quelque passion qu'il eust pour la guerre, l'amour ne l'emporta pas

pas sur son esprit. Il changea pourtant de couleur, à cette proposition : & n'osant l'accepter sans résistance ; Seigneur, luy dit il, les bleffures qui me font porter vne écharpe font si petites, qu'elles ne m'empescheroient pas de combattre vos Ennemis, si l'occasion s'en offroit : c'est pourquoy ie ne sçay si dans la crainte que i'ay, qu'il ne s'en presente quelque vne ; ie dois accepter l'honneur que vostre Maiesté me veut faire. Non, non, (luy dit Ciaxare, en luy donnant sa lettre pour la Princesse) ne craignez pas que nous combations sans vous : Vous m'avez trop persuadé, que vous nous estes nécessaire à remporter la victoire sur nos Ennemis, pour ne vous attendre pas. Il est iuste, poursuivit-il, qu'une Princesse qui doit porter la Couronne de Capadoce, aussi tost qu'elle aura l'âge ordonné par nos Loix ; sçache le service que vous luy avez rendu : & qu'elle l'apprenne mesme de vostre bouche : afin que vous puissiez apprendre de la sienne, la reconnoissance que vous en devez esperer. Comme Artamene se preparoit à respondre, Philidaspe qui pour des raisons que vous sçaurez apres, n'estoit nullement bien aise que mon Maistre acceptast cette Commission, prit la parole ; & l'adressant au Roy, d'une maniere fort respectueuse & assez adroite ; Seigneur, dit il en sous-riant, si vostre Maiesté a dessein que la Princesse soit bien informée des belles actions que ce genereux Estranger a faites ; il me semble qu'estant aussi modeste qu'il est, ce n'est pas vne bonne voye à suiure ; & qu'il est à craindre que ce ne soit luy

donner vn moyen, de dérober beaucoup à sa propre Gloire. C'est pourquoy si vostre Maieſté me le permet, i'iray faire son Panegyrique à la Princesse: Moy, dis-ie, qui ay esté le tesmoin de sa valeur, & vn des plus grands Admirateurs de son courage. Artamene entendant ainsi parler Philidaspe, eut peur qu'on ne luy accordast ce qu'il demandoit: c'est pourquoy sans donner loisir au Roy de respondre, Seigneur, luy dit il, comme les actions de ce genereux Estranger, font bien plus illustres que les miennes; il est bien plus iuste qu'elles ne soient pas ignorées de la Princesse; & c'est pour cela, que ne m'opposant plus au dessein de vostre Maieſté, i'accepte la Commission qu'elle m'a fait l'honneur de me donner: estant plus equitable qu'au lieu qu'il face mon Panegyryque, ie m'en aille faire son Eloge. Seigneur (repliqua Philidaspe en changeant de couleur) il y va de la gloire d'Artamene de le refuser: il y va de celle de Philidaspe, respondit mon Maistre, de ne l'escouter pas. Le Roy prenant plaisir à cette agreable contestation, dont nous auons depuis sçeu la cause, & que nous ignorions alors; voulut pourtant la terminer: & pour les mettre d'accord, ie veux, dit il à Artamene, profiter des aduis de Philidaspe: & me precautionner contre vostre modestie. Ie veux donc qu'Arbace le Lieutenant de mes Gardes vous accompagne: afin qu'il die, ce que vous ne direz pas. Le Roy s'estant fait donner d'autres Tablettes, changea sa Lettre, & la donna à Artamene, qui la reçeut avec autant de ioye,

LIVRE SECOND. 233
ioye, que Philidaspe en eut de dépit. Mon Maître donc rauy de cette heureuse rencontre, prit la Lettre du Roy, que ce Prince luy bailla ouuerte : & si ie ne me trompe, elle estoit à peu près conçeuë en ces termes.

CIAXARE ROY DE CAPA-
DOCE ET DE GALATIE,

A LA

PRINCESSE MANDANE
SA FILLE.

Celuy qui vous rendra ma Lettre m'ayant sauué la vie, j'ay creü ne pouuoir vous apprendre plus agreablement le peril dont ie suis échapé, que par la mesme Personne qui me l'a fait éuiter. Et j'ay pensé ne pouuoir employer vn moyen plus puissant, pour l'arrester aupres de nous, que les prieres que ie scay que vous luy en ferez. Toutefois, comme ie connois sa modestie, j'en-uoie Arbace avec luy, pour vous dire, ce que peut-estre il ne vous dira pas : m'imaginant assez aisément, qu'il vous entretiendra plus, de la valeur d'autruy que de la sienne. Mais enfin il m'a sauué la vie : & il auroit vaincu tous mes Ennemis, si la nuit ne les eust dérobez à sa poursuite. Priez les Dieux, que tous mes Capitaines luy ressemblent : & ne pouuant en faire mon Suiet, tachez du moins d'en faire mon Amy.

CIAXARE.

Q 5 Ie

Je vous laisse à iuger, Seigneur, quelle fut la ioye d'Artamene: Feraulas l'accompagna à ce petit voyage aussi bien qu'Arbace, & fut le tefmoin de tout ce qui s'y passa, comme du transport de mon Maistre. Helas (disoit-il en luy mesme, en lisant la fin de la Lettre du Roy) que cette priere est inutile! & qu'il seroit difficile à vn Amant de Mandane, de n'estre pas Amy de Ciaxare! Ouy, ouy, poursuiuoit-il, ie suis Amy du Roy de Capadoce; & mesme du Roy des Medes; & Amy iusques à tel point, que i'en suis ennemy de Cyrus. Qu'il demeure donc dans le Tombeau, ce malheureux Cyrus, qui est l'obiet de la crainte, & de la haine de ces Princes: & pourueu qu'Artamene puisse conseruer sa bonne fortune; puisse t'il demeurer dans l'obscurité du Sepulchre, & n'en resfortir iamais. O Artamene! heureux Artamene, adioustoit-il, tu vas reuoir ta Princeffe; tu luy vas parler; tu vas en estre loué; tu vas en estre connu; & peut-estre, disoit-il, peut-estre que ta bonne fortune fera, que tu n'en feras pas hai. Mais helas, poursuiuoit-il, ce ne seroit pas encore assez! & pour estre entierement heureux, il faudroit pouuoir esperer d'en estre aimé. Tant y a Seigneur, que tout ce que l'amour peut inspirer de tendre & de delicat, dans vn esprit passionné, se trouua dans celuy d'Artamene en cette rencontre. Tantost il s'abandonnoit absolument à la ioye: & tantost cette ioye estoit moderée par la crainte: car qui scait, disoit-il, si malgré ce que le Roy dit à la Princeffe, ie n'attireray point son auersion?

il

il est des sentimens secrets qui nous portent à aimer ou à haïr, dont l'on ne peut dire de raison, & aufquels l'on ne sçauroit resister: ainsi quand il seroit vray que ie ne serois pas le plus haïssable des hommes; & que i'aurois rendu vn seruice assez important au Roy; s'il arriue que i'aye le malheur de trouuer quelque anthipathie dans son ame; toutes mes actions, tous mes soings, tous mes seruices, toutes les vertus du monde si ie les possedois; & toutes les Couronnes de la Terre, si ie les auois conquises; ne m'obtiendroient pas son affection. Je pourrois mesme posseder son estime, que ie ne serois pas content: & l'amour, cette passion capricieuse, qui ne se satisfait que par elle mesme, me rendroit tousiours le plus malheureux des hommes, si ie ne pouuois trouuer en ma Princesse, qu'une simple estime sans cette affection. Les violents transports de son esprit, ne l'empeschoient pourtant pas d'auoir soing de cent petites choses, dont il n'auoit guere accoustumé de se soucier. Aussi tost qu'il fut arriué à Ancire, il voulut luy mesme choisir vn habillement parmi les siens: & demanda cent fois à Feraulas lequel il deuoit prendre, & lequel luy estoit le plus aduantageux. Mais enfin s'estant fait habiller, & ayant pris vne Escharpe d'un tissu d'or tres beau & tres magnifique, pour soustenir le bras où il estoit blessé; il se laissa conduire par Arbace, au lieu où estoit la Princesse. Artamene, Seigneur, nous a aduoué depuis, que le iour du Combat du fameux Corsaire; ny celuy de la Bataille; il n'auoit point

eu

eu tant d'émotion, qu'il en sentit en celuy-là : & ce grand cœur qui ne s'ébranloit jamais, dans les perils les plus effroyables ; se trouua saisi de tant de crainte, que si la ioye ne l'eust vn peu modérée, il n'eust sans doute iamais pû se resoudre, de s'exposer à pouuoir estre hai. Mais enfin il fut chez la Princesse, qu'Arbace auoit esté voir auparavant, pendant que mon Maistre s'habilloit : afin de le preuenir sans luy en rien dire, en instruisant Mandane, de la maniere dont elle le deuoit receuoir. Il la trouua dans vn Apartement magnifiquement meublé : & accompagnée d'vn grand nombre de Dames, tant de celles de la Cour, qui l'auoient suivie en ce voyage, que de celles de la Ville d'Ancire, & de toute la Prouince, qui ne la quittoient que le moins qu'il leur estoit possible. Elle estoit ce iour là habillée avec assez de negligence : Mais elle estoit toutefois si belle, & si propre ; que de tant de Personnes belles, & richement parées qui l'environnoient ; Artamene m'a dit depuis, qu'il n'en discerna aucune : tant ce puissant Obiet attachâ fortement, & ses yeux & son esprit. La Princesse ne vit pas plustost mon Maistre qu'elle se leua, & se prepara à le receuoir, avec beaucoup de ioye & beaucoup de bonté : ayant desia sçeu par Arbace, le seruice qu'il auoit rendu au Roy son Pere. Artamene luy fit alors deux profondes reuerences ; & s'approchant apres d'elle, avec tout le respect qui estoit deû à vne Personne de sa condition ; il luy baisa la robe, & luy presenta la Lettre du Roy, qu'elle leût à l'instant mesme :

& com-

& comme elle eut acheué de la voir, il voulut commencer la conuersation par vn compliment, apres luy auoir dit ce qui l'amenoit : mais la Princesse le preuenant d'une façon fort obligeante; quelle Diuinité, luy dit elle, genereux Estranger, vous a conduit parmy nous, pour sauuer toute la Capadoce en sauuant le Roy; & pour luy rendre vn seruice, que tous ses Subiets ne luy auroient pas rendu? Madame, luy respondit Artamene, vous avez raison de croire, que quelque Diuinité m'a conduit icy : & il faut mesme que ce soit vne de ces Diuinitez bien-faisantes, qui ne font que du bien aux hommes, puis qu'elle m'y a fait receuoir l'honneur d'estre connu de vous : & le bonheur d'estre choisi de la Fortune, pour rendre vn petit seruice au Roy, qu'il pouuoit sans doute receuoir mieux de tout autre. La modestie (luy dit la Princesse en sous-riant, & se tournant vers les Dames qui estoient les plus proches d'elle) est vne Vertu qui appartient si essentiellement à nostre Sexe, que ie ne sçay si ie dois souffrir que ce genereux Estranger l'vsurpe sur nous avec tant d'iniustice, & que ne se contentant pas de posseder la valeur eminentement, où nous ne deuons rien pretendre; il veuille encore estre aussi modeste, quand on luy parle de la beauté des actions qu'il a faites; que les femmes raisonnables le sont, quand on les loüe de leur beauté. Pour moy (adiousta t'elle, en regardant Artamene) ie vous anouë que ie trouue vn peu d'iniustice en vostre procedé; & ie ne pense pas que ie la doie souffrir :

frir: ny m'empescher de vous louer infiniment, quoy que vous ne le puissiez endurer. Les Personnes comme vous (luy repartit Artamene, avec vn profond respect) doiuent recevoir des louanges de toute la Terre, & n'en donner pas legerement: c'est vne chose, Madame, dont il n'est pas agreable de se repentir: c'est pourquoy-je vous supplie de ne vous exposer pas à ce peril. Attendez, Madame, que j'aye l'honneur d'estre vn peu mieux connu de vous: j'ay desia sçeu par Arbace, luy respondit elle en sous-riant, que l'on vous croit estre d'une Nation, quoy que vous ne l'avoüez pas, qui parmy les grandes qualitez que l'on attribüe à ceux qui en sont, est vn peu soubçonnée d'artifice: Mais ce que vous avez fait, merite bien que ie vous excepte de la regle generale: que ie ne vous soubçonne pas de cet excès de raison, qui fait degenerer la prudence en finesse: & qu'au contraire, ie suis persuadée que vous estes effectivement, tel que vous paroissez estre. Je vous suis bien obligé, Madame, respondit Artamene, de vous voir faire vne si glorieuse exception en ma faueur: ie puis aussi vous assurer qu'en cette rencontre, vous ne vous abusez pas: & que l'artifice dont la foy Greque est suspecte, n'est pas vn defaut que l'on me puisse reprocher. Mais, Madame, soit que ie sois Grec, comme vous semblez le croire, soit que ie sois d'une autre Nation que l'on croye plus ingenuë, n'auoir point vne mauuaise qualite, n'est pas auoir vne grande vertu: & j'ay toujours raison de dire, que si vous avez bonne opinion de
moy,

moy, i'ay fujet de craindre que le temps ne vous fasse changer d'avis. Le temps, repliqua-t'elle, ne fçauroit tousiours faire, que ce que vous auez fait, ne soit digne de loüange: ainsi en attendant que le temps que vous dittes m'ait desabusée, de la bonne opinion que ie veux & dois auoir, de celuy qui a sauué la vie au Roy mon Pere; laissez moy dans vne erreur, qui ne vous est pas desauantageuse. Je souhaite, Madame, luy respondit Artamene, que vous ne la perdiez iamais: & que la plus illustre Princeffe qui soit au monde, ne fasse toujours l'honneur de croire, que ie ne suis pas absolument indigne de son estime. Apres cela, la Princeffe s'informa particulierement de tout ce qui s'estoit passé à la Bataille: & Artamene le luy raconta avec beaucoup d'exactitude, excepte ce qui le regardoit, qu'il passoit tousiours legerelement, & en peu de mots; ce qui donnoit de l'admiration à Mandane, qui en auoit esté bien mieux informée par Arbace. Artamene n'oublia pas de luy parler dignement de la valeur de Philidaspe, que la Princeffe se ressouuint d'auoir veü à Sinope quelques iours auparauant que d'en partir: & enfin il sortit si heureusement de cette premiere conuersation, qu'il en fut hautement loüé de toutes les Dames qui l'entendirent. Ce n'est pas qu'il eust la liberté entiere de son esprit: car outre qu'il estoit fortement attaché par les yeux à la veüe de la Princeffe; son cœur estoit si agité, qu'il n'auoit pas la moitié des charmes qu'il auoit accoustmé d'auoir. Mais la bonne mine d'Artamene, sa ciuili-

té,

ré, sa modestie, & sa bonne grace; iointe à ce qu'il disoit, qui estoit tousiours respectueusement dit, & iudicieusement pensé; firent que le desordre de son ame ne fut point aperçeu: & qu'il se tira de cet entretien, avec vne approbation generale. Arbace le fit loger en vn Paillon du Chasteau qui gardoit sur le jardin: & eut de luy tout le soin qu'il deuoit auoir d'vn homme qui auoit sauué la vie au Roy son Maistre: & qu'on luy auoit recommandé, d'vne façon toute particuliere. Mais Artamene ne fut pas plustost au superbe Apartement qu'on luy auoit destiné, qu'il luy prit enuie de s'aller promener; & qu'il descendit dans le jardin qu'il auoit veü par les fenestres de sa chambre; tant son inquietude amoureuse luy donnoit peu de repos. Ce n'est pas que son ame ne s'abandonnast alors à la ioye: & que la veüe, & les ciuilités de cette Princesse ne l'intretinssent agreablement: mais c'est qu'en effet l'Amour est de telle nature, qu'il ne peut iamais causer de plaisirs tranquiles: & soit qu'il donne de la ioye ou de la douleur, il ne donne presque iamais rien qu'en tumulte, & avec agitation & desordre. Artamene donc tout heureux qu'il estoit, ne laissoit pas d'estre inquieté: il estoit pourtant bien aise d'auoir entretenu la Princesse, & d'auoir encore trouué en sa veüe & en sa conuersation de nouveaux charmes pour le captiuer. Du moins, disoit il, Raison tu ne t'oposeras plus à mon amour: & bien loin de t'employer à la destruire, tu m'ayderas à chercher les voyes de la satisfaire. Il y auoit aussi des

momens, où il luy sembloit qu'il n'auoit pas dit tout ce qu'il eust pû dire : & tout ce qu'il eust dit en vne conuersation où il n'eust pas esté si preoccupé : Mais apres tout, l'image de Mandane, fut ce qui remplit toute son ame. Il luy sembloit la reuoir à chaque pas qu'il faisoit : & apres se l'estre figurée avec tous les charmes ; & s'estre dit plus de cent fois à luy mesme, que s'estoit la plus belle chose du monde & la plus aimable ; apres auoir admiré cette façon d'agir qu'elle auoit, où sans perdre rien de sa modestie naturelle, elle auoit pourtant quelque chose de galant & d'aisé dans l'esprit, qui rendoit son entretien incomparable ; apres, dis-ie, auoir bien passé & repassé toutes ces choses en son imagination ; ô Dieux ! disoit il, si estant si aimable, il arriuoit que ie ne pusse en estre aimé, que deuiendroit le malheureux Artamene ? Mais (reprenoit il tout d'un coup) puis qu'elle paroist sensible à la gloire & aux bien-faits, continuons d'agir, comme nous auons commencé : & faisons de si grandes choses ; que quand mesme son inclination nous resisteroit, l'estime nous introduisist malgré elle dans son cœur. Car enfin, quoy que l'on puisse dire, & quoy que i'aye dit moy mesme, l'on peut estimer vn peu, ce que l'on n'aimera point du tout ; mais ie ne pense pas que l'on puisse estimer beaucoup, ce que l'on n'aimera pas vn peu. Esperons donc, esperons : & rendons nous dignes d'estre pleints, si nous ne le sommes pas d'estre aimez. Comme il raisonnoit de cette sorte, sur l'estat de sa fortune, Feraulas l'ad-

I. Partie.

R uertit

uertit qu'il voyoit paroistre la Princesse au bout d'une Allée; qui suiuant sa coustume, venoit se promener dans le jardin, sur le point que le Soleil s'abaissoit. Artamene voyant qu'elle venoit vers luy, eust sans doute passé par respect dans vne autre Allée qui touchoit celle où elle se promenoit, si elle ne luy eust fait signe de s'approcher. Mais Seigneur, pour n'abuser pas de vostre patience, ie vous diray qu'en cette seconde conuersation, & en cette promenade; Artamene descouurit tant de nouvelles beautez, & tant de sagesse en l'esprit de Mandane; que si iusques là il auoit eu de l'amour, depuis il eut de l'adoration. La Princesse aussi connoissant mieux par cét entretien, moins general & vn peu plus long, le merueilleux esprit de mon Maistre, conçeut vne grande estime de luy: & le traita encore plus ciuilement, que la premiere fois qu'il l'auoit veüe. Pour s'aquitter du commandement du Roy, elle entreprit de luy persuader, de s'attacher à son seruice: Mais helas, que cette priere estoit inutile! qu'il eut peu de peine à luy en accorder l'effet! & qu'il eut de ioye, de se voir prier de faire vne chose, où il estoit resolu, & qui estoit si fauorable à sa passion! Comme il eut remené la Princesse à son Apartement, suiuite de sa Dame d'honneur, de sa Gouvernante, & de toutes ses filles; elle donna ordre qu'on le seruist au sien, avec toute la magnificence possible: comme en effet, la chose fut ponctuellement executée selon ses intentions. Cependant Artamene qui ne parla presque point tant qu'il fut à table, lors que ceux qui le seruoient se
fu-

furent retirez à son Antichambre, estant demeuré seul avec Feraulas, se mit à luy demander son avis de la Princesse: comme si de son approbation eust dépendu toute sa félicité. Et malgré luy, & contre son dessein, & presque sans qu'il s'en prist garde, il employa la moitié de la nuit, à s'entretenir avec Feraulas: qui sans doute ne pouvoit pas combattre sa passion, du costé de la Princesse; estant certain que c'estoit la plus aimable Personne qui sera jamais. Mais enfin il falut se coucher: toutefois ce ne fut pas pour dormir: car venant à penser que la bien-seance vouloit qu'il demandast son congé dès le lendemain, & qu'il s'en retournaist au Camp; l'inquietude qu'il en eut, ne luy permit pas assez de repos, pour s'abandonner au sommeil. Il se leua donc le matin, sans avoir pû fermer les yeux: & aussi tost que la Princesse fut en estat d'estre veüe, il fut la supplier de luy permettre de s'en retourner auprès du Roy, où son deuoir & l'estat où il auoit laissé les choses l'appelloient. Mais elle luy dit, qu'elle vouloit qu'il fust tesmoin d'un Sacrifice qu'elle alloit offrir aux Dieux, pour les remercier d'auoir preserué le Roy par son moyen; afin qu'il le peust assurer, de la part qu'elle prenoit en sa conseruation: & du soing qu'elle auoit de la demander au Ciel. Enfin, luy dit-elle, ie vous en prie, n'osant pas dire que ie vous le commande. Vous le pourriez pourtant, Madame, par plus d'une raison, luy respondit Artamene; & une Princesse comme vous, en à plus de cent, qui la doiuent faire obeir de toute la Terre. Artamene demeura donc encore ce iour

244 LE GRAND CYRUS,
là tout entier à Ancire: il fut au Temple avec la
Princesse, qu'il eut l'honneur d'y accompagner, où
tout le Peuple le combla de benedictions: Car en
vn moment par le moyen d'Arbace, & des Dome-
stiques de la Princesse, il fut connu pour estre le
Liberateur du Roy. Le lendemain au matin estant
venu plustost qu'il n'eust souhaitté, il falut partir,
& prendre congé de la Princesse: ce qu'il fit sans
doute avec autant de douleur que d'amour, quoy
qu'il n'osast tesmoigner ny l'une ny l'autre que par
son silence, & par vn profond respect. Elle luy
donna vne Lettre pour le Roy, qui se trouua estre
telle que ie m'en vay vous la dire. Car Ciaxare la
montra à tant de monde, afin d'obliger mon Mai-
stre, qu'il y eut peu de gens de quelque considera-
tion dans l'Armée, qui par leurs propres yeux, ou
par le raport d'autruy, ne sçeussent ce qu'elle con-
tenoit.

L A

PRINCESSE MANDANE

A V

ROY DE CAPADOCE
ET DE GALATIE SON PERE.

S EIGNEVR,

*Ce n'estoit pas sans raison, que vostre Maiesté auoit
de la défiance, de la modestie d'Artamene: puis que ce
n'a*

n'a esté que par le Lieutenant de vos Gardes, que i'ay appris ce qu'il a fait pour vostre conseruation : ou pour mieux dire, pour celle de toute la Capadoce, de toute la Galatie, de toute la Medie, & pour celle de Mandane, que vostre perte auroit fait mourir de douleur. Il m'a bien dit le grand danger où vostre Maiesté s'est exposée : Mais il ne m'auroit iamais appris, que sa valeur vous en auoit garanty : & ie l'aurois tousiours ignoré, si ie ne l'eusse sçeu par vne autre voye. Je l'ay trouué si persuadé de vostre vertu, & si attaché à vostre seruice, que mes soins ont esté absolument inutiles, pour vous l'aquerir dauantage. Mais, Seigneur, faites s'il vous plaist que mes prieres ne le soient pas aupres de vous, lors que ie vous supplieray, comme ie fais, de n'exposer plus vne vie si precieuse à de si grands hazards. Vostre Maiesté sçait, comme ie luy ay desia dit, que le salut de ses Estats y est attaché : & que peut-estre Artamene ne seroit pas toujours assez heureux, pour la pouuoir secourir. Laissez donc seulement, Seigneur, à ce genereux Estranger, le soing de vaincre vos Ennemis : & ne l'occupez plus à deffendre la vie d'un Prince, à laquelle est inseparablement attachée celle de

M A N D A N E.

Artamene ayant rendu cette Lettre au Roy, en fut admirablement bien receu : mais Philidaspe, qui l'entendit lire, ne fut pas celuy de toute l'assemblée, qui tesmoigna y prendre le plus de plaisir : & l'on vit vn chagrin sur son visage, qui marquoit visiblement, le trouble & l'émotion de son cœur. A quelques iours de là, les blessures de mon Maistre estant entierement gueries, & voulant

commencer de mettre en exercice le Corps qu'on luy auoit donné à commander ; comme les deux Armées estoient retranchées l'une deuant l'autre, il fit plusieurs Parties, où il eut tousiours de l'auantage : & il enleua mesme vn Quartier au Roy de Phrigie. Philidaspe fut aussi assez heureux, en de pareilles rencontres : Cependant, quoy que cette guerre fust effectiuement faite par le Roy de Pont, à cause qu'on luy auoit refusé la Princesse de Capadoce ; neantmoins comme cette cause n'eust pas esté assez plausible aux yeux des Peuples, veû qu'il n'est rien qui doie estre si libre que les Mariages ; ny rien de plus iuste, que l'autorité des Peres sur leurs Enfans ; ny rien de plus fort, que les Loix fondamentales de l'Estat, qui deffendoient cette Alliance ; le pretexte auoit esté de deux Villes qui bornoient de deux costez vne grande Plaine, qui ioint la Galatie à la Bithinie en cét endroit : tous ces deux Princes croyant que toutes les deux leur appartenoient, quoy qu'ils ne fussent chacun en possession que de celle qui estoit la plus proche de leurs Prouinces. C'estoit donc apparemment pour ces deux Villes, que la guerre se faisoit : dont l'une se nomme Cerasie, qui estoit alors en la puissance du Roy de Pont : & l'autre Anise, qui estoit sous le pouuoir de Ciaxare. Mais comme le Roy de Pont auoit esté assez blessé ; & que ses Medecins & ses Chirurgiens l'auoient assuré qu'il ne seroit pas si tost guery ; il fuyoit le combat autant qu'il pouuoit : neantmoins l'on ne laissa pas de combattre à diuerses fois pendant sa maladie : &

mes-

meſme , excepté lors qu'Artamene ou Philidaſpe furent à la guerre, la Victoire ſembloitouſiours balancer entre les deux Partis. Cependant le Roy de Phrigie ayant eſté aduertie ſecrettement que le Roy de Lydie ſe vouloit encore declarer contre luy, & entrer dans ſes Eſtats , le fit ſçauoir au Roy de Pont, qui ſe trouua fort embarrasſé: ſçachant bien que ſi le Roy de Phrigie l'abandonnoit, il ne ſeroit pas aſſez puiſſant , pour reſiſter à Ciaxare, qui luy ietteroit ſur les bras , non ſeulement toute la Capadoce, & toute la Galatie: mais encore toutes les forces des Medes & des Perſans. Apres que ces Princes eurent bien cherché à imaginer ce qu'ils auoient à faire , dans vne conioncture ſi faſcheuſe; le Roy de Phrigie dit, que comme l'aduis qu'il auoit reçeueſt, eſtoit apparemment ignoré de Ciaxare , puis que le Roy de Lydie n'auoit encore fait aucun acte d'hoſtilité contre luy; & qu'il auoit eu cét adus , par vne intelligence ſecrette, qu'il auoit dans le Conſeil de ce Prince? il falloit auant qu'il en appriſt des nouuelles, luy enuoyer offrir de terminer leurs différens , par vn Combat de deux cens hommes contre deux cens; afin d'eſpargner de tous les deux Partis le ſang de leurs Sujets; & de terminer plus promptement cette guerre. Car enfin, luy dit le Roy de Phrigie, ſi celle de Lydie ne m'occupe pas trop long temps, nous ne manquerons pas apres de pretextes pour rompre la paix que nous aurons faite, avec le Roy de Capadoce. Le Roy de Pont qui ne voyoit point d'apparence de pouuoir ſortir avec honneur de cette guerre, ſi ce

Prince son Allié l'abandonnoit ; quelque desir qu'il eust de se vanger ; quelque braue qu'il fust ; & quelque passion qu'il eust pour la Princesse de Capadoce, fut contraint d'approuver cét aduis, & de le suiure. Il enuoya donc proposer la chose à Ciaxare, qui tint Conseil de guerre pour cela : les opinions furent différentes : les vns vouloient que l'on acceptast cette proposition ; les autres qu'on la refusast. Aribée qui trouuoit quelque auantage pour luy, à faire durer la guerre, s'y oppoisoit ouuertement : Mais le Roy qui par l'extrême vieillesse d'Astiage Roy des Medes, preuoyoit que sa mort arriueroit bien tost ; auroit esté bien aisé de ne se trouuer pas engagé en cette guerre, en vn temps où il luy faudroit peut-estre quitter dans peu de iours la Capadoce, pour s'en aller en Medie. De sorte qu'ayant bien examiné toutes choses, & connu qu'après tout, les Ennemis estoient vn peu plus forts en nombre que les Capadociens ; Ciaxare accepta le party qu'on luy presentoit ; & l'execution de la chose, fut remise à huit iours de là. Les conditions de se Traité furent,

Que ces deux Princes retireroient leurs Armées, au de là de chacune de ces Villes, qui estoient le sujet de la guerre.

Que le Combat se feroit dans cette grande Plaine, où les Armées estoient presentement retranchées ; & aux extremités de laquelle, sont les deux Villes, qui estoient en contestation.

Que chaque Prince choisiroit à sa volonté, ceux qui deuroient combattre pour ses interets ; sans considerer le
rang

rang ny la qualité : & que la seule valeur suffiroit, pour estre receu en ce Combat.

Que partant en mesme temps des deux Villes, les Combattans de part & d'autre se trouueroient au milieu de la Plaine où se feroit leur Combat.

Que ceux qui combatroient seroient à pied, & n'auroient pour armes que deux janelots avec leur espées : & qu'ils ne porteroient ny arcs ny flèches.

Que les deux Rois ennemis, attendroient l'euement du Combat ; chacun à la teste de leur Armée ; près de la Ville où elle camperoit : sans s'en informer par nulle autre voye, que par le retour des Vainqueurs ; & par l'aduis que le Victorieux en enuoyeroit donner à l'autre : n'estant pas permis aux Vaincus de reuenir, ny mesme de demander la vie à leurs ennemis, ny à pas vn des deux Partis d'enuoyer aucun pendant l'action aux nouvelles pour éviter supercherie.

Que la fin du Combat estant sçetè les deux Rois suivis chacun de deux mille hommes de guerre se rendroient au Champ de bataille, tant pour s'y embrasser, que pour verifier le raport des Victorieux.

Que l'on se donneroit des Ostages de part & d'autre.

Que ces Ostages qui seroient dans les deux Camps, visiteroient les deux cens homes qui seroient choisis pour combattre ; afin qu'ils n'eussent point d'autres armes, que celles qui estoient permises selon leurs conditions : & qu'ils en enuoyeroient assurer chacun leur Prince.

Qu'apres le Combat, le Party vaincu abandonneroit la Ville, & retireroit son Armée dans son País ; le Vainqueur entrant en possession de cette Ville, pour laquelle cette guerre auoit esté commencée.

Que les corps des deux cens morts du Party vaincu, ne receuroient nulle ignominie: & que leurs funerailles seroient faites avec honneur, sur le propre Champ de bataille, avec celles des morts du Party victorieux.

Et qu'apres cela, la paix seroit ferme & stable entre ces deux Princes; le commerce restably entre leurs Subiets; le Roy de Phrigie compris dans cette Paix, comme Allié du Roy de Pont.

Tous ces articles estant accordez & signez de part & d'autre, on les publia dans les deux Camps; & les deux Armées commencerent de marcher vers ces deux Villes, où elles se deuoient rendre. La Princesse ayant sçeu la chose, voulut estre apres du Roy son Pere: si bien qu'en ayant eu la permission, elle arriua dans Anise, le iour auparauant que l'on deust choisir ceux qui deuoient combattre. Je vous laisse à iuger Seigneur, avec qu'elle ardeur tous ceux qui auoient du courage, & qui estoient piquez d'un puissant desir de gloire, sollicitoient en cette occasion: & ie vous laisse à iuger encore, si Artamene & Philidaspe entre les autres, estoient des plus empressez. Ce dernier esperoit en la faueur d'Aribée qui le protegeoit: & mon Maistre dans l'extrême enuie qu'il auoit d'estre du nombre des Combatans, n'osoit s'assurer à rien. Car encore qu'il eust rendu vn grand seruice au Roy, & que sa valeur eust desia esté assez connue: neantmoins parce qu'il estoit Estranger, il craignoit plus qu'il n'esperoit; & iugeoit bien que ce luy estoit vn grand obstacle. Il voyoit cependant, que s'il n'estoit pas de ce Combat, toutes ses esperances s'en alloi-

alloient bien reculées. Car, disoit il, que pourray-ie faire, pour acquerir l'estime de la Princesse, dans vne Cour tranquile, & où ie ne pourray iamais trouuer d'occasions de la seruir? Du moins si ie pouuois aider à emporter cette victoire, i'aurois toujours quelque leger sujet d'esperer. Mais hélas! ie ne suis pas assez heureux pour cela; & ie crains bien mesme, que Philidaspe ne me soit préféré, quoy qu'il soit Estranger aussi bien que moy. Car Seigneur, c'estoit vne chose inconceuable de voir combien ces deux ieunes & braues Guerriers, se regardoient tousiours en tous leurs desseins, sinon avec enuie, du moins avec vne emulation extrême. Ainsi la Princesse ne fut pas plustost arriuée, qu'Artamene se determinant tout d'un coup, fut la trouuer sans m'en rien dire: & comme il y auoit alors peu de monde aupres d'elle, Madame, luy dit il, ie viens vous demander vne grace, quoy que ie n'en fois pas digne: Vous estes digne de tout (luy respondit la Princesse fort obligeamment) & soyez assuré que si ce que vous voulez n'est ny iniuste ny impossible, vous l'obtiendrez infailliblement: & comme vous estes trop genereux & trop sage, pour vouloir des choses de cette nature; vous ne deuez point mettre en doute, l'effet de vostre demande. Artamene ayant fait vne profonde reuerence, reprit la parole de cette sorte. Je scay bien, Madame, que ce que ie souhaite est en vostre pouuoir, puis qu'il est en celuy du Roy: n'ignorant nullement, qu'il n'est rien qu'il vous puisse refuser. Mais ie vous aduoüe, que ie n'oserois pas m'assu-

rer,

rer, qu'il y ait autant de iustice en ma demande, que de possibilité: & quoy que ie face ce que ie dois, en vous suppliant de me faire obtenir ce que ie souhaite; ie ne sçay si vous ferez ce que vous devez en me l'accordant. Cependant, Madame, ie vous le demande, avec toute l'affection imaginable: & s'il est vray que le bonheur que i'ay eu, de rendre quelque petit seruice au Roy vous ait obligée; faites m'en obtenir, s'il vous plaist, la plus grande, & la plus glorieuse recompense, que i'en puisse iamais recevoir. Faites donc Madame, que le Roy me face l'honneur de me nommer, pour estre vn des deux cens qui doiuent combattre. Ce que vous me demandez (reprit la Princesse toute surprise, de la generosité d'Artamene) n'est sans doute pas impossible; & est mesme tres aduantageux au Roy mon Pere: mais ie vous aduoüe, que ie ne le trouue guere iuste. Car apres luy auoir sauué la vie comme vous avez fait; c'est vous en recompenser d'une façon bien estrange, que d'exposer de nouueau la vostre, à vn combat qui ne peut manquer d'estre tres sanglant, & tres dangereux, veû les conditions du Traité. Vous estes trop bonne, luy respondit Artamene, de craindre ma perte: Mais Madame, ne vous en inquietez pas: la bonté que vous avez pour moy, me met à couuert de tous les perils: n'estant pas croyable que les Dieux veüillent perdre, ce que vous voulez sauuer. Ainsi Madame, poursuiuit-il en sous-riant, pouuant me faire combattre sans danger, faites moy la grace de m'en faire obtenir la permission. Car Madame (adiousta-t'il, en prenant vn

vn visage plus serieux) si ie ne l'obtiens pas, il faudra necessairement, que ie m'esloigne d'un lieu où ie ne pourrois viure sans honte: & où l'on ne m'auroit pas iugé digne de faire, ce que deux cens autres auroient fait. S'il n'y auoit, luy dit il encore, qu'un seul homme qui deust combattre, peut-estre n'auroi-ie pas la hardiesse d'oser vous dire, estant Estranger, que ie souhaiterois ardemment pouuoir estre ce bien-heureux, qui seroit choisi pour defendre vos interests: Mais puis qu'il y en doit auoir deux cens appellez à cette gloire; ie pense Madame, que sans vne trop grande presomption, ie puis vous demander ce bon office. Je voudrois bien au moins (luy respondit la Princesse fort obligamment) que vous eussiez choisi vne autre personne pour vous le rendre: mais enfin puis que vous le voulez, ie vous promets de l'obtenir du Roy. Comme Artamene vouloit luy respondre, & se ietter à ses pieds pour la remercier; Ciaxare entra dans sa Chambre: & la Princesse ne le vit pas plustost, que s'auançant vers luy, Seigneur, luy dit-elle, Artamene qui est insatiable de gloire, n'estant pas content du seruice qu'il vous a rendu, veut encore que ce soit de sa main, que vous receuiez la Victoire: & il vous supplie, de luy permettre de combattre vos Ennemis, en l'occasion qui s'en presente. Ciaxare rauit de cette proposition, embrassa Artamene, pour le remercier du zele qui l'tesmoignoit auoir pour son seruice: Mais il fut toute-fois quelque temps, sans pouuoir se resoudre de luy accorder ce qu'il demandoit. Et comme la Princesse durant ce

temps-

temps-là ne parloit point, Artamene se tournant vers elle, Madame, luy dit il, est-ce-là ce que vous m'auiez fait l'honneur de me promettre? Non, luy respondit Mandane, mais ie vous aduoüe que ie ne vous puis tenir ma parole: & que la guerre est vne chose qui choque si fort mon humeur, que ie ne puis obtenir de moy, d'y contribuer rien, que des vœux tres passionnez pour la faire cesser. Ha Madame, reprit Artamene, vostre bonté m'oblige, & m'outrage tout ensemble! & alors il pressa tant Ciaxare, qu'il se rendit enfin, apres auoir long temps resisté. Ce n'est pas qu'il ne fust bien aise, qu'un homme aussi vaillant qu'Artamene fust de ce combat: mais c'est qu'effectiuement il l'aimoit; & qu'il craignoit de le perdre en cette occasion. De vous dire quelle fut la ioye d'Artamene; quels furent les remercimens qu'il fit au Roy; & les agreables reproches qu'il fit à la Princesse, del'auoir si mal serui, ce seroit perdre vn temps qui m'est cher, veû ce qui me reste encore à vous aprendre: ie vous diray donc seulement au lieu de cela, que Philidaspe qui souhaittoit estre de ce Combat aussi bien que mon Maistre, n'eut pas le mesme destin: car quoy qu'Aribée peust dire, Ciaxare ne le voulut pas. Il en fit des excuses à Philidaspe de fort bonne grace: & luy dit qu'Artamene ayant parlé le premier; & qu'ayant desia accordé la chose à vn Estranger, il n'osoit l'accorder encore à vn second: de peur de faire trop murmurer les Capadociens: qui diroient que ce seroit leur faire tort. Cette auanture donna vne grande douleur à Philidaspe:

&

& s'il n'eust esté attaché auprès du Roy, par vne raison tres puissante; il auroit quitté son service. Ce qui l'affligeoit le plus, c'estoit de voir qu'Artamene luy estoit preferé, quoy qu'il fust Estranger comme luy: & bien que Ciaxare luy dist, comme ie l'ay remarqué, que s'il eust parlé le premier, il n'eust pas esté refusé; cela ne le consoloit gueres. Artamene au contraire, sentit redoubler sa ioye, par la douleur de Philidaspe: & ce grand cœur, tout genereux qu'il estoit, ne pût s'empescher d'estre bien aise de son déplaisir; tant il y auoit desia d'emulation entre ces deux grands Courages. Ne suis-ie pas bien heureux (me dit Artamene, lors que ie l'eus rencontré) de voir qu'enfin ie ne puis manquer, ou de vaincre pour ma Princesse, ou de mourir pour elle? Si i'échape de ce danger, ie suis assuré de ne la reuoir que pour luy annoncer la victoire, & mon triomphe; & si ie meurs, ie suis encore assuré d'en estre pleint. Ha Chrisante quelle Gloire! ha Seigneur! luy respondis-ie, qu'avez vous fait? Ce que i'ay deû, mon cher Amy, me repartit il, & ce que vous auriez fait si vous eussiez esté en ma place. Mais luy dis-ie, Seigneur, avez vous oublié qu'Artamene n'est pas vn simple Cheualier tel qu'il paroist, & qu'il est fils du Roy de Perse? Non, mon Gouverneur, adiousta t'il; & c'est parce que ie me souuiens que sa naissance n'est pas commune, que ie veux qu'il tâche de faire des actions extraordinaires. Mais Seigneur, luy dis-ie, pourquoy du moins n'avez vous obtenu pour Feraulas & pour moy, ce que vous

auez

avez obtenu pour vous ? est-ce que vous doutez de nostre courage ? Ha Chrifante ! me dit-il en m'embrassant, ie douterois plustost du mien, mais la chose n'estoit pas possible : & si ie l'eusse demandée pour vous, ie me fusse exposé peut-estre à ne l'auoir pas pour moy mesme. Cependant malgré toutes ses raisons, comme ie n'estois pas possédé de passions si violentes que luy, ie ne pouuois me consoler, de le voir engagé dans vn semblable combat, mais la chose estoit sans remedes : & il s'estoit caché de moy, lors qu'il auoit esté chez Mandane, pour la prier de le seruir en cette rencontre. Le choix des deux cens Combatans estant donc fait; le iour du combat estant arriué; les Ostages estant donnez de part & d'autre; la visite des armes estant faite par eux, suiuant les conditions du Traité; & l'aduis en ayant esté enuoyé au Roy de Pont, qui enuoya le mesme à Ciaxare, de la part de ceux qui estoient à luy, & qui auoient aussi visité ses gens; la Troupe choisie passa deuant le Roy; qui auoit fait faire dès la pointe du iour vn Sacrifice, pour demander la Victoire aux Dieux. Artamene auoit esperé, que la Princesse seroit aupres de Ciaxare lors qu'ils partiroient, & qu'il auroit le plaisir de la voir encore en partant : mais elle ne pût s'y refoudre; & elle aima mieux demeurer au Temple: si bien qu'il fut priué de cette consolation. Pour moy, Seigneur, qui le vis partir, ie ne pûs m'empescher d'en auoir les larmes aux yeux: car enfin dans les autres occasions, Feraulas & moy taschions au moins de luy rendre tousiours quelque seruice :

mais

mais en celle-cy, nous ne pouuions pas seulement estre les tefmoins de sa valeur. Il s'apperçeut de nostre tristesse; & nous regardant d'un visage aussi gay, que le nostre estoit melancolique: le vaincray (nous dit il en sous-riant;) & vous ne serez pas bons Deuins, Artamene vous en assure. Comme il disoit cela, nous arriuafmes à la porte de la Ville, où le Roy les attendoit: Seigneur (luy dit mon genereux Maistre, qui marchoit à la teste de cette Troupe) ie vay tascher de me rendre digne de l'honneur que vostre Maiesté m'a fait à l'exemple de ces vaillans hommes: & ie vay, respondit le Roy, preparer des Couronnes pour vous & pour eux; ne doutant point de l'heureux succès de nos armes, puis qu'Artamene combat. Ta Gloire est grande Artamene, s'escria le desesperé Philidaspe: mais tu ne la possederois pas seul, si i'eusse eu ta bonne fortune, aussi bien que i'ay ta valeur. Nous eussions esté trop forts avec toy (luy respondit mon Maistre en passant) & nous tascherons de vaincre sans toy. A ces mots ces deux Heros deuouéz à la Grandeur & au repos de la Capadoce, sortirent de la Ville, & les portes furent refermées. Nous ne laissafmes pourtant pas, Seigneur, d'estre assez bien informez du détail de cette grande action: C'est pourquoy ie vous reciteray ce que nous en auons sçeu: me reseruant à la suite de mon discours, à vous dire par quelle voye nous l'auons appris. Comme ces deux Troupes furent donc dans la plaine, elles firent alte quelque temps: & chaque Party enuoya quatre des siens,

I. Partie.

S

pour

pour voir vne seconde fois eux mesmes, si le nombre estoit égal, & si les armes estoient semblables. Tout s'estant trouué comme il deuoit estre de part & d'autre, & chacü s'en estant retourné à son rang, apres auoir partagé le Soleil, & choisi vn endroit également auantageux; ils commencerent d'auancer teste baissée, sans bruit, sans cris, & avec vn silence qui donnoit de la terreur. Comme ils furent assez proches, pour se seruir de leurs jaelots, ils les lancerent avec tant de violence, que de tous les deux partis ces armes volantes firent vn assez grand effet: Mais beaucoup plus grand sur les Capadociens que sur les autres. En suite ayant mis l'espée à la main, & s'estans couuerts de leurs Boucliers; ils commencerent de se mesler: & Artamene, à ce que nous auons sçeu, immola la premiere victime de ce Sacrifice sanglant. Car ayant deuançé tous ses Compagnons de quelques pas, il tua d'vn grand coup d'espée le premier qui luy resista. Sa valeur ne fut pourtant pas assez heureusement secondée, au commencement de ce Combat: estant certain, qu'à parler en general, le party du Roy de Pont eut de l'auantage sur celuy du Roy de Capadoce. Ce n'est pas que l'autre ne fist bien son deuoir, ny qu'il reculast; Mais c'est enfin que ceux de Pont estoient plus heureux: & que les blessures qu'ils faisoient à leurs Ennemis estoient plus mortelles. Artamene voyant donc que malgré tous ses efforts, le nombre des Capadociens diminueoit plus que celuy des autres; estoit en vn desespoir estrange: & faisoit des choses qui
ne

ne se peuent non plus imaginer que dire. L'on eust dit qu'il estoit seul chargé de l'euement de ce combat: car il ne se contentoit pas d'attaquer & de se deffendre: il deffendoit encore tous ceux de son Party: & paroît autant qu'il le pouuoit, tous les coups qu'il voyoit porter à ceux qui estoient proches de luy. Enfin il fit tant de merueilles, & tant d'actions heroïques; qu'un homme d'entre les Ennemis nommé Artane, commença de croire, que quelque aduantage qu'eust son Party, il seroit fort difficile qu'il emportast la Victoire: & ce fut pourquoy il se resolut de fourber, & de iouer d'adresse, dont il auoit plus que de courage, pour tascher de sauuer sa vie. Car (dit il en luy mesme, à ce que l'on à sçeu depuis) si nos gens sont les plus forts, ie me remesleray parmy eux sur la fin du combat, sans qu'aucun s'en aperçoïue: & s'ils succombent tous, ie sauueray au moins ma vie en me tenant caché: & en feray quitte pour me bannir apres de mon país, & pour aller viure inconnu, en quelqu'autre part de la Terre. Comme il se fut resolu à cette lascheté, dans le desordre & dans l'embarras de ce combat, laschant le pied insensiblement, & se démessant d'entre les siens, il se retira enfin derriere eux: qui estant occupez à combattre, ne songerent pas à luy. Pour les Capado-ciens, comme ils estoient desia moins en nombre que leurs ennemis, ils ne s'aperçurent pas du dessein de ce lasche: qui à six pas de là, se laissa tomber comme s'il eust esté blessé: & se trainant tout doucement derriere vne petite eminence,

qui s'éleuoit à vn endroit de la plaine, qui n'estoit pas fort esloigné; il demeura là paisible spectateur du combat. Cependant les choses en vindrent aux termes, qu'Artamene se vit luy quinzième contre quarante: ie vous laisse à iuger, Seigneur, si le Party du Roy de Pont ne croyoit pas auoir vaincu: & si les Capadociens n'auoient pas sujet de croire qu'ils estoient vaincus. Mais comme en ce combat il n'estoit permis ny de demander la vie, ny de la donner, & qu'il y faloit necessairement vaincre ou mourir: les plus desesperez deuinrent les plus vaillans: & Artamene leur redonna tant de courage, & par sa voix, & par son exemple; qu'ils reprirent vne nouvelle ardeur. Pour luy, l'on eust dit qu'il estoit assuré d'estre invulnerable, veû la façon dont il s'exposoit. Mais en s'exposant aussi comme il faisoit à tous les momens; l'on peut dire qu'il sembloit y auoir vne fatalité attachée à tous les coups qu'il portoit. Il n'en donnoit pas vn qu'il ne fist rougir son espée, du sang de ses Ennemis: il se faisoit iour par tout: il escartoit tous ceux qui le vouloient enuelopper: il suiuoit ceux qui le fuyoient: il tûoit ceux qui l'attendoient: & Artamene enfin, fit de si grandes choses; qu'apres s'estre veû luy quinzième contre quarante, comme ie l'ay dit; il se reuit luy dixième contre dix. Cette égalité luy ayant redonné vn nouveau cœur, Allons, dit il aux siens, mes chers Amis, allons acheuer de vaincre. Et en effet, veû le changement qui estoit arriué, il leur pouuoit parler de cette sorte: Mais il ne scauoit pas

pas que des neuf Compagnons qui luy restoient, il y en auoit trois qui estant blesez en diuers lieux, s'affoiblirent tout d'un coup, & tomberent vn moment apres; si bien qu'il demeura luy septiesme contre dix. Il auoit esté si heureux, qu'il n'auoit encore receu qu'un leger coup d'espée au costé, au deffaut de sa Cuirace: qui n'ayant qu'effleuré la peau, ne l'incommodoit point du tout. Ce cœur de Lion sans s'estonner de ce nouveau malheur, ne laissa donc pas de continuer de combattre avec mesme vigueur, que s'il eust encore esté au commencement du combat. D'abord il tua deux de ces dix Ennemis qui restoient: Mais le troisieme qu'il attaqua, luy ayant vn peu plus resisté que les autres; comme il eut acheué de vaincre, & qu'il se voulut tourner vers les siés, pour s'en resioüir avec eux; il vit qu'il n'y en auoit plus qu'un debout, que trois Ennemis qui restoient, alloiét infailliblement tuer. Il y courut en diligence pour le secourir, mais il y arriua trop tard: cét homme estant tombé mort, comme il estoit prest de le deffendre. Ce fut en cét endroit, Seigneur, où l'illustre Artamene eut besoin de tout son courage: car enfin apres trois heures de combat; & d'un combat encore plus violent & plus opiniastré qu'une Bataille; il se vit seul de son Party contre trois. Neantmoins ne perdant ny le cœur ny le iugement, il se recula de quelques pas, pour n'estre point enueloppé: & comme il a vne agilité merueilleuse quand il s'en veut seruir; ces trois hommes se virent fort embarrassés. De quelque costé qu'ils l'attaquassent, ils trouuoient

par tout la pointe de son espée. Quand ils le pressoient, ils ne le pouuoient atteindre, & son corps disparoissoit à leurs yeux: quand ils ne le pressoient pas, il les pressoit: & quoy que tous leurs coups ne fussent pas portez en vain, & qu'ils vissent couler son sang de plusieurs endroits; sa vigueur ne diminuoit point du tout. Enfin s'estant resolu de le vaincre ou de mourir; & s'estant encouragez l'un l'autre, avec quelque confusion, de voir vn homme seul, leur resister si long temps; ils furent à luy teste baissée. Mais Artamene ayant eu l'adresse d'en separer vn de quelques pas d'avec ses Compagnons; il se courut si bien de son Bouclier, du costé qu'estoient les deux autres, qu'il ne pût en estre blessé. Et s'élançant avec vne force estrange sur ce troisieme, il luy passa son espée au trauers du corps, & le fit tomber mort ses pieds. Cette chute fit lascher le pied aux deux autres; & redonna vne nouvelle vigueur à Artamene: si bien que changeant alors la façon de combattre qu'il auoit esté contraint de prendre, quand il estoit seul contre trois; il commença de presser & de charger les deux qui restoient, avec tant de precipitation; que l'un ayant pensé tomber, à cause d'un Bouclier qu'il auoit rencontré sous ses pieds; Artamene prenant ce temps, déchargea vn si grand coup sur la teste de l'autre, qu'il le renuersa mort à l'instant. C'est maintenant (s'escria alors Artamene en haussant l'espée, & se tournant vers celuy qui restoit encore) que la veritable valeur decidera nostre combat, sans que la Fortune s'en mesle: &
sans

sans que personne partage la gloire du Vainqueur. En disant cela, il marcha comme vn Lion, contre ce dernier Aduersaire, qui le reçut avec vne fermeté, qui n'estoit pas d'une Ame commune. Voila donc enfin Artamene en estat de n'auoir plus qu'un Ennemy à combattre: Mais certes c'estoit vn Ennemy qui n'estoit pas des moins redoutables: & l'on eust dit que la Fortune l'auoit choisi exprés, pour faire qu'Artamene achetaist cette Victoire bien cher. Ces deux vaillans Guerriers se voyant seuls à soustenir toute la gloire de leur Party, furent vn temps à se regarder, comme pour reprendre haleine: & se voyant tous couuerts de sang, & au milieu d'un Champ tout couuert de morts, il est à croire que la Victoire ne leur aparut pas avec tous ses charmes: & que si chacun d'eux dans son cœur eut de l'esperance, il eut aussi de la crainte de ne la remporter pas. Cependant le combat se recommença, entre ces deux vaillans hommes: Mais avec tant d'ardeur & tant de courage, qu'il ne s'est iamais rien veü de semblable. Celuy qui combattoit contre Artamene, estoit vn homme de qualité, aussi bien que ce lasche Artane, qui estoit tousiours caché: & qui ayant tousiours veü mon Maistre, pour ainsi dire, foudroyer les siens, n'auoit iamais osé se leuer. icy, Seigneur, admirez la conduite des Dieux, lors qu'ils ont resolu de conseruer quelqu'un: & tombez d'accord avec moy, que leurs secrets sont impenetrables. Car enfin les choses estant en cét estat, n'est il pas vray qu'il n'y a personne qui ne croye, que cét Artane qui s'estoit ca-

ché, voyant mon Maistre blessé en tant de lieux, ne deust se leuer, pour aider à celuy de son Party qui combattoit encore; à vaincre vn homme, de qui le sang couloit de diuers endroits? Cependant il n'en alla pas ainsi; quoy que ç'eust esté la premiere intention de ce lasche, comme ie pense l'auoir dit. Car outre qu'Artane n'estoit pas vaillant; & qu'il s'estoit veû contraint d'estre de ce combat malgré luy, comme nous l'auons sçeu depuis; outre, dis-je, qu'il auoit veû qu'Artainene s'estant trouué seul contre trois, n'auoit pas laissé de vaincre; il se trouua encore, que celuy qui combattoit le dernier contre mon Maistre, estoit son Riual: si bien que se voyant en cette occasion, entre les sentimens de la Patrie, & les sentimens de vengeance, de jalousie, & d'amour; il ne balança point du tout; & se resolut de laisser finir ce combat sans s'en mesler. Car (disoit-il en luy mesme, comme on l'a sçeu depuis de sa propre bouche) ce combat ne finira pas, sans qu'il en meure au moins vn des deux, veû la maniere dont ils agissent: & celuy qui mourra, ne mourra pas sans faire de nouvelles blessures à son ennemy: ainsi donc si l'ennemy de mon País succombe, ie trouueray tousiours mon riual en estat d'estre vaincu plus facilement: & si mon Riual meurt, plus facilement encore vaincray-je l'ennemy de ma Patrie; qui en perdant tant de sang, aura perdu toutes ses forces; & qui en faisant respan- dre tout celuy de son ennemy, aura respandu presque tout le sien: de sorte que de quelque costé que la Fortune se tourne, ils combattront, ils mour-
ront;

ront; & ie viuray, & triompheray fans peine. Artane demeura donc en cét estat, faisant des vœux également pour la mort de ses deux ennemis. Et veritablement il s'en falut peu, que ses iniustes vœux ne fussent exaucez: Artamene & Pharnace (car nous auons sçeu que ce vaillant homme s'appelloit ainsi) s'estant regardez vn moment, comme ie l'ay desia dit, pour reprendre vn peu d'ha-leine; recommencerent vn combat, où tout ce que l'amour de la gloire peut inspirer de grand & de noble, se fit voir en cette occasion. Et comme Artamene craignoit que le sang qu'il perdoit ne trahist enfin son courage, & ne l'affoiblist malgré luy; il pressa son ennemy avec vne ardeur, qui n'est pas imaginable. Si bien que Pharnace, qui voyoit qu'il n'y auoit à choisir que la mort ou la victoire: & qui en se voyant seul de son Party, auoit eu cette consolation de croire qu'Artane son Riual & son ennemy estoit mort, puis qu'il ne combattoit plus; il est, dis-ie, à croire, que dans l'esperance où il estoit, de n'estre plus trauerfé dans son amour, il auoit encore vn plus grand desir de vaincre. Du moins fit il des choses si merueilleuses; que i'ay entendu dire à mon Maistre, que quand on ne luy en eust rien appris, il n'eust pas laissé de connoistre, que l'amour soustenoit son courage; & l'enflamoit d'une ardeur si heroïque. Ils se battirent donc encore fort long temps: Pharnace blessa Artamene en quatre endroits: & Artamene blessa Pharnace en plus de six. Leurs forces commencerent alors de diminuer, & leurs corps de s'ape-

fantir peu à peu: si bien que pour finir leur combat plustost, ils se tinrent tousiours près l'un de l'autre: & ne s'esloignerent plus de la pointe de leurs espées, ny ne se seruirent plus de leurs Boucliers, qu'ils ne pouuoient soustenir qu'à peine. En cét estat se frappant continuellement il arriua qu'ils se porterent en mesme temps: mais avec cette difference; qu'Artamene passa son espée au trauers du cœur de Pharnace, & le fit tomber mort à ses pieds; & que Pharnace passa la sienne au trauers d'une cuisse d'Artamene, où il la laissa. Si bien que mon Maistre ayant encore son espée à la main; & ayant retiré courageusement celle de son Ennemy de sa blessure; tenant ces deux espées entre ses mains; *J'ay vaincu*, s'écria-t'il; & vn moment apres, cette derniere blessure luy ayant fait perdre beaucoup plus de sang, il tomba, & fut quelque temps en foiblesse. Mais admirez, Seigneur, encore cette aduantage: Si Artamene ne fust pas tombé, il estoit mort; car Artane l'auroit acheué. Et en effet, nous auons sçeu par luy mesme, comme vous l'apprendrez en suite; qu'aussi tost qu'il vit son Rival mort, il se leua; & se prepara à venir attaquer mon Maistre, qu'il voyoit chanceler à tous les pas. Mais cōme vn moment apres il le vit tomber, & ne remüer plus du tout; il ne s'amusa point à aller voir s'il auoit poussé le dernier soupir; & il s'en alla en diligence vers ceux de son Party, pour profiter laschement du labeur des autres; & pour annoncer la victoire au Roy de Pont. Et certes cét homme (si toutefois il est digne de ce

Nom)

Nom) auoit bien plus de ioye, que le veritable Vainqueur; car il se croyoit prest de remporter vne grande gloire, qu'il auoit eue à fort bon marché. Il auoit veü mourir son Rival; il croyoit que cette Victoire luy feroit obtenir sa Maistresse, qui estoit Sœur du Roy de Pont; & rien enfin ne pouuoit troubler sa felicité, que le remors de sa malice, & de sa lascheté sans exemple. Je sçay bien, Seigneur, que ie ne vous ay pas raconté cette grande action, avec assez de particularitez: Mais comme nous ne l'auons sçeuë que par Artane, lors qu'il fut vaincu, & depuis encore prisonnier de guerre parmy nous; & par mon Maistre, de qui la modestie ne luy permet guere d'exagerer les choses qui luy sont auantageuses; ie n'en ay pas pû dire dauantage. Cependant Artamene ayant esté quelque temps en foiblesse; il arriua que le sang s'estant arresté par l'éuanouissement, luy redonna de la force. Si bien qu'estant reuenu à foy, il se releua sur vn genouil, son espée à la main, comme pour voir s'il n'y auoit plus personne en estat de luy disputer la Victoire. Mais regardant de tous les costez, il ne vit plus à l'entour de luy, que des Iauelots rompus; des tronçons d'Espées; des Boucliers sanglants; & des hommes, qui tous morts qu'ils estoient, auoient encore de la fureur sur le visage. Il voyoit d'vn costé vn Capadocien; de l'autre vn de ses Ennemis; & par tout de l'horreur & du sang en abondance. Il essaya diuerses fois de se leuer pour marcher, mais il luy fut impossible: principalement à cause de sa derniere blessure, qui
 fai-

faisoit qu'il ne pouuoit absolument se soustenir. Cependant il sçauoit que c'estoit aux Vainqueurs à aller porter la nouvelle de la Victoire, puis que leur combat n'auoit point eu de tesmoins: & comme le sort des Armes auoit voulu qu'il fust demeuré seul en vie, il estoit en vne peine qui n'est pas imaginable. Helas! disoit-il, que me seruira d'auoir vaincu, si ie meurs sans qu'on sçache que i'ay esté victorieux? Ciaxare se repentira de l'honneur qu'il m'a fait; & Mandane, l'illustre Mandane, croira peut-estre que ie seray mort dès le commencement du combat; sans rien faire de considerable pour elle: qu'enfin i'ay mal occupé la place que i'ay tenuë; & que peut-estre Philidaspe l'auoit mieux remplie que moy. Cependant ô Dieux! ô iustes Dieux! vous sçauéz ce que me couste la Victoire; & ce que i'ay fait pour ma Princesse. En disant cela il regardoit tousiours de tous costez; mais il ne voyoit personne: car comme la Plaine baissé vn peu du costé qu'Artane s'en alloit, il ne le pouuoit plus voir. Artamene en cette extremité ne sçachant que faire; & craignant effectiuement de mourir, sans que l'on sçeuft qu'il auoit vaincu; commença de se trainer lentement; & d'amasser autant qu'il pût, de Iauelots, d'Espées, de Casques & de Boucliers: & ayant entassé toutes ces Armes les vnes sur les autres, comme pour en esleuer vn Trophée; il prit vn grand Bouclier d'argent, qui auoit esté au vaillant Pharnace; & trempant son doict dans son propre sang, qui recommençoit de couler abondamment, par l'agitation qu'il s'estoit don-

A
I V P I T E R
GARDE DES TROPHEES.

& le plaça sur le haut de ce superbe amas d'Armes, qu'il auoit entassées auprès de luy. En suite de quoy, foible & las qu'il estoit, de ce glorieux travail, il se coucha à demy, le bras gauche appuyé sur son Bouclier; & tenant tousiours son espée de la main droite: comme pour deffendre le Trophée qu'il auoit esleué, & le Monument de sa Victoire. En cét estat là, vn peu plus en repos qu'auparavant, il m'a dit depuis, qu'il donna toutes ses pensées à sa Princesse: & que dans l'esperance qu'il eut, qu'elle n'ignorerait peut-estre pas l'auantage qu'il auoit remporté, la mort luy parut douce & agreable. Il eust pourtant bien voulu la voir encore vne fois apres auoir vaincu: s'imaginant que s'il eust pû auoir ce bonheur, il n'auroit plus rien eu à desirer. Cependant Artane qui estoit allé annoncer son faux Triomphe, mit la ioye dans le cœur de tous ceux de son Party: & principalement dans celuy du Roy de Pont: qui quoy qu'il n'aimast pas trop Artane, ne laissa pas d'estre bien aise de receuoir vne si agreable nouvelle par luy. Les Ostages qui suiuant l'accord estoient avec le Roy de Pont, en furent sensiblement affligez: & furent aduertir leur Maistre de ce qui estoit
arri-

arriué, afin que les autres Ostages fussent rendus, & que ces deux Princes chacun de leur costé, se rendissent au champ de Bataille avec deux mille hommes seulement, comme ils en estoient conuenus. Ciaxare & la Princesse Mandane, estoient en vne inquietude estrange: car ne voyant reuenir personne de leur Party, il y auoit grande apparence, que les choses n'alloient pas bien. Mais enfin ayant esté tirez de ce doute par le retour de ces Ostages; ce qui n'estoit qu'une simple inquietude, deuint à l'instant vne douleur effectiue. Neantmoins pour demeurer dans les termes de leurs conditions, Ciaxare marcha vers le lieu du Combat, avec le nombre de gens dont ils estoient tombez d'accord, comme fit aussi le Roy de Pont. Mais pour la Princesse, elle demeura dans la Ville, extrêmement affligée. Nous sçeuimes mesmes alors, que malgré l'interest qu'elle auoit en cette guerre; vne des premieres choses qu'elle dit, en apprenant cette funeste nouvelle, fut de s'écrier en parlant au Roy, & presque les larmes aux yeux; hélas Seigneur! le pauvre Artamene ne seruira plus vostre Maiesté: & ie l'ay mal recompensé, du bon office qu'il me rendit, lors qu'il vous sauua la vie. Pour Feraulas & pour moy, ie vous laisse à penser, Seigneur, quelle fut nostre douleur, & quel fut nostre desespoir: Mais encore que nous ne doutassions point, que nostre cher Maistre, n'eust péri, nous ne laissâmes pas d'accompagner le Roy; pour rendre du moins les derniers devoirs au corps d'un si grand & si genereux Prince. Nous fûmes
done

donc avec Ciaxare, qui arriua en mesme temps que le Roy de Pont; sur le champ de Bataille: Mais les deux Partis furent bien estonnez, lors que s'en approchant; ils virent Artamene qui ayant repris de nouvelles forces, à la veüe du Roy qu'il seruoit; s'estoit releué sur vn genouil l'espée à la main, aupres du Trophée qu'il auoit dressé, semblant se vouloir mettre en estat de le deffendre, si quelqu'un eust voulu l'abatre. Mais entre tous ceux qui eurent de l'estonnement, Artane qui estoit mené Victorieux par ceux de son Party, parut le plus estonné. Principalement quand il entendit qu'Artamene faisant vn effort pour hausser la voix, en se tournant vers Ciaxare, luy dit; Seigneur, vous auez vaincu: & les Dieux se sont seruis de ma main, pour vous donner la Victoire. Le Roy de Pont entendant parler Artamene de cette sorte, luy dit que c'estoit luy qui l'auoit remportée: puis qu'enfin il s'estoit trouué vn des siens en estat de la luy annoncer; n'estant pas mesme blessé. Il faut sans doute, interrompit Artamene, que celuy que vous dites soit vn lasche, qui ait esuité la mort par la fuitte: & qui bien loing d'auoir triomphé, n'ait pas seulement combattu. Car s'il estoit vainqueur, que ne m'a-t'il acheué; & que ne m'a-t'il empesché d'esleuer ce Trophée? Je t'ay laissé entre les morts (luy respondit alors l'insolent Artane) & il y auoit long temps que tu estois hors de combat quand ie suis party. Ha lasche imposteur! luy cria Artamene, si ie n'auois pas eu de plus redoutables ennemis que toy à combattre,

la

la victoire que j'ay remportée, ne m'auroit pas cousté si cher. Ce vaillant Guerrier que tu vois mort à mes pieds, dit il en montrant Pharnace, est le dernier que j'ay veû debout: & le seul qui m'a pensé vaincre. Mais pour toy qui parois sans blessures, dans vn champ tout couuert de morts; oses tu bien te vanter, d'auoir triomphé à si bon marché? L'estat où tu es, luy respondit l'insolent Artane, n'est guere celuy d'un Victorieux: à ces mots Artamene transporté de fureur, ramassant toutes ses forces, acheua de se leuer: & regardant Artane avec vne fierté qui faisoit peur, & qui auoit pourtant quelque chose de diuin; Viens, luy dit il, viens seulement, toy qui te vantes de n'estre point blessé: car tout foible que ie suis, tout couuert de playes; & tout trempé de mon sang, & de celuy de nos Ennemis; ie ne laisseray pas de te soustenir, que tu es vn imposteur: & qu'il est impossible que tu ayes combatu. En disant cela, il se mit en posture de l'attendre: lors que le Roy de Phrigie, qui estoit venu avec le Roy de Pont, rauy de la generosité d'Artamene; luy cria qu'il n'estoit pas iuste qu'un homme qui paroissoit si vaillant, entreprist vn nouveau combat en l'estat qu'il estoit. Mon Maistre l'interrompant; Seigneur, luy dit il, ie n'ay peut-estre pas assez de force pour viure long temps; mais j'en ay encore trop, pour vaincre vn ennemy si foible. Artane estoit si confondu, qu'il estoit aisé de voir mal-gré son impudence, qu'il n'y auoit pas de sincerité en ses paroles: Cependant Ciaxare ayant mis pied à terre, aussi bien que les deux autres

tres

tres Rois, fut embrasser Artamene, & commanda qu'on luy aidast à se soutenir: de sorte que Feraulas & moy nous approchâmes pour l'appuyer malgré qu'il en eust. Ciaxare dit alors, que quand bien Artamene seroit en estat de combattre, il ne trouuoit pas qu'il le deust souffrir: n'estant pas iuste que le Victorieux hazardast vne seconde fois sa Victoire. A cét instant il se fit vne contestation, qui pensa porter les choses aux dernières extremitez: & sans doute si le Roy de Pont n'eust pas encore eu le bras en écharpe, pour la blessure qu'il auoit reçeuë, dans la dernière Bataille, ce desordre eust esté plus auant qu'il ne fut. Mais le Roy de Phrigie comme le moins intéressé, appaisa ce deux Princes en quelque sorte: & dit à ces Rois ennemis, qu'il falloit du temps pour bien examiner cette affaire; qu'il falloit dire ses raisons de part & d'autre; & ne faire rien inconsidérément. Les deux Rois ayant consenty à ce que l'autre voulut, ils se retirerent: mais Artamene demanda auparauant fort instamment, que son Trophée ne fust point abatu: & qu'il fust permis à Ciaxare d'y laisser des Gardes, ce qui luy fut accordé. Pendant toutes ces contestations, comme i'auois bien preueû, que quoy qu'il en arriuaist, il faudroit tousiours faire remporter Artamene; i'auois enuoyé à la Ville, pour auoir vne Licrière. La Princesse l'ayant sçeu, enuoya la sienne: dont mon Maistre, comme vostre Maiesté peut iuger, ne luy fut pas mediocrement obligé. Tous ces Princes estant donc partis, apres auoir

donné l'ordre nécessaire pour faire enterrer les morts sur le champ de Bataille, tant d'un costé que de l'autre, avec de belles pompes funebres : nous voulûmes Feraulas & moy, mener Artamene à vne Maison de la Ville, où nous auions logé durant quelques iours : mais Ciaxare ne le voulut pas, & le fit conduire dans le Chasteau. Tous les Medecins, & tous les Chirurgiens du Roy, furent au mesme instant dans sa Chambre : & apres auoir visité huit grandes blessures qu'il auoit, & y auoir mis le premier appareil; ils rapporterent au Roy, qu'il n'y en auoit aucune qui fust absolument mortelle; quoy qu'il y en eust deux assez dangereuses : Et qu'ainsi il falloit esperer de leurs soins, du regime du malade, & de la force de la Nature, vn heureux succès à son mal. La Princesse enuoya aussi plusieurs fois dès ce premier soir là, s'informer de l'estat où estoit Artamene: ce qu'ayant entendu à la derniere, quoy que celuy qu'elle enuoyoit parlast fort bas, les Medecins ayant deffendu qu'on ne luy fist aucun bruit; il l'appella, & voulut receuoir luy mesme, le compliment de la Princesse. Apres qu'il l'eut reçu, il tourna foiblement la teste du costé de celuy qui luy auoit parlé; & haussant vn coing d'un Pauillon de drap d'or qui couuroit son liçt. Vous direz, luy dit il, à la Princesse, que ie luy demande pardon, d'auoir si mal combatu ses ennemis : & d'auoir remporté vne Victoire, qui peut encore estre mise en doute. Si ie meurs i'espere qu'elle me le pardonnera : & si i'eschape, i'espere aussi de reparer cette
 fau-

faute, par quelque action plus heureuse. Rendez-luy graces tres-humbles pour moy, de l'honneur de son souuenir : & l'asseurez que sa bonté n'a pas obligé vne ame ingrate. Cependant, la fièvre luy prit si violente, que ie creus qu'il estoit perdu: ie ne vous sçauois exprimer, quels furent les soins que Ciaxare & la Princesse sa fille eurent de luy; si ie ne vous dis que Ciaxare fit pour Artamene, tout ce qu'il eust pû faire, si Mandane eust esté malade: & que Mandane aussi, ne fut guere moins soigneuse, que si Ciaxare eust esté blessé. Apres que le peril où nous auions veû Artamene, fut vn peu diminué; ie ne pouuois pas m'empescher, de penser assez souuent à la bizarrerie de son destin: qui faisoit que ce mesme Prince, qui offroit des Sacrifices pour remercier les Dieux de sa mort; estoit occupé avec tant d'empressement, à luy conseruer la vie. Nous eusmes enfin la satisfaction de voir, que tant de soins ne furent pas inutiles: & le vingtiesme iour, les Medecins respondirent de son salut: & promirent mesme vne guerison assez prompte à ses blessures. Aussi tost qu'il fut permis de le voir, toute la Cour & toute l'Armée le visita: Aribée tout Fauory qu'il estoit, y fut plusieurs fois: Philidaspe malgré cette ambitieuse ialousie, que la valeur d'Artamene luy donnoit, ne manqua pas de luy rendre cette ciuilité: & le Roy qui le voyoit presque tous les iours, y mena la Princesse sa fille par deux fois. Cela fit vn effet merueilleux en Artamene: estant certain qu'en fort peu de iours, il parut vn amen-

dement extraordinaire en ses blessures; tant l'esprit a de pouuoit sur le corps. Je ne m'arresté point à vous dire, quels furent leurs entretiens, en ces deux visites de la Princesse: estant bien aisé de s'imaginer, que le mal & la valeur d'Artamene, furent tout le sujet de la conuersation. Mais, Seigneur, pour reprendre les choses de la guerre, au point où ie les ay laissées; ie vous diray que tant que le mal d'Artamene dura, ce ne furent qu' Ambassadeurs de part & d'autre: pour conuenir d' Arbitres, & pour chercher les voyes de terminer ce different. Le Roy de Pont le faisoit durer autant qu'il pouuoit: esperant que pendant ce temps là le Roy de Phrigie pourroit estre esclaircy des desseins des Lydiens: & que selon cela, il pourroit conclure la paix, ou recommencer la guerre. Mais les choses furent tousiours si douteuses, durant toute cette negociation; qu'il sembla que les Dieux eussent permis que cela arriuaist ainsi; afin de donner seulement le loisir à Artamene de recouurer la force & la santé, pour acquerir vne nouvelle gloire. Deux mois apres ses blessures, il quitta la Chambre, pour aller remercier le Roy & la Princesse, de la bonté qu'ils auoient eüe pour luy: & en suite, il rendit ses ciuilités à toute la Cour, & fut mesme chez Philidaspe. Ce fut en ce temps là, Seigneur, qu'enfin les Rois ennemis estant conuenus de Iuges, pour entendre les raisons de tous les deux Partis; l'on dressa vne Tente magnifique, dans la mesme Plaine où s'estoit fait le combat, & tout deuant le Trophée qu' Artamene auoit dressé.

Qua-

Quatre des plus grands Seigneurs de Capadoce & de Galatie, & autant de Pont & de Bythinie, furent les Arbitres de ce fameux different : apres auoir fait le serment necessaire, pour oster toute crainte de preoccupation à leurs Maistres. Les deux coins de cette Tente estant retrouffez par de gros Cordons à houpes d'or, laissoient voir trois superbes Thrônes, également esleuez; & plus bas vn long Siege couuert de Pourpre, pour placer ces Iuges de Camp. Toutes choses estant donc preparées, les Rois de Pont & de Phrigie conduisirent Artane pour soustenir sa pretenduë Victoire: Mais encore qu'il eust plus d'esprit que de valeur, il fut pourtant avec beaucoup de repugnance à ce combat, quoy qu'il ne deust pas estre sanglant. Artamene de son costé, fut conduit par Ciaxare: quatre mille hommes des deux Partis, se rangerent à droit & à gauche: & ces Rois ayant pris leurs places selon leur rang, les Arbitres s'assirent à leurs pieds, Artamene & Artane demeurant debout. Il se fit alors vn fort grand silence: Mais Seigneur, ie ne m'arresteray pas à vous redire mot à mot, les Harangues de ces deux nouveaux Orateurs; car il me seroit peut-estre impossible; ie vous diray donc seulement, que celuy qui parla le premier fut Artane: & qu'encore qu'il eust beaucoup d'adresse, son discours ne fit aucune impression. Mais au contraire celuy d'Artamene, estant appuyé sur la verité; estant prononcé par vn homme de qui la bonne mine gaignoit d'abord le cœur des Auditeurs; & de qui le

278 LE GRAND CYRVS,
courage rendoit l'éloquence plus heroïque & plus forte; toucha mesme iusques au Roy de Pont, qui n'admira pas moins l'esprit d'Artamene que sa valeur.

A ces mots, le Roy d'Hircanie prenant la parole; ne pensez pas, dit il, sage Chrifante, nous priuer absolument, du plaisir de sçauoir du moins le sens, de ce qui fut dit en vn Playdoyé si remarquable; dont la cause estoit si extraordinaire; dont les Iuges estoient Subiets de ceux qui deuoient estre iugez; & qui par consequent donne tant de curiosité à ceux qui l'ignorent. Puis que vous voulez, Seigneur, reprit Chrifante, ie vous en rapporteray tout ce que ma memoire en aura pû conseruer.

Ie vous ay, ce me semble, desia dit, pourfuiuit il, que le premier qui parla fut Artane: qui apres auoir fait vne profonde reuerence aux Rois & aux Iuges, commença son discours, à peu près de cette sorte.

H A R A N G V E

D'ARTANE.

Comme il ne s'agit pas de ma gloire particuliere en cette occasion, ie ne m'arresteray point à exagerer à mes Iuges, tout ce que ie fis au combat où ie me trouuay; & ce sera bien assez si ie leur montre seulement, que c'est mon Party qui a vaincu, & qui doit iouïr du fruit de la Victoire. Ie pense, si ie ne me trompe, que l'on ne peut pas mettre en doute, que si i'ay combattu, i'ay vaincu:

vaincu : c'est pourquoy le plus important pour la iustice de ma Cause; est de faire voir par des conjectures tres pressantes, puis que tous les tesmoins de mes actions sont morts; que si i'ay paru sans blessures à la fin du combat; c'a esté par vne grace toute particuliere que les Dieux m'ont faite, & non pas par ma lascheté. Imaginez vous, ô mes Iuges, quelle apparence il y a, qu'un combat de cette nature, se faisant dans vne Plaine toute descouverte, ie puisse auoir osé entreprendre, de fuir & de me cacher. N'y eust il pas eu plus de peril à cette fuitte qu'à combattre; puis que si elle eust esté apperceuë des Ennemis, i'aurois infailliblement esté poursuiuy? & que si elle l'eust esté des Amis, i'estois exposé à leur vangeance; & à toutes les punitions d'un lasche Deserteur, qui trahit son Roy & sa Patrie? Ainsi i'eusse attiré contre moy, les Amis ou les Ennemis, ou peut estre tous les deux ensemble: & ie me fusse ietté dans vn danger bien plus grand, que si ie fusse demeure parmy ceux qui combattoient. Au reste, Seigneur, vous scauez que l'on n'a forcé personne de se trouuer en ce combat: de sorte qu'il est ce me semble à croire, que si ie ne me fusse pas senti le cœur de m'exposer à vne semblable occasion, ie ne m'y serois pas engagé. Tout le Pont, & toute la Bithinie n'ont pas combatu en cette iournée: & tous les braues gens de l'un & de l'autre Royaume, n'ont pas esté employez en cette action: Si bien qu'il m'eust esté aisé de faire sans honte, ce que cent mille autres ont fait. I'eusse pu comme eux tesmoigner de desirer le combat, & pourtant ne combattre point: Enfin comme la peur est ingenieuse, elle auroit eu assez d'adresse, pour me fournir les moyens de ne me trouuer pas en vne semblable rencontre. Ie

pense donc qu'il suffira de dire, à toute personne raisonnable & desintéressée; que ie me suis trouué au Champ de Bataille, pour prouuer que i'ay combatu: & que puis que i'ay combatu, i'ay gagné la victoire: estant hors de doute qu'elle appartient à celuy qui demeure les armes à la main, & en estat d'oster la vie à son ennemi. Or, Seigneurs, aucun n'ignore qu' Artamene n'ait esté plus malheureux que moy: & les Rois qui m'esçoutent, sçauent bien qu'ils ne voulurent pas qu'il combattist en l'estat qu'il estoit: c'est à dire tout couuert de sang & blessures: & si foible, que l'on peut assurer, que son courage soutenoit plustost son espée que son bras. Ie sçay bien que cette grande inegalite qui parut entre nous, a quelque chose d'extraordinaire: & qu'il y a lieu de s'estonner, de voir que de quatre cens qui ont combatu, il n'en soit demeuré que deux viuans: dont l'vn ait esté veü blessé en tant de lieux; & l'autre aussi sain, que s'il n'eüst pas seulement veü les Ennemis. Mais outre, comme ie l'ay desia dit, que les Dieux font des miracles quand il leur plaist; depuis quand est-ce, que les blessures sont des marques infailibles de la Victoire? Et si cela est, pourquoy nos Maistres nous apprennent-ils avec tant de soin, à esuiter les coups qu'on nous porte? il faut si la chose est ainsi, ne porter plus de Boucliers; aller à la guerre sans armes deffensives; & n'attaquer mesme nos Ennemis, que pour les obliger à nous couvrir de playes & de sang. Enfin, Seigneurs, les blessures sont aussi souuent des marques de la foiblesse de ceux qui les reçoient, que de leur grand cœur: & si pour se vanter d'estre victorieux, il falloit estre necessairement le plus blessé; les foibles, les mal-adroits, & malheureux, auroient bien

bien de l'avantage sur les forts, sur les adroits, & sur les heureux. Dans vn combat particulier vne petite égratigneure, est comptée pour vn desavantage : & l'on veut en celuy-cy, que de grandes blessures soient des preuves suffisantes de la victoire de celuy qui les a reçues. Je sçay bien que c'est vne marque indubitable, qu'il s'est trouué dans le peril : Mais ç'en est vne aussi certaine, que sa valeur ne le luy a pas fait esuir. Que l'on ne me die donc plus, que ses playes parlent pour luy, puis qu'au contraire, si l'on entend bien leur langage, elles ne parlent que de sa deffaitte & de mon Triomphe. Car pour ce Trophée quil a esleué pendant mon absence, il ne luy estoit pas difficile de le faire puis qu'il estoit seul : & c'est vn mauuais artifice, que la honte d'auoir esté vaincu, & le desir de la vie luy ont inspiré. Mais apres tout, Seigneurs, supposons que ie n'aye pas combattu, que i'aye fui, & que ie me fois caché, dès le commencement du combat; où est ce grand aduantage qu'il en pretend ? Il est vray que i'en meriterois punition; mais il n'est pas vray qu'il en meritaſt beaucoup de loüange : puis qu'enfin, il y auroit eu inegalité dans le combat : y ayant deux cens hommes d'un costé, & vn homme moins de l'autre. Ainsi veü l'estat où l'on l'a trouué, il est aisé de connoistre, qu'un homme de plus dans mon Party, auroit facilement acheué de le vaincre & de le tuer. Qu'il die luy mesme s'il m'a veü fuir; s'il m'a veü cacher; & si cela est, ie douteray peut-estre de ma victoire : & ie croiray autant à ses yeux qu'à ma propre valeur. Mais si mon ennemy ne dit autre chose, contre moy, sinon qu'il ne m'a point vü combattre, & que ie ne suis pas blessé; ie demande que l'on n'escoute point ses mauuaises raisons, & que

l'on reçoive les miennes qui sont bonnes. Car enfin si i'ay combattu, i'ay vaincu; & il paroist assez, que i'ay combattu, puis que ie me suis trouué aulieu du combat, & m'y suis trouué volontairement. De plus, quand ie ne l'aurois pas fait, il ne deuroit pas pour cela estre déclaré Vainqueur: puis que ce ne seroit pas auoir vaincu legitimelement, que d'auoir combattu avec inégalité. Ainsi, Seigneurs, ne deliberez pas plus long temps, sur ce que vous auez à prononcer: ie ne m'oppose point à la gloire d'Artamene: concedons luy qu'il a bien fait son deuoir; que ses blessures sont plustost des marques de son grand cœur, que de sa foiblesse: & disons seulement, que personne ne deposant contre moy, non pas mesme mon Ennemy, qui ne peut rien dire à mon preiudice, sinon qu'il ne m'a point veü combattre; luy qui peut-estre dès le commencement du combat, n'estoit plus en estat de rien voir; ie merite que l'on m'adiuge la Victoire. Car s'il ne m'a point veü, il est à croire, comme ie le dis, que c'est que la perte du sang, luy auoit osté l'usage de la veüe: Mais pour moy à qui la bonté des Dieux & ma valeur, ont laissé la veüe, le sang, & la force; ie l'ay veü combattre; ie l'ay veü blessé; & vous l'auetz veü presque mort, aupres de ce Trophée imaginaire. Apres cela, Seigneurs, ie n'ay plus rien à dire; ne voulant pas differer plus long temps l'heure de mon Triomphe, & la gloire de mon Party.

Artane ayant cessé de parler, il s'esleua dans toute l'Assemblée vn bruit confus sans acclamations: par lequel il estoit aisé de comprendre, que le monde n'estoit guere persuadé de son discours. Artamene m'a dit depuis, qu'il n'eut iamais tant de

de

de peine en sa vie, qu'il en eut à le souffrir. Neantmoins il se resolut d'y respondre sans s'emporter : & la foiblesse de cét homme faisant succeder la pitié à la colere, qu'il ne luy dit point d'injures, que celles qui estoient absolument necessaires, pour la deffense de sa valeur, & pour l'aduantage de sa Cause. Apres donc que ce murmure qui s'estoit esleué dans cette illustre Compagnie, fut entierement appaisé ; & qu'Artamene eut fait vne reuerence de fort bonne grace aux Rois & à ses Iuges; tout le monde se pressa pour escouter : & par vne attention extraordinaire, il se fit vn si grand silence, qu'il se vit obligé de l'interrompre, en commençant son discours par ces mesmes paroles, si ma memoire ne me trompe.

H A R A N G V E D'ARTAMENE.

*L*a Victoire est vn si grand bien, & la lascheté vn si grand mal, que ie ne m'estonne pas qu'il se trouue vn hōme, qui veuille remporter les honneurs de la premiere sans l'auoir gagnée; & des-aduoier l'autre, quoy qu'effectiuement elle soit en luy. Le desir de la gloire naist avec nous : & la crainte de l'infamie n'abandonne pas mesme les plus lasches & les plus criminels. Ie ne suis donc point estonné de voir qu'Artane veuille triompher sans auoir combatu : mais ie suis fort surpris de voir qu'ayant plus d'esprit que de cœur, il n'ait pas rendu son mesonge plus vray-semblable par son discours : qu'il n'ait vn peu plus
parti-

particularisé les grandes choses qu'il doit auoir faites, pour pouuoir sortir d'un pareil combat sans blessure. Il deuoit du moins nous dire, quel est le Dieu qui l'a conserué: car pour moy, ie sçay bien que la valeur d'un homme ne pourroit pas faire voir vne chose si prodigieuse. Il deuoit en suite nous apprendre, par quelle autre Diuinité, il s'est rendu inuisible à mes yeux: lors qu'apres estre demeuré seul contre trois, ie n'ay veü personne à l'entour de moy que ceux que ie dis: eux que le Sort à fait succomber en cette occasion, plustost que ma force ny que mon adresse. Ie sçay bien qu'Artane n'estoit pas vn de ces trois: ie sçay bien encore que le vaillant Pharnace est demeuré de bout le dernier, qu'il m'a opinastrément disputé la Victoire; & que s'il eust esté secondé par vn homme qui n'eust pas esté blessé comme Artane, il luy eust esté aisé de me vaincre: puis que tout affoibly qu'il estoit, il s'en est si peu falu qu'il n'ait vaincu. Ie sçay bien que les blessures ne sont pas des marques infailibles de l'aduantage d'un combat: mais ie sçay bien mieux encore, que ce n'est pas prouuer d'auoir combatu, que de se vanter de n'estre pas blessé. Il faut du moins estre couuert du sang de ses Ennemis, si l'on ne l'est pas du sien: Mais pour Artane, il sort de ce combat comme il sortiroit d'un simple combat de galanterie, où les Victoires sanglantes auroient esté deffenduës. I'aduouë que ie ne puis rien dire de particulier contre luy: ie ne sçay ny comment il a fui; ny comment il s'est caché; ny comment il a disparu: ie sçay seulement que ie ne l'ay point veü combattre: & cela suffit pour luy pouuoir soustenir, qu'il ne peut auoir vaincu. Il est sans doute des crimes d'une autre nature: & dont l'on ne peut conuaincre

ceux

ceux qui en sont accusez, qu'en leur soutenant qu'on leur a veû attendre vn homme pour l'assassiner; qu'on le leur à veû tuer au coing d'un Bois; qu'on leur à veû hausser le bras, & enfoncer leur espée dans le cœur de leur Ennemy. Enfin il faut auoir veû bien des choses; & ceux qui n'ont rien veû de tout cela, iustificient les accusez, bien plus tost qu'ils ne les conuainquent. Mais en l'occasion qui presente, il en va tout autrement: car disant que ie n'ay point veû Artane, ie dis tout ce que l'on peut dire contre luy: & ie l'accuse d'un crime, dont il ne peut se iustifier, qu'en faisant aduoüer à Artamene, qu'il l'a veû; qu'il l'a combatu; & qu'il l'a vaincu; ce qui à mon aduis, ne luy sera pas fort facile. Au reste comme il se fie pas trop aux Exploits qu'il a faits, pour remporter cette fameuse Victoire; il ose encore dire, que quand il auroit fui, ie n'aurois pas vaincu, puis que i'aurois combatu, avec inegalité: Mais Seigneurs, où trouue-t'il des Loix, qui authorisent son discours? quand l'on commence vn combat, comme celui dont il est question, il faut sans doute que le nombre des Combatans soit esgal, & que les Armes soient semblables: Mais dès que ce combat est commencé; chacun peut profiter de tous les auantages que la Fortune luy presente, ou que ses Ennemis luy laissent prendre. Qu'importe donc si vn Soldat est hors de combat, par sa mort, ou par sa laschete; s'il fuit, il est aussi bien vaincu, que s'il estoit mort ou prisonnier: & celui qui ne s'oppose à la victoire de ses ennemis qu'en fuyant; qui ne sauue sa vie qu'en ne l'exposant pas; est indigne pretendre aucune part, à la gloire du Triomphe. Si celle d'une semblable action, consistoit à sau-

uer sa vie ; i'aduouè qu' Artane ayant si bien conserué la sienne, auroit quelque sujet de dire, qu'il auroit mieux agi que moy, qui n'ay pas si bien mesnagé la mienne : Mais la Victoire consistant icy, en la mort de ses Ennemis ; il n'aura pas sans doute l'audace de dire qu'il l'a remportée : puis que tous ceux qui m'escoutent sçauent, que l'on m'a trouué les armes à la main ; & qu'il n'a pas tenu à moy, que ie n'aye deffendu mon droit contre luy. Or Seigneurs, pour vous faire voir, que bien qu' Artane ait parû invulnerable dans vn Combat, où tous ceux qui l'ont fait ont perdu la vie, ie ne crains ny sa valeur ny son adresse : ie vous demande pour grace, de me permettre de le combattre en Champ clos ; & en presence des Rois qui m'escoutent. Car si l'on m'accorde ce que ie demande ; ce qu'il n'a pas demandé ; & ce que l'on ne peut equita-blement me refuser ; ie suis assuré qu'il ne disparoistra plus à mes yeux, & que ie vous en rendray bon compte. Je sçay bien que c'est en quelque façon faire tort à l'equité de ma Cause ; & à l'illustre Roy de qui i'ay l'honneur de soutenir les interests, que de remettre la chose en doute : Mais apres tout, puis qu'elle doit estre iugée par vous, ie ne pense pas que vous en puissiez estre aussi bien instruits, par les paroles d' Artane, que par ses actions, & par les miennes. Joint qu'à dire les choses comme elles sont, i'aurois quelque peine à me resoudre de conseruer par mon eloquence, ce que sans vanité i'ay acquis par ma valeur : & l'esclat de cette Victoire est trop grand, pour qu'il n'en couste pas vne goutte de sang au vaillant Artane. Il faut Seigneurs, il faut qu'à la veüè de tous ceux qui m'escoutent, ie luy fasse aduouër la verité de la chose, où qu'il m'arrache la vie : puis que deux cens hom-

mes

mes ne l'ont peu blesser, il n'en doit pas craindre vn tous seul : & vn encore dont les forces sont diminuées de beaucoup, par ces grandes blessures qu'il luy a tant reprochées. Je l'assure toutefois, qu'il ne me vaincra pas sans gloire : & que ie feray tout ce qui me sera possible, pour luy en faire trouuer en ma deffaitte. Tant y a Seigneurs, que s'il à combatu comme il le dit, il ne doit pas craindre de combattre encore : & s'il n'a pas combatu, comme ie le foustiens ; ie veux bien me retracter de ce que i'ay auancé : & tomber d'accord, que ie ne dois point triompher que ie ne l'aye vaincu. Je ne vous demande donc plus, ô mes Iuges, le gain de ma Cause ; mais seulement la permission de combattre. Aussi bien ne pourriez vous iuger vos Maistres qu'en tremblant : quoy que vous pussiez dire & faire, il y auroit tousiours quelqu'un qui se plaindroit : au lieu que lors que par la propre bouche d'Artane ie vous feray entendre la verité, vous pourrez prononcer hardiment, sans craindre de faire vne iniustice, & sans que personne vous en accuse. Ne me refusez donc pas ie vous en coniuere ; puis que ie ne vous demande rien que d'equitable. Au reste, qu'Artane ne s'amuse pas à s'opposer à ce que ie veux, par l'esperance de s'épargner vn combat : puis que quand on me l'auroit refusé, & que l'on m'auroit mesme fait iustice ; il ne luy seroit pas aisé de l'éuiter. Il vaut donc mieux qu'il s'y resolue de bonne grace : & qu'il tesmoigne du moins en cette rencontre, que s'il a eu de la lascheté, en l'occasion qui s'est présentée ; c'est qu'il a creû qu'il valoit mieux dérober la Victoire, que la hazarder. Mais aujour d'huy qu'elle luy est disputée, & qu'il s'agit de son honneur en particulier ; il faut que ce Braue se resolue à ce que ie vous demande,

&

Et à ce que ie vous supplie de luy ordonner. Je luy donne le choix des armes : Et luy promets de plus, de n'abuser pas de ma Victoire si ie la remporte : pourueu qu'il soit plus ingenu sous mes pieds, qu'il ne le paroist deuant des Thrônes si venerables ; Et deuant vn Tribunal, qu'il ne doit pas peu redouter. C'est à vous, Seigneurs, à prononcer l'arrest fauorable que i'attens de vostre equité : Et à ne me refuser pas la seule voye qui vous peut montrer la verité telle qu'elle est, Et telle que ie l'ay raportée.

Artamene n'eut pas si tost acheué de parler, qu'il se fit vn bruit extrêmement grand, dans toute cette Assemblée : mais avec cette difference, entre le premier qui s'estoit esleué à la fin du discours d'Artane & ce dernier ; qu'en celuy-là, l'on n'auoit entendu que des murmures & des doutes : & qu'en celuy cy l'on n'entendit que des exclamations & des louanges, qui sembloient demander aux Dieux, aux Rois, & aux Iuges, la Victoire pour Artamene. Ceux mesme du Party ennemy ne pouuoient s'empescher de le louer ; tant il est vray que la Vertu a de charmes, & que la verité est puissante. Artane voulut respondre quelque chose, pour s'opposer à ce combat : mais on luy imposa silence par des cris & par des iniures, sans que personne voulust seulement l'escouter. Toutefois les Rois n'estoient pas bien aises de la proposition qu'Artamene auoit faite : Ciaxare estant fasché d'exposer de nouveau la vie d'un homme si illustre : & le Roy de Pont n'estant nullement satisfait, que la Cause fust entre les mains d'Artane, dont

il

il n'auoit pas fort bonne opinion. Cependant les Iuges s'estant leuez, & s'estant assemblez pour examiner tout bas la chose entre eux; Philidaspe qui auoit esté present à tout ce qui venoit d'estre fait; & qui estoit au desespoir, de voir tous les iours acquerir vne nouvelle gloire à Artamene; s'approcha de Ciaxare, & le supplia de considerer, le peu de temps qu'il y auoit, qu'Artamene auoit quitté le liét & la Chambre. Qu'ainsi s'il luy vouloit faire l'honneur de souffrir que ce fust luy qui combatist Artane, en cas que les Iuges permissent ce second combat; il luy en seroit eternellement obligé. Philidaspe ne put parler si bas, qu'Artamene qui l'obseruoit tousiours sans sçauoir précisément pourquoy, n'en entendist quelque chose: si bien qu'ayant peur qu'il n'obtinist ce qu'il demandoit, il s'approcha du Roy de Capadoce à son tour, avec beaucoup de respect; & luy adressant la parole, Seigneur, luy dit il, n'escoutez pas la priere de Philidaspe, puis qu'elle est également iniurieuse, & à sa valeur, & à la mienne. Comment l'entendez vous? reprit le ieune Inconnu; l'entens, luy repliqua Artamene; qu'un homme comme Philidaspe, ne doit pas demander à combattre vn lasche, sans y estre forcé comme moy: & que c'est aussi me faire vn outrage, que de croire que i'aye besoin de toutes mes forces, pour vaincre vn pareil Ennemy. Quand Artane seroit Artamene, repliqua brusquement Philidaspe, ie demanderois ce que ie demande; & quand Artane seroit Philidaspe, repliqua mon Maistre,

ie ne cederois pas ma place à vn autre. Ciaxare voyant que cette contestation pouuoit aller trop auant, les embrassa; & louant leur zele & leur courage, les fit embrasser eux mesmes à l'instant. Ce Prince dit à Philidaspe, qu'il n'estoit pas Iuge en sa propre Cause; à Artamene qu'il deuoit sçauoir bon gré à Philidaspe de ce qu'il auoit voulu faire; & les coniuura tous deux, d'attendre en repos, l'Arrest que l'on alloit prononcer. Cependant les Iuges furent long temps à deliberer, sur ce qu'il auoient à resoudre: car encore qu'il n'y en eust pas vn qui ne connust distinctement, qu'il y auoit de la fourbe du costé d'Artane; toutefois comme il se deffendoit opiniastrément, & que la chose n'auoit point eu de tesmoins, ils se trouuoient fort embarrassés. Ceux du costé de Ciaxare, ne pouuoient pas condamner leur Prince, eux qui connoissant Artamene, ne doutoient point du tout qu'il n'eust vaincu: & les autres quoy que persuadez de la mesme chose, n'osoient pourtant condamner le Roy de Pont, parce que ce qu'ils croyoient, n'estoit fondé que sur des coniectures. Ainsi apres auoir bien examiné cette affaire, ils permirent le combat à Artamene: & ordonnerent que celuy qui feroit aduoüer à son ennemy, qu'il auroit esté vaincu, seroit estimé le Victorieux: & que s'il arriuoit qu'il en mourust vn sans pouuoir parler, l'on expliqueroit la chose, à l'auantage de celuy qui l'auroit tué. Que ce Duel se feroit en Champ clos, comme Artamene l'auoit desiré; & en la présence des Rois ennemis. Cét Arrest estant prononcé,

noncé, Artamene en tesmoigna vne extrême ioye: & en remercia ses Iuges, d'une façon qui sembloit luy presager la Victoire. Il n'en fut pas ainsi d'Artane, qui s'en plaignit, & aux Iuges, & au Roy son Maistre: car nous auons sçeu depuis, que comme ce Prince est tres braue, il le mal-traitta assez: & luy dit mesme assez rudement, que s'il auoit effectiuement vaincu, il vaincroit encore: mais que s'il estoit vn lasche, comme il commençoit de le soubçonner; il seroit bien aise de le voir puny par la main d'Artamene: adioustant à ce discours, qu'il se consoleroit de la perte de Cerasie, par la ioye quil auroit de la sienne. En effet, nous sçeufmes que ce Prince le fit obseruer avec tant de soing, qu'il fut impossible à ce lasche, d'éuiter ce combat par sa fuite; comme il eust fait infailliblement, s'il en eust pû trouuer les moyens. Pour Ciaxare, il ne fut fasché de la chose, que parce qu'enfin c'estoit tousiours en quelque façon exposer la vie d'un homme si illustre, que de l'engager dans vn nouveau peril: n'y ayant point de si foible ennemy, qui ne puisse quelquefois par vn malheur, blesser dangereusement le plus vaillant homme du monde. Cependant le temps du combat ayant esté remis à quatre iours de là, chacun se retira dans sa Ville, aupres de laquelle, comme ie l'ay dit, les Rois auoient fait camper leurs Armées. Ciaxare ne fut pas plustost arriue dans Anise, qu'il fut à l'Apartment de la Princesse, accompagné d'Aribée, d'Artamene, de Philidaspe, & de beaucoup d'autres: comme il luy aprit ce

qui auoit esté resolu, quoy Seigneur, luy dit elle, est-il iuste de vaincre deux fois vn mesme Ennemy? & n'acheterez vous point trop cher la conqueste de Cerasie, si elle couste encore quelques gouttes de sang à Artamene? Pour moy ie vous aduouë ma foiblesse (poursuiuit elle en portant la main sur ses yeux, pour cacher la rougeur qui luy estoit montée au visage) ie ne puis entendre parler de combats, sans émotion & sans repugnance: principalement lors qu'il s'agit d'exposer la vie d'un homme qui a défendu la vostre. Ie suis trop glorieux, Madame, interrompit Artamene, que vous me faciez l'honneur de prendre quelque soin d'une chose, qui ne peut iamais estre plus auantageusement exposée, que pour le seruice du Roy: Mais Madame, ne craignez rien pour moy en ce combat: & pleignez moy plustost, d'auoir vn si foible ennemy. Il n'a pas tenu à Philidaspe, dit alors Aribée à la Princesse, qu'Artamene ne se soit pas exposé à ce danger; puis qu'il a fait tout ce qu'il a pû pour l'en exempter, & pour pouuoir combattre au lieu de luy. Il est vray Madame, poursuiuit Philidaspe, que i'auois eu la hardiesse d'en supplier le Roy; mais il ne m'en a pas iugé digne. Ce n'est pas par cette raison, respondit Ciaxare; mais c'est parce qu'il n'eust pas esté iuste. Et c'est aussi, adiousta mon Maistre, parce qu'Artamene ne l'eust pû souffrir: & qu'il n'a guere accoustumé de ceder sa place à vn autre. Le Roy qui eut peur que ces deux braues Estrangers ne s'aigrissent tout de nouueau, changea de discours:

cours: & apres avoir encore esté quelque temps chez la Princesse il la quitta; & emmena avec luy, tous ceux qui l'auoient fuiuy chez Mandane. Cependant comme l'Amour n'abandonnoit point Artamene; qu'il ne voyoit iamais la Princesse, qu'il n'en remarquaft toutes les actions, avec vne exactitude estrange; & qu'il ne s'en entretinst avec Feraulas ou avec moy; il nous demanda quand il fut retiré dans sa Chambre, ce que nous pensions de cette rougeur, qui auoit paru sur le visage de Mandane, lors qu'elle auoit parlé de luy, & de l'auersion qu'elle auoit pour les combats? Est-ce, nous disoit-il, vn simple effet de cette humeur douce & tranquile, qui luy fait auoir de la repugnance pour la guerre & pour le sang? ou ne seroit-ce point que le seruice que i'ay rendu au Roy son Pere, eust insensiblement engagé son esprit, dans quelque legere disposition à ne me haïr pas? Mais hélas (poursuiuoit-il vn moment apres, & sans nous donner le loisir de luy respondre) n'est-ce point aussi que ces paroles obligantes, qu'elle a prononcées en ma faueur, luy ont donné de la honte & du repentir, lors qu'elle s'en est aperceue? n'est-ce point, dis-ie vne marque infallible, que son cœur a desaduouïé sa bouche? & ne scaurois-ie deuiner precisément la véritable cause de cette aimable rougeur, qui me l'a fait paroistre si belle, & qui luy a adiousté de nouveaux charmes? Ne me flatez point mon cher Feraulas, luy disoit-il; qu'en pensez vous, qu'en dois-ie croire? Seigneur, luy dit il, ie ne voy rien en cette rougeur,

geur, qui ne vous soit aduantageux : car quand ce ne seroit qu'un simple effet de pitié, ce seroit toujours auoir sujet d'esperer, que plus facilement vous pourrez toucher son cœur, lors qu'elle sçaura les maux, que vous aurez soufferts pour elle. Ha Feraulas, s'écria-t'il, qui fera-ce qui les y fera sçauoir ? Cyrus n'osant pas sortir du Tombeau, ne les y apprendra iamais : & Artamene qui ne paroist estre qu'un simple Cheualier, en pourroit-il conceuoir la temeraire pensée, sans folie, & sans extravagance ? Enfin Seigneur, à vous parler sincerement, Artamene songeoit bien plus à la Princesse qu'à Artane : Ce n'est pas qu'il n'eust tous les soings qu'il falloit auoir pour le combat qu'il deuoit faire : mais c'est qu'en effet en pensant à toute autre chose, il pensoit encore à Mandane : & l'Amour qui fait bien d'autres miracles, luy auoit donné ce priuilege, de pouuoir parler de guerre ; d'affaires ; de nouvelles ; de complimens ; & de toutes sortes de choses ; sans abandonner iamais entierement le cher souuenir de sa Princesse. Cependant, le iour du combat estant arriué, il fut prendre congé d'elle, avec vne ioye sur le visage, qui deuoit l'assurer de son Triomphe. Je viens, Madame, luy dit il, vous demander des armes pour combattre Artane : ie voudrois bien (luy respondit elle fort obligement, mais avec un peu plus de melancolie qu'il n'en auoit) auoir trouué les moyens de vous rendre absolument inuincible : Vous le pouuez aisément Madame, adiousta-t'il, me faisant seulement l'honneur de receuoir fauorable-

ralement les services que ie veux rendre au Roy & à vous : & me faisant simplement la grace, de me desirer la Victoire. Car si i'obtiens cette faveur, quand Artane seroit le plus vaillant homme du monde, ce que ie suis bien asseuré qu'il n'est pas ; ie le vaincrois infailliblement. S'il ne faut que de sa reconnoissance pour vos services, repliqua la Princesse, & pour des vœux vous faire triompher ; allez Artamene, allez ; & ne craignez pas d'estre vaincu. Apres cela, la Princesse comme si elle n'eust pû souffrir davantage cette conuersation, le congedia d'une maniere fort ciuile & fort obligeante : & Artamene s'en alla retrouver le Roy, qui estoit prest à partir. Ciaxare ne fut suiuy que de deux mille hommes non plus que l'autre fois : & les Rois de Pont & de Phrigie se rendirent aussi avec pareil nombre de gens, dans cette mesme Plaine, & au mesme lieu, où les Iuges auoient prononcé leur Arrest ; c'est à dire à la veüe du Trophée d'Artamene. L'on y auoit dressé des Barrieres, qui formoient vn quarré plus long que large, de grandeur assez raisonnable, pour y pouuoir faire vn combat : Artane qui se trouuoit assez embarrassé de son espée, ne voulut point auoir d'autres armes offensiuës : & s'imagina, que moins son ennemy en auroit, moins il seroit exposé. Ils n'auoient donc chacun, que l'Espée & le Bouclier : aux deux bouts du Champ, il y auoit deux Eschaffaux dressés pour les Rois ennemis : & à vn des costez, il y en auoit vn autre, où estoient les Iuges. Les quatre mille hommes de

guerre, estoient placez, partie derriere les Eschafaux des Rois, & partie à l'autre face du Champ de Bataille, sans se mesler toutefois les vns parmy les autres, chacun demeurant sous ses Enseignes : mais si bien rangez, que presque tout le monde pouuoit voir. Aux deux bouts des Lices il y auoit deux entrées : & ce fut par ces deux endroits opposez, qu'Artamene & Artane entrerent en mesme temps : & commencerent de faire preuoir l'euement du combat, par leur differente contenance. Artane auoit voulu se battre à cheual : se confiant plus en la vigueur & en l'adresse de celuy qu'il deuoit monter, qu'en sa force & en son courage. Mais il ne scauoit pas, que plus vn Cheual est vigoureux, moins il rend de seruice à celuy qui perdant le iugement par la crainte, ne le scait plus conduire comme il faut, ny luy faire les chastimens à propos. Artane parut donc avec des armes tres magnifiques : & sur vn cheual blanc, si beau, si bien fait, si noble, & si plein de fierté ; que d'abord il attira les yeux de tout le monde. Il auoit l'action viue & superbe : & frapant du pied, seçoüant son crin, blanchissant son mors d'escume, & hamissant avec violence en entrant dans la Carriere ; il sembloit auoir impatience de porter son Maistre vers son ennemy. Mais Seigneur, si le cheual d'Artane attira l'admiration de tout le monde ; la mauuaise posture de celuy qui le montoit, donna de l'auerfion & de la pitié. Le moindre mouuement du cheual l'esbranloit ; & l'on voyoit qu'il ne songeoit qu'à l'empescher d'auancer vers son ennemy :

com-

comme s'il eust eu peur d'estre trop tost attaqué. Pour Artamene, il n'en alla pas ainsi: car encore qu'il fust monté sur vn cheual noir extrêmement beau, ce fut directement à sa personne, que furent toutes les aclamations: bien que ce iour là il n'eust voulu prendre que des armes toutes simples, comme ayant quelque honte de combattre vn si foible aduerfaire. Son corps estoit bien planté; sa contenance estoit assurée; il portoit ses jambes si admirablement; & paroissoit si bien estre Maistre absolu du cheual qu'il montoit, qu'il estoit aisé de voir, qu'il s'en sçauoit bien seruir. Comme en effet, les ceremonies ordinaires en pareilles occasions ne furent pas plustost acheuées; & le signal fut à peine donné par les Trompettes; que partant de la main, & poussant son cheual à toute bride; il fut contre Artane en haussant le bras, avec vne impetuositè estrange; sans songer presque à se seruir de son Bouclier tant il craignoit peu ce foible ennemy. Pour Artane qui ne sçauoit ce qu'il faisoit, il arriua que laschant trop la bride à son cheual, & puis voulant le retenir tout d'vn coup il fit qu'il se ietta à costé par vn grand bond: & que secoüant la teste fierement, & se cabrant à demy; il emporta en suite son Maistre à l'autre bout du champ, sans qu'Artamene le peust ioindre. Ce Prince marry de l'auoir manqué, acheuant prestement sa passade, & faisant prendre la demy volte au sien, fondit sur Artane, qui à peine s'estoit raffermy dans la selle. Il le poussa alors, & luy déchargea vn grand coup

d'espée, qui glissant sur son Casque, luy tomba sur l'espaule droite, & en fit jahir le sang, iusques sur sa Cotte d'armes. Artamene redoubla encore: Artane para le mieux qu'il pût: & sans oser attaquer vn si redoutable ennemy, il se contenta de se tenir sur la deffensue: esperant tousiours que le cheual d'Artamene se lasseroit plustost que le sien: ou qu'il luy arriueroit quelqu'autre accident qui le saueroit. Cependant Artamene n'estoit pas sans quelque inquietude: car il voyoit bien qu'il luy estoit fort aisé de tuer Artane, s'il vouloit employer toute sa force: mais son esprit ne se contentoit pas de cette espee de victoire: & il vouloit auoir la satisfaction, d'oïr de la bouche de son ennemy, l'adueu de la verité. Il le combatit donc, & l'espargna tout à la fois: Mais malgré cét aduantage qu'Artamene donnoit à Artane; ce miserable n'eut iamais la force de s'en preualoir. Il fut blessé en quatre endroits, sans qu'il portast iamais vn seul coup d'espée à mon Maistre: & comme si son cheual eust esté las de porter ce honteux fardeau, l'on voyoit qu'il auoit deffein de s'en décharger. Comme en effet, mon Maistre ayant quelque confusion, de voir ce lasche si long temps deuant luy; & voulant le traiter avec mépris, luy déchargea vn si grand coup de plat d'espée, qu'il l'estourdit, & le fit tomber sur le col de son cheual: qui prenant son temps, se déroba de deffous luy, & le renuersa demy mort sur la poussiere. Son Casque en tombant s'osta de sa teste; son espée luy échapa de la main; & il ne luy demeura que son Bouclier,

clier, dont il se seruoit bien mieux que de tout le reste de ses armes. Aussi tost Artamene descendit de cheual: & courant à luy l'espée haute, aduoüeras tu, luy dit il, indigne ennemy que tu és, ce que tu sçais de ma premiere Victoire? l'aduoüeray tout (luy respondit ce miserable, en se courant de son Bouclier) pourueu que vous me promettiez la vie. Il y auroit trop peu d'honneur à te l'oster (luy respondit mon Maistre, en luy mettant le pied sur la gorge) pour ne te l'accorder pas: Mais songe à ne mentir pas deuant nos Iuges: car enfin rien ne te sçauroit dérober à ma vangeance, si tu ne dis la verité toute pure. Les Iuges estant alors descendus de leur Eschaffaut, furent dans la Lice trouuer Artamene: qui les voyant approcher, Venez, leur dit il, venez aprendre la verité, de la bouche mesme de mon ennemy: Parle donc, luy dit il, si tu veux viure: & ne differe pas dauantage ma iustification. Alors le malheureux Artane, pressé de quelque remords, & beaucoup plus de la crainte de mourir; raconta en peu de paroles, la verité de la chose: disant seulement pour son excuse, qu'ayant bien connu, veû la maniere dont on combattoit, que la Victoire seroit si opinastrement disputée, qu'aparemment tout y periroit; il auoit voulu tascher d'auoir par la ruse, ce qu'il ne pouuoit auoir par la force. Mais enfin il aduoüa qu'Artamene estoit demeuré luy quinziésime contre quarante: qu'en suite il auoit combattu dix contre dix: qu'apres il s'estoit veû luy septiesme contre ces dix: encore luy seul contre

trois:

trois: de nouveau luy seul contre deux: & puis luy seul contre Pharnace. Bref il dit tout ce qu'il scauoit: & la peur de la mort fut plus forte en luy, que celle de l'infamie. Il est vray qu'apres s'estre si mal battu, il ne deuoit plus craindre de se deshonorer, l'estant presque desia, autant qu'on le pouuoit estre. Les Iuges ayant entendu tout ce qu'Artane auoit à dire, prièrent mon Maistre de se contenter de ce qu'il auoit aduoüé, & de le vouloir laisser releuer & viure: qu'il se releue & qu'il viue (respondit Artamene, en remettant son espée au fourreau:) Mais qu'il tasche de viure en homme d'honneur: & de ne faire plus d'actions si laches. Les Iuges alors, n'eurent plus de contestation: & tous tomberent d'accord, que mon Maistre auoit esté, & estoit Victorieux: declarant que Cerasie appartenoit au Roy de Capadocce: & ordonnant que le Trophée d'Artamene demeureroit: & seroit dressé à loisir avec plus d'art, ce qui fut executé. Le Roy de Pont reçut cette nouvelle en Prince qui auoit du cœur & de la sagesse: & il tesmoigna plus de ressentiment de la mauuaise action d'Artane, que de la perte de Cerasie. Pour Ciaxare, il reçut Artamene avec des caresses extraordinaires: ce qui ne fut sans doute guerre agreable, ny à Aribée, ny à Philidaspe, qui estoient presens à cette action. Pour Artane, comme il estoit de grande condition, malgré la colere du Roy de Pont, quelques vns de ses parens ne laisserent pas de l'oster de là, & d'en auoir soing: Mais le Roy de Pont leur dit, que s'il guerissoit
de

de ses blessures, il ne le vouloit plus voir. Lors que les Iuges eurent les vns & les autres aduertys leurs Maistres, de ce qu'ils auoient resolu, les deux Rois ennemis, & le Roy de Phrigie, se virent & s'embrasserent pour la seconde fois. Celuy de Pont dit à Ciaxare, qu'il s'en retourneroit dans son Armée: & que le lendemain il décamperoit de deuant Cerasie & s'en reculeroit d'une iournée, afin de l'en laisser prendre possession. Il dit en suite au Roy de Capadoce, qu'il l'estimoit bien plus heureux, d'auoir aquis l'amitié d'Artamene, que d'auoir recouré vne Ville: & que pour luy, il donneroit tousiours volontiers la moitié de ses Estats, pour aquerir vn simple Soldat, aussi vaillant que mon Maistre. Artamene se trouua auprès de Ciaxare, lors qu'il reçeut ce compliment, où il respondit avec beaucoup de ciuilité: quoy que tout ce qui venoit de la part d'un Amant de Mandane, ne luy fust guere agreable. Cependant les Rois se separerent, & Ciaxare s'en retourna dans Anise: tout le Peuple sortit de la Ville pour le receuoir: toute l'Armée parut en bataille: la Princeesse mesme qui auoit esté aduertie de ce qui s'estoit passé, par vn homme que le Roy luy auoit enuoyé en diligence, & qui en auoient auerty le Camp & le Peuple, vint au deuant du Roy iusques à la porte du Chasteau: où Ciaxare luy presenta Artamene, qu'elle reçeut de fort bonne grace, & avec beaucoup de ioye. Mais comme elle voulut luy tesmoigner la satisfaction qu'elle auoit, de le voir sorty d'une occasion dangereuse; ne la

nom-

302 LE GRAND CYRUS,
nommez pas ainsi Madame, luy dit il en rougissant, & ne me faites pas ce tort, de croire que j'aye esté fort exposé en ce combat. L'honneur que vous m'auiez fait, de m'assurer de faire des vœux pour ma victoire, a esté plus loing que ie ne voulois: puis qu'enfin ces vœux & ces prieres, m'ont fait vaincre sans peril. Je ne sçay pas, luy respondit la Princesse, si vous auez vaincu sans peril: mais ie sçay bien que vous n'auetz pas vaincu sans gloire. Ils dirent encore beaucoup d'autres choses, qui seroient trop longues à raconter: & Ciaxare pour reconnoistre en quelque façon les seruices d'Artamene, luy donna non seulement le Gouvernement de Cerasie qu'il auoit conquise; & de la quelle il croyoit entrer en possession vn iour apres: mais encore celuy d'Anise, & de tout le pais qui l'environne, qui vaquoit par la mort de son Gouverneur: estant bien iuste, dit le Roy, qu'Artamene iouïsse de ce qu'il a gagné, & de ce qu'il m'a empesche de perdre. Aribée n'osa pas s'opposer directement à ce bien-fait de Ciaxare; car les seruices d'Artamene estoient trop considerables pour cela. Il auoit fait des merueilles à la Bataille; il auoit sauué la vie du Roy; il auoit remporté plusieurs aduantages sur ses ennemis; il auoit vaincu par vn prodige, dans le combat des deux cens hommes, qui deuoient terminer la guerre; & il venoit d'acheuer de conclurre la Paix, par vne Victoire particuliere. Mais encore qu'Aribée ne s'opposast pas absolument à cette reconnoissance; comme la nouvelle faueur de mon Maistre faisoit

soit quelque ombre à la sienne ; & que de plus il estoit fâché , de le voir deuancer Philidaspe ; il dit toutefois tout bas au Roy , comme nous l'auons sçeu depuis , qu'il y auoit quelque danger , de confier deux Places frontieres à vn Inconnu : & qu'il vaudroit mieux luy donner de plus grandes recompenses , pourueu que ce fust au milieu de l'Estat : Mais quoy qu'il peust dire , & quoy qu'il peust faire , il ne pût rien changer au dessein du Roy. Ce Prince voulut aussi , que suiuant ce qu'auoient prononcé les Iuges , il demeurast vn Monument eternel , de la Victoire d'Artamene , au mesme lieu où il auoit esleué son Trophée : & le propre iour de son Triomphe , il commanda que l'on fist venir des Sculpteurs & des Architectes , pour placer ce Trophée , dont Artamene auoit amassé les armes de sa propre main ; sur vn magnifique piedestal de Marbre , où toutes ses grandes actions seroient representées en bas relief ; avec vne inscription , tres glorieuse pour luy : ce que fut executé quelque temps apres , malgré la continuation de la guerre. Car Seigneur , vous sçaurez que le Roy de Pont suiuant sa parole , se retira effectiuement de deuant Cerasie : mais vous sçaurez aussi que les Habitans de cette Ville , aimoient si passionnément ce Prince , sous la domination duquel , ils viuoient depuis long temps ; & auoient esté si mal traitez par les derniers Rois de Capadoce , sous lesquels ils auoient autrefois esté ; que le Roy de Pont ne pût iamais leur persuader ; d'ouuir leurs portes à son Ennemy. Il creut toutefois,

tefois, que lors qu'ils le verroient party, ils changeroient de resolution: si bien qu'il n'en enuoya rien dire à Ciaxare, pour ne l'irriter pas contre eux: & se contenta de se retirer, comme il y estoit obligé: y laissant vn Capitaine, & cinq cens Soldats, avec ordre de remettre la Place, à ceux que le Roy de Capadoce enuoyeroit pour la recevoir. D'autre part, Ciaxare voulant favoriser Artamene en toutes choses, luy dit fort obligamment, que c'estoit à luy à s'en aller prendre possession de sa Conqueste: & pour cét effet, le iour qu'il deuoit entrer dans Cerasie estant arriué, le Roy l'enuoya vers cette Ville, à la teste de six mille hommes. Mais Artamene fut bien estonné de voir que les Portes en estoient fermées: & que toutes les Murailles estoient bordées de Soldats, avec des Arcs & des Fleches pour se deffendre, si on les vouloit attaquer. Artamene qui s'estoit attendu à vne Entrée, fut vn peu surpris, de voir, qu'il luy falloit plustost songer à vn assaut: neantmoins il voulut auparauant sçauoir, ce que cela vouloit dire. Il fit donc faire alte à ses Troupes, à la portée de la fleche: & enuoya sommer les Habitans de Cerasie de luy ouvrir leurs Portes, suiuant les conditions faites avec le Roy de Pont. Mais comme ils auoient bien preueü que la chose iroit ainsi, lors qu'ils s'estoient resolués à ne changer point de Maistre; aussi tost qu'ils auoient eu pris les armes, & desarmé ces cinq cens Soldats, que le Roy de Pont y auoit laissez, ils auoient dressé vn Manifeste, qu'ils ietterent

terent alors du haut des Murailles , au Heraut qui leur parloit : & luy dirent en le luy iettant , que Ciaxare verroit leurs raisons par cét Escrit , & peut-estre les approuveroit. Que cependant il se retirast s'il ne vouloit qu'on le fist retirer bien viste ; estant resolu de se deffendre eux mesmes, puis que le Roy de Pont les auoit abandonnez. Artamene ayant receu ce Manifeste , en demeura estonné : non seulement parce qu'il estoit admirablement bien fait ; mais encore parce qu'il faisoit voir , qu'il n'y eut iamais de Subiets si fideles à leur Prince. Je ne me sçauois plus souuenir , de ce que precisément il contenoit ; ie n'ay pas oublié toutefois , qu'il finissoit à peu près par ces paroles.

Si nous estions persuadez que nous fussons vos legitimes Subiets , nous ferions contre le Roy de Pont , ce que nous faisons contre vous : mais comme au contraire, nous croyons estre les siens , nous mourrons mille fois plustost , que de recevoir vn autre Maistre. Nous sçauons bien qu'il nous abandonné : mais nous sçauons aussi, qu'il nous abandonne à regret. Ainsi nous sommes resolu de nous garder pour luy malgré luy : & de luy estre rebelles en cette rencontre, plustost que de changer de domination. Si nous pouuons vous resister, nous serons heureux : & si nous perissons en vous resistant , la mort nous deliurera de toute seruitude. Quoy qu'il en soit, nous ne voulons point changer de Roy : & si vous estes genereux & bien conseillé , (comme nous le voulons croire) vous nous recompenserez de nostre fidelité, au lieu de nous en vouloir punir : & vous serez bien aise,

306 LE GRAND CYRVS,
*que nous ayons donné vn si illustre Exemple à vos Sub-
iets, afin de leur apprendre d'estre aussi fideles que nous,
quand l'occasion s'en presentera.*

Artamene trouuant quelque chose de fort heroïque, dans le sentiment de ces Peuples, n'eut garde de songer à les attaquer, sans vn nouuel ordre: il m'enuoya donc le prendre de Ciaxare, & luy porter le Manifeste, que son Heraut auoit reçu: se contentant de demeurer à la teste de ses Troupes, & à la veuë de Cerasie. Le Roy fut sans doute fort surpris de cét euenement: & comme Aribée auoit vn esprit artificieux, il ne creut point du tout que cette aduanture si extraordinaire, n'eust autre fondement, que l'affection de ces Peuples pour leur Prince: Et il s'imagina que le Prince faisoit plustost ainsi agir ces Peuples; de sorte que comme son interest se trouuoit, à faire durer la guerre; il aigrit l'esprit du Roy, autant qu'il luy fut possible. Cependant nous auons bien sçeu depuis, que cela n'estoit pas: & que la passion que les Habitans de Cerasie auoient pour leur Roy & l'aersion qu'ils auoient pour les Capadociens; furent la seule cause, de leur genereuse resolution. Ciaxare dépescha vers le Roy de Pont; pour se plaindre à luy du procedé de ces Habitans, & pour luy reprocher l'infraction de leur Traitté, & le manquement de sa parole: & pour ne perdre point de temps, il fit auancer toute son Armée pour inuestir la Ville: de peur qu'il n'y entraist des viures, ou des gens de guerre. Le Roy donna alors sa Lieutenantance generale à Artamene: ce qui pensa faire
mou-

mourir Philidaspe de douleur & de despit : se voyant sous-mis à l'homme du monde qui faisoit le plus d'obstacle à sa gloire, & par consequent à ses desseins. La Princesse s'affligea de cét accident; Philidaspe s'en affligea aussi bien qu'elle; Ciaxare en fut en inquietude; le Roy de Pont en eut de la ioye & de la douleur; le Roy de Phrigie en fut fasché; Aribée en fut fort aise; & Artamene n'en estant ny bien aise, ny bien fasché, demeura assez indifferent, entre ces deux sentimens : parce qu'il n'y voyoit pas son amour interessée; elle qui estoit la seule chose, qui pouvoit luy donner de la douleur & de la ioye. Le Roy de Pont respondit à ceux que Ciaxare enuoya vers luy, qu'il estoit bien fasché que les Habitans de Cerasie n'eussent pas obeï: que pour luy, il y auoit fait tout ce qu'il auoit peu; & que mesme il n'y pouvoit pas faire autre chose, que de leur commander encore vne fois d'ouurer leurs Portes. Mais apres cela, dit il à ces Enuoycz, ie ie pense pas estre obligé de les aller assieger, & de les aller combattre: eux, dis-ie, qui ne se portent à cette desobeïssance, que par vn excés d'amour. Ce sera bien assez, que ie n'aille pas les secourir: apres tout, ils ne sont plus mes Subiets, ils sont ceux de Ciaxare: c'est donc à luy à y donner ordre. Je me sens pourtant obligé de le prier, de ne les traiter pas à la rigueur: & de se souuenir que s'ils peuuent se resoudre vn iour à luy obeir; ils luy seront plus fidelles que le reste de ses Subiets. Ce Prince congediant ainsi les Am-

bassadeurs de Ciaxare, enuoya avec eux vn de ses Herauts, que le Roy de Capadoce fit conduire au pied des Murailles de Cerasie, pour sommer les Habitans de rendre la Place: mais ils n'en voulurent rien faire: & dirent à ce Heraut qu'il dist à leur Maistre, que quoy qu'ils se vissent cruellement abandonnez par luy, ils prefereroient toujours la mort, à la domination du Roy de Galatie. Ciaxare voyant leur fermeté, quoy qu'il l'estimast dans son cœur, ne laissa pas de songer à les attaquer: & pour cét effet, il fit tenir Conseil de Guerre: où il fut resolu d'emporter cette Ville de force. Il commença donc son campement; il ordonna ses quartiers & ses attaques; il fit trauailler à sa circonualation; il fit ouvrir la tranchée; & preparer ses Beliers & ses autres Machines. Pendant cela, Philidaspe qu'en ce temps-là nous ne croyons capable que d'une ambition demesurée, n'estoit pas sans inquietude & sans chagrin: & la chose paroissoit si visiblement dans ses yeux, que tout le monde y prenoit garde. Il pensoit que s'il ne se signaloit point en ce Siege, il demeureroit infiniment au dessous d'Artamene; veû les grandes actions qu'il auoit faites; & qu'ainsi ce seroit ruiner les grands desseins qu'il auoit. Mais aussi il consideroit en fuitte qu'il ne pouuoit faire de belles choses en cette occasion, où son Maistre estoit destiné au Gouvernement de cette ville, que ce ne fust à l'auantage d'Artamene, qu'il estimoit infiniment; mais qu'il ne pouuoit pourtant aimer. Le Roy
de

de Pont de son costé, n'estoit pas aussi sans inquietude; car enfin l'affection de ces Peuples luy donnoit de la tendresse pour eux: & de plus, il aimoit toujours Mandane. Ainsi il est certain que si ce n'eust esté la guerre de Lydie que le Roy de Phrigie craignoit, il n'eust pas esté marry de recommencer celle qui venoit de finir. Mais Seigneur, il ne tarda guere sans avoir ce qu'il souhaitoit si fort: car le Roy de Phrigie fut aduerty en ce mesme temps, que celuy de Lydie n'estoit plus en estat de luy faire la guerre; vne partie de ses Subiets s'estant reuoltez. Cette nouvelle mit d'autres sentimens dans l'esprit du Roy de Pont: Mais pendant qu'il deliberoit sur ce qu'il auoit à faire, Ciaxare fit attaquer Cerasie. Artamene y fit des choses admirables: & Philidaspe y en fit aussi, qui ne furent guere moins merueilleuses. Je ne m'arresteray point Seigneur, à vous décrire ce Siege exactement, ayant encore trop de choses plus importantes à vous dire: ie vous diray donc en peu de mots, que les Habitans de Cerasie se deffendirent en desesperez, & donnerent vne ample matiere à la valeur d'Artamene, & à celle de Philidaspe. Cependant, i'ay entendu dire plusieurs fois, long temps depuis à mon Maistre, qu'il n'auoit iamais combatu avec plus de repugnance qu'en cette occasion: car voyant le grand cœur de ces gens là, & leur incomparable fidelité; ce n'estoit pas sans douleur, qu'il estoit contraint d'employer contre eux, les derniers efforts de son courage. Ils soustinrent quatre assauts, avec vne

vigueur fans exemple : ils virent leurs Portes rompuës ; vne partie de leurs Murailles renuerfées par les Beliers fans se vouloir rendre : & s'estant retranchez vers le plus haut de la Ville, ils donnerent encore beaucoup de peine. Philidaspe fans doute ne seruit pas peu en ce Siege : & Artamene & luy conçurent vne si haute estime l'un de l'autre en cette rencontre, que l'on peut dire que iamais la valeur ne donna tant d'admiration & si peu d'amitié. Mais enfin, apres que ces infortunez Habitans de Cerasie eurent long temps resisté, ils furent forcez : Neantmoins auparauant que de les attaquer pour la derniere fois, Artamene supplia le Roy de luy permettre de les enuoyer encore sommer de se rendre ; avec assurance d'un pardon general s'ils ne resistoient plus ; ce que Ciaxare luy accorda. En ce mesme instant, il luy vint vn Ambassadeur du Roy de Pont, pour le prier de nouveau de vouloir pardonner aux Habitans de cette Ville, quand il les auroit vaincus, & de n'ensanglanter pas sa victoire : il luy repartit, qu'il ne tiendroit qu'aux Rebelles, s'il ne leur pardonnoit pas. Mais cette derniere sommation ne seruit de rien : & ces desesperes respondirent, qu'en l'estat qu'estoient les choses, ils ne songeoient plus qu'à mourir glorieusement : que puis que leur Prince les auoit abandonnez comme il auoit fait, ils ne vouloient plus auoir de Maître : & que par consequent, ils ne pouuoient plus vouloir que la mort, n'ayant point d'autre voye de recouurer la liberté. Ciaxare voyant donc
leur

leur obstination, non seulement les fit attaquer, & les fit prendre; mais encore malgré toutes les prieres d'Artamene, il les fit passer au fil de l'espée. Ce qui auoit tant irrité le Roy, c'estoit tant qu'effectiuement il auoit perdu plus de six mille hommes en ce Siege. Au reste iamais Philidaspe ne combatit mieux, qu'en cette derniere attaque: car comme il voyoit que c'estoit acheuer de perdre cette miserable Ville; cette ambitieuse ialousie qui le possédoit, trouuoit quelque douceur, à voir qu'Artamene ne seroit Gouverneur que d'une Ville destruite. Mon Maistre sauua pourtant de ces malheureux, autant qu'il luy fut possible; & vers la fin du combat, il força le Roy de luy permettre de donner la vie au peu qui restoit, qui fut contraint de la receuoir. Cette funeste Victoire fut remportée assez heureusement, & pour Artamene, & pour Philidaspe: n'ayant chacun reçu qu'une blessure assez legere. Cependant le Roy de Pont, que l'amour & le despit ne laissoient pas en repos, & qui ne cherchoit qu'un pretexte, pour recommencer la guerre; enuoya se plaindre à Cixare, de la cruauté qu'il auoit eue. Mais ce Prince respondit, que ceux qu'il auoit punis estoient ses Subiets; & ses Subiets rebelles plus d'une fois: & qu'ainsi il n'auoit à en rendre compte à personne. Le Roy de Pont fort satisfait de cette responce vn peu aigre, parce qu'elle luy fournissoit vn leger sujet de plainte; renuoya vers Cixare: & luy manda qu'il ne vouloit point d'alliance avec vn Prince, qui traittoit

si mal ses propres Subiets: & qu'ainsi, il luy declaroit qu'il estoit tousiours son ennemy. Qu'au reste Ciaxare sçauoit bien qu'il auoit vn moyen infallible de faire la paix quand il luy plairoit, & de luy faire tomber les armes des mains; c'est pourquoy il le supplioit de ne se pleindre pas de son procedé. Vous entendez bien Seigneur, que ce moyen dont le Roy de Pont vouloit parler, estoit le mariage de la Princesse Mandane & de luy: Mais Ciaxare reçeut ce discours fort aigrement: & respondit avec autant de fierté, que l'autre auoit d'iniustice. Revoila donc les choses plus broüillées qu'aparauant: Ciaxare de qui l'Armée estoit extrêmement affoiblie, se retira vers Anise, où aussi bien quelque legere émotion le rapelloit; apres auoir fait mettre le feu dans Cerasie: tant pour empescher le Roy de Pont de s'en emparer, que pour n'estre pas obligé d'y laisser garnison, & pour en faire aussi vn Monument redoutable de sa vengeance. Mais Artamene qui creut que cette retraite pouuoit faire croire au Roy de Pont qu'on le craignoit, supplia Ciaxare de luy permettre de demeurer à quelques Itades au delà de Cerasie, avec dix mille hommes de pied, & quatre mille cheuaux seulement, pour obseruer la contenance de l'Ennemy, & pour luy faire voir qu'on ne le redoutoit pas: pendant que de son costé, il grossiroit son Armée de toutes les Garnisons des Places les plus proches; feroit faire de nouvelles leuées; & appaiseroit par sa presence, & par celle des Troupes qu'il emmeneroit, le

tumul-

tumulte arriué dans Anife, qui n'estoit pas fort considerable. Le Roy aprouant la proposition d'Artamene, consentit à ce qu'il voulut ; & commanda les Troupes, qui deuoient demeurer sous la conduite de mon Maistre. Mais admirez Seigneur, les bizarres effets que produisent les passions violentes, dans vne ame ambitieuse qui en est possédée : Philidaspe qui estoit desesperé, de se voir dans la cruelle necessité d'obeir à Artamene, comme Lieutenant General ; & qui par plus d'une raison, deuoit estre bien aise de suiure le Roy dans Anife, où il s'en retournoit ; ne laissa pas malgré tous les sentimens secrets qui luy donnoient de la repugnance à obeir à mon Maistre ; & qui l'appelloient aupres de Ciaxare ; de solliciter puissamment le Roy, pour estre de ceux qui deuoient demeurer aupres d'Artamene. Et en effet, il agit si fortement pour cela, qu'il obtint ce qu'il demandoit. Ce n'est pas que ce qu'il demandoit, n'eust des choses tres fascheuses pour luy : mais c'est qu'enfin rien ne luy estoit plus insupportable, que de voir qu'Artamene peust aquerir de la Gloire, sans que du moins il la partageast avec luy : & qu'il estoit absolument resolu d'estre son Riual en ambition. Le Roy de Pont ayant donc sçeu, que l'armée de ses Ennemis estoit partagée, s'auança vers Artamene avec toute la sienne, qui estoit encore de vingt-cinq mille hommes ; resolu de profiter de cette occasion : & de pousser au moins les Troupes de mon Maistre iusques à Anife. L'inegalité du nombre ne pouuant obliger

Artamene à se retirer; ie pris la liberté de luy dire, qu'il hazardoit trop en cette rencontre. Je hazarde-rois bien davantage, me respondit il, si ie fuyois le combat: puis qu'enfin ie pourrois peut-estre perdre l'estime de ma Princesse. Non, non Chrifante, me dit il, dans le dessein que i'ay d'en estre aimé, il faut faire des choses toutes extraordinaires: gagner des Batailles avec des forces égales, c'est ce que la Fortune fait voir tous les iours, avec vne mediocre valeur. Mais les gagner, lors que selon toutes les apparences on les doit perdre; c'est de ces choses là, dont il faut qu'Artamene face: s'il veut esperer de se mettre assez bien dans l'esprit de Mandane, pour luy faire souffrir Artamene comme Artamene; ou pour l'obliger à ne hair pas Cyrus. Enfin Seigneur, il assembla le Conseil de Guerre: Mais comme Philidaspe estoit de son aduis, luy qui n'auoit garde de refuser le combat, & de paroistre moins hardy qu'Artamene; tous les autres Chefs eurent beau faire & beau dire: il falut en cette occasion, que la Prudence cedast à la Valeur. Artamene toutefois ne laissa pas de songer à se mesnager autant qu'il pût: il se faisoit tousiours de tous les Postes aduantageux: & n'oublia rien, de tout ce que le plus grand Capitaine du monde eust pû faire. Le Roy de Phrigie & le Roy de Pont, essaye-rent diuerses fois, d'enleuer quelque Quartier à Artamene; mais par tout ils furent battus: & de que costé qu'ils l'attaquassent, ils trouuoient toujours mon Maistre en teste; ils se voyoient toujours repoussez; & le voyoient tousiours inuincible.

ble. Ces deux Rois conçurent vne estime si particuliere pour luy (comme nous l'auons sçeu depuis) qu'ils craignoient bien plus Ciaxare à cause d'Artamene, qu'à cause de sa puissance: soit qu'ils le considerassent comme Fils du Roy des Medes, ou comme Roy de Capadoce & de Galatie. Mais Seigneur, pour ne vous arrester pas si long temps; l'on peut dire qu'Artamene donna & gagna trois petites Batailles en peu de iours: à la premiere, il s'attacha à vn combat particulier avec le Roy de Pont, qu'il blessa legerement, & eut tout l'auantage de cette Journée: à la seconde, les choses furent vn peu plus douteuses: & Philidaspe y fit des merueilles, & pensa prendre le Roy de Phrigie prisonnier. Mais à la troisieme, il arriua vne chose à Artamene, qui luy sauua la vie quelque temps apres, comme vous l'apprendrez par la fuite de mon discours: & qui merite que vous la sçachiez. Je vous diray donc Seigneur, que comme Artamene auoit accoustumé à tous les Combats où il se trouuoit, de chercher autant qu'il luy estoit possible, les Chefs du Party contraire; il fit tout ce qu'il pût pour combattre le Roy de Pont, & comme Roy ennemy, & comme Amant de Mandane. Ainsi le cherchant par tout, il vit à sa droite vn Cavalier qui se deffendoit contre quinze ou vingt des siens, avec vne valeur extrême. Il s'auance; il s'en approche; & reconnoist que c'est le Roy de Pont, qu'ils vont infailliblement accabler par le nombre. Il va droit à eux; & se faisant aisément connoistre à la voix, Mes Compagnons, leur dit
il,

il, arrestez vous ; les Rois ne doiuent pas estre vaincus de cette sorte. Il faut les combattre plus noblement : & ne les vaincre pas par la multitude. En disant cela , il escarte tous ces Caualliers ; leur fait cesser le combat ; & adressant la parole au Roy de Pont , vaillant Prince (luy dit il en s'arrestant vn moment) il ne tiendra qu'à vous que vous ne vous vangiez du sang que ie vous ay fait verser : & que nous n'acheuions presentement , ce que nous auions commencé il y a peu de iours. Genereux Enemy (luy repliqua le Roy de Pont , en se reculant , & leuant son espée) il ne seroit pas iuste de combattre mon Libérateur : & ie ne veux point vous mettre en estat de m'oster ce que vous venez de me donner : ny me mettre en estat moy mesme de me deshonorer , en tuant celuy qui m'a sauué la vie. Mais comme il vit qu'Artamene n'estoit pas content de ce discours , & que peut-estre le forceiroit il à combattre ; il le quitta , & se messa avec precipitation dans la multitude : où Artamene le suiuit , sans le pouuoir reioindre de tout ce iour là. Cette action donna de l'admiration à monMaistre , & de la douleur tout ensemble : car enfin apres les belles choses qu'il auoit veu faire au Roy de Pont , il connoissoit parfaitement , que la seule generosité le faisoit agir ainsi. Helas ! (me dit il le soir , lors qu'il fut retiré à sa Tente) que i'ay vn dangereux Riual , & que ie serois malheureux , si Mandane le connoissoit aussi bien que moy ! Mais Dieux , poursuiuoit-il , que ce Prince sçait peu quel est celuy qu'il n'a point voulu combattre , & quel est
celuy

celuy qui luy a sauué la vie ! il ne sçait pas, adiou-
 stoit-il encore, que ie ne le sauuois que pour le
 perdre: car il ne me regarde que comme vn Enne-
 my genereux, & ne me soubçonne point du tout
 d'estre son Riual. Mais Chrifante, me disoit-il,
 comment est-il possible, que la Princesse-l'ait con-
 nu, & l'ait hai? & que ne dois-ie point craindre,
 moy qui ne suis qu'Artamene, & qui suis bien plus
 haïssable pour elle, comme Fils du Roy de Perse,
 que comme vn simple Estranger? Apres cela, par
 vn secret sentiment de ialousie, il m'ordonna de
 m'informer avec soin & avec adresse, de la nais-
 sance de l'amour du Roy de Pont; ce que ie fis,
 & ce que ie sçeu facilement: n'y ayant personne
 en Capadoce qui l'ignorast. Je sçeu donc que le
 feu Roy de Pont ayant en guerre contre celuy de
 Capadoce, & en suite estans venus à quelque
 traité de Paix; ils s'estoient donnez des Ostages
 de part & d'autre: & que le Roy de Pont auoit
 enuoyé vn de ses Enfans qui estoit celuy-cy, mais
 qui n'estoit pas alors l'aîné. Qu'en six mois qu'il
 auoit esté à la Cour de Ciaxare, son amour auoit
 pris naissance, qu'il n'auoit pourtant osé tesmoi-
 gner ouuertement: parce que ce n'estoit pas luy
 qui deuoit estre Roy, apres la mort de son Pere.
 Qu'en suite ce Pere & ce Frere estant morts, &
 estant paruenus à la Couronne, il auoit enuoyé de-
 mander la Princesse en mariage, que l'on luy auoit
 refusée pour diuerses raisons, comme ie vous l'ay
 desia dit. Artamene aprenant cela, en fut estran-
 gement inquiet: & toute la vertu de Mandane,
 sa

sa modestie, & sa feuerité, eurent bien de la peine à luy persuader, qu'en six mois ce Prince n'eust gagné nulle place en son affection; genereux, bien fait, Amant, & honneste homme comme il est. Neantmoins, quand il venoit à penser, que personne n'en disoit rien; que la Princesse se resioüissoit effectiuement, des Victoires qu'il remportoit sur ce Prince, cette crainte se dissipoit, & donnoit quelque trefue à ses inquietudes; mais son ame n'en estoit pourtant pas plus en repos. Car, disoit-il, si ce Prince qui est beau, de bonne mine, extrêmement vaillant, & plein d'esprit, comme on me l'assure; n'a pû rien gagner sur son cœur, que puis-je pretendre, moy qui suis Prince sans oser le dire, & qui me dis simplement, vn malheureux Estranger, sans biens & sans Patrie? Tant y a Seigneur, que quelques iours apres ce troisieme Combat, où Artamene auoit eu de l'aduantage, & où Philidaspe s'estoit signalé; il crût qu'il pouoit aller vn peu rafraichir ses Troupes, puis que le Roy de Pont en faisoit autant que luy. En ce mesme temps, Ciaxare reçeut celles qu'il auoit donné ordre qu'on luy amenaist de toutes ses Places; acheua de faire ses recruës; & son armée se retrouua alors, de plus de cinquante mille hommes. Celle du Roy de Pont fut aussi fortifiée d'vn puissant secours: & ces deux Rois ennemis, se retrouuerent également forts, & également en estat de se disputer la Victoire. Artamene fut reçu du Roy & de la Princesse, avec des Eloges merueilleux: & Philidaspe en fut aussi assez carressé, quoy
que

que beaucoup moins qu'Artamene, ce qui le mettoit dans vn chagrin inconceuable. Durant quelques iours qu'ils furent à Anise, ils virent fort souvent la Princeſſe, & preſque toujours enſemble, ce qui ne plaiſoit guere à Artamene. Que Philidaspe eſt cruel (me diſoit quelquefois mon Maître) de me dérober la moitié des regards de l'adorable Mandane, & toute la douceur de ſa conuerſation ! Car enfin quoy que tout le monde ne le croye capable que d'une ambition genereuſe ; il eſt auſſi aſſidu aupres d'elle, que s'il en eſtoit amoureux. Que ne s'attache-t'il à Ciaxare, pour obtenir cette fortune qu'il cherche ? & que ne me laiſſe-t'il ma Princeſſe ? Helas ! ne s' imagine-t'il point, pourſuiuoit-il, que c'eſt par cette voye que ie veux eſtre ſon Riual en ambition, & me maintenir bien dans l'eſprit du Roy ? Ha ! s'il eſt ainſi, Philidaspe, que tu és abuſé ! Poſſede, poſſede en repos toutes les grandes Charges de Capadoce ; ſois plus en faueur, que perſonne n'y fut iamais ; & laiſſe moy ſeulement aupres de Mandane. Prends vn autre chemin pour arriuer où ton ambition te porte : & ne viens pas troubler le plaifir que ie prens à l'entretenir en liberté, & à la voir ſeule. C'en'eſt pas, nous diſoit-il, que ie ne ſçache bien, que ie n'oſerois luy parler de ma paſſion : car outre que ſa vertu m'impoſe ſilence ; que le reſpect m'en empêche ; que ſa modeſtie & ſa ſeuerité me le deffendent ; ie n'ay pas encore fait d'aſſez grandes choſes , pour m'expoſer à vn ſi grand peril. Mais enfin, ie ne laiſſe pas de ſouhaiter ardemment,

ment, de l'entretenir sans témoins : car, mes chers Amis, si du moins ce bonheur m'arriuoit, personne ne partageroit les regards & sa civilité : j'occuperois seul les yeux & son esprit : & sans luy rien dire de ma passion, ie ne laisserois pas de m'estimer fort heureux. Que sçay-ie mesme, poursuivoit-il, si cette Princesse si pleine d'esprit & de lumiere, me voyant seul aupres d'elle, ne devineroit point peut-estre plus aisément, vne partie de ce que ie veux qu'elle sçache, que lors que sa courtoisie fait qu'elle partage son esprit, entre Philidaspe & moy ? Mais que dis-je ! reprenoit-il ; non, non, il n'est pas temps Artamene, de descourir nostre passion : cachons la si bien au contraire, que personne ne la puisse connoistre. Artamene n'est pas encore en l'estat où ie le veux, pour auoir vn party assez fort dans le cœur de Mandane, pour le deffendre de sa colere. Il faut auparauant l'obliger par de grands seruices ; gagner son estime par des actions heroïques ; forcer son inclination, par vne complaisance continuelle ; dluertir son esprit par toutes les voyes possibles ; & meriter son amitié, par la plus respectueuse passion qui fera iamais ; & apres cela, nous pourrons peut-estre luy parler d'amour. Mais hélas ! adioustoit-il, si Philidaspe l'obsede tousiours, comment en pourray-ie trouuer les moyens ? En suite, il y auoit des moments, où il craignoit que Philidaspe n'eust de l'amour aussi bien que de l'ambition : & cette amour enfin, luy inspiroit tant de pensées differentes ; que l'on
peut

peut dire, que personne n'a iamais guere plus souffert. Cependant toutes les recruës estant arriuées comme ie l'ay dit, le Roy auant que marcher vers son Ennemy, qui s'estoit remis en campagne, pour venir luy presenter la Bataille; fit faire vne reueuë generale à son Armée; & la fit toute passer deuant les Murailles d'Anise, sur lesquelles estoit la Princesse, pour regarder cette ceremonie guerriere. Artamene auoit ce iour là des Armes toutes simples: quoy qu'il en eust d'admirablement belles qu'il auoit fait faire, & que personne n'auoit encore iamais veües. Mais il ne voulut pas les porter à vn iour de Montre, qu'il ne les eust portées auparauant à vn iour de Combat: nous respondant en riant, à Feraulas & à moy qui l'en pressions; que des Armes n'estoient point belles à separer, si elles n'estoient émaillées du sang des Ennemis. Mais quoy qu'il se fust confié ce iour là à sa seule bonne mine; il ne laissa pas toutefois de paroistre plus que tout le reste de l'Armée, & que Philidaspe mesme: quoy que Philidaspe soit extrêmement bien fait, & qu'il fust ce iour là fort superbement armé. La Princesse estant donc sur le haut de ces Murailles, accompagnée de toutes les Dames de la Cour, & de toutes celles d'Anise, regardoit filer toutes les Troupes: qui apres auoir passé deuant le Roy, s'alloient mettre en bataille assez près de là, sous les ordres d'Artamene qui marchoit à leur teste: & qui les donnoit de si bonne grace, qu'il attiroit les yeux de tout le monde avec plaisir. L'on eust

dit que tout ce grand Corps estoit attaché à luy, par vne chaine inuisible: Puis qu'au moindre signe de la main, ou de la voix, il se faisoit mouuoir comme il luy plaisoit: tantost à droit, tantost à gauche: tantost en auant, tantost en arriere: tantost en doublant les rangs, tantost en élargissant les files: enfin iamais Sergeant de Bataille n'a mieux entendu son mestier, qu'Artamene l'entendit. Comme il estoit occupé à ce noble exercice, la Princesse vit venir d'assez loin dans la Plaine, vn Heraut du Roy de Pont, qui fut aisement remarqué pour tel, par les marques qu'il portoit, qui le faisoient distinguer d'vn simple Cauallier: & comme il fut arriué aux premiers rangs, l'on le conduisit au Roy, auquel il demanda la permission de dire quelque chose à Artamene, de la part du Roy de Pont. Ciaxare au mesme instant, l'ayant fait approcher, ce Heraut luy adressant la parole, Seigneur, luy dit il, le Roy mon Maistre qui vous estime; qui vous a de l'obligation; & qui ne veut point deuoir la victoire s'il la remporte, à la lascheté des siens; m'enuoye vous aduertir, qu'il a sçeu qu'il y a quarante Cheualiers dans son Camp (qu'il ne connoist pas; car s'il les connoissoit il les feroit tous punir) qui ont conspiré contre vostre vie: & qui ont iuré solemnellement de se trouuer à la premiere Bataille qui se donnera; de ne s'y separer point; de ne chercher qu'Artamene; de ne combattre qu'Artamene; & de tuër Artamene; ou d'y perir tous eux mesmes. Ce sont Seigneur, les mesmes paroles que le Roy mon Maistre a veües,

dans

dans vn Billet qui s'est trouué dans son Camp : sans qu'il ait pû sçauoir à qui il s'adresse, ny qui sont ceux qui l'ont escrit. Or Seigneur, le Roy de Pont & le Roy de Phrigie, qui m'enuoyent vers vous : n'osant pas vous prier, ny pour vostre gloire, ny pour la leur, de ne combattre pas ce iour là : sçachant bien que vostre grand courage ne le pourroit souffrir : vous coniuèrent au moins, de ne prendre que des Armes toutes simples en cette iournée comme ie vous en voy; afin que les lasches qui ont fait cette conspiration contre vous; ne vous reconnoissant pas, ne puissent pas venir à bout de leur infame entreprise. Le Heraut ayant cessé de parler, fit vne profonde reuerence: & Artamene apres en auoit aussi fait vne au Roy, & luy auoir demandé la permission de respondre; tout desesperé qu'il estoit, d'auoir cette nouvelle obligation à son Riual, ne laissa pas de le faire tres ciuilement. Je suis trop obligé au Roy ton Maistre, dit il au Heraut, du soin qu'il prend de la conseruation de ma vie: Mais pour luy tesmoigner, que ie ne suis pas indigne de l'honneur qu'il me fait, il faut avec la permission du Roy, dit il en se tournant vers Ciaxare, que ie tarde vn moment à te donner ma response. Alors il s'aprocha de l'oreille de Feraulas, qui estoit assez près de luy; & luy commanda quelque chose tout bas, que personne n'entendit. Mais nous en fusmes bien tost éclaircis: car Feraulas ayant obeï promptement, & la Tente de nostre Maistre n'estant pas fort esloignée; nous le vismes reuenir vn moment apres,

fuiuy d'un Soldat qui portoit comme en Trophee, ces magnifiques Armes qu'Artamene auoit fait faire. Cette veüe surprit tout le monde; & donna mesme de la curiosité à la Princesse: Car Ferraulas remarqua, qu'elle le suiuit des yeux; & qu'elle sembloit s'estonner de ce qu'elle voyoit porter ces Armes. Certes Seigneur, Artamene n'en pouuoit pas choisir de plus magnifiques, ny de plus remarquables: Ellés estoient d'or cizelé, & émaillées en diuers endroits, de couleurs si viues, que l'Arc en Ciel n'en a pas de plus éclatantes. Tous les cloux en estoient marquez par des Rubis & par des Esmeraudes entre-meslées: Son Bouclier au milieu vn grand Soleil, représenté avec des Diamans, qui esbloüissoit tous ceux qui le regardoient: & sur son Casque tres riche, estoit vne Aigle d'or massif, avec les ailles déployées; qui penchant la teste, tenoit avec ses serres & avec le bec, le haut de ce Casque, & sembloit regarder fixement, du costé que deuoit estre le Bouclier, où brilloit ce Soleil de Diamans; comme voulant dire, que ce Soleil qui representoit la Princesse, selon l'intention d'Artamene, meritoit mieux ses regards, que celuy qui éclaire tout le Monde. De la queue de ce superbe Oyseau sortoit vn grand panache ondoyant, de vingt couleurs différentes, & admirablement assorties: la garde de l'Espée, le fourreau, le Baudrier, la Cotte d'Armes, & tout le reste, respondoit à cette magnificence: & comme mon Maistre les a encore, vous pourrez voir Seigneur, si vous voulez,

que

que soit pour la richesse de la matiere; pour l'excellence de l'ouvrage; ou pour la diuersité des couleurs; il n'en fut iamais, comme ie l'ay dit, de plus riches ny de plus faciles à remarquer. D'abord qu'on les vit paroistre, chacun en parla tout bas, & eut enuie de sçauoir, ce qu'Artamene en vouloit faire: le Roy regarda mon Maistre, & alloit s'informer de ce que cela vouloit dire? lors qu'Artamene, apres auoir fait vne profonde reuerence, & luy auoir demandé congé de parler à ce Heraut; Tu diras, luy dit il, au Roy ton Maistre, que puis que mes Armes se sont trouuées assez bonnes pour pouuoir resister aux siennes, qui sont tres-redoutables; i'espere qu'elles seront encore assez fortes, pour ne deuoir pas craindre celles de ces Caualliers qui ont si mauuaise opinion de leur valeur, qu'ils croyent auoir besoin d'estre quarante pour en vaincre vn seul. Publie donc dans tout le Camp du Roy de Pont, que ie porteray le iour de la Bataille, les mesmes Armes que tu vois: & assure de ma part ton Maistre, si le Roy me le permet, que pour reconnoistre en quelque façon sa generosité, personne ne l'attaquera iamais en ma présence que seul à seul: & que du moins sa valeur ne succombera point sous le nombre, aux lieux où ie me trouueray. Ce Heraut surpris & charmé du grand cœur d'Artamene, voulut luy repartir quelque chose; mais il l'en empescha: Non non, luy dit il, mon Amy, ne t'oppose pas à mon dessein: & sois assuré, que si le Roy ton Maistre me connoissoit bien il ne desapprouueroit pas ce que ie fais.

Ciaxare entendant ce que disoit Artamene, s'y voulut opposer : luy representant qu'il n'estoit pas iuste, de hazarder si legerement vne vie, qui luy estoit si considerable. Ma gloire Seigneur, luy repliqua-t'il, vous doit encore estre plus precieuse: c'est pourquoy ie supplie tres-humblement vostre Maiesté, de ne me forcer pas à luy desobeir. Ciaxare repartit encore, mais ce fut inutilement : & il falut congédier le Heraut, sans qu'Artamene luy voulust faire d'autre responce. Apres qu'il fut party, & que l'on eut reporté ses Armes à sa Tente, il parut aussi peu esmeu, que si on ne luy eust pas donné vn aduis si important pour sa vie. Il n'en estoit pas de mesme de Ciaxare, qui en parut fort inquieté : & qui se resoluoit presque de ne marcher pas si tost vers l'Ennemy, tant la conseruation d'Artamene luy estoit chere. Cependant, la Princesse qui auoit veû arriuer ce Heraut aupres du Roy; & qui en suite auoit reconnu Feraulas, qui faisoit porter ces Armes magnifiques; auoit eu vne forte curiosité de sçauoir, ce que tout cela vouloit dire : de sorte qu'elle auoit enuoyé vn des siens pour s'en informer, que nous rencontrafmes comme nous allions remener ce Heraut, hors de l'enceinte du Camp: apres l'auoir fait passer suiuant l'ordre d'Artamene, à trauers toute l'Armée: mon Maistre estant bien aisé qu'il peust redire au Roy de Pont, combien elle estoit belle & forte. Nous luy donnafmes alors en luy disant adieu, par les mesmes ordres d'Artamene, vn Diamant d'vn prix fort considerable: Cet Officier de la Princesse nous
ayant

ayant donc demandé ce qu'il vouloit ſçavoir, nous le luy apprîmes : Feraulas & moy luy recitant en peu de paroles, la generofité de noſtre Maïſtre. Il eſtoit ſi aimé de tout le monde, que cét homme n'en teſmoigna pas auoir vne petite inquietude, pour le grand peril où il le voyoit expoſé : ny vne mediocre ioye non plus, de voir qu'il faïſoit ſeruir toutes choſes à ſa gloire, iuſques aux mauvais deſſeins de ſes Ennemis. Il fut donc apprendre à Mandane, ce que le Heraut du Roy de Pont eſtoit venu faire ; & ce qu'Artamene auoit fait : nous auons ſçeu apres par vne Fille que la Princeſſe aimoit beaucoup, & avec laquelle Feraulas à eu depuis vne amitié aſſez particuliere ; qu'elle changea de couleur à ce diſcours ; qu'elle en parut inquietée ; & qu'elle loua extraordinairement Artamene. Philidaſpe qui eſtoit aupres du Roy auſſi bien que mon Maïſtre, le loua veritablement : mais ce fut d'une maniere, où il parut de l'enuie & de la ialouſie : i'entens toutefois de cette enuie & de cette ialouſie ambitieufe, qui eſt inſeparable de ceux qui aspirent à la Fortune, & à la haute reputation : car pour celle que l'amour peut inſpirer, comme Artamene n'eut que de legers ſoubçons, que Philidaſpe fut amoureux de la Princeſſe ; ie penſe que Philidaſpe non plus, n'en ſoubçonna guere Artamene. Cependant ils agiſſoient tous deux, comme s'ils euſſent ſçeu l'un & l'autre, qu'ils l'aimoient également ; & qu'ils eſtoient poſſedez d'une meſme paſſion : la Princeſſe de ſon coſté, ne les croyoit amoureux que

de la gloire : & ne pensoit auoir nulle part , en leur haine ny en leur amitié. Ciaxare les aimoit sans doute beaucoup tous deux , parce qu'en effet ils le meritoient : mais avec cette difference , qu'il se sentoit forcé par vne puissante inclination , à preferer Artamene à Philidaspe : quand mesme il ne luy eust pas eu plus d'obligation qu'à l'autre. Bien est-il vray que Philidaspe aussi estoit appuyé d'Arribée : lequel voulant s'opposer à la faueur naissante d'Artamene , croyoit ne le pouuoir mieux faire , que par ce ieune Estranger , qui aussi bien que mon Maistre auoit la grace de la nouveauté , qui est vn charme particulier presque pour tout le monde : afin que s'estant vn obstacle l'un à l'autre , il peust par l'un & par l'autre , conseruer sa puissance & son credit. Cependant , mon Maistre qui n'a iamais laissé échaper vne occasion d'inquietude dans son amour , en eut beaucoup lors qu'il apprit que la Princesse apres l'auoir loué , auoit aussi parlé assez aduantageusement , de la generosité du Roy de Pont. Que ie suis malheureux ! (nous dit il le soir quand il se fut retiré) & que ne dois-je point craindre de ma fortune , puis qu'elle employe des artifices tout particuliers pour me tourmenter ! Trop genereux Enemy , s'escria-t'il , que ne laissois tu coniuurer contre ma vie , sans me la vouloir conseruer , d'une façon si cruelle ? Que ne cherchois tu d'autres voyes , pour aquerir l'estime du monde , sans vouloir que ie seruisse moy mesme à te la faire meriter ? Mais aussi , adiou-
 stoit il , ie suis coupable , de ne faire pas sçauoir
 au

au Roy de Pont, quels font mes veritables sentimens : c'est abuser de sa generosité, que de luy cacher vn Riual, contre lequel il coniureroit peut-estre luy mesme, s'il le connoissoit tel qu'il est. Mais helas ! oseray-ie descourir mon amour à mon Riual, moy qui n'oserois en parler ma Princesse ? Mais aussi endureray-ie tousiours, que le Roy de Pont m'accable d'obligation, & me force malgré moy à luy rendre generosité pour generosité ; & à luy conseruer vne vie, que ie voudrois luy oster ; & que ie luy osteray infailliblement, dès que i'en trouueray vne occasion honorable, s'il ne change de passion ? Helas malheureux Prince, reprenoit il, que ie te plains ! tu as sans doute quelque estime pour Artamene ; tu voudrois qu'il fust attaché à ton seruice ; & qu'il fust nay ton Subiet, ou qu'il deuinft ton Vassal : Mais Dieux ! quand il seroit ton Vassal, ton Subiet, & mesme ton Frere, il seroit tousiours ton Riual, & tu ne deurois point souhaiter sa vie. Cependant tu me la conserues ; & quoy que ie puisse faire, si ce que tu m'as mandé est veritable, ie te la devray sans doute, si i'échape de ce peril : puis que si ie ne m'y estois pas preparé, il seroit comme impossible que ie n'y succombasse. Ha Mandane ! s'ecrioit-il tout d'un coup, incomparable Mandane, ne donne pas toute ton estime à mon Riual : attens la fin de cette Bataille, afin de la dispenser equitablement : & donne toy le loisir, de comparer ses actions avec les miennes. Toutefois, adioustoit il, il y a vne notable difference entre luy & moy : car

enfin, Mandane sçait que le Roy de Pont est amoureux d'elle: & elle ignore absolument ma passion. Peut-estre, luy dis-ie, Seigneur, que cette connoissance qu'elle a de ses sentimens, luy est plus nuisible qu'adantageuse: Non non, Chrisfante, me dit il, quelque feure que soit ma Princesse; quelque rigoureuse vertu qui soit en elle; il est impossible qu'elle priue l'Amour du priuilege qu'il a, de donner vn nouueau prix aux belles actions, que font ceux qui le reconnoissent. Ouy Chrisfante, quand la personne aimée ne deuroit iamais aimer, il est certain que lors qu'elle est persuadée, que tout ce que l'on fait de beau & d'heroïque est fait pour elle; si elle n'en conçoit pas de l'amour, elle a du moins de l'estime, & quelquefois de la pitié. Ainsi Chrisfante, peut-estre que de l'heure que ie parle, Mandane estime & pleint mon Riual: i'ay peut-estre quelque part à cette estime; mais ie n'en ay point à cette pitié: & ie suis bien assuré, que dans les recompenses qu'elle me destine, elle n'y met ny son cœur, ny son affection. Elle me traite peut-estre, dis-ie, de mercenaire & d'interessé, qui cherche sa fortune par sa valeur, & qui songe plus à la recompense qu'à la gloire: Mais pour le Roy de Pont, il n'en va pas de cette sorte: toutes ses actions luy parlent d'amour: la guerre mesme qu'il fait au Roy son Pere, luy en fait connoistre la violence: la generosité qu'il tesmoigne, luy persuade qu'il est digne d'estre aimé d'elle: & toutes choses enfin, sont pour luy, & contre moy. Je n'aurois iamais fait, Sei-

gneur,

gneur, si ie voulois vous redire tout ce qu'Artamene dit: Cependant comme il falloit partir le lendemain, & marcher vers l'Ennemy; apres auoir donné l'ordre necessaire pour son départ; & commandé plusieurs fois, que l'on s'empeschast bien d'oublier ces Armes magnifiques qu'il vouloit porter le iour de la Batàille; il fut le matin accompagner le Roy chez la Princesse, à laquelle il alloit dire adieu. Ciaxare le loüa extrêmement en ce lieu là: Mais apres l'auoir beaucoup loüé, il le blasma beaucoup aussi, de l'opinastreté qu'il auoit, à vouloir absolument porter des Armes si remarquables. Du moins (luy dit le Roy fort obligeamment) suis-ie bien resolu, de vous rendre ce que vous m'avez presté: & de deffendre vostre vie, comme vous avez deffendu la mienne: Car enfin, ie ne veux point que vous m'abandonniez le iour du combat. Seigneur (luy respondit Artamene, en se iettant à ses pieds) ie suis trop obligé à Vostre Maiesté de la bonté qu'elle a pour moy: mais ie la supplie de me pardonner, si ie luy desobeis en cette occasion. Estant bien resolu, de m'esloigner d'elle le plus qu'il me sera possible en cette Iournée: n'estant pas iuste que ie l'expose à la fureur de quarante hommes tout à la fois: qui pourroient peut-estre me blesser plus dangereusement en sa personne qu'en la mienne. Combatez donc, luy repliqua le Roy, avec des armes toutes simples: car encore que vous l'ayez mandé autrement, vous l'avez mandé sans que i'y aye consenty: & ie dois estre le Maistre dans mes

Estats

États & dans mon Armée. Il est vray, Seigneur, reprit Artamene; mais la generosité doit estre la Maistresse de toutes vos actions: & par consequent elle ne me commandera pas de faire vne chose qui me deshonoreroit. Le Roy voyant qu'Artamene ne se vouloit pas rendre; ie vous le laisse ma Fille, dit il à la Princesse: combattez-le, & surmontez-le, si vous pouuez, & si vous voulez m'obliger. En disant cela le Roy embrassa la Princesse & sortit de sa Chambre, iusques à la porte de laquelle elle fut l'accompagner. Artamene fut donc obligé de tarder vn peu apres luy: & comme la Princesse reuennë d'accompagner le Roy son Pere, qu'elle n'auoit pas pû quitter sans larmes; Artamene qui luy auoit donné la main, voulut prendre congé d'elle: mais le retenant de fort bonne grace, Artamene, luy dit-elle, craint-il si fort d'estre vaincu par mes prieres, qu'il veuille partir avec tant de precipitation? Vous estes redoutable en toutes façons Madame, luy respondit mon Maistre; & ie dois me défier de ma propre generosité contre vous. Je n'ay pas dessein, repliqua-t'elle, de vous persuader de n'estre plus genereux: mais ie voudrois bien s'il estoit possible, vous obliger à n'exposer pas sans sujet, vne vie aussi glorieuse que la vostre, & qui a esté si vtile au Roy mon Pere. Vous sçauiez, adiousta-t'elle, que la raison doit donner des bornes à toutes choses; & que la valeur a les siennes, au delà desquelles l'on peut estre soubçonné de temerité, plus tost que loué de veritable courage. Je pense, Madame,

inter-

interrompit Artamene, qu'il vaut encore mieux à vn homme de mon âge, aller vn peu au delà des bornes que l'exacte sagesse luy prescrit, que de demeurer au deça: & que l'excéz en cette rencontre, vaut toujours mieux que le deffaut. Vous auez raison, repliqua la Princesse, mais ie voudrois qu'Artamene ne fust ny trop prudent, ny trop hardy: il n'est pas possible, Madame, interrompit il de nouveau, que ie puisse regler mes sentimens, à cette iuste mediocrité, que vous desirez de moy: Et dans le choix de ces deux extremitez, ie vous supplie tres-humblement, de me permettre d'aller tousiours plustost vers celle qui du moins peut faire trouuer la Gloire en son chemin: que non pas vers l'autre, qui ne la peut iamais faire rencontrer. Il y en a pourtant quelquefois beaucoup, interrompit la Princesse, à se surmonter soy-mesme: ouy Madame, respondit Artamene, pourueü que cette Victoire ne nous rende pas indignes de vaincre les autres. Mais enfin, adiousta Mandane, ie ne vous demande pas, que vous ne combatiez point: & ie voudrois seulement, que vous voulussiez ne porter pas ces Armes si remarquables, à la premiere Bataille. Vous pouuez Madame, repliqua mon Maistre, commander les choses du monde les plus difficiles à Artamene, sans craindre d'estre desobeïe: mais pour celle-là, il ne scauroit suiure vos volontez. Le déguisement, poursuiuit il en rougissant, est pardonnable en amour, & ne l'est pas à la guerre: Enfin Madame, adiousta t'il en sous-riant, bien loing de me vouloir

loir cacher à mes Ennemis, & de me rendre moins remarquable; si j'auois toutes les qualitez necessaires, pour meriter vne faueur de la plus excellente Princeſſe du Monde; ie prendrois ſans doute la liberté de demander à l'Illuſtre Mandane, cette belle & magnifique Escharpe, qu'elle porte preſentement: & ſi ie l'auois obtenuë, ce ſeroit vn moyen infaillible, de me faire remporter la victoire ſans peril: & de me rendre inuincible, en me rendant plus remarquable. Artamene, repliqua la Princeſſe en rougiſſant à ſon tour, a toutes les qualitez necessaires, pour meriter que la plus Grande Princeſſe du monde, prenne ſoing de ſa conſeruation: & ſi i'eſtois perſuadée, que cette Escharpe dont il parle, le peult rendre invulnerable, il l'obtiendrait infailliblement: Mais bien loin de croire ce qu'il dit, ie penſe que ce ſeroit ayder moy meſme à ſa perte: & conduire les traits de ſes Ennemis contre ſon cœur, ce que ie n'ay garde de faire. C'eſt eſtre bien ingenieufe, reſpondit Artamene, que d'obliger en reſuſant: Mais Madame (poursuiuit il d'vn viſage plus ſerieux) ie ne vous ay rien demandé: car enfin pour oſer vous faire vne ſemblable priere, il faudroit eſtre ce que l'on ne me voit pas: & ce que ie deviendray peut-eſtre, ſi la Fortune ne m'abandonne, & ſi mon couragè ne me trahit. Je ſuis bien aiſe, reprit la Princeſſe, que vous meſme tombiez d'accord, que vous ne m'avez pas miſe en eſtat de vous reſuſer quelque choſe: Mais enfin Artamene, poursuiuit elle, que voulez vous faire? vaincre vos

Enne-

Ennemis, Madame, respondit il, & faire que vous sçachiez que ie les auray vaincus: ce qui n'arriueroit pas si ie me cachois, ainsi que vous le desirez. Comme ils en estoient là, ils virent entrer Philidaspe, qui venoit aussi prendre congé de la Princesse: ils changerent tous trois de couleur en cét instant: Philidaspe rougit de colere, de trouuer mon Maistre en ce lieu là: Artamene de despit d'estre interrompu par Philidaspe: & la Princesse d'une confusion, dont elle mesme n'eust pû dire la cause. Comme il y auoit desia assez long temps, que le Roy estoit fort de la chambre de Mandane; Artamene iugeoit bien qu'il eust esté à propos, qu'il eust laissé Philidaspe aupres d'elle, & qu'il fust allé le retrouver, mais il luy fut impossible: & il y demeura autant que luy. Aussi tost donc que Philidaspe fut entré, la conuersation changea: & quoy qu'il n'y eust nulle intelligence, entre Artamene & Mandane; que cette Princesse mesme, ne sçeuft pas que mon Maistre estoit amoureux d'elle; & que cette flame si belle, & si pure, qui s'est depuis allumée dans son cœur, y fust encore si foible; si petite: & si peu de considerable, qu'elle mesme ne s'en aperceuoit pas; neantmoins il sembla à Feraulas & à moy, qui estions presens à cette conuersation, que l'arriuée de Philidaspe, auoit vn peu fâché, & interdit la Princesse. Il ne fut pourtant pas plustost aupres d'elle, qu'elle luy parla avec beaucoup de ciuilité: mais il faut aduoüer, que quelque douceur qu'eust l'incomparable Mandane dans l'esprit; elle se conseruoit

tou-

toutefois, quelque chose de si Maieftueux; de si modeste; & de si Grand sur le visage; que mon Maistre m'a dit souuent, que lors qu'il estoit aupres d'elle, il n'osoit quasi penser à sa passion, bien loing de l'entretenir; & s'il eust pû s'en separer il l'eust presque souhaité; tant il est vray, qu'elle se faisoit autant craindre, comme elle se faisoit aimer. Philidaspe & Artamene demeurèrent donc encore quelque temps avec elle, sans oser se tesmoigner ouuertement, cette secrette auersion qu'ils auoient tous deux l'un pour l'autre: & comme ils luy estoient tous deux esgalement inconnus, elle les traita à peu près, avec vne esgalle ciuilité. Neantmoins comme Artamene auoit commandé Philidaspe, à la dernière occasion; & que peut-estre aussi l'inclination de la Princesse l'y porta; elle fit vn peu plus d'honneur à Artamene qu'à Philidaspe. Comme ils furent prests à partir, allez, leur dit elle, genereux Estrangers; & mesnagez si bien vostre vie le iour de la Bataille, que ce soit de vostre bouche à tous deux, que j'apprenne les particularitez de la victoire. Mais sur toutes choses, dit elle, en se tournant vers mon Maistre, ie vous recommande le Roy. C'est à moy, Madame, repliqua Philidaspe, à qui appartient cét honneur: car pour Artamene, deuant auoir quarante Cheualiers à combattre, il ne faut pas luy en demander dauantage. Nous verrons, Madame, à la fin de la Bataille, respondit froidement Artamene, qui se fera le mieux aquité de son deuoir: car si ie ne me trompe, c'est de cette espece
de

de chose, dont il est permis de iuger par l'euement. Je iugeray toujours, reprit la Princesse, que vous ferez l'un & l'autre tout ce que des gens de grand cœur doiuent faire : & ie m'en vay demander aux Dieux, qu'ils vous facent vaincre & triompher. En disant cela, elle les quitta tous deux, & s'en alla effectiuement au Temple. Vn moment apres, il vint vn Lieutenant des Gardes, dire à Artamene & à Philidaspe, que le Roy les demandoit, & qu'il s'en alloit partir : & certes il fut peut-estre à propos, que cét ordre arriuaist ainsi : car si la conuersation eust continué entr'eux, en l'absence de la Princesse ; ie croy qu'ils se feroient querellez, tant ils auoient de disposition à n'estre pas bien ensemble. Cette precipitation avec laquelle il falloit aller, fit que chacun ne songea qu'à obeir : & ne s'amusa point à parler, en vn temps où il falloit songer à agir. Ils furent donc trouuer le Roy : & toute l'Armée qui auoit desia commencé de marcher, s'auança droit vers l'Ennemy, qui n'estoit qu'à deux petites iournées de là. Je ne doute pas que vous ne soyez surpris, d'entendre parler de tant de Batailles, comme Artamene en donna & en gagna en cette guerre : mais Seigneur, vous n'ignorez pas, que comme il n'y a pas vn fort grand nombre de Places fortes, ny en Bythinie, ny en Galatie, ny en Capadoce ; la Victoire est sans doute à celuy qui se peut rendre Maistre de la Campagne : ce qui ne se peut faire, qu'en donnant & en gagnant des Batailles. Le premier iour de cette marche, Artamene fut assez resueur : &

comme ie sçauois bien que ce n'estoit pas l'inquietude du peril qui l'attendoit, qui luy causoit cette resverie; ie luy en demanday la cause: & ie sçeu que cette capricieuse passion, qui se fait vne affaire d'importance, d'une fort petite chose; auoit occupé tout ce iour là l'esprit de mon Maistre, à determiner, si le refus que la Princeesse luy auoit fait de cette Escharpe qu'il luy auoit demandée, auoit esté veritablement causé, par le sentiment qu'elle auoit tesmoignée auoir: ou par quelque autre qui ne luy fust pas si aduantageux. Est-ce, me disoit il, qu'en effet elle ait eu soing de ma vie; & qu'elle ait crû que cette Escharpe qui est si magnifique & si belle, me feroit encore plus aisément remarquer par mes Ennemis? ou n'est ce point qu'elle ne m'en ait pas iugé digne; & que son esprit adroit, ait voulu prendre vn pretexte si obligeant pour me refuser, sans me donner sujet de plainte? Enfin est-ce pour Artamene ou contre Artamene qu'elle a agi? me dois-ie louer d'elle, ou m'en dois-ie plaindre? faut il que ie m'afflige, ou que ie me resioüisse? & ne sçauois-ie connoistre les veritables sentimens de ma Princeesse, afin de regler les miens? Mais hélas! poursuiuoit il, quels qu'ils puissent estre ils seront tousiours raisonnables; & ie n'auray pas sujet de la blasmer. Si elle m'a refusé, parce qu'elle a eu peur que cette Escharpe ne fust fatale à ma vie, c'est vne bonté inconceuable: & si elle m'a refusé, comme ne me croyant pas de condition à obtenir vne pareille faueur, elle ne fait point de tort à Cyrus, & n'offense guere Artamene.

mene. Mais Dieux, adiouſtoit il ; ſi apres les ſeruices qu'Artamene a rendus, l'on reſuſe vne Eſcharpe à Artamene, parce qu'il n'eſt qu'Artamene; comment peut il eſperer, qu'on luy accorde iamais, la permiſſion de dire qu'il aime, & comment peut il eſperer d'eſtre aimé ? Non non, diſoit il, ne nous attachons point à ce cruel ſentiment : interpretons le reſus de la Princeſſe de l'autre maniere, qui nous eſt plus aduantageuſe : & croyons puis qu'elle nous l'a dit, & qu'elle nous l'a dit ſi obligeamment; que c'eſt pour nous, qu'elle a agy contre nous. N'expliquons point ſes paroles ; n'ayons pas l'audace de vouloir penetrer le ſecret de ſon cœur; & laiſſons nous tromper agreablement, pluſtoſt que d'aller chercher vne verité ſi faſcheuſe à ſçauoir. Apres cela, Artamene examina encore, iuſques aux moindres regards de la Princeſſe, tant que Philidaſpe auoit eſté aupres d'elle : & quoy qu'il luy euſt ſemblé qu'en effet il auoit eſté beaucoup mieux reçu que luy; neantmoins il euſt voulu qu'il n'y fuſt point venu du tout : & peu ſ'en faloit qu'il ne ſouhaitaſt que la Princeſſe l'eſt querellé ſans ſujet. Il ſe reprenoit pourtant luy meſme, de tant de bizarres penſées, que ſa paſſion luy donnoit : elle qui toute violente qu'elle ſe faiſoit paroître, luy permettoit pourtant tousiours, d'entre-voir vn peu la raiſon, lors meſme qu'il ne la ſuiuoit pas. Mais enfin Seigneur, le lendemain nous marchafmes ; le iour d'apres nous fuſmes à veü de l' Auantgarde de l' Ennemy ; & à deux iours de là, nous fuſmes en eſtat de donner

340 LE GRAND CYRUS,
la Bataille, que les deux Partis desiroient également. Le Roy voulut encore empescher Artamene, de prendre ces Armes si remarquables, mais il n'en pût venir à bout : & ie ne vy de ma vie mon Maistre avec plus de ioye sur le visage que ce matin là. Pour moy, quelque valeur que ie connusse estre en luy, ie tremblay de frayeur, à la seule pensée du peril où ie le voyois exposé : Feraulas & moy sans luy en parler, resolumes de le suiure par tout, autant que le desordre d'une Bataille le pourroit permettre : & de tascher de conferuer sa vie, aux despens mesme de la nostre. Ciaxare fit tout ce qu'il pût pour l'arrester aupres de luy : & voyant qu'il ne vouloit pas, il luy bailla l'aisle droite de son Armée à commander, & la gauche à Aribée, aupres duquel se rangeoit tousiours Philidaspe. Enfin Seigneur, sans vous particulariser l'ordre de cette Bataille, il suffit que ie vous die qu'elle se donna : & qu'Artamene y fit des choses si prodigieuses, que moy qui en ay esté le tesmoin, ay peine à comprendre comment il les pût executer. Il auoit donc suiuant son intention, & ce qu'il auoit promis au Heraut du Roy de Pont, ces magnifiques Armes, que ie vous ay representées : si bien qu'il ne fut pas difficile aux quarante Cheualiers de la coniuration de le connoistre ; de l'attaquer ; & de le combattre, quand ils le iugerent le plus à propos. Ils auoient resolu entr'eux, comme nous l'auons sçeu depuis ; de ne l'attaquer iamais seul à seul ; & de tascher tousiours de le surprendre, lors qu'il seroit occupé
con-

contre quelques autres de leur Party: Mais comme Artamene estoit préparé, il ne leur fut pas possible d'exécuter leur dessein. D'abord que les Armées furent à la portée de la fleche, & que de part & d'autre l'on eut obscurcy l'air, par vne gresle de traits; Feraulas & moy qui n'auions des yeux que pour Artamene, remarquasmes qu'il en estoit plus accablé, que tous ceux qui l'environnoient; que son Bouclier, quoy qu'il fust couuert d'une lame d'or, en estoit tout herissé; & qu'ainsi il y auoit grande apparence, que plusieurs personnes concertées, n'auoient visé qu'à luy seul. Mais Artamene sans s'estonner du preiugé qu'il deuoit auoir, du peril où il alloit estre exposé; secoüant fortement son bras gauche, pour le décharger de la pesanteur des fleches qui l'incommodoient; & se tournant vers ceux qui estoient à l'entour de luy; allons, leur dit il, mes Compagnons, vaincre ceux qui nous combattent si bien de loin: & qui peut-estre ne seront pas si vaillans l'espée à la main qu'à tirer de l'arc. En disant cela, il s'auança le premier; tout le suiuit, & tout se mesla: mais avec tant de courage, tant d'ardeur, & tant de precipitation; que l'aisle gauche des Ennemis en fut esbranlée, & pensa plier entierement. Vn moment apres pourtant, elle se r'affermit & se r'assura, & le combat fut estrangement opiniastré. Cependant les quarante Cheualiers qui deuoient tuer Artamene, n'oublierent pas ce qu'ils auoient promis, à celuy qui les faisoit agir: & il fut aisé de les distinguer des autres ennemis, qui n'auoient

pas vn dessein particulier contre sa vie. Car pour ceux-cy , ils fuyoient tous ceux des nostres qui les attaquoient, & ne cherchoient que mon Maître: Si bien qu'il estoit impossible, qu'il peust iamais iouïr de certains momens de relasche, que l'on a quelquefois dans les plus sanglantes Batailles. Par tout où il alloit il estoit tousiours en estat d'estre enuêlé: s'il en attaquoit vn, il estoit aussi tost attaqué par trois ou quatre: s'il en tuoit vn, il en reparoissoit deux: plus il se deffendoit, plus il estoit accablé: plus il en faisoit trêbucher, & plus ceux qui restoient debout, redoubloient leurs efforts pour acheuer leur dessein. Ferulas & moy, faisons ce que nous pouuions pour luy aider à combattre ces cruels Ennemis, qui le poursuioient si opiniastrement: toutefois si sa propre valeur ne l'eust mieux garanti que la nostre, tous nos efforts eussent sans doute esté vains. Mais Seigneur, il fit des choses si suprenantes; que l'on n'ose presque les raconter, tant elles sont incroyables. Comme le Chef de la Coniuration estoit aussi fin, & aussi méchant qu'il estoit lasche; il auoit commandé à quelques vns de ces Cheualiers, de ne songer qu'à tuer le cheual d'Artamene: afin qu'estant renuersé par terre, il fust plus aisé à leurs compagnons de le tuer. En effet, cét accident luy arriua par deux fois. A la premiere, i'eus le bon-heur de me trouuer assez près de luy, pour luy bailler le mien malgré qu'il en eust: & ie pense qu'il ne l'auroit pas accepté, si le hazard ne m'en eust fait trouuer vn autre au
mes-

mesme instant, d'un homme de nostre Party, qui fut tué proche de moy. Mais pour la seconde, ie vy seulement le cheual que i'auois donné à mon Maistre tomber mort, & Artamene se dégager de dessous luy, & combatre ceux qui l'attaquoient, sans que ie pusse ioindre; parce que ceux qui l'auoient enuironné m'en empeschoient. Mais quoy que selon les apparences il d'eust succomber en cette occasion, le Ciel voulut encore le conseruer: & fit qu'il fut si heureux, qu'il tua vn de ces Cheualiers, dont le cheual estoit admirablement bon: si bien qu'Artamene sans perdre temps, & malgré la resistance de ceux qui vouloient s'y opposer, se ietta dessus; & coupa la main d'un autre, qui voulut luy saisir la bride, acheuant de mettre en déroute tout ce qui luy voulut resister. Enfin, Seigneur, Artamene de ma connoissance, en tua ou blessa plus de trente, & fit plusieurs prisonniers, tant des Coniurez que des autres. Cependant l'Aisle droite des Ennemis auoit encore plus resisté que la gauche: & quelque valeur qu'eussent Aribée & Philidaspe, la victoire leur auoit cousté vn peu plus cher, & plus de temps qu'à Artamene, quoy qu'ils n'eussent pas d'ennemis particuliers à combattre: Neantmoins ils l'auoient enfin remportée. Ciaxare de son costé, qui estoit au Corps de la Bataille, s'estoit meslé avec les Ennemis; & les auoit mis en desordre, de sorte que la victoire s'estoit entierement declarée pour luy. Tout estoit donc dans vne confusion extrême: les Vainqueurs poursuiuoient les

vaincus opiniastrément : les vns se rendoient & iettoient leurs armes : les autres preferoient la mort à la captiuité ; & toutes choses enfin, estoient dans vn bouleuement estrange : & tout cela , par la valeur d'Artamene , qui estoit sans doute la plus forte cause de la victoire. Car i'auois oublié de vous dire , qu'au commencement de la Bataille, Aribée & Philidaspe auoient esté contrainsts par le rude choc des Ennemis de plier vn peu : si bien qu'Artamene en ayant esté aduertý , & se sentant assez fort pour vaincre ceux qu'il auoit en teste avec moins de Troupes ; auoit détaché deux mille hommes , & les auoit enuoyez à Aribée & à Philidaspe pour les soustenir , ce qui les auoit empeschés d'estre vaincus ; & ce qui par consequent , auoit fait remporter la victoire entiere. Dans ce grand desordre, Artamene qui n'estoit blessé qu'en deux endroits , & mesme assez legerement ; chargeoit les Ennemis & les poursuioit , par tout où il leur voyoit rendre encore quelque combat : car pour ceux qui n'estoient plus en estat de resister , il ne fut iamais vn vainqueur si doux ny si clement qu'Artamene. Comme il estoit donc engagé en cette poursuite, il reconnut le Roy de Pont , que Philidaspe pressoit estrangement : & qui estant suiuy de douze ou quinze, l'auroit infailliblement tué ; si mon Maistre, suiuy de Ferraulas , de moy , & de deux autres encore , n'y fust heureusement arriué. D'abord qu'il approcha, haussant la voix autant qu'il pût ; & escartant ceux qui secondoient Philidaspe en son dessein ;

gene-

généreux Prince, dit il au Roy de Pont, comme vous n'estes pas si heureux que moy, quoy que vous foyez plus vaillant; vous n'eschapperez pas peut-estre si facilement de ceux qui vous attaquent, que j'ay eschapé de ceux qui m'ont attaqué: c'est pourquoy ne vous obstinez pas à combattre contre des gens auxquels ie ne puis pas commander absolument, pour vous tenir ma parole, puis que le Roy que ie fers, est en personne dans son Armée. Mais rendez vous; ou combattez moy en particulier, ie vous donne le choix des deux. A ces mots, qui rauirent d'admiration le Roy de Pont; & qui surprirent fort Philidaspe; le premier voulut repartir, lors que cent cheuaux des siens qui le cherchoient, s'estant ralliez, & l'ayant reconnu, vinrent pour charger ceux qui l'auoient enuélé: Mais luy qui vit qu'il ne pouuoit combattre Philidaspe, qui luy auoit pensé oster la vie, sans combattre aussi Artamene, qui la luy auoit conseruée; ne songea qu'à se retirer, avec assez de diligence. Vn euenement si peu attendu, surprit autant Philidaspe, que vous pouuez vous l'imaginer: neantmoins vn moment apres, estant reuenu de son estonnement, sans songer à suiure le Roy de Pont; & se tournant brusquement vers Artamene; Vous voulez donc, luy dit il, qu'il n'y ait que vous qui triomphe? & non content de vos propres victoires, vous voulez encore dérober celles des autres. Artamene le regardant assez fierement, c'est à ceux, luy respondit il, qui se seruent de la valeur d'autruy, pour vaincre vn

Prince abandonné des siens, qu'il faudroit reprocher de vouloir dérober la Victoire : & non pas à Artamene, qui n'employe que son propre bras pour la remporter : & qui laissant tout le butin aux Soldats, les appelle peu souuent, au partage du peril. Ceux que la Fortune fauorise repliqua Philidaspe, n'ont besoin d'appeler personne à leur secours : Ceux qui se fient à leur courage, respondit Artamene, n'inuoquent point la puissance de la Fortune. Il faut bien pourtant, qu'elle vous ait secouru en cette iournée, reprit Philidaspe ; & il faut bien qu'elle vous ait abandonné, repliqua Artamene, pour auoir eu besoin d'estre assisté de douze ou quinze, pour attaquer vn Prince seul, & las de combattre. Il vous est facile, respondit Philidaspe, de trouuer tout aisé à vaincre, vous qui n'auiez à combattre que des lasches, & de simples Cheualiers. Il vous est ençore plus facile, reprit Artamene, de vaincre des Rois abandonnez, & de les faire succomber sous le nombre : mais il ne vous le fera peut-estre pas tant, adioustat'il, enhaussant la voix, de vaincre Artamene tout seul, quand vous luy donnerez l'occasion de vous combattre. Il vous la demande ; & ce fera demain au matin si vous le voulez. Il ne faut pas attendre si long temps, repliqua fort haut Philidaspe ; & alors haussant le bras, il se mit en estat de vouloir attaquer Artamene, qui de son costé s'auança fierement sur luy ; & luy porta vn grand coup d'espée, qui l'eust sans doute fort blessé, si la main ne luy eust tourné, & si ce coup n'eust glissé sur

sur ses Armes. Enfin, malgré nous qui tâchions de les separer ; ils sentirent chacun plus d'une fois & la pesanteur de leurs coups, & la force de leur bras. Mais, Seigneur, admirez ie vous prie, ce que peut la vertu, & la veritable valeur ; nous n'estions que quatre avec Artamene, & ils estoient douze ou quinze avec Philidaspe : Cependant au mesme instant qu'ils virent la dispute qui estoit entre eux, ceux qui l'auoient fuiuy contre le Roy de Pont, l'abandonnerent contre mon Maistre, & se rangerent de son Party. Bien est-il vray qu'il n'en eust pas esté plus mal traité : mais nous n'eusmes pas loisir de voir ce qu'il fust arriué de ce diffèrent : car au mesme temps Ciaxare fuiuy de grand nombre des siens, arriua en ce mesme endroit : & ces deux fiers ennemis à la veuë du Roy, suspendirent leur colere, & cefferent de se frapper. Quel Demon ennemy de ma gloire, s'escria Ciaxare en les separant, veut faire perir ceux qui m'ont fait triompher ? & pourquoy faut il que vous faciez vous mesme, ce qu'une Armée de cinquante mille hommes n'a pû faire ? A ces mots il s'informa du sujet de leur querelle : & l'ayant appris il blasma fort Philidaspe, d'auoir tiré l'espée contre vn homme qui luy pouuoit commander : & se pleignit vn peu de mon Maistre, de ce qu'il auoit esté cause en quelque façon, que le Roy de Pont s'estoit sauué. Seigneur, luy dit Artamene, ie m'engage à reparer cette faute, par des voyes plus honorables : & ie vous promets de remettre en vos mains cét illustre Prisonnier, auant
que

que la guerre finisse, ou de mourir dans cette entreprise. J'auois promis deuant vostre Maiesté, de n'endurer point qu'on le vainquist par le nombre; & ie me suis aqité de ma promesse. Si le Roy ne fust pas venu (reprit le desesperé Philidaspe) vous auriez peut-estre esté puny, adiousta mon Maistre en l'interrompant, de vostre audace, & de vostre temerité. Le Roy leur imposa alors silence à l'vn & à l'autre; les accorda sur le champ, d'autorité absoluë; & les fit embrasser deuant luy. En suite dequoy, ayant fait sonner la retraite, l'on campa sur le champ de Bataille; & chacun s'estant retiré à sa Tente, Artamene fut se faire penser à la sienne, & Feraulas qui auoit esté blessé, fit aussi la mesme chose. Pour moy, qui auois esté plus heureux, ie me trouuay en estat de seruir les autres: le Roy vint voir Artamene dès le mesme soir: & ne pouuant se lasser de le louer, ny de se resioüir de le voir échapé d'vne occasion si dangereuse; il luy donna sans doute toutes les marques d'vne affection tres tendre & tres reconnoissante. Il enuoya à l'instant mesme aduertir la Princesse sa fille, & du gain de la Bataille, & de la conseruation d'Artamene: & mon Maistre, comme vous pouuez croire, reçeut l'honneur que luy fit le Roy, avec beaucoup de ioye & beaucoup de respect. Cependant Philidaspe & Artamene estant demeurez amis en apparence, ne l'estoient pas en effet: & il est aisé de iuger, que cette derniere aduanture, auoit encore aigry leur esprit. Elle auoit pourtant produit vn assez

bi-

bizarre sentiment dans leur ame: car Seigneur, pour ne vous déguiser plus la chose, Philidaspe que mon Maistre ne croyoit estre qu'un ambitieux, auoit autant d'amour que luy pour la Princeesse. C'est pourquoy il auoit attaqué si ardemment le Roy de Pont: le regardant bien plus comme Amant de Mandane, que comme ennemy de Ciaxare. Il tira toutefois quelque repos de cét accident: car voyant avec quelle generosité Artamene auoit couserué la vie du Roy de Pont, il s'imagina qu'il ne deuoit pas soubçonner mon Maistre d'estre son Riual: luy semblant qu'il estoit impossible d'estre riual & genereux tout ensemble, en vne pareille occasion. Pour Artamene il n'en alla pas ainsi: au contraire, il n'auoit iamais eu vn si fort soubçon, de l'amour de Philidaspe pour la Princeesse, comme il en eut ce iour là. Comment est-il possible (nous dit il le soir, apres que Ciaxare fut fort de sa Tente) que Philidaspe qui ne peut auoir nulle haine particuliere contre le Roy de Pont, si ce n'est qu'il soit son Riual, ait pù se resoudre de le faire tuer si cruellement comme il s'y preparoit; luy qui est braue & genereux, & qui semble estre piqué d'un veritable desir de gloire? Ha! non non Chrisante, me disoit il, Philidaspe aime Mandane, si ie ne suis le plus trompé de tous les hommes. Ainsi, Seigneur, vne mesme action faisoit differens effets: car Philidaspe croyoit qu'Artamene n'aimoit point, parce qu'il auoit voulu sauuer le Roy de Pont: & Artamene croyoit au contraire que Philidaspe aimoit, parce qu'il

qu'il auoit voulu perdre ce Prince, d'une manière si peu genereuse. Toutefois toutes ces diuerses opinions, estoient si chancelantes, si incertaines, & appuyées sur des coniectures si foibles, qu'ils ne pouuoient s'y asseurer: & il n'y auoit rien de constant dans leur esprit, que l'inuincible auersion, qu'ils auoient tous deux l'un pour l'autre. Cependant deux ou trois iours apres la Bataille, Ciaxare tint Conseil de Guerre, pour sçauoir si l'on poursuiuoit les Ennemis qui s'estoient retirez, & que l'on sçauoit qui attendoient vn puissant secours: il fut alors resolu pour les embarrasser dauantage, de separer l'Armée: & d'enuoyer assieger vne place de Bythinie, qui est située au bord d'un grand Lac: & par ce moyen, faire vne puissante diuersion, des forces qu'ils attendoient. Que cependant, la partie la plus considerable de l'Armée, demeureroit pour observer la contenance de l'Ennemy, lors qu'il se feroit r'allié, & pour agir selon qu'il agiroit. La chose ayant esté resoluë de cette façon, Ciaxare qui se trouuoit vn peu mal, s'en retourna dans Anise: & laissa Artamene Lieutenant General de l'Armée qui deuoit tenir la Campagne: Aribée le suiuant, & enuoyant Philidaspe assieger cette Ville dont i'ay desia parlé, avec le reste des Troupes. Ces deux Riuaux par le caprice de leur passion, n'estoient pas contents de leur employ: Philidaspe trouuoit qu'Artamene demeurant en estat de pouuoir combattre le Roy de Pont, auoit de l'auantage sur luy: & Artamene s'imaginoit, que la prise
d'une

d'une Ville importante, estoit quelque chose de plus, que le gain d'une Bataille: parce, disoit il, que l'une fait avoir qualité de Conquerant, & de Vainqueur tout ensemble; au lieu que l'autre ne donne d'ordinaire que la dernière. Il adioustoit qu'après la victoire, l'un se trouue en possession d'une Place considerable, & que l'autre n'a que le simple Champ de Bataille, sans avoir quelquefois nul avantage d'avoir vaincu. Mais enfin il falut qu'ils se contentassent: Philidaspe partit avec seize mille hommes, & Artamene demeura avec trente mille: le Roy ne remenant avec luy, que ce qui estoit absolument nécessaire pour sa Garde. Mon Maistre avoit esté si legerement blessé à la dernière Bataille, qu'il n'en garda le lit qu'un iour seulement: ces deux Rivaux se separant en presence du Roy, se souhaiterent en apparence, toute sorte de bonheur: mais en effet ils se regarderent avec averfion, si ce ne fut avec vne haine formée. Le lendemain que le Roy fut party, & qu'il eut laissé le commandement de l'Armée à mon Maistre malgré la résistance qu'y fit Aribée; il y eut deux des prisonniers que l'on avoit faits à la Bataille, dont l'un estoit fort blessé, qui demanderent à parler à Artamene, pour vne chose importante: mon Maistre en estant aduerty, fut à l'instant mesme à la Tente où estoient ces Cheualiers: s'imaginant que ce pouvoit estre quelque chose, qui regardoit le service du Roy. Comme il y fut arriué, le blessé parla le premier: Seigneur, luy dit il, après m'avoir donné de si puissantes marques de vostre

valeur,

valeur, par les blessures que ie porte, & que i'ay receuës de vostre main, ie veux vous donner vne ample matiere d'exercer vostre iustice ou vostre clemence. Ce sont deux Vertus, repliqua mon Maistre, au choix desquelles il n'est pas dangereux de se tromper: Neantmoins mon inclination penchant tousiours plus tost vers l'indulgence que vers la rigueur; vous deuez presque estre assure, laquelle des deux ie dois suiure. Seigneur, interrompit le Cheualier qui n'estoit pas blessé, ce que mon Frere vous veut dire, & que ie vous diray pour luy, à cause de sa foiblesse, vous surprendra assez pour vous mettre en peine de ce que vous aurez à faire; & suffiroit mesme pour iustifier toute la rigueur que vous pourriez auoir contre nous. Car enfin, Seigneur, poursuiuit-il en se iettant à ses pieds, nous sommes des lasches & des Criminels, que la connoissance de vostre vertu a rendus vertueux, en les rendant amoureux de vostre gloire: & qui par consequent, ne pouuons plus souffrir la vie, que nous n'ayons reparé par quelque petit seruice, le mal que nous vous auons voulu faire. Artamene entendant parler ces Cheualiers de cette sorte, ne scauoit que penser; lors qu'enfin celuy qui estoit blessé reprit la parole, & luy dit avec quelque peine, Seigneur, pour ne vous tenir pas dauantage en suspens; & pour vous tesmoigner que nous sommes veritablement repentans de nostre crime, puis que nous le descouurons nous mesmes; sçachez, Seigneur, que nous estions mon Frere & moy du nombre de ces quarante Cheualiers,
qui

qui auoient coniuéré contre vostre vie : & qui l'ont
attaquée avec tant de lascheté, à la dernière Ba-
taille. Helas ! mes Amis (dit alors Artamene,
interrompant celui qui parloit, & les regardant
tous deux sans aucune émotion) par quels mou-
uemens auez vous agy, & par quels mouuemens
agissez vous ? Pourquoy m'auuez vous voulu perdre ?
pourquoy me voulez vous sauuer ; & pourquoy
voulez vous encore vous exposer à la discrétion
d'un Vainqueur iustement irrité ? Seigneur, reprit
ce Cheualier, nous auons voulu vous perdre, parce
que nous estions malheureux : & que l'espoir de la
recompense, a esté plus puissant en nous, qu'un
veritable desir de gloire. Mais aujourd'huy, Sei-
gneur, vostre illustre exemple nous à mieux in-
struits : & nous preferons vne action de vertu, à
toutes les Grandeurs de la terre. C'est pourquoy
nous auons mieux aimé hazarder nostre vie, en
vous descourant nostre faute, que d'exposer en-
core vne fois la vostre, en ne vous aprenant pas,
que le Chef de la conspiration est en vos mains
sans estre connu : & que si on le deliure par l'eschan-
ge des Prisonniers, il n'en deuiendra peut-estre pas
meilleur pour cela : & attentera vne seconde fois,
contre la Personne du monde de qui la vie est la
plus glorieuse. Quoy, s'escria alors Artamene,
le Chef de la conspiration est entre mes mains ! &
quel peut-estre cét homme que ie n'ay point of-
fensé, qui me haït si estrangement ; & qui se haït
si fort luy mesme, qu'il prefera la mort de son en-
nemy à sa propre gloire ? C'est Artane, Seigneur

(repliquerent tout à la fois ces deux Cheualiers.)
C'est Artane ! reprit mon Maistre fort estonné;
Ouy, Seigneur, poursuiuit l'un d'eux; & c'estoit
effectiuement à Artane que s'adressoit le Billet
qui fut trouué dans le Camp du Roy de Pont: par
lequel mon Frere & moy l'asseurions que tous les
quarante Cheualiers estoient resolus de ne com-
battre qu'Artamene, & de tuër Artamene: mais
celuy qui le luy deuoit rendre, & qui nous auoit
parlé de sa part, le perdit parmy nos Tentes. Si
bien qu'ayant esté porté au Roy, il fut cause de
l'aduis qu'il vous donna: car comme Artane, ny
pas vn des Coniurez n'y estoit nommé, & que mon
escriture que i'auois desguisée ne fut connue de
personne; il sçeut bien la coniuration, mais il n'en
pût descouurir, ny l'auteur, ny ses complices: &
ce fut pourquoy, comme ie l'ay dit, il enuoya vous
en aduertir; ne pouuant pas y remedier par la
puniton des coupables, puis qu'il ne les con-
noissoit point. Croyez donc, Seigneur, que c'est
Artane qui nous a subornez: que c'est luy qui
desesperé de la mauuaise action qu'il a faite; &
d'auoir esté vaincu par vous d'une façon si hon-
teuse pour luy; & si preiudiciable à l'amour qu'il a
pour la Princesse de Pont, dont il est amoureux;
a voulu vous perdre. Et pour se pouuoir restablir
aupres de son Prince, il s'est trouué desguisé à
cette Bataille: où ne doutant point que vous ne
deussiez perir par la partie qu'il vous auoit dressée;
il pretendoit se monstrer apres le combat avec
vos Armes; & si i'ose dire tout, avec vostre teste à
la

la main, comme vous ayant vaincu: afin que le Roy de Pont le remist en grace, pour auoir sur monté le plus vaillant de ses ennemis: Mais, Seigneur, la iustice des Dieux & vostre valeur, en ont disposé autrement: & c'est maintenant à vous, à disposer de nostre fortune & de nostre vie. Si vos blessures ne sont pas dangereuses (respondit Artamene, en regardant celuy qui estoit au lit) vous aurez loisir de reparer vostre faute, par quelque action genereuse: car ie ne sçay point punir ceux qui se repentent: ny me vanger de ceux qui ne sont plus en estat de se deffendre. Ha! Seigneur (s'escrierent ces deux Cheualiers, l'vn en ioignant les mains, & l'autre en se reiettant à genoux) contre quel homme, ou plus tost contre quel Dieu, nous auoit-on employez? Contre vn homme qui craint les Dieux (repliqua mon Maistre en le releuant d'une main, & tendant l'autre à son Frere) & qui prefereroit la mort à la moindre iniustice, & à la moindre lascheté. C'est pourquoy, poursuiuit il, oubliant la faute que le malheur de vostre condition vous a fait commettre: & voulant vous recompenser de vostre repentir, & du seruice que vous m'avez voulu rendre, en m'aduertissant qu'Artane est en mon pouuoir: ie vous donne la vie; & vous promets la liberté: que ie ne veux pourtant pas vous accorder sans rançon. Ha! Seigneur, s'escrierent de nouveau ces Cheualiers, demandez nous toutes choses, sans craindre d'estre refusé: car que ne doiuent pas des gens, à qui l'on accorde la vie, apres auoir merité la mort?

ie veux donc, repliqua Artamene, auparauant que ie vous deliure, que vous me iuriez solemnement, que par nulle consideration, vous ne vous porterez iamais plus, à employer vôtres courage & vostre valeur contre qui que ce soit, de la maniere que vous avez fait contre moy: & que vous ne deshonorerez de vostre vie, la glorieuse profession que vous faites, par des actions qui en sont indignes. Combattez-moy en vaillans Soldats, poursuiuit il, comme l'Ennemy de vostre Roy, & n'oubliez rien pour me vaincre: car ie vous promets de ne refuser à pas vn de vous, de mesurer mon Espée contre la sienne; attaquez moy mesme plusieurs ensemble, si vous avez assez bonne opinion de moy, pour n'oser pas m'attaquer seuls; mais ne marchandez iamais, le sang ny la vie de personne: & faites que l'espoir d'un gain infame, ne vous mette iamais en estat de le deuenir. Ha! Seigneur, s'escrierent ces deux Cheualiers en l'interrompant, nous passerions plustost nos Espées à trauers nostre cœur, que de les tirer plus contre vous: & que de les employer iamais à faire vne mauuaise action. Apres cela, Artamene les carressa fort: & ayant sçeu qui estoit celuy qui tenoit Artane prisonnier, qui s'estoit caché autant qu'il auoit pû; il luy enuoya commander de le luy amener, dans la Tente où estoient ces deux Cheualiers. D'abord qu'il y fut, & qu'il les eut reconnus, il iugea bien qu'il estoit descouuert: c'est pourquoy sans attendre qu'Artamene luy parlast, & luy reprochast son crime; ie connois bien,
luy

luy dit il, que ces Traistres que ie voy, qui n'ont pas eu la force de resister à des promesses, ont eu la perfidie de m'accuser : c'est pourquoy-ie ne m'arrestera point, à vouloir me iustifier d'une chose, dont ils me pourroient facilement convaincre. Mais, Seigneur, (luy dit il d'une façon toute suppliante, & où la crainte de la mort paroiffoit visiblement) que vouliez vous que fist vn homme qui en perdant l'honneur auoit perdu la raison? sinon de tascher d'effacer son crime par vn autre crime : & trouver son salut dans vostre perte. Je sçay bien, que c'est dire vne mauuaise raison: mais n'en ayant point d'autre, il faut auoir recours à la clemence de l'offensé que l'on a desia esprouuée: & demander de nouveau pardon, quand l'on ne peut demander iustice, qu'en demandant chastiment. C'est craindre la honte d'une estrange maniere, respondit Artamene, que de se deshonnorer, de peur d'estre deshonoré: Non non Artane, vostre passion vous auoit fait esgarer: & ce n'est nullement par le chemin que vous auiez pris, que l'on peut rencontrer la gloire. Je sçay sans doute vn peu mieux que vous, par quels sentiers on la peut trouver: c'est pourquoy souffrez aujourd'huy que ie sois vostre Guide: & que ie vous aprenne sans colere & sans reproche; que pour faire oublier vos fautes passées, il n'en faillait point commettre de nouvelles: & que si vous auez dessein d'effacer de la memoire des hommes, le souuenir d'une action ou de deux, qui n'ont peut-estre pas esté fort genereuses; il en faut

faire cent de vertu & de courage; & non pas en adiouster de pires aux mauuaises. C'est pour cela Artane, que ie vay vous renuoyer au Roy vostre Maître: à ces mots, Artane changea de couleur: & l'on vit bien qu'il eust presque mieux aimé demeurer entre les mains de celuy à qui il auoit voulu defrober la Victoire; & à qui il auoit en suite voulu faire perdre la vie; que de retourner auprès du Roy de Pont. De sorte que comme Artamene le remarqua, ne craignez rien, luy dit il, Artane: ie ne vous rendray pas, sans mettre vostre vie en seurété: car si ie vous la voulois faire perdre, ie n'aurois pas besoin de vous enuoyer à vn autre pour vous punir. A iuger de l'aduenir par le passé, il y a veritablement peu d'espoir, que vous deueniez plus raisonnable: & à en iuger mesme par le present, il est facile de voir dans vos yeux, & dans vostre procedé, qu'il y a dans vostre cœur beaucoup de colere; vn peu de crainte; & point du tout de repentir. Mais apres tout, Artane ne m'est guere plus redoutable viuant que mort: c'est pourquoy i'oublie le passé qui n'est plus: ie laisse l'aduenir aux Dieux: & i'vse du present, comme vn homme de cœur en doit vser; faites la mesme chose si vous estes sage. Enfin Seigneur, apres plusieurs discours qu'ils eurent encore ensemble, Artamene renuoya Artane au Roy de Pont: & luy manda qu'il ne luy auroit pas mesme descouuert le crime de cet homme, s'il n'eust iugé qu'il est toujours dangereux aux Rois, d'auoir des Sujets capables d'vne extrême meschanceté sans les connoistre:

noistre: Mais qu'il le supplioit, de se contenter de connoistre Artane sans le punir: ordonnant au Heraut, auquel il commanda de l'aller conduire, de ne le laisser point, que le Roy de Pont ne luy eust engagé sa parole d'en vser ainsi. Artane malgré toute sa malice, ne pouuant s'empescher de voir la moderation d'Artamene; ne pouuoit s'empescher non plus de se pleindre de sa fortune; qui luy faisoit trouuer tant de rigueur, en la clemence de son Ennemy: puis qu'en luy donnant la vie & la liberté, il le couuroit de honte & de confusion, en le renuoyant au Roy de Pont: & acheuoit de le détruire, dans l'esprit de la Princesse qu'il aimoit. Pour ces deux Cheualiers prisonniers, apres qu'Artamene leur eut rendu la liberté, ils le supplierent de ne les renuoyer point au Roy leur Maistre: & de souffrir qu'ils allassent cacher leur infamie en quelque Pais esloigné. Artamene qui iugea qu'ils craignoient peut-estre quelque lasche vangeance d'Artane, qui estoit homme de condition; leur accorda ce qu'ils demandoient, lors que celuy qui estoit blessé fut guery; leur faisant encore de magnifiques presens à leur départ. Cette action qui fut sçeuë de la Princesse, en fut extrêmement loüée, aussi bien que du Roy de Pont, lors qu'on luy remena Artane: & de cette sorte, mon Maistre reçeut des Eloges en mesme temps, & de son Riual, & de sa Maistresse. Bien est-il vray que ce Prince ne sçauoit pas, que celuy qu'il loüoit avec tant d'empressement, estoit l'homme du monde qui deuoit mettre le plus d'obstacle à tous ses

desseins : & que la Princesse ignoroit aussi qu'Artamene fust son Amant. Nous sceusmes Seigneur, par le retour du Heraut, que le Roy de Pont auoit en beaucoup de peine à se resoudre de laisser viure le lasche Artane : mais que s'estant obstiné, suiuant l'ordre de mon Maistre, à ne le laisser point qu'il ne fust assuré de sa vie, par la parole de ce Prince ; il auoit enfin promis de ne le faire pas punir : à condition toutefois, qu'il ne se presenteroit iamais deuant luy ; & qu'il fortiroit pour tousiours de ses Estats, & de son Armée. Artamene durant toutes ces choses, n'enuoyoit iamais vers Ciaxare, qu'il ne fist faire vn compliment à la Princesse ; & la Princesse aussi, ne voyoit iamais venir personne du Camp à Anise, qu'elle ne s'informast exactement de tout ce qui le regardoit : & qu'elle ne témoignast beaucoup de plaisir, d'apprendre toutes les merueilles de sa vie. En effet, l'on peut dire que tout ce qu'Artamene a fait, il l'a fait excellemment : & ie me souuiens mesme qu'en ce temps là, vn vieux Capitaine Capadocien, qui auoit son Quartier dans la Galatie, fit quelque desordre dans vn logement, dont les Habitans se vinrent pleindre. Artamene sçachant que c'estoit vn homme de seruice, & qui auoit vieilli sous les armes ; voulut luy faire vne reprimande, qui le corrigeast sans l'irriter : luy semblant qu'il deuoit ce respect pour vn Officier, qui auoit porté les armes si long temps deuant luy. Il luy manda donc dans vn Billet, *qu'il le coniueroit de ne forcer pas vn ieune Soldat, d'auoir l'audace de reprendre & de chastier vn vieux*

Capitaine. Je vous dis cecy, Seigneur, afin que vous connoissiez par ce discours, le iugement & la moderation de mon Maistre : & que vous ne vous estonniez pas de voir, que tout Estranger qu'il estoit, il ne laissoit pas d'estre crainct, aimé, & obeï, comme s'il fust nay en Capadoce, & de la plus illustre Race qui y fust. Cependant le Roy de Pont ayant eu vn puissant secours de Phrigie, en auoit fortifié son Armée de telle sorte, qu'il estoit en estat, s'il eust voulu, de s'opposer en mesme temps, à Artamene & à Philidaspe : Mais il iugea plus à propos de tascher de combattre mon Maistre sans separer ses Troupes : parce qu'en effet il en auoit alors plus que luy : se reseruant à secourir la Ville que Philidaspe assiegeoit, & qui estoit bien munie de toutes choses ; lors qu'il auroit gagné la Bataille, comme il esperoit la gagner. Mais comme il estoit amoureux de la valeur d'Artamene ; & que luy deuant la vie, il vouloit s'en aquiter ; le Roy de Phrigie & luy, chercherent quelque voye extraordinaire, de ne luy estre pas tousiours redevables : & de n'estre pas aussi absolument vaincus par sa vertu que par sa valeur. Ils prirent donc vne resolution fort estrange & fort nouvelle : bien est-il vray que le Roy de Pont qui est effectiuement genereux, auoit vn peu d'interest à ce qu'il fit. Car enfin quoy qu'il sceust bien qu'Artamene ne l'eust pas soubçonné d'vne faulxte generosité, en l'affaire des quarante Cheualiers : neantmoins depuis qu'Artane auoit esté renuoyé, quelques esprits mal intentionnez, ou peut-estre

Artane luy mesme; auoient fait courir vn bruit sourd, que le Chef de tette conspiration n'auoit pas esté bien connu: & ils faisoient entendre tacitement, que le Roy de Pont, quoy qu'il eust enuoyé aduertir Artamene de cette entreprise sur sa vie, en estoit toutefois l'autheur: & que cette generosité n'estoit au fonds qu'une finesse. Ce Prince ayant donc sçeu ce qui s'estoit dit, voulut en s'aquittant de ce qu'il deuoit à Artamene, se iustifier pleinement de cette fausse accusation: & pour cét effect, les deux Rois firent publier dans leur Camp, vn Commandement absolu, de ne se seruir ny d'Arcs, ny d'Arbalestes, ny de Frondes, ny de Iauelots, contre Artamene, dont les Armes estoient assez remarquables, pour ne s'y pouuoir tromper: de n'employer contre luy que l'Espée seulement: & de ne le combattre que seul à seul, autant que la confusion d'une Bataille le pourroit permettre: ne voulant pas qu'un homme si vaillant, mourust de la main d'un lasche, qui pourroit le tuer de loin par vn coup de fleche: ny qu'il fust accablé par le nombre, comme Artane auoit pensé l'accabler. Iugeant, disoient ils, qu'il y alloit de la gloire de leurs Nations d'en vser de cette sorte: & de tesmoigner, qu'ils n'auoient pas besoin pour vaincre d'estre plusieurs contre vn seul, quelque vaillant qu'il peust estre. Le iour d'apres ce commandement, Artamene qui ne se fioit qu'à luy mesme, de toutes les choses importantes: & qui exerçoit successiuement (s'il est permis de parler ainsi) toutes les Charges
de

de l'Armée, tant il estoit vigilant, & capable de toutes choses: fit vne partie pour aller reconnoistre la contenance de l'Ennemy. Le Roy de Pont qui en fut aduertý par vn Espion, destacha pareil nombre des siens, pour aller repousser ceux qui le venoient regarder de si près. Mais Artamene fut bien surpris de remarquer que luy qui auoit accoustumé de se voir tout couuert d'une gresle de Fleches & de Traits, n'en estoit plus touché que par hazard: & que bien loing d'estre enucloppé par la multitude à son ordinaire, il ne se voyoit presque iamais qu'un Ennemy à la fois. Il en attaquoit plusieurs; mais il n'estoit attaqué que par vn seul: & au milieu d'un combat de douze cens hommes, l'on peut dire qu'il faisoit vn combat particulier, puis qu'il n'en auoit iamais qu'un à la fois sur les bras. Cét euenement l'estonnoit vn peu; car la chose n'auoit accoustumé d'aller ainsi: Neantmoins dans la chaleur de l'action, il ne fit qu'une legere reflexion là dessus: & ne songea qu'à remporter la victoire. Comme en effet, vne bonne partie des Ennemis fut taillée en pieces; beaucoup demurerent prisonniers; & le reste se sauua en desordre & en confusion. Artamene estant retourné au Camp, les prisonniers que l'on auoit faits, esperant en estre mieux traitez, y publierent la generosité de leur Maistre: & de la défense qu'il auoit faite en faueur du mien. Ces Soldats y ayant descouuert vn procedé si peu commun, & Artamene l'ayant sçeu, il les fit deliurer au mesme instant: les priant de dire au Roy leur
Mai-

Maître, qu'il verroit bien tost qu'il n'estoit peut-estre pas absolument indigne de l'honneur qu'il luy faisoit : & qu'il scauroit aussi bien recevoir ses bons offices que ses bons aduis. L'estois aupres de luy lors que cela arriva : & à peine fut-il seul, que me regardant avec estonnement ; quelle bizarre fortune est la mienne ? me dit-il, Chrisante, d'avoir vn Rival qui me poursuit par ses bien-faits, & par sa generosité, jusques à me forcer presque de ne le hair pas : & qui tout bien intentionné qu'il est pour moy, ne laisse pas de me causer vn estrange desespoir. Il cherche sans doute l'estime de ma Princesse par cette voye : & cherche plus les acclamations publiques que la Victoire. Ha ! s'il est ainsi, disoit-il, combien m'est il plus redoutable, lors qu'il veut conserver ma vie, que lors qu'il la veut attaquer ! Non, non, trop genereux Rival, poursuivoit ce Prince amoureux, ie ne souffriray point que tu me surmontes en vertu : & ie suis resolu de te disputer aussi opiniastrément l'estime de Mandane, que ie t'ay disputé la Victoire, à la teste d'une Armée. Ouy, Chrisante, adioustoit il en me regardant ; ie veux que ma Princesse n'entende iamais dire que le Roy de Pont à fait vne belle action : qu'elle n'apprenne en mesme temps, qu'Artamene en a fait vne autre encore plus heroïque. Ie veux que du moins il se fasse vn combat secret dans le cœur de Mandane, où le Roy de Pont ne me puisse vaincre avec iustice : si l'inclination de ma Princesse ne panche de son costé, & ne me surmonte plustost que son merite.

Après

Après cela, Seigneur, ie voulus luy dire quelque chose, mais il ne m'escouta pas : le lendemain il tint Conseil de Guerre; & quoy que selon l'ordre, il falust se contenter d'empescher l'Ennemy d'aller faire leuer le siege que faisoit Philidaspe, en cas qu'il se mist en deuoir de le vouloir faire; il ne pût se resoudre d'aider à la gloire de celuy-cy; ny de laisser plus long temps le Roy de Pont en estat d'auoir eu l'auantage de donner la derniere marque de generosité extraordinaire. Il fit donc si bien par cette eloquence forte & puissante, que la Nature luy a donné, & qu'il a beaucoup cultiuée en Grece: qu'il fit resoudre tous les Chefs de son Armée à forcer l'Ennemy de combattre: qui de son costé, comme ie vous l'ay desia dit, en auoit aussi l'intention. Vous pouuez iuger, Seigneur, que deux ennemis qui se cherchent, se rencontrent facilement: c'est pourquoy Artamene ne fut pas long temps sans auoir la satisfaction qu'il desiroit. Mais admirez, Seigneur, ce que peut le desir de la gloire, dans vne ame vraiment genereuse! Artamene qui sur l'aduis que le Roy de Pont luy auoit donné, de la coniuration faite contre sa vie; auoit pris les plus belles & les plus magnifiques Armes du monde, afin de se faire mieux remarquer à ceux qui le cherchoient: dans cette derniere rencontre, aprenant que ceux qui le reconnoistroient, ne le combattroient, ny avec l'Arc ny avec le Iauelot, & ne l'attaqueroient que seul à seul: il quitta ces belles Armes, & en prenant de toutes simples, afin de n'estre pas reconnu;

connu; il acheua sans doute de montrer à toute la Terre, que personne ne le pouuoit vaincre en generosité. Seigneur, luy dis-je le matin comme il commença de s'armer, voulez vous cacher tant de belles actions que vous faites, sous des armes si peu remarquables? il faut bien, me dit-il, Chrifante, que ie me cache en cette occasion, si ie me veux montrer digne de la grace que l'on m'a voulu faire: Mais, adioustay-je, Seigneur, ne craignez vous point d'oster le cœur à vos Soldats, faisant qu'ils ne puissent vous distinguer, dans le grand nombre de ceux qui seront armez comme vous? S'ils me suivent, me respondit-il, ils ne laisseront pas de me reconnoistre: & ie pretens agir d'une façon, qui ne leur permettra peut-estre pas de douter des lieux où ie combattray. En effet Seigneur, l'on combatit: & Artamene fit des choses en cette iournée, qui ne sont pas conceuables. Iusques là, il auoit combattu en vaillant homme: mais en cette occasion, l'on peut quasi dire, qu'il combatit comme vn Dieu irrité. L'on eust dit qu'il sçauoit qu'il estoit invulnerable, veû la maniere dont il s'exposoit: il enfonçoit des Escadrons; il éclaircissoit tous les rangs; il se faisoit iour à trauers les Bataillons les plus ferrez; & rien ne luy pouuoit resister. Enfin il agissoit d'une maniere si prodigieuse; que malgré ses armes simples, il se fit bien tost reconnoistre, & des Ennemis. Elles estoient toutes teintes du sang qu'il auoit respandu: & qui jalissant iusques sur sa Cuirace, l'auoit rendu plus terrible, & plus redoutable.

ble. Son Bouclier estoit tout herissé des traits qu'on luy auoit tirez : & qu'il n'auoit pû faire tomber comme autrefois en le secoüant , tant ils auoient eu la pointe acérée ; & tant ils auoient penetré auant dans ce Bouclier. Le Roy de Pont l'ayant rencontré en cét estat, & le reconnoissant facilement ; il ne tient pas à moy, luy cria-t'il, genereux Artamene, que ie ne m'aquite de ce que ie vous dois, en conseruant vostre vie. Il ne tient pas non plus à moy, luy respondit mon Maistre, que vostre valeur ne recoiue vn grand auantage de ma deffaite : puis que ie fais tout ce que ie puis, pour vous la rendre plus glorieuse : & pour n'espargner pas vne vie, qui fait peut-estre plus d'vn obstacle à vostre victoire, & à vostre felicité. Mais vaillant, Prince poursuiuit-il, nous auons assez disputé de generosité : voyons donc aujourd'huy si nous sçaurons aussi bien combattre, que nous sçauons reconnoistre vn bien-fait : car enfin ie ne me trompe, nous pouuons nous vaincre l'vn l'autre sans deshonneur. A ces mots le Roy de Pont voulut encore repartir quelque chose : mais Artamene luy faisant signe qu'il valoit mieux combattre que parler, s'auança vers luy : & alors ces excellens hommes commencerent vn combat, qui eust peut-estre esté funeste à tous les deux ; si la nuit & la foule ne les eust separez malgré qu'ils en eussent : & n'eust par consequent laissé, & la Victoire generale, & la Victoire particuliere vn peu douteuses. Le plus grand aduantage demeura toutefois du costé d'Artamene : car il perdit peu de gens ;

368 LE GRAND CYRVS,
gens; en tua beaucoup; & fit grand nombre de
prisonniers; mais enfin comme le combat n'estoit
pas finy, lors que la nuit estoit suruenuë; que les
vns & les autres estoient demeurez sur les Armes,
& sur le Champ de Bataille; l'on ne pouuoit pas
dire qu'elle eust esté absolument perdue, ny ab-
solutement gagnée. Neantmoins elle fut cause en
partie, de la prise de la Ville que Philidaspe assie-
geoit; parce qu'après cela, l'Armée du Roy de
Pont ne se trouua plus assez forte pour estre par-
tagée: ny pour oser entreprendre deuant la nostre,
d'aller secourir cette Place, en s'enfermant en-
tre deux Armées. Le lendemain Artamene estant
aduerty que deux mille hommes venoient par vn
chemin destourné, le long de certaines Monta-
gnes qui bornent la Plaine d'Anise & de Cerasie,
pour se rendre au Camp des Ennemis, où ils es-
cortoient l'argent d'une Montre, que le Roy de
Pont faisoit venir, pour la payer à ses Soldats; il
fut couper chemin à ce Conuoy. Si bien qu'ayant
rencontré ces deux mille hommes, il les poussa
dans vn Vallon, enuironné de rochers inaccessi-
bles, d'où ils ne se pouuoient sauuer. Se voyant
reduits en cét estat, ils consulterent sur ce qu'ils
auoient à faire: & connurent clairement, que
s'ils combattoient ils estoient perdus, & demeu-
reroient inutiles au Roy leur Maistre. De sorte que
pour essayer de se sauuer, & de se tirer d'un si mau-
uais pas; ils firent signe qu'ils vouloient parler:
& enuoyerent douze d'entr'eux vers Artamene,
avec leurs Boucliers pleins d'or & d'argent: le
prient

priant de le recevoir pour leur rançon, & de les laisser passer. Artamene qui fait toujours les choses de la façon la plus heroïque qu'elles se puissent faire; leur dit qu'il leur donnoit la vie & la liberté: & qu'il vouloit mesme qu'ils remportassent leur or & leur argent, pourueû qu'ils laissassent les Boucliers dans lesquels il estoit, comme vne marque de sa victoire. Mais ces Soldats braues & courageux, iettant par terre tout ce qui estoit dans ces Boucliers; les remettant à leurs bras gauche; & mettant leurs espées à la main droite; Vous verrez (luy dirent-ils en s'en retournant vers leurs Compagnons) que ceux de nostre Nation, ne laissassent leurs Boucliers qu'avec la vie: & que peutestre quelque inégalité qui soit entre nous, ne les aurez vous pas sans peril. Artamene voyant faire vne action si heroïque à ces Soldats; en fut si charmé, qu'il ne pût résister à la genereuse enuie qu'il eut de ne les perdre pas & d'autant plus, qu'il voyoit qu'il cust emporté cét auantage sans gloire, parce qu'il l'eust remporté sans peine: & qu'en l'estat qu'estoient les choses, deux mille hommes de plus aux Ennemis, ne pouuoient pas changer la face des affaires. Voyant donc ces douze Soldats s'en aller, avec vne fermeté admirable; Vaillans hommes, leur cria-t'il, reuenez prendre vostre argent, & recevoir la liberté que vous avez si bien meritée: Vous avez vaincu, mes Compagnons, leur dit-il encore; & si vous eussiez esté à la dernière Bataille, le Roy vostre Maistre nous auroit defaits. Ces Soldats aussi surpris de la generosité

370 LE GRAND CYRUS,
d'Artamene, qu'il l'auoit esté de la leur; ne sca-
uoient s'ils deuoient adioufter foy à ce qu'il disoit:
Mais enfin ils connurent que la chose estoit vraye:
& en ayant aduertis leurs Capitaines, ils en iette-
rent des cris de ioye & d'estonnement, qui firent
retentir tous les rochers d'alentour, du glorieux
nom d'Artamene. Ainsi on laissa dégager ces bra-
ues gens d'entre ces Vallons où ils s'estoient em-
barrassez: qui furent publier dans leur Camp, la
generosité de mon Maistre: auquel le Roy de Pont
enuoya aussi tost vn Trompette, pour le remercier
tres ciuilement de cette bonté. Mais Seigneur, ie
ne songe pas, que i'abuse de vostre patience: &
que la passion que i'ay pour Artamene m'emporte
trop loing: reuenons donc s'il vous plaist, aux
choses les plus importantes de mon recit. L'Hy-
uer estoit desia commencé, lors que cette dernie-
re Bataille fut donnée: qui se vit suiue peu de iours
apres, de la prise de cette Ville, que Philidaspe
estoit allé assieger: & où certainement il auoit agi
en homme de cœur & en Capitaine. Ciaxare ayant
donc eu tant d'heureux succès, en vne Campagne
de huit mois, rapella Artamene & Philidaspe: qui
apres auoir mis toutes les Troupes en leurs quar-
tiers d'Hyuer, & auoir veü que l'Ennemy en auoit
fait autant; se rendirent aupres du Roy, qui s'en
reuint à Sinope. Je ne vous diray point, Seigneur,
comment Artamene & Philidaspe furent receus de
Ciaxare & de la Princeesse: car vous pouuez aisé-
ment iuger, que ce fut avec toute la ciuilité & tou-
te la ioye, que leurs grands seruices meritoient.

Com-

Comme ils s'estoient importunez en prenant congé de la Princesse, ils s'importunerent encore à leur retour : & la premiere fois qu'ils virent Mandane à son Appartement, ils s'y rencontrerent à l'ordinaire. Il sembla à Feraulas qui s'y trouua, & qui estoit parfaitement guery de ses blessures, que la Princesse en eut de l'inquietude & du chagrin: neantmoins elle ne laissa pas d'auoir pour eux, tous les charmes qui peuuent captiuier les cœurs les plus rebelles à l'amour. Et par vne complaisance adroite, qui n'auoit rien de bas, ny d'affecté; elle destourna la conuersation d'une façon si ingenieuse; qu'elle ne leur donna aucune occasion, de renouueller les differens qu'ils auoient eus ensemble, pendant la derniere Campagne, & que la Princesse n'ignoroit pas. Quand vous pristez congé de moy, leur dit-elle, ie me souuiens que ie vous priay de vous conseruer si bien, que ce fust de vostre bouche, que ie pusse apprendre les particularitez de la Victoire: Mais auourd'huy ie vous dispence de cette peine: & i'ay vne si forte auersion pour la guerre; que ie n'aime pas mesme à entendre parler souuent des glorieux aduantages que le Roy mon Pere a remportez par vostre valeur. Ne craignez pourtant pas, poursuivit-elle, que ie les ignore, ny que ie les oublie; la Renommée aime trop Artamene, & ne hait pas assez Philidaspe, pour ne publier point iusques à leurs moindres actions: & mon ame est trop reconnoissante, pour perdre la memoire des bienfaits. Mais enfin i'aime la paix: & toutes les vertus paisibles, touchent plus mon inclination, que les

fieres & les superbes. Ce seroit donc vn grand malheur, reprit Artamene, aux Princes qui auroient vn dessein particulier de vous plaire, de ne trouuer point d'autre voye de vous rendre seruice, que par le fer, le feu, & le sang ? Il est certain, adiousta-t'elle, qu'vn Prince qui n'auroit que de la valeur, & de la bonne fortune dans les combats, n'auroit pas selon mon sens, tout ce qui est necessaire, pour meriter l'estime d'vne Princesse raisonnable: Ce n'est pas que ces bonnes qualitez ne soient dignes de louange: Mais s'il les auoit seules, ie croirois qu'il se deuroit contenter d'vne leger estime: & qu'il ne deuroit pas pretendre à son amitié. Que faudroit-il donc qu'il eust, repliqua Philidaspe, pour pouuoir esperer quelque part en la bien-veüillance d'vne illustre & grande Princesse ? Il faudroit, reprit-elle, si ie ne me trompe, que sa valeur ne fust point trop farouche; qu'il aimast la Victoire sans aimer le sang; que la fierté ne le suiuit que dans les combats; que la ciuilité ne l'abandonnast iamais; qu'il aimast la gloire sans orgueil; qu'il la cherchast par toutes les voyes où l'on la peut rencontrer; que la douceur & la clemence, fussent ses qualitez dominantes; qu'il fust tres liberal, mais liberal avec choix; qu'il fust reconnoissant en tout temps; qu'il n'enuiast point la gloire d'autrui; qu'il fust equitable à ses propres ennemis; qu'il fust Maître absolu de ses passions; que sa conuersation n'eust rien d'altier ny de superbe; qu'il fust aussi fidelle à ses Amis, que redoutable à ses Ennemis; & pour dire tout en
peu

peu de paroles, qu'il eust toutes les vertus, & qu'il n'eust aucun defaut. Vous avez raison, Madame (repartit Artamene, en la regardant avec beaucoup d'amour & de respect) de dire qu'il faudroit estre parfait en toutes choses, pour meriter l'affection d'une illustre Princesse: Mais, Madame, il faudroit sans doute aussi qu'elle vous ressemblass, pour pouvoir sans iniustice demander ce qui ne se trouue point aux hommes, ie veux dire la perfection: & si elle n'accordoit iamais cette affection qu'à ceux qui en seroient dignes, ce seroit vn thresor qui ne seroit possédé de personne: quoy qu'infailiblement il fust desiré de tous les Princes de la Terre. Ie ne sçay pas poursuivit-elle, si la bien-veüillance d'une Princesse qui me ressembleroit, seroit vne chose assez precieuse, pour pouvoir la nommer vn thresor: mais ie sçay bien du moins que si elle me ressembloit parfaitement, cette bien-veüillance ne seroit pas aisée à aquerir: puis que de dessein premedité, ie suis resoluë, de ne donner iamais legerement aucune part en mon amitié: & de combattre mesme pour cela, mes propres inclinations, si elles entreprennent de me vaincre. Ie ne sçay, Madame, interrompit Philidaspe, si cette dureté de cœur, n'est point aussi condamnable, en vne personne de vostre Sexe, que vous trouuez que l'orgueil l'est au nostre; ie ne le pense pas, dit-elle; car si ie le croyois, ie changerois peut-estre de sentimens. Mais quoy qu'il en soit, pour vous tesmoigner que ie ne suis pas iniuste, sçachez que ie suis aussi liberale de mon estime, que ie suis

auare de mon amitié : puis qu'enfin , ie ne la refuse pas mesme à mes plus grands ennemis , lors qu'ils la meritent. Iuges donc, dit-elle à Artamene, si ie n'ay pas pour vous , non seulement beaucoup d'estime, mais mesme beaucoup d'admiration, apres tant de belles choses que vous auez faites : & iuges aussi Philidaspe, dit-elle en se tournant vers luy, si vous n'auiez pas droit de pretendre vne grande part en mes louanges, apres tout ce que vous venez de faire. C'estoit de cette sorte que cette adroite & sage Princesse, entretenoit deux personnes, qu'elle voyoit fort ambitieuses, & fort jalouses de leur propre gloire : & c'estoit aussi pour cela, qu'elle n'auoit osé exagerer les grandes actions que mon Maistre auoit faites : de peur que Philidaspe, qui paroissoit le plus inquiet & le plus violent ne s'en offensaist. Ils se separerent donc ; & tres satisfaits de la ciuilité de Mandane ; & tres affligez d'auoir appris de sa bouche, combien son affection estoit difficile à aquerir. Du moins y a-t'il apparence, que Philidaspe estant aussi amoureux qu'Artamene, eut à peu près les mesmes sentimens que luy, & peut-estre encore plus fascheux : puis qu'enfin dans le discours de la Princesse, il y auoit toujours eu quelques paroles, vn peu plus obligantes pour son Riual que pour luy. Cependant Ciaxare ne parla plus que de festes & de resioüissances publiques. Astiage aprenant ses Victoires, enuoya s'en resioüir avec son Fils : & fit mesme faire vn grand compliment à mon Maistre, de la valeur duquel il auoit assez entendu parler. La

Cour

Cour ne fut iamais si grosse, ny si belle qu'en ce temps là: tous les Chefs de l'Armée estoient à Sinope: & presque toutes les Femmes de qualité des deux Royaumes s'y rendirent. La conuersation estoit assez libre chez la Princesse: il n'y auoit point de iour que le Roy n'allast à son Apartement: & que par consequent, tout le monde n'eust la permission d'y entrer. De plus, comme le Roy connoissoit parfaitement la vertu de Mandane, elle ne laissoit pas d'estre veüe chez elle, encore qu'il ne la vist pas? & d'y souffrir les gens de condition en presence de sa Dame d'honneur, de sa Gouvernante, & de ses Filles, qui ne l'abandonnoient iamais. Ainsi l'on peut dire, qu'Artamene sembloit estre heureux, quoy qu'en effet il ne le fust pas. Car enfin il auoit eu le bonheur dans sa passion, d'aquerir vne gloire infiniment grande; d'auoir seruy Ciaxare tres importement; & d'auoir sensiblement obligé sa Princesse, en sauuant la vie du Roy son Pere, & en luy faisant vaincre ses Ennemis; de sorte qu'il pouuoit presque estre assuré de son estime. Mais apres tout, quand il venoit à considerer cette austere vertu dont elle faisoit profession; il n'osoit esperer qu'elle peust iamais souffrir, ny qu'Artamene, ny que mesme Cyrus, eussent la temerité de luy parler d'amour. De plus, la passion du Roy de Pont, luy donnoit encore de la ialousie: & la presence de Philidaspe de l'inquietude, quoy qu'il n'en sçeust pas bien la raison. Cependant Artamene & luy, ne perdoient aucune occasion de voir la Princesse: ils la suiuoient

au Temple; ils l'accompagnoient aux Chasses & aux promenades; ils la visitoient aux heures où il estoit permis de la voir; & n'oublioient rien de tout ce que deux hommes également passionnez peuuent faire. Mais ce qui abusoit tousiours vn peu mon Maistre touchant Philidaspe, c'estoit qu'oultre les soings qu'il auoit pour la Princesse, on luy en voyoit aussi beaucoup pour Ciaxare & pour Aribée: & il paroissoit tant d'empressement en toutes ses actions; que mon Maistre y soubçonnoit autant d'ambition que d'amour: quoy qu'il y eust tousiours des momens, où il le croyoit capable de l'vne & de l'autre. En toutes les Parties de galanterie qui se faisoient, ils estoient tousiours opposez: & dans toutes les conuersations, leurs opinions estoient tousiours differentes. Bien est-il vray qu'Artamene auoit cét aduantage, qu'il s'opposoit à Philidaspe, sans qu'il parust nulle bizarrerie en son esprit; ce qui n'arriuoit pas tousiours à son Riual: car encore qu'il soit effectiuement fort honneste homme, comme il est plus violent, & d'vn temperament plus actif; il y auoit des iours où son entretien n'estoit pas fort agreable, parce qu'il estoit trop contredisant. En effet, il parut bien vn soir qu'ils estoient chez la Princesse, qu'il n'estoit pas toujours Maistre de ses sentimens: & qu'ils l'emportoient quelque fois plus loing qu'il ne uoloit. Il y auoit alors peu de monde aupres d'elle: & ces deux Amans secrets y estoient presque seuls capables de l'entretenir & de la diuertir. Apres plusieurs discours sur des choses indifferentes,

la Princesse qui vouloit les mettre bien ensemble, s'il estoit possible, afin de les attacher plus fortement, au service du Roy son Pere; venant à parler de ce qui ordinairement fait naistre l'amitié; ie me suis cent fois estonnée, dit-elle à Artamene & à Philidaspe, de ne remarquer pas en vous, vne plus grande liaison que celle que i'y voy: me semblant que vous deuriez vous aimer plus que vous ne faites, quoy que ie sçache bien, que vous vous estimez beaucoup. Mais i'entens, adiousta-t'elle, de cette amitié de confiance & de tendresse, qui fait que l'on dit toutes choses à la personne que l'on aime: & que l'on partage toutes ses douleurs & tous ses plaisirs. Car enfin, poursuiuit-elle, vous estes tous deux Estrangers; vous auez tous deux de l'esprit, du cœur, & de la generosité; vous seruez le mesme Prince; vous en estes aimez l'vn & l'autre; & ie vous crois l'ame trop grande, pour estre capables d'enuie. D'ou vient donc que vous ne vous aimez pas autant que vous vous estimez? & d'ou vient que ie ne voy pas entre vous, cette vnion qui rend les Amis Maistres de toutes les pensées, & de tous les secrets de ceux qu'ils aiment, & de qui ils sont aimez? C'est peut-estre, respondit Philidaspe, que nous nous estimons trop, pour nous aimer: & c'est peut-estre aussi, repliqua Artamene, que nos secrets sont de trop grande consequence, pour nous mettre en estat de les reueler à personne. Je voudrois pourtant bien, reprit la Princesse, que vous m'eussiez appris plus precisément ce qui vous desynit; car ie vous adouë, que ie

ie ne le puis comprendre. Pour moy, adioust-
 t'elle, ie ne sçache que deux passions, capables
 d'empescher les honnestes gens de s'aimer; qui
 sont, à ce que i'ay entendu dire, l'ambition & l'a-
 mour: mais pour la premiere, il me semble que
 le Roy mon Pere a dequoy contenter celle del'vn
 & de l'autre: & pour la seconde, outre que ie ne
 veux pas soubçonner deux hommes si genereux,
 d'une si grande foiblesse; ie ne voy pas encore qu'il
 y ait acune apparence que cela soit. Et peut-estre
 n'y a-t'il pas vne de mes Filles (dit-elle en sours-
 riant, & en les regardant toutes) qui n'ait fait vn
 secret reproche à sa beauté, de n'auoir pû vous
 donner des chaines, depuis que vous estes à la
 Cour: où l'on ne remarque pas, que vous ayez
 vn attachement de cette espece. Parlez donc, leur
 dit-elle, ie vous en coniuire: & ne me déguisez
 point vos veritables sentimens. Je vous laisse à
 penser, Seigneur, quel embarras estoit celuy où se
 trouuoient Artamene & Philidaspe: & quel bizar-
 re euenement estoit celuy-là, qui faisoit que la
 Princesse vouloit sçauoir, ce qu'ils ne pouuoient
 luy dire: & ce qu'elle eust esté bien estonnée d'ap-
 prendre, s'ils eussent eu la hardiesse de luy declarer
 ce qu'ils en sçauoient, quoy que chacun en parti-
 culier ne sçeuft pas tout ce qu'il y auoit à sçauoir.
 Car il est certain, qu'elle ne soubçonnoit encore
 rien de la passion d'Artamene, ny de celle de Phi-
 lidaspe: & que Philidaspe & Artamene aussi, se
 haïssoient plustost par quelques pressentimens se-
 crets qu'ils auoient de leurs desseins; que par aucun
 sujet

sujet raisonnable qu'ils eussent de se douter de la
 verité des choses. Cependant la Princesse qui cro-
 yoit agir fort aduantageusement pour le seruice du
 Roy son Pere, de tâcher de concilier les esprits
 de deux hommes de cette importance: les pressa
 encore de vouloir luy dire, quel estoit cét obsta-
 cle, qui s'opposoit à leur amitié. Madame, luy
 respondit Artamene, il ne me seroit pas aisé de
 vous l'apprendre: puis qu'il est vray que pour
 l'ordinaire, ie n'ay pas accoustumé d'auoir de l'in-
 difference pour ceux que i'estime: pour moy, re-
 pliqua Philidaspe, ie vay bien plus loing que cela:
 & ie dis que ie n'ay guere accoustumé de n'auoir
 que de l'indifference, pour ceux que ie n'aime pas;
 soit que ie les estime ou que ie les méprise. Mon
 cœur, poursuiuit il, ne sçait point comment il se
 faut arrester, dans cette iuste mediocrité, qui sepa-
 re la haine & l'amitié: & quoy que ie puisse faire, ie
 panche tousiours vers l'vne ou vers l'autre. Vous
 me donnez beaucoup de ioye (respondit la Princes-
 se avec precipitation, de peur qu'Artamene ne dist
 quelque chose qui aigrift dauantage l'esprit de
 Philidaspe) car ie n'ay garde de vous soubçonner
 de hair vn homme du merite d'Artamene: qui ne
 vous a point offensé; que toute la Cour adore;
 que le Roy mon Pere aime chèrement; & que
 i'estime beaucoup. Ainsi Philidaspe (poursuiuit-
 elle, sans luy donner loisir de parler) ne pouuant
 sans doute hair Artamene, ie conclus qu'il faut
 de necessité que vous l'aimiez vn peu: & cela e-
 stant ainsi, i'espere que ie n'auray pas grand peine
 à faire

à faire que vous l'aimiez beaucoup. Car, dit-elle en se tournant vers Artamene, vous ne me résisterez pas sans doute: & vous ne ferez pas toujours indifférent pour Philidaspe: luy, dis-je, qui a cent bonnes qualités; luy que le Roy estime aussi infiniment; luy qui certainement vous aime déjà un peu; & qui mérite l'approbation de personnes bien plus connoissantes que ie ne suis. Et puis, adiousta-t'elle, si mes prieres vous font en quelque considération, vous ferez pour l'amour de moy, qu'à l'aduenir toute la Cour ne parlera, que de la bonne intelligence qui sera entre vous: & ne s'estonnera plus de cette froideur, qui paroist en toutes vos actions; en toutes vos paroles; & dont la cause est ignorée de tout le monde. Nous ne la sçavons peut-estre pas nous mesmes, reprit Philidaspe: Mais enfin, adiousta la Princesse, soit que vous la sçachiez, ou que vous ne la sçachiez pas; vous ne laisserez pourtant pas de faire ce que ie desire. Les Dieux, Madame, interrompit Artamene, à ce que ie voy, sont bien moins rigoureux que vous: puis qu'ils nous laissent la liberté d'aimer ou de haïr, ceux que nous iugeons dignes de nostre affection, ou de nostre haine. Contentez vous Madame, de cette autorité legitime, que vos rares qualités vous ont donnée sur les cœurs de tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher: & n'ayez pas la tyrannie (si le respect que ie vous dois, me permet de parler ainsi) de vouloir que Philidaspe aime Artamene par contrainte: n'y qu'Artamene aime Philidaspe malgré luy. S'ils ont

ont à s'aimer quelque iour, laissez leur en la liberté toute entiere, & ne leur ostez pas le merite de cette affection: & s'ils ont à se haïr eternellement, reprit Philidaspe, laissez les dans la liberté de le pouuoir faire, sans vous offenser iniustement. Cela n'est pas possible, reprit elle; & ie vous estime trop tous deux. Quoy Madame (luy dit Artamene en changeant de couleur) ie ne pourrois pas haïr Philidaspe, sans irriter la Princesse Mandane? Non, dit-elle; ny Philidaspe aussi ne pourroit pas haïr Artamene, sans m'offenser extrêmement, apres la priere que ie luy ay faite. Nous sommes tous deux bien heureux & bien malheureux, reprit Philidaspe; & vous serez tous deux bien raisonnables, adiousta la Princesse, si vous voulez vous aimer pour l'amour de moy. Cela n'est pas possible, répartit Philidaspe; en effet, Madame, respondit Artamene, ie pense qu'il nous seroit plus aisé de nous haïr pour l'amour de vous, que de nous aimer pour l'amour de vous. Car enfin, dit-il, aimant tous deux la gloire comme nous faisons; & cherchant avec soing les occasions de nous signaler, & d'aquerir l'estime & l'amitié du Roy; si vous panchiez plus vers Philidaspe que vers Artamene, ie pense qu'Artamene n'osant se pleindre de vous, en haïroit vn peu Philidaspe: & ie pense mesme, repliqua ce Prince violent, que quoy qu'il en arriue, Philidaspe se contentera d'estimer Artamene sans l'aimer. La Princesse fut alors bien fâchée, d'auoir entrepris vne chose qu'elle trouuoit beaucoup plus difficile qu'elle n'auoit crû:

& el-

& elle iugea qu'il valoit encore mieux finir tost ce discours, que de le continuer dauantage. C'est pourquoy reprenant la parole avec beaucoup de douceur; du moins, dit-elle, promettez moy que vous viurez, comme si vous vous aimiez: & que vous ne vous contredirez iamais en aucune chose. Philidaspe, respondit Artamene, paroist si zelé pour le seruice du Roy & pour le vostre; & ie le suis aussi de telle sorte, qu'il y a lieu de croire, que nous aurons tousiours beaucoup de raport en tous nos desseins: du moins sçay-ie bien, repliqua Philidaspe, que nous nous rencontrons en tous lieux: & ie pense que depuis le premier iour qu'Artamene arriua en Capadoce, ie l'ay tousiours veû par tout. Il est vray que ie vous rencontray au Temple de Mars, respondit Artamene, le lendemain que i'eus abordé à Sinope: quel iour fut celui-là? reprit la Princesse; ce fut celui, repliqua Philidaspe, où l'on sacrifioit pour remercier les Dieux de la mort de ce Prince qui deuoit renuerfer toute l'Asie, & vous oster la Couronne. Je m'en souuiens bien (dit la Princesse, qui vouloit destourner la conuersation) & ie n'eus de ma vie si peu de disposition à les remercier d'un bien-fait que ce iour-là. Ce n'est pas, que selon ce que les Mages en ont dit, la perte du ieune Cyrus, n'ait esté vn bonheur par toute l'Asie: mais c'est que naturellement i'ay tant de repugnance à me resioiir de la mort de quelqu'un; que i'ay eu besoin de m'interessier beaucoup en la felicité publique, pour pouuoir obtenir de moy, de prendre quel-

quelque part en celle-cy. Et quoy, Madame, respondit mon Maistre en rougissant vn peu, estes vous assez bonne, pour n'auoir pas hai Cyrus? & comment (interrompit Philidaspe, qui vouloit tousiours estre d'auis contraire) eust elle pû hair vn Prince, qu'elle n'auoit jamais veû; qui estoit son parent; & que l'on assure qui auoit beaucoup de merite? cela n'eust pas esté raisonnable; ny mesme n'eust pas esté possible. Mais, respondit mon Maistre, vous venez de dire ce me semble, que Cyrus deuoit renuerfer toute l'Asie, & oster la Couronne à la Princeſſe: Mais ie l'ay dit, repartit brusquement Philidaspe, parce que les Mages l'ont dit, sans y voir guere d'aparence. Cyrus, respondit froidement mon Maistre, vous seroit obligé s'il viuoit encore; & il ne vous l'est pas beaucoup, reprit Philidaspe, de vouloir qu'on le haïſſe tout mort qu'il est. Puis que le Roy mon Pere, leur dit la Princeſſe, deuoit vous auoir l'vn & l'autre à son seruice, ie pense que Philidaspe a raison: & qu'il n'eust pas esté aisé à Cyrus de nous détruire, tant que nous eussions eu de si genereux defenſeurs. Ce sentiment nous est bien glorieux Madame, respondit Artamene; & i'adiouſterois bien agreable, reprit Philidaspe, si elle n'auoit nommé que moy. Je vous laisse à iuger Seigneur, quel effet ces discours faisoient en l'esprit de mon Maistre: Mais comme il alloit encore repartir quelque chose, le Roy arriua, qui rompit la conuersation. Comme il eut esté quelque temps avec Mandane, il fut se promener au bord de la mer, où
tout

tout le monde le suiuit : le hazard qui se mesle de toutes choses, fit malheureusement qu'Aribée se mit à entretenir le Roy en particulier : si bien qu'Artamene & Philidaspe, s'estant trouuez l'un aupres de l'autre, firent cette promenade ensemble. Mais comme ils estoient sortis de chez la Princesse l'esprit irrité, ils furent quelque temps sans parler: mon Maistre & luy repassant sans doute en leur memoire, tout ce qui venoit de leur arriuer. Qui vit iamais, disoit Artamene en luy mesme, vne plus bizarre auanture que la mienne? Mandane veut que j'aime par force Philidaspe, qui ne m'aime point; qui s'oppose à tous mes desseins; qui contredit tous mes discours; que ie trouue continuellement aupres d'elle; qui me regarde eternellement avec enuie; & qui peut-estre est mon Riual. Cette derniere reflexion s'imprimant alors fortement en son ame, fit paroistre sur son visage, vn chagrin que ie remarquay facilement, car ie ne marchois pas fort loing de luy: & pour moy ie iuge que son ennemy pensa à peu près les mesmes choses: puis que ie vy en vn instant Philidaspe, aussi bien que mon Maistre, changer de couleur: & de refueurs qu'ils auoient paru tous deux, ils parurent chagrins & en colere. Apres auoir donc esté quelque temps sans parler; & marchant assez lentement, ils demeurèrent derriere, vn peu separez des autres: parce que ne songeant pas au Roy, en vn temps où leur passion les occupoit si fort, ils ne s'aperçurent qu'ils alloient trop doucement pour le suiure, qu'apres auoir fait vingt ou
trente

trenté pas de cette sorte. Mais tout d'un coup Artamene reuenant vn peu de sa resuerie, vit que le Roy estoit deja assez esloigné: si bien que se souuenant de ce que Philidaspe luy auoit dit chez la Princesse. Vous auez raison, luy dit-il, de dire que nous nous rencontrons par tout: puis que mesme nous nous trouuons seuls, au milieu de tant de monde, sans en auoir aucun dessein. Il ne m'importe pas beaucoup, reprit brusquement Philidaspe, de me rencontrer aupres de vous à vne promenade: mais ie vous aduouë que ie n'aime pas tant à vous rencontrer chez le Roy, chez la Princesse, ou dans les Batailles, lors que ie suis prest de faire des Rois prisonniers. Pour moy, repliqua Artamene, ie n'ay pas tant d'auerfion à vous rencontrer: & ie voudrois bien vous auoir trouué à la teste d'une Armée ennemie, pour vous disputer la victoire: & pour vous apprendre, de quelle façon il faut faire des prisonniers, pour les faire glorieusement. Il n'est pas besoing, respondit Philidaspe, d'une Armée de cinquante mille hommes, pour vous faire auoir le plaisir que vous desirez: & pour peu que vous en ayez d'enuie, ie vous la feray passer facilement. Il ne tiendra donc qu'à vous, reprit Artamene; & pourueu que les pretentions que vous auez à la Cour ne vous empeschent pas de me satisfaire; & ne vous obligent pas à vous repentir, de ce que vous venez de dire; nous verrons demain au matin au Soleil leuant, si la Princesse a raison, de desirer que Philidaspe aime Artamene, & qu'Artamene aime Philidaspe. Ie le veux

bien, respondit-il : mais de vostre costé, gardez que le respect que vous avez pour le Roy, & celuy que vous avez pour la Princesse, ne vous facent changer de resolution. C'est dequoy nous ferons esclaircis demain au matin, repliqua Artamene, derriere le Temple de Mars, où ie vous attendray avec vne espée. Cependant, poursuivit il, ie pense qu'il est bon de nous r'aprocher du Roy, afin que l'on ne descouvre rien de nostre dessein. Apres cela ils se r'aprocherent en effet : & se contraignirent si admirablement, que personne ne s'aperçeut de ce qui c'estoit passé entre eux. Moy mesme, qui comme ie l'ay desia dit, auois remarqué quelque agitation sur le visage d'Artamene, & sur celuy de Philidaspe, y fus trompé comme les autres : tant parce que j'auois accoustumé de les voir tousiours assez chagrins, quand ils estoient seuls ensemble, sans qu'il en arriuaist aucun malheur ; que parce qu'en effet l'on peut dire, que mon Maistre a esté presque l'inventeur des combats particuliers : & qu'ainsi ie ne pouuois pas preuoir ce qui arriua en suite. Le soir Artamene estant retiré, s'enferma seul dans son Cabinet avec Feraulas, auquel il confia son dessein, parce qu'il auoit besoin de luy pour l'executer, & pour luy faciliter les voyes de sortir sans estre aperçeu : Feraulas, à ce qu'il m'a dit, voulut luy représenter, que Philidaspe paroissoit estre d'une condition si inégale à la sienne, qu'il y auoit de l'iniustice, à mesurer son espée contre luy : Mais il luy respondit, qu'Artamene ne paroissoit pas estre plus que Philidaspe :
qu'il

qu'il falloit plus regarder la valeur que la condition, dans les combats: & qu'après tout, il croiroit se battre plus glorieusement contre vn vaillant Soldat, que contre vn grand Roy qui seroit lasche. Cependant Seigneur, quoy que l'action qu'Artamene auoit à faire, deust luy occuper tout l'esprit, cela ne l'empescha pas de raconter à Ferraulas qui l'escoutoit, la conuersation qu'il auoit eue chez la Princesse avec Philidaspe: & d'y faire toutes les reflexions qu'il eust pû faire, en vn temps où il n'auroit point eu de peril à courre, tant cette passion occupoit son ame: & tant cette grande Ame est ferme, au milieu des plus grands dangers. Quel a esté le dessein de Mandane, disoit-il à Ferraulas, en voulant si opiniastrément, que nous nous aimassions Philidaspe & moy? n'est-ce qu'un simple effet de sa prudence & de sa bonté; ou en seroit-ce vn de quelque secrette bienueillance, pour Artamene ou pour Philidaspe? a-t'elle veû dans mon cœur, poursuiuoit-il, les soubçons qui entretiennent l'auerfion que i'ay à l'aimer? Mais hélas! s'il estoit ainsi, elle scauroit que ie l'adore: & n'ignorant pas ma passion, elle ne m'auroit pas souffert aupres d'elle: & bien loing de s'amuser à me commander d'aimer Philidaspe; ie m'imagine qu'elle m'auroit plustost deffendu de la voir: & qu'elle m'auroit mesme plustost commandé de mourir. O. Dieux! poursuiuoit-il, ne scauroi-ie scauoir precisément, si Philidaspe n'a que de l'ambition, ou s'il n'a que de l'amour? quoy qu'il en soit, ie puis espe-

rer que s'il est amoureux, la Princesse ne sçait rien de sa passion non plus que de la mienne : Et ce qu'elle nous a dit au commencement de son discours, me le fait assez connoître. *Je vous crois trop genereux*, a-t'elle dit, *pour vous soubçonner d'une pareille foiblesse* : Ha ! Mandane, illustre Mandane, s'escrivoit-il, que cette foiblesse est glorieuse ! & qu'il faut avoir l'ame grande pour en estre capable ! Mais est-il possible, adioustoit-il encore, que mes yeux, & toutes mes actions, ne vous ayent pas au moins donné vn leger soubçon de mon amour ? & que tant de choses que j'ay entreprises à la guerre, & que j'ay executées assez heureusement ; ne vous ayent pû faire concevoir, que ie ne les ay faites que pour vous ? M'a-t'on veû demander, les recompenses que l'on m'a données ? Ay-ie paru interessé ? & Mandane, la diuine Mandane, n'a-t'elle point deû imaginer, qu'Artamene estoit poussé à ce qu'il faisoit, par quelque passion encore plus noble que l'ambition ? Cependant Feraulas, reprenoit-il, cette aimable & aueugle Princesse, bien loing d'en auoir quelque legere connoissance, a adiousté à ce qu'elle auoit desia dit ; *Et peut-estre n'y a-t'il pas vne de mes Filles, qui n'ait-fait vne reproche secret à sa beauté, de n'auoir pû vous donner des chaines, depuis que vous estes à la Cour : où l'on ne remarque pas, que vous ayez vn attachement de cette espece* : Ha trop iniuste Princesse, s'escrivoit-il ; pourquoy ne le remarquez vous pas ? & pourquoy ne dites vous pas plustost en vous mesme,

puis

puis qu'Artamene n'aime rien dans la Cour, il m'aime sans doute ? Mais hélas ! poursuivoit-il, Mandane m'a bien fait voir par ce discours, qu'elle ne me voudroit pas pour sa conquête : & qu'elle croit m'avoir encore assez fait d'honneur, de me dire, *que la beauté de ses Filles pourroit m'avoir donné des chaînes.* Seigneur, luy dit alors Feraulas, ce n'est qu'Artamene qui a reçu ce léger outrage : il est vray, reprit-il : mais Cyrus n'est-il pas fait comme Artamene ? Mais est-il permis à Artamene d'estre Cyrus ? & Cyrus peut-il cesser d'estre Artamene, sans commencer d'estre haï ? ha cruelle parole, s'escricoit-il de nouveau, que tu me donnes de douleur & de desespoir ! Car enfin, ie veux que Mandane connoisse ma passion sans que ie la luy die : & le moyen qu'elle le puisse iamais, si elle s'amuse à chercher dans toute la Cour, qui peut m'avoir surmonté ? & si elle ne s'auiise iamais, que l'on ne la peut voir sans l'aimer ; & que quand Artamene ne seroit qu'Artamene, ayant le cœur aussi grand qu'il l'a, il ne pourroit s'abaisser à aimer ailleurs ? Ce qui me console vn peu en cette occasion, c'est qu'elle n'a pas mieux traité mon prétendu Rival que moy : & qu'il y a mesme eu dans son discours, quelques paroles vn peu plus obligantes pour Artamene que pour luy. Il y en a pourtant eu de bien cruelles, poursuivoit-il ; & si i'eusse esté fortement assuré que Philidaspe eust esté mon Rival, i'en serois mort de douleur : & les marques de ma ialousie, eussent descouvert mon amour

à ma Princesse. Enfin, Seigneur, Artamene parla à Feraulas, comme s'il n'eust rien eu à faire le lendemain au matin : mais voyant qu'il ne songeoit pas à se coucher, il l'en fit souuenir : & mon Maître l'ayant creû, se mit au lit, d'où il sortit à la pointe du iour. J'auois oublié de vous dire, que Philidaspe & luy estoient conuenus, qu'ils se battoient à cheual : sans autres armes qu'un Bouclier & qu'une Espée, de peur que cela ne fist descourir leur dessein : & qu'ils auroient chacun un Escuyer avec eux, qui seroient spectateurs de leur combat. Feraulas donc sortit avec Artamene, aussi tost qu'il fut habillé : & par vne porte de derriere, il se déroba facilement, à la veüe de tout le monde, & se rendit au lieu de l'assignation, demie heure plustost que Philidaspe. Ce fut là Seigneur, où Artamene commença de craindre beaucoup l'indignation de la Princesse : qui venant à sçauoir leur querelle, si tost apres la priere qu'elle leur auoit faite de s'aimer ; auroit lieu d'en estre offensée. Neantmoins cette forte auersion qu'il auoit pour Philidaspe, estoit encore plus puissante que sa crainte : & il concludoit, que dans les soubçons qu'il auoit qu'il ne fust amoureux de Mandane, il valoit mieux s'exposer à desplaire vne fois à sa Princesse, que de manquer à se vanger d'un Riual. Il attendoit donc Philidaspe, avec vne estrange impatience : lors que paroissant tout d'un coup, & s'aperceuant que mon Maître l'auoit attendu ; ie vous demande pardon Artamene, luy dit-il, de n'estre pas venu plustost : mais ie tascheray de reparer ma
pa-

pareffe, par la diligence que i'apporteray à vous vaincre, si ie le puis. l'espere, luy repliqua Artamene, que la mienne vous preuiendra vne seconde fois: & que nous sçaurons bien tost si nous nous deuons aimer ou hair. En disant cela, il mit l'espée à la main, aussi bien que Philidaspe: & apres auoir fait faire chacun vne passade à leurs Cheuaux, comme pour les mettre en haleine; ils demurerent vn moment vis-à-vis l'vn de l'autre, pour prendre leurs mesures, & pour se r'affermir dans la selle. En suite dequoy, Artamene & Philidaspe partant de la main en mesme temps, & se couurant de leurs Boucliers, se heurterent si rudement, qu'ils penserent tomber tous deux. L'espée de Philidaspe gliffa sur le Bouclier d'Artamene: & celle d'Artamene effleura legerement le costé droit de Philidaspe. Leurs Cheuaux qui estoient fort bien dans la main, ne s'emporterent point apres vn choc si violent: & ces redoutables Riuaux tournant tout court en mesme temps, tacherent de se gagner la croupe autant qu'ils purent: Mais ils estoient tous deux si adroits, & conferuoient tant de iugement dans ce combat, qu'il ne leur fut pas possible. Redonnant donc la main à leurs Cheuaux; & leur faisant faire vne seconde passade, ils se remirent en presence: & repartant à toute bride, l'Espée d'Artamene à cette seconde fois, tombant sur la teste de Philidaspe, & glissant de là sur son espaule, luy fit deux grandes blessures d'vn seul coup: celle de Philidaspe aussi, demeura teinte du sang d'Artamene, & luy

perça vne cuisse d'outre en outre. Mon Maistre se sentant blessé, en deuint plus furieux : & Philidaspe de mesme voyant couler son sang de diuers endroits, en augmenta sa colere de la moitié. Voila donc ces deux fiers Ennemis, aussi animez que s'ils eussent sçeu tous deux l'un de l'autre & leur condition, & leur amour : de forte Seigneur, que tout ce que l'adresse, la force, & la valeur peuvent faire, ils le firent en cette occasion. Artamene pressa son ennemy; son ennemy le pressa à son tour; quelques fois ils rusèrent, & voulurent mesnager leurs forces : vn moment apres, ils voulurent vaincre ou mourir : & tous deux enfin se disputèrent si opiniastrément la victoire; qu'ils s'en estimèrent encore depuis, beaucoup plus qu'auparavant, quoy qu'ils ne s'en aimassent pas dauantage. Mais sans m'amuser à vous raconter plus precisément tout ce qui se passa en ce furieux combat; ie vous diray seulement, que mon Maistre blessa Philidaspe en six endroits, & qu'il ne reçut que trois blessures. Ils estoient en cét estat, lors qu'Artamene desesperé de se voir resister si long temps; iettant son Bouclier deriere son dos; pressant son Cheual des talons & de la voix; & haussant l'espée de toute l'estenduë de ses bras; la fit tomber si terriblement sur la teste de Philidaspe; qu'il le fit trébucher à demy pasmé, entre les pieds de leurs Cheuaux; luy arrachant son espée de la main comme il tomboit. A l'instant mesme mon Maistre se iettant à bas de son Cheual, & tenant ces deux Espées, courut à luy fierement, & luy cria, Philidaspe,

daspe, si tu peux te releuer ie te le permets, & ie te rends ton Espée pour recommencer : mais si tu ne le peux pas, aduoüe qu' Artamene estoit digne d'estre ton Amy, si ta mauuaise fortune l'eust voulu permettre. Philidaspe à ces mots, reuenant de son estourdissement, voulut faire effort pour se releuer, mais il luy fut impossible. De sorte que regardant mon Maistre avec des yeux d'où le feu sembloit sortir; tu as vaincu, luy respondit-il en gemissant; mais tu ne vaincras peut-estre pas toujours, si tu es assez inhumain pour me laisser viure. Ils en estoient là; & Artamene s'aprochoit pour le soustenir, lors qu' Aribée qui fortuitement alloit à la chasse, parut suiuy de grand nombre de personnes : & voyant mon Maistre l'Espée à la main, il vint à luy avec tous les siens, ne sçachant ce que ce pouuoit bien estre. D'abord il fut fort estonné, lors qu'en s'aprochant plus près, il reconnut mon Maistre, & vit que c'estoit Philidaspe qu'il auoit vaincu : Quoy Artamene, luy dit-il, vous combattez donc aussi bien les Amis du Roy, que ses Ennemis : Je combats, luy respondit-il, les ennemis du Roy, par tout où ie les rencontre : Mais ie combats aussi les ennemis d'Artamene en quelque lieu que les trouue. Mon Maistre se tournant alors vers ce genereux vaincu, qui mouroit de despit & de douleur, d'estre veû en cette posture, dont il n'auoit pas la force de s'oster; Philidaspe, luy dit-il en luy reiettant son espée, tu t'en es trop bien seruy pour t'en priuer : & si tu estois aussi raisonnable

que vaillant, tu ne me mettrois iamais plus en estat de te faire la mesme grace. Artamene sans attendre sa responce, voulut remonter à cheual, mais il eut besoin que Feraulas luy aidast; car la perte du sang l'auoit extrêmement affoibly: neantmoins estant vn peu soustenu par luy, il se tint encore assez ferme dans la selle, pour pouuoir faire sa retraite. Il n'en fut pas de mesme de Philidaspe: car comme il estoit beaucoup plus blessé, il falut que cinq ou six hommes le portassent sur leurs bras, dans la maison la plus proche, afin de l'y faire penser. Aribée apres auoir laissé des gens avec luy, & donné ordre d'auoir les Chirurgiens du Roy pour le secourir; fut aduertir Ciaxare de ce qui estoit arriué: pour Artamene, il ne voulut pas par respect rentrer dans la Ville: & il s'en alla chez ce Sacrificateur auquel il auoit parlé la premiere fois qu'il fut au Temple de Mars: ayant fait depuis avec luy vne amitié fort particuliere. Aussi tost qu'il y fut, & que l'on eut donné ordre à ce qu'il faloit pour ses blessures, il enuoya Feraulas vers le Roy & vers la Princesse, pour leur demander pardon, & pour les supplier de ne le condamner pas sans l'entendre.

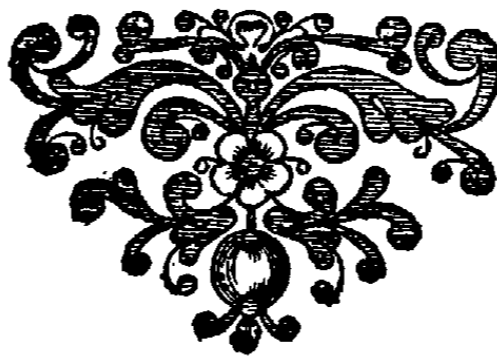
Comme Chrifante vouloit continuer son recit, le Roy de Phrigie arriua: qui venant de chez Ciaxare, interrompit cette narration, pour dire à toute cette illustre Compagnie, que ce Prince estoit inflexible: & quil paroissoit tousiours plus irrité contre Artamene. Ha! (s'écrierent tout d'une voix le Roy d'Hircanie, & tous ces Princes, qui

ve-

venoient d'entendre ce que Chrifante auoit dit) fi vous ſçauiez quel eſt cét Artamene dont vous parlez, vous le pleindriez encore beaucoup dauantage. Il ſeroit difficile, reprit le Roy de Phrigie, que cela peult eſtre: car i'ay vne ſi prodigieufe eſtime pour luy, qu'il n'eſt pas aiſé de m'interreſſer plus que ie le ſuis, en la conſeruacion d'un ſi Grand Homme. Vous changerez pourtant de ſentimens, reſpondit le Roy d'Hircanie, quand vous connoiſtrez veritablement Artamene: & vous confeſſerez, adiouſta Perſode, qu'il ne fut iamais vn Prince ſi illuſtre que luy. Vn Prince, reprit precipitamment le Roy de Phrigie; Ouy Seigneur, repliqua Hidafpe, & des plus conſiderables du monde. A ces mots le Roy de Phrigie ſe mit à les preſſer tous, de luy dire ce qu'ils en ſçauoient: & tous voulurent luy en raconter quelque choſe. L'un luy vouloit parler de ſa naiſſance; l'autre exageroit ſa valeur; l'autre luy vouloit dire quelques particularitez de ſon amour; & tous ſelon les choſes qui les auoient le plus touchez, vouloient l'inſtruire de la merueilleuſe vie d'Artamene. Chriſfante voyant cét empreſſement, entre des perſonnes ſi illuſtres; encore que cette conſuſion fuſt glorieuſe à ſon cher Maïſtre, puis que c'eſtoit vn effet de la paſſion qu'ils auoient pour luy, & vne marque de la grandeur des choſes qu'il auoit faites; les ſupplia voyant qu'il ſe faiſoit tard, de vouloir remettre la partie à vne autre fois: ſe ſoumettant d'aller aprendre le commencement de cette hiſtoire au Roy de Phrigie en ſon particulier.

396 LE GRAND CYRVS, LIVRE II.
lier. Afin qu'ils peussent apres tout ensemble, en
escouter la merueilleuse suite de la bouche de Fe-
raulas, qui en estoit encore mieux instruit que luy,
comme ayant esté fort employé, à sa cause de sa
ieunesse, dans les amours de son Maître. Tous
ces Princes estant tombez d'accord, que Chri-
sante auoit raison; ne peurent toutefois se sepa-
rer si tost: & ils furent encore vn temps assez con-
siderable, à louer le malheureux Artamene: & à
exagerer également, ses vertus, ses infortunes, &
sa gloire.

Fin du Second Livre,



ARTA-



A R T A M E N E
O V L E
G R A N D C Y R V S.

L I V R E T R O I S I E S M E.

PENDANT que ces illustres Amis d'Artamene s'entrenoient de son malheur, & de ses grandes qualitez; il se rendoit encore plus digne des loüanges qu'ils luy donnoient: estant certain qu'il supportoit sa prison, avec vne constance admirable. L'incertitude de la vie de sa Princesse, estoit la seule chose qui touchoit son cœur sensiblement: & le malheur de sa propre captiuité luy sembloit trop peu considerable, pour pouuoir esbranler son esprit. Mais à dire vray, l'amour le tourmentoit si cruellement, qu'il n'estoit pas besoin que d'autres passions s'en meslassent: iamais personne ne le fut dauantage: & quand il repassoit dans sa memoire tous les merueilleux euenemens de sa vie; qu'il se souuenoit de combien de perils il estoit échappé; quelle amitié Ciaxare auoit eüe pour luy; quels serui-

seruices il luy auoit rendus; quelle passion respectueuse il auoit eue pour Mandane; quels obstacles il auoit trouué en tous ses desseins; quelle douce vie il eust pû mener, s'il ne fust point fort de Perse; à combien de trauaux il auoit esté exposé; combien la Fortune luy auoit fait acquerir de gloire; quels illustres Riuaux l'Amour luy auoit donnez; quelles fameuses victoires il auoit remportées; & en quel malheur il estoit reduit; repassant, dis-ie, toutes choses en confusion dans son esprit, il ne pouuoit presque se croire soy mesme: & se voyant seul dans sa chambre, il auoit y des momens où il ne sçauoit trop bien, s'il estoit Cyrus ou Artamene, ou s'il n'estoit ny l'un ny l'autre. Mais du moins n'ignoroit-il pas, qu'il estoit le plus malheureux Prince du monde: & qu'à moins que de la puissance absoluë des Dieux, il ne luy estoit pas possible d'esperer iamais nulle satisfaction en la vie. L'absence de la personne aimée, disoit-il en luy mesme, passé dans la croyance de toute la Terre, pour vne suprefine infortune: mais hélas? ie n'en suis pas seulement absent pour vn temps, i'en suis peut-estre esloigné pour toujours. Quand i'estois à l'Armée adioustoit-il, & que ie sçauois qu'elle estoit dans Ancire, ou dans Sinope, ie sçauois qu'elle estoit en seureté: ie sçauois qu'elle estoit en vn beau lieu; ie sçauois qu'elle estoit en agreable compagnie; & ie sçauois encore de certitude, que mon absence ne la touchoit pas. Ainsi ie n'auois que ma propre douleur à supporter: & le seul déplaisir d'estre esloigné d'elle, faisoit

soit toute mon inquietude. Cependant les Dieux sçavent quelle estoit ma peine : & combien la privation de la veüe de ce que l'on chert, est vne chose insupportable. Mais hélas ! ie suis bien en vn estat plus pitoyable : ie sçay que ma Princesse est ou morte, ou entre les mains de quelqu'un qui la retient contre sa volonté : ie sçay qu'elle est infailliblement, dans le Tombeau, ou dans la Prison : & qu'en quelque lieu qu'elle soit, elle souffre, & me pleint sans doute dans mon infortune. Encore, poursuiuoit-il, si ie pouuois rompre mes chaines avec honneur, i'irois chercher son Cercueil ou sa Prison : car la mer suiuant sa coustume, aura rendu ce beau Corps, viuant ou mort. I'irois mourir auprès de l'un, ou la deliurer de l'autre : & i'aurois quelque consolation dans mon malheur : au lieu qu'il faut que i'expire dans les fers : & que malgré moy ie souffre vne accusation iniuste, sans m'en oser iustifier. Ce n'est pas que ie ne parusse encore plus criminel à Ciaxare, comme Amant de Mandane, que comme Amy du Roy d'Assirie : mais ce seroit vn crime, où il n'y auroit rien de honteux pour Artamene : & qui au contraire, luy donneroit beaucoup de gloire. Apres tout, poursuiuoit-il, celle de ma Princesse m'est encore plus considerable : & cette feure & scrupuleuse vertu, dont elle faisoit profession ; m'ayant toujours deffendu de donner le moindre tesmoignage de ma passion à personne ; mourons plustost mille fois, que d'en faire paroistre la moindre marque. Ce n'est pas, ô illustre Princesse, s'esc-

crioit-

400 LE GRAND CYRUS,
crioit-il, que vous ayez eu raison de me faire ca-
cher mon amour, comme vne amour criminelle :
ny la bonté que vous auez eüe pour moy, comme
vne chose qui eust pû offenser cette vertu. Car en-
fin, qu'avez vous fait pour Artamene, que ne vous
ait pas conseillé la raison, & que n'ait pas aprouvé
l'innocence ? vous m'avez tuy opiniastrément ;
vous vous estes combatuë vous mesme ; vous m'a-
uez caché vne partie de vostre bien-veüillance ; &
vous ne m'en auez presque iamais donné d'autres
preuves, que celles que i'ay pû tirer de foibles
coniectures, de n'estre pas hai de vous. Il a falu
que i'aye penetré dans vostre cœur, par des voyes
extrêmement détournées : Vous m'avez dérobé
quelquesfois iusques à vos regards : Vous auez
mesnagé iusques à vos moindres paroles : & tout
ce que ie puis dire de vous, c'est que me pouuant
perdre, vous ne m'avez pas perdu. Mais Dieux !
eussiez vous pû concevoir innocemment la pensée
de perdre vn homme qui vous aimoit, de la plus
respectueuse façon, dont personne ait iamais ai-
mé ? vn Prince qui vous a caché tous ses desirs ;
qui les a estouffez en naissant ; & qui mesme n'a ia-
mais osé desirer rien qui peult offenser la Vertu la
plus delicate ? Vn Prince, dis-ie, qui vous ado-
roit, comme l'on adore les Dieux : & qui vous
auoit consacré tous les momens de sa vie. Cepen-
dant vous auez voulu que ie fisse vn grand secret de
ma passion : ne le descouurons donc pas ma Prin-
cesse : & preparons nous à mourir sans nous plain-
dre : & sans faire voir nostre veritable douleur.

C'e-

C'estoit de cette sorte, que l'amoureux Artamene, passoit les iours & les nuits: il auoit pourtant cét aduantage dans sa prison, que ses Gardes le pleignoient & le respectoient: & s'il eust esté d'humeur à vouloir rompre ses fers, il ne luy eust pas esté difficile. Andramias qui commandoit à ceux qui le gardoient, estoit proche parent d'Aglatidas, qui auoit vne amitié si particuliere & si desmesurée pour Artamene, qu'il n'est rien qu'il n'eust esté capable de faire pour le deliurer. Andramias outre l'alliance qui estoit entr'eux, luy auoit beaucoup d'obligation: si bien qu'il luy fut fort aisé, de l'obliger à luy donner la permission de voir Artamene. Il fut donc vn soir comme tout le monde fut retiré, le visiter dans sa chambre, & luy offrir tout ce qu'il pouuoit. Il voulut mesme luy parler de quelques moyens qu'il auoit imaginez, pour faciliter sa fuite s'il le vouloit: Mais Artamene apres l'en auoir remercié fort ciuilement, l'assura qu'il ne sortiroit iamais de sa Prison, que par la mesme main qui l'y auoit mis. Il luy dit encore, que les Criminels faisoient bien de rompre leurs liens: mais que les innocens deuoient attendre que l'on desnoüast les leurs sans violence. Qu'ainsi il le coniueroit de se mettre en repos de ce costé là: & de ne s'exposer pas pour l'amour de luy, à la colere du Roy. Que ce n'estoit pas qu'il n'eust eu beaucoup de consolation de le voir quelquesfois: & d'autant plus, que la melancolie qui paroissoit tousiours en son esprit, s'accommodoit assez à sa fortune presente: mais qu'enfin

il n'estoit pas iuste qu'il se mist en vn si grand peril à sa consideration. Aglatidas respondit alors à Artamene, que la vie ne luy estoit pas si agreable, qu'il deust craindre d'exposer la sienne: & que mesme en cette occasion, il ne se hazardoit point du tout: parce qu'outre que le Roy n'auoit pas precisément deffendu de le laisser voir; Andramias estant son Amy, son Parent, & son obligé; ce n'estoit pas vne chose fort extraordinaire, qu'il le visitast souuent. Et que comme sa chambre estoit engagée dans celle d'Andramias, & par consequent separée de celle de ses Gardes; il pouuoit sans doute le visiter tant qu'il voudroit sans qu'ils s'en aperçussent: & luy donner du moins cette foible consolation d'auoir quelqu'un aupres de luy, qui peult l'aider à se pleindre de son malheur. Artamene s'en défendit autant qu'il pût: mais Aglatidas fut si pressant, qu'enfin il fut contraint de luy permettre d'aller passer tous les soirs dans sa chambre. Iamais personne n'eust pû estre plus propre qu'Aglatidas, à consoler vn malheureux: qui ne trouue rien de plus capable d'irriter sa douleur, que la ioye qu'il voit sur le visage de ceux qui l'approchent. Vn soir donc que cét illustre melancolique, estoit aupres d'Artamene: & qu'apres auoir long temps parlé de l'inconstance de la Fortune, & de toutes les miseres de la vie, ils eurent obserué l'un & l'autre vn assez long silence: Aglatidas qui voulut luy donner quelque legere consolation, & qui ne scauoit rien de son amour, commença de luy parler de

de cette sorte. Seigneur, luydit-il, ie vous voy fans doute bien malheureux: Mais apres tout, vous ne l'estes pas le plus qu'on le peut estre. La Grandeur que vous semblez auoir perduë, se peut recouurer facilement: & l'on passe assez souuent, du Thrône dans la Prifon, & de la Prifon sur le Thrône. Enfin il est des malheurs moins éclatans, qui sont encore plus sensibles: & qui sont d'autant plus insupportables qu'ils sont plus secrets. Vous auez du moins ce triste foulagement, adiousta-t'il, que tout le monde vous plaint: car ces grandes chutes telles que la vostre, ne manquent gueres d'attirer la compaffion de tous les honnestes gens. Où au contraire, il est des malheurs de telle nature, qu'ils ne font pitié à perfonne: & qui bien loing d'exciter la compaffion, font que l'on accuse de foiblesse, & mesme de folie, les malheureux qui les souffrent. Si bien que pour esviter ce surcroist d'infortune & de douleur, il faut étouffer ses fouspirs; il faut cacher ses larmes; ou ne dire du moins iamais la cause de son affliction. Artamene entendant parler Aglatidas de cette sorte, s'imagina alors facilement, que cette tristesse qui paroiffoit tousiours dans son esprit comme sur son visage, & dont il n'auoit iamais fçeu le fujet, estoit fans doute causée par l'amour: & comme il est certain que la curiosité d'apprendre les malheurs de ceux qui ont quelque conformité avec nous, est inseparable de tous les infortunez: Artamene qui en l'estat où estoit son ame, n'en eust pointeu pour toutes les affaires de la Terre, quand

on eust deû la bouleverser; en eut en cette rencontre, pour ce qui pouuoit auoir quelque raport avec sa passion. Si bien que regardant Aglatidas en soupirant, feroit-il possible, luy dit-il, que cette melancolie que i'auois creû estre vn simple effet de vostre temperament, eust quelque cause secrette, dont ie n'eusse point entendu parler? Ouy Seigneur, repliqua Aglatidas, elle en a vne: mais elle est, de telle nature, que ie la dois cacher soigneusement, à tous ceux qui comme vous n'ont peut-estre iamais eu l'ame sensible, qu'à l'ambition & qu'à la gloire: & qui n'ayant iamais éprouué la puissance de l'amour, appelleroient foiblesse & folie, comme ie l'ay dit, tout ce que cette passion auroit fait faire aux autres. Ne craignez pas (luy respondit Artamene en soupirant vne seconde fois) que ma vertu soit aussi feure que vous la croyez: car bien que ma vie ne soit pas encore fort auancée; peut-estre qu'en tant de voyages que i'ay faits, n'ay-ie pas esté absolument insensible à cette passion. Ainsi mon cher Aglatidas, luy dit-il, si vous auez dessein de me consoler dans mes infortunes, faites que ie sçache les vostres, & n'appréhendez pas ie vous en coniuire, de ne trouuer point de compassion dans mon ame: qui toute accablée qu'elle est de sa propre douleur, ne laissera pas d'estre sensible pour la vostre. Aglatidas fut encore quelque temps à se deffendre: mais enfin vaincu par les prieres d'Artamene, & par les persuasions d'Andramias, qui auoit esté tefmoin de toutes ses disgraces; il commença de parler cette sorte: apres
que

LIVRE TROISIÈME. 405
que ce Capitaine des Gardes eut donné tous les
ordres nécessaires, pour n'estre ny descouverts, ny
interrompus.

H I S T O I R E
D'AGLATIDAS, ET
D'AMESTRIS.

J'ay entendu dire bien souuent, que l'amour est
vne passion, qui se sert de toutes les autres;
qui les fortifie ou qui les affoiblit, selon les occa-
sions qui s'en presentent; & qui ne les chasse ia-
mais si absolument d'une ame, qu'il n'y reste tou-
siours quelques marques de leur ancienne domi-
nation. Il n'en a pourtant pas esté ainsi en mon
cœur: & cette regle generale, a eu son exception
en luy, comme toutes les autres regles en ont:
puis que lors que l'amour s'en empara, il en ban-
nit l'ambition; il luy osta le desir de la gloire; &
ne luy laissa plus de sentiment, que pour la ialousie
& pour la douleur. Je ne m'arresteray point, Sei-
gneur, à vous dire que ie suis de l'illustre Race du
fameux Aglatidas dont ie porte le nom; qui fit de
si de belles choses, sous le regne de Phraorte, aux
guerres qu'il eut en Perse, en Medie, & en Assirie;
car peut-estre ne l'ignorez vous pas. Mais ie vous
diray seulement, que depuis cela, ceux de ma Mai-
son ont tousiours tenu aupres de nos Rois, vn
des rangs le plus considerable, apres les Princes

D d 3 de

de leur sang. I'estois donc nay, Seigneur, d'une condition assez releuée: & i'ose dire que toutes mes inclinations n'estoient pas indignes de ma naissance. I'auois vn Pere qui eut sans doute beaucoup de soin de mon education: & si l'amour n'eust pas empesché l'effet de ce qu'il attendoit de moy, ie serois peut-estre encore aujourd'huy beaucoup au dessus de ce que ie suis. Je n'eus donc pas plustost atteint ma dix-septiesme année, que voyant la paix par toute la Medie; & voulant pourtant acquerir quelque estime; ie fus chez le Roy des Saces, Pere du Prince Mazare, qui a fait naufrage, & qui à pery ces iours passez, qui auoit guerre avec vn Prince de ses voisins: où i'ose dire qu'en fort peu de temps, i'aquis quelque reputation. Mais comme cette guerre fut bien tost terminé; & que la paix estoit alors par toute l'Asie; ie fus contraint apres auoir esté deux ans ou parmy les Saces, ou en mes voyages, de m'en retourner à Ecbatane: qui comme vous sçauiez, est vne des plus belles, des plus magnifiques, & des plus agreables Villes du Monde. I'y arriuay, Seigneur, quelques iours apres qu'Astiage eut reçu la nouvelle de la mort du ieune Cyrus, fils du Roy de Perse, & de la Princesse sa fille: Or il y a desia trop long temps que vous estes en Capadoce, pour n'auoir pas sçeu ce qui s'est passé en Medie: & pour auoir ignoré les menaces des Dieux; les frayeurs d'Astiage; & la ioye qu'il eut de croire, que le repos de toute l'Asie estoit solidement estably, par la perte d'un Prince, que l'on dit qui promettoit des grandes choses. Je
reuis

reuint donc à la Cour en vne saison de festes & de resioüissances : & i'y fus sans doute quelque temps, avec toute la douceur imaginable. Le Roy ne faisoit pas vne Chasse que ie n'en fusse : il ne se faisoit pas vne assemblée de Dames que ie ne m'y trouuasse : i'aimois la magnificence des habillemens ; ie me diuertissois aux promenades ; & comme vous sçavez que le Palais du Roy, & les Jardins d'Ecbatane, sont la plus belle chose du monde ; il n'y auoit point de iour, qui ne me fournist vn nouveau plaisir. Le Roy me faisoit l'honneur de me considerer, plus que ie ne le meritois : ie m'estois fait aimer de tous les ieunes gens de la Cour ; & si ie l'ose dire, toutes nos Dames ne me haïssioient pas : Car comme ie n'auois qu'vn dessein general de plaire à tout le monde ; il eust esté assez difficile, que i'eusse beaucoup despleu à quelqu'vn. Je iouïssois donc de la ieunesse & de la liberté, avec vne satisfaction extrême : lors qu'Artambare, qui comme vous sçavez peut-estre, auoit autrefois esté amoureux de la Reine de Perse, auant qu'elle fust mariée avec Cambise Pere de Cyrus dont i'ay parlé : & qui s'estoit esloigné de la Cour pour ce sujet, & marié depuis en la Prouinces des Arifantins, avec la fille du plus grand Seigneur de ce Pais là, reuint à Ecbatane, & amena avec luy vne fille vniue qu'il auoit, âgée de quinze ans, qu'il aimoit infiniment, & qui meritoit sans doute de l'estre de cette sorte. Le hazard voulut qu'en ce temps-là me trouuant l'esprit vn peu lassé du tumulte de la Cour, & del'abon-

dance des plaisirs; ie montay à cheual, fuiuy seulement d'un Escuyer, avec intention de m'en aller pour quelques iours iouïr de la solitude, dans vne assez belle Maison qu'auoit mon Pere, à deux cens stades d'Ecbatane. Ie m'en allay donc assez melancolique, & assez resueur, sans que i'en eusse aucun sujet: & sans auoir autre dessein, que d'aller visiter les Peintures, les Statuës, les Jardins, & les Fontaines, de la Maison de mon Pere: afin de retrouver apres la conuersation plus douce, quand ie retournerois à la Ville. Mais helas Seigneur, que ie sçauois peu ce qui me deuoit arriuer en ce voyage! & que ie me suis estonné de fois depuis ce temps là, du soin que ie pris, de m'enchaîner moy mesme; & du chemin que ie fis pour aller chercher ce qui a troublé tout le repos de ma vie: Comme i'arriuay à cent pas d'une grande route, qui conduit iusques à la porte du Chasteau, ie vis vn Chariot renuersé, dont l'essieu estoit absolument rompu: & qui par sa magnificence tesmoignoit estre à vne personne de qualité. Mais comme il n'y auoit aucuns valets aupres de ce Chariot, pour sçauoir à qu'il estoit, ie continuay d'auancer: estant arriué à la premiere porte du Chasteau, le Concierge qui me l'ouurit, me dit qu'Artambare dont ie connoissois assez le nom & la condition, s'en allant à Ecbatane; auoit eu le malheur qu'un de ses Chariots s'estoit rompu: si bien que ne voyant pas qu'il peust aller plus loin ce iour là, il estoit venu demander retraite pour cette nuit, en attendant que l'on racommodast son Chariot, & qu'il la
luy

luy auoit accordée. Ce Concierge qui ne songeoit simplement qu'à me dire pourquoy Artambare estoit là, ne me dit rien d'Hermaniste sa femme, ny d'Amestris qui estoit sa fille: si bien qu'apres luy auoir dit qu'il auoit bien fait; & apres luy auoir ordonné qu'il fist toutes choses possibles, pour bien traiter Artambare; ie m'en allay en diligence dans le Iardin, où cét homme me dit qu'il estoit. Mais Seigneur, ie fus estrangement surpris de trouuer dans vn Cabinet de verdure, que ie voulus trauerfer, pour aller au Parterre; la plus belle personne que ie vy de ma vie, & que ie ne connoissois point du tout; car Amestris n'auoit iamais esté à la Cour. Cette belle fille ne fut guere moins surprise de me voir, que ie le fus de la rencontrer: Car croyant qu'il n'y auoit personne dans cette Maison que des Domestiques, elle ne s'estoit pas attendue à y voir vn homme fait comme moy. Et en effet, comme il faisoit assez chaud, & qu'elle n'auoit qu'une de ses femmes avec elle; elle auoit osté vn Crespe qui luy couuroit la gorge, qu'elle a admirablement belle: & ayant les bras assez descouverts, elle estoit negligemment couchée sur vn siege de gazon: la teste appuyée sur les genoux de cette fille qui estoit aupres d'elle. Ie ne la vy pas plustost que ie m'arrestay: & dès le premier moment qu'elle m'aperçeut, elle se leua avec precipitation, & se fit remettre son Crespe. Nous rougîmes tous deux à cét abord: mais ce fut sans doute, par des sentimens differens: la modestie faifant en elle, ce que l'amour fit en moy.

Car Seigneur, le premier instant de cette fatale veüe, fut le premier de ma passion: neantmoins malgré mon estonnement, ma surprise, & mon admiration sans égale, ie salüay l'adorable Amestris, avec beaucoup de respect; car c'estoit effectivement la fille d'Artambare: & prenant la parole, Madame (luy dis-ie, pour luy faire connoistre qui s'estois) ie ne pensois pas trouuer vne si belle & si agreable compagnie dans la maison de mon Pere: & si i'eusse sçeu qu'une personne comme vous eust esté dans ce Cabinet; le respect que ie porte à toutes celles qui vous ressemblent (si toutefois il en est au monde) m'auroit bien empêché d'y entrer, & de troubler vostre repos. Seigneur, me répondit-elle, ce seroit plus tost à moy, à vous demander pardon, de ce que i'interromps peut-estre la douceur de la solitude, que vous venez sans doute chercher dans vn si aimable lieu: Mais Seigneur, c'est à mon Pere qui est dans ce Parterre, poursuivit-elle en commençant d'y aller, à vous faire des excuses de la liberté qu'il a pris de loger chez vous, apres vn accident assez fascheux qui l'y a forcé. Voyant alors qu'elle auoit dessein de me conduire vers Artambare, ie luy donnay la main: & ie remarquay aisément par cette premiere adresse qu'elle auoit eüe à me faire connoistre qui elle estoit; & par ie ne sçay quel air galant, spirituel, & modeste, qui paroissoit en ses actions, qu'elle auoit autant d'esprit que de beauté. Madame (luy dis-ie en la conduisant, & en respondant à ce qu'elle m'auoit dit) il est bien

est bien aduantageux, d'estre interrompu dans la solitude, par vne Personne comme vous : & ie pense qu'il n'y a point de gens raisonnables, qui non seulement ne quitassent pour vn si grand bien, la solitude avec ioye : mais mesme la Cour, avec toute sa magnificence & tous ses plaisirs. Je me suis bien preparée, me dit-elle en souriant, à trouver la flatterie dans Ecbatane; & peut-estre sçauray-ie bien m'en deffendre en ce lieu-là : Mais ie vous auoüe que ie crains vn peu d'en estre surprise en celuy-cy, où ie n'auois pas creü en estre attaquée. Et lors que vous estes arriué, dans le Cabinet où i'estois, ie disois à cette fille que vous voyez auprès de moy, qu'il seroit bien tost temps de songer à dire adieu, à l'innocence de nos Bois, & à la simplicité de nos Prouinces : mais à ce que ie voy, l'empire de la flaterie s'estend bien plus loing que ie ne pensois; puis qu'il n'y a pas mesme de seureté pour l'humilité & pour la modestie, à deux cens stades d'Ecbatane. Quand vous vous deffendrez, luy repliquay-ie, de toutes les loüanges, que l'on vous donnera sans doute à la Cour, il ne sera pas aisé que vous vous deffendiez de vostre propre connoissance : & que vous ignoriez que vous estes la plus belle personne du monde. Nous nous trouuâmes alors si près d'Artambare & d'Hermaniste sa femme, qu'au lieu de me respondre, elle leur dit qui i'estois : & m'obligea par son discours, l'estant desia par mon deuoir, à leur faire vn compliment. Ils me firent beaucoup d'excuses, de la liberté qu'ils auoient prise : & ie leur tesmoignay que
mon

mon Pere leur en seroit extrêmement obligé: & qu'en mon particulier, ie m'en estimois infiniment leur redevable. Ils respondirent à cette ciuilité par vne autre: & la conuersation fut assez long temps panchant vn peu trop vers la ceremonie: tant il est dangereux de tarder dans les Prouinces, apres mesme auoir esté à la Cour. En suite ils se mirent à louer la beauté des Jardins & des Fontaines: & Amestris tesmoigna trouuer ce lieu-là si beau: qu'elle osa bien dire, qu'elle croyoit qu'Ecbatane ne luy plairoit pas dauantage: quoy qu'elle en eust entendu raconter des miracles. Artambare me demanda apres des nouvelles de la Cour: & s'informa de cent choses qu'il ignoroit: parce qu'elles estoient arriuées depuis son départ: & i'eus le bonheur en cette premiere veüe, de trouuer beaucoup de disposition à m'aimer, & dans l'esprit d'Artambare, & dans celuy d'Hermaniste. Pour Amestris, ce fut bien assez, de ne pas remarquer qu'elle eust de l'auersion pour moy: & de demeurer dans vne incertitude de ses sentimens, qui ne me deffendoit pas absolument d'esperer de n'en estre pas hai. Comme elle a beaucoup de iugement, & qu'elle scauoit qu'il y a vne notable difference, de l'air de la Cour à celuy des Prouinces, elle parloit avec moderation, & ne se hazardoit pas legerement: s'estant resoluë de laisser agir sa beauté toute seule, dans les commencemens qu'elle feroit à Ecbatane, auant que de faire éclater les charmes de son esprit. Et veritablement c'est le seul secret infallible, dont se peuuent ser-

uir

uir les Prouinciales, en arriuant à la Cour, si elles veulent y aquerir quelque estime: car les manieres d'agir du grand monde, & celles de la campagne sont si differentes; que quelque adresse que puissent auoir ces Personnes nouvelles venuës; il est impossible qu'elles ne fassent quelques manquemens, si elles se commettent à parler beaucoup: & hors de battre froid en ces rencontres; & d'escouter long temps les autres, auant que de se vouloir faire escouter soy mesme; il est, dis-ie, absolument impossible, que ces personnes dont ie parle ne s'embarassent, & ne nuisent à leur gloire, plus elles trauaillent à l'establir. Amestris parut donc fort reseruée, en cette premiere cōuersation: elle ne pût pas toutefois me cacher les rares qualitez qui sont en elle: & durant vn iour & demy que ie retins Artambare à la Maison de mon Pere, ie vy briller Amestris de tant de lumieres, que i'en demeuray esbloüy. I'admirois la pureté de son accent; la beauté de ses expressions; & combien son eloquence estoit naturelle: i'admirois encore la solidité de son iugement; la galanterie de son esprit; la complaisance de son humeur; & les charmes de son entretien, quelque retenuë quelle y voulust apporter. Pendant le temps que cette agreable Compagnie fut en ce lieu là, ie taschay de la diuertir, le plus qu'il me fut possible: ie la menay à la Chasse, dans vn Parc qui est derriere les Jardins: ie la fis tousiours promener à l'ombre, aux heures mesme où le Soleil est le plus ardent: Enfin, soit par le chant des Oyseaux; par le bruit des Fontaines;

nes; par l'esnaill des Parterres; par les Peintures des Galeries, & par les Statuës; ou par ma conuersation, que ie vinsse à bout de mon dessein; toutes ces illustres Personnes m'assurèrent, qu'elles ne s'estoient point ennuyées. Apres donc, Seigneur, les auoir traitées avec le plus de magnificence qu'il me fut possible, il falut se refoudre à partir: ie dis à partir en general; car il ne fut pas en mon pouuoir de demeurer dauantage dans cette Maison: quoy que i'y fusse allé avec intention d'y tarder sept ou huit iours. Je dis à Artambare, que ie voulois estre son Guide: & que ie voulois aussi aller estre tesmoin de l'aparition de ce bel Astre à la Cour dis-ie en monstrant la belle Amestris. Elle rougit à ce discours; & y repartit sans affectation: & sans se piquer trop de bel esprit, elle ne laissa pas de tesmoigner, qu'elle en auoit infiniment. Leur Chariot estant racommodé, nous partismes: ie montay à cheual, & fus tousiours à la portiere où estoit Amestris: & tant que le chemin dura, ie continuay de faire, ce que i'auois fait de puis le premier instant que ie l'auois veü: c'est à dire, la regarder & l'admirer, avec tant de plaisir, & tant de satisfaction; que moy qui auois tousiours entendu dire que l'amour n'estoit iamais sans inquietude, ne soubçonny point d'en auoir. Je sentis bien que mes yeux, mon cœur, & toutes mes pensées estoient pour Amestris: Mais ie me trouuois si content, & si tranquile; que ie croyois n'auoir pour cette belle Personne, que de cette espece d'amour, que l'on a pour tous les beaux obiets. Je m'aperceuois
bien,

bien, que ie n'auois iamais eu tant d'attachement
 ny tant d'admiration pour nulle autre chose: Mais
 comme ie sçauois que ie n'auois auffi iamais rien
 veû de si beau, ie ne m'en estonnois pas: & ie iouïf-
 fois en repos du plaisir de la voir; de l'honneur d'e-
 stre auprès d'elle; & de la ioye de l'entendre par-
 ler. Nous fîmes donc de cette façon tout le che-
 min qu'il y auoit à faire, du lieu d'où nous partions
 iusques à Écbatane: & pendant cét interuale, i'in-
 struisois Amestris de tous les diuertissemens de la
 Cour: & elle s'informoit avec adresse, quelles
 estoient celles qui auoient l'empire de la beauté;
 qu'elles auoient la reputation d'auoir le plus d'es-
 prit; & par cent questions de cette sorte, qu'Ar-
 tambare, Hermaniste, ou Amestris me firent; elle
 connut la Cour, auant mesme que d'y estre. Mais
 enfin nous arriuasmes à Ecbatane: & nous fusmes
 descendre à l'ancien Palais d'Artambare, qui est
 vn des plus beaux qui s'y voye. Je m' imagine Sei-
 gneur, que vous vous souuenez bien, que cette fa-
 meuse Ville a sept Murailles, qui sont enfermées
 les vnes dans les autres: que les Creneaux pour
 les distinguer, sont tous de hauteur differente; &
 pour faire vn plus magnifique obiet, aux yeux de
 ceux qui y viennent, sont peints de differentes
 couleurs. Que ceux de la premiere le sont de blanc;
 ceux de la seconde de noir; ceux de la troisieme
 de rouge; ceux de la quatrieme de bleu; ceux de
 la cinquiesme d'orangé; & que ceux de la sixies-
 me sont argentez, & ceux de la derniere dorez.
 Or Seigneur, vous sçauiez que dans l'enceinte de
 cette

cette dernière Muraille, est le Palais des Rois de Médie, depuis que l'illustre Dejocé fit bastir ces superbes Murs : & que dans celles qui sont les plus proches, sont ceux des Personnes de la plus haute condition. Celuy d'Artambare est donc, entre la Muraille à Creneaux dorez, & celle qui les a d'argent : & le hazard qui se mesle de tout, fit que celuy de mon Pere touchoit celuy dont ie parle. Comme nous fusmes arriuez à la porte de celuy d'Artambare, nous y trouuâmes grand nombre de ses anciens Amis qui l'y attendoient : ce qui fut cause qu'il me fut plus aisé de donner la main à Amestris, pour la conduire à son Appartement : parce que de ce grand nombre de gens qui estoient là, il ne manqua pas d'y en auoir qui la donnerent à Hermaniste. Iusques là Seigneur, la ioye auoit esté dans mon ame : & l'Amour, ce dangereux Serpent, s'estoit si bien caché sous des fleurs, que ie n'auois point senti ses piqueures. Mais dès le premier moment que ie songeay, qu'il falloit quitter Amestris, & prendre congé d'elle ; l'Amour m'aparut tout d'un coup, le plus terrible, & le plus espouventable, qu'il se soit iamais monstré à personne. Je le vy tout armé de fleches & de traits ; ie luy vy plus d'un flambeau à la main ; & ie connus enfin parfaitement, que c'estoit le plus redoutable des Dieux. A peine eus-ie veû que tout le monde commençoit de s'en aller, que ie changeay de couleur : ie perdis la parole tout d'un coup : ie deuin serieux & triste : & regardant Amestris sans luy rien dire, ie luy dis sans doute beaucoup

coup de choses, si elle eust voulu les entendre. Mais enfin il falut partir, & ie partis : ce fut toutefois avec tant de peine, & avec tant d'amour ; que ie ne pense pas que iamais nulle passion, ait aproché de la mienne. Mon Pere me demanda le soir, quelle cause m'auoit fait reuenir si tost ? Mais comme ie voulois luy respondre, vn Escuyer d'Artambare, vint luy faire vn compliment de sa part, sur ce qu'il auoit pris sa Maison : & le remercia de la civilité que i'auois eue pour luy. Et certes il fut à propos pour moy, que la chose allast ainsi : car i'auois l'esprit si inquiet, & si preoccupé, que ie n'aurois pas trop bien respondu, à ce que mon Pere me demandoit. Je me retiray donc à ma chambre, bien different de ce que i'estois, lors que i'en estois sorti : l'image d'Amestris me suiuit par tout : & ie ne pouuois me lasser d'admirer sa beauté, son esprit, & son iugement. Je la comparois dans mon imagination, avec tout ce que la Cour auoit d'aimable en ce temps-là ; & ie ne trouuois rien qui ne luy cedast en toutes choses : ie m'estonnois de voir qu'une personne nourrie dans vne Prouince, & dans vne Prouince assez esloignée, n'eust rien qui la peust faire distinguer, d'avec les personnes de la Cour les mieux faites : ny en son action ; ny en son habit ; ny en son langage : & ie la considerois comme vn Miracle. Or en la considerant de cette sorte, ie l'admirois sans doute avec beaucoup de satisfaction : Mais ce qui m'estonnoit le plus, c'estoit de me sentir malgré moy, inquiet, & melancolique. Que veux-ie, disois-ie en moy

mesme, & d'où vient que la beauté d'Amestris ne produit pas en mon esprit, ce que tous les beaux objets ont accoustumé d'y produire? Car enfin c'est l'ordinaire que la veüe des belles choses, remplit l'imagination d'idées agreables: qui donnent encore du plaisir, lors mesme que l'on ne voit plus ce qui les a causées. D'où vient donc diuine Amestris, poursuiuois-ie, qu'en me souuenant de vous, i'ay de l'inquietude & du chagrin? au contraire n'ay-ie pas sujet d'estre content? ie vous ay veüe le premier; ie vous ay trouuée dans vne Maison, où i'ay pû vous rendre vne partie de ce qui vous est deü; & de la façon dont la chose s'est passée, la ciuilité veut presque absolument que vous me preferiez à toutes les connoissances que vous ferez à la Cour. J'auray du moins cét auantage d'auoir esté le premier à vous connoistre; à vous admirer; & à vous Je m'arrestois à ce mot là: ne sçachant si ie deuois dire, estimer, aimer, ou adorer, tant mes sentimens estoient confus: & tant ie les connoissois peu moy-mesme. Mais enfin me determinant tout d'un coup, apres auoir esté quelque temps sans parler; Non non mon cœur, m'escriay-ie, en reprenant la parole, ne balançons plus: aduoions que nous estimons; que nous aimons; & que nous adorons Amestris: & s'il ya encore quelques termes plus propres à exprimer vne violente passion, seruons nous en cette rencontre: & publions que nous auons esté heureux, d'estre la premiere conqueste, d'une beauté si extraordinaire. D'où vient donc ma melancolie? (disois-ie

en

en moy-mesme, & me taisant comme si i'en eusse bien voulu examiner la cause) mais hélas Seigneur, i'estois encore bien ignorant en amour; & ie ne sçauois pas sans doute, que la nature de cette passion, porte l'inquietude avec elle. Que les biens que l'on n'a pas, affigent: que ceux que l'on possède, ostent le repos: & que ceux que l'on a perdus, desesperent. I'ignorois que la douleur & le chagrin, sont inseparables de l'amour; que l'on ne fait point de conquestes sans peine: que l'on ne les conserue pas sans travail; & que l'on ne les sçauoit perdre, sans perdre la raison. Ie ne fus pas toutefois longtemps dans cette ignorance: & ie fis vne espreuue si rude de cette dangereuse manie; que i'ose dire, qu'il n'y a personne au monde, qui soit deuenu si vniuersellement sçauant en tous ses caprices. Apres auoir donc bien examiné ce que ie sentoie; ie conclus que i'estois sans doute amoureux: & que l'inquietude que i'auois, venoit aparemment de cette crainte, qui naist toujours avec l'amour; & qui fait que l'on aprehende de n'estre pas aimé de ce que l'on aime. En effet, quand ie venois à penser, que peut-estre mes seruices ne seroient pas reçeus fauorablement: ce mot de peut-estre me sembloit si funeste; & cette incertitude si cruelle; que i'en deuenois presque furieux: & si i'eusse osé suiure la folie qui me possedoit; i'eusse volontiers accusé Amestris de ce qu'elle ne songeoit pas desia, à recompenser vne amour naissante, qu'elle ne sçauoit pas encore, & que i'ignorois moy mesme, quelques momens aupara-

uant. Je vous demande pardon, Seigneur, si ie vous raconte si particulierement, les premiers transports de ma passion: mais ie pense qu'il est à propos que vous les sçachiez, afin que vous ne vous estonniez point, de voir avec quelle violence i'en ay esté tourmenté, dans la fuite de ma vie. Apres auoir donc passé la nuit avec beaucoup d'agitation, ie me leuay assez matin: & ie voulus me rendre chez Artambare avec mon Pere, afin de l'accompagner quand il iroit chez le Roy: me semblant que c'estoit en quelque façon rendre seruice à Amestris, que d'en rendre à vne personne, qui luy estoit si proche & si chere. En effet, Artambare apres auoir salüé mon Pere, me remercia de cette derniere ciuilité, comme d'une chose qui l'obligeoit beaucoup: car il n'ignoroit pas que ie n'estois pas mal avec Astiage. Nous fumes donc chez le Roy: où il me fut impossible de ne parler pas d'Amestris, à autant de gens que i'y rencontray. J'annonçay à tous ceux que ie sçauois qui auoient desia de l'amour, que leur constance alloit estre mise à vne dangereuse espreuue: & à tous ceux qui n'en auoient pas, qu'ils ne vissent point Amestris, s'ils vouloient conseruer leur liberté. Enfin ie puis dire, que i'en parlay tant, que i'en parlay trop; comme vous sçaurez par la suite de mon discours. Il y auoit pourtant des momens, où ie me demandois à moy mesme, quel dessein i'auois, en voulant gagner tant de cœurs à Amestris? & où vn secret sentiment de ialousie me faisoit taire au milieu de mon discours. Le mesme iour ayant voulu aller
chez

chez Hermaniste, j'appris qu'on ne la voyoit pas : parce qu'elle s'estoit trouuée vn peu mal la dernière nuit. Je fus donc faire quelques visites chez d'autres Dames : non pas pour me diuertir ; car il n'y auoit desia plus de diuertissement pour moy, qu'au pres d'Amestris : mais avec intention de parler d'elle, sans crainte de me faire des Riuaux. Je fus donc chez les plus belles Personnes de toute la Cour, & de toute la Ville : & quoy que ce ne soit pas estre fort iudicieux, que de louer extraordinairement la beauté d'une autre, en parlant à vne belle ; ie le fis pourtant avec tant d'exageration, que ie suis assure, que ie m'en fis presque hair, de toute celles que ie vy ce iour là : & que de la façon dont i'en vsay, il n'y eut plus qu'Amestris qui ne sceust pas que j'estois amoureux d'elle. Je donnay de la ialousie à quelques vnes ; de l'enuie à d'autres ; & du moins de la curiosité aux plus sages. Le lendemain Hermaniste s'estant mieux portée, toute la Cour fut chez elle ; & ie my rendis des premiers. Amestris s'estoit parée ce iour là : de sorte qu'elle me sembla encore si admirablement belle, que ie m'estimay cent fois en ce moment, le plus heureux homme du monde, d'auoir l'honneur d'estre son Esclau. Elle me reçeut avec beaucoup de ciuilité : & me pria fort obligeamment, de vouloir prendre le soing de luy nommer les personnes qui viendroient chez elle : & de l'empescher de faire quelque faute considerable, l'aduertissant de leur condition. Je vous laisse à penser, Seigneur, si ie reçeus ce commandement

422 LE GRAND CYRVS,
avec satisfaction & avec respect: & si ie mesloignay d'eile de tout le iour. Ie vous auouë que ie le passay avec des sentimens bien differens: & que la ioye & l'inquietude furent tousiours si bien meslées dans mon ame; que ie puis dire, que ie ne sentis point de plaisir sans douleur, ny de douleur sans plaisir. Il est certain, comme ie l'ay desia dit, que toute la Cour fut chez Hermaniste: & plus certain encore, que la beauté d'Amestris charma & surprit toute la Cour. Il n'entra pas vn homme, en qui l'on ne vist de l'estonnement: ny pas vne femme, ie dis mesme des plus belles, qui n'eust de la confusion, de se voir surmontée par vne personne de Prouince. De vous dire Seigneur, quelle estoit la ioye que ie receuois, de la gloire d'Amestris, il ne me seroit pas aisé: & de vous dire aussi l'inquietude où ie me trouuay, par la pensée que i'aurois autant de Riuaux, qu'il y auroit d'hommes qui la verroient, ce ne me seroit pas non plus vne chose facile à faire. Ce qu'il y eut de plus admirable, en ce premier iour de sa gloire, ce fut qu'elle ne fit pas vne faute, en toute cette grande & longue conuersation: & qu'elle reçeut toutes les louanges que tout le monde luy donna, avec tant de modestie; que mesme les plus belles de nos Dames furent contraintes de l'aimer malgre leur defaite: & d'aduouier qu'elle meritoit l'estime vniuerselle de toute la Cour. Apres que tout le monde fut party, à la referue de cinq ou six personnes, du nombre desquelles ie fus; ie voulus la louer comme les autres: Mais elle me dit, que si elle
n'auoit

n'auoit point fait de fautes en cette rencontre, elle m'en auoit l'obligation: & que de cette sorte, si elle auoit merité quelques loüanges des autres, elle n'en deuoit point recevoir de moy, ny n'en deuoit pas pretendre. Je voulus luy respondre, & l'assurer, qu'elle auoit suiet de pretendre plus loing qu'à mes loüanges: mais elle m'en empescha: & commença de me parler, de tout ce qu'elle auoit veü. Elle loüa extrêmement la beauté de toutes celles qui en auoient, & qui l'auoient visitée: & me demanda en suite, plus particulièrement des nouvelles de tous ceux qu'elle auoit veus: tantost en loüant l'esprit de quelques vns: & tantost la bonne mine de quelques autres. Je vous auouë Seigneur, que ie me trouuay alors fort embarrassé: car i'auois remarqué que tout le monde l'auoit trouuée si belle; que ie craignois vn peu en satisfaisant sa curiosité, de dire trop de bien de quelqu'un qui fust mon Riual: & i'appreunday mesme aussi, que cette curiosité qu'elle auoit pour quelques vns, ne fust vn effet de quelque legere disposition qu'elle eust à ne les hair pas. Je parlay donc avec le plus de moderation que ie pus: & contre ma coustume, ie loüay mes plus chers Amis, avec vn peu moins de chaleur: de peur d'aider à me détruire moy mesme. Cependant le soir estant venu, il falut se retirer: en m'en retournant ie passay chez le Roy, où l'on ne parloit que de la beauté d'Amestris: mais en des termes si aduantageux, qu'il fit dessein de n'attendre pas qu'Hermaniste le vinst voir, comme Artambare l'auoit assuré qu'elle fe-

424 LE GRAND CYRVS,
roit; & d'y aller le iour fuiuant: quoy que comme
vous ſçauetz, ſon âge deuft raifonnablement le dif-
penſer d'auoir de la curioſité pour les belles Per-
ſonnes. En effet, ce Prince y fut le lendemain: &
aduouïa comme les autres, qu'Ameftris eſtoit vn
miracle, Je ne vous diray point combien cette
Beauté ſe fit d'Efclaves: combien d'Amants rom-
pirent leurs chaines, pour porter les ſiennes: &
quelle eſtrange reuolution elle apporta, à toute la
galanterie d'Ecbatane. Mais ie vous diray ſeule-
ment qu'il n'y auoit pas vn homme en toute la
Cour, qui ne l'eufſt veü; qui ne l'eufſt aimée; ou
qui du moins n'eufſt eu de l'admiration pour elle;
excepté vn de mes Amis nommé Arbate, frere de
Megabiſe qui eſt icy; & qui comme vous ſçauetz,
eſt vn peu allié à la Maifon Royale. Cét homme
auoit certainement beaucoup d'eſprit; & teſmoi-
gnoit auoir beaucoup d'affection pour moy: auffi
en auois-ie vne pour luy, ſi tendre & ſi fidelle;
qu'il n'eſt rien que ie n'eufſe fait, pour luy pouuoir
teſmoigner que ie le preferois à tous mes autres
Amis. Arbate aimoit aſſez la ſolitude, & n'ai-
moit guere la conuerſation des Dames: ſi bien
que quoy qu'on luy eufſt pû dire; & quoy que la
bien-ſeance de ſa condition, l'obligeaſt à cette viſi-
te; il s'eſtoit contenté de voir Artambare, & n'a-
uoit point veü Hermaniſte, ny par conſequent
Ameftris. Cependant ie voyois cette belle Per-
ſonne, avec vne affiduité eſtrange: & quoy que
ie euſſe aſſurément plus d'occasions de luy parler
que nul autre, parce qu'il s'eſtoit lié vne aſſez e-
ftroi-

estroite amitié entre Artambare & mon Pere; & que de plus, ce premier eust de l'affection pour moy; Amestris auoit vn pouuoir si absolu sur mon esprit, & i'auois tant de respect pour elle; que ie n'osois luy descourir ce que i'auois dans le cœur. De sorte que ie luy cachois ma passion, presque avec autant de soing, que les autres en apportoient à luy montrer la leur; tant i'auois de crainte de la fascher. Je voyois donc entre plusieurs autres, que Megabise en estoit deuenu amoureux: cette connoissance m'affligeoit sans doute: & comme ie ne cachois rien à Arbate, de tout ce que i'auois dans l'ame; ie me pleignis à luy de ce que Megabise son frere deuenoit mon Riual: & ie luy demanday conseil de ce que i'auois à faire. Il est certain, qu'il me le donna alors tres fidelle: d'abord il me dit, que s'il estoit possible de me guerir d'une si dangereuse maladie, il me le conseilloit fort: que si cela n'estoit pas, il feroit tout ce qu'il pourroit, pour tascher d'en guerir son frere: Mais que du moins il trouuoit à propos, que comme i'auois esté le premier Amant d'Amestris à la Cour, ie fusse aussi le premier, à luy descourir ma passion. Je le remerciay d'un conseil si genereux & si fidelle: & ie le pressay si extraordinairement de vouloir voir Amestris; qu'enfin il me promit d'y venir, pourueu que i'eusse preparé cette belle Personne, à la conuersation d'un Solitaire. Je fus donc chez Amestris, que pour ma bonne fortune, ie rencontray presque seule: si bien qu'il me fut aisé de trouuer occasion de luy parler, sans estre entendu que d'elle. Madame,

luy dis-ie apres quelques discours indifferens, vous me trouerez sans doute bien hardy, de n'estre pas satisfait, de l'honneur que ie reçois, d'estre souffert aupres de vous; & de vouloir encore obtenir la permission, de vous amener vn de mes Amis; qui souhaite passionnément de receuoir ce mesme honneur, quoy que ce ne soit guere sa coustume de visiter les Dames. Je luy en suis d'autant plus obligée, me respondit elle: & puis que vous le iugez digne d'estre de vos Amis; ie suis persuadée, qu'il me sera aduantageux, qu'il puisse deuenir des miens. Mais, Madame, luy dis-ie en changeant de couleur, ie voudrois bien vous demander grace pour luy: & vous obliger s'il estoit possible, d'agir de telle sorte avec mon Amy, qu'il n'eust que de l'estime pour vous, & qu'il vous admirast sans vous aimer. J'ay creû (me dit-elle en sous-riant, & en rougissant tout ensemble) que vous desiriez de moy, vne chose bien difficile: mais à ce que ie voy, puis que vous ne me deffendez que les choses impossibles; il me sera bien aisé de vous satisfaire. Ha Madame, luy dis-ie, que vous croyez peu ce que vous dites, s'il est vray que vous vous connoissiez comme ie vous connois! Aglatidas (me respondit-elle, avec vn sous-ris encore plus malicieux) sçachez que ie ne pretens nullement, que vous qui estes des Amis d'Artambare mon Pere, viuiez avec moy comme y viuent les autres qui ne le sont pas: & desquels ie souffre les flatteries, par complaisance & par coustume. Mais pour vous, ie n'en vserois pas ainsi: & si vous con-

tinuyez

tinuyez de me parler de cette sorte; vous me forcerez d'agir d'une manière, qui ne vous plairoit peut-estre pas. Quoy, Madame, luy dis-je, vous souffrirez que tout le monde vous loüe; & vous ne pourrez souffrir qu'Aglatidas vous die, que tout le monde vous aime? du moins s'il iuge des sentimens d'autrui par les siens. L'aduoüe (me dit-elle en riant, & cherchant vne voye de tourner la chose en raillerie, & de ne se fascher pas) que voilà me parler de vostre affection, d'une façon qui n'est pas commune: puis qu'en ne me parlant pas plus de la vostre, que de celle de toute la Cour; ie n'ay pas lieu de vous en punir en particulier. Mais enfin, dit-elle en changeant de discours, amenez moy vostre Amy; & du reste, laissez en le soing à mon peu de merite, sans rien craindre pour sa liberté. Je souhaite, Madame, luy repliquay-je, qu'il soit plus heureux qu'un de ses plus chers Amis: Vous estes si peu sage, me repliqua-t'elle, que l'on trouue en ce que vous dites, plus de sujet de vous pleindre que de vous quereller: c'est pourquoy Aglatidas, i'ay quelque indulgence pour vous. En disant cela elle se leua; & fut s'appuyer contre vn Balcon, qui donnoit sur vn Jardin de son Palais. Elle appella alors deux de ses Filles auprès d'elle: & ie iugeay facilement qu'elle vouloit rompre ce discours. Je fus donc ioindre Hermaniste sa Mere, avec laquelle i'estois aussi bien qu'avec Artambare: & apres que la conuersation eut duré encore quelque temps, ie sortis, & m'en allay retrouver Arbate, à qui i'ay pris la permission

fion

sion que j'auois obtenuë d'Amestris. Je luy racontay tout ce que ie luy auois dit, & tout ce qu'elle m'auoit respondu: & comme j'exagerois vn peu l'endroit où ie l'auois priëe despargner la liberté d'Arbate; aduoüez la verité, me dit-il en riant, vous n'estes pas seulement ialoux de Megabise & de plusieurs autres, qui voyent tous les iours Amestris: mais vous l'estes desia d'Arbate, qui ne l'a point encore veü; qui ne la vouloit point voir; & qui ne la verra mesme iamais si vous souhaittez. Arbate me dit cela, avec vn sous-ri malicieux, qui me fit quelque confusion de ma foiblesse: car il est certain, que ie n'eus pas plustost demandé à Amestris, la permission de mener Arbate chez elle, que ie m'en repentis: & que j'eusse bien voulu, que la chose eust esté encore à faire, pour ne la faire point du tout. Mais enfin, ie creus que ce seroit paroistre trop bizarre à mon Amy, que d'en vser de cette sorte: & qu'apres ce que j'auois dit à Amestris, elle mesme trouueroit estrange, que ie ne l'y menasse pas. Ioint que venant à considerer, que Megabise estoit frere d'Arbate, & Amant d'Amestris, il me sembla que j'estois en quelque sureté: & ce qui m'auoit beaucoup fesché auparauant, ne m'inquieta plus tant apres: m'imaginant qu'Arbate ne se refoudroit iamais, de deuenir Riual de son Frere, & de son Amy tout ensemble. J'auois donc esté quelque temps sans parler, apres la proposition qu'il m'auoit faite, de ne voir point Amestris si ie le voulois; lors que reprenant la parole tout d'vn coup, non, luy dis-

ie,

ie, Arbate, ie ne veux, pas priver Amestris, du plaisir de connoistre vn aussi honneste homme que vous ; & il n'est pas iuste non plus, qu'Arbate qui connoist si admirablement le prix de toutes les belles choses ; ne connoisse pas Amestris. Mais si elle m'enchaîne, me dit-il en riant, que deuiendra nostre amitié ? Si vous rompez les fers pour l'amour de moy, luy respondis-ie, elle en deuiendra beaucoup plus forte. Mais si ie ne le pouuois pas faire, me repliqua-t'il, ferois-ie coupable ? Ie ne sçay, luy repliquay-ie, mais ie sçay bien que ie ne sçauois conceuoir, que l'on puisse aimer vn Riual. Ne m'exposez donc pas, reprit-il, à perdre vostre amitié : & si Amestris est si dangereuse & si redoutable, laissez moy dans ma solitude, iouir du repos de la liberté. Car ie ne sçay, me dit-il, si i'auois le malheur de la perdre, si ie ne vous haïrois point autant de me l'auoir cause, que vous me haïriez d'estre deuenu vostre Riual. Ce n'est pas, adiousta-t'il, que ie sente nulle disposition en moy, qui me face craindre cét accident : au contraire, ie voy tant de foiblesse dans l'esprit des gens les plus raisonnables, dès qu'ils sont possédez de cette passion ; que ie pense auoir trouué par ce moyen, vn puissant contrepoison, pour me garantir d'un venin si dangereux. Ne craignez donc rien mon cher Aglatidas, me dit-il, & croyez que si ie pers ma liberté, ce ne sera pas sans la deffendre. Lors que vous auez esté pris, poursuivit-il, l'on peut dire que l'Amour vous a trompé : Vous pensiez estre dans la solitude, lors que

vous

vous rencontrastes Amestris: vostre ame ne s'estoit pas preparée, à vne si rude attaque: vos yeux en furent esbloüis: vostre raison en fut troublée: & vostre cœur en fut surpris. Ce ne fut donc pas vne grande merueille, si elle fit vn Esclave d'vn homme qui ne se deffendit pas, & qui n'auoit point d'armes pour se deffendre. Mais pour moy, il n'en est pas ainsi: tout le monde m'a dit, & vous me l'avez dit comme tout le monde, & me l'avez dit plus de cent fois: qu'Amestris est la plus belle chose de la Terre: & dès là ie m'en suis formé vne idée si parfaite; que ie suis absolument persuadé, qu'elle ne me surprendra point: & que peut-estre mesme suiuant la coustume, la trouueray-ie vn peu moins belle, que l'image que ie m'en suis faite sur vostre raport. De plus, i'y vay avec intention de luy resister, & de luy disputer mon cœur, autant qu'il me sera possible: & sçachant que mon Frere l'aime & que vous l'aimez; à moins que ie perde tout d'vn coup l'usage de la raison, ie ne suis pas en danger de porter des fers. Je le souhaite, luy dis-ie, mais ie ne laisse pas de craindre le contraire. Arbate ne pouuant s'empescher de rire de ma foiblesse; vous estes si peu sage, me dit-il, que la crainte que i'ay de deuenir aussi fou que vous, vous doit mettre l'esprit en repos: neantmoins ie vous le dis encore pendant qu'il en est temps, si vous voulez ie ne la verray point: si ce n'est que le hazard me la face rencontrer. Je vous aduoüe Seigneur, que ie fus tenté cent & cent fois de le prendre au mot, mais ie
n'en

n'en eus pas la force: & ie trouuois moy mesme tant de folie en mon procedé, que i'en eus de la confusion. Je dis donc à Arbate, que ie ne changerois point d'avis: & qu'enfin le lendemain aussi tost apres disner ie l'irois prendre, & que nous irions chez Amestris. Arbate, comme ie vous l'ay dépeint, estoit vn peu solitaire: mais il n'estoit pourtant pas de ces melancoliques chagrins, de qui la conuersation est pesante & incommode: au contraire, il auoit l'esprit agreable: & mesme assez enioüé pour vn serieux, parmi les personnes avec lesquelles il se plaisoit. Et ce qui faisoit sa retraite, n'estoit pas tant qu'il fust de temperament melancolique; que c'estoit qu'il auoit vn esprit difficile & delicat, qui se rebutoit aisément: & qui ne pouuoit souffrir qu'avec beaucoup de difficulté, le moindre deffaut en ses Amis. Il cherchoit la perfection en toutes choses, & fuyoit tout ce qui estoit defectueux: si bien que comme il n'est pas aisé de trouuer grand nombre de personnes parfaites, il en aimoit peu, & en voyoit encore moins. Pour moy, il m'auoit fait grace: & son inclination le forçant sans doute à m'aimer, vne regle si generale pour luy, auoit eu de l'exception en ma faueur: & ie le voyois plus souuent, qu'aucun autre ne le voyoit. Le lendemain nous fumes donc chez Amestris, où nous trouuames Megabise: qui paroissoit estre le plus assidu de mes Riuaux, & le plus redoutable aussi: estant certain que c'estoit le plus honneste homme, & le mieux fait de toute la Cour. Vous en pouuez iuger, Seigneur, puis que
vous

vous le connoissez, & qu'il est presentement à Sinope : il est pourtant vray, qu'il estoit encore beaucoup plus aimable en ce temps-là, qu'il n'est en celuy-cy : parce que la melancolie l'a changé aussi bien que moy. D'abord que nous entraimes, ie presentay Arbate à Hermaniste, & en suite à Amestris : elles le reçurent l'une & l'autre, avec beaucoup de ciuilité : & me tesmoignerent en effet, veû la façon dont elles le traiterent, qu'elles faisoient quelque estime de ce que i'estimois. Car outre le respect qu'elles deuoient, & qu'elles rendirent à sa condition & à son merite; elles firent les choses d'un certain air obligeant, qui me disoit sans me le dire, que les faueurs que receuoit Arbate, estoient faites en partie, pour l'amour d'Aglatidas. Et à parler veritablement, les premieres carresses qu'il reçeut, ne pouuant estre attribuées à ce merite dont i'ay parlé, dans vne si nouvelle connoissance; bien loin de me causer de l'inquietude, me donnerent de la ioye. Ce n'est pas qu'il ne me vinst quelque legere crainte, que cette ciuilité n'engageast Arbate plus que ie ne voulois : mais enfin elle se dissipa bien-tost. La conuersation fut sans doute fort agreable ce iour-là : car comme Megabise auoit esté surpris, de voir son Frere chez des Dames; il ne pût s'empescher de luy en faire la guerre : & de vouloir persuader à Amestris, que c'estoit vn des plus grands miracles de sa beauté. Ne pensez pourtant pas Madame, luy dit-il, que mon Frere vienne icy, avec intention de chercher en vous, toutes les belles choses

ses que tout le monde y admire : au contraire, Madame, j'oserois presque assurer, qu'il seroit rauy, de trouuer s'il estoit possible, quelque legere imperfection en vostre beauté; quelque petit defaut en vostre langage; quelque obscurité en vostre esprit; & quelque rudesse en vostre humeur. Il seroit peut-estre auantageux à Megabise, & à beaucoup d'autres, reprit Arbate, que la belle Amestris eust eu quelque defaut, pour ne pouuoir pas iuger des leurs : mais pour moy qui ne cherche les deffaux, que parce que ie cherche la perfection, ie suis rauy de la rencontrer, en vne seule Personne : & de me voir desabusé de l'erreur où i'estois, de croire qu'il n'y auoit rien de parfait au monde. Vous estes bien flateur pour vn solitaire, interrompit Amestris : Je suis bien sincere, Madame, reprit-il, & c'est pour cette raison que ie vous ay dit si franchement, ce que ie deuois peut-estre me contenter de penser. Apres cela, Hermaniste changea la conuersation : & les nouvelles du monde, & les diuertissemens de la Cour, furent ce qui seruit d'entretien, durant toute l'apres-dinée. Pour moy ie parlay peu tout ce iour-là : & i'estois si occupé, à regarder Amestris; à obseruer Megabise, Arbate, & Otane; que ie ne le fus iamais plus. Je voyois Megabise deuenir tous les iours plus amoureux : & cent autres paroistre aussi tous les iours, plus assidus & plus passionnez. Arbate selon mon sens, se plaisoit trop en cette premiere conuersation, pour vn homme qui aimoit tant la solitude : & Amestris auoit vne ciuilité si esgallé; &

vne modestie qui cachoit si bien ses sentimens; que ie ne les pouuois descouuir. Enfin ie fus fort inquiet tout ce iour-là: & iusques au point, qu'Amestris s'en aperçeut & m'en fit la guerre avec beaucoup d'adresse: me reprochant agreablement, que si elle ne m'eust connu que de reputation non plus que mon Amy; elle eust pris Aglatidas pour Arbate, & Arbate pour Aglatidas. Cependant ie me creus fort heureux de ce qu'Amestris s'estoit aperçeuë de ma mauuaise humeur: & Arbate demeura tres-satisfait, de ce que la solitude en laquelle il auoit accoustumé de viure, ne l'auoit pas fait paroistre plus melancolique qu'un autre. Le soir estant venu, chacun se retira chez soy: ie menay pourant Arbate chez mon Pere: & voulant l'entretenir, ie le conduisis sur vne Terrasse, d'où l'on voit l'Oronte, qui comme vous sçauuez passe à Ecbatane. Comme nous y fusmes, nous fismes deux tours entiers sans parler: Arbate n'osant peut-estre me dire ce qu'il pensoit d'Amestris: & moy n'osant aussi luy demander, quel iugement il en faisoit. Mais admirez, Seigneur, la bizarrerie de l'amour! ie vous proteste que ie craignois alors esgalement, qu'Arbate louïast trop Amestris, ou ne la louïast pas assez. Je craignois qu'il ne desaprouuast mon choix; ou qu'il ne choisist luy mesme ce que i'auois choisi. Et dans cette inquietude, ayant esté, comme ie l'ay desia dit, deux fois tout le long de la Terrasse, sans parler ny l'un ny l'autre; enfin rompant vn silence si plein de trouble; & bien Arbate, luy dis-ie, avec vn sous-ri vn peu

for-

forcé; vous estes vous bien deffendu? & la belle Amestris ne m'a-t'elle point fait vn Rival, du plus cher Amy que i'aye? Vous estes si soubçonneux, me respondit Arbate, que pour vous defacoustumer d'une si mauvaïse habitude, ie veux ne satisfaire pas vostre curiosité: & vous dire seulement, qu'Amestris est sans doute digne de l'admiration de toute la Terre. Mais si vous l'admirez, luy dis-ie, vous l'aimez: ce n'est pas vne necessité absoluë, me respondit-il, ny vne consequence necessaire. Toutefois ie ne veux point vous esclaircir davantage là dessus: car ie veux guerir vostre esprit: l'acoustumer insensiblement, à ne se former pas des Monstres pour les combattre. Ha mon cher Arbate! luy dis-ie-en l'interrompant, ne me laissez point dans cette incertitude: & dites moy de grace quels sont vos veritables sentimens pour Amestris. Que voulez-vous que ie vous die? me respondit-il, si ie la louë, vous direz que i'en suis amoureux: & si ie la blasme, vous croirez que ie vous veux tromper, ou que i'ay perdu la raison. Il n'en faut pas davantage, luy dis-ie, pour me faire connoistre que vous l'estimez: mais ie voudrois sçauoir si vostre cœur n'en est point esmeu: & si vous ne l'aimez point assez, pour m'en haïr quelque iour. Je ne sçay pas l'aduenir, me respondit-il, mais ie sçay bien que presentement, ie vous suis infiniment obligé de m'auoir donné la connoissance, d'une personne si aimable & si illustre. Je vous aduoüe, Seigneur, que voyant avec quelle liberté d'esprit Arbate me parloit; ie creus que

toutes les responses malicieuses qu'il me fit : n'estoient qu'un ieu pour se diuertir, & pour se moquer de ma foiblesse. Si bien qu'en ayant honte moy mesme, ie cessay de le tourmenter, & nous fumes souper en repos. En effet, i'ay bien sçeu depuis, qu'Arbate quoy que puissamment touché de la beauté d'Amestris, ne croyoit pas encore se trouver forcé de s'engager à l'aimer : & que comme il auoit de la vertu, il resista sans doute autant qu'il pût; & fit tous ses efforts, pour ne deuenir pas Riual, de son Frere & de son Amy : Et d'un Amy encore, qui l'auoit choisi pour Confident de sa passion: & sans lequel il n'eust iamais vû Amestris. Il est donc à croire, que ce qu'il en a dit depuis à vn de ses Amis & des miens, est veritable: & qu'il fit routes choses possibles pour n'aimer pas Amestris. Mais, Seigneur, que tous ses efforts furent inutiles! & que l'amour fit vn estrange changement en luy! Jusques là il m'auoit toujours paru le plus sincere, & le plus fidele de tous les hommes que i'auois connus : & il deuint en vn moment le plus fourbe de toute la Terre. Il fut donc quelques iours sans me parler non plus d'Amestris, que s'il ne l'eust iamais veü: & il guerit si bien mon esprit de tout soubçon par cet artifice, que ie luy en parlay le premier: & le priay mesme de la vouloir visiter quelquefois. Il s'en deffendit avec opiniastreté: & en effet, il fut plusieurs iours sans la vouloir voir chez elle. Mais pour mon malheur, ie sçeu depuis qu'il l'auoit veü trois fois au Temple: deux fois à la promenade dans les Iardins du Roy:

&

& vne encore aux bords de l'Oronte, où elle alloit assez souvent. Voyant donc combien Arbate me paroiffoit effoigné d'auoir aucun deffein pour Amestris; ie continuois à luy parler de ma passion, & à luy demander conseil: & comme ie luy disois que ie n'auois pû profiter entierement de celuy qu'il m'auoit donné, de descourir mon amour le plus tost que ie pourrois, à celle qui l'auoit fait naistre, parce qu'elle en évitoit les occasions: Lors que ie vous conseillay, me respondit le malicieux Arbate, de vous haster de parler de vostre passion à Amestris, ie ne la connoiffois pas encore: Mais Dieux, Aglatidas, s'escrîat'il, que i'ay bien changé de sentimens en la voyant! & que cette extrême modestie, que i'ay remarquée sur son visage, m'a bien fait connoistre, qu'il ne faut pas vous exposer legerement, à luy descourir vostre deffein! Croyez moy, reprit cét infidelle Amy, ne songez point à parler d'amour à Amestris, que vous ne luy ayez rendu cent & cent seruices: & que vous ne l'ayez mise en estat de ne pouuoir vous maltraiter sans ingratitude. Ce chemin est bien long, luy dis-ie: ouy, me respondit-il, mais il est bien assuré, & l'autre est bien dangereux. Car enfin, poursuiuit-il, si elle se fasche, lors que vous luy descourirez vostre passion; qu'elle vous deffende de la voir; qu'elle vous fuye, & qu'elle vous haïsse; que ferez vous? Je mourray sans doute, luy repliquay-ie: Mais aussi, poursuiuis-ie, si elle ne sçait point que ie l'aime; si ie ne le luy dis iamais; & que mes Riuaux plus heureux & plus hardis que moy,

luy parlent de leur amour, voulez vous qu'elle de-
 uine la mienne, & qu'elle me recompense d'une
 chose qu'elle ignorera? Je veux, me repondit-il,
 qu'elle la sçache; mais ie veux que ce soit d'une
 façon, qui ne luy puisse déplaire: & que son cœur
 soit desia vn peu engagé, quand vous luy direz ou-
 uertement, qu'elle possède le vostre. Mais qui l'en-
 gagera, luy repliquay-ie, cét illustre cœur d'A-
 mestris? vos soings; vos seruices; vostre respect;
 & vostre silence, me respondit-il; au lieu que les
 autres se feront haïr par leurs importunités. Et
 puis, adiousta-t'il encore, croyez Aglatidas, que
 bien que ie n'aye connu l'amour, que par le raport
 d'autrui; comme i'ay examiné cette passion en elle
 mesme; connoissant sa cause, ie puis dire que i'en
 connois les effets. Soyez donc assuré, que puis que
 vous aimez, Amestris le sçait: l'amour est vn feu
 qui brille aussi bien qu'il brusle, en tous les lieux
 où il se rencontre: & personne ne le fait naistre
 sans s'en apercevoir. Ainsi Aglatidas, mettez vous
 l'esprit en repos de ce costé là, & songez seule-
 ment à trouuer les voyes de seruir la Personne
 que vous adorez: & de luy faire adroitement de-
 uiner vostre amour sans la luy dire. Tant y a, Sei-
 gneur, que l'artificieux Arbate sçeut si bien manier
 mon esprit, qu'il me fit resoudre, à ne descourir
 point ma passion, plus ouuertement que i'auois
 fait. Car encore que toute la Cour me soubçon-
 nast d'estre amoureux, ie ne l'auois adouüé qu'à
 Arbate: & tant d'autres le paroïssient estre au-
 tant que moy; que cela ne m'empeschoit pas de
 pou-

pouvoir demeurer dans les termes que mon infidelle Amy me prescriuoit. Je luy promis donc, de me conduire par ses ordres : & luy me promit aussi, de faire tout ce qu'il pourroit pour m'oster le plus dangereux de mes Riuaux : ne iugeant pas, adioustoit il finement, que ce dessein fust aduantageux à Megabise son Frere. En effet, il s'aquita admirablement de cette promesse : Mais hélas ! ce fut pour son interest & non pas pour le mien, comme vous sçaurez apres. Or Seigneur, la veritable raison qui l'empeschoit de retourner si tost chez Amestris, n'estoit pas seulement pour me cacher l'amour qu'il auoit pour elle ; mais encore afin que les conseils qu'il pretendoit donner à Megabise, ne luy fussent point suspects. Il fut donc vn matin à sa chambre, où il le trouua seul : d'abord il luy parla de cent choses indifferentes : & faisant semblant de le vouloir quitter, il luy demanda où il passeroit le iour ? Megabise qui ne voyoit pas l'artifice de son Frere, luy respondit ingenûment, que ce seroit chez Hermaniste : Vous deuiez plustost dire chez Amestris (respondit Arbate en sous-riant, & en se r'aprouchant de luy) car quelque vertu qu'ait Hermaniste, si Amestris estoit sans beauté, vos visites ne seroient pas si frequentes chez Artambare. Il est vray, respondit Megabise : Mais que fais-ie, que toute la Cour ne fasse aussi bien que moy ? Aglatidas mesme qui est vostre Amy particulier, n'est-il pas aussi assidu aupres d'Amestris que ie le suis ? Ouy, repliqua le malicieux Arbate ; & pleust au Ciel que la chose ne fust

pas ainsi : car aimant son repos comme ie fais , ie voudrois qu'il ne s'amufast pas à vn deffein qui ne peut estre fort aduantageux , à ceux qui s'y opiniastreront. Je sçay bien, repliqua Megabise, que l'amour est vne passion inquiette, qui ne donne pas mesme de plaisirs tranquiles : mais apres tout , si Arbate la connoissoit par experience, il pleindroit peut-estre moins qu'il ne fait, ceux qui en sont possédez : & sçauoit que les peines de l'amour, toutes rigoureuses qu'elles sont; ont plus de douceur, que tous les autres plaisirs du monde, qui ne sont pas causez par cette passion. Celle où vous vous engagez, est pourtant si dangereuse, respondit Arbate, qu'il n'est rien que ie ne fisse pour vous en guerir, s'il estoit en mon pouuoir : commencez par Aglatidas, interrompit Megabise en embrassant son Frere; & croyez que ie vous feray plus obligé de sa guerison, que de la mienne. Il ne tiendra pas à moy, repliqua Arbate; & i'ay peut-estre desia plus fait, aupres de luy qu'apres de vous. He Dicux, reprit Megabise, seroit-il bien possible que vous pussiez empescher Aglatidas, de me nuire apres d'Amestris ? Je feray sans doute, respondit Arbate, tout ce qui sera en mon pouuoir, afin qu'Aglatidas ne nuise point aux Amants d'Amestris : Mais ne vous y trompez pas; & sçachez que ce n'est point avec intention, que Megabise en profite. Au contraire ie souhaite de tout mon cœur, qu'il ne nuise non plus aux autres, que ie veux qu'Aglatidas luy nuise. Et que voulez vous donc ? repliqua Megabise; ie veux, respondit Arbate,

bate, que vous faciez effort pour vous deffaire d'une passion, qui en general a beaucoup de foiblesse: & qui en cette rencontre particuliere, vous peut donner beaucoup de peine inutilement. Car enfin, poursuiuit-il, vous auez vn dessein que cent autres ont comme vous: & de plus, vous seruez vne Personne, de laquelle il n'est pas aisé de toucher le cœur. La difficulté, respondit Megabise, est ce qui fait viure l'Amour: Ouy, repliqua Arbate; mais l'impossibilité le doit faire mourir. Il est vray, respondit Megabise: mais où voyez vous qu'il soit impossible à vn homme de ma condition, d'espouser la fille d'Artambare? Je ne tiens pas, repliqua Arbate, absolument impossible à Megabise d'espouser Amestris: mais ie ne pense pas qu'il luy soit aussi aisé d'en estre aimé. Car i'ay sçeu par Aglatidas, poursuiuit-il, qui s'en est assez bien informé, qu'Amestris malgré toute cette modestie qui paroist en elle, aime si passionnément sa beauté, qu'elle en est absolument incapable de rien aimer autre chose. Or mon Frere, croyez vous que ce soit estre fort heureux, que d'espouser vne Femme, qui preferera tousiours son Miroir à son Mary? & qui n'a l'ame sensible, que pour ses propres attraits. De plus, ne songez vous point (poursuiuit-il, en prenant vn visage encore plus serieux) qu'Amestris est fille d'Artambare? c'est à dire d'un homme exilé depuis dix-huit ans: & qui n'a fait sa paix, parce que Ciaxare qui le hait tousiours, à cause de la Reine de Perse sa Sœur, n'est pas maintenant icy. Et ne songez vous point,

qu'Aftiage eftant extrêmement vieux, Artambare eft exposé à fortir d'Ecbatane, le iour mefme que Ciaxare quittera la Capadoce, & viendra prendre la Couronne de Medie? Imaginez vous Megabife, quel plaisir vous auriez alors, en ce changement de Regne, de vous aller confiner dans la Prouince des Arifantins, avec vne perfonne infensible, qui auroit destruit vofre fortune au lieu de l'eftablir: & qui n'eftant peut-efre defia plus belle (car cent chofes auffi bien que l'âge, peuuent destruire la beauté) ne contribueroit plus rien à vofre fatisfaction. Ha mon Frere, s'efcria Megabife, Ameftris fera belle eternellement! ainfi faites feulement que ie l'efpoufe, & ne vous mettez pas en peine de mon bon heur. Que ie fois exilé, ou qu'elle foit infensible, il ne m'importe: fi nous fommes bannis enfemble, ie iouiray de mon bon heur avec plus de liberté: & fi elle eft incapable de rien aimer, ie feray deliuré de tout fujet de ialousie. De forte que quoy qu'il en foit, fi vous m'aimez, feruez moy dans ma paffion; & ne vous y oppofez plus. Vous me demandez, respondit Arbate, ce que ie ne feray pas: car enfin nous ne deuons pas donner du poifon à nos Amis phrenetiques lors qu'ils nous en demandent: principalement quand nous auons beaucoup d'interest à ce qui les touche. Infensible Frere, s'efcria de nouveau Megabife; ie voudrois prefque que vous fuffiez mon Riual, pour vous punir de cette humeur feuerre, qui vous fait condamner ma paffion: & pour vous apprendre par vofre propre experience,

ce, que l'amour n'est pas vne chose volontaire. Vous vous repentiriez bien tost de vostre souhait, reprit Arbate, si vous croiyez qu'il peult estre possible: mais du moins, poursuiuit-il, aduoiez moy que vous estiez plus heureux quand vous estiez libre, que vous ne l'estes presentement: & promettez moy en suite, que vous essayerez durant quelques iours, de rompre vos chaines. Je ne pense pas le pouuoir faire, reprit Megabise; mais pour ne vous refuser pas toutes choses, ie vieux bien vous promettre celle-là: quoy qu'à vous dire la verité, ce soit ne vous promettre rien. Arbate voyant qu'il ne pouuoit gagner dauantage sur l'esprit de Megabise, le quitta à cét instant: resolu de chercher toutes les voyes possibles de satisfaire son amour, aux despens de celle de son Frere & de son Amy. Je veux croire, comme il l'a dit depuis, qu'il fut forcé à faire tout ce qu'il fit, par vne passion fort violente, & qu'il ne se rendit pas sans combattre: Mais ie suis pourtant persuadé, que l'amour quelque forte qu'elle puisse estre, ne doit iamais rien faire contre l'honneur, ny contre la probité: & que cette passion toute noble, ne peut, & ne doit point seruir d'excuse à vne mechante action. Cependant Arbate se trouuoit en vn assez estrange estat: il estoit amoureux d'une Personne qu'il n'osoit aller voir, de peur que le changement de sa vie retirée ne parust trop grand, & ne deuint suspect, & à son Frere, & à moy. Il auoit vne amour violente qu'il n'osoit descouurir: il auoit deux Riuaux qu'il aimoit, & qu'il deuoit aimer: son Frere
le

444 LE GRAND CYRUS,
le prioit de ne luy nuire pas; & il m'auoit promis de me seruir: il m'assuroit qu'il faisoit tout ce qu'il pouuoit, pour guerir Megabise de sa passion: & il disoit aussi à Megabise, qu'il en vouloit deliurer Aglatidas: comment donc fera-t'il, pour voir Amestris; pour trahir son Frere; pour tromper son Amy; & pour s'establir à leur preiudice? Il sçait qu'ils sont inseparables d'Amestris: qu'elle voye prendra-t'il donc, pour la pouuoir visiter tous les iours, sans leur deuenir suspect l'vn ny à l'autre? & de quel artifice pourra-t'il vser, pour venir à bout de son dessein? Preparez vous Seigneur, à entendre la plus signalée trahison, dont l'amour ait iamais fait aduiser personne: & soyez persuadé, que vous ne laisserez pas d'estre surpris, de celle que i'ay à vous raconter. Arbate fut donc quelques iours à me dire qu'il faisoit tous ses efforts, pour guerir son Frere de sa passion: & en effet comme la chose estoit vraye, il me la fit sçauoir si precisément, que ie n'en doutay point du tout: & ie luy en fus si obligé, que ie pense que si apres cela il m'eust descouuert son amour, & qu'il m'eust dit qu'elle estoit née depuis le tesmoignage d'amitié que ie croyois qu'il m'eust rendu; ie me ferois resolu à la mort, afin de luy pouuoir ceder Amestris: tant il est vray que ie suis sensible aux bien-faits & à la generosité. Mais pendant qu'Arbate m'amusoit durant quelque temps, à me raconter tout ce qu'il disoit à Megabise, & tout ce que Megabise luy respondoit: il changea de Personnage avec son Frere: & peu à peu feignant de
se

se laisser toucher à la compassion; il iouïa si bien, que Megabise en fit le plus cher Confident de son amour. Il luy demandoit donc conseil en toutes choses: & ne se laissoit plus conduire que par ses ordres non plus que moy. Et comme Arbate ne craignoit rien tant, sinon que Megabise & moy nous trouuassions seuls auprès d'Amestris; & que de plus, ce qu'il proiettoit auoit besoin que nous nous trouuassions souuent auprès d'elle; il ne manquoit iamais d'aduertir Megabise, de l'heure où ie deuois aller chez Amestris: & de me donner aduis à mon tour, de celle où son Frere s'y deuoit rendre. De sorte que depuis qu'il se mesla de nos affaires: nous ne la vismes iamais plus l'un sans l'autre: & l'amour & la ialousie luy firent plus craindre vn Riual tout seul auprès d'Amestris, que plusieurs ensemble. Neantmoins il auoit eu cette prudence, de me prier & pour son interest, & pour le mien, de ne quereller pas son Frere: & de m'assurer toujours en la parole qu'il me donnoit, qu'il faisoit toutes choses possibles, pour ruiner les desseins de Megabise: qui aussi bien, me disoit-il, ne luy plairoient pas: quand mesme ie n'y eusse point eu de part. Il auoit aussi dit à son Frere, qu'il ne falloit pas me faire vne querelle legerement: parce que durant qu'il seroit forcé de s'esloigner apres vn combat, d'autres pourroient profiter de son absence. Nous viuions donc de cette sorte: Megabise se pleignant fort, de l'obstacle eternel que ie luy apportoï: & me pleignant aussi beaucoup de celui qu'il me faisoit. Pour Amestris, elle viuoit

auec

avec vne sagesse & vne retenue si grande, que la vertu mesme n'eust pû trouuer rien à redire à toutes ses actions: il est pourtant certain, que quelque égalité qu'elle peult apporter, à la ciuilité qu'elle auoit, pour tous ceux qui l'aprochoient: l'on remarquoit toutefois que Megabise & moy, auions vn peu plus de part en son estime, que tout le reste du monde; & qu'Otane, que vous auez peut-estre veû à la Cour de Medie, estoit le plus méprisé & le plus hai. En mon particulier, il ne me sembloit pas que ie fusse mieux avec elle, que beaucoup d'autres y estoient: & il me sembloit mesme, que Megabise y estoit vn peu mieux que moy: de sorte que ie ne pouuois m'empescher de m'en pleindre eternellement à Arbate. Megabise de son costé, croyoit que i'estois mieux traité que luy, & s'en pleignoit aussi à son Frere: qui enfin se déterminâ à nous trahir également. Vn soir donc qu'il estoit dans ma chambre, & que nous y estions seuls; mon cher Arbate, luy dis-ie, iusques à quand m'entretiendrez vous d'esperance? & iusques à quand seray-ie persecuté, par la passion de Megabise? Pourquoy faut-il, disois-ie, que les yeux d'Amestris ayent esté choisir le Frere de mon Amy, pour s'en faire vn Amant? & vn Amant qu'ils regardent vn peu trop fauorablement, si ma ialousie ne m'abuse. Ha mon cher Arbate, luy disois-ie, si Megabise n'estoit pas ce qu'il vous est, qu'il y auroit desia long tēps que mon Espée m'auroit fait raison, de l'iniustice que l'on fait à mon amour, qui à precedé la sienne: & qui est peut-estre

estre encore, plus fidelle & plus sincere. Arbate paroïssoit alors fort touché, de mes plaintes & de ma douleur: tantost il me demandoit pardon du mal que son Frere me faisoit: tantost il me remercioit, du respect que j'auois pour nostre amitié: tantost il me prioit de continuer. Apres, il me demandoit ce que ie voulois qu'il fist? puis tout d'un coup, me regardant d'un visage un peu troublé; Voyez vous Aglatidas, me dit-il, si Arbate n'aimeoit, & n'aimeoit autant que l'on peut aimer; il ne vous feroit pas la proposition qu'il vous va faire: & ne se porteroit iamais à faire vne trahison pareille à celle qu'il premedite. Sçachez donc, poursuivit-il, que ie ne sçay plus qu'une voye, que ie tiens presque infallible pour rompre les desseins de Megabise pour Amestris. Ha mon cher Arbate, m'écriay-ie, tentons la promptement, cette bien heureuse voye, si elle me peut deliurer d'un si redoutable Rival. Vous sçavez, me dit-il que Megabise m'aime avec vne tendresse estrange: de forte que peut-estre fera-t'il pour mes interets & pour ma conseruation, ce qu'il n'a pas voulu faire, pour mes prieres & pour mes raisons. Il faut donc, poursuivit-il, que ie luy paroisse'durant quelques iours, plus inquiet & plus melancolique qu'à l'ordinaire: & que lors qu'il m'en demandera la cause, apres m'en estre fait presser plus d'une fois; ie luy die que ie suis amoureux d'Amestris: & que tous les soins que j'ay aportez à le guerir de cette passion; n'estoient que parce que ie ne pouuois vaincre la mienne. Qu'en suite, ie le prie, & ie le presse,

presse de prendre quelque soing de ma vie: & qu'avec des larmes & des sours, ie tasche de l'obliger à souffrir, que ie luy dispute cette victoire, s'il ne me la veut pas ceder. Le scay, poursuivit-il, que Megabise a l'ame tendre, & qu'il ne luy sera pas aisé de me resister: ie rougis mon cher Amy, adiousta le malicieux Arbate, de vous proposer vne si noire trahison: Mais que ne fait-on point quand l'on aime bien? Mais mon cher Arbate, (luy dis-je l'embrassant, & craignant qu'il ne s'offençast de ce que j'allois luy dire) si l'amitié que vous auez pour moy, est assez forte pour vous obliger à tromper Megabise; que ne feriez vous point, & à Megabise, & à Aglatidas, si vous deueniez amoureux d'Amestris? Et ne dois-je point craindre qu'en feignant de l'estre, vous ne le soyez enfin effectivement? C'est donc ainsi (reprit l'artificieux Arbate, tesmoignant estre vn peu irrité) que vous receuez les preuues de mon affection? Mais prenez garde Aglatidas, me dit-il, que si ie demeure dans les simples bornes de la raison, ie ne me trouue obligé, de seruir Megabise contre vous: & de preferer en effet, les droits du sang à ceux de l'amitié. Arbate prononça ces paroles d'un visage si serieux, que j'eus peur de l'auoir fasché: de sorte que faisant vn effort sur moy, ie taschay de me fier en ses promesses: & ie luy dis tant de choses, que sa feinte colere s'appaissa; & il m'en respondit de si adroites, que ma crainte s'en dissipa presque entierement. Le vous aduoüe, Seigneur, que d'abord cette proposition m'estonna: mais voyant l'vtilité que
i'en

i'en deuois receuoir; & sentant bien enfin, que ie ne souffrirois iamais, que l'on m'ostast Amestris sans m'oster la vie: ie creus qu'il valoit mieux auoir recours à l'adresse qu'à la force: & ie consentis à ce qu'Arbate voulut, sans auoir presque ny soubçon, ny ialousie: ne pouuant m'imaginer qu'il fust amoureux: & craignant seulement vn peu qu'il ne le deuinst. Cependant comme ce n'estoit pas encore assez pour luy, d'auoir la liberté de voir Amestris, sans que ie le trouuasse mauuais, s'il n'auoit le mesme aduantage dans l'esprit de son Frere; il le fut trouuer le lendemain au matin, & le trompa aussi bien que moy, presque de la mesme façon qu'il m'auoit trompé: quoy que les raisons dont il se seruit ne fussent pas toutes semblables. Il fut donc chercher Megabise, dans les jardins du Roy, où l'on luy dit qu'il estoit: comme il l'eut trouué, que faites vous icy? luy dit-il, mon Frere; pendant qu'Aglatidas est peut-estre chez Amestris: Du moins, poursuiuit-il, m'assurait-il hier au soir, qu'il iroit ce matin chez Artambare. Vous feriez bien mieux, luy respondit brusquement Megabise, de n'estre plus son Amy, & de l'abandonner à ma fureur & à ma ialousie, que de m'aduertir comme vous faites des soings qu'il rend à Amestris. Aussi bien ne pensay-ie pas, que ie puisse auoir long temps cette complaisance pour vous: & ma patience se lasse enfin de voir eternellement Aglatidas aimé d'Arbate, & fauorisé de la personne que i'aime. Aglatidas, adiousta-t'il, qui est le seul que ie crains de tous mes Riuaux; &

450 LE GRAND CYRVS,
le seul que l'on me prefere. Arbate fit alors le surpris & l'estonné: & regardant Megabise, quoy mon Frere, luy dit'il, vous voudriez que ie rompisse avec Aglatidas, parce qu'il est vostre Riual! luy qui est assez genereux, pour ne rompre pas avec moy encore que vous soyez le sien, & que ie sois vostre Frere: Mais qui au contraire, m'a cent & cent fois demandé pardon, de ce que son malheur l'auoit engagé à aimer Amestris. De plus, il l'a aimée auparavant que vous la connussiez: & il m'auoit mesme donné quelque legere esperance ces iours passez, de se guerir de cette passion, pour l'amour de vous & de moy. Cependant à ce que ie voy (poursuiuit l'artificieux Arbate, feignant d'estre en colere, & de s'en vouloir aller) vous receuez si mal les bons offices que l'on vous rend, qu'il ne vous en faut plus rendre. Ha mon Frere! (s'escria Megabise en le retenant) pardonnez à vn malheureux, qui n'a pas l'usage de sa raison: & ne l'abandonnez point dans son desespoir. Je voy que vous aimez si fort mon Riual, poursuiuit-il, que i'ay pensé vous prendre pour luy; & malgré moy, & presque sans que ie m'en sois aperçeu, la colere m'a surpris: & m'a peut-estre forcé de vous dire quelque chose qui vous a déplu. Mais pardonnez le moy, ie vous en coniure: & s'il est vray que vous m'aimiez, & que mesme vous aimiez Aglatidas, ostez luy l'amour qu'il a pour Amestris, car ie ne la puis plus souffrir: & il faut que ie meure, ou qu'il cesse de l'aimer, de quelque façon que ce soit. Vous estes bien violent, luy repliqua Arbate; & quelle

quelle apparence y a-t'il, de pouuoir seruir vn homme incapable de raison, & qui veut que l'on renonce à toute sorte de generosité, pour contenter sa passion déreglée? L'amour, reprit Megabise, excuse presque toutes sortes d'iniustices: souuenez vous de ce que vous dites, reprit Arbate, & voyons vn peu si pour empescher que ie ne sois exposé à voir mon Frere & mon Amy l'espée à la main l'vn contre l'autre; il me sera permis de faire vne trahison à Aglatidas, en faueur de Megabise. A ces mots Arbate se teût: comme pour mieux examiner en soy mesme, la proposition qu'il auoit à faire: (car Megabise l'a raconté depuis ainsi à plusieurs personnes) & apres auoir vn peu resvë, il reprit la parole d'vn ton plus serieux. Iusques icy mon Frere, luy dit-il, ie n'ay employé contre Aglatidas, que des raisons qui le regardoient, pour le dissuader de sa passion: ou qui vous regardoient vous, pour qui il n'a pas sans doute mesme amitié que pour moy. Mais auourd'huy que ie voy vostre amour deuenir extrême: & que ie crains qu'en voulant respecter l'affection que j'ay pour Aglatidas, ie ne hazarde sa vie; ie veux suiuant vos maximes, agir pour ce que j'ayme, sans considerer si la chose est iuste, ou si elle ne l'est pas. Je veux donc, luy dit-il, faire vne fausse confidence à Aglatidas: luy demander pardon d'vn secret que ie luy ay fait: luy dire que lors que ie l'ay voulu retirer de son amour, ç'a esté pour mon interest, & non pas pour le sien, ny pour le vostre: & en fin le prier & le presser, de souffrir que j'ayme

& que ie serue Amestris, comme cent autres l'aiment & la seruent. Luy representant qu'il y va de ma vie & de mon repos: & le coniuant mesme avec des larmes, de ne me hair pas, & de ne me desesperer point. Mais qu'esperez vous de cette fourbe? luy repliqua Megabise; l'espere, respondit Arbate, que peut-estre me cederat'il Amestris: ou que du moins estant persuadé que i'en seray amoureux, il ne trouuera point estrange que iela voye: & ne soubçonnera point que ie ne seray aupres d'elle que pour vous y seruir. Ha mon Frere, interrompit Megabise, si Aglatidas scait aimer, il ne vous la cederap as, & vous la disputera aussi bien qu'à moy: vous aurez du moins cét auantage, reprit Arbate, que vous aurez tousiours vne personne fidelle aupres d'Amestris, qui destruira tous les desseins de vostre Riual: & qui auancera tous les vostres. Vous avez raison, reprit le trop credule Megabise; mais mon Frere, adioustat'il, ie vous ay veü vne fois chez Amestris: ne seroit-ce point, que vous l'aimeriez vn peu? Quand ie suis arriué icy, reprit Arbate en soufrian, i'aimois trop vostre Riual: & à la fin de la conuersation, il s'en faut peu que vous ne me croyez amoureux de vostre Maistresse. Encore vne fois Megabise, adioustat'il, voyez si vous voulez que ie vous serue, ou si vous ne le voulez pas: car pour moy, vous m'obligerez fort, de me dispenser de faire vne infidelité à mon Amy. Megabise voyant vne si grande indifference dans l'esprit d'Arbate, se rassura: & il ne soubçonna point en effet, qu'vn homme qui tes-

moi-

moignoit aimer tant Aglatidas, & l'aimer tant luy
 mesme; peult iamaïs aimer Amestris. Tant y a
 Seigneur, qu'il le deçeut comme il m'auoit deçeu:
 Et qu'il se vit alors au point où il s'estoit tant desi-
 ré. Car enfin il m'assura qu'il auoit dit la chose
 dont nous estions conuenus à son Frere: il me re-
 presenta sa douleur & son desespoir: & me dit
 en suite, que Megabise ne luy auoit pas voulu
 promettre de ne voir plus Amestris: mais qu'il
 luy auoit permis de la voir: & de tascher de s'en
 faire aimer. Luy iurant que s'il remarquoit que
 cette belle Fille le traitast mieux que luy, il s'en
 retireroit absolument: & le laisseroit en paisible
 possession de son bonheur. Or Seigneur, ce qu'Ar-
 bate me dit à moy, il le dit à Megabise: & luy per-
 suada que i'aurois cette defférence pour luy, de luy
 ceder Amestris, dés qu'il sembleroit estre assez
 bien avec elle: & qu'alors il la luy cederait à son
 tour: & qu'ainsi rien ne s'opposeroit plus à sa ioye.
 De sorte donc, nous disoit-il separément, qu'il
 n'y a plus rien à faire, sinon que ie voye Amestris
 avec assiduité: que ie tasche de gagner son estime;
 & de l'obliger à quelque ciuilité particuliere. Mais,
 luy dis-ie, mon cher Arbate, si elle venoit à vous
 aimer tout de bon durant cette feinte, que ferions
 nous? Ie ne crains pas cela (me respondit-il; & sans
 doute cen'estoit pas ce qu'il craignoit) car mes pro-
 pres deffauts ne m'asseurent que trop du contraire.
 Et puis, adioustoit-il, ie vous promets que tant que
 ie seray seul auprès d'elle, ie ne luy parleray que de
 vous: & de cette façon, il n'y a rien à harzarder. En

vn mot, Seigneur, Arbate ſçeut ſi bien conduire l'eſprit de Megabiſe & le mien, que nous conſentifmes qu'il viſt Ametriſ, & qu'il en fuſt preſque inſeparable. Je vous laiſſe à iuger ſi iamais il y a eu vne pareille auanture: & ſi iamais il y eut vn fourbe plus heureux qu'Arbate le fut durant quelques iours. Car comme ie croyois que Megabiſe ſe retireroit, dès qu'il connoiſtroit qu'Arbate ſeroit mieux traité que luy; ie faiſois des vœux pour cela: & Megabiſe de ſon coſté, ayant les meſmes ſentimens, faiſoit auſſi les meſmes ſouhairs. Si bien que de cette façon, nous ſeruions tous deux noſtre plus grand ennemy, & noſtre plus redoutable Riual: & durant qu'il trauailloit à noſtre ruine, nous luy rendions grace, comme s'il euſt eſtably noſtre felicité. Le voila donc tous les iours chez Ametriſ, qui le receuoit tres-ciuilement: il ſembloit meſme qu'elle teſmoignoit luy auoir plus d'obligation de ſes viſites, qu'à tout le reſte du monde; à cauſe que ce n'eſtoit qu'à ſa conſideration, qu'il auoit quitté ſa ſolitude, & qu'il auoit changé de vie. Il parloit avec Ametriſ autant qu'il vouloit, & avec beaucoup plus de liberté que pas vn de nous: car comme nous eſtions perſuadez l'vn & l'autre, que lors qu'il luy parloit ſeul, il luy parloit à noſtre aduantage; nous luy en facilitions les moyens: & luy fournifſions nous meſmes des Armes pour nous deſtruire. Car au lieu d'employer ces precieux moments où il eſtoit ſeul auprès d'elle, à l'entretenir de Megabiſe ou de moy; il ſ'en ſeruoit à taſcher de ſe mettre bien dans l'eſprit d'A-

me-

mestris. Mais pendant les premiers iours, ce fut d'une façon si adroite & si respectueuse, qu'elle ne s'en pût pas fascher : & si elle soubçonna qu'il eust de l'amour; elle creut aussi qu'il ne luy en donneroit iamais de tesmoignages qui luy pussent déplaire. Elle vescu donc avec luy, avec beaucoup de retenuë; mais pourtant, comme ie l'ay dit, avec beaucoup de civilité : parce qu'en effet il en estoit digne, & par sa condition, & par son esprit. Megabise luy demandoit tous les iours, si ie ne commençois point de changer de sentimens? & ie luy demandois aussi fort souuent, si son Frere n'auroit pas bien tost pitié de sa pretenduë passion? A cela il respondoit à l'un, qu'il commençoit d'en auoir quelque esperance: à l'autre, qu'il ne sçauoit encore qu'en esperer: à l'un, que la chose estoit possible, mais difficile: à l'autre, que malgré la difficulté, il en viendroit pourtant à bout: & à tous les deux, qu'il ne falloit rien precipiter, si l'on vouloit qu'il peust agir vtilement: & qu'il falloit luy donner tout loisir de prendre son temps, pour pouuoir faire reüssir la chose. Bref, Seigneur, ce fourbe conduisoit si bien son entreprise, que nous le seruions l'un & l'autre, au lieu qu'il nous deuoit seruir: & que nous luy rendions mille graces, lors qu'il nous assassinoit. Nous nous trouuâmes plusieurs fois tous ensemble chez Amestris: & plusieurs fois aussi Megabise & moy souffrîmes ce que l'on ne peut s'imaginer. Car tantost nostre seule passion nous desespéroit par sa violence: tantost la ialousie s'y ioignoit: Megabise craignoit

456 LE GRAND CŶRVŶ,
que son Frere ne me seruiſt au lieu de luy; i'apre-
hendois auſſi qu'Arbate ne me trahiſt pour le fa-
uoriſer: & il y eut auſſi quelques moments, où
nous craigniſmes ce que nous deuions croire: &
où nous appréhendaſmes qu'Arbate ne fuſt amou-
reux, ou ne le deuiniſt. Je penſe que vous vous ſou-
uenez bien que ie vous ay dit, que par les ordres
de mon infidelle Amy, ie n'auois oſé parler ouuer-
tement de ma paſſion à Ameſtris. Mais bien que
ie les euſſe ſuiuis exactement, i'oſe dire que cette
belle Perſonne, n'ignoroit pas le pouuoir que ſes
beaux yeux auoient ſur mon cœur: puis qu'en-
core que ma bouche ne reuelaſt pas le ſecret de
mon ame; toutes mes actions; tous mes regards;
& meſme toutes mes paroles les plus indifferen-
tes; ne laiſſoient pas d'auoir ie ne ſçay quoy, qui
faiſoit connoiſtre aſſez clairement, la violence de
mon amour: principalement à vne perſonne qui
eſtoit preuenüe de quelque legere inclination, à
iuger de toutes choſes à mon aduantage. Je ſuis
obligé de dire pour iuſtifier Ameſtris, de la bonté
qu'elle a eüe pour moy, que ſi elle me ſouffrit, ce
fut parce qu'elle connut qu'Artambare & Herma-
niſte le ſouhaitoient: eſtant certain qu'ils auoient
deſiré, comme nous l'auons ſçeu depuis, que ie
m'attachaſſe à la ſeruir. Ce fut auſſi parce que i'e-
ſtois le premier homme de la Cour, qui euſt eu
l'honneur de la connoiſtre: que de plus, ie ne luy
auois iamais rien dit qui luy peuſt deſplaire: & que
i'auois cherché avec beaucoup de ſoing, toutes les
occasions de la diuertir. Neantmoins cette petite
dispo-

disposition à ne me haïr pas, qui estoit dans le cœur d'Amestris, ne me rendoit pas plus heureux en ce temps-là : parce qu'elle avoit vne sagesse si fevere : & vne civilité si prudente ; qu'aucun ne pouvoit croire raisonnablement, estre bien dans son esprit : ny craindre aussi fortement d'y estre mal : tant elle avoit d'adresse, & de iugement en sa conduite. Cependant i'ose dire, qu'Arbate tout heureux qu'il estoit dans sa fourbe, avoit quelques facheux moments : car lors qu'il se voyoit aupres d'Amestris, entre Megabise & moy ; ie tiens impossible qu'il n'eust quelque remords, de trahir son Frere & son Amy tout ensemble : & qu'il n'aprehendast quelque-fois, la fin de cette aduantage. Ce n'est pas qu'il n'eust preueû toutes choses : & que si son dessein eust reüssi, il n'eust songé à ce qu'il avoit à nous dire. Il avoit donc eu intention, dès qu'il auroit pû s'assurer de l'esprit d'Amestris ; de nous demander pardon à tous deux ; de feindre qu'il seroit deuenu amoureux d'elle, en la voyant pour l'amour de nous : & de tesmoigner vne si grande douleur de cét accident, qu'il nous en eust fait pitié. Il s'estoit imaginé aussi, que du costé de son Frere, il n'auoit rien à craindre pour sa vie : & il avoit creû que nostre amitié, & le respect que i'aurois pour Amestris, m'empescheroient de faire esclatter la chose : & puis apres tout, cette belle Personne valoit bien la peine de s'exposer à auoir vne querelle. C'estoit donc de cette sorte, qu'Arbate avoit formé ses desseins : mais la Fortune qui se mesle de tout, en disposa

autrement. Il y auoit desia quelque temps, que nous viuions de la façon que ie vous ay dit, lors qu' Arbate se trouuant persécuté de son Frere & de moy; & iugeant qu'il estoit assez bien avec Amestris, pour chercher les voyes de l'entretenir de sa passion, plus ouuertement qu'il n'auoit fait, forma le dessein de luy en parler: & peu de temps apres, il en fit naistre vne occasion tres-fauorable. Il dit à Megabise & à moy séparément, qu'enfin il estoit resolu de sçauoir, qui de nous deux estoit le mieux dans l'esprit d'Amestris: mais que pour cela, il falloit que nous n'allassions point chez elle durant deux iours: afin qu'il ne manquast pas de trouuer les moyens de l'entretenir en particulier: & de tascher de descourir en luy parlant de l'vn & de l'autre, la priuation de la veüe duquel luy estoit la plus sensible. Nous luy accordasmes tout ce qu'il voulut: quoy que de mon costé ce ne fust pas sans beaucoup de peine. Il fut donc chez Amestris, à laquelle il ne pût parler le premier iour, qu'en presence de beaucoup de monde. Ioint qu'il y vint alors vn de ses Amants apellé Otane, le plus mal fait; le plus haïssable, & le plus haï de toute la Cour, quoy qu'il eust assez d'esprit, lequel ne partoit presque plus de chez elle. Ce n'est pas qu'Amestris n'eust vne auersion estrange pour luy: mais comme c'estoit vn homme de qualité, Artambare n'osoit le bannir de sa Maison: & ce fut principalement celuy-là, qui empescha Arbate de pouuoir parler, le premier iour qu'il fut chez Amestris. Mais le lendemain il fut plus heu-

heureux: car il la trouua sans autre compagnie que celle de ses Femmes. Elle estoit mesme appuyée sur vn Balcon, qui regarde le jardin: si bien qu'ainsi il pouuoit aisément luy dire tout ce qu'il vouloit, sans estre entendu de personne. D'abord, la conuersation fut de choses indifferentes: mais comme il auoit son dessein caché; & qu'il vouloit la faire tomber insensiblement dans vn discours, qui facilitast ce qu'il auoit à luy descourir; Madame, luy dit il, ie vous trouue aujourd'huy dans vne solitude, qui ne vous est pas ordinaire: & qui ressemble fort à celle dont vous m'avez retiré. Je m'estimerois bien glorieuse, luy respondit-elle, si ie pouuois croire que ce fust à ma consideration, que vous vous fussiez redonné à vos Amis: mais il y a bien plus d'apparence, que les persuasions de Megabise & d'Aglatidas, ont enfin eu ce pouuoir sur vous: que de croire que i'y aye contribué quelque chose. Megabise & Aglatidas, reprit-il, n'ont pas tant de pouuoir sur moy que la belle Amestris: vous estes donc fort iniuste, respondit elle; car selon mon sens, ils ont bien plus de droit d'y en pretendre qu'Amestris: qui n'en veut auoir sur personne que sur elle mesme. Ce que vous vous reseruez, Madame, repartit Arbate, vaut sans doute beaucoup mieux que tout le reste de vostre Empire: quoy que vous regniez absolument, sur tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher: Et en mon particulier, ie le prefererois tousiours à toutes les Couronnes du monde. Si la difficulté d'aquerir quelque chose, respondit elle, luy donne

vn nouveau prix, vous avez raison d'estimer celle-là: estant certain qu'il n'est pas aisé d'auoir iamais vn pouuoir absolu sur le cœur d'Amestris. Ce seroit trop, Madame, que de vouloir regner Souuerainement, en vn lieu si glorieux, repliqua Arbate; & ie connois des gens, de qui l'ambition se contenteroit à moins: & qui se croiroient heureux, si on les aduoit pour Esclaves. Pour moy (repartit Amestris, sans croire encore qu'Arbate voulust s'expliquer plus clairement) ie ne conseillerois iamais à personne, de donner ny de receuoir des chaines: & de mon consentement, nul de mes Amis ne sera iamais malheureux. Ha Madame, luy dit alors Arbate, demeurez tousiours dans vn sentiment si iuste, & ne vous en repentez iamais. Le repentir des choses equitables, respondit Amestris, seroit sans doute vn crime, c'est pourquoy ie n'ay garde d'y tomber. Cela estant ainsi, Madame, repliqua-t'il, comment souffrez vous qu'il y ait vn homme au monde, qui vous adore avec vn respect sans pareil; & dans vn silence dont la rigueur ne se peut exprimer; sans adoucir ses malheurs, par vn regard favorable; vous qui dites que de vostre consentement, nul de vos Amis ne sera iamais malheureux? Amestris fut quelque temps sans respondre: & ne sçachant si Arbate vouloit parler pour Megabise, pour moy, ou pour luy; elle fut si surprise de ce discours, qu'elle ne sçauoit pas trop bien comment l'expliquer. Neantmoins le premier desordre de son esprit estant passé; ie ne sçay Arbate (luy dit-elle, d'un ton de voix vn peu esleué) si vous

avez

avez dessein suivant vostre humeur ordinaire, de me faire preserer la solitude à la conuersation : mais ie sçay bien que si la vostre ne change, elle m'obligera de vous conseiller d'aller chercher le repos dans vostre Cabinet : & de ne troubler plus le mien dans ma Chambre. Je ne le sçauois plus trouuer qu'aupres de vous (reprit precipitamment Arbate, qui estoit assez violent de son naturel, quoy qu'il parust froid & melancolique, à ceux qui ne le connoissoient gueres ;) Je pense Arbate (luy dit alors Amestris, en le regardant avec beaucoup de marques de colere dans les yeux) que vous ne me connoissez plus : Pardonnez moy Madame, luy respondit-il, ie vous connois bien encore : & ie ne puis ignorer, que vous ne soyez la plus belle, & la plus aimable personne du monde. Mais c'est vous, Madame, adiousta-t'il, qui ne connoissez pas le malheureux Arbate : luy, dis-ie, qui vous adore, comme l'on adore les Dieux. Luy qui ne confidere que vous ; luy qui ne cherche que vous ; luy, dis-ie enfin, qui meurt, & qui mourra mille fois, plustost que de viure sans estre aimé d'Amestris. Vous n'avez donc qu'à vous preparer à la mort, luy respondit-elle en l'interrompant ; car Amestris ne donne ny son estime, ny son amitié, à ceux qui perdent le respect qu'on luy doit. Est-ce manquer de respect que de vous adorer ? luy repliqua-t'il ; c'est en manquer, luy respondit-elle, que de me le dire. Deuinez donc mes pensées comme les Dieux, respondit Arbate ; & comme les Dieux preuenz les vœux & les prieres : &

accor-

accordez ce que vous ne voulez pas que l'on vous demande. Je n'accorde rien, dit-elle, à ceux qui s'en sont rendus indignes : non pas mesme la compassion, que ie n'ay guere acoustumé de refuser aux miserables. Mais Arbate, poursuivit Amestris, ie ne veux pas que vous m'entretenez davantage : & ie vous deffends mesme de me voir iamais. En disant cela, elle s'en voulut aller, mais il la retint : Puis que c'est la derniere fois, luy dit-il, que ie dois auoir l'honneur de vous entretenir, il faut Madame que vous m'escoutiez, tant que ie voudray parler : & que ie vous face connoistre Arbate pour ce qu'il est : afin qu'auparauant que vous l'ayez absolument perdu, vous songiez bien si vous auez raison de le perdre. Je ne le connois que trop, luy repliqua-t'elle ; & il luy seroit plus aduantageux, que ie le connusse moins. Vous ne sçauiez pourtant pas Madame, adiousta-t'il, que celuy qui vous parle, vous aime avec vne telle violence, qu'il n'est point de crime qu'il n'ait commis pour vous : il a trahi ses Amis ; il a trahi ses plus proches ; il s'est deshonoré luy mesme ; & il n'est rien enfin qu'il n'ait fait, & qu'il ne soit capable de faire, pour posseder vostre affection : & pour empêcher que personne ne la possede. C'est pourquoy Madame, poursuivit-il, ie vous declare ce que i'ay fait, afin que vous connoissiez ce que ie suis capable de faire. S'il y à quelqu'un de mes Riuaux, adiousta-t'il, qui vous déplaist, faignez de luy vouloir du bien, & ie vous en defferay bien tost : mais si au contraire, continua-t'il encore,

Mega-

Megabise ou Aglatidas sont plus heureux que moy ; si vous les voulez conseruer, cachez de telle sorte les sentimens aduantageux que vous auez pour l'un ou pour l'autre ; que ie ne m'en aperçoie pas, & qu'ils ne s'en aperçoient pas eux mesmes. Megabise & Aglatidas, repliqua Amestris, sont à mon aduis plus sages que vous : Ie ne sçay Madame, respondit-il, s'ils sont plus sages : mais ie sçay bien que s'ils sont plus heureux, ils ne le feront pas long temps. A ces dernieres paroles, Amestris entra en vne si grande colere, qu'il n'est rien de facheux & de rude, qu'elle ne dist à Arbate : qui se repentit sans doute plus d'une fois de sa violence, quoy que ce fust inutilement : cét homme si fin & si rusé, ayant perdu en cette rencontre, par la force de sa passion & de sa douleur, toute sa rusé & toute sa finesse. Ils en estoient là, lors que l'on aduertit Amestris, qu'il venoit du monde pour la visiter : mais comme elle se sentoit l'esprit vn peu en desordre ; & qu'elle ne doutoit point qu'elle n'eust beaucoup de marques de despit & de tristesse sur le visage, que l'on auroit pû apercevoir ; elle quitta Arbate, & entra vn moment dans sons Cabinet pour se remettre : pendant quoy il sortit de cette Chambre : mais si furieux & si desesperé, que iamais homme ne le fut dauantage. L'affliction le posseda de telle sorte, que ne pouuant se refoudre de me voir non plus que Megabise : & ne sçachant pas encore ce qu'il vouloit faire ; il monta à cheual, & s'en alla aux champs pour quelque iours : ordonnant que l'on nous dist,

qu'il

qu'il luy estoit arriué vne affaire importante, qui l'auoit forcé de partir sans nous dire adieu & sans nous voir. Cependant Megabise & moy qui ne scauions rien de la verité; & qui estions au desespoir, de ce qu' Arbate ne nous auoit point rendu conte de la conuersation qu'il auoit eue avec Amestris, voulusmes aller chez elle le lendemain: mais l'on nous dit que l'on ne la voyoit pas: & qu'elle se trouuoit mal. Le iour d'apres nous y retourna-mes encore, & nous la vismes: mais plus melancolique qu'à l'accoustumée. Il me sembla mesme qu'elle nous traita vn peu plus froidement qu'à l'ordinaire: ie vous laisse à penser Seigneur, quelle inquietude i'en eus: car comme ie croyois qu' Arbate luy auoit parlé de moy, la derniere fois qu'il l'auoit entretenüe; i'expliquois cela d'vne maniere bien cruelle. Megabise de son costé, n'estoit pas plus en repos que i'estois, à ce que i'ay sceu depuis: & nous passames l'apresdinnée avec beaucoup de chagrin. Mais admirez Seigneur, comment la Fortune dispose des choses! durant que ie m'affligeois de cette sorte, & que i'auois donné la conduite de mon amour, à vn Amy qui me trahissoit; mon Pere, sans que i'en sceusse rien, trauailloit à ma felicité, comme vous allez scauoir. I'estois donc fort melancolique, & pour l'absence d' Arbate, & pour la froideur que i'auois remarquée sur le visage d'Amestris: lors que mon Pere m'ayant fait appeller, me proposa le mariage de la Fille d'Artambare, non seulement comme vne chose qu'il souhaitoit; mais comme vne chose dont il

auoit

auoit desia fait parler, & comme vne chose presque faite. Seigneur, luy repliquay-ie, ce que vous me proposez m'est trop aduantageux, pour n'y consentir pas avec ioye: mais croyez vous qu'Amestris ait les mesmes intentions? Amestris, me respondit-il, n'en sçait encore rien: ie ne laisse pourtant pas de croire qu'elle est trop bien née, pour desobeir aux volonteiz de ses parens, que ie sçay qui le desirent autant que moy. Seigneur, luy dis-ie, ie voudrois bien deuoir Amestris à Amestris, & non pas à Artambare: C'est à vous, me repliqua mon Pere, à vous informer des ses sentimens: estant touiours bien aise, de ne trouuer point de resistance aux vostres. Je vous laisse à iuger Seigneur, quelle fut ma ioye, à vne si agreable nouvelle: elle fut si grande, que ie ne la goustois qu'imparfaitement: & elle excita vn trouble en mon ame, qui fit que ie ne la sentis pas comme ie deuois. O Dieux, combien de fois souhaitay-ie l'infidelle Arbate, pour estre le tesmoin de ma bonne fortune, & pour luy demander pardon, du desplaisir que Megabise en receuroit! Cependant comme ie trouuois vn peu estrange, que l'on me mariaist avec Amestris, auparauant que ie l'eusse entretenuë moy mesme de mon amour; i'en cherchay l'occasion le lendemain: & ie fus assez heureux pour la reconstrer. M'estant donc trouué seul aupres d'Amestris, ie remarquay qu'elle changea de couleur plus d'une fois: & ie m'imaginay, comme il estoit vray, qu'elle sçauoit deja quelque chose de l'intention d'Artambare, touchant nostre mariage: cōme

en effet, il luy en auoit parlé, vne heure auant que i'arriuaſſe aupres d'elle. Mais helas Seigneur, que cét aimable incarnat en l'embelliffant, me donna d'eſtranges inquietudes ! & que ie craignis fortement, qu'elle n'euff de l'auerſion, pour ce que ie m'imaginois qu'on luy auoit propoſé ! Madame, luy dis-ie preſque en tremblant, Aglatidas oſeroit-il bien prendre la liberté, de demander à la belle Ameſtris, ſi les diuers changemens qu'il voit ſur ſon viſage, ſont d'un bon ou d'un mauuais preſage pour luy ? Je penſois, dit-elle en rougiſſant encore plus fort, auoir entendu dire à nos Mages, que les hommes ne deuoient conſulter que les Aſtres, pour ſ'informer de leur fortune : & ne s'amuſer pas à de ſi petites, & de ſi legeres obſeruations. Je penſe, luy repliquay-ie, que ceux qui ont deſſein de ſçauoir ſ'ils feront riches, ou ſ'ils feront heureux à la guerre, doiuent faire ce que vous dittes : mais ie crois auſſi que ceux qui ne veulent ſçauoir autre choſe, que ce qui ſe paſſe dans le cœur de l'adorable Ameſtris, ne doiuent conſulter que ſes yeux : & ne doiuent apprendre que d'eux, leur bonne ou leur mauuaiſe fortune. Ameſtris, me reſpondit elle, n'eſt pas aſſez conſiderable, pour faire le malheur, ou la felicité de quelqu'un : Mais quand cela ſeroit, Aglatidas la doit aſſez connoiſtre, pour croire qu'elle ne cherchera pas meſme la ſienne, que par la volonté de ceux qui doiuent raiſonnablement diſpoſer d'elle. Mais Madame, adiouſtay-ie, ſi ceux que vous dittes, ſouhaittoient de vous vne choſe, où vous euſſiez de la repugnance,

leur

leur obeïriez vous sans murmurer ? Je le ferois sans doute, repliqua-t'elle, quand mesme i'en deurois perdre la vie: car ie tiens bien plus aduantageux pour moy de faire ce que ie dois, que de faire ce qui me plaist. Cette vertu est bien seuerie, luy dis-ie, & cette obeïssance me semble vn peu trop aueugle: car Madame, quel desespoir seroit celuy d'vn homme, qui auroit eu le bonheur d'estre choisi par vos parens, pour estre le Mary de la diuine Amestris, s'il venoit à connoistre apres, qu'elle auroit obeï par contrainte ? Je cacherois si bien mes sentimens, respondit elle, qu'il ne connoistroit iamais: Ha Madame, luy dis-ie, ne vous y abusez pas: c'est vne chose qui ne sçauroit estre: c'est pourquoy, Madame, ie vous coniuire par tout ce qui vous est de plus venerable, & de plus sacré, de me dire ingenuement en quels termes ie suis dans vostre esprit: car Madame, ie ne crois pas estre assez malheureux, pour faire que vous ignoriez de quelle façon vous estes dans le mien. Ouy Madame, poursuiuis-ie, vous sçavez que depuis le premier moment que i'eus l'honneur de vous voir, ie vous ay aimée avec vne passion sans égale: que ie vous ay serui avec vn respect, tel que celuy que l'on a pour les Dieux: & que ie vous ay adorée en secret, de toutes les forces de mon cœur. C'est donc à vous Madame, à m'apprendre si ie dois esperer ou craindre: si vous me souffrez sans auersion, ou si vous m'endurez par complaisance: & c'est à vous enfin, à determiner de mon bonheur ou de mon infortune. Je vous ay desia dit, me re-

pliqua-t'elle, que ie n'ay point de pouuoir en ma propre felicité; & par conſequent, ie n'en ay guere en celle d'autrui : mais Aglatidas, puis qu'un commandement que ie viens de receuoir d'Artambare & d'Hermaniſte, me permet de ſouffrir avec bien-ſeance que vous me parliez de voſtre affection : ie vous diray avec beaucoup de ſincerité, que le choix qu'ils ont fait me ſemble ſi auantageux pour moy, que i'en ay quelque confuſion : & ſi vous auez remarqué quelque changement ſur mon viſage, ç'a eſté ſans doute par la honte que i'ay, de n'eſtre pas digne de l'honneur que vous me faites. Ametriſ prononça ces paroles avec tant de retenuë, qu'il me fut impoſſible de deſcouvrir ſes ſentimens: ce qui me mit en vne inquietude ſi eſtrange, & ſi bizarre; que iamais l'on n'a entendu parler d'une pareille choſe. Encet inſtant, ie voulois preſque mal à mon Pere, d'auoir ſi toſt auancé mon bonheur: car, diſois-ie, le moyen de ſçauoir ſi ie ſuis aimé d'Ametriſ? Ametriſ, reprenois-ie, qui eſt la plus ſage perſonne de toute la Terre: & qui viuroit bien avec l'homme du monde le plus mal fait, ſi elle l'auoit eſpouſé. Tant y a Seigneur, que ie fus ſi fort poſſédé de cette eſpece d'inquietude, que ie ne pus la cacher à Ametriſ. Madame, luy diſ-ie, vous voyez deuant vous le plus malheureux de tous les hommes tout enſemble: le plus heureux ſans doute, adiouſtai-ie, par la glorieuſe eſperance, qu'Artambare a donné à mon Pere, de ne me refuſer pas Ametriſ: mais le plus malheureux auſſi, de ce que ie ne puis ſçauoir,

uoit, si Aglatidas eust esté choisi par Amestris, quand Artambare ne l'eust pas choisi. Que vous importe, me respondit elle, de sçavoir vne chose qui ne peut plus arriuer, & que ie ne sçay pas moy mesme? Car comme i'ay tousiours creû fortement, que ie ne deuois pas disposer de moy; ie me suis contentée d'empescher mon cœur d'estre capable d'aucune preoccupation; sans me determiner à rien, qu'à obeir auéglément. Si bien Madame, luy dis-ie, que si l'on vous eust commandé de receuoir les seruices de Megabise ou d'Otane, vous n'eussiez pas desobei? Je vous l'ay desia aduoüé si ie ne me trompe, repliqua-t'elle; Ha Dieux, m'escriay-ie, Madame, pourquoy ne voulez vous pas que ie sois heureux? Je ne m'oppose point à vostre bonheur, respondit Amestris, s'il est vray que mon consentement y soit necessaire: Mais Madame (luy dis-ie en l'interrompant) qui m'assurera que ce n'est point par contrainte que vous obeissiez: vous qui dites que vous obeiriez, quelque repugnance que vous y pussiez auoir? Vous estes iniuste, Aglatidas, me dit elle, de vouloir que ie vous die mes sentimens, vous qui voulez que i'aye deuiné tous les vostres: c'est pourquoy tafchez de les descouuir si vous pouuez: & contentez vous de sçavoir, qu'Artambare tient le cœur d'Amestris en sa puissance: & que s'il en dispose en vostre faueur, comme il y a beaucoup d'apparence qu'il le fera, vous y aurez vn pouuoir absolu & legitime, que rié ne troublera iamais, Ce n'est pas encore assez Madame, luy dis-ie, & ie voudris

ſçauoir précifément, ce que vous penſiez d'Aglatidas, vn moment auparauant qu'Artambare vous euſt parlé en ſa faueur: I'en penſois, me dit elle, ſans doute ce que toutes les perſonnes raisonnables en penſent. Mais vous eſtoit-il abſolument indifférent? luy dis-ie: Vous eſtes trop curieux (me reſpondit-elle en ſous-riant, & en rougiſſant tout enſemble) & ſi ie continuois de vous reſpondre, il ſeroit difficile que ie ne diſſe quelque choſe, qui ſeroit à voſtre deſauantage ou au mien. Ce fut de cette forte Seigneur, que cette ſage & adroite Perſonne, ſe deliura de ma perſecution: & qu'elle me guerit vn peu de mon bizarre chagrin: Car il me ſembla que de la façon dont elle m'auoit dit ces dernieres paroles: ie pouuois les expliquer favorablement pour moy. Je me trouuay donc heureux: & ſi Arbate euſt eſté à Ecbatane, il me ſembloit que ie n'euffe rien eu à ſouhaiter. Cependant comme les perſonnes de condition, ne ſe marient iamais en Medie, ſans le conſentement du Roy; Artambare & mon Pere tinrent encore la choſe ſecrete durant quelques iours, afin de prendre leur temps à propos, pour la faire agréer à Aſtiage. Mais Seigneur, que ces iours furent heureux pour Aglatidas! & quelles douceurs ne trouua-t'il point, en la conuerſation d'Améſtris! Car comme cette ſage Fille auoit enfin reçu vn commandement de ſon Pere, de me regarder comme celuy qu'elle deuoit eſpouſer; ie trouuay dans ſon ame tant de complaiſance; & il me ſembla y remarquer tant de tendreſſe pour moy; que ie puis
dire

dire que ie fus pleinement recompensé par ces bien-heureux momens, de tous les maux que i'auois soufferts. Elle ne voulut pourtant iamais m'aduouier, qu'elle m'eust aimé, ny qu'elle m'aimast: Mais en me permettant d'esperer, que cela pourroit estre vn iour; elle m'en dit assez pour me faire croire qu'elle ne me haïssoit pas. Artambare & mon Pere ayant alors trouué l'occasion qu'ils attendoient, parlerent de nostre mariage au Roy, qui y consentit sans peine: parce qu'il ne sçauoit pas que Megabise qui auoit l'honneur de luy appartenir songeast à espouser Amestris. Le consentement d'Artiage ne fut pas plustost obtenu, que la chose fut sçeuë de toute la Cour: Megabise en estant informé des premiers, fut à l'instant mesme supplier le Roy, de ne souffrir pas ce mariage, & de vouloir le proteger, au dessein qu'il auoit pour Amestris. Mais ce Prince luy dit, qu'il auoit parlé trop tard: & qu'ayant donné sa parole, la chose estoit absolument sans remede. Megabise quitta le Roy assez mescontent: & se resolut de prendre vne voye qu'il iugea meilleure, pour arriuer à sa fin. Il chercha donc l'occasion de me rencontrer; & l'ayant trouuée, sans me faire vn plus long discours; Aglatidas, me dit-il tout bas à l'oreille, ne possedera point Amestris, que par la mort de Megabise: c'est pourquoy, poursuiuit-il, sans tarder dauantage, sortons par la Porte qui regarde les Montagnes, & venez acheuer vostre conqueste par ma deffaite. Megabise, luy dis-ie, ie n'ay guere accoustume de me faire presser d'aller où vous me voulez conduire: mais

ie vous aduoïe, que ie voudrois bien s'il estoit possible, ne mettre point l'espée à la main, contre vn Frere d'Arbate. Vous le pouuez, me repliquait'il, en me cedant Amestris: Amestris! repliquay-ie, ha non non, Megabise, ie ne la scaurois ceder: & s'il n'y a point d'autre voye de vous satisfaire, il faut fuiure vestre intention. En disant cela nous fortismes, apres nous estre deffaits de ceux qui estoient aueque nous: & nous fusmes au pied d'vn grand rocher, sur vne assez belle Pelouse, où il voulut que nous batissions. Je vous aduoïe que l'amitié que i'auois pour Arbate me troubloit vn peu: & que i'auois beaucoup de repugnance à respandre le sang d'vn homme qui estoit son Frere. Mais dés que ie venois à penser, que Megabise estoit mon Riual; & que de sa vie ou de sa mort dépendoit la possession d'Amestris; cette consideration me quittoit: & la fureur se rendoit Maistresse de mon esprit. Nous ne fusmes donc pas plustost au lieu qu'il auoit choisi, que nous mismes l'espée à la main: car comme c'estoit fort près de la Ville, quoy que nous fussions à pied, nous n'eusmes pas besoin de reprendre haleine. D'abord Megabise vint à moy, avec vne fierté & vne violence, qui me firent bien connoistre que i'auois à faire à vn dangereux ennemy: & i'ose dire que ie le reçeus avec assez de vigueur & de fermeté, pour ne luy donner pas mauuaise opinion de mon courage. Comme nous n'estions pas mal adroits tous deux, nous nous portasmes plusieurs coups sans nous blesser: ce qui à mon aduis, nous fascha également. Mais
comme

comme nous nous estions enfin résolus d'abandonner tout à la Fortune, & de ne nous ménager plus; Arbate, l'artificieux Arbate, ayant selon toutes les apparences, inventé quelque nouvelle fourbe pour nous tromper; reuenant à la Ville, nous vit de loin au pied de ce rocher: & sans sçauoir qui c'estoit, il vint à nous l'espée haute pour nous separer. Mais Dieux qu'il fut surpris, lors qu'il nous reconnut, & que de diuers sentimens s'emparerent de son ame! Megabise estant son Frere, il est à croire qu'il m'eust volontiers prié, de cesser de le combattre: & ie pense aussi, que me regardant comme son Amy, il eust presque bien voulu obliger Megabise, à ne tirer plus l'espée contre moy: mais comme estant tous deux ses Riuaux, ie ne sçay s'il n'eut point quelque tentation, d'attaquer tous les deux ensemble: & de ne respecter ny le sang, ny l'amitié. Neantmoins les sentimens de la Nature estans presque tousiours les plus diligens à paroistre, dans les accidens inopinez; Arbate ne nous reconnut pas plustost, qu'il nous cria autant qu'il pût, que nous nous arrestassions. Sa voix, que nous reconnusmes d'abord, nous ayant touché également Megabise & moy, nous tournasmes la teste, & vismes Arbate l'espée à la main comme ie l'ay dit: qui s'estant mis au milieu de nous pour nous separer, & sans descendre de cheual; quelle fureur vous possede? nous dit-il; & quel nouueau fujet de querelle auez vous ensemble? Il n'a pas tenu à moy, luy dis-ie, mon cher Arbate, que ie ne me fois pas battu contre Megabise:

& les Dieux ſçauent avec quelle repugnance i'y ay conſenty. C'eſt donc vous Megabiſe, luy dit alors Arbate, qui ſans conſiderer qu'Aglatidas eſt mon Amy, auez voulu le quereller en mon abſence, contre ce que vous m'auez tant promis? C'eſt moy ſans doute, luy repliqua-t'il, qui ay voulu voir Aglatidas l'eſpée à la main: & qui le verray dans le Tombeau, s'il ne m'y pouſſe le premier, ou s'il ne me cede Ameſtris. Arbate qui ne ſçauoit pas l'eſtat où eſtoient les choſes depuis ſon départ: & qui ne vouloit non plus, que Megabiſe poſſedaſt Ameſtris qu'Aglatidas; nous regardant l'un & l'autre, vous eſtes des furieux, nous dit-il, qui auez perdu la raiſon: car enfin, pourſuiuit-il, ie n'ay pas entendu dire, qu'Artambare veuille donner ſa Fille, au plus vaillant de tous ceux qui la ſeruent: c'eſt pourquoy au lieu de vous battre inutilement, allez la luy demander tous deux; & celui auquel il l'accordera, en demeurera paſſible poſſeſſeur. Ha mon cher Arbate, luy diſ-ie, vous auez prononcé en ma faueur ſans y penſer: car Artambare m'a promis de me donner Ameſtris. Ouy, adiouſta Megabiſe, & le Roy y a conſenti: iugez apres cela, luy dit-il encore, ſi i'ay tort de me battre contre Aglatidas: & ſi nous ſommes en termes de pouuoir ſuiure voſtre conſeil. A ces mots, Arbate qui ſans doute ne nous l'auoit donné que dans la penſée qu'Artambare ne voudroit pas accorder ſa Fille, à des gens qui auoient querelle, & qu'il profiteroit de noſtre infortune; changea de couleur, & me regardant alors avec
des

des yeux où la rage & le desespoir paroissent également; il est donc vray Aglatidas, me dit-il, que l'on vous a promis Amestris, & qu'Amestris y consent? Il est vray, luy dis-je, que ie jouïs de ce bonheur: & que la belle Amestris, obeit sans murmurer. Ha s'il est ainsi (dit-il en m'interrompant, & en regardant son Frere;) laissez moy, Megabise, laissez moy le soing de combattre vn Amant heureux d'Amestris, & ne vous en meslez pas, car; i'y ay plus d'interest que vous: & Aglatidas mesme, sera encore plus innocent d'auoir causé ma mort que la vostre si elle arriue. En disant cela il s'en vint de mon costé, avec vne fureur estrange: d'abord ie l'aschay le pied, & ne pouuant me resoudre à fraper mon Ainé, & ne pouuant aussi me retirer de l'estonnement, où venoient de me mettre ses paroles. Megabise qui est genereux, se mettant alors entre son Frere & moy, insensé, luy dit-il, tu veux donc te couvrir d'infamie, & m'en couvrir en mesme temps; faisant croire à tout le monde, veû ce que tu m'es, que nous aurons esté deux à combattre vn homme seul, & que nous l'aurons assassiné? Retire toy; ou les sentimens de l'honneur & de l'amour, me feront oublier ceux de la Nature. A ces mots i'abaissay la pointe de mon espée, pour faire voir à Arbate, que ie n'auois pas dessein de m'en seruir contre luy: quoy Arbate, luy dis-je, dois-je croire ce que ie voy? & Aglatidas pourra t'il s'imaginer qu'Arbate soit deuenu son ennemy? Ha non non, adioustay-je, ie ne le scaurois penser: mais quand
cela

cela seroit, ie ne serois pourtant iamais le sien: car ie ne suis capable de haine, que pour les Amans d'Amestris. C'est aussi en cette qualité (me respondit le furieux Arbate, en descendant de cheual, & en s'auancant vers moy) que ie ne puis souffrir vostre bonheur: & que ie vous le veux disputer, iusques à la derniere goutte de mon sang. Vous estes Amant d'Amestris? (s'ecria Megabise aussi bien que moy) Ouy, nous repliqua-t'il, ie le suis: & de telle sorte, que nul ne la possedera iamais, tant que ie seray viuant. Je vous laisse à iuger Seigneur, de l'étonnement de Megabise & du mien: Mais admirez vn peu le bizarre effet du discours d'Arbate! vn moment auparauant, i'aimois cét infidelle Amy, & haïssois Megabise: mais à peine eus-ie entendu ce qu'il auoit dit, que l'amitié que i'auois pour luy cessa: & que la haine que i'auois pour l'autre, en fut comme suspenduë: cette nouvelle ialousie s'emparant de mon esprit, plus fortement que la premiere. Megabise de son costé, me regardant, comme estant également trompé aueque luy par Arbate, sembla aussi diminuer de l'auerfion qu'il auoit pour moy, pour le haïr dauantage: & Arbate dans sa violente passion, & dans son desespoir; ne faisoit à mon aduis nulle distinction, entre son Amy & son Frere. Quoy qu'il en soit, ie pense qu'il estoit le plus malheureux: estant à croire, que l'image de son crime & de sa double trahison, s'offroit continuellement à son esprit, & le tourmentoit sans relasche. Cependant comme il n'estoit pas
aisé

aisé a Arbate de se battre contre moy ; & parce qu'en effet i'y resistois ; & parce que Megabise ne le vouloit pas souffrir : que d'autre part, Arbate ne vouloit pas estre le tefmoin du combat que i'auois commencé contre Megabise ; que ce furieux ne pouuoit pas non plus nous combattre tous deux à la fois ; & que ie n'auois pas enduré, qu'il eust combattu son Frere : nous estions contraints malgré nous, d'employer à parler, vn temps que nous auions destiné à vn autre vsage. Mais comme Megabise n'estoit pas moins surpris del'amour d'Arbate que ie l'estois ; & depuis quand mon Frere (luy dit-il, s'il m'est permis de donner ce nom à mon Riual) estes vous deuenu amoureux d'Amestris ? Depuis le premier moment que ie la vy, luy respondit-il ; Quoy, luy dis-ie en l'interrompant, vous deuintes Amant le iour que ie vous y menay ? Ouy cruel Amy, reprit Arbate ; ce fut vous qui me forçastes d'y aller : & qui m'avez forcé en suite de vous trahir ; de tromper Megabise ; d'offenser Amestris ; & de me deshonorer. C'est pourquoy Aglatidas, poursuiuit-il, ie ne puis plus estre vostre Amy : & il faut de necessité, que vous mouriez ou que ie meure. Il vaudroit mieux, luy dis-ie, que vous vous repentissiez de vostre crime : ie m'en repentiray, me respondit-il, quand Aglatidas & Megabise n'aimeront plus Amestris. Ha si cela ne doit arriuer qu'ainsi (luy dismes nous en mesme temps Megabise & moy) nous n'auons qu'à songer lequel vaut mieux, de vous pardonner ou de vous punir. Comme nous en estions là, nous

vif-

vismes arriuer quantité de gens : qui ayant esté aduertis que nous estions fortis de la Ville, venoient nous chercher, ayant eu quelque soubçon de nostre querelle. Le furieux Arbate ne voulant pas estre arresté, remonta à cheual : & me dit tout bas, qu'il m'attendroit trois iours, depuis le matin iusqu'au soir, à vn lieu qu'il me marqua : & me dit que si ie n'estois le plus lasche de tous les hommes, i'yrois le satisfaire, & me vanger : Il s'esloigna alors en vn moment, & nous le perdifmes de veüe dans les Montagnes. Ceux qui nous cherchoient, nous ayant trouué comme ie l'ay dit, nous remenerent à la Ville, & nous donnerent en garde à nos Amis, en attendant que le Roy nous accommodast : mais quelques diligens qu'ils pussent estre, Megabise & moy nous échapasmes, & nous fusmes battre à cinq cens pas d'Écbatane. Je ne m'arresteray point à vous dire les particularitez de nostre combat : & vous sçaurez seulement, que ie fus assez heureux pour ne blesser Megabise que legerement à la main ; & pour le desarmer. Neantmoins quoy que sa blessure ne fust pas considerable ; ie creus que ie deuois point r'entrer dans la Ville le mesme iour : par ce que Megabise estant allié du Roy, ç'eust esté manquer de respect pour luy, que d'en vser de cette sorte : quoy que ce n'eust pas esté moy qui eust commencé nostre querelle. Je pris donc le chemin de la Maison d'vn de mes amis : sans songer que ce chemin m'obligeoit de passer par l'endroit où Arbate m'auoit donné assignation : car si i'eusse pensé, peut-estre n'y eussay-ie pas

pas esté, quelque haine que i'eusse pour luy, tant mon amitié auoit esté forte. Or Seigneur, i'oublois de vous dire qu'en desarmant Megabise, mon espée s'estoit rompuë: si bien qu'à la fin du combat ie n'auois pû luy rendre la sienne: ne me semblant pas iuste que celuy qui auoit eu le bonheur de vaincre demeurast sans armes. I'auois donc l'espée de Megabise, qui estoit assez remarquable par la garde, qu'elle auoit d'une façon fort particuliere: de sorte que comme i'arriuay à l'endroit qu'Arbate m'auoit designé, & où il m'attendoit effectiuellement: il ne me vit pas plustost, qu'il reconnut l'espée de Megabise, & s'imagina que ie venois de le tuer. Cette veüe suspendit pour vn moment, toutes ses autres pensées: quoy, dit-il en s'auançant vers moy, ie ne voy donc pas seulement, celuy qui doit posséder Amestris, mais ie voy encore le meurtrier de mon Frere? Vostre Frere, luy dis-ie en me reculant, n'est pas en l'estat que vous dittes: & s'il vous estoit aussi aisé de n'aimer plus Amestris, qu'il me le fera de vous redonner Megabise, nous serions bien tost amis. Cela ne peut-estre, me dit-il; ceux de ma Maison n'ont accoustumé de quitter leur espée qu'avec la vie: mais quoy qu'il en soit, adiousta-t'il, il faut tousiours que vous vous battiez contre moy: Et quand cela ne seroit pas, i'ay assez d'autres sujets de haïr la vie, & de desirer vostre mort. Arbate, luy dis-ie alors, au nom des Dieux, ne me forcez pas à tuer vn homme que i'ay tant aimé: donnez vous la patience de m'escouter vn moment. Arbate s'arresta à ces mots, & ne me pressa plus

plus tant: ie commençay donc malgré ma haine & mon ressentiment, de luy dire cent choses touchantes, pour le ramener à la raison sans le pouvoir faire. Quoy, luy dis-ie, ne vous souvient il plus que i'estois vostre Amy? Ouy, me repliqua-t'il, mais ie me souuiens encore mieux, que vous estes mon Rival: & vn Rival encore, qui doit espoufer Amestris. Les Dieux me font tesmoins, luy dis-ie, que si ie vous la pouuois ceder ie le ferois, malgré toutes vos trahisons: il n'en est pas ainsi de moy, me respondit ce desesperé; car si ie pensois que mon cœur fust capable de la ceder à quelqu'un, ie passerois mon espée au trauers, pour le punir d'un sentiment si lasche, & si indigne d'Amestris. Mais, luy repliquay-ie, quand ie n'espouferois pas Amestris, peut-estre qu'Arbate n'en seroit pas plus heureux, & qu'un autre le seroit plus que luy: cét autre, me respondit-il, seroit alors pour Arbate, ce qu'Aglatidas luy est presentement: c'est à dire l'homme du monde, de qui il peut le moins souffrir ny la veüe, ny la vie. Car, poursuiuit ce furieux, si ie vous regarde comme mon Amy, i'ay de la confusion de mes perfidies, sans en auoir de repentir: si ie vous regarde comme le vainqueur de mon Frere, il faut que ie vange sa honte & sa deffaitte: & si ie vous regarde comme mon Rival, il faut que ie vous haïsse, & que ie vous tuë si ie le puis. Mais, luy dis-ie, voulez vous que ie me batte contre vous, avec l'espée de Megabise & que ie vous blesse des armes de vostre Frere? Mon Frere, me respondit-il, est mon Rival
aussi

aussi bien que vous : & vous n'employerez contre moy, que les armes d'un de mes ennemis, quand vous vous servirez des siennes. Au nom de nostre amitié passé luy dis-je, ne me forcez point à me battre : au nom de nostre haine & de nostre amour présente, me repliqua-t'il, ne discourons pas davantage. A ces mots perdant patience, il s'eslança sur moy tout d'un coup : & ie me vy alors forcé de songer à me deffendre. Je fus pourtant encore assez long temps sans faire autre chose que parer, aux coups qu'Arbate me portoit : & ie le fis d'autant plustost, que ie remarquay que la colere & la fureur luy avoient fait perdre le iugement. Il ne songeoit qu'à me porter : il s'abandonnoit à tous les momens : & si i'eusse voulu, ie luy aurois passé cent fois mon espée au trauers du corps. Mais voyant la façon dont il se battoit, il me fit quelque pitié : & il ne seroit point mort, si luy mesme n'eust causé sa perte. Apres que nostre combat eut duré quelque temps, il remarqua que ie l'espargnois : & ce qui le deuoit fleschir fut ce qui l'irrita davantage. De sorte que voulant passer sur moy, il prit mal ses mesures & s'eslançant avec violence, il s'enferra de luy mesme, & mon espée luy entra dans le corps iusqu'à la garde. Je la retiray au mesme instant : mais en la retirant il sembla que i'eusse donné un passage plus libre à son ame ; car il expira un moment apres sans pouuoir parler. Je vous aduoie, Seigneur, que ie ne fus iamais guere plus affligé, que ie me le trouuay alors : car enfin i'auois aimé cherelement Arbate : de plus, ie l'auois tué de l'espée

482 LE GRAND CYRUS,
de son Frere: & ce qui m'estoit le plus sensible &
le plus important, c'estoit que ie voyois bien que
cette mort reculeroit mon mariage, & me force-
roit de ne paroistre point à la Cour durant quel-
que temps: Arbate estant d'une condition trop
releuée, pour pouuoir faire que la chose allast au-
trement. Cependant au mesme instant qu' Arbate
auoit voulu passer sur moy, il estoit venu du mon-
de, qui auoit veû son action & la mienne, & qui
en rendit tesmoignage en suite quand il en fut be-
soin: mais comme ma douleur estoit extrême,
apres auoir prié ces gens de prendre soing du corps
de mon infidelle & infortuné Amy; ie m'en allay
chez vn de mes parens, qui auoit vne Maison assez
proche de ce lieu-là. Je n'y fus pas plustost, que
que i'enuoyay vers mon Pere, vers Artambare, &
vers Amestris, pour leur aprendre ce qui m'estoit
arriué: & ie n'oubliay rien de tout ce que ie creus
deuoir faire, en vne occasion si fascheuse. Je ne
m'arresteray point à vous dire, les diuers senti-
mens, de toutes ces diuerses Personnes, puis que
vous les pouuez aisément conceuoir: la mort d'Ar-
bate fit vn grand bruit dans la Cour: & le hazard
qui auoit fait que i'auois combatu les deux Freres
en vn mesme iour; & que i'auois tué Arbate de
l'espée de Megabise, estoient des circonstances
qui agrauoient bien la chose en apparence, mais
qui en effet ne me rendoient pas plus coupable.
Toutefois Astiage ne laissa pas d'en paroistre fort
irrité: & Megabise quoy que son Frere l'eust trahi
& fust son Riual, ne laissa pas aussi de tesmoigner
beau-

beaucoup de ressentiment de sa mort: & de cacher l'intereſt de ſon amour, ſous le pretexte de la vengeance de ſon frere. Artambare donc, & mon Pere avec luy, reſolurent que ie me tiendrois caché pour quelque temps: que meſme ie m'eſloignerois d'Ecbatane le plus que ie pourrois, afin d'eſuiter vn nouveau combat contre Megabiſe: & que pendant mon abſence, ils travailleroient l'un & l'autre de toute leur force, pour taſcher d'accommoder les choſes. Ils n'eurent pas pluſtoſt pris cette reſolution, qu'ils me la firent ſçavoir: mais encore que ie l'eufſe preveuë, il eſt pourtant certain que ie ne laiſſay pas d'en eſtre ſurpris; & que la ſeule penſée de la felicité où i'eſtois vn iour auparauant, & du malheur où ie me voyois tombé, m'accabloit de telle ſorte; que ie n'auois pas meſme la liberté de raifonner ſur mon infortune. Je fis pourtant ſupplier mon Pere, de me donner encore quelque temps, pour me reſoudre à ce facheux depart, & pour m'y pouuoir preparer: ce qu'il m'accorda ſans peine, parce qu'il ſçauoit que i'eſtois en vne Maiſon, où il y auoit ſeureté pour moy: & que d'ailleurs il n'ignoroit pas, qu'encore qu'Aſtiage fuſt irrité, il ne ſe pourteroit pas à la derniere violence, contre le Fils d'un homme qui l'auoit ſi long temps & bien ſeruy. Je fus donc encore quelques iours en ce lieu là: pendant leſquels i'eſcriuis trois fois à Ameſtris, pour obtenir d'elle la permiſſion de luy aller dire adieu: mais quelques preſſantes que fuſſent mes prieres & mes raiſons, ie penſe qu'elle ne ſeroit pas laiſſée per-

suader, si ie n'eusse employé auprès d'elle, l'adresse d'une parente que j'ay, qui est fort de ses Amies : & à laquelle j'escrivis aussi pour cela. Enfin Seigneur, j'obtins donc la liberté de me rendre un soir dans ces superbes Jardins, qui sont à cent pas d'Ecbatane du costé du Midy : & de qui la vaste estendue, fait que l'on les peut plustost nommer un grand Parc que de grands Jardins. C'est en cet endroit, que ceux qui ne cherchent pas le tumulte se vont promener : estant certain qu'il y en a beaucoup moins que dans les Jardins du Palais du Roy, ou au bord de l'Oronte. Je ne sçay Seigneur, s'il vous souvient qu'en ce lieu là, il y a un grand Parterre rustique, dont les compartimens ne sont que de gazon : au milieu duquel est une belle Fontaine, de qui le bassin est semé d'un sable argenté ; & de qui les bords sont ornez d'une mousse verte, qui par son espaisseur & par sa fraischeur, offre un lit fort agreable à ceux qui s'y veulent reposer. Or Seigneur, ce grand Parterre est environné d'un Bois taillis fort espais : entrecoupé de petits sentiers ondoyans qui y conduisent : & qui par cent tours & retours, rendent l'abord de ce lieu-là, un peu long & difficile : aussi est-il beaucoup moins fréquenté que tous les autres, quoy que ce ne soit pas le moins agreable : mais comme les autres Parterres sont plus proches des Portes par où l'on entre ; il n'y a presque que les solitaires & les melancoliques, qui aillent resver au bord de cette Fontaine. Ce fut donc en cet endroit, que la belle Amestris, persuadée par ma Parente qui estoit
son

son Amie, se resolut de m'accorder la permission de la voir : de vous dire, Seigneur, quelle fut la ioye que ie reçeus, à cette agreable nouvelle, il me feroit bien difficile. J'oubliai quasi que ie ne la reuerrois que pour luy dire adieu : & sans songer à ce qui deuoit suiure cette entreueüe ; ie pensay seulement que ie reuerrois Amestris par sa permission, en vn lieu où ie pourrois l'entretenir de mon amour : & où ie pourrois peut-estre recevoir quelque leger tesmoignage, qu'elle ne luy desplaïsoit pas. Je me rendis donc dès la pointe du iour de peur d'estre aperçeu, dans ces beaux Jardins : & ie passay tout le matin, & toute l'apresdisnée, dans vn petit Pauillon, qui est au bout d'une allée : où il ne loge que des Jardiniers, desquels en leur donnant quelque chose, l'on obtient tout ce que l'on veut. Cependant le Soleil n'eut pas si tost commencé de s'abaisser, que ie fus me mettre dans le Bois-taillis, qui environne le Parterre de gazon : regardant avec beaucoup de soin & d'impatience, si Amestris ne venoit point. Toutes les fois que le vent agitoit les feuilles, ie croyois l'entendre venir : & mon imagination, me la representa si viuement, que ie creus la voir en plus d'un lieu où elle n'estoit pas. Enfin le Soleil s'estant couché, ce bel Astre m'aparut : & ie vis sortir Amestris du Bocage, suiuite de ma Parente, & de trois ou quatre de ses Femmes. Car encore que ce fust vn secret que nostre entreueüe, comme ce n'estoit pas vn crime, cette sage Fille auoit mieux aimé y venir avec plusieurs personnes, que d'y

venir peu accompagnée. Je ne la vis pas plustost que ie fus vers elle : & luy donnant la main, ie la menay aupres de la Fontaine : où l'on estoit assuré de n'estre entendu de personne, & de ne pouuoir estre surpris. D'abord ie la remerciay de la bonté qu'elle auoit pour moy, avec toute la passion, & tout le respect qu'il me fut possible : mais comme les momens m'estoient precieux, elle ne fut pas plustost assise, que me mettant à genoux aupres d'elle, pendant que ma Parente & toutes ses Femmes parloient de la beauté du lieu & de la saison à trois pas de nous ; Madame, luy dis-ie, est-il permis au malheureux Aglatidas, de croire que vous auez bien sçeu qu'il auroit l'honneur de vous voir icy ? Et est-il bien vray, que ce ne soit pas vn hazard, qui luy donne le plaisir qu'il a de vous entretenir ? Ouy Aglatidas, me respondit elle, c'est de mon consentement que ie vous voy : & i'ay creù que mon Pere m'ayant commandé de vous honorer infiniment, ie pouuois sans crime aucun, vous donner ce tesmoignage de mon estime : & si ie l'ose dire, de mon amitié. Ha Madame, luy dis-ie, ne me cachez point mon bonheur : & s'il est vray que ie sois assez heureux, pour vous auoir obligée à quelque legere connoissance de ma passion ; faites le moy connoistre, Madame, si vous voulez conseruer ma vie : & ne croyez pas que ie sois de l'humeur de ceux qui se flatent en toutes choses ; & qui expliquent tout à leur aduantage. Au contraire, ie me connois si parfaitement, que ie doute tousiours, que l'on me puisse estimer. C'est pourquoy Madame,

me, il faut que vous ayez cette indulgence pour ma foiblesse, de n'écouter pas tant aujourd'hui cette humeur feue, qui vous fait croire que l'amour est une chose, qui ne peut-être sans crime dans un esprit: & qui fait que ces cruelles paroles d'estime & d'amitié, trouvent toujours leur place en tous vos discours: & que celles d'amour & de passion, ne s'y rencontrent jamais. Songez s'il vous plaît, luy dis-je, que je suis infortuné: & que je vay être exilé du seul lieu de la Terre, où je puis trouver quelque repos. Pensez donc je vous en conjure, que j'ay besoin de quelque consolation, pendant une si cruelle absence: & que si vous ne me donnez quelques marques particulieres de vostre affection, je mourray de douleur & de desespoir. Croyez vous Aglatidas, me dit elle, que ce soit avoir fait peu de chose pour vous, que d'être venue dans ce jardin; que de souffrir que vous me parliez en particulier; & que d'endurer que vous m'entretenez d'une passion, qui quelque legitime qu'elle puisse être, ne laisse pas d'avoir quelque chose de dangereux, quand elle est trop forte; & qui apres tout, ne peut-être soufferte par une fille, sans faire beaucoup de violence à sa modestie, si elle est effectivement raisonnable? Quoy Madame, luy dis-je, une passion qu'Artambare & Herministe n'ont pas desapprouvée, laisseroit quelque scrupule dans l'esprit d'Amestris; & Aglatidas qui n'a pas eu une seule pensée qui vous puisse offenser, seroit criminel de vous parler de son amour? Ha Madame, s'il est ainsi, je suis bien plus

488 LE GRAND CYRVS,
malheureux que ie ne pensois. Non, me dit-elle,
Aglatidas, ie ne veux pas estre si feure : & ie veux
bien vous aduoier, poursuiuit-elle en baissant les
yeux, que ie vous estime assez, pour n'estre pas fa-
schée que vous m'aimiez : & pour souhaiter mes-
me, que cela soit eternellement. Mais ie ne scay
Aglatidas, si quand il seroit vray que ie vous ai-
merois autant, que vous voulez que ie croye que
vous m'aimez; Je ne scay, dis-ie, s'il seroit dans
l'ordre de vous le dire : & s'il ne vaut pas mieux
vous laisser deuiner mes sentimens, que de vous
les expliquer dauantage. Car enfin Aglatidas, ad-
iousta-t'elle, l'absence destruit bien souuent les af-
fections les plus fortes : & s'il arriuoit que vous
changeassiez, Amestris ne se consoleroit iamais :
si elle vous auoit adouiié, qu'elle se fust trouuée
sensible à vostre amour. Ha Madame, luy dis-ie,
que cette consideration ne vous empesche point
de me dire vne parole si fauorable : & scachez que
lors que ie n'aimeray plus l'adorable Amestris, ie
ne feray plus au monde. Le temps & l'absence,
sont deux puissans ennemis, reprit-elle; Ouy con-
tre les foibles, luy repliquay-ie : mais Aglatidas
n'est pas de ce nombre là : & vos beaux yeux ont
trop puissamment attaché son cœur, pour qu'il se
puisse iamais dégager. Mais vous Madame, pour-
suiuis-ie, qui estes adorée de toute la Terre; qui
me respondra que quelqu'un de tant d'illustres Ri-
uaux, n'occupera point en vostre ame, vne place
que vous ne m'y auez pas donnée? Car Madame,
adioustay-ie, apres ce que vous venez de dire, ie
voy

voy bien que ce n'est qu'à Artambare, que ie dois toute la bonté d'Amestris. Vous ne luy devez pas cette promenade, me dit elle en sous-riant, puis que personne ne la sçait : hé bons Dieux Madame, luy dis-je en la regardant, que ne vous determinez vous ? & que ne dittes vous précisément, que vous haïssiez Aglatidas, ou que vous l'aimez ? Le premier n'est pas veritable, me repliqua-t'elle, & l'autre ne seroit pas dans la bien-seance, quoy qu'il ne fust pas criminel. Permettez moy donc Madame, luy dis-je, d'expliquer toutes vos actions, & toutes vos paroles à mon aduantage : de faire parler vos yeux fauorablement pour moy : & mesme vostre silence, puis que vous ne voulez pas parler. Je vous permets, me dit-elle alors en rougissant, de penser tout ce qui pourra conseruer la vie d'Aglatidas, & me le ramener fidelle. C'est assez Madame, luy dis-je, c'est assez : & puis que vous desirez que ie sois constant, il n'en faut pas dauantage, pour me rendre le plus heureux de tous les hommes. Mais Madame, sçavez vous bien à quoy vn si glorieux commandement vous engage ? & oseray-je me persuader qu'en m'ordonnant d'estre fidelle, vous m'avez assuré de l'estre ? Croyez Aglatidas, me dit-elle alors, qu'Amestris n'engage pas son cœur legerement : & que puis que j'ay creû vous pouuoir donner place dans le mien, rien ne vous en otera que la mort. Je vous laisse à penser Seigneur, quel effet firent ces fauorables paroles dans mon esprit : ie pris alors la main d'Amestris, & malgré elle la luy baissant avec autant de respect

que d'amour; ie la remerciay avec des termes si passionnez, que i'ose croire que i'en attendris son cœur. Cependant comme ie laissois Megabise, Otane, & cent autres aupres d'elle, que ie scauois qui en estoient amoureux: Madame, luy dis-ie, i'ay vne grace à vous demander, que ie n'ose presque vous dire, & que ie ne puis toutesfois vous taire. Elle me pressa alors de m'expliquer: m'assurant que tout ce qui ne seroit point iniuste, ne me seroit pas refusé. Ce que ie voudrois, luy dis-ie, Madame, si ie le pouuois sans perdre le respect que ie vous dois; seroit de vous prier d'estre la moins liberale que vous pourrez de vos regards, & à Megabise & à Otane, & à cent autres qui vous aiment & qui vous seruent: & de ne souffrir pas que tous mes Riuaux soient heureux, pendant que l'infortune Aglatidas endurera des suplices, qui ne sont pas imaginables. Je scay bien Madame, adioustay-ie, que ie ne suis pas trop raisonnable, de parler de cette sorte: mais l'Amour n'est pas accoustumé de reconnoistre la raison, & de s'enfermer dans les bornes qu'elle prescrit. Je ne puis pas, me respondit-elle, vous promettre de ne voir point ceux que vous nommez vos Riuaux: mais ie puis bien vous assurer, que ie ne les regarderay pas fauorablement. Ce n'est pas encore assez, Madame, luy repliquay-ie, pour satisfaire ma bizarre ialousie: & si vous voulez m'obliger vous me ferez l'honneur de me promettre, de les regarder le moins qu'il vous sera possible. Car Madame, poursuiuis-ie, quelques irritez que puissent estre

estre vos yeux, ils sont toujours beaux : & leur éclat a quelque chose de si diuin & de si merueilleux ; qu'il vaut beaucoup mieux les voir en colère, que de ne les voir point du tout. Ainsi Madame, ayez compassion de ma foiblesse : & ne me refusez pas la consolation de pouuoir esperer que mes ennemis ne profiteront point de mon absence : & que ie ne seray pas seul priué de la satisfaction de vous voir. Ie veux bien Aglatidas, me dit elle, vous mettre en repos de ce costé là : & vous assurer que ie chercheray la solitude avec soing, tant que ie ne pourray pas iouir de vostre presence, & de vostre conuersation. Mais en vous accordant ce que vous desirez, ie vous diray toutefois, que ie ne m'y engage qu'autant que la bien-seance me le permettra : ne me semblant pas iuste de vous promettre dauantage. C'est peut-estre trop peu, Madame, luy dis-ie, pour satisfaire mon amour : mais c'est sans doute assez, pour vne personne qui doit donner des Loix à tout le monde, & qui n'en doit receuoir, que de sa propre volonté : & c'est mesme trop, si l'on considere le peu que ie vauz, & vostre rare merite. Ie serois trop long, Seigneur, si ie vous redisois tout ce que nous dismes dans cette triste, & pourtant agreable conference : mais enfin, comme il estoit desia assez tard, Amestris s'en voulut aller : & ie me separay d'elle avec autant de desplaisir que de satisfaction. Plus elle m'auoit dit de choses obligantes, plus ie me trouuois malheureux en l'abandonnant : & i'eusse presque bien voulu, qu'elle m'eust esté moins fauorable,

afin

afin d'estre moins affligé. Je n'estois pourtant pas long temps, dans vn sentiment si interessé : & i'aimois de telle sorte la cause de ma douleur, que ma douleur mesme m'en deuenoit precieuse, & presque agreable. Aussi la conseruay-ie avec vn soing que ie ne vous puis exprimer : & depuis le fatal moment, où ie quittay Amestris, iusques à celui où ie parle ; ie ne l'ay presque point abandonnée. Comme i'auois suiuy Amestris des yeux, le plus long temps qu'il m'auoit esté possible ; & que ie m'estois separé d'elle en soupirant, & sans luy pouuoir dire adieu : ie m'en retournay aussi au lieu de ma demeure, sans songer ny au chemin que ie tenois, ny à nulle autre chose, qu'à mon affliction : & l'image d'Amestris, malgré l'espaiffeur des tenebres, ne laissa pas de m'apparoistre avec tous ses charmes & tout son esclat. Deux iours apres cette entreueüe, ie partis pour m'en aller dans la Prouince des Arifantins, où Artambare me fit trouuer retraite chez vn de ses Amis, qui estoit Gouverneur d'vne assez bonne Place. Je ne vous dis point quelle fut ma melancolie & mon chagrin, pendant ce voyage & pendant mon exil : estant assez aisé de comprendre, qu'vne amour aussi violente, que celle qui regnoit dans mon cœur ; & vne ame aussi passionnée que la mienne ; ne me laisserent guere en repos. Aussi tost apres mon départ, i'apris encore vne nouvelle, qui augmenta beaucoup ma douleur : qui fut qu'Hermaniste ayant esté prise d'vne fièvre continuë, en estoit morte le septiesme iour : & qu'Artambare qui l'aimoit avec

vne

vne tendresse inconceuable, en estoit tombé malade. Le malheur ne s'arresta pas encore là: car quelques iours apres, ie sçeu que le Mary auoit suiuy au Tombeau, celle qu'il auoit tant aimée au monde: & qu'Amestris par les ordres du Roy, auoit esté remise sous la conduite d'un de ses parens, qui estoit allié de Megabise, & qui n'estoit point du tout de mes amis. Je vous laisse à penser, Seigneur, en quel estat me mirent ses funestes nouvelles: i'auois effectiuement beaucoup d'obligation à Artambare & à Hermaniste: de plus, ie partageois encore l'affliction d'Amestris: & ie voyois outre cela, qu'elle alloit en des mains ennemies, qui ne me permettoient pas de la voir facilement: & qu'enfin ie n'auois rien à esperer, qu'en la fidelité d'Amestris: que ie n'auois pas, ce me sembloit, assez bien meritée, pour m'y deuoir assurer. Ce n'est pas que ie ne sçeuſſe que mon Pere desiroit tousiours nostre Mariage: mais il y auoit pourtant lieu de craindre, que s'il voyoit que le Roy changeast de sentimens en faueur de Megabise qui auoit fait sa paix, apres mon troisieme combat: il ne changeast aussi bien que luy, & ne s'accommodast au temps, pour obtenir plus facilement ma grace. Je viuois donc avec vn chagrin, qui se peut plus aisément conceuoir qu'exprimer: & Amestris de son costé menoit aussi vne vie qui auoit beaucoup d'amertume. Je luy escriuois regulierement toutes les semaines, par vn homme que ie luy enuoyois exprés: & elle auoit la bonté de me respondre: mais avec tant d'esprit & tant de sagesse; que ie puis dire
que

que ses lettres ne me donnoient pas moins d'admiration que d'amour. Comme elle auoit esté extraordinairement touché de la perte d'Artambare & d'Hermaniste, elle m'en escriuit en des termes, capables d'inspirer la douleur dans l'ame la plus gaye, & la plus esloignée de toute melancolie : & comme naturellement elle a de la tendresse pour tout ce qu'elle doit aimer ; elle paroissoit si fort dans les Lettres qu'elle m'enuoyoit ; que ie souhaittois presque d'estre à la place d'Hermaniste & d'Artambare, pour receuoir des marques aussi sensibles, de l'amitié d'Amestris. Helas, disois-ie, que cette Personne sçait bien aimer ce qu'elle veut aimer ! & que ie serois heureux, si son affection estoit vn bien, que ie pusse posseder en repos & en liberté ! Mais durant que ie passois les iours & les nuits à soupirer & à me pleindre, sans autre consolation que celle des Lettres d'Amestris ; mes affaires se reculoient, plustost que de s'auancer : parce que Megabise s'estant mis assez bien dans l'esprit du Roy, empeschoit qu'elles ne fissent. De sorte que mon Pere me mandoit tousiours, que ie ne m'aprouchasse pas d'Ecbatane, & que ie me donnasse patience. Amestris qui craignoit aussi que ie ne me hazardasse pour l'amour d'elle : & que ie ne m'exposasse encore à vn nouueau combat contre Megabise, ou contre Otane, qui la seruoit tousiours ; me prioit instamment, de ne precipiter pas mon retour. Ainsi ie me voyois attaché malgré moy au lieu de mon suplice : & contraint de demeurer dans la plus cruelle incertitude, où vn
 hom-

homme qui aime se soit iamais trouué. Je sçauois que Megabise auoit tousiours esté vn peu mieux avec Amestris, que tous mes autres Riuaux : que pendant vn assez long temps, elle nous auoit traitez également : & qu'enfin Megabise estoit bien fait : auoit du cœur : de l'esprit ; & de la condition. De plus, ie sçauois encore qu'il estoit deuenu beaucoup plus riche par la mort d'Arbate, & qu'il estoit en faueur auprès du Roy : de sorte que comme ie faisois des armes de toutes choses, pour me persecuter ; ie ne manquay pas de m'accuser moy mesme, du malheur que ie craignois : m'imaginant que si ie n'eusse point tué Arbate, ie n'eusse pas tant deû craindre que Megabise eust espousé Amestris, parce qu'il n'eust pas esté si riche, ny peut-estre tant en faueur. Je viuois donc de cette sorte, c'est à dire le plus malheureux des hommes : me persuadant tousiours, que ce que ie souhaitois n'arrieroit iamais : & que ce que ie craignois pouoit arriuer à tous les momens. Je ne voulois pas seulement esperer, qu'Amestris fust sincere & fidele : & ie m'imaginois quelques fois, que ses Lettres me déguisoient ses sentimens : & qu'elle ne me tesmoignoit quelque affection que pour me tromper. Cependant cette aimable Personne (comme ie l'ay sçeu depuis) m'auoit gardé vne fidelité inuiolable : car non seulement elle m'auoit conserué son amitié ; mais elle auoit agi avec tous ses Amants, d'vne façon si seueré & si rigoureuse ; que si elle eust pû inspirer de mediocres passions, sa cruauté les auroit infailliblement tous gueris. Mais

com-

comme sa beauté n'a jamais fait naistre que de violentes amours; ils ne laissoient pas de s'opiniâtrer dans leur dessein, & de la persecuter sans cesse. Neantmoins comme le deüil qu'elle portoit effectivement au cœur, aussi bien qu'à l'habillement, luy fournissoit vn pretexte specieux, de retraite & de melancolie; elle s'en feruit au delà des bornes que la plus exacte bien-seance demande, en de pareilles occasions: & elle deuint tellement solitaire & retirée, que ce n'estoit pas sans peine, que ceux qui l'aimoient la pouuoient voir. Les premiers mois de son deüil & de son affliction estant passez, elle ne changea point de forme de viure: car elle refusa tous les diuertissemens qu'on luy offrit: de la seule conuersation de Menaste (c'est ainsi que s'appelle cette parente que j'ay, & qui est tant de ses Amies) estoit sans doute toute sa consolation & tout son plaisir. Elles alloient souuent ensemble, se promener dans ce mesme Jardin, où ie l'auois veüe la derniere fois: & tout ce que l'Amour peut inspirer à vne personne vertueuse; il est certain qu'il l'inspira en ma faueur, à l'adorable Amestris. Mais helas, ie n'en estois pas plus heureux! & ie voyois les choses d'une façon bien differente de ce qu'elles estoient. Ce n'est pas qu'il n'y eust quelques moments, où ie m'imaginois qu'Amestris m'estoit fidelle, & que j'en estois effectivement aimé: mais Dieux! cette imagination, toute douce qu'elle estoit, ne me rendoit pas moins impatient: & j'estois encore beaucoup plus pressé du desir d'aller à Ecbatane, pour y voir
Ame-

Ameſtris conſtante, que pour y trouver Ameſtris infidelle. Enfin ie fus tellement emporté de mon amour, & de ma ialouſie tout enſemble: que ie me reſolus de m'en aller ſecrettement à Ecbatane, chez ce meſme Jardinier où i'auois demeuré vn iour: lors que i'auois pris congé d'Ameſtris, & que i'auois trouué tout diſpoſé, à receuoir des preſens: & à me rendre vn pareil office ſi i'en auois beſoin. Je partis donc, avec vn de mes gens ſeulement: & faiſant le plus de diligence qu'il me fut poſſible, i'arriuay proche d'Ecbatane, ſans que le bruit de mon départ peuſt eſtre paruenu iuſques à mon Pere, ny iuſques à Ameſtris: parce que i'auois obligé celuy qui m'auoit donné retraite, à ne l'eſcrire point à la Cour. Je voulus arriuer de nuit, afin de n'eſtre pas reconnu: & ayant enuoyé mon Eſcuyer ſ'assurer du logement que ie m'eſtois deſtiné; ie fus en ſuitte dans le Jardin: reſolu de m'enuoyer informer ſecrettement, de ce que faiſoit Ameſtris, auparauant que de la voir, apres que celuy qui me ſeruoit, auroit mené mes cheuaux à vn Village proche de là. Je paſſay toute la nuit à me promener au meſme lieu où ie l'auois veü la derniere fois: & repaſſant dans ma memoire, toutes les fauorables paroles que i'auois entenduës de ſa belle bouche; i'eſtois dans vne ſatiſfaction, que ie ne vous puis exprimer. Je ne ſçay par quel charme ſecret, ce beau lieu appaiſa tous les troubles de mon ame: mais il eſt certain que depuis que i'y fus, ie n'eus plus ny ialouſie, ny chagrin: & que ie n'eus plus d'autre inquietude, que celle que me cauſoit

l'impatience que i'auois de reuoir Amestris. Bien est-il vray qu'elle fut si grande, que comme ie l'ay desia dit, ie passay toute la nuit à me promener: m'estant impossible de conceuoir que ie pusse dormir. Or comme ie ne pouuois faire sçauoir à Amestris que i'estois arriué que par ma parente, il falut attendre qu'il fust iour: mais i'eus le malheur d'apprendre lors que i'y enuoyay, qu'elle estoit aux champs, & qu'elle n'en reuiendroit que le lendemain. Neantmoins ie iugeay qu'il valoit mieux se donner patience, que de m'exposer à déplaire à Amestris, en luy donnant de mes nouvelles par vne autre voye, que par celle où elle auoit accoustumé d'en receuoir. Je ne vous dis point Seigneur, quelles furent mes inquietudes, tant que cette iournée dura, dans ce Pauillon du Iardinier où ie m'estois retiré, de peur d'estre veû de quelqu'un: Mais ie vous diray qu'aussi tost que le Soleil s'abaisa, & que ie creus me pouuoir promener sans danger dans les petites routes du Bois taillis, qui enuironne ce grand Parterre de gazon, au milieu duquel est vne Fontaine, comme ie vous l'ay déjà dit, ie m'y en allay; afin de pouuoir du moins iouir de la veuë des mesmes lieux, où i'auois veû la derniere fois ce que i'aimois. Je repassois des yeux tous les endroits où Amestris auoit esté: & principalement le lieu où ie l'auois veuë assise. Ce fut en cette mesme place, disois-ie, que l'incomparable Amestris m'assura d'estre constante, lors qu'elle me pria de l'estre: & où elle me permit de penser tout ce qui pourroit conseruer Aglatidas, & le luy
r'ame-

r'amener fidelle. Le voicy, (poursuiuois-ie en moy mesme, & comme si ie l'eusse veuë) le voicy adorable Amestris, cét Aglatidas, tel que vous l'avez desiré: c'est à dire, le plus amoureux, & le plus passionné de tous vos Amants. Mais aimable Amestris, adioustois-ie encore, vous retrouueray-ie ce que vous estiez lors que ie vous quittay? & puis-ie esperer de n'auoir rien à combattre que cette feure vertu, qui vous oblige à me refuser les choses les plus innocentes? Comme ie m'entretenois de cette forte, tout d'un coup i'entreuis à trauers les branches des Arbres, de l'autre costé du Parterre, vne personne qui me sembla estre Amestris, suiuite de trois autres Femmes: ie la regarday avec attention; ie l'obseruay avec soing; & me confirmay absolument dans ma creance. Ie vy alors qu'elle prit le chemin de la Fontaine: & qu'apres auoir regardé de tous les costez, comme pour voir si elle ne seroit point interrompuë en sa solitude; elle se mit au bord de cette belle Source: precisément au mesme endroit où i'auois esté à genoux aupres d'elle, lors que ie luy auoit dit adieu. Elle s'appuya la teste de la main gauche, à demy couchée sur la mousse verte qui bordoit la Fontaine: & laissant aller négligemment son bras droit le long de sa robe, elle sembloit regarder dans l'eau, comme vne personne qui resue profondément: au moins à ce que i'en pouuois iuger par son action: car elle n'auoit pas le visage de mon costé. Mais, ô Dieux, quel effet fit cette veüe dans mon ame! mon cœur en fut esmû; mon esprit en fut troublé;

& ie ne fus pas maistre de ma raison. Je voulois auancer vers Amestris sans le pouuoir faire : & ie ne scay quel bizarre sentiment que ie ne puis exprimer, fit que ie voulus iouir quelques moments sans estre veü, de ce bonheur que le hazard m'auoit enuoyé, tant au delà de mon esperance. Enfin, Seigneur, la ioye s'empara si absolument de mon ame, que ie n'en auois iamais guere senty d'auantage. Car non seulement ie voyois Amestris en lieu où i'esperois luy parler bientoist; mais ie la voyois en vn endroit, qui me faisoit croire qu'elle pensoit à moy: & qu'elle n'y estoit venueë, que pour se mieux souuenir de nostre derniere conuersation. Ha trop heureux Aglatidas! me dis-ie à moy mesme, à quoy t'amuses-tu, & que ne vas tu rendre grace à ta fidelle Amestris? A ces mots, pliant avec violence les branches qui s'opposoient à mon passage, ie voulus sortir du Bois, pour m'aller ietter à ses pieds; & interrompre le souuenir qu'elle auoit d'Aglatidas, par Aglatidas luy mesme. Mais comme i'estois presque entierement hors de ce Bois, & que ie n'auois plus qu'un pas à faire, pour estre dans le Parterre; ie vy paroistre vn personne de l'autre costé, qui me sembla auoir l'air d'un homme de condition. Je me retiray donc alors, avec autant de precipitation que ie m'estois auancé: & comme l'Amour est ingenieux, à persecuter ceux qui le reconnoissent pour Maistre: ie passay de la ioye à l'inquietude en vn moment. Lequel est ce de mes Riuaux, disois-ie, qui va peut-estre interrompre les pensées que la diuine
Ame-

Ameſtris, a de ſon cher Aglatidas? ha ſ'il eſt vray, pourſuiuois-ie, que ie ſois dans ſon cœur, que ie porte peu d'enuie à celuy qui va ſe mettre à ſes pieds, pour l'entretenir de ſa paſſion! Mais qui ſçait, reprenois-ie tout d'vn coup, ſi Ameſtris n'attend point cét heureux Riual en cét endroit; & ſi elle ne prophane point par ſon infidélité, des lieux que ie penſois eſtre conſacrez par des teſmoignages de ſon affection? Sans doute (diſois-ie encore tout transporté, & tout hors de moy, voyant qu'il auançoit touſiours vers elle) cette inconſtante perſonne l'attend; car ſi cela n'eſtoit pas, il ne ſe haſteroit point comme il fait; & il ſ'aproucherait avec moins d'empreſſement, ſi le cas fortuit auoit fait cette rencontre. Mais, ô Dieux, quel redoublement de douleur fut le mien! lors que ie connus diſtinctement, que celuy que ie voyois, eſtoit non ſeulement vn de mes Riuaux, mais le plus redoutable de tous, puis qu'en effet c'eſtoit Megabiſe. Il fut tel, Seigneur, que ie n'y puis encore ſonger, ſans vne émotion extraordinaire. Cependant, comme du lieu où i'eſtois caché, ie ne pouuois voir le viſage d'Ameſtris, & que ie n'oſois changer de place, de peur de faire quelque bruit qui me fiſt deſcourir; ie ne pouuois précifément connoiſtre, ſi elle le voyoit venir ou non. Neantmoins comme la ialouſie change tous les obiets, ie ne laiſſay pas de m'imaginer, qu'elle le voyoit effectivement venir: & que par conſequent, puis qu'elle ne s'en alloit point, il falloit croire qu'elle l'attendoit: & qu'ils eſtoient meſme en grande familiarité

502 LE GRAND CYRUS,
ensemble, puis qu'elle luy faisoit la grace de ne se
leuer pas pour le saluer, & de ne luy faire point
de ceremonie. Je ne sçay, Seigneur, si ie pourray
bien vous exprimer ce que ie sentis, en ces funestes
moments: mais ie sçay bien que l'Amour n'a ia-
mais rien inuenté de si cruel, pour tourmenter
ceux qu'il veut punir, que ce que ie souffris en cet-
te occasion. Enfin, Seigneur, pour vous le faire
connoistre, ie n'ay qu'à vous dire que quelque ioye
que m'eust donné vn instant auparauant, la veüe
d'une si belle & si chere personne; ie ne laissay pas
de desirer passionnément de la perdre. Je souhait-
tay qu'elle se leuast, & qu'elle s'ostast de ce lieu-là
en diligence: mais, disois-ie, si elle s'en va, ie
ne la verray plus: mais, reprenois-ie, si elle de-
meure, ie la verray peut-estre fauoriser mon Riual.
Mais si elle se leue, adioustois-ie, il la fuiura, &
ie ne verray point de quelle façon il fera traité:
Mais si elle ne s'en va pas reprenois-ie encore, ne
fera-ce pas vne preuue assurée, que Megabise est
bien avec elle? Va-t'en donc adorable Amestris,
disois-ie alors en ioignant les mains, & n'attends
pas dauantage, le plus grand de mes ennemis.
Mais hélas, cette illustre Personne, n'auoit garde
de s'en aller! car comme ie ne l'ay que trop sçeu
depuis pour mon repos, elle estoit si fort occup-
pée, du souuenir d'Aglatidas, & de la longueur de
son absence; qu'elle ne vit Megabise, que lors qu'il
fut si proche d'elle, qu'il n'y auoit pas moyen de
l'éuiter. Elle ne l'eut pas plus tost aperçeu, qu'elle
se leua, contre la creance que i'en auois eüe: &
com-

comme ie l'ay fçeu depuis, luy demanda avec assez de feuerité, pourquoy il la venoit troubler dans sa solitude? Mais, ô Dieux! comme ie ne voyois pas le visage d'Amestris, sa fidelité pour moy, & sa rigueur pour Megabise, ne m'en rendoient pas plus heureux. Ie fus cent fois tenté de sortir du Bois, & d'aller interrompre leur conuersation, que ie ne pouuois entendre: ie pensay mesme aller attaquer Megabise deuant Amestris: toutefois voyant qu'il n'auoit point d'espée, & que ie n'en auois qu'une, ie changeay de dessein, & ie différay ma vengeance. Ioint aussi, que i'auois vn si grand respect pour Amestris, malgré mon desespoir & ma ialousie; & malgré mesme tout ce que ie croyois voir; que ie pense que ie n'eusse pas osé en manquer iamais pour elle, quand Megabise eust eu son espée comme i'auois la mienne: & que ie n'eusse pas eu l'audace de luy donner cette frayeur: ny l'inconsideration de l'exposer aux mauuais discours du monde, apres vne auanture de cette forte. Ie demeuray donc immobile spectateur, d'une conuersation assez longue: car comme ie l'ay appris depuis assez exactement, apres qu'elle eut tesmoigné à Megabise, qu'elle ne trouuoit pas bon qu'il l'eust interrompue, elle voulut s'en aller: mais il se mit à la coniuurer tres-pessamment, de l'escouter pour la derniere fois: luy protestant, que si apres luy auoir accordé la permission de l'entretenir, elle continuoit de luy deffendre d'esperer rien de son affection, il ne l'en importuneroit iamais, & mesme ne la verroit plus. Amestris croyant

auoir trouué vne occasion fauorable de se deliurer de la persecution qu'elle receuoit de Megabise, luy dit enfin qu'il pouuoit parler pourueû que ce fust en effet pour la derniere fois: & pourueu qu'il fust absolument resolu de suiure ses ordres, quels qu'ils pussent estre. Megabise bien aise dans son desespoir, d'auoir obtenu la permission d'estre escouté, fit vne profonde reuerence pour remercier Amestris, de la grace qu'elle luy faisoit: Mais helas, Seigneur, que ce remerciement fit vne profonde blessure en mon cœur! & que ie m'imaginay peu, la verité de la chose! La Fontaine où ils estoient, est au milieu du Parterre; le Parterre est extrêmement large; le Bois qui l'environne est également esloigné par tout de ce milieu où ie les voyois, puis que le Parterre est rond: i'estois trop loing pour les entendre; ie ne pouuois m'approcher sans estre veû; ie ne voyois point le visage d'Amestris; ie voyois Megabise en l'action d'un homme qui remercie d'une faueur: & par toutes ces choses, ie ne pus rien conceuoir qui ne me desesperast: ny rien faire que souffrir vne gehenne secrette, la plus insupportable qui fut iamais. Cependant Megabise pour ne perdre pas des momens si precieux, & d'ou dépendoit tout le repos ou tout le malheur de sa vie; commença de luy parler à peu près en ces termes, comme ie l'ay sçeu depuis. Vous sçauiez Madame, luy dit-il, que la passion que i'ay pour vous, à tousiours esté si respectueuse, qu'elle n'a presque osé paroistre à vos yeux, que lors que le desespoir m'ayant osté la rai-

son,

son, m'a forcé de la faire esclater. Ouy Madame, j'ay souffert; j'ay enduré sans me plaindre; jusques à tant que la nouvelle du bonheur dont Aglatidas estoit prest de iouir, m'ait forcé de luy disputer vne gloire, où ie pensois auoir autant de droit que luy. Car enfin Madame, nos conditions sont égales: ie vous ay aimée dès le premier moment que ie vous ay veüe: ie vous ay seruië avec vne affiduité sans pareille, & vne fidelité sans exemple. Et tout cela Madame, sans recevoir vne parole favorable de vous ny seulement vn simple regard, qui eust quelque legere ombre de douceur pour moy. Je vous ay trouuée ciuile, il est vray, tant qu'il ne s'est agi que de choses indifferentes: mais dès lors que ma passion a éclaté, ha Madame, ces yeux, ces beaux yeux que j'adore, ne m'ont plus regardé qu'en colere. Vous avez esuité ma rencontre, comme celle d'un ennemy: Et pour dire tout en peu de paroles, ie croy que vous m'avez haï. Cependant Madame, ie n'ay pas laissé de vous adorer: vous, dis-je, qui m'avez osté le repos; qui avez troublé toute la tranquillité de ma vie; qui m'avez fait perdre vn Frere, que j'auois beaucoup aimé, qui luy auiez osté la raison & la vertu; qui me l'auiez fait haïr; qui m'en auiez fait haïr; & qui enfin m'avez preferé celuy qui l'a tué de ma propre espée. Cependant, Madame, ie vous aime encore, & ie vous aimeray eternellement: neantmoins comme il me reste quelque rayon de bons sens, malgré le trouble de mon esprit: ie voudrois auourd'huy vous coniuurer, de m'apprendre sans déguisement,

sement, la cause de vostre auersion pour moy, afin de regler mes sentimens. Car encore que ie sçache bien que vostre mariage auoit esté resolu avec Aglatidas; comme ie sçay qu'Artambare l'aimoit, ie ne sçay pas si ce fut par son choix, ou par le vostre. Dites moy donc Madame, ie vous en coniuire, si vostre insensibilité pour mon amour, est vn effet de vostre affection pour Aglatidas, ou d'vne antipathie naturelle pour Megabise. Parlez donc Madame, afin que ie sçache de quelle forte ie dois agir, & ne craignez rien de mon desespoir. Au contraire, ie vous promets de reconnoistre vostre sincerité, par vn redoublement de respect, quand mesme vous prononcerez l'arrest de ma mort. Je pouuois Madame, adiousta-t'il, sans m'amuser à descouuir vos veritables sentimens, me seruir d'autres moyens, & prendre d'autres voyes pour faire reüssir mes desseins: Vous sçavez que ie ne suis pas mal aupres du Roy: que vous estes presentement chez vn de mes Amis & de mes Alliez, qui pouuoit me seruir de plus d'vne façon: & qu'enfin soit par la ruse, ou par l'authorité d'Astiage, ie pouuois prendre des voyes plus violentes & plus infaillibles. Mais Madame, ie n'en suis point capable: & le cœur d'Amestris est vne chose que l'on ne peut recevoir agreablement que par elle mesme. Ainsi Madame, c'est à vous à m'apprendre avec ingenuité le secret de vostre ame: car si elle n'est pas engagée, ie m'estimeray tres-heureux, & ne desespereray pas de ma fortune: Mais si elle l'est Madame, il est iuste que ie sois seul malheureux: & que ie ne

vous

vous perfecute pas tousiours : ou en vostre personne, ou en celle de ce bien-heureux Riual que vous aurez choisi. Parlez donc, Madame (luy disoit-il, avec vne action suppliante & passionnée) & ne refusez pas du moins cette grace, au malheureux Megabise. A ces mots il s'arresta : & il attendit la response d'Amestris avec vne impatience, que ie pouuois aisément discerner. Mais hélas, la mienne estoit bien encore plus cruelle ! Et quand ie pensois que peut-estre ce qu'Amestris alloit respondre, seroit fauorable à Megabise ; il s'en falloit peu que ie ne me resolusse à sortir du lieu où i'estois, pour interrompre leur conuersation. Neantmoins comme c'est le propre de la ialousie, de se nourrir de poison ; de chercher ce qui l'entretient ; & de fuir ce qui la peut détruire ; ie demeuray à ma place : & ie tafchay de connoistre sur le visage de Megabise, si la response d'Amestris luy seroit fauorable : car comme ie l'ay desia dit, ie ne voyois pas le sien. Cette sage Fille donc, comme ie l'ay sçeu depuis, estant touchée de quelque compassion pour Megabise, se resolut d'essayer de le guerir, en luy apprenant ses veritables sentimens. Mais admirez Seigneur, les bizarres effets de l'amour ! Amestris dit plus de choses à mon aduantage à Megabise, qu'elle ne m'en auoit dit en toute sa vie : & pendant qu'elle les disoit, ie luy disois presque des iniures dans mon cœur : prenant toutes ses actions pour des tesmoignages de sa nouvelle passion : & toutes ses paroles que ie ne pouuois entendre du lieu où i'estois, pour des infidelitez. Apres donc qu'elle eut

resvé

resvé vn moment, à ce qu'elle luy deuoit res-
 dre; ie ne sçay luy dit elle, si ce que vous me di-
 tes, sont vos veritables sentimens: mais ie sçay
 bien, que ie vous déguiseray point les miens. Sça-
 chez donc Megabise, que ie vous ay estimé au-
 tant que vous meritez de l'estre: & que i'ay eu
 mesme de l'amitié pour vous, tant que i'ay creu
 que vous n'auiez que de la ciuilité pour moy. Mais
 dés lors que vous m'auiez donné des marques d'v-
 ne passion violente; i'ay creû que ie ne deuois pas
 vous tromper, par des esperances mal fondées,
 Car enfin comme ie m'estois resoluë d'obeir aueu-
 glément à mon Pere, ie ne voulois point que
 mon esprit se determinast à rien. Quoy, luy dit
 alors Megabise en l'interrompant, si Artambare
 vous eust commandé de receuoir mes seruices,
 vous y auriez consenty? N'en doutez nullement,
 luy respondit elle: Mais adiousta-t'il, n'auiez vous
 eu que cette obeissance aueugle pour Aglatidas, &
 vostre choix n'auoit il point precedé celuy d'Ar-
 tambare? Il ne l'auoit sans doute pas precedé, re-
 pliqua cette aimable Personne; mais Megabise, il
 l'a depuis si puissamment confirmé, que rien ne me
 sçauroit faire changer. Ne pensez donc pas, adiou-
 sta-t'elle, qu'aduouiant que ie ne hai point Aglati-
 das, ce soit vous donner vn nouveau sujet d'esperer,
 que puis que mon cœur est sensible pour luy, il
 pourroit le deuenir pour vous; Non Megabise, ne
 vous y trompez point: i'aime Aglatidas, & parce
 que mon Pere me l'a commandé mesme en mou-
 rant; & parce que mon inclination n'y a pas resisté;
 & par-

& parce que ma raison mesme m'a parlé en sa faveur. Mais outre cela, il faut encore vous aduoüer quelque chose de plus : & vous dire pour vous guerir, quoy que ie ne puisse vous le dire qu'en rougissant ; que ie l'aime, & l'aimeray eternellement : quand mesme il n'y auroit autre raison à dire, sinon que ie l'ay aimé. L'amour, poursuit elle, est sans doute vne passion, que s'il estoit possible, il ne faudroit iamais auoir : Mais apres tout, quand elle est innocente comme la mienne, & quand on l'a receüe ; il faut du moins la rendre illustre, par vne constance inuiolable. Le commandement de mon Pere a rendu la naissance de cette passion sans crime : c'est pourquoy il ne faut pas que ie songe iamais à la rendre criminelle, par vne infidelité. Ne croyez donc point Megabise, qu'il y ait rien d'offençant pour vous, en l'affection que i'ay pour Aglatidas : ie ne l'ay pas choisi, on me l'a donné : mais l'ayant accepté comme i'ay fait, il faut le conseruer iusques à la mort : & me conseruer à luy tant que ie viuray. Toutefois pour vous tesmoigner que ie fais pour vous tout ce que ie puis ; reglez vos sentimens si vous pouuez : contentez vous de mon estime & de mon amitié : & foyez assuré, de posséder l'une & l'autre aussi long temps que ie iouïray de la vie. Amestris ayant cessé de parler, le malheureux Megabise qui auoit vn respect inconceuable pour elle ; au lieu de s'emporter en des plaintes & en des reproches, la remercia de sa franchise, & de sa sincerité : & luy tesmoigna mesme les larmes aux yeux, qu'il luy estoit obligé, de la

part

part qu'elle luy offroit en son estime & en son amitié. Mais comme il auoit vn peu changé de place; & que ie ne le voyois plus que par le costé; ie ne pouuois pas voir la melancolie qu'il auoit sur le visage: & ie voyois seulement, qu'il faisoit quelque action, comme pour remercier: ce qui comme vous pouuez iuger, ne m'affligeoit pas auec mediocrité. Cependant Megabise apres auoir vn peu deploré son malheur; & admiré luy mesme le changement qui estoit arriué en luy: & la moderation dont il se trouuoit capable: dit à Amestris, qu'il n'osoit pas luy promettre de changer ses sentimens: mais du moins, luy dit-il, Madame, ie vous promets de les cacher si bien, que vous ne vous en aperceurez iamais. Je ne veux pas mesme, adioustat'il en soupirant, que vous partagiez vostre cœur: non Madame, ne pouuant auoir de place en vostre affection, de la façon dont ie l'ay souhaité; ne m'en donnez ny en vostre estime, ny en vostre amitié. Confondez toutes ces choses, en faueur du trop heureux Aglatidas: & n'accordez rien au malheureux Megabise, qu'une seule grace qu'il a dessein de vous demander. Apres cela Madame, il vous tiendra sa parole: il ne vous parlera plus: il ne vous verra mesme plus: & peut-estre encore ne viura-t'il plus. Quoy qu'il en soit Madame, poursuuiuit-il les larmes aux yeux, ne me refusez pas: & souffrez du moins, que dans l'exil que ie premedite, ie puisse dire, que vous ne m'avez pas tout refusé. Assurez vous, luy dit alors Amestris, que tout ce qui n'offensera ny mon deuoir, ny Aglatidas,

ne

ne vous fera point dénié. Dites donc seulement Madame, adiousta-t'il, que si le desespéré Megabise eust esté heureux, il eust pû estre aimé de la ditte Amestris: & qu'estant infortuné, elle à du moins quelque legere compassion de son infortune. Je vous ay desia dit le premier, luy respondit elle: & pour le second, comme ie ne suis ny aueugle, ny stupide, ie voy les choses comme elles sont, & comme ie les dois voir: & pour dire plus, ie les sens comme ie les dois sentir. Mais n'en demandez pas dauantage: & vous souuenez de vos promesses. Je mourray si ie m'en souuiens Madame, luy respondit-il: mais ie ne les oublieray pourtant iamais. A ces mots il se ietta à genoux pour luy rendre grace, & pour luy dire vn dernier adieu: & sans qu'elle eust le temps de s'y opposer, ny de faire aucune action qui peust tesmoigner qu'elle ne l'agreoit pas, il luy baïsa deux fois la main. O Dieux, Seigneur, que deuis-ie! lors que ie vy ce que ie vous raconte maintenant: ce fut à cét instant que l'amour & la ialousie se virent contraintes de ceder à vne autre passion, qui fut la haine: ou pour mieux dire encore, la haine, l'amour, la ialousie, la colere, la fureur, & la rage, se meslerent toutes à la fois dans mon esprit: & voulant regner toutes ensemble dans mon ame; elles y mirent vn desordre si grand, que ie n'eus plus de respect pour Amestris. Je commençay donc d'auancer afin de fortir du lieu où i'estois caché: pour luy aller faire mille reproches; & peut-estre quelque chose de pire à Megabise: quand tout d'vn coup,

ie

ie vy paroistre le Roy, fuiui de toute la Cour, qui contre sa coustume venoit se promener en ce lieu là. Les Gardes ne commencerent pas plustost de paroistre, qu'Amestris se separa de Megabise, qui de son costé s'en alla pleindre son infortune, en quelque lieu plus solitaire, que celuy là ne l'estoit alors. Mais ils ne vinrent ny l'un ny l'autre vers le lieu où i'estois: & ie demuray seul sans pouuoir ny me pleindre, ny me vanger. Je m'enfonçay donc dans l'espaisseur du Bois: mais tellement tourmenté, par toutes les passions qui me possedoient; que ie ne pouuois attacher mon esprit à nul obiet. Je n'auois pas plustost commencé de songer à l'infidelité d'Amestris, que ie pensois au bonheur de Megabise: ie ne songeois pas plustost aussi, à me pleindre de ma Maistresse, que ie faisois le dessein de me vanger de mon Riual: & mon ame estoit si cruellement agitée; que ie n'estois pas vn moment d'accord avec moy mesme. Cependant comme le Roy estoit arriué fort tard, sa promenade ne fut pas longue: & la nuit tombant tout d'un coup, ie demuray seul dans ce Jardin. Je me souuiens que la Lune esclairoit ce soir là assez foiblement, parce qu'elle estoit vers la fin de son cours: & cette sombre lumiere, rendant le lieu où i'estois, plus conforme à mon humeur, apres auoir enuoyé mon Escuyer reprendre mes cheuaux, i'y passay la nuit sans m'assoir, & sans m'arrester que fort peu de temps en chaque endroit, excepté sur le bord de la Fontaine. L'on eust dit que ie cherchois ma Maistresse & mon Riual, par tous les coings
du

du Bois & du Parterre, quoy que ie sçeuſſe bien qu'ils n'y eſtoient plus n'y l'un ny l'autre: Mais lors que ie fus arriué au meſme lieu où ie les auois veus enſemble; C'eſt icy, m'écriay-ie, où i'ay veû l'infidelle Ametriſ, accorder vne grace à mon Riual, où ie n'aurois iamais oſé pretendre. Et ce fut en ce meſme lieu, adiouſtay-ie, où ie reçeus vne faueur, que ie ne penſois pas que iamais nul autre que moy peuſt obtenir. Ouy Ametriſ, pourſuinis-ie, i'auois creû que voſtre vertu eſtoit ſi feure, que ſans le ſecours d'Artambare, ie n'eufſe pû trouver de place en voſtre cœur: mais à ce que ie voy, Megabiſe n'a eu beſoin de perſonne, pour y regner ſouuerainement. Voſtre inclination l'en à rendu Maïſtre: & voſtre inconſtance en a chaffé le malheureux Aglatidas. Mais cruelle Perſonne, adiouſtay-ie, faloit-il choiſir le meſme lieu qui auoit eſté le teſmoin de la ſeule preuue d'amour que vous m'avez donnée, pour fauoriſer Megabiſe? & comment avez vous pû me trahir au meſme endroit où vous m'auiez promis d'eſtre fidelle? eſt-il poſſible qu'en parlant à Megabiſe, vous ne vous ſoyez point ſouuenue d'Aglatidas? le murmure de cette Fontaine, ne vous a-t'il point fait ſouuenir, que vous me viſtes meſler mes pleurs avec ſes eaux lors que ie vous quittay? Cette mouſſe verte ſur laquelle vous eſtiez aſſiſe, ne vous a-t'elle point remis en la memoire, que ie l'arroyay de mes larmes? Et enfin, cruelle & infidelle Perſonne, avez vous perdu le ſouuenir, que vous retirafteſ cruellement, d'entre mes mains, cette

belle main que ie baisay malgré vous, & que Megabise n'a pas baisée malgré vous ? Pourquoy donc iniuste & ingrante Amestris, cette mesme main a-t'elle esté si liberale à mon Riual, apres m'auoir esté si auare ? Ne vous souuient-il plus, adioustois-ie, *que vous me permistes de penser, tout ce qui pourroit conseruer Aglatidas, & vous le ramener fidele ?* ne vouliez vous donc le conseruer que pour le perdre ? & ne souhaitiez vous qu'il fust constant, qu'afin qu'il sentist mieux vostre infidelité ? Si vous vouliez que ie fusse malheureux, ne suffisoit-il pas de paroistre insensible ? & ne vous eust-il pas esté plus glorieux, de me maltraiter que de me trahir ? Vous n'eussiez esté que cruelle, & peut-estre vn peu iniuste : mais de la façon dont vous en auez vsé, vous estes perfide, lasche, & inhumaine. Mais hélas, disois-ie encore, feroit-il bien possible, que dans le temps mesme où i'entretenois Amestris, elle ne m'aimast point du tout ? est-ce qu'elle m'a toujours trompé, où est-ce qu'elle m'a changé ? enfin dois-ie regarder Amestris comme vne Personne fourbe & insensible, qui se plaist aux malheurs d'autruy ? ou comme vne Personne foible, inconstante, & passionnée pour la nouveauté, qui aime ce qu'elle voit ; qui oublie ce qu'elle ne voit plus ; & qui donne son cœur à quiconque le luy demande ? Mais hélas, reprenois-ie, ce cœur, cét illustre cœur, m'auoit tant cousté à acquerir ! Combien de larmes respanduës ; combien de soupirs inutiles ; & combien de peines souffertes auparauant que de receuoir la moindre marque
de

de bien-veillance? Que puis-je donc penser de vous infidelle Amestris? m'avez vous quelquefois aimé, ou m'avez vous toujours haï? ha non non (reprenoit-je tout d'un coup) vous m'aimiez lors que je vous quittay; je vy vostre cœur esmeu; i'apperçeus malgré vous dans vos yeux, quelques larmes de tendresse, que vostre modestie vouloit retenir; vous me cachastes mesme vne partie de vos sentimens; vouseustes de la douleur, lors que je vous abandonnay; & vous m'aimastes enfin, trop aimable Amestris. Mais malheureux que je suis, vous ne m'aimez plus, sans que je puisse comprendre pourquoy. Je sçay bien, adioustois-je, que l'absence est vne dangereuse chose; mais he-las, i'estois absent, ie l'estois pour l'amour de vous! De plus, vous m'avez toujours escrit, comme si vous eussiez esté fidelle: & cependant vous estes la plus infidelle Personne qui sera iamais. Ha trop heureux Megabise, m'écriois ie alors, ne pense pas iouïr en repos de ton bonheur: il faut que ie me vange du tort que tu m'as fait: c'est toy qui par quelque artifice as fait changer le cœur d'Amestris, & qui as seduit sa bonté. Il faut sans doute, il faut que tu sois la seule cause de son crime & de mon malheur: ayons donc ce respect pour Amestris, de ne luy dire rien; de ne nous pleindre pas mesme de son iniustice; & de n'attaquer que celuy seul qui l'a renduë coupable. Mais Dieux, adioustois-je encore, Amestris a de l'esprit & du iugement; Amestris n'est pas aisée à tromper; & Arbate tout fin qu'il estoit, n'en auoit pû venir

à bout. Non non, ne nous flattons point, reprenez-je, le cœur d'Amestris est d'intelligence avec Megabise: elle est plus coupable que luy: & il ne possède son affection, que parce qu'elle a voulu la luy donner. Si ie voulois Seigneur, vous dire tout ce que ie dis, ou tout ce que ie pensay en cette occasion, ie n'aurois pas finy mon recit à la fin de la nuit; & i'abuserois trop de vostre patience & de vostre bonté. Je vous diray donc seulement, que ie fis cent fois dessein de quitter Amestris; de l'oublier, & de la mépriser: & cent fois aussi ie m'en repentis. & me resolus de l'aimer eternellement malgré son crime. Il n'y auoit qu'une seule resolution constante dans mon esprit, qui estoit celle de tuer Megabise, dès que ie le trouuerois: & il y auoit des momens, où ie ne sçauois si ie deuois aimer ou haïr Amestris: mais où ie sçauois toujours bien que ie deuois perdre mon Riual. Le iour ne fut donc pas plustost venu, & mes cheuaux ne furent pas plustost arriuez à la porte de ce Jardin, que i'enuoyay mon Escuyer, sçauoir si Megabise estoit chez luy, pour luy donner de mes nouvelles: mais pour mon malheur, il estoit party pour aller aux champs: sans que ses gens pussent dire, quelle route il auoit prise. Cette fascheuse rencontre augmenta de beaucoup mon desplaisir: & la pensée que l'entreueüe d'Amestris & de Megabise ne s'estoit faite en ce lieu là que pour se dire adieu; redoubla encore mon desespoir. I'enuoyay en suite pour voir si Menaste n'estoit point reuenü de la Campagne, afin de me pou-

uoir

voir pleindre à elle, de l'infidélité de son Amie: mais ie sçeu qu'elle y estoit tombée malade, & qu'elle n'en reuiendroit pas si tost. Me voila donc le plus desespéré de tous les hommes; i'auois veü des choses qui ne me permettoient pas de douter de l'infidélité d'Amestris: ie l'auois retrouvée plus belle, que ie ne l'auois iamais veüe: du moins mon imagination me l'auoit figurée telle: ie voyois mon Riual absent, & la confidente de ma passion esloignée: si bien que ie ne pouuois ny me pleindre ny me vanger. En ce déplorable estat, ne sçachant quelle resolution prendre, ie demeuray encore deux iours caché dans vn Village qui est assez près de la Ville, pour tascher de descouuir où estoit allé Megabise: mais quoy que ie pussé faire, ie n'en pus rien apprendre auéc certitude. L'on me dit seulement, qu'il auoit pris le mesme chemin que l'on a accoustumé de prendre, pour aller dans la Prouince des Arisantins, qui estoit le lieu de ma retraite: neantmoins comme ce chemin est croisé par plusieurs autres, ie ne deuois pas faire vn grand fondement là dessus. Toutefois ie ne laissay pas de m'imaginer, que pour posséder Amestris plus en repos, Megabise s'estoit peut-estre resolu de m'aller chercher, pour se rebattre contre moy. Cette pensée eut à peine fait quelque legere impressiõ dans mon esprit, que ie montay à cheual, & que ie m'en retournay: m'informant exactement par les chemins de ce que ie cherchois. Je creus quelquesfois l'auoir trouué: peu de temps apres ie connus que ie m'estois

518 LE GRAND CYRVS,
trompé : & i'arriuay enfin au lieu d'où i'estois party, sans auoir eu de veritables nouuelles de Megabise. A mon retour, ie trouuay vne Lettre d'Amestris, que l'on auoit receuë durant mon absence : qui m'affligea autant , que raisonnablement elle me deuoit plaire , si ie n'eusse pas eu l'esprit pre-occupé. Mais comme elle n'estoit pas extrêmement longue, & qu'elle ne seruit pas peu à la resolution que ie pris en suite ; il faut que ie vous la die : car si ie ne me trompe elle estoit telle.

A M E S T R I S

A

A G L A T I D A S.

*P*uis que vous auez quelque curiosité de sçauoir ce que ie fais , & quels sont mes diuertissemens : sçachez que ie fais le tumulte de la Cour , autant que la bien-seance me le peut permettre : qu'il n'y à icy qu'une seule personne , de qui ie puisse souffrir la conuersation sans chagrin : & que mesme ie fais autant que ie le puis , que cette conuersation soit en vn lieu retiré & solitaire. Vous pouuez donc bien iuger , que ie ne choisis pas les Jardins du Palais pour me promener : & que la Fontaine du Parterre de gazon, est le lieu de plus ordinaire , où i'entretiens la seule Personne qui presentement me peut plaire à Ecbatane : & où ie mentretiens moy mesme. Je ne vous dis point Aglatidas, tout ce que ie pense dans mes resueries : car peut-estre est-il bon pour vostre repos que
vous

vous l'ignorez: & peut-estre aussi est-il aduantageux à Amestris, que vous ne le deuinez pas.

Admirez Seigneur, ie vous supplie la bizarrerie de mon aduature: si i'eusse reçu cette Lettre auparauant que d'auoir veü ce que mes yeux pensoient m'auoir monsté, i'en eusse esté rauy de ioye: car enfin i'eusse bien entendu que *cette Solitude* de laquelle Amestris parloit, n'estoit aimée que pour l'amour d'Aglatidas. I'eusse bien compris encore, que cette *seule Personne qu'elle pouuoit souffrir*, estoit m'a Parente, avec laquelle elle pouuoit parler de moy. Ie n'eusse pas ignoré non plus, qu'elle n'alloit à *la Fontaine du Parterre de gazon*, que pour s'y souuenir de la dernière fois que ie l'y auois veüe; & i'eusse bien entendu sans doute, que la fin de sa Lettre estoit infiniment tendre & obligante: puis qu'en me disant *qu'il estoit bon pour mon repos que ie ne sceusse pas ses resueries*; i'eusse bien compris qu'elle vouloit dire, que la connoissance de sa douleur augmenteroit la mienne: & i'eusse enfin bien entendu, qu'une personne aussi retenüe qu'elle est, ne pouuoit exprimer la tendresse de son affection, plus fortement ny plus galamment, qu'en me disant à la fin de sa Lettre, *que peut-estre estoit-il aussi auantageux pour elle, que ie ne deuinaisse pas ses pensées*. Cependant Seigneur, cette Lettre fit vn effet bien différent dans mon esprit: & l'expliquant d'un sens tout opposé, à celuy qu'elle auoit effectiuement; ie trouuois quelque chose de si inhumain, de voir qu'en me trahissant, Amestris se fust donné la peine de m'escire d'une manie-

re, où il y auoit vn sens caché; que ie ne doutay presque point, que pour obliger Megabise, elle ne luy eust monstré ce qu'elle m'auoit escrit. Ouy, ouy, infidelle Amestris (disois-ie en relisant cette Lettre, & en la repassant presque parole pour parole) *i'ay eu quelque curiosité de sçauoir, ce que vous faisiez, & quels estoient vos diuertissemens: & i'ay connu enfin que vous ne mentez pas, lors que vous m'escrivez, que vous fuyez le tumulte de la Cour; qu'il n'y a qu'une seule Personne de qui vous puissiez souffrir la conuersation sans chagrin: & que mesme vous faites tousiours tout ce qui vous est possible, pour faire que cette conuersation soit en vn lieu solitaire & retiré.* Vous me dites, cruelle Amestris, que ie puis bien iuger, que vous ne cherchez pas les Jardins du Palais pour vous promener: mais infidelle que vous estes, ie ne pouuois pas iuger, que vous n'alliez à la Fontaine du Parterre de gazon, que pour y entretenir Megabise. Cependant i'ay veû de mes propres yeux, que la seule Personne qui presentement vous peut plaire à Ecbatane, est le trop heureux Megabise. Vous dittes encore, que vous vous entretenez vous mesme: ha ie ne l'ay que trop veû cruelle Amestris! & pleust aux Dieux toutefois, que ie n'eusse veû que cela. Vous auez raison, adioustois-ie, de dire, *qu'il seroit bon pour mon repos, que i'ignorasse vos resueries: & plus de raison encore, d'aduoier qu'il ne seroit pas aduantageux à Amestris que ie les deuinaisse.* Mais comment, iniuste Personne, pouuez vous connoistre que vous auez tort sans vous en repentir? & toutefois vous auez peut-estre escrit
cette

cette Lettre, avant la cruelle conuersation, que ie vous ay veü auoir avec Megabise. En effet, ie ne me trompois pas alors en mes coniectures: car ayant regardé de quel iour elle estoit dattée; & me ressouenant précisément, de celuy où i'auois veü Amestris avec Megabise; ie trouuay qu'elle estoit escrit d'un iour auparauant: ce qui me mit en vne colere si grande; que ie fis resolution de faire tout ce qui me seroit possible, pour me guerir d'une passion si mal reconnüe. Vous pouuez iuger que ie ne la pris pas sans peine, cette cruelle resolution; & qu'il falut me combattre plus d'une fois. Je fis pourtant dessein, d'attendre mesme que la Fortune me fist rencontrer Megabise pour me vanger, sans l'aller chercher par toute la Terre, comme i'en n'auois eu l'intention: & de tascher de surmonter dans mon cœur, les sentimens que l'Amour y auoit inspirez. Je ne voulus pas mesme respondre à Amestris: ny chercher quelque consolation à luy reprocher son crime. Au contraire, i'ordonnay encore à celuy qui auoit accoustumé de receuoir ses Lettres, de les luy renuoyer sans me les faire voir, & sans les ouvrir. Si vous auez aimé Seigneur, ie n'aurois que faire de vous exagerer tout ce que ie souffris en cette rencontre: & vous connoistriez facilement, qu'il n'est rien de plus difficile, que de vouloir arracher de son cœur, vne violente passion. I'auois beau ne vouloir plus songer à Amestris; i'y songeois eternellement: & c'estoit en vain que ie faisois effort pour la mépriser; puis que malgré

moy ie sentoie que ie l'estimoie toufiours, plus que tout le reste de la Terre. Ie cherchoie le monde & la conuerfation pour m'en destacher: Mais ie m'y ennuyois si cruellement, que la folitude m'estoit encore moins insupportable. I'appellay les Liures à mon secours: mais ie n'y rencontray que de bons conseils inutiles. Ie m'amufay en suite à la Chasse: mais ie ne trouuay pas que la lassitude du corps, soulageast les peines de l'esprit. Enfin ie me resolus d'attendre du temps, ce que ie ne trouuoie point ailleurs: mais Dieux, que ce remede fut long & mal assuré! & que ma guerison fut penible & mal affermie! Cependant l'innocente Amestris ne receuant plus de mes nouuelles; & voyant qu'on luy renuoyoit toutes ses Lettres, ne m'en escriuit plus: & en fut en vne peine incroyable. D'abord elle s'imagina que i'estois mort: mais ma Parente sçeuft bien tost chez mon Pere que cela n'estoit pas. Elles chercherent alors en vain, la cause de mon silence, sans la pouuoir rencontrer: & l'innocence d'Amestris estoit vne cause assez forte, pour l'empescher de la deuiner. Elle craignit toutefois vn peu, que Megabise ne m'eust fait faire quelque mauuais conte d'elle: mais apres y auoir bien pensé, elle ne trouuoit pas que quand il eust esté assez lasche pour le faire, i'eusse deû estre assez foible pour le croire, puis qu'il estoit mon Ennemy & mon Riual. Ioint qu'il n'y auoit point d'apparence qu'il l'eust fait: car outre qu'il estoit trop homme d'honneur pour conceuoir vne fourbe de cette nature; il n'estoit pas.

pas demeuré en lieu pour pouuoir iouir de l'effet de son artifice: puis que l'on auoit sçeu enfin, que son desespoir l'auoit porté à la guerre, qui estoit alors en Lydie. Que ne pensa donc point l'aimable Amestris! Et dequoy n'accusa t'elle point le malheureux Aglatidas! elle creut qu'il estoit inconstant: que quelque nouvelle passion l'auoit fait changer: & dans cette pensée, elle s'abandonna à la douleur; se repentit de m'auoir aimé; dit cent choses contre moy & contre l'amour; & fit tout ce qu'elle pût, pour m'oster le cœur qu'elle m'auoit donné. Menaste mesme qui m'aimoit beaucoup, & qui estoit reuenue de la Campagne, ne pouuoit pas m'excuser: & la confirmoit encore, dans les sentimens de colere où elle estoit. Enfin Seigneur, l'on peut dire que nous estions tous deux aussi infortunez, que nous estions innocens. Cependant, celuy chez qui Amestris demuroit, & qui vouloit fauoriser Megabise; le voyant absent, & sçachant le grand nombre de pretendans qu'il y auoit tousiours pour Amestris, luy proposa d'aller faire vn voyage à la Prouince des Arifantins, où estoit la plus grande partie de son bien, pour y donner ordre à quelques affaires pressantes: car Seigneur, l'on n'auoit point sçeu à la Cour, où ie m'estois retiré: & cét homme ne sçauoit pas que i'y fusse. Amestris qui ne pouuoit souffrir la Cour qu'avec peine, & qui estoit bien aise de pouuoir cacher son chagrin, y consentit facilement: & d'autant plus tost, à ce que ie sçeu depuis, qu'elle espera que venant à la mesme Prouince où i'estois, elle

elle pourroit du moins apprendre la cause de mon changement, dont elle n'auoit pû rien sçauoir. Cependant comme l'absence de Megabise auoit facilité mes affaires, mon Pere ayant enfin obtenu ma grace du Roy, m'ordonna de m'en retourner à Ecbatane, dans le mesme temps qu'Amestris en partoit. Je vous aduoüe que ie reçeus la nouvelle de la fin de mon exil avec douleur: & que i'eusse bien voulu que mon bannissement eust duré plus long temps. Neantmoins ie pense, à dire les choses comme elles sont, que me voulant trahir moy mesme, ie fis semblant de croire que mon cœur estoit assez bien guery, pour ne craindre plus que ses blessures se pussent r'ouuir par la veüe d'Amestris. Je partis donc, & m'en retournay à Ecbatane sans la rencontrer: parce qu'elle auoit pris vn chemin different de celuy que ie tins. De vous dire Seigneur, quel trouble d'esprit fut le mien, en approchant d'Ecbatane; en y entrant; & en passant deuant la porte du Palais d'Artambare; c'est ce que ie ne sçauois faire. Je craignois de rencontrer Amestris: & ie la cherchois pourtant exactement des yeux, en passant dans toutes les ruës: ie me persuadois pour me tromper, que ie ne voulois sçauoir le lieu où elle estoit, que pour ne la regarder pas: mais hélas, que ie me connoissois peu moy mesme, & que i'ignorois bien ce qui me deuoit aduenir! Je ne fus pas plustost arriué, que ie fus à l'Apartment de mon Pere, qui me reçeut avec vne ioye incroyable: quoy qu'il eust quelque sentiment de douleur, de me trouuer
le

le visage aussi changé qu'il me le vit. Car Seigneur, il estoit en effet arriué vn changement si considerable en moy; que ie doutois quelquefois, si i'estois le mesme que i'auois esté. Mon Pere eut la bonté de me dire en suite, qu'ayant eu à solliciter vne affaire où il alloit de ma vie, il n'auoit pû songer à presser celle de mon mariage: parce que ç'eust esté trop irriter Megabise, que de s'opposer tout à la fois, à son amour & à sa vengeance. Seigneur, luy dis-ie, tout ce que vous auez fait, à esté bien fait: & le Mariage est vne chose que ie crains presentement, bien plus que ie ne le desire. Mon Pere voulut me faire expliquer cét enigme: mais ie m'en excusay, & me retiray à mon ancien Apartement, avec vn chagrin estrange. Le lendemain au matin, mon Pere me mena chez le Roy, qui me reçeut assez bien: & qui acheua l'accommodement de la Famille de Megabise & de la nostre: car pour luy, il n'estoit pas encore reuenu à Ecbatane. Au sortir du Palais ie m'en retournay dans ma chambre, où ie ne fus pas long temps seul: le bruit de mon retour n'ayant pas esté plustost respandu dans Ecbatane, que la meilleure partie de mes Amis me vint visiter. Et comme mon amour auoit esté sçeuë de tout le monde; apres les premiers complimens, Artabane Frere d'Harpag, que le Roy auoit autrefois employé pour faire perir le ieune Cyrus, & qui estoit fort de mes Amis; me demanda si ie n'auois point rencontré la belle Amestris par les chemins, en reuenant à la Cour? Je rougis au nom d'Amestris:

&

& demanday à mon Amy, s'il estoit bien vray, qu'elle ne fust pas à Ecbatane? Mais admirez Seigneur, tout ce que fait faire l'Amour! ie n'eus pas plustost esté assuré qu'elle n'y estoit plus effectiüement; que i'en eus de la ioye, & de la douleur tout ensemble: & mon esprit fut si partagé en cette occasion, qu'il ne pût iamais se determiner. Ie pense toutefois, que si i'eusse bien examiné le fonds de mon cœur, ie l'eusse trouué plus disposé à desirer qu'Amestris eust esté à Ecbatane, qu'à se resioüir de ce qu'elle en estoit éloignée. Ce n'est pas que ie ne creusse estre fortement resolu à ne luy donner plus iamais nulle marque d'amour, quand mesme i'en eusse deü mourir: mais c'est qu'enfin, pour ne déguiser pas les choses, ie l'aimois encore plus que ie ne le croyois moy mesme: & que c'est le propre de l'amour, de faire desirer la veüe de la personne aimée. Ie me tins pourtant l'esprit si ferme, pendant cette conuersation, que ie n'en parlay iamais le premier: ie me surpris bien plus de cent fois, dans vn secret desir que quelqu'un m'en parlast mais ie n'osay pourtant en parler. Et puis, comme ie n'auois point eu d'autres personnes confidentes de ma passion, qu'Arbate qui n'estoit plus; & que Mcnaste qui auoit suiuy Amestris en son voyage, parce qu'elles s'aimoient chèrement; ie ne pouuois pas me refoudre d'aller aprendre mes malheurs, à ceux qui ne les sçauoient point. Neantmoins il falut changer de resolution: & Artabane aporta vn si grand soing à aquerir mon amitié; & à s'informer du
sujet

sujet de cette profonde melancolie, qui paroissoit
 & sur mon visage, & en toutes mes actions; qu'en
 fin pressé par son affection, & par ma propre dou-
 leur, ie luy apris la naissance de mon amour; son
 progrès; & sa fin: car i'auois quelques fois la har-
 dieffe de parler, comme si ie n'eusse plus aimé. Il
 me souuient mesme qu'vn iour que nous estions
 seuls, parlant de quelque chose qui estoit arriué à
 la Cour, i'eus l'audace de dire à Artabane, pour
 luy designer precisément, quand cela estoit ad-
 uenu; que c'estoit du temps que i'aimois Ame-
 stris. Mais Seigneur, en prononçant ces paroles
 ie rougis: & Artabane s'escria en m'embrassant,
 ha mon cher Aglatidas vous l'aimez encore! vo-
 stre visage vous a trahi: & vostre cœur à plus de
 sincerité que vos paroles. Je ne sçay si ie l'aime
 encore, luy respondis-ie en soupirant; mais ie sçay
 bien que ie ne la dois plus aimer; & que mesme
 ie ne la veux plus aimer. L'Amour, me respon-
 dit-il, n'est pas acoustumé à demander le conseil
 de nostre raison, ny le consentement de nostre vo-
 lonté pour nous assuiettir: & la mesme violence
 qui le rend quelquefois Maistre de nostre cœur
 malgré nous, l'y peut maintenir par la mesme
 voye. L'Amour, poursuiuit Artabane, n'est pas vn
 Roy legitime, mais vn Tyran: qui ne traite pas
 mesme plus doucement ceux qui ne se deffendent
 point, que ceux qui luy disputent leur liberté: &
 qui regne enfin Souuerainement, par tous les lieux
 où il veut regner. Quoy qu'il en puisse estre, luy
 dis-ie, soit que i'aime Amestris, ou que ie ne l'ai-
 me

me pas; elle n'aura plus de moy, ny marques d'amour, ny marques de haine. Vous changerez bien tost d'avis, me repliqua-t'il, & ie n'auray pas besoin de beaucoup de paroles, pour vous prouver que tous les momens de vostre vie luy parlent d'amour: que tous vos discours, & toutes vos actions l'assurent, que vous luy estes tousiours fidelle: & qu'il n'est pas iusques à vos yeux, où vostre passion ne soit viuement dépeinte. Car (poursuiuit-il, sans me donner loisir de luy respondre) d'où vient ce prodigieux changement, qui paroist en vostre visage, en vostre esprit, & en vostre humeur? Et que veulent dire autre chose, cette profonde melancolie qui vous possede sans sujet; cette solitude que vous preferez à tous vos Amis; ces soupirs continuels; cette indifférence pour tout ce qu'il y a de beau à la Cour; sinon que vous aimez encore? Ie n'aime peut-estre plus Amestris, luy repliquay-ie, mais ie hai tout le reste du Monde à la referue d'Artabane. Et pourquoy le haïssiez vous? me respondit-il; que vous ont fait tant d'honnestes gens qui vous recherchent & qui vous estiment? Que vous ont fait tant de belles & aimables personnes qui sont à Ecbatane? & que vous a fait enfin toute la Nature, pour faire que vous la haïssiez? Non non, adiousta-t'il, Aglatidas, ne vous y trompez point: vous aimez encore Amestris: & vous l'aimez autant, que vous haïssiez tout le reste de la Terre. Si vous n'auiez point d'amour pour elle, vous n'auriez point de haine pour les autres: & vous aimeriez sans doute, ce que tous les honnestes gens ont

ont accoustumé d'aimer. Si j'aimois Amestris, luy dis-je, ie souhaiterois son retour, & ie l'aprehende : Cette apprehension, me repliqua-t'il, n'est pas moins vne marque d'amour, que le pourroient estre vos souhaits : car enfin Amestris ne peut vous estre redoutable que d'une façon : & vous ne la pouvez craindre sans l'aimer. De plus, adiousta-t'il, quelle cause pouvez vous trouver à vostre melancolie ? Vous estes aimé de tout le monde ; vous avez vn Pere qui vous accorde tout ce que vous desirez ; vous estes d'une condition, qui n'en voit guere d'autre au dessus d'elle ; Vous ne pouvez manquer d'estre extrêmement riche ; vous avez de la ieunesse & de la santé ; vous avez de plus, me dit-il en me flattant, de l'adresse & de la bonne mine ; du courage & de la reputation ; qu'est-ce donc Aglatidas qui vous manque & qui cause vostre melancolie ? Le souvenir de mes malheurs, luy repliquay-je : le souvenir des malheurs, me respondit-il, donne de la ioye, quand il est vray qu'ils sont effectivement passez : & vous feriez mieux de dire, que les vostres durent encore. Mais de grace, adiousta-t'il, que faudroit-il pour vous rendre heureux ? Il faudroit, luy dis-je, des choses impossibles : il faudroit qu'Amestris n'eust iamais esté infidelle. De sorte donc, me repliqua Artabane, que vostre bonheur est inseparablement attaché à Amestris ; & que sans Amestris vous ne pouvez estre heureux ? Vous estes trop pressant, luy dis-je, & ie ne veux plus vous respondre. Dites que vous ne le pouvez pas, me repartit-il, sans

aduoïer en mesme temps, que vous estes le plus amoureux des hommes. Mais mon cher Aglatidas, poursuiuit Artabane, pourquoy cachez vous vn mal si grand & si dangereux, & qui ne peut iamais estre guery qu'en le descourant? Ie le cache, luy dis-ie en changeant de couleur, parce que ie le crois incurable: & si ie n'aimois infiniment Artabane, & qu'Artabane n'eust pas eu vne opiniastreté inuincible; ie ne luy eusse iamais aduoïé comme ie fay, qu'en despit de ma raison, & contre ma volonté, Amestris, l'infidelle Amestris, occupe encore toutes mes pensées, & possède mon cœur malgré moy. Comme i'eus cessé de parler, Artabane m'embrassant, & prenant la parole, maintenant, me dit-il, que vous m'avez aduoïé vostre mal, ie veux tascher de le guerir: ie croy que vous le souhaitez, luy dis-ie, mais il n'est pas fort aisé d'en venir à bout: Car sçachez Artabane, que quand mesme Amestris se repentiroit de sa perfidie, & qu'elle reuiendrait à moy les larmes aux yeux; ie ne pourrois iamais estre parfaitement satisfait. Le souuenir du passé, me tiendrait en vne continuelle inquietude de l'aduenir: & ie posséderois vn thresor, que ie craindrois eternellement de perdre. Toutes les fois qu'elle me diroit quelque chose d'obligeant, ie m'imaginerois que ces mesmes paroles auroient esté employées en faueur de mon Riual: & ie ne pourrois tout au plus regarder le cœur d'Amestris, que comme vn Autel profané. Quoy, me dit alors Artabane, si Amestris avec tous ses charmes & toute sa beauté vous deman-

doit

doit pardon de sa foiblesse & de son changement, vous le luy refuseriez? Ha cruel Amy, luy dis-ie, quel plaisir prenez vous à me persecuter, au lieu de me guerir, & à me proposer des choses impossibles? Mais si elles arriuoient, me dit il, comment en vseriez vous? Malgré cette ialousie delicate, luy repliquay-ie, qui certainement est dans mon esprit, de la façon que ie viens de le dire; ie sens bien que ie me ietterois aux pieds d'Amestris, pour luy rendre grace de son repentir; pour l'assurer d'une passion eternelle; & pour luy demander vne fidelité plus exacte que celle qu'elle a eüe. Mais helas, que ie suis loing de me trouuer en cét estat! Voulez vous, me dit alors Artabane, croire mes conseils? Je veux faire, luy dis-ie, tout ce qui me pourra soulager. Si cela est, me respondit-il, ne negligez pas ce que ie m'en vay vous dire: & sçachez qu'en l'estat qu'est vostre ame, j'ay trouué vn remede infallible, ou pour vous oster l'amour que vous auez pour Amestris; ou pour faire qu'Amestris la fatisface. Si i'escoute la raison, luy dis-ie, i'aimeray mieux le premier que l'autre: & si i'escoute mon cœur, ie prefereray le second au premier. Sçachez donc, me dit alors Artabane, que comme l'amour est vne passion si noble, qu'elle ne peut-estre recompensée que par elle mesme: elle est aussi si puissante, qu'elle ne peut-estre vaincüe que par ses propres forces. Il faut aimer, pour cesser d'aimer: & la haine qui succede à l'amour, n'est pour l'ordinaire qu'une amour déguisée, sous les apparences de la colere: & qui est plus redoutable

& plus dangereuse , que si elle paroïssoit avec les marques qui luy sont naturelles. Enfin Aglatidas , me dit-il , il faut se guerir d'une passion par vne autre passion : & pour n'aimer plus Amestris, il faut aimer vne autre beauté. Helas , luy repliquay-ie alors , qu'il est aisé à Artabane , de donner vn semblable conseil , & qu'il est difficile à Aglatidas de le suiure ! Mais , me respondit-il , le remede que ie vous enseigne , est pourtant le meilleur de tous : & n'est pas si impossible que vous le croyez. Veritablement , poursuivit-il , tant que vous demeurerez dans la solitude où vous vivez , il ne sera pas aisé que vous vous trouviez engagé dans vne nouvelle amour : mais il faut voir celles qui en peuvent donner ; il faut s'exposer au peril des flots , & se ietter mesme dans la mer , quand on veut se fauver d'un naufrage : & il est des maux si dangereux , & des remedes si extraordinaires , qu'il faut se mettre en danger de mourir , vn peu plustost , par la seule esperance de pouuoir viure plus long temps. Mais croyez vous , luy dis-ie , que ie puisse , ie ne dis pas aimer vne autre beauté , mais seulement la souffrir ? Vous le pourrez sans doute si vous le voulez , me respondit-il , car enfin d'abord il ne faut auoir dessein que de seindre d'aimer quelque belle Personne ; car peut-estre viendrez vous à l'aimer effectiuement. Si cela arriue , vous vous moquerez de l'inconstance d'Amestris : & si cela n'est pas , vous vous vangerez au moins , de l'outrage que vous auez

re-

reçeu d'elle. Peut-estre mesme, continua-t'il, que cette feinte ramenera vostre Maistresse à la raison : & que ce que vostre amour ne vous a pas donné, sa ialouïe vous le donnera. Ce remede, luy dis-ie, est bien dangereux & bien incertain, pour estre si difficile : car enfin vous dites que peut-estre i'aimeray ; que peut-estre ie n'aimeray pas ; que peut-estre ie me vangeray ; que peut-estre Amestris reuiendra de son erreur ; en vn mot, tout est fondé sur vn peut-estre : c'est à dire à peu près sur rien : & ie voy pour conclusion, tant d'incertitude en ce remede, que ie ne le trouue pas fort bon. En auez vous vn autre ? me dit-il ; i'en ay plus infailible, luy dis-ie, qui est la mort : qui me deliurera sans doute de toutes mes peines. C'est le dernier qu'il faut tenter, me respondit Artabane ; & il ne le faut au moins prendre que lors que l'on a essayé vainement tous les autres. Enfin Seigneur, quoy qu'il me peust dire, ie ne me rendis point de tout ce iour là : mais quelque temps apres, ayant sçeu qu'Amestris deuoit reuenir, il me persecuta de telle sorte, de vouloir suiure son conseil ; que ie m'y resolu, quoy que ce ne fust pas sans peine. Il y auoit alors à la Cour, vne Fille nommée Anatisse, qui auoit effectiuement du merite & de la beauté : mais qui n'auoit pourtant pas fait grandes conquestes : & qui estoit sans doute incomparablement moins belle qu'Amestris, quoy qu'elle le fust beaucoup. Le hazard voulut que le

iour mesme qu'Artabane m'auoit fait consentir d'essayer le remede qu'il m'auoit proposé; ie la trouuay à la promenade des Iardins du Palais: où il y auoit long temps que ie n'auois esté, parce que ie fuyois le monde autant qu'il m'estoit possible. Et comme ie n'auois, & ne pouuois auoir d'inclination particuliere pour Personne; & que mesme ie n'auois pas la liberté de choisir en vne saison où tout ce qui n'estoit pas Amestris ne me pouuoit plaire: Le hazard, dis-ie, m'ayant fait rencontrer Anatise plustost qu'une autre; ie n'esuitay pas sa conuersation, comme i'auois accoustumé d'esuiter celle de toutes les Dames, depuis mon retour à Ecbatane: c'est à dire toutesfois, autant que la ciuilité me le permettoit. Je parlay donc à cette Fille diuerses fois ce iour là: & quoy que ce ne fust que de choses indifferentes, elle ne laissa pas de s'estimer en quelque façon mon obligée: parce qu'enfin ie faisois pour elle, ce que ie n'auois fait pour personne, depuis que i'estois reuenu à la Cour. Et certes il me fut aduantageux, que la solitude où i'auois vescu, m'aidast à persuader au monde, ce que ie voulois qu'il creust: estant certain qu'il ne m'eust pas esté bien aisé, de faire tout ce qu'il eust falu pour le tromper, s'il ne se fust trompé luy mesme: & si Anatise de son costé, ne m'eust aidé à le deceuoir. Car Seigneur, ie n'ay garde de croire, que la complaisance que cette aimable Fille eut pour quelques petits soins que ie luy rendis, fust vn effet de mon merite: au contraire, ie connus clairement que ç'en fust vn de celuy d'Amestris;

estant

estant indubitable, qu'Anatise ne me traita favorablement comme elle fit, que parce qu'elle s'imagina, qu'il y avoit quelque chose de glorieux pour elle; qu'un homme qui avoit aimé la plus belle Personne du monde, quitta ses fers pour prendre ses chaînes. Cette petite jalousie de beauté, fit donc qu'Anatise eut pour moy, toute la civilité possible: & que trouvant tant de facilité à executer ce qu'Artabane m'avoit conseillé; ie continuay d'agir comme il voulut. Ce n'est pas Seigneur, que ie puisse jamais me résoudre, à dire à Anatise que ie l'aimois: tant parce qu'en effet ie ne le pus jamais obtenir de ma véritable passion; que parce qu'il me sembloit que ç'eust esté choquer directement la generosité. Cependant ma façon de viure avec Anatise, ne laissoit pas d'avoir presque le mesme effet dans la Cour, & dans l'esprit de cette Fille: car enfin ie la voyois souvent; ie ne parlois presque qu'à elle; ie paroissois fort melancolique & fort inquiet; & tout le monde regardoit toutes ces choses, comme des effets de ma nouvelle passion. Anatise d'autre part voyoit que ie m'attachois à son entretien: que ie la louois à toutes les occasions qui s'en presentoient: que ie fuyois toutes les Femmes excepté elle: & que dans nos conversations, ie paroissois souvent avoir l'esprit interdit, & ne sçavoir pas trop bien ce que ie luy voulois dire. Mais hélas, ce qu'elle croyoit estre un effet de l'amour que j'avois pour elle, en estoit un de celle que j'avois pour Amestris, toute infidelle qu'elle me paroissoit alors. Et certes il y avoit des

iours, où ie me repentois d'auoir fuiuy les conſeils d'Artabane : & d'autres auſſi, où il ſembloit que ie me reſoluſſe fortement d'aimer Anatife : & de vouloir chaffer Ameftris, de mon cœur & de ma memoire. Changeons, changeons, diſois-ie en moy meſme, cette feinte paſſion, en vne paſſion veritable : ne ſoyons plus fidelles, à celle qui nous a trahis : & ne trahiſſons plus, celle qui n'a que de la ſincerité pour nous. Anatife n'eſt pas ſans doute ſi belle qu'Ameftris ; mais elle nous aimera peut-eſtre plus fidellement. Diſons luy donc que nous l'aimons, pourſuiuois-ie, quoy que cela ne ſoit pas encore : afin qu'eſtant obligez par generoſité à ne nous démentir pas ; nous ne ſoyons plus en termes de craindre de retourner vers l'infidelle Ameftris : & d'auoir la foibleſſe de la voir & de luy parler, ſi elle reuient comme on nous le dit. Cette penſée Seigneur, ſe fortifia de telle ſorte dans mon eſprit, que ie fus trois ou quatre iours de ſuite chez Anatife, avec intention de luy dire que ie l'aimois : Mais quelque reſolution déterminée que j'en euſſe faite, ie ne pus iamais l'executer. Je perdois la parole tout d'un coup, dès que la penſée m'en venoit : ie changeois de diſcours & de couleur hors de propos : ma bouche ne vouloit point m'obeir : mon cœur ſe reuoltoit contre ma volonté : ma volonté meſme demeuroit changeante & mal affermie : & enfin ne voulant plus du tout, ce que j'auois voulu vn moment auparauant, ie me taiſois en baiſſant les yeux : comme eſtant preſque également honteux, de ce que ie faiſois, & de ce que

que j'avois voulu faire. Mais Dieux! ce qui me devoit détruire dans l'esprit d'Anatife, m'y établissoit: car s'imaginant que l'amour & le respect que j'avois pour elle, causeroient tout le desordre qu'elle voyoit en mon esprit; elle ne laissoit pas de me bien traiter: & ie ne laissois pas de la voir. Tant y a Seigneur, que toute la Cour creut que j'estois amoureux d'Anatife: il y eut mesme vn de mes Parens, qui l'escriuit à Menaste: qui comme ie vous l'ay dit, estoit avec Amestris. Mais cette Fille qui sçauoit que son Amie ne pourroit apprendre cette nouvelle sans douleur, ne luy en dit rien: & voulut attendre qu'elle fust à Ecbatane pour s'en esclaircir. Cependant ie sçeu deux choses tout à la fois, qui me donnerent bien de l'inquietude: l'une qu'Amestris arriueroit en peu de temps: l'autre que Megabise devoit reuenir dans peu de iours. Cette rencontre si precise, que le seul hazard auoit faite, me parut vne chose concertée: & ie ne doutay point du tout, que le voyage d'Amestris n'eust esté fait à la seule consideration de l'absence de Megabise, de laquelle ie ne pouuois pas deuiner la raison. Mais comme la ialousie s'attache bien plus à ce qui la fortifie, qu'à ce qui la peut détruire; ie ne m'amusois pas à raisonner, sur ce qui pouuoit me faire tirer quelques coniectures à mon aduantage: & ie ne cherchois que ce qui me pouuoit affliger. Ils reuiennent, disois-ie, pour triompher à mes yeux de mon infortune: & ils ne s'estimeroient pas heureux, si ie n'estois le tefmoin de leur felicité. Du moins, adioustois-ie, infidelle Amestris,

stris, vous n'aurez pas la satisfaction de croire que ie fois malheureux : & ie veux agir de telle sorte auprès d'Anatise, que vous ne puissiez pas seulement soubçonner que ie vous aime encore malgré moy. Mais pour toy, trop heureux Megabise, n'espere pas de pouuoir iouir en repos de ta conqueste: car encore que ie n'y pretende plus rien, ie ne laisseray pas de t'en oster la possession en t'ostant la vie: ou de te la disputer du moins, iusques au dernier moment de la mienne. Ces sentimens tumultueux estant vn peu appaisez, ie trouuay en effet quelque consolation à penser qu'Amestris croiroit que i'aimois Anatise: & ie m'attachay de telle sorte à elle durant quelques iours, que i'en estois moy mesme estonné. Cependant Amestris arriua: & Menaste ne fut que trop confirmée pour mon malheur, en la croyance qu'on luy auoit donnée de ma nouvelle passion. Elle voulut toutefois me parler auparauant que de me condamner, & elle en trouua les moyens facilement: car enfin comme elle estoit ma parente, ie fus obligé de luy faire vne visite, bien que ie ne m'y resolusse pas sans peine. Je fis ce que ie pus pour n'y aller pas seul: mais quoy que ie pusse faire, elle me parla en particulier. Est-il possible, me dit-elle, Aglatidas, que ce que l'on m'a dit soit veritable? & qu'un homme qui a esté assez heureux, pour n'estre pas hai d'Amestris, puisse se resoudre d'aimer Anatise? Amestris, luy dis-ie, n'a pas creû qu'Aglatidas fust digne d'elle: & ie ne scay pourtant Menaste, adioustay-ie, si elle n'a pas plus mal choisi que moy.

Elle

Elle a peut-estre fait par foiblesse & par caprice, pour suivis-je, ce que j'ay fait par raison & pour me vanger. Mais apres tout Menaste, n'en parlons plus : ie sçay qu'elle est tousiours de vos amies : & ie veux mesme croire qu'elle s'est cachée de vous pour me trahir. Il faut bien sans doute, me respondit-elle, qu'elle m'en ait fait vn secret si cela est vray, car ie n'en ay iamais rien sçeu : mais ie vous aduoüe, que j'ay beaucoup de peine à me le persuader. I'en ay bien eu dauantage, luy repliquay-je ; & si ie n'auois esté moy mesme le tefmoin de son infidelité ; si ie n'auois veü de mes propres yeux, sa trahison & sa perfidie, ie ne l'aurois iamais creüe : non pas mesme quand vous m'en auriez assuré. Mais comme ie ne vous aurois pas cruë, adioustay-je, si vous m'eussiez parlé contre elle : ie ne vous croiray pas non plus, aujourd'huy que vous la voulez iustifier. Non, Menaste, ne m'en parlez iamais : Amestris m'a trahi, & ie l'ay quittée : Amestris ne m'a pas iugé digne de son affection ; & ie ne la iuge plus digne de la mienne : quoy qu'elle la soit tousiours, à l'infidelité près, de l'admiration de toute la Terre. Mais enfin comme ie suis assure que elle a eu pour moy de la haine ou de mespris, ie suis dispensé de la fidelité que ie luy auois promise. I'aduüe, me dit Menaste, que si elle est coupable, vous estes moins criminel : Mais vous n'estes pourtant pas innocent. Car enfin, vous estes vous pleint à Amestris ? l'avez vous accusée ? & luy avez vous donné lieu de se iustifier, ou de se repentir ? Il faut se pleindre, luy dis-je, lors que

que l'on est en doute du crime de la Personne aimée, ou que ce crime est si petit, qu'on le peut effacer en l'aduoiant; mais lors que l'offence est de la nature de celle que j'ay reçeuë, les plaintes ne seruiroient qu'à donner nouvelle matiere de se laisser tromper. Espargnons cette peine à Amestris, poursuiuis-ie, & ne la forçons pas d'aduoier vne chose, qu'elle ne pourroit aduoier sans confusion; toute preocupée qu'elle est, de l'amour qui la possède. Menaste estoit si surprise de m'entendre parler de cette sorte, qu'elle ne pouuoit me répondre: car comme Amestris ne luy auoit rien dit de la conuersation qu'elle auoit eüe avec Megabise; elle ne pouuoit imaginer nul pretexte à mes plaintes: & elle creut que pour excuser mon inconstance, ie luy supposois vn crime; qu'elle estoit aussi innocente, qu'elle la paroissoit à ses yeux; & que j'estois encore beaucoup plus coupable qu'elle ne l'auoit pensée. Ce qui la confirmoit en son opinion, estoit le trouble qu'elle remarquoit en mon esprit: ne doutant nullement, que ce trouble ne fust causé par la honte que j'auois de ma foiblesse, & par celle de mon changement. Toutefois voulant encore l'augmenter, ie vous assure du moins, me dit-elle, que tant que le voyage qu'Amestris vient de faire a duré, elle n'a pas eu d'Amants qui puissent se louer de son indulgence, ny se vanter de ses faueurs. Je n'en doute pas, luy respondis-ie, car elle est plus fidelle à celuy qu'elle m'a preferé, qu'elle ne l'a esté pour moy: Mais quel est ce bienheureux Amant d'Amestris, me repli-

repliqua-t'elle en colere, que Menaste ne connoist point? Puis qu'elle vous en a fait vn secret, luy dis-
ie, ie veux bien auoir encore ce respect pour elle,
de ne releuer pas ce que i'en sçay: & d'aider à ca-
cher vne chose, qui ne sera que trop tost publiée:
& de laquelle vous ne douterez plus gueres dans
peu de iours. Comme nous en estions là, il arriua
tant de monde, que nostre conuersation ne pût
continuer dauantage: & ie fortis de chez Menaste,
avec vn redoublement de chagrin estrange. Car,
disois-ie, si Amestris estoit capable de repentir; son
Amie m'auroit aduoué vne partie de sa foiblesse:
ou du moins l'auroit pretextée, de quelque legere
excuse. Mais en niant tout, l'on se rend coupable
de tout: & il n'est plus rien apres cela, qu'il ne soit
permis de faire pour se vanger. Vangeons nous
donc de la veritable infidelité d'Amestris, par vne
feinte infidelité: donnons nos soins à Anatise, ne
luy pouuant donner nostre cœur: punissons nous
par ce suplice, du mauuais choix que nous auions
fait: & n'oublions rien de tout ce qui peut fatisfaire
nostre ressentiment, ne pouuant plus fatisfaire no-
stre amour. Cependant Menaste qui estoit effecti-
uement irritée, contre moy, ne doutant point que
quelqu'un n'aprist ma nouvelle passion à Amestris,
trouua plus à propos de luy en parler: & fut chez
elle le soir mesme, dont ie l'auois veüe l'apresdis-
née. Elle ne fut pourtant pas la premiere, qui luy
aprit cette nouvelle: & de tant de personnes qui
l'auoient visitée, il s'en estoit trouué quelqu'une,
qui par malice ou par simplicité, luy auoit dit vne
chose,

chose, où tout le monde sçauoit bien qu'elle deuoit prendre interest. Menaste la trouua donc assez triste : car Seigneur, pour vous bien faire connoistre mon infortune, ie suis contraint de vous aduoïer, qu'Amestris m'aimoit veritablement: & m'aimoit d'une affection si tendre, que ie ne puis encore m'en souenir, sans vne extrême ioye; sans vne excessiue douleur; & sans vne estrange confusion tout ensemble. Elle ne vit donc pas plustost Menaste, qu'elle luy fit connoistre par sa melancolie, qu'elle sçauoit ma nouvelle passion: neantmoins comme elle se voulut contraindre, elle fut quelque temps à luy parler de choses indifferentes. Menaste de son costé, ne sçachant par où commencer vn discours si fascheux, luy respondoit à mots entrecoupez, & ne sçauoit pas trop bien ce qu'elle luy vouloit dire. Mais enfin l'adorable Amestris ne pouuant plus cacher son ressentiment, luy demanda si elle ne m'auoit point veû? & si ma nouvelle amour estoit assez forte, pour m'auoir fait manquer à la ciuilité que ie luy deuois? Je l'ay veû, luy respondit elle; mais ie l'ay veû si priué de raison, que ie n'oserois plus l'aduoïer pour mon parent: ny croire presque qu'il soit encore ce mesme Aglatidas que i'ay connu autrefois: & que i'ay tant estimé. Enfin, luy dit elle, il fert Anatise; il la suit en tous lieux: & ie pense qu'il l'aime effectiuement. Mais quoy que ce crime soit grand, ce n'est pas encore ce qui m'anime le plus contre luy: car apres tout, ceux qui sont nais foibles & inconstans, meritent plustost
de

de la compassion que des reproches: puis qu'il est certain qu'ils ne font que ce qu'ils ne peuvent s'empescher de faire. Mais qu'Aglatidas veuille exuser son crime, en vous en supposant vn; c'est ce que ie ne puis souffrir: & c'est ce que i'ay creû à propos de vous dire: afin que par vostre haine & par vostre mépris, vous le punissiez de son extravagance, & de son ingratitude. Quoy, interrompit Amestris, Aglatidas m'accuse de quelque chose? Ouy, repliqua Menaste, il dit que vous l'avez trahi; il dit qu'il l'a veû de ses propres yeux; qu'il n'en scauroit iamais douter; & que vostre nouveau choix est beaucoup plus déraisonnable que le sien. Enfin, dit elle, ie ne puis dire autre chose, sinon qu'il a de la folie & de la malice tout ensemble. Amestris fut si surprise de ce discours, que son ame toute grande qu'elle estoit, ne pût s'empescher d'en estre esbranlée: elle changea de couleur; les larmes luy vinrent aux yeux; & sa sagesse eut beaucoup de peine à les retenir. Si elle se fouenoit de l'amour que ie luy auois tesmoignée, & du respect avec lequel ie l'auois seruie; elle regardoit mon changement, comme luy ayant causé vne perte irreparable: Si elle repassoit en sa memoire, la bonté quelle auoit eüe pour moy; elle ne pouuoit assez condamner mon ingratitude: si elle confideroit la fidelité qu'elle m'auoit gardée; elle auoit de l'horreur pour ma perfidie: & si elle regardoit la difference qu'il y auoit d'elle à Anatise, elle ne pouuoit assez s'estonner de ma foiblesse, & de mon aueuglement.

ment. Mais apres tout, il falloit me croire capable de l'une & de l'autre, & il n'estoit pas possible d'en douter. Menaste m'a pourtant assuré depuis, que le tort que ie faisois à sa beauté, luy preferant vne personne qui luy deuoit ceder en toutes choses; ne la toucha pas si sensiblement, que le tort que ie faisois à sa vertu, en l'accusant d'estre inconstante. Qu'Aglatidas, disoit elle, m'oste le cœur qu'il m'auoit donné; qu'il cesse de me voir & de m'aimer; & qu'il oublie les obligations qu'il m'a sans doute, d'auoir souffert qu'il me parlast de sa passion: apres tout, ie m'en affligeray sans colere; & ie m'en consoleray peut-estre par raison. Mais qu'il veuille excuser sa foiblesse en m'en accusant; ha Menaste, c'est ce qui vient au bout de toute ma patience: & ce qui me fait bien voir, que l'amour est vne dangereuse passion. Car enfin y eut-il iamais vne personne plus excusable que moy, ny plus innocente? T'ay aimé Aglatidas, il est vray: mais ie l'ay aimé, non seulement parce qu'il m'aimoit; mais parce que mes parens ont creû, qu'il auoit de la sagesse & du iugement: & qu'il auoit toutes les qualitez qui peuuent faire vn honneste homme. De plus, ne deuois-ie pas croire, que la Fortune m'ayant fait naistre assez riche, son propre interest feroit en son cœur, ce que mon peu de beauté ne pourroit pas faire? & que soit qu'il fust sensible à l'amour ou à l'ambition, ie pouuois esperer qu'il seroit fidelle? Cependant, ie me suis trompée en mes coniectures: & ie ne connois que trop, qu'il ne faut iamais rien aimer.

mer. Mais hélas, reprenoit-elle, nous n'en sommes plus en pouvoir! l'innocence & la raison ayant estably l'Amour en mon ame, le moyen de l'en chasser? Il faut toutefois, adioustoit elle, & i'y suis si fortement resoluë, que ie ne dois pas desesperer d'en venir à bout. Enfin, Seigneur, l'adorable Amestris n'estant pourtant pas bien d'accord avec elle mesme; ne pût acheuer de prendre sa resolution: & elle fit dessein d'aller le lendemain à quelque promenade solitaire; avec sa chere Confidente, pour tascher de refoudre ce qu'elle feroit: & pour esuiter la conuersation des personnes indifferentes: qui en l'estat où estoit son ame, n'eussent fait que la contraindre & l'importuner. Elles furent donc le iour suiuant à vn Jardin, où peu de mode auoit accoustumé d'aller: & où pourtant Artabane se rencontra fortuitement. Il ne les vit pas plustost, que la curiosité luy prit d'entendre leur conuersation: il se cacha pour cét effet, derriere vne Pallissade fort espaisse: & les suiuant des yeux, il vit qu'elles allerent s'assoir dans vn Cabinet de verdure. Il y fut en se glissant entre les arbres d'une grande Allée qui y respondoit: & se coucha derriere vne petite Palissade de Mirthe, qui estoit au delà du Cabinet. Il n'y fut pas plustost, qu'il entendit que Menaste respondant à quelque chose qu'Amestris auoit dit, & qu'il n'auoit pas entendu; Non, luy disoit elle, il ne faut pas vous van-ger sur vous mesme: & il faut qu'Aglatidas tout seul, porte la peine de son crime. Ne confondez pas, adioustoit-elle, l'innocente & le coupa-

ble: haïſſez Aglatidas ſi vous le pouuez: & ne puniſſez pas Ametriſ qui n'a point failly. Ametriſ, repliqua cette aimable Perſonne, ne pouuant haïr ce qu'elle a aimé, que voulez vous qu'elle deuienne? & pourquoy ne voulez vous pas qu'elle s'eſtime auſſi coupable de pouuoir ceſſer d'aimer, ce qu'elle deuroit haïr; qu'Aglatidas paroïſt criminel, de haïr ce qu'il deuoit aimer eternellement? En ſuitte de cela, ces deux filles ſe mirent à chercher ce qui pouuoit m'auoir donné la hardieſſe d'accuſer Ametriſ: Car, diſoit Menafte, quelle apparence y a-t'il, que ſans auoir vn leger pretexte de le pouuoir faire, il ait eu cette inconfideration? Ametriſ faiſant quelque reflexion, ſur ce que diſoit Menafte, commença de luy conter ce qu'elle n'auoit point ſçeu: c'eſt à dire la conuerſation qu'elle auoit eüe avec Megabiſe. Mais, adiouſta-t'elle, quand Aglatidas euſt eſté preſent à la choſe, il m'en auroit deü remercier au lieu de s'en plaindre: ioint qu'il eſtoit bien eſloigné d'icy: & Megabiſe de ſon coſté, ayant touſiours eſté en Lydie, n'a garde de le luy auoir dit. Non, adiouſta Menafte, ce n'eſt point cela: car enfin il ne m'a point nommé Megabiſe: & infailliblement ſi c'eſtoit luy, il m'en auroit dit quelque choſe. Ainſi il faut conclurre, que la ſeule honte de ſa foibleſſe, l'a forcé d'auoir recours à l'impoſture, pour s'excuser en parlant à moy. En verité, diſoit elle, ceux qui font des crimes, ſe puniſſent ſans doute eux meſmes tres ſeuerelement en les commettant: & ſi vous euſſiez veü l'inquietude qu'auoit Aglatidas

lors

lors qu'il me parloit, vous n'en douteriez nullement. Ce qui m'embarraſſe le plus, luy dit Amestris, c'est que lors que nous auons esté à la Province des Arifantins, nous auons entendu dire, qu'Aglatidas y a toujours paru assez melancolique, & n'y a eu aucun attachement. Or s'il n'auoit changé sa forme de viure aueque moy, qu'à son retour à Ecbatane; ie dirois que par caprice ou par raison, il auroit preferé la beauté d'Anatife à celle d'Amestris: mais Menaste, son changement pour moy à commencé pendant son exil: & dans vn temps, où il receuoit plus de marques de mon affection, que ie ne luy en auois iamais donné. Car enfin ie luy escriuois, & luy escriuois d'une maniere assez obligeante, pour retenir tout autre cœur que le sien. Mais apres tout, luy dit Menaste, que pretendez vous faire? M'affliger de mon malheur, reprit elle: m'en pleindre eternellement; me repentir de ma foiblesse; tascher d'oublier Aglatidas, sans pouuoir peut-estre en venir à bout; & mener enfin la plus malheureuse vie, que personne ait iamais menée. Mais, repliqua Menaste, ie ne voy point que vous songiez à deux choses assez importantes: l'une, si vous ne pouuez haïr Aglatidas, d'essayer de le ramener à la raison: & l'autre, si vous pouuez l'oublier, à le punir de son crime. Helas, repliqua Amestris, qu'il est difficile de haïr, ce que l'on auoit resolu d'aimer toute sa vie! & qu'il est mal aisé de se resoudre à punir, ce que l'on aime encore malgré soy! l'enſçay pourtant vne voye infallible, repartit Menaste; mais admi-

rez Seigneur, le bizarre destin des choses du monde: Menaste proposa à Amestris la mesme voye qu'Arbatane m'auoit proposée: c'est à dire de feindre de souffrir sans chagrin, quelque vn de ceux qui pretendoient à son affection. Car, luy disoit cette fille, i'ay tousiours connu Aglatidas extrêmement sensible à la gloire: de sorte que ie ne doute point, que s'il voit effectiuement deuant ses yeux, ce qu'il n'a fait qu'inuenter: & qu'il connoisse qu'en effet Amestris est capable de luy preferer vn autre; il n'arriue de deux choses l'une: c'est à dire, qu'il quittera Anatise, pour reuenir à Amestris: ou que du moins, il sera fort affligé dans son cœur. De plus, qui sçait si en souffrant d'estre aimée, vous ne viendrez point à cesser d'aimer? L'amour, à ce que i'ay entendu dire, adiousta-t'elle, ne se guerit point par des remedes qui luy soient contraires, ny par des remedes violents: le temps & la raison, par des voyes plus insensibles, viennent à bout de toutes choses: c'est pourquoy si vous m'en croyez, vous suiurez absolument mon conseil. Il est mesme à propos pour vostre gloire, adiousta Menaste, que l'on ne vous soubçonne point d'auoir aimé Aglatidas: & pour l'empescher, il faut faire ce que ie dis. Cette derniere consideration fut sans doute la plus forte sur l'ame d'Amestris: qui apres plusieurs autres discours, se resolut de suiure les aduis qu'on luy donnoit. Cependant Artabane qui estoit rauy d'auoir entendu tout ce que ces deux Personnes auoient dit; se leua tout doucement, & sortit du Iardin sans estre aperçeu: allant

lant en diligence me chercher par tous les lieux où il creût me deuoir rencontrer : mais mon malheur fit, qu'il ne me pût iamais trouuer. Apres m'auoir cherché vainement chez le Roy ; dans les Iardins du Palais ; & chez Anatife ; il se refolut enfin , d'attendre que ie me retirasse le soir : ne pouuant pas imaginer qu'il peust rien m'arriuer d'important le reste de la iournée , où l'ignorance de ce qu'il sçauoit me peust nuire. Mais Dieux , que cette fatale iournée m'a esté funeste ! & qu'elle me coustera encore de soupirs , si la mort n'en arreste le cours ! Je vous ay dit Seigneur, que ce Iardin où estoit Amestris, estoit vn Iardin solitaire , où peu de monde se promenoit : mais pour mon malheur , tout ce qui me pouuoit donner de l'inquietude , s'y assembla sans doute pour m'affliger : & pour me rendre le plus infortuné de tous les hommes. Anatife conduite par mon mauuais destin, ayant fait dessein de se promener , avec quelques vnes de ses Amies , choisit ce lieu là , parce qu'elle ne l'auoit iamais veû : & ie le choisiss en mon particulier, pour aller entretenir mes tristes pensées : à cause que ie croyois estre fort assuré de n'y rencontrer ny Amestris ; ny Anatife ; ny rien qui me peust troubler dans mes resveries. Mais Seigneur, que ie fus estrangement surpris , lors qu'entrant dans ce Iardin, ie vy d'assez loin Amestris , qui se promenoit dans vne Allée , avec sa chere Menaste ! & que ie vy en mesme temps, Anatife au pied d'vne Palissade , où elle s'estoit assise , qui faisoit vn Bouquet des fleurs, qu'elle auoit desia

cueillies. Cette veüe que ie n'attendois pas, me troubla, & me surprit de telle forte, que ie m'arrestay tout court : & ne sçachant si ie deuois aller vers celle que i'aimois, quoy qu'elle m'eust trahi; ou vers celle qui m'aimoit, & que ie trahissois; ie fus vn moment dans vne incertitude, que ie ne vous puis exprimer. Mes pas accoustumez à me conduire vers Amestris, penserent m'y porter, quoy que ie ne le voulusse point : & peu s'en falut, que ma ialousie ne se trouuast plus foible que mon amour : & que sans regarder Anatise, ie n'allasse me ietter aux pieds d'Amestris. Mais enfin l'image du crime dont ie pensois auoir esté le tescmoin, s'estant remise en mon souuenir; ie me determinay tout d'vn coup : & ie commençay d'aller vers Anatise. Je m'en approchay toutefois si lentement; & ie me fis vne telle contrainte pour m'esloigner d'Amestris, & pour m'empescher de la regarder; qu'il s'en falut peu, que sans aller ny vers l'vne, ny vers l'autre, ie n'expirasse de douleur. Mais mon desespoir me faisant passer tout d'vn coup, d'vn extrême incertitude, à vne obstination inuincible; ie ne regarday plus Amestris; & ie fus me mettre à genoux aupres d'Anatise, à laquelle ie parlay fuiuant ma coustume. Ce fut neantmoins avec vn esprit si distrait; que si cette fille n'eust elle mesme esté fort distraite, par le soing qu'elle auoit d'observer les actions d'Amestris, elle se seroit aisément aperçeuë de la cause de mes inquietudes. Mais elle auoit vne ioye si sensible, de se voir preferée à la plus belle Personne du monde, qu'elle ne
 prit

prit point garde aux changemens de mon visage, ny à l'obscurite de mes paroles. Amestris de son costé, comme ie l'ay sçeu depuis, voyant elle mesme ce qu'elle n'auoit fait qu'entendre dire, en fut extraordinairement surprise: iusques là cette adorable Personne, n'auoit eu que de la douleur de mon changement: mais voyant de ses propres yeux, Aglatidas aux pieds d'Anatise, la colere s'empara de son esprit: & vn secret sentiment de gloire, luy inspira vne si forte enuie de se vanger du mépris que ie faisois d'elle; qu'elle ne pût s'empescher de le tesmoigner à Menaste. Mais Seigneur, admirez encore icy, la prodigieuse rencontre, que le hazard tout seul causa en cette iournée! Je vous ay dit, ce me semble, que Megabise deuoit reuenir dans peu de iours: & en effet apres auoir esté à la guerre de Lydie, il se resolut de reuenir à Ecbatane: & de ne songer plus à me voir l'espée à la main, ny pour la mort de son Frere, qu'il sçauoit bien qui estoit coupable; ny pour nos anciens differens. Le Roy le luy auoit enuoyé defendre absolument à Sardis, apres l'accommodement qu'il auoit fait de nos Familles: & m'auoit aussi ordonné, de ne le quereller plus iamais: & d'éuiter sa rencontre, autant qu'il me seroit possible: estant iuste d'auoir ce respect pour vn homme dont i'auois tué le Frere. Megabise ne voulant donc entrer que de nuit dans la Ville, afin de pouuoir estre plus particulierement informé de l'estat des choses, auparauant que de receuoir des visites; se resolut d'aller passer le reste du iour, dans le

mesme Iardin où i'estois, comme le sçachant peu frequenté: & où estoient aussi Amestris & Anatife. Megabise donc qui connoissoit fort celuy à qui apartenoit ce Iardin, y entra aussi tost qu'il fut descendu de cheual: & dans le mesme instant, qu'Amestris emportée de colere de me voir aupres d'Anatife; disoit à Menaste qu'elle auoit bien eu raison, de luy conseiller de me punir. Megabise donc entrant inopinément, fut extrêmement surpris, de voir en vn mesme lieu, son Riual & sa Maistresse: & plus surpris encore de remarquer que ie n'estois pas avec Amestris. Cependant Seigneur, comme Megabise ne l'auoit point veü, depuis le iour qu'il luy auoit promis de ne la voir plus, & de ne luy parler plus; il voulut luy faire connoistre par son respect, qu'il n'auoit pas oublié la parole qu'il luy auoit donnée: de sorte qu'apres luy auoir fait vne profonde reuerence, il voulut se retirer, & sortir de ce Iardin. Mais Amestris qui auoit l'esprit irrité, croyant auoir trouué vne occasion fauorable de se vanger, l'appella, & le reçut avec beaucoup de ciuilité: ce qui luy donna autant de ioye, qu'il me donna d'affliction. Car Seigneur, i'auois veü entrer Megabise; i'auois remarqué qu'il auoit voulu s'en aller, & qu'elle l'auoit retenu; i'auois creü qu'il en vsoit ainsi, parce qu'il voyoit que i'y estois; & ie ne doutay point du tout, qu'Amestris sçachant qu'il deuoit arriuer, ne fust venuë l'attendre en ce lieu là. Je vous laisse donc à iuger Seigneur, du trouble de mon ame, & de l'agitation de mon esprit: pour
moy,

moy, toutes les fois que ie me souviens, de l'estat où nous estions, ie ne puis assez m'estonner, du caprice de la Fortune. Car enfin Anatise auoit vne ioye extrême, de se croire preferée à Amestris, & aimée d'Aglatidas, qui ne la preferoit ny ne l'aimoit: Megabise de son costé, tout guery qu'il pensoit estre de sa passion, estoit infiniment aise, de se voir rapellé par celle qui l'auoit banny pour toujours; quoy que cette personne nel'eust rapellé par aucune affection qu'elle eust pour luy: & Amestris & moy, qui eussions esté si heureux, si nous eussions sçeu nos veritables sentimens, estions les plus malheureuses personnes de la Terre. Cependant, quoy que Megabise fust fort aise aupres d'Amestris, le souuenir de la mort de son Frere, & la veuë de celuy qui l'auoit tué, faisant sentir à son cœur, que nulle bien-seance ne luy permettoit d'estre où i'estois; Madame, dit-il à Amestris, ie doute si le commandement que i'ay reçu du Roy, seroit assez puissant sur mon esprit, pour empescher mon iuste ressentiment contre vn homme que ie voy, si le respect que i'ay pour vous ne me retenoit: & c'est pourquoy Madame, craignant que ce respect ne fust pas long temps assez fort, contre les sentimens du sang & de la Nature; ie vous supplie tres-humblement de me pardonner mon inciuilité, & de souffrir que ie vous quitte. A ces mots sans attendre la responce d'Amestris, il luy fit vne profonde reuerence, & sortit de ce Iardin. Elle qui ne l'auoit appellé que pour me fascher, ne fit aucun effort pour le retenir: au

contraire, vn second sentiment corrigeant le premier, luy fit voir qu'elle auoit eu tort, de nous mettre en estat d'en venir aux mains, si Megabise n'eust pas eu ce respect pour elle. Pour moy Seigneur, qui n'entendois pas ce qu'ils disoient, ie ne le vy pas si tost sortir, que ie n'en fusse autant en colere, que ie l'auois esté de le voir entrer: m'imaginant qu'il ne s'en alloit que pour faire le fin: & pour tacher de déguiser l'assignation qu'Amestris luy auoit donnée. Ne pouuant donc plus durer au lieu où i'estois: & croyant qu'il me seroit plus aisé de cacher mon inquietude en me promenant, qu'en demeurant tousiours en vn mesme endroit; ie le proposay à Anatise, qui y consentit. Bien est il vray que ce ne fut pas tant par complaisance que par vanité: car elle voulut, quoy que ie pussé dire, aller droit vers Amestris: luy semblant que c'estoit veritablement triompher d'elle, que mener vn de ses Esclaves où il luy plaisoit. Nous fumes donc à le rencontre d'Amestris & de Menaste: & comme nous fumes assez près les vns des autres, Anatise sans me rien dire de son dessein, commença de parler à Amestris: dont ie fus si fasché, que ie pensay la quitter, & sortir d'un lieu, où tout ce que i'aimois, & tout ce que ie haïssois, venoit de se trouuer ensemble. Je n'osois & voulois regarder Amestris: i'eusse voulu que Megabise y eust encore esté pour le combattre: & ie ne sçache point de sentimens bizarres & violens, qui ne me passassent dans l'esprit. Il y eut mesme des moments, où Amestris me sembla moins belle, & où Anatise

me

me la parut davantage : Mais Dieux , que ces moments passèrent viste ! & qu'il y en eut d'autres où ie trouuay Anatise , laide , & Amestris admirablement belle ! Cependant Anatise , qui comme ie vous l'ay dit , vouloit triompher pleinement , & s'assurer mieux de sa conqueste ; parla malicieusement à Amestris , & en l'abordant , ie m'estime bien heureuse , luy dit elle , d'auoir rencontré vne si agreable compagnie , en vn lieu que l'on a accoustumé de trouuer fort solitaire : & i'ay raison de me la croire , puis que ne cherchant icy que le seul plaisir de la promenade , i'y ay encore trouué celuy de la conuersation . La mienne , respondit froidement Amestris , est si peu agreable , que vous auriez grand sujet de vous plaindre , si vous n'en auiez point trouué de plus propre à vous diuertir . Si vous vouliez reconnoistre des Iuges , repliqua malicieusement Anatise , ie m'assure que Megabise que i'ay veü ce me semble aupres de vous , ne feroit pas de vostre opinion : & qu'Aglatidas mesme prononceroit en ma faueur . Pour moy , dis-ie avec vne confusion estrange , ie ne doute point que Megabise ne trouuast Amestris incomparable en toutes choses : & ie ne feray nulle difficulté d'auouer , adioustay-ie en changeant de couleur , qu'il a sujet de publier , que la conuersation d'Amestris est la plus complaisante du monde quand elle veut : & la plus contredisante aussi quand il luy plaist , me repliqua-t'elle . Ha Madame (luy dit Anatise , qui estoit rauie de voir quelques marques de colere sur le visage d'Amestris) ne soyez pas

aujourd'huy de cette humeur : & résolvez vous de souffrir toutes les loiianges que ie vous veulx donner. I'en merite si peu, répondit-elle, que ie ne vous conseille pas de les employer si mal à propos. Il est vne espece d'humilité, reprit Anatise, où la gloire ne laisse pas de se trouver : Ouy, repliqua Amestris; & il y a aussi vne espece de fausse gloire, qui cache souuent beaucoup de bassesse. Je m'imagi- ne, répondit Anatise, que ny vous ny moy n'a- uons point de part à l'une ny à l'autre de ces cho- ses : ie n'en sçay rien, repliqua Amestris, car on ne se connoist pas trop bien soy mesme. Il est bien encore plus difficile, luy dis-je, de connoistre les sentimens d'autruy : principalement, me repartit elle, de ceux qui contrefont les genereux & les sin- cères, & qui ne le sont point du tout. Je m'assure, dit la malicieuse Anatise, que Megabise est absolument incapable de vous déguiser ses sentimens : Ceux qui comme luy (répondit Amestris pour me faire despit) aiment la veritable gloire, n'ont garde d'en user autrement : & il n'y a que les lasches qui se cachent. Je vous aduoüe Seigneur, que ie fus telle- ment troublé d'entendre parler Amestris de cette sorte, qu'il me fut impossible de demeurer là plus long temps : & comme ie n'estois pas venu dans ce Jardin avec Anatise, ie ne creus pas estre obligé d'y tarder autant qu'elle : ioint que ie n'estois pas en estat d'observer vne exacte bien-seance en mes a- ctions. I'auois creû voir Megabise si satisfait; ie voyois Anatise si contente; Amestris si fiere contre sa coustume; & ie me sentoie tant de chagrin, tant de

de colere, & tant de defespoir; qu'enfin emporté par mon amour, par ma haine, & par ma ialouſie; ie me ſeparay d'une compagnie ſi chere, & ſi inſupportable tout enſemble. Ie ſortis donc de ce Iardin, avec vn aſſez mauuais pretexte: reſolu de me vanger ſur Megabiſe, de tous les outrages qu'Ametriſ m'auoit faits. Pour cét effet, au lieu de rentrer dans la Ville, ie m'allay cacher en la maiſon d'un homme de ma connoiſſance: avec intention d'enuoyer le lendemain de mes nouvelles à Megabiſe, afin de le reuoir l'eſpée à la main. Ie ne voulus point en faire aduertir Artabane, parce que ie ſçauois qu'il s'opporeroit à mon intention: mais helas, ie ne ſçauois pas, que ſi ie l'euffe veü, i'euffe eſté auſſi heureux que i'eſtois infortuné. Cependant Ametriſ qui n'auoit bien traitté Megabiſe que pour me faſcher; ne m'eut pas pluſtoſt perdu de veü, que ne pouuant plus ſouffrir la conuerſation de ſa Riuale, elle chercha vn pretexte pour la quitter: & la laiſſant dans ce Iardin, elle s'en alla ſe pleindre en ſecret de ſon malheur, avec ſa chere Menaſte. Pour Megabiſe, l'on peut dire qu'il ne vit la bonne fortune que comme vn eſclair: qui en finiſſant auſſi toſt qu'il a commencé de paroître, fait trouuer les tenebres plus eſpaiſſes & plus inſupportables qu'aparauant. Quant à Anatiſe, ſi la ioye qu'elle eut d'eſtre preferée à Ametriſ, dura vn peu dauantage; ce ne fut non plus que pour l'affliger plus ſenſiblement apres. Pour moy Seigneur, ie ne m'eſtois iamais trouué ſi malheureux que ie me le trouuois: encore, diſois-ie,

la premiere fois que ie vy Amestris fauoriser Megabise, i'auois cet aduantage, qu'elle m'estimoit encore assez, pour se donner la peine de me tromper: elle ne scauoit pas que ie la voyois: & dans le mesme temps qu'elle luy parloit avec douceur, elle m'escriuoit au moins sans rudesse. Je pouuois mesme penser, que son cœur pouuoit estre partagé, & qu'il ne l'occupoit pas si absolument, qu'il n'en demeurast vne partie pour moy: de plus, il la voyoit pour luy dire adieu: mais auourd'huy, il reuiet pour ne la quitter plus sans doute: & Amestris estoit certainement dans ce Iardin pour l'attendre. Elle m'a veü auparauant qu'il arriuaft, & ne s'est pas souciée que ie fusse le tesmoin de leur entreueüe, puis qu'elle y est demeurée. Pour Megabise, adioustois-ie, il vouloit estre plus discret: il a fait semblant lors qu'il m'a descouuert, de ne la vouloir pas aborder: mais elle l'a appellé cruellement pour me faire despit; elle m'a regardé avec colere; elle l'a regardé avec douceur; & l'a loué en ma presence. Elle, dis-ie, qui faisoit autrefois profession d'une vertu si austere: elle qui m'a refusé son affection si opiniastrément: elle qui m'a esté si seueré & si rigoureuse. Et comment Amestris, disois-ie, est-il possible, que vous ayez si fort changé d'humeur? Mais du moins, adioustois-ie, faut-il que ie trouble vostre felicité, comme vous troublez la mienne: & que le respect m'empeschant de songer à me vanger directement de vous, ie me vange de Megabise. Voila Seigneur, comment ie faisois du poison, des choses les plus inno-

innocentes: & comment i'expliquois toutes les actions d'Amestris: qui de son costé n'entendoit guere mieux les miennes: & qui premeditoit de se vanger de moy, d'une façon bien plus cruelle. Mais, Seigneur, il faut que ie vous die auparavant, que celuy chez qui demouroit Amestris, ayant esté gagné par Otane, ne tenoit plus le party de Megabise aupres d'elle: & perfecutoit continuellement cette aimable personne, afin de l'obliger à preferer la richesse à toutes choses: & à ne considerer ny les bonnes, ny les mauuaises qualitez, de celuy qu'elle voudroit espouser. De plus, en s'en retournant chez elle, Artabane l'auoit rencontrée & l'auoit suiue: mais comme elle auoit alors l'esprit peu capable d'une conuersation indifferente; aussi tost qu'elle estoit arriuée dans sans chambre, elle l'auoit laissé seul avec Menaste, & s'estoit enfermée dans son Cabinet. Or Seigneur, l'entretien de ces deux personnes n'ayant esté que de moy; Menaste qui sçauoit qu'Artabane auoit grande part à ma confidence, le pressa de telle sorte, qu'elle l'obligea de luy aduoüer, qu'une effroyable ialousie, estoit ce qui m'auoit détaché du seruice d'Amestris: mais quoy qu'elle peust faire, il ne luy en voulut rien dire dauantage. Car comme il esperoit me voir le soir mesme, il ne voulut point se declarer plus ouuertement: ne sçachant pas si ie le trouuerois bon. Il ne fut pas long temps avec Menaste: parce que l'impatience qu'il auoit de m'entretenir, ne luy permit point de faire vne plus longue visite. Il ne fut donc pas plustost sorty, qu'elle

qu'elle fut trouver Amestris dans son Cabinet, qui s'y estoit retirée, sur le pretexte d'auoir quelques Lettres importantes à escrire, & luy aprit qu'Artabane apres plusieurs choses qu'elle luy auoit dites, luy auoit enfin aduoué, qu'une effroyable ialousie auoit causé mon changement. Aglatidas, respondit Amestris, a esté effroyablement ialoux! he bons Dieux, comment est-il possible que cela puisse estre? quel sujet luy en ay-ie donné? & quel est celui de ses Riuaux que i'ay assez bien traité, pour seruir de pretexte à son changement? m'a-t'on veü auoir vn soin extraordinaire de plaire à tout le monde? ay-ie cherché les occasions de voir & d'estre veü? ay-ie eu des conuersations particulieres avec quelqu'un? ay-ie reçu des Lettres en secret, où en ay-ie escrit? y a-t'il quelqu'un qui se vante d'auoir seulement esté regardé fauorablement d'Amestris? si ce n'est le perfide Aglatidas? Et enfin Menaste, qu'ay-ie fait, qu'ay-ie dit, qu'ay-ie pensé, qui puisse excuser son inconstance? Pour moy, adiousta-t'elle, ie n'entendis iamais parler d'une pareille ialousie à celle-là: mais de grace dittes moy vn peu, si ie l'eusse sçeuë dès le commencement, qu'eussay-ie pû faire pour l'en guerir? il eust falu sans doute ne regarder plus personne, & s'enfermer éternellement. Le moyen de deuiner dans vne grande Cour, & dans vne grande Ville, où ie suis veü de tout le monde, & où ie vis également avec tous ceux qui m'approchent; quel estoit celui qui luy donnoit de l'inquietude? Car enfin, peut-estre que c'estoit Andramias; peut-estre que
c'estoit

c'estoit Araspe ; peut-estre que c'estoit Megabise ; & peut-estre que c'estoit le Roy. Le moyen donc Menaste, que i'eusse pû le guerir quand ie l'eusse voulu ? Il faut aduoüer, luy respondit ma Parente, qu'Aglatidas a bien manqué de conduite: dittes, adiousta Amestris, qu'il a perdu la raison, en perdant l'estime qu'il auoit pour moy. Car veû la façon dont i'auois vescu avec Aglatidas, il ne deuoit iamais me soubçonner mal à propos: ny croire à ses propres yeux contre Amestris. Et puis l'inconstance doit elle tousiours suiure la ialousie ? Pour moy ie pensois que la ialousie fist des malheureux: mais ie ne croyois pas qu'elle deust tousiours faire des infidelles. Qu'Aglatidas me croyant peu sincere en mes paroles, ne me voye plus ; ne m'aime plus ; & mesme me haïsse, ie ne m'en pleindray pas : & ie regarderay sa haine, comme vne marque de la violence de son amour. Mais qu'aussi tost qu'Aglatidas pense que ie ne l'estime plus, il m'oublie entierement ; & se trouue au mesme instant l'ame sensible à vne nouvelle passion ; ha Menaste, c'est ce qui ne sçauroit estre. Si Aglatidas m'auoit aimée fortement, quelque sujet de plainte que ie peusse luy auoir donné, il seroit impossible qu'il ne m'aimast pas encore, ou que du moins il ne me haïst point : & il seroit encore plus impossible (s'il est permis de parler ainsi) qu'il peust si tost aimer Anatise. Helas, disoit elle, qui m'eust dit autrefois, vous verrez Aglatidas entrer en vn lieu où vous ferez, & aller plus tost vers Anatise que vers vous, ie ne l'eusse pas creû : Cependant cét

iniuste que j'ay trop estimé, pour ne pas dire trop aimé; apres m'auoir veüe la dernière fois, dans des sentimens qui luy estoient si aduantageux; a pû reuoir Amestris, d'une maniere si offençante. Ne pouuoit il pas du moins, empescher Anatise de m'aborder, & ne pouuoit il pas esuiter ma rencontre? Non non, disoit elle à Menaste, il ne l'a pas voulu: & il a voulu au contraire, mettre ma patience à la plus rigoureuse espreuue. Je sçay, adiuoustoit elle, qu'enfin il a quitté sa compagnie, & qu'il est fortly seul du Iardin: mais la confusion l'en a chassé, & non pas le repentir. Il a quelque honte de son crime; mais il n'a pas assez de vertu pour s'en dégager. Ioint qu'apres tout, quand il se repentiroit presentement, ie n'en serois pas satisfaite. Mais, luy dit alors Menaste en l'interrompant, à quoy vous resolez vous? Je veux (luy respondit elle, le visage tout changé) ne me souuenir iamais plus d'Aglatidas: & faire que malgré luy il se souuienne eternellement d'Amestris. Je veux qu'il connoisse son crime par mon innocence: & qu'il connoisse mon innocence par mon malheur. Il faut que ie luy face voir, que ie n'ay iamais rien aimé que luy, & que ie luy ay tousiours esté fidelle: mais en le luy faisant voir, ie veux que ce soit d'une façon, qu'il n'en puisse iamais profiter. S'il ne se repent pas de sa faute, poursuiuit elle, ie me puniray de l'auoir aimé: & s'il s'en repent, ie le puniray de m'auoir trahie: & le puniray aussi cruellement qu'il merite de l'estre. Je vous aduoüe, luy dit alors Menaste, qu'il ne m'est pas aisé de com-
pren-

prendre, quelle espece de vengeance vous premeditez: Elle est si étrange, luy respondit Amestris, que ien'ose vous la dire, de peur que vous ne m'en détourniez par vos raisons, ou par vos prieres. Mais comment pourriez vous, luy dit Menaste, luy faire voir si précisément, que vous luy avez esté fidelle, puis que vous ne sçavez pas mesme de qui il est ialoux? Je ne sçay pas veritablement, repliqua Amestris, de qui Aglatidas est ialoux: mais ie sçay du moins, de qui il ne peut iamais l'auoir esté: & cela suffit pour ma iustification, pour ma vengeance, & pour mon chastiment tout ensemble. Menaste l'entendant parler ainsi, & comprenant toujours moins le sens caché de ces paroles obscures; se mit à la presser si tendrement, & l'assura tant de fois qu'elle ne s'opposeroit point à ce qu'elle voudroit; qu'enfin reprenant son discours, Vous n'ignorez pas, luy dit elle, Menaste, non plus que l'inconstant Aglatidas, l'auersion inuincible que i'ay toujours eüe pour Otane, malgré sa richesse & sa condition; car ie vous en ay parlé cent & cent fois à tous deux, comme de l'homme du monde pour lequel i'auois le plus de mépris & le plus de haine, malgré sa condition & sa richesse. Vous sçavez, adiousta-t'elle, qu'il m'a aimée, dès le premier iour que i'arriuay à Ecbatane: & que ie l'ay hai, dès le premier moment que ie l'ay veü. Sçachez donc Menaste, qu'aparauant que ie puisse receuoir en nulle part le perfide Aglatidas, ie veux obeir à celuy de mes parens qui a le soing de ma conduite: c'est à dire que ie veux espouser Otane,

le plus imparfait des hommes: & par là, faire voir à Aglatidas, si i'ay aimé quelqu'un de ses Riuaux. Quoy, luy dit Menaste, vous voudriez espouser Otane? Ouy, luy respondit Amestris, ie le veux: & ie ne scaurois choisir vn suplice plus grand, pour me punir d'auoir aimé Aglatidas: & pour chastier Aglatidas de m'auoir trahie. C'est de cette façon Menaste, poursuiuit elle, que ie me iustificeray, & que ie me vangeray: quoy que ie ne sçache pas quel est celuy que l'on accuse d'estre le complice de mon crime. Par là ie suis assurée de guerir Aglatidas de sa ialousie: Car enfin Otane a tant de defauts, que ie ne m'y scaurois tromper: estant absolument impossible, qu'Aglatidas en aye esté ialoux. Ha Amestris, luy dit alors Menaste, ne confondez point l'innocente avec le coupable: punissez Aglatidas tout seul, & ne punissez point Amestris? espousez plus tost Megabise: & croyez que vous ne laisserez pas de vous vanger de mon perfide parent. Non Menaste, luy dit elle, ce que vous me proposez ne seroit pas iuste: & ce seroit me vanger sur moy mesme, & ne me vanger pas d'Aglatidas. Car enfin Megabise est assez bien fait, pour faire croire à Aglatidas que ie l'aurois aimé: ainsi il acheueroit de se guerir de sa passion, s'il est vray qu'il en ait eu pour moy, & demeureroit en paix avec sa chere Anatise. Ouy, il auroit lieu de croire, que i'aurois aimé vn homme, qui en effet est digne de l'estre: mais lors qu'il verra que i'auray choisi pour mary, vn homme qu'il sçait de certitude, que ie ne scaurois iamais aimer; peut-estre que
son

son cœur tout perfide & tout inconstant qu'il est, aura quelque repentir de sa faute. Mais vn repentir inutile: car enfin en espousant Otane, ie luy feray aussi fidelle que si ie l'aimois, & que s'il estoit le plus accompli de tous les hommes. He Dieux, interrompit Menaste, songez vous bien à ce que vous dittes? & pourrez vous auoir assez de resolution, ou pour la mieux nommer assez d'inhumanité enuers vous mesme, pour vous exposer au plus grand malheur qui puisse arriuer? Pourrez vous souffrir toute vostre vie, la presence d'vn homme, de qui la conuersation vous a tousiours esté insupportable, pour vne heure seulement? Ie la souffriray sans doute, respondit Amestris, dans l'esperance que les maux que i'endureray, me iustifieront dans l'esprit d'Aglatidas: & qu'apres auoir iustificée, ma mort arriuant infailliblement bientoist en suite, ie laisseray dans son ame vn douleur qui n'aura iamais de fin. S'il me demeuroit quelqu'autre voye de me iustifier, peut-estre ne prendrois-ie pas celle-là: mais apres tout, Aglatidas ne se plaignant pas, le moyen de deuiner son mal & de le guerir? Mais, luy dit Menaste, les apparences sont quelquefois si trompeuses: que scauez vous s'il n'y a point eu quelque chose, qui ait fait naistre la ialousie d'Aglatidas, que nous ignorions absolument? Quand cela seroit, respondit Amestris, Aglatidas n'en seroit pas plus innocent: i'aduoüe qu'il pouuoit estre vn peu ialoux sans m'offencer: mais il ne pouuoit iamais aimer Anatise, sans me faire vn outrage irreparable. Ainsi Menaste, il faut s'il est

possible, que ie destruisse cette amour naissante, par vne douleur eternelle, & par vn repentir inutile. Mais ne songez vous point, luy dit Menaste, qu'ẽ destruisant cette amour par vne si estrange voye, vous vous détruisez vous mesme? C'est ce que ie souhaite, luy repliqua Amestris, & si ie ne sçauois que la melancolie est vn poison lent, dont l'effet est presque infallible, ie ne m'y abandonnerois pas. Souffrez, luy dit Menaste, que ie parle encore vne fois à Aglatidas: quand ie seray morte, luy dit elle, ie vous le permets: & ie vous coniuire mesme de luy bien exagerer ma douleur, afin d'augmenter la sienne. Quoy, luy dit Menaste, vous parlez de mort, & de mariage tout ensemble? Ouy, luy repliqua Amestris; en allant au Temple, ie songeray que ie m'en iray au Tombeau: & i'espereray que les Torches nuptiales, seront bien tost changées en Torches funebres. Mais pourquoy voulez vous mourir? reprit Menaste; parce, respondit elle, que ie ne puis plus viure heureuse ny innocente: trouuant que c'est estrẽ fort criminelle, que d'auoir aimé Aglatidas. Enfin, Seigneur, Menaste fut contrainte de quitter Amestris, parce qu'il estoit fort tard, sans auoir rien auancé aupres d'elle. Cette prudente Fille ne fut pas pourtant plustost arriuée à son logis, qu'elle m'enuoya chercher, resoluẽ de me parler, & de me guerir l'esprit si elle pouuoit, & de ma ialousie, & de ma nouvelle passion; car elle me croyoit veritablement amoureux d'Anatise: mais ce fut en vain qu'elle prit cette peine. Le lendemain elle enuoya aussi chez Artabane, afin de le
prier

prier de luy aider à me trouver : mais elle y enuoya vn moment trop tard, car il estoit desjà fort. Cependant Artabane aussi bien que Menaste, estoit desespéré de ne me trouver point : & ces deux Personnes qui auoient de si agreables choses à me dire, estoient également affligées, chacune en leur particulier, de n'apprendre point ce que i'estois deuenu. Elles n'auoient pourtant garde de le sçauoir, puis que ie me cachois avec beaucoup de soin : dans l'intention que i'auois, de donner de mes nouvelles à Megabise. En effet, la pointe du iour ne commença pas plus tost de paroistre, que ie luy enuoyay vn homme avec vn Billet : qui luy aprenant l'intention que i'auois de me battre contre luy, pour des raisons qu'il pouuoit aisément deuiner : luy disoit encore, que cét homme le conduiroit au lieu où ie l'attendois avec vne espée. Mais le hazard voulut, que lors que celuy que i'enuoyois à Megabise arriua chez luy, il y auoit desjà du monde : parce que le Roy deuant aller à la chasse ce iour là, trois des ses Amis l'estoient allé prendre, afin de se rendre au leuer d'Astiage. Ce Billet que i'auois escrit, ne pût donc estre rendu si adroitement, que l'on ne s'en aperçeust, & que l'on ne soubçonnast quelque chose de la verité : de sorte qu'il fut impossible à Megabise de me satisfaire. Artabane ayant entendu quelque bruit de ce qui estoit arriué, en aduertit le Roy, qui donna ordre que l'on arrestast Megabise : & qui commanda que l'on me cherchast ; paroissant fort en colere contre moy. Mais admirez Seigneur, comme la Fortune se

ioué des destins des hommes ! quoy que ce fust moy qui eust enuoyé apeller Megabise, il n'y eut pourtant presque personne dans la Cour qui le creust ainsi : & le bruit s'épandant d'abord que Megabise & Aglatidas s'estoient voulu battre ; comme il y auoit aparence qu'ayant tué son Frere, ce deuoit estre luy qui m'eust fait apeller, tout le monde le dit ce tte sorte : à la reserue de ceux qui s'estoient trouuez chez luy, & qui luy auoient vû receuoir mon Billet. Mais pour Amestris, elle crût en effet que c'estoit Megabise qui m'auoit fait apeller : & s'imagina encore, que cela me confirmeroit en l'opinion que i'auois d'elle : de sorte qu'elle se confirma d'autant plus elle mesme, en sa bizarre resolution. Cependant Artabane estant monté à cheual, avec dix ou douze de mes Amis, afin de me chercher, il le fit avec tant de foin, qu'il me descouurit, comme ie ne faisois que d'apprendre par le retour de celuy que i'auois enuoyé, que Megabise estoit arresté : & qu'il me mandoit par luy qu'il ne manqueroit pas de me satisfaire, & de se satisfaire luy mesme, aussi tost qu'il le pourroit : Mais comme i'aperçeus Artabane de deux cens pas loing, & que ie ne voulois pas estre arresté comme Megabise, ie poussay mon cheual au grand galop, & tournant la teste à diuerses fois, ie vy qu'Artabane deuançant tous les autres, pouffoit le sien à toute bride : & me faisoit signe de la main que ie m'arrestasse, & qu'il me vouloit parler. Mais comme mon malheur auoit résolu ma perte, ie me persuaday qu'Artabane qui auoit de la sagesse, auoit trouué mauvais que

que j'eusse fait appeller vn homme de qui j'auois tué le Frere. En effet ie connoissois bien que cela n'estoit pas trop raisonnable : de sorte que m'imaginant qu'il n'auoit rien à me dire, sinon qu'il falloit que le Roy m'accommodast avec Megabise; plus il me faisoit de signes, plus ie pressois mon cheual. J'entendis mesme plusieurs fois sa voix sans luy vouloir respondre : & ie pense qu'il m'eust à la fin atteint, n'eust esté qu'ayant rencontré vn grand fossé que mon cheual franchit sans s'arrester, il ne pût venir à bout d'en faire faire autant au sien, qu'apres vn quart d'heure de chastiment. Pendant cela, ayant trouué vn bois qui me déroba à sa veüe, j'en quittay la route ordinaire : & prenant vn petit sentier fort couuert, ie fis tant qu'Artabane fut contraint de s'en retourner, bien affligé & bien en colere de ne m'auoir pû parler. Ne sçachant donc alors qu'elle resolution prendre, apres auoir formé & détruit cent desseins ; ie m'en allay à vn Temple qui n'estoit pas fort esloigné, dont ie connoissois vn Sacrificateur : chez lequel j'eus intention de demeurer caché durant quinze iours : m'imaginant que l'on ne garderoit pas eternellement Megabise : & qu'aussi tost qu'il seroit libre, luy donnant de mes nouvelles, ie pourrois me satisfaire plus aisément. De vous dire, Seigneur, quelle fut la vie que ie menay en ce lieu là, ce seroit vne chose inutile : vous estant fort aisé d'imaginer, qu'elle fut tres inquiète & tres melancolique. Ce Temple est basti dans vne vieille Forest, dont les Arbres sont si grands & si espais, que le

Soleil n'en dissipe jamais les ombres : i'errois donc tout le iour dans les lieux les moins fréquentez : & m'entretenois quelquesfois aussi avec les Mages qui y demeureroient : & principalement avec celui chez lequel i'estois logé : à qui i'auois dit qu'une broüillerie que i'auois eüe à la Cour, m'en auoit fait retirer pour quelque temps. Mais soit que ie m'entretinse avec quelqu'un, ou que ie me promenasse seul ; Megabise & Amestris occupoient toutes mes pensées. Peut-estre, disois-ie, qu'ils sont presentement ensemble : peut-estre qu'Amestris luy parle de moy avec mespris : peut-estre qu'elle le prie de s'exposer pas à un nouveau combat : peut-estre qu'elle fait des vœux contre ma vie : & peut-estre enfin que Megabise l'espouse. De vous dire, Seigneur, le trouble que cette dernière pensée excitoit en mon ame, c'est que ie ne scaurois faire : un iour donc que i'estois le plus tourmenté de mes inquietudes, & que ie me promenois dans la Forest, ie vy arriuer un Chariot plein de Dames. Je ne l'eus pas plustost aperçeu, que ie voulus m'enfoncer dans le Bois : Mais une de ces Dames m'ayant reconnu, Aglatidas, me cria-t'elle, ne me fuyez pas : & souffrez que ie vous parle un moment. Cette voix fut bien tost reconnuë de moy, pour estre celle de Menaste : si bien que m'imaginant, que peut-estre Amestris estoit avec elle, ie ne scauois si ie deuois m'arrester, ou continuer de fuir. Mais enfin m'entendant appeller diuerses fois, ie retournay sur mes pas : & arriuay aupres de Menaste, comme elle descendoit du Chariot, car elle

elle estoit fort près du Temple où elle alloit. Ayant deux de ses Amies avec elle, & vne Fille qui la seruoit, elle retint celle-cy : & pria les deux autres de l'aller attendre au Temple, pendant qu'elle me parleroit d'une affaire, dont elle auoit à m'entretenir. Comme nous estions parents, cette liberté ne choquoit pas la bien-seance : & ces Dames la luy ayant accordée, Menaste me donna la main, & commença de prendre vne route du Bois, dans laquelle nous auançâmes vingt ou trente pas sans parler ny l'un ny l'autre. Puis tout d'un coup, Menaste s'estant arrestée, & me regardant fixement ; ie ne sçay Aglatidas, me dit-elle, si ce que i'ay à vous dire, vous donnera de la douleur ou de la ioye : & si vous aimez assez Anatise, pour ne prendre aucune part au mariage d'Amestris. Amestris (m'escrurai-je tout transporté de douleur & de ialousie) est mariée ! ouy, reprit froidement Menaste ; Mais Aglatidas, poursuiuit-elle, quelle part pouuez vous prendre en cette nouvelle, qu'elle vous trouble si fort ? vous qui m'avez dit que vous n'aimiez plus Amestris. Je pense aussi, luy repliquay-je, que ie n'aime plus Amestris : mais ie hai si fort Megabise, que ie ne puis aprendre qu'il soit heureux, sans auoir vn desespoir, qui n'est pas imaginable. Si Megabise, me respondit elle, n'a iamais de ioye plus sensible, que celle que luy cause le mariage d'Amestris, ie ne vous conseille pas de vous affliger de sa bonne fortune : quoy (luy dis-je, l'esprit tout preoccupé de haine, de douleur, & de ialousie, & n'ayant pas bien entendu le sens de ce qu'elle m'auoit dit) Me-

gabise

gabise peut estre Mary d'Amestris, & n'estre pas le plus satisfait, & le plus heureux de tous les hommes! Ha Menaste, (luy dis-ie, sans luy donner loisir de me respondre) cela n'est pas possible: & vous auriez plus de raison, si vous disiez qu'il ioüit d'un bonheur, qu'il ne possedera pas long temps. Car enfin il mourra de ma main, cét iniuste Rauisseur d'un thresor qui m'apartenoit, & que ie pensois auoir bien aquis. Menaste toute surprise de me voir si troublé, & si transporté de colere, me regardant avec estonnement, me dit en m'interrompant, si vous ne haïssez Megabise, vous dis-ie encore vnefois, que comme Mary d'Amestris, vous n'avez qu'à remettre le calme en vostre ame: puis que ce n'est pas Megabise qu'elle a espousé. Ce n'est pas Megabise qu'elle a espousé! luy dis-ie; Non, me respondit-elle: Ha Menaste, luy repliquay-ie l'esprit vn peu moins agité, ne me trompez pas; & parlez moy sincerement. Je vous proteste, me dit-elle, que ie ne vous ments point du tout: & qu'Otane est celuy que l'incomparable Amestris a espousé. Otane, luy dis-ie, a espousé Amestris! Otane le moins aimable des hommes! Otane qu'elle a tousiours haï! Ha s'il est ainsi, il faut que ses parens ou le Roy, l'ayent contrainte de consentir à cét estrange mariage. Point du tout, reprit Menaste, & vous y avez beaucoup plus de part que personne. Moy, repris-ie tout estonné, i'auray marié Amestris! Je vous auoüe bien (poursuiuis-ie, sans sçauoir presque ce que ie disois) que ie l'aurois encore plustost mariée à O-

tane

tane qu'à Megabise: Mais apres tout, sçachez Menaste, qu'Aglatidas est incapable d'auoir marié Amestris: & que s'il auoit pû disposer de sa volonté, ç'auoit esté a son auantage. Ouy, reprit Menaste, auparauant que la beauté d'Anatise, eust effacé de vostre cœur celle d'Amestris: Anatise, luy repliquay-ie avec precipitation, n'a iamais eu de place en mon ame: & Amestris, l'infidelle Amestris, y a tousiours regné Souuerainement. Menaste n'estant pas alors moins estonnée de m'entendre parler ainsi; que ie l'estois d'apprendre qu'Amestris estoit mariée; me demandas'il estoit biẽ vray, que i'aimasse encore Amestris? Ouy Menaste, luy dis-ie, ie l'aime encore: & quoy que mes propres yeux m'ayent fait voir des choses, que ie ne croyors iamais voir; ie ne laisse pas de l'adorer tousiours. L'amour d'Anatise n'a esté qu'une feinte, & vn effet de mon desespoir: Mais Menaste, poursuiuis-ie, aprenez moy qui peut auoir mis Megabise & Amestris mal ensemble: & qui peut l'auoir obligé à espouser Otane. Megabise, me dit-elle, n'a iamais esté bien avec Amestris: Ha Menaste, luy repliquay-ie, vous n'avez pas vû ce que i'ay veû! Ha Aglatidas, reprit-elle, vous ne sçauéz pas ce que ie sçay! Mais admirez Seigneur, quels estranges effets l'Amour produit en mon ame: la seule nouvelle du mariage d'Amestris, m'auoit sans doute infiniment affligé: Mais parce que d'abord i'auois creû qu'elle auoit espousé Megabise; & qu'en suite i'auois appris que cela n'estoit pas: il y auoit quelques moments, où vn petit sentiment de ioye,

574 LE GRAND CYRVS,
se mesloit à ma douleur malgré moy : & me don-
noit quelques instans de consolation. Mais enfin
Seigneur, apres que Menaste m'eut fait iurer cent &
cent fois, que ie n'aimois point Anatise; elle com-
mença de m'exagerer, les obligations que j'auois à
Amestris; sa fidelité pour moy; sa rigueur pour
Megabise: & pour me la faire mieux comprendre,
elle me conta comme quoy elle luy auoit deffendu
de la voir iamais: & comme il le luy auoit promis,
dans le Iardin du Parterre de gazon, où le hazard
les auoit fait rencontrer. Ha Menaste, luy dis-ie en
l'interrompant, si vous estes veritable, que mes
yeux m'ont cruellement trahy! & qu'ils m'ont ren-
du vn mauuais office. Tant y a Seigneur, que Me-
naste ne me disant que des choses vrayes, & trou-
uant mon ame attendrie par la douleur, il luy fut
aisé de me persuader: & le bandeau que la ialousie
m'auoit mis deuant les yeux, estant tombé; ie vy
tout d'un coup, ce que ie ne voyois point aupara-
uant: c'est à dire qu'Amestris me parut innocente,
& que ie me trouuay coupable. Apres cela, Mena-
ste me conta tout ce que ie vous ay desia dit: le de-
sespoir d'Amestris de me voir inconstant, & de sça-
uoir que j'auois esté ialoux, sans pouuoir deuiner
de qui: en suite le bizarre dessein qu'elle auoit pris
d'espouser Otane, pour se iustifier dans mon esprit:
sçachant bien qu'il estoit impossible que ce fust luy
qui m'eust esté suspect. Enfin, me dit Menaste,
pouuant estre le plus heureux de tous les hommes,
& rendre Amestris tres contente; vous vous estes
rendu malheureux, & l'avez renduë elle mesme
beau-

beaucoup plus infortunée que vous. Ha Menaste, cela n'est pas possible m'écriay-ie, & rien ne peut egaler mon malheur. Elle me conta encore, comment la querelle que j'avois avec Megabise, avoit hasté sa bizarre resolution : qu'après ayant disparu, & Anatise s'en estant allée aux champs en mesme temps, elle avoit pensé que ce voyage estoit concerté, & qu'enfin ayant dit à ceux qui luy parloient tous les iours d'Otane, qu'elle estoit resoluë de l'espouser pourveu que l'on ne fist pas trainer la chose en longueur ; à l'instant mesme l'on en avoit demandé la permission au Roy, qui l'avoit accordée volontiers : pensant par ce moyen nous accommoder plustost Megabise & moy : nous ostant également, la principale cause de nos differens. Menaste me dit mesme que l'on croyoit que le Roy en avoit parlé à mon Pere, comme en effet la chose estoit ainsi : & que mon Pere pensant m'obliger, veû la froideur qu'il avoit remarquée en moy pour Amestris ; & estant bien aise que ie n'eusse plus d'interests d'amour à démesler avec Megabise, avoit luy mesme prié le Roy de conclurre ce mariage. Bref Seigneur, Menaste me dit que la chose avoit esté si secrète, que l'on ne l'avoit sçeuë que lors qu'ils estoient allez au Temple pour se marier. Helas Aglatidas, me dit-elle, si vous eussiez veû Amestris en cet estat, vous eussiez bien plus tost creû qu'on la menoit au suplice qu'à des Nopces : & vous eussiez bien connu son innocence par sa douleur. Je la vy, poursuiuit elle, vne heure auparauant cette funeste ceremonie : & elle ne m'aperçeut pas
plus-

plustost, que me regardant avec les larmes aux yeux, ie ne scay, me dit elle, si l'inconstant Aglatidas me voyoit, s'il ne partageroit point ma douleur; & s'il ne se repentiroit point de son crime. Mais quoy qu'il en soit, Menaste, il faut nous iustifier: il faut qu'il voye, que sa ialousie a esté mal fondée: il faut que ie meure de déplaisir: & si mes vœux sont exaucez, il faut qu'il pleure ma mort eternellement. En acheuant de prononcer ces tristes paroles, on la vint querir pour aller au Temple, & ie la suivis toute en pleurs. Tous ceux qui la virent en pleurerent: tous ceux qui ont sçeu ce mariage s'en sont estonnez: Megabise quoy qu'assez constant en cette occasion, en a pourtant paru fort touché: Artabane à qui ie l'apris fut sur le point de troubler la ceremonie, qui estoit presque acheuée, lors qu'il entra où nous estions: Otane luy mesme en a esté surpris, & n'est pas si satisfait qu'il le deuroit estre: parce qu'il ne sçait pas trop bien d'où ce bonheur luy est arriué: & qu'il a trop de deffauts, pour ignorer qu'il ne peut pas estre aimé. Enfin tout le monde en parle, & tout le monde en dit ce qu'il en pense, sans rencontrer la verité: n'y ayant qu'Amestris & Menaste, qui sçachent qu'Aglatidas est la seule cause, d'un mariage si iniuste, si déraisonnable, & si mal assorty. Ne me demandez point apres cela, me dit elle, ce que fait Amestris, depuis ce funeste iour: elle est si melancolique, & si changée, que ie ne la puis voir sans pleurer: & si vous la voyez vous mesme, vous en auriez de la douleur. Côme nous en estions-là, Artabane pour
ache-

acheuer de me rendre malheureux, ayant enfin decouvert où i'estois, vint m'y trouuer comme i'escoutois Menaste: il ne me vit pas plus tost, que venant à moy, ha cruel Amy, s'écria-t'il, qu'avez vous fait? & pourquoy m'avez vous fuy si opiniastrément, moy qui auois vne des meilleures & des plus agreables nouvelles du monde à vous aprendre? moy qui pouuois vous asseurer, que vos yeux vous auoient trompé: & qu'Amestris estoit innocente. Menaste fort surpris del'entendre parler ainsi, luy demanda ce qu'il vouloit dire: & alors il luy raconta deuant moy, comme quoy il les auoit escoutées, Amestris & elle, dans vn Cabinet de verdure: où par leurs discours, il auoit appris qu'Amestris m'estoit fidelle, & que Megabise n'en auoit iamais esté aimé. Que leur entreueüe dans le Jardin du Parterre de gazon, auoit esté vn pur effet du hazard: qu'elle auoit commandé à Megabise de ne la voir iamais: & qu'effectiuement il estoit party, & auoit obserué ses ordres: & qu'enfin Amestris estoit tres innocente. Entendant donc parler Artabane de cette sorte; & ne pouuant plus me demeurer nul soubçon, de la fidelité d'Amestris; acheuez, luy dis-ie, cruel Amy, de me faire connoistre mon bonheur, afin de redoubler mon infortune: & n'oubliez rien de tout ce qui m'eust pû rendre heureux, afin de me rendre eternellement miserable. De vous dire Seigneur, quelle fut la confusion de mes sentimens en cette rencontre, il ne me seroit pas aisé: i'écoutois avec ioye la iustification d'Amestris: ie voyois mon erreur avec vne honte estrange:

& ie regardois mon infortune avec vn si grand deffespoir, que rien ne le fçauoit égal. Mais lors que tout d'vn coup, mon imagination me representoit Amestris la plus belle personne du monde, en la puissance du plus imparfait, & du plus haïffable de tous les hommes, quoy qu'il ait pourtant assez d'esprit; ie perdois patience: & ie ne pouuois plus m'empescher de me pleindre & d'esclatter. Mais comme Menaste ne pouuoit pas alors me donner le temps qui m'estoit necessaire pour cela, elle me voulut quitter: du moins, luy dis-ie, ne me fera-t'il pas deffendu, de voir Amestris encore vne fois: ie ne pense pas, reprit Menaste, qu'elle vous le permette: & dans les sentimens où ie l'ay veüe, vous ne deuez plus rien esperer d'Amestris. Ha Menaste, luy dis-ie, n'acheuez pas de me desesperer: ie veux voir Amestris; ie la veux entretenir; ie veux mourir à ses pieds; & si vous ne m'en facilitez les voyes, ie feray peut-estre des choses, qui déplairont à Amestris, & qui rendront mon deffespoir trop public. Enfin Seigneur, ie parlay avec tant de violence, que Menaste eut pitié de moy: & me promit de tromper son Amie: & de me donner deses nouvelles, aussi tost qu'elle auroit imaginé les moyens, de me la faire rencontrer en quelque lieu. Apres cela, Menaste fut acheuer ses deuotions: & Artabane qui n'auoit point eu d'autre dessein que de me trouuer, pour me dire qu'il n'auoit pû empescher vn malheur qu'il n'auoit sçeu, que lors qu'il estoit desia arriué; s'arresta & ne voulut point me quitter en l'estat où i'estois: &

d'au-

d'autant moins qu'il voyoit que le conseil qu'il m'auoit donné, m'auoit fort mal reüssi. Je fus toutesfois assez equitable, pour ne luy en faire point de reproches: & i'auois tant à m'accuser moy mesme, que ien'accusay point mon Amy. Ne faut-il pas aduoüer, disois-ie, que ie suis le plus malheureux, le plus criminel, & pourtant le plus à plaindre de tous les hommes? Car enfin, dis-ie à Artabane, i'ay perdu plus que personne n'a iamais perdu: i'ay failly plus que personne ne faillira iamais: & ie souffre plus que tous les malheureux n'ont iamais souffert. Apres auoir dit cela, ie fus quelque temps sans parler: puis reprenant la parole tout d'un coup; Mais Artabane, luy dis-ie, vistes vous Amestris dans le Temple? non, me respondit-il, & ie fus si troublé, lors que rencontrant Menaste parmy la presse, elle m'eut dit qu'Otane espousoit Amestris; que ie ne fus plus capable de curiosité, pour vne chose que ie ne pouuois plus empescher: & que i'eusse empeschée sans doute, si ie l'eusse sçeuë quatre heures auparauant. Quoy donc, reprenois-ie alors, il est donc bien vray qu'Amestris m'a toujours aimé? Il est donc bien vray que Megabise n'a iamais esté fauorisé d'elle? & cependant il peut estre vray, que ie ne sois pas heureux. Et comment Artabane, cela peut il estre possible? Ha non, non, poursuiuois-ie, ie ne le sçauois comprendre: & puis qu'Amestris est fidelle, & que Megabise n'est point heureux; il faut de necessité, que le cœur d'Aglatidas se trouue sensible à la ioye. Mais hélas, le moyen de songer qu'Amestris toute

fidelle qu'elle est, ne sera iamais plus pour moy, sans mourir de douleur au mesme instant ? Non, non, i' aime mieux qu'elle soit inconstante que fidelle : & ne pouuant iamais estre mienne, pourquoy trop cruelle Amestris, m' auez vous conferué vostre affection, pour m'en oster tous les effets, & pour me priuer de vostre veüe ; de vostre entretien : & de vostre chere Personne ? C'est inhumaine Amestris, cacher vn serpent sous des fleurs : c'est empoisonner vos presens : & c'est enfin estre barbare, en feignant d'estre pitoyable. Helas, qu'il m'eust bien mieux valu que vous ne vous fussiez pas iustificée, que de le faire par vne voye si extraordinaire, & si cruelle ! Du moins en vous croyant inconstante, ie n'auois que mes propres malheurs à supporter : ie vous croyois heureuse, pendant que ie soupirois : & ie ne scay si vostre felicité pretendüe, ne faisoit point alors mon plus grand supplice. Mais Dieux ! ie n'auois pas encore esprouué, combien les infortunes sont plus sensibles, en la personne aimée qu'en la nostre ! Quoy Amestris ! vous serez tousiours malheureuse, & malheureuse pour l'amour de moy ! vous serez contrainte de souffrir eternellement la veüe d'un homme que vous haïssiez ! & de n'en voir iamais vn autre que vous auez honoré de vostre amitié ! & tout cela parce qu'Aglatidas vous a paru infidelle, & qu'il a esté ialoux sans raison, quoy que ce ne fust pas sans aparence del'estre : & par consequent sans faire voir que i'aimois encore, puis que l'on n'est point ialoux, de ce que l'on n'aime pas. Helas

Ame-

A meftris, reprenois-ie, connoiffiez vous fi peu votre beauté, que vous puffiez vous laiffer tromper à vn artifice fi aifé à defcouvrir? Pouuiez vous croire qu'un cœur qui vous auoit adorée, pufit offrir des vœux, à nulle autre Diuinité? Pour Aglatidas, il pouuoit avec raifon s'imaginer, qu'il n'eftoit pas aimé d'Amefttris: fes défauts authorifoient tous les foubçons: Mais pour Amefttris, le moyen qu'elle ait pû feuleme't conceuoir (bien loin de le croire fortement) que l'on peut cefler de l'aimer; & cefler de l'aimer, pour en regarder vne autre? Cependant elle l'a penfé; elle l'a crû & elle s'en eft vangée: & vangée d'une maniere, qui me fera eternellement foupirer: Car enfin il n'y eut, & n'y aura iamais, de malheur comparable au mien. Je ne fçay, me dit alors Artabane, fi ceux qui ne font pas aimez, vous auoüeroient ce que vous dittes: Ceux qui ne font point aimez, luy respondis-ie, peuuent efpérer de l'eftre vn iour: & cette efpérance peut leur faire supporter leur mal avec plus de quietude & plus de repos. Pour moy au contraire, i'auoüie que ie fçay que ie fuis aimé: mais dès l'inftant que i'en reçoÿ vne preuue indubitable, i'aprens que ie ne reçeuray iamais plus nulle marque de cette affection; que ie ne verray plus Amefttris; que ie ne luy parleray plus; qu'elle ne m'efcrira plus; & que ie feray traité, comme fi i'eftois haï. Non, non, Artabane, ie fuis le plus malheureux des hommes: ceux qui pleignent la mort de leur Maiftrefle, reprit il, vous difputeroient encore ce premier rang, que vous voulez que tout le monde vous cede. Ils

me le disputeroient sans raison, luy repliquay-ie, car enfin qui les empesche de suiure au Tombeau celles qu'ils ont aimées? Il y a cent chemins qui conduisent à la mort, & la fin de leur mal est en leur disposition. Mais il n'en est pas ainsi de moy tant qu'Amestris sera viuante, ce remede m'est deffendu: il faut que ie conserue la vie, comme si elle m'estoit agreable: car enfin ie ne puis quitter Amestris; parce que peut-estre ie perdrois quelque occasion de la seruir: & parce qu'apres tout, ie veux voir tant que ie le pourray, iusques où ira la fidelité de cette Personne: Auoüez du moins, me dit Artabane, que ceux qui voyent leurs Maistresses, non seulement inconstantes, & mariées, mais mariées à ceux qu'elles ont plus chers que les premiers qu'elles auoient aimez, sont encore plus à pleindre que vous n'estes. Je tarday alors vn moment à respondre: puis reprenant la parole tout d'un coup, & parlant comme si i'eusse veü Amestris; pardonnez, dis-ie, diuine Personne à ma foiblesse: & ne me haïssiez pas, si ie me considere plus que vous en cette rencontre. Ouy, ouy Artabane, adioustay-ie en me tournant vers luy, i'auoüe que malgré moy ie contredis mes propres sentimens: & qu'encore que ie sois desesperé du malheur d'Amestris; ie ne voudrois pas qu'elle fust heureuse avec Megabise: & que i'aime mieux qu'elle soit infortunée avec Otane. I'ay beau apeller ma raison & ma generosité à mon secours, pour defendre l'entrée de mon cœur, à cette criminelle ioye; ie ne puis m'empescher d'en auoir, de ce
que

que ie sçay que celui qui possède Amestris, n'en fera jamais aimé: & de ce que ie sçay qu'elle se souviendra de moy avec douleur, & qu'elle me regrettera eternellement. Car apres tout, ie veux qu'elle sçache mon innocence, comme ie sçay la sienne; & que ie sois aussi iustificié dans son esprit, qu'elle l'est maintenant dans le mien. Je n'ignore pas, disois-ie, que ce fera augmenter son malheur: puis qu'il pourroit arriuer que le despit luy osteroit vne partie de l'affection qu'elle a pour moy: Mais adorable Amestris, poursuiuis-ie, cherchez vn autre remede à vos douleurs; & trouuez le plus tost dans la douceur qu'il y a de sçauoir que l'on est parfaitement aimé, quoy qu'inutilement aimé. Apres cela ie fus quelque temps à me promener sans rien dire: puis reprenant tout d'un coup la parole, & respondant à ce que i'auois pensé; Non Megabise, disois-ie, ie ne veux plus me battre contre vous: & quand vous m'aurez offensé, si vous aimez encore Amestris, vous estes plus cruellement puni, que la mort ne vous puniroit. Et puis à dire les choses comme elles sont, & sans cette passion qui m'a aueuglé; ie dois ce respect au sang de son Frere que i'ay respandu, de ne songer plus à respandre le sien: Mais pour Otane, disois-ie, le moyen de souffrir qu'il viue? & le moyen d'offrir seulement desirer sa mort, sçachant quelle est la vertu d'Amestris? Quoy donc (disois-ie à Artabane, avec vne colere que ie ne puis exprimer) il faudra voir toute nostre vie Amestris, l'incomparable Amestris, en la puissance d'un homme, à qui

les Dieux ont refusé toutes choses, excepté la condition & les richesses; & auquel ils n'ont donné de l'esprit, que pour le rendre plus haïssable, veü la maniere dont il s'en sert! Quoy Artabane, ne me feroit il point permis, de remettre Amestris en liberté? Ha non non, reprenois-je moy mesme, ie n'oserois l'entreprendre; ie n'oserois le luy proposer; ie n'oserois mesme en concevoir la pensée, de peur qu'elle ne la deuinaist dans mes yeux. Que feray-je donc, disois-je à Artabane, & que pourray-je deuenir? Tant y a Seigneur, que ie puis dire que ie souffris tout ce que l'on peut souffrir sans mourir: la ioye de sçauoir qu'Amestris estoit innocente, me conserua infailliblement la vie en cette occasion: n'estant pas possible que sans ce secours, i'eusse iamais pü apprendre qu'elle estoit mariée, sans expirer de douleur. Mais si ie vescu, ce fut sans doute pour endurer dauantage: estant certain que l'obscurité du Tombeau est preferable au trouble & au miserable estat ou i'estois. Il y auoit mesme des instans, où Otane ne me sembloit pas si haïssable, qu'il me l'auoit tousiours semblé: & où i'apprehendois qu'Amestris ne trouuaist ses deffauts moins grande, par l'habitude qu'elle auroit à les voir tousiours. Je craignois mesme que les Tresors d'Otane ne touchassent enfin son cœur: mais cette crainte ne duroit pourtant gueres: & ma plus forte consolation estoit de penser, qu'Amestris ne pourroit iamais aimer celui qui la possedoit. Cependant le soir estant arriué, il falut se retirer: ie passay la nuit sans dormir;

les deux iours suiuaus à me pleindre ; & le troisième au matin , ie reçeus des nouvelles de Menaste ; qui me mandoit que si ie voulois me rendre au Jardin du Parterre de gazon à six heures du soir , elle y conduiroit Amestris , sans qu'elle sçeuft que i'y deusse estre : Mais qu'afin que cette entreveue ne fust point descouuerte , il falloit qu'elle se fist dans le plus espais du bocage , à la main droite de la Fontaine. Qui m'eust dit Seigneur , vn moment auparauant , vous aurez vn instant de ioye en toute vostre vie , ie ne l'eusse pas creu : & cependant ie ne sçeu pas plus tost que ie reuerrois Amestris ce iour là , que ie m'y abandonnay entierement : & ie fus près d'une heure que ie ne me souuenois ny de Megabise , ny d'Otane , ny mesme du mariage d'Amestris : & que ie ne pensois à autre chose , sinon que ie la reuerrois ; que ie luy parlerois ; & qu'elle me respondroit peut-estre fauorablement. Puis reuenant tout d'une coup de cette douce lethargie : Mais hélas , disois-je , que me pourroit elle respondre , qui me peust rendre moins miserable , puis que plus elle me sera douce , plus ie seray malheureux ? Je ne laissois pas neantmoins de desirer de l'estre de cette sorte , & de ne la trouuer pas irritée. Je m'entretins donc tout le iour de cette façon avec Artabane : & ie manday à Menaste , que ie ne manquerois pas de faire ce qu'elle desiroit de moy. Cependant cette adroite fille , comme ie l'ay sçeu depuis , auoit effectiuement trompé Amestris : & luy auoit proposé cette promenade solitaire , comme tres conforme à son

humeur & à sa fortune presente. Toutefois elle auoit iugé à propos, qu'elle ne me creust pas aussi coupable qu'elle pensoit que ie le fusse, lors que ie la verrois: de sorte qu'elle la mena vne heure plus tost à cette promenade qu'elle ne me l'auoit mandé, afin d'auoir le temps de l'entretenir. Comme elles furent donc dans ce petit Bois où elle la conduisit; cette belle affligée contribua elle mesme à son dessein: & commença vn discours, dont ma Parente fut bien aise. Aduoüez, luy dit elle, Menaste, que le malheur qui me persecute est bien opiniastre, puis que mesme il ne veut pas que i'aye la consolation de sçauoir ce que pense Aglatidas de mon infortune. Il a disparu aussi bien qu'Anatise: & i'ay lieu de croire qu'ils se moquent peut-estre de mon bizarre destin: & qu'Aglatidas regarde plus tost mon mariage, comme vn effet de mon caprice, que comme vn malheur dont il soit la veritable cause. Mais adiousta-t'elle, mon ame, est en vne assiette bien peu raisonnable: car enfin ie ne puis m'empescher de vouloir deux choses toutes differentes à la fois: puis que ie n'ay pas plus tost souhaitté, de sçauoir qu'Aglatidas soit sensible à mon infortune, qu'vn moment apres ie desire pour mon repos, de n'en apprendre iamais rien; de ne le rencontrer de ma vie; & de n'entendre plus parler de luy. Mais hélas, que tous ces desseins sont mal affermis dans mon cœur: & que i'auois bien raison, de choisir mon mariage comme vn supplice assez grand, pour me punir d'auoir aimé vn infidèle! Le voudrois, luy dit alors Menaste, que vous

ne

ne l'eussiez jamais creû tel, ou que vous le creussiez toujours: mais à mon auis, la chose n'ira pas ainsi: & vous serez encore plus malheureuse que vous n'estes. Quoy, interrompit Amestris, i'eusse pû ne croire pas Aglatidas infidelle; & ie pourrois croire qu'il ne l'auroit point esté! Ha non Menaste, ie n'ay point deû faire ce que vous dites: & ie ne pourray pas non plus à l'aduenir me persuader rien qui le iustifie. Je souhaite seulement, qu'il se repente de son crime, afin qu'il en soit puny par luy mesme: Mais sçachez que tant que ie ne croirois Aglatidas que repentant & malheureux, il ne mettroit pas la fermeté de mon ame à vne dangereuse espreuue: & il faudroit pour me proposer quelque chose de bien cruel pour moy, me dire que ie me suis trompée; qu'Aglatidas ne fut jamais coupable; que ce que i'ay veû estoit vne illusion; qu'il m'a toujours esté fidelle; qu'il n'a jamais aimé Anatise; & qu'il a toujours aimé Amestris. I'auoüe Menaste, que si l'on m'auoit persuadé tout cela, ie serois plus malheureuse que ie ne suis: & quoy que ie n'en deuinse pas plus criminelle, i'en deuiendrois sans doute bien plus infortunée. Mais à vous dire la verité, c'est ce qui ne sçauroit arriuer: & c'est ce que ie ne dois pas craindre. Pleust aux Dieux, luy dit Menaste qu'il me fust possible d'empescher, que vous ne connussiez l'innocence d'Aglatidas: L'innocence d'Aglatidas! reprit Amestris: he de grace ne vous iouiez point de mon malheur: il est trop grand, Menaste, pour seruir à vostre diuertissement: &

ie

ie suis trop vostre Amie , pour me traiter de cette sorte. Non, luy respondit elle, ie parle serieusement: Aglatidas a eu de l'imprudence, mais il ne fut iamais infidelle. Quoy, repliqua Amestris, Aglatidas n'a point aimé Anatise? Aglatidas, respondit Menaste, n'a iamais rien aimé que vous, Dieux, s'escria cette sage Personne, impitoyable & cruelle fille que vous estes, pourquoy me parlez vous ainsi? si ce que vous dittes est faux, pourquoy me le dittes vous? Et s'il est veritable, que ne me l'avez vous dit plus tost, ou que ne me le cachez vous eternellement? Je ne vous l'ay pas dit plus tost, respondit Menaste, parce que ie ne l'ay point sçeu: & ie ne vous l'ay pû cacher, parce qu'Aglatidas est resolu de vous le dire luy mesme. Ha (repliqua precipitamment Amestris, le visage tout changé) soit qu'Aglatidas soit coupable ou innocent, ie ne le veux plus voir de ma vie: s'il est coupable, il n'en est pas digne; & s'il est innocent, ie serois criminelle de le souffrir. Ainsi Menaste, ne me parlez plus d'Aglatidas: il n'occupe que trop ma memoire; il n'est que trop dans mon cœur; & pleust au Ciel qu'il y fust moins. A ces mots elle se teut: & Menaste voyant tant de trouble dans son esprit, se repentit de ce qu'elle m'auoit promis: & fut aussi assez long temps sans oser parler dauantage. Quelques moments s'estant passez de cette sorte, Amestris la regarda les yeux mouillez de larmes; & reprenant la parole, avec moins de violence. Mais encore, luy dit elle, Menaste, qui vous a obligée de me parler ainsi? Je
n'osc-

n'oserois plus vous le dire, luy respondit elle; & voyant que l'innocence d'Aglatidas vous afflige autant que son crime vous affligeoit, ie pense qu'il vaut mieux ne vous parler iamais de luy, ny comme inconstant, ny comme fidelle. Ne m'accordez pas si exactement, reprit Amestris, la priere que ie vous ay faite: & sçachez, luy dit elle en rougissant, que ie l'ay trop aimé, pour ne vous pardonner pas vne semblable faute. Parlez donc Menaste, & dites moy de grace tout ce que vous sçavez d'Aglatidas, sans m'en déguiser aucune chose. Menaste voyant qu'en effet Amestris le souhaitoit, luy raconta tout ce qu'elle auoit sçeu de mon auanture: c'est à dire comment i'estois deuenu ialoux, voyant Megabise avec elle dans ce Iardin; comment i'auois cessé de luy escrire; comment ie n'auois pû cesser de l'aimer; comment Artabane m'auoit conseillé de tascher d'aimer Anatise, ou du moins d'en faire semblant; & enfin comment c'estoit moy qui auois fait apeller Megabise; & que ie ne m'estois caché que pour me battre contre luy, quand on ne le garderoit plus. En suite voyant qu'Amestris escoutoit fauorablement ce qu'elle luy disoit, elle luy redit vne partie de ce que ie luy auois dit: & luy confessâ qu'elle auoit veû tant de marques de desespoir sur mon visage, qu'elle n'auoit pû me refuser la priere que ie luy auois faite, de me donner les moyens de la voir seulement vne fois. Et en effet, luy dit elle, sçachez, pour n'estre pas surprise absolument, que ie ne vous ay conduite en ce lieu, que parce qu'Aglatidas s'y doit ren-

590 LE GRAND CYRUS,
rendre. Ha Menaste, luy dit Amestris, qu'avez vous
fait ? & à quoy m'exposez vous ? comment pensez
vous que ie puisse souffrir la veüe d'un homme que
i'ay rendu malheureux ? Et comment puis-ie refu-
ser celle d'une personne qui pouuoit faire toute ma
felicité ? Ouy Menaste, vous avez grand tort : si
cette entreveüe est descouuerte, croira t'on encore
qu'il soit vray, qu'elle se soit faite sans mon consen-
tement ? qu'en pensera toute la Cour ? qu'en devra
penser Otane ? & à quel danger n'exposez vous pas
ma reputation ? Non, non, vous ne deuez iamais
consentir à ce qu'Aglatidas a desiré de vous : com-
ment voulez vous, persuiuit-elle, que ie luy parle ?
que voulez vous que ie luy die ? luy diray-ie que ie
l'aime encore ? hélas ie ne puis plus le faire sans
crime, ou du moins sans choquer la bien-seance.
Luy diray-ie que ie le hai ? he bons Dieux cōment
le pourrois-ie dire, moy qui ne l'ay pû quand ie l'ay
creû infidelle ? Parlez donc Menaste, ie vous en
coniure : vous avez de l'esprit, de la vertu, & de l'a-
mitié ; de grace conseillez moy donc : mais conseil-
lez moy fidèlement. Toutefois (reprit elle, sans
luy donner loisir de respondre) il vaut mieux ne de-
mander point de conseil ; & fuir vne si dangereuse
occasion. En disant cela, elle commença de mar-
cher pour s'en aller : lors que Menaste la retenant,
luy fit prendre garde que i'arriuois. Elle ne me vit
pas plustost, qu'elle essuya ses larmes : & se destour-
nant à demy pour se cacher de moy, i'eus loisir de
me ietter à genoux, auparauant qu'elle se fust en-
tierement remise. Je creus bien Seigneur, que i'a-
uois

vois quelque part en la douleur que ie remarquay sur le visage d'Amestris : ce qui augmenta si fort la mienne , qu'à peine puis-je ouvrir la bouche pour luy parler. Neantmoins apres m'estre fait quelque violence, vous voyez à vos pieds, luy dis-je, Madame, le plus criminel, le plus innocent, & le plus malheureux de tous les hommes : qui comme criminel, vient vous demander punition ; qui comme innocent, vient pour se iustifier deuant vous ; & qui comme malheureux, vient du moins chercher en vostre compassion, quelque soulagement à ses maux. Ce n'est pas, Madame, que ie cherche à vivre : mais ie cherche à mourir, & plus doucement, & plus glorieusement tout ensemble. Cela fera ainsi diuine Amestris, poursuiuis-je, si vous voulez seulement m'auouer, que ie n'ay pas mérité mon infortune : & que vous ne m'auiez pas jugé indigne d'un destin plus heureux. Je ne sçay Aglatidas, me respondit elle en me relevant, ny ce que ie vous dois respondre ; ny mesme si ie vous dois escouter : mais ie sçay bien tousiours, que vous estes la seule cause de vos malheurs & des miens : Car enfin, Amestris n'estoit point vne personne, de qui l'on deust estre ialoux. Quoy Madame, luy dis-je, i'eusse pû démentir mes propres yeux ! i'eusse pû me fier malgré leur tesmoignage, à mon merite & à vostre bonté ! Ne sçavez vous pas Madame, qu'excepté la derniere fois que i'eus l'honneur de vous parler, vous ne m'auiez iamais rien dit qui peust me faire croire fortement, que ie n'estois pas mal dans vostre esprit ? Que vouliez vous donc

Ma-

Madame, qui soustint ma foiblesse en cette occasion ? si i'eusse reçu diuerses preuues de vostre affection, i'eusse esté coupable de vous soubçonner d'inconstance: Mais qu'auois-ie Madame, de si engageant pour vous, qui me peust donner vne grande seurete? I'auois veritablement entendu quelque paroles fauorables: l'on m'auoit permis de les expliquer à mon aduantage: & i'auois reçu quelques Lettres ciuiles & obligeantes: Mais Madame, estoit-ce assez pour démentir mes yeux? Et ma passion eust elle esté digne de vous, si i'eusse pû raisonner sans preoccupation en cette rencontre? Non Madame, pour vous aimer parfaitement, il falloit perdre la raison comme ie la perdis: & il falloit conseruer le respect, comme ie le conseruay. Car enfin, ie ne me suis point pleint deuant le monde; i'ay pleuré en secret; i'ay cherché la solitude pour soupirer: & quand ie suis reuenu à Ecbatane, i'y suis reuenu par force. Vous y estes reuenu (me dit alors Amestris en m'interrompant, & en changeant de couleur) pour seruir Anatise à mes yeux: & pour me forcer malgré moy, à receuoir vne passion, qui ne peut-estre dans vne ame, qu'elle n'y soit precedée par vne autre. Ha Madame, luy dis-ie, ne me reprochez point la seule faute que i'ay faite, mais que i'ay faite par le conseil d'autruy: il est vray, i'ay feint d'aimer Anatise: mais ç'a esté parce que ie vous aimois tousiours. Cette amour aparente n'estoit qu'un effet d'une amour veritable: & ie ne scay comment l'adorable Amestris à pû se laisser tromper par un artifice si grossier, & où i'aportoys si peu
de

de soin. Ne pensez pas Madame, que j'aye profané les mesmes paroles que j'ay employées, à vous persuader mon affection, & que ie m'en fois seruy auprès d'Anatise. Non, ie ne luy ay iamais dit que ie l'aimois: ie luy ay laissé expliquer ma melancolie comme il luy a pleü: mais ie n'ay iamais pû luy dire *ie vous aime*. J'auoüe que ie l'ay voulu quelquesfois: mais malgré moy, mon cœur & ma bouche vous ont esté fidelles. Enfin Madame, ie puis vous assurer, que ie ne vous ay iamais dōné de si grandes preuues d'amour, que lors que vous n'en auez point reçu. Ouy Madame, quād ie vous fuyois; quand vous croyez que ie cherchois Anatise; c'estoit lors que ie vous dōnois des preuues conuainquantes de la grandeur de mon affection. Car enfin, que j'aye aimé la plus belle personne du monde, tant qu'elle m'a esté fauorable ce n'est pas vne chose fort extraordinaire: mais que j'aye continué de l'aimer, lors que ie croyois qu'elle m'auoit abandonné; qu'elle m'auoit trahy; & qu'elle en aimoit vn autre: & que de peur de luy monstrier ma foiblesse, j'aye esuité sa rencontre, & j'aye fait semblant d'aimer ailleurs: ha Madame, c'est là ce qui fait voir, que rien ne peut faire finir ma passion que la mort: & que vous regnerez dans mon cœur eternellement. Amestris pendant ce discours, tenoit les yeux abaissez: puis les relevant tout d'vn coup, avec vne melancolie extrême. Ne vous iustifiez pas dauantage, me dit elle, car vous ne l'estes desia que trop dans mon esprit: & laissez moy employer le peu de moments qui me restent pour vous entretenir, à vous dire avec

ingenuité, mes veritables sentimens. Je voudrois bien, luy dis-ie, Madame (si cela se peut sans perdre le respect que ie vous dois) vous supplier auparavant, de ne me desesperer pas, & de me laisser mourir, avec vn peu moins de violence. Je voudrois bien mesme, poursuiuis-ie, vous demander, pourquoy lors que vous m'avez creû coupable, vous vous en estes vangée sur vous mesme? Ne pouuiez vous trouuer vn suplice où ie souffrisse seul la peine que vous pensiez que ie meritois? Que ne m'ordonniez vous plustost de mourir à vos yeux? Et pourquoy Madame, faloit il vous rendre malheureuse pour me punir? Il le faloit, me respondit elle, parce que ie ne pouuois selon mon opinion, vous rendre malheureux de cette sorte, sans me iustifier dans vostre esprit: & que ie ne croyois pas le pouuoir faire plus seurement qu'en espousant Otane, que vous scauiez bien que ie n'aimois pas: & dont ie scauois bien assurément que vous n'estiez point ialoux. Ha Madame, luy dis-ie, que venez vous de me dire? Et faloit il qu'Aglatidas entendist encore de vostre bouche, de si cruelles paroles? Quoy Madame, Otane, ce mesme Otane que i'ay veû estre l'obiet de vostre auersion, peut il estre Mary d'Amestris? Ouy, me respondit elle, puis qu'Aglatidas l'a voulu: de grace Madame, luy dis-ie, ne m'attribuez pas vn pareil sentiment: & croyez au contraire, que si vous laissiez agir librement Aglatidas, Amestris ne seroit pas long temps Femme d'Otane. Je prononçay ces paroles avec vne violence, dont

ie ne pus pas estre le Maistre : Mais Dieux ! ie fus bien estonné, lors que ie vy Amestris se reculer d'un pas, & me regarder d'un air imperieux, où il ne paroïssoit guere moins de colere que de tristesse. Sçachez Aglatidas, me dit elle, que comme ie n'ay pas changé de sentimens pour vous, ie n'ay pas aussi changé de vertu. Je suis toujours la mesme personne que vous avez connue : c'est à dire, incapable de toute iniustice. Je vous ay aimé, ie l'auoie : mais ie vous ay aimé sans crime. Ne pensez donc pas, qu'encore que i'aye toujours eu de l'aersion pour Otane, & que ie ne l'aye espousé que par un sentiment que ie ne puis moy mesme exprimer, ie puisse iamais desirer de n'estre plus sa Femme : ie voudrois sans doute ne l'auoir point esté : mais puis que ie la suis, il faut que ie viue comme l'estant. Et pour ne vous tromper point, sçachez (poursuiuit elle, les yeux tous pleins de larmes, qu'elle vouloit retenir) qu'il faut que ie viue le reste de mes iours avec Otane que i'ay toujours haï comme si ie l'aimois : & avec Aglatidas, que i'ay toujours aimé, comme si ie le haïssois. Quoy Madame, luy dis-ie, il faut que vous viuiez avec Aglatidas, comme si vous le haïssiez ! Et quelle seure vertu vous peut imposer vne telle loy ? Non non, Madame, luy dis-ie, ne craignez rien de ma violence : & ne me punissez pas si cruellement, d'une parole prononcée contre ma volonté, & sans dessein de l'executer. J'ay voulu faire perdre la vie à Megabise, parce que ie croyois que vous l'aimiez : mais ie n'attenteray pas à celle

596 LE GRAND CYRVS,
d'Otane, que vous n'avez point aimé: & que ie
veux esperer, que vous n'aimerez iamais. Qu'il
viue donc cét heureux Mary de la belle Amestris:
pourueû qu'elle souffre que ie la voye quelque-
fois: & que ie la face souuenir de ces glorieux mo-
ments, où par la volonté d'Artamare, ie pouuois
esperer d'occuper la place qu'Otane occupe au-
iourd'huy. Qu'il la possede en paix, adioustay-ie,
cette glorieuse place, puis que les Destins l'ont
voulu: mais laissez moy aussi posseder en repos,
ce que vous m'avez donné. Laissez moy Mada-
me, iouïr de quelque legere ombre de felicité,
dans les derniers moments de ma vie: Vous pou-
uez si vous le voulez, me conduire à la mort,
comme l'on y conduit les Victimes: c'est à dire
avec des chants d'allegresse, & des Couronnes de
fleurs. Ouy Madame, ie mourray avec ioye &
avec gloire, si vous souffrez seulement que ie
vous rende conte de mes douleurs: & ne craignez
pas que ie desire iamais de vous, rien qui vous
puisse déplaire. Non diuine Amestris, ie ne veux
qu'estre escouté fauorablement dans mes plain-
tes: ou tout au plus, ie ne veux qu'estre consolé,
par quelques paroles de tendresse. Vous escouta-
stes Megabise que vous n'aimiez pas, refuserez
vous la mesme grace, à vn homme que vous n'avez
pas hai, & que peut-estre ne haïssiez vous pas en-
core? C'est pour cette raison, reprit elle, que
ie vous dois tout refuser: Car enfin Aglatidas ie
vous ay aimé, & ie ne vous puis hair: de forte que
c'est pour cela, que ie me dois deffier de mes pro-
pres

pres sentimens. Ce n'est pas, poursuivit elle (& les Dieux le sçavent bien) que quelque affection que ie puisse auoir pour vous, ie puisse iamais manquer à rien, ny de ce que ie dois à Otane; ny de ce que ie me dois à moy mesme; Mais apres tout, ne pouuant plus estre à vous, ie ne dois plus continuer de vous voir ny de vous aimer. Quoy Madame, luy dis-je, vous pretendez donc me haïr? Je ne le pourrois pas quand ie le voudrois, me respondit elle; mais ie puis m'empescher de vous parler. Ha si vous le pouuez, luy dis-je, vous ne m'aimez plus: & prenez garde Madame, de renouueller la ialousie dans vne ame desesperée: & de me persuader, que peut-estre les tresors d'Otane ont touché vostre cœur. N'excitez pas Madame, vne si violente passion dans mon esprit: & pour l'empescher, donnez moy vn peu moins de marques d'indifference. Car enfin Madame, si vous acheuez de me desesperer, ie perdray de nouveau entierement la raison, comme ie l'auois perduë dans ma premiere ialousie: & ne conserueray peut-estre pas tout le respect, que i'ay toujours conserué. Dittes moy donc, adorable Ametris, que vous ne me haïssiez pas; que vous voulez bien que ie vous aime: & que vous souffrirez que ie vous die quelques fois, que ie meurs pour l'amour de vous. Je vous diray, me respondit elle, bien dauantage: car ie vous aduoüeray que i'estime Aglatidas comme ie le dois estimer: que ie l'aime autant que ie l'ay iamais aimée: & que ie l'aimeray mesme iusques à la mort. Mais apres

tout cela, il faut ne m'en voir plus de toute vostre vie;
 & tout ce que ie puis faire pour vous, c'est de vous
 permettre de croire, lors que vous apprendrez ma
 mort (qui à mon aduis arriuera bien tost) que la
 seule melancolie l'aura causée: & que mes dernie-
 res pensées auront esté pour Aglatidas. Voila, me
 dit elle, tout ce que ie puis; & peut-estre mesme
 plus que ie ne dois; c'est pourquoy n'espérez rien
 dauantage. Qui vit iamais, luy dis-ie, Madame,
 vne pareille aduanture à la mienne? Vous dittes
 que vous m'avez aimé; & que vous m'aimez en-
 core: Vous dittes mesme que vous mourrez en
 pensant à moy: & pourquoy donc ne voulez
 vous pas viure en m'escoutant quelques fois;
 C'est parce que ie ne le puis, me respondit elle,
 sans offenser vn peu la vertu: & sans exposer ma
 reputation. Vostre innocence, luy dis-ie, ne suffit
 elle pas pour vous satisfaire? Nullement, me
 respondit Amestris; & il faut paroistre ce que
 l'on est. Paroissez donc, luy dis-ie, bonne & pi-
 toyable, s'il est vray que vous la soyez: Paroissez
 vous mesme, repliqua t'elle, raisonnable & gene-
 reux, si vous estes toujours ce que vous estiez.
 Mais le moyen Madame, de ne vous voir plus?
 luy repliquay-ie; Mais le moyen, reprit elle, de
 se voir, pour se voir toujours infortunez? Les
 larmes, luy dis-ie, que l'on mesle avec celles de
 la personne aimée, n'ont presque point d'amer-
 tume: & les douceurs, interrompit elle, où la
 vertu trouue quelque scrupule à faire, ne sont plus
 douceurs pour moy. Vous voulez donc, Madame,
 luy

luy dis-je, qu'Aglatidas ne vous voye plus, & peut-estre ne vous aime plus? Je deurois en effet souhaitter cette dernière chose comme la première, reprit elle; mais j'aduoüe que ie ne le puis. Que voulez vous donc qu'il face? luy dis-je; Je veux, respondit Amestris, qu'il m'aime sans esperance; qu'il se console sans me voir; qu'il viue sans chercher la mort; & qu'il ne m'oublie iamais. En disant cela, elle me voulut quitter: mais ie luy pris la main malgré elle; & la retenant par force, en me iettant à genoux; au nom des Dieux Madame, luy dis-je, accordez moy ce que ie vous demande, ou ne me deffendez pas de chercher la mort. Je ne puis plus vous rien accorder, me dit elle, car la gloire veut que ie vous refuse ce que vous souhaitez: & mon affection demande que vous viuiez, au moins tant que ie viuray. Ayez patience Aglatidas, adioustâ t'elle, le terme ne fera peut-estre pas long. Ha Madame, luy dis-je, ne parlez point de vostre mort: oubliez plustost le malheureux Aglatidas, que de faire entrer au Tombeau, la plus belle personne du Monde. Vous feriez mieux, interrompit elle, de la nommer la plus infortunée: & peut-estre aussi, adioustay-je, la plus iniuste, & la plus inhumaine. Mais au nom de ces mesmes Dieux que j'ay desia inuoquez Madame, luy dis-je, souffrez au moins que ie vous parle encore vne fois: adieu Aglatidas, me dit elle, adieu? ie commence à sentir que mon cœur me trahiroit, si ie vous escoutois dauantage: & que ie ne dois pas me fier

plus long temps à ma propre vertu contre vous, Viuez, adiousta t'elle, si vous pouuez: n'aimez qu'Amestris s'il est possible: & ne la voyez iamais plus. Elle vous en prie: & mesme si vous le voulez, elle vous l'ordonne. En acheuant de prononcer ces tristes paroles, elle me quitta toute en larmes: & tout ce que ie pûs faire, fut de luy baiser la main, qu'elle retira d'entre les miennes, avec assez de violence. Vous pouuez iuger Seigneur, en quel estat ie demeuray, lors que ie vy partir Amestris avec Menaste: qui pendant toute nostre conuersation, s'estoit tenuë à trois pas de nous, pour prendre garde si personne ne venoit: ne laissant pas d'entendre de là tout ce que nous disions. Iene m'arresteray point Seigneur, à vous exagerer tous mes sentimens, car ce seroit abuser de vostre patience: ie vous diray seulement, que personne ne s'est iamais estimé plus malheureux que ie me le trouuois. Car enfin ie voyois que i'aimois, & que i'estois aimé: mais qu'apres tout, ie n'auois plus d'esperance. Je voyois mesme qu'il ne m'estoit pas permis d'oster mon bien, à celuy qui le possedoit: ie n'auois plus de Riual à punir: ie n'auois plus de Maistresse inconstante, de qui ie me peusse pleindre; quel soulagement pouuois-ie donc esperer dans mes douleurs? Il n'y auoit pas moyen de pouuoir songer à oublier iamais vne personne qui m'aimoit; qui occupoit mon cœur; mon esprit; & toute ma memoire, & pour laquelle i'oublois tout le reste du monde. Il ne m'estoit plus permis d'esperer de luy pouuoir parler:

ler: elle m'auoit mesme deffendu de mourir: enfin ie ne trouuois rien qui ne m'affligeast extraordinairement. Neantmoins ie voulus essayer de nouveau, si par l'adresse de Menaste, ie ne pourrois point parler encore vne fois à Amestris: mais Seigneur, il me fut impossible: & depuis ce iour là, cette cruelle personne ne voulut plus aller à nulle promenade, de peur de m'y rencontrer: & elle feignit mesme d'estre malade, afin de ne sortir plus du tout. Ayant donc appris par Menaste, que rien ne pouuoit changer la resolution d'Amestris: ie pris celle de m'esloigner d'un lieu, où ie ne la pouuois voir: & où i'eusse contribué peut-estre encore à sa perte, par la contrainte où elle viuoit, à ma consideration. Pour Megabise, qui auoit aussi esté fort touché du mariage d'Amestris; quoy qu'il se fust imaginé ne l'aimer plus, quand il estoit reuenu à Ecbatane, il sentit aussi bien que moy, que l'on ne se deffait pas aisément d'une passion violente. Astiage ayant sçeu où i'estois, nous accommoda, sans pourtant nous faire embrasser ny nous faire voir: me commandant parce que i'auois tué son frere, d'éuiter sa rencontre autant que ie le pourrois: la cause de nostre derniere querelle, n'ayant esté sçeuë de personne: non pas mesme de Megabise, qui a tousiours ignoré ce que i'auois veû, dans ce malheureux Jardin du Parterre de gazon. Pour ce qui est d'Anatise, ie partis d'Ecbatane, auparauant qu'elle fust reuenüe des champs: ainsi ie ne vous puis dire ce qu'elle aura pensé

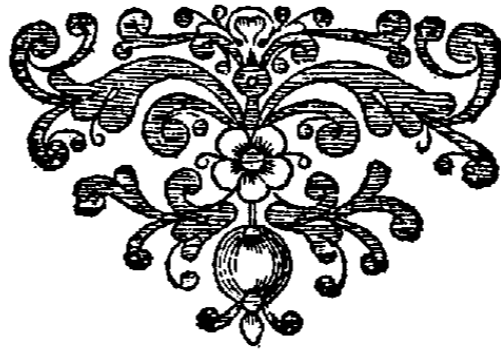
de moy. I'escrui en partant vne lettre à Amestris, que i'enuoyay à Menaste, de laquelle ie n'ay point eu de responce. Je fus quelque temps à errer de Prouince en Prouince, sans sçauoir ce que ie voulois faire, ny ce que ie pretendois deuenir : iusques à ce que la guerre d'Assirie commençant, ie creus que ie deuois y chercher la fin de mes malheurs, en y cherchant vne mort honorable. Durant tout ce temps là, ie n'ay iamais reçu nuelles nouvelles, ny d'Amestris, ny de Menaste, quoy que i'aye fait toutes choses possibles pour obliger l'vne ou l'autre à m'en donner. Et depuis cela Seigneur, vous auez esté le tescmoin de mon chagrin, quoy que vous n'en sçeuſſiez pas la cause : & depuis cela encore, ie n'ay non plus rien appris d'Amestris, sinon que i'ay sçeu par Araspe, qu'Otane est tousiours viuant ; qu'elle est tousiours malheureuse : & que selon les apparences, veû la melancolie qui paroist sur son visage, elle aime peut-estre encore l'infortuné Aglatidas. Voila Seigneur, qu'elle est l'aduanture que vous auez desiré d'apprendre, & quels sont les malheurs de l'homme du monde qui souhaitteroit le plus, de voir bien tost finir les vostres : & qui n'attend plus que la mort, pour le guerir de tous les siens.

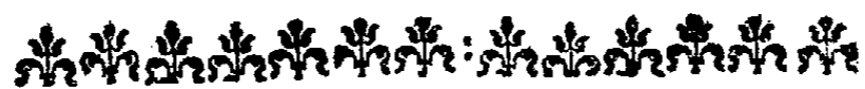
A ces mots, Aglatidas s'estant teû, Artamene le remercia, de la peine qu'il auoit prise ; luy demanda pardon, d'auoir renouuellé toutes ses douleurs ; & luy tesmoigna en auoir esté tres sensiblement touché. I'aduouie, luy dit il, que vous estes infiniment à pleindre : & que ce n'est pas vn euenement

nement fort ordinaire, que celui qui vous a rendu malheureux. Mais après tout, luy dit il encore en soupirant, vous sçavez qu'Amestris est viante: & vous ne pouvez presque pas douter qu'elle ne vous aime encore. Ainsi vous pouvez esperer du Temps & de la Fortune, quelque changement en vostre affliction: mais i'en connois de plus infortunez que vous. Je ne sçay Seigneur, repliqua Aglatidas, si cela peut estre: mais ie sçay bien que quand i'aurois perdu vne Couronne, en perdant Amestris; & que l'ambition de seroit iointe à l'amour pour me persecuter; ie ne serois pas plus melancolique que ie le suis. Cependant Seigneur, poursuiuit il, c'est estre bien genereux, de vouloir plus tost vous interesser, dans les malheurs d'autrui que dans les vostres: Vous portez des chaines assez iniustes & assez pesantes, pour vous en pleindre, plus tost que de vous arrester à pleindre Aglatidas, qui n'est pas digne de cét honneur. Aglatidas, luy respondit il, est digne de l'amitié de tout ce qu'il y a de Grand au monde: & c'est ce qui me fait esperer, que les Dieux feront vn iour finir ses malheurs. Quand i'aurois quelques bonnes qualitez, reprit il, ce que vous dites ne me donneroit pas grand espoir: & tant qu'Artamene sera malheureux, ie ne voy pas que les personnes qui ont de la vertu, doiuent fonder leur esperance sur cette raison, qui n'est pas toujours infallible. C'estoit de cette sorte qu'Artamene & Aglatidas s'entrenoient, lors qu'Andramias les aduertit qu'il estoit temps de se retirer.

rer. Aglatidas voulut avec adresse demander à Artamene , s'il ne pouuoit rien pour son seruice : voulant luy faire entendre , qu'il estoit capable d'entreprendre de le deliurer. Mais il le remercia en l'embrassant : & luy fit connoistre que sa prison n'estoit pas son plus grand malheur : & qu'il n'en vouloit sortir , que par la mesme main qui l'y auoit mis.

Fin de la Premiere Partie.





P R I V I L E G E D V R O Y .

LOVIS par la Grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos Amez & Feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel , Baillifs , Seneschaux , Preuosts , leurs Lieutenans : & à tous autres de nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra , Salut. Nostre cher & bien amé le sieur de Scudery , Gouverneur de nostre Chasteau de Nostre-Dame de la Garde, Nous a fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer *Artamene* , ou *le Grand Cyrus* , par luy composé ; s'il nous plaisoit de luy accorder nos Lettres sur ce necessaires. **A C E S C A V S E S** , Nous auons permis & permettons par ces Presentes à l'Exposant , d'imprimer ou faire imprimer , vendre & debiter en tous les lieux de nostre obeyssance ledit Liure , en vn ou plusieurs Volumes ; en telles Marges , en tels Caracteres , & autant de fois qu'il vouldra durant Dix ans entiers & accomplis , à compter du iour que ledit Liure sera acheué d'imprimer pour la premiere fois. Et faisons tres-expresses deffenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , de l'imprimer , faire imprimer , vendre ny debiter , en aucun lieu de nostre obeyssance , sous pretexte d'augmentation , correction , changement de Titres , fausses Marques ou autrement en quelque sorte & maniere que ce soit , sans le consentement de l'Exposant , ou de ceux qui auront droit de luy : A peine de trois mil liures d'amende , payables par chacun des contreuens , & applicables vn tiers à Nous , vn tiers à l'Hostel-Dieu de Paris , & l'autre tiers audit Exposant ; de confiscation des Exemplaires con-

I. Partie. *

refaits, & de tous despens, dommages & intereffs. A condition qu'il fera mis deux Exemplaires dudit Livre en nostre Bibliotheque publique, & vn en celle de nostre tres-cher & feal le fleur Seguyer Cheualier, Chancelier de France, auant que de l'exposer en vente, à peine de nullité des Presentes; Du contenu desquelles, Nous voulons que vous faffiez iouir pleinement & paisiblement l'Exposant ou ceux qui auront son droit; empeschant qu'il ne leur soit donné aucun empeschement. Voulons aussi qu'en mettant au commencement ou à la fin de chaque Volume dudit Livre vn Extrait des Presentes, elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & que foy y soit adioustée, & aux Copies collationnées par l'vn de nos Amez & Feaux Conseillers & Secretaires, comme à l'Original. **MA N D O N S** au premier nostre Huiffier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution d'icelle tous Exploits necessaires, sans demander autre permission: **C A R** tel est nostre plaisir; Nonobstant Clameur de Haro Charte Normande, & autres Lettres à ce contraires. **D O N N E'** à Paris le neufiesme iour de Iuillet, l'an de Grace mil six cens quarante-huit. Et de nostre Regne le sixiesme. Signé, **PAR LE ROY EN SON CONSEIL, CONRART.** Et scellé du grand Sceau de Cire jaune sur simple queuë.

Et ledit fleur de Scudery a cédé & transporté les droits qu'il a au present Priuilege, à Augustin Courbé, Marchand Libraire à Paris, pour en iouir durant le temps porté par iceluy, suiuant l'accord fait entr'eux.

*Acheué d'imprimer pour la premiere fois,
le 7. Iannier 1646.*

Les Exemplaires ont esté fournis.



PRIVILEGE DV ROY.

LOVIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre. A nos amez & feaux Confeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiftres des Requestes ordinaires de nostre Hoftel, Baillifs, Senefchaux, Preuofts, leurs Lieutenans, & à tous autres de nos Iufticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre bien-ameé AVGVSTIN COVRBE', Marchand Libraire en nostre bonne ville de Paris, Nous a fait remonftrer, qu'ayant cy-deuant fait imprimer à tres-grands fraits diuers liures, en la pluspart defquels il a mefme fait grauer des Figures defignées par les meilleurs Maiftres; ce qui luy a caufé vne extrême dépenfe, dont il auoit esperé se rembourfer par le debit qu'il feroit defdits liures, qui font tous d'Auteurs celebres, & principalement, *Les Oeuures du Sieur de Voiture; Alaric, où Rome vaincuë, Poëme Heroïque; & Artamene, ou le Grand Cyrus par le Sieur de Scudery*, & quelques autres: Il a appris que certains Libraires Eftangers, auides de gain, & par enuie, auoient contrefait tous lefdits liures en Hollande, à Anuers, à Bruxelles, en Auignon, & ailleurs; & qu'au préjudice & au mefpris des Priuileges obtenus de nous pour tous lefdits liures, par l'Exposant, lefdits Libraires Eftangers ne se contentant pas de debiter leurs exemplaires contrefaits dans leur païs, & en toutes les Prouinces du Nord, en apportoient dans plusieurs lieux de nostre obeiffance & les y distribuient en cachette; ce qui estoit capable de le ruiner, attendu que toutes fes Impressions luy fussent demeurées sur les bras; à quoy s'estant effor cé de re-

* ij

medier, il n'a pû trouver de moyen plus seur pour luy, que d'acheter toutes lefdites impressions contrefaites, desdits Libraires Estrangers, lesquels par ce moyen, se sont obligez audit Exposant de n'en plus faire d'autres desdits liures. Mais comme il est maintenant chargé de ces Impressions faites hors nostre Royaume, il nous a tres-humblement supplié de luy permettre de les vendre & debiter en iceluy, tout de mesme que s'ils y auoient esté imprimez, & comme ceux qu'il y auoit desia fait imprimer, en vertu des Priuileges que nous luy en auons accordez en diuers temps, A CES CAUSES, & mettant en consideration le grand dommage que receuroit l'Exposant si lefdits exemplaires apportez de dehors nostre Royaume, & dont il a esté obligé de traiter, luy demeueroient sur les bras: Nous luy auons permis & permettons par ces presentes, de les vendre & debiter, par tous les lieux de nostre obeïssance, soit en l'estat qu'ils ont esté imprimez, ou avec son nom & sa marque à la premiere page; & tout ainsi que ceux qu'il auoit fait imprimer en vertu de nosdits Priuileges, durant le temps porté par chacun d'iceux, toutes les clauses desquels nous entendons valoir & seruir également & indifferemment pour les vns & les autres desdits exemplaires, en mettant au commencement ou à la fin de chacun vn Extraict desdits Priuileges ou des presentes, auquel & aux copies qui en seront collationnées, par vn de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, Nous voulons que foy soit ajoustée comme à l'Original. A condition que les exemplaires soient fournis tant en nostre Bibliotheque publique, qu'en celle de nostre tres-cher & feal le Sieur Mollé Cheualier Garde des Sceaux de France, conformement ausdits Priuileges; & qu'ils soient avec les presentes enregistrees dans le Liure de la Communauté des Libraires de nostre ville de Paris, suiuant les Arrests de nostre Cour de Parlement, à peine de nullité. **S I V O V S M A N D O N S E T**

ORDONNONS que vous fassiez iouir ledit Exposé & ceux qui auront droit de luy, plainement & paisiblement de tout le contenu aux présentes & ausdits Priuileges, sous les peines & deffences y contenuës qui vaudront contre les contreuenans aux vns & aux autres, indifferement comme dessus. **DEFENDONS** particulièrement à tous Libraires, Marchands, ou autres de quelque qualité & condition qu'ils puissent estre, d'apporter en aucun lieu de nostre obeissance, aucun desdits liures contrefaits, & de les y auoir, tenir, vendre, ni distribuer, sans le consentement de l'Exposé, ou de ceux qui auront droit de luy, soit qu'ils ayent esté imprimez auant ou depuis l'achapt fait par luy, & avec quelque changement que ce soit, à peine de six mille liures d'amende, payables & applicables comme les amendes ordonnées par lesdits Priuileges, & outre icelles, de confiscation desdits Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests. **MANDONS** au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution de ce que dessus tous actes & exploits nécessaires, sans demander autre permission. **CAR** tel est nostre plaisir, nonobstant oppositions ou appellations quelconques, & sans prejudice d'icelles, pour lesquelles nous ne voulons qu'il soit differé, & dont nous nous sommes reserué la connoissance & la renuoyons dès maintenant comme pour lors, pardeuant vous, Messieurs des Requestes ordinaires de nostre Hostel, en vostre auditoire du Palais à Paris, nonobstant aussi Clameur de Haro, Chartre-Normande, & autres Lettres à ce contraires, ausquelles nous dérogeons pour ce regard seulement. **DONNE'** à Paris le 3. iour de Deceembre l'an de Grace 1655. Et de nostre regne le quatorziesme. Par le Roy en son Conseil. **CONRART.**

*Registré sur le Liure de la Communauté le 9. Fevrier
1656. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653.*

EXTRAIT DES REGISTRES
de Parlement.

VEU par la Cour les Lettres patentes du Roy données à Paris le 3. Decembre 1655. signées par le Roy en son Conseil, CONRART, & scellées du grand Sceau de cire jaune, obtenues par Augustin Courbé Marchand Libraire à Paris. Par lesquelles ledit Seigneur luy auroit permis de vendre & debiter les Impressions mentionnées par lesdites Lettres par tous les lieux de son obeïssance, soit en l'estat qu'ils ont esté imprimez ou avec son nom & sa marque à la premiere page, & tout ainsi que ceux qu'il auoit fait imprimer en vertu des Priuileges dudit Seigneur Roy durant le temps porté par iceux: Toutes les clauses desquelles il entend estre executées, ainsi que plus au long est porté par lesdites Lettres à la Cour adressantes. Consentement des Syndic & Adjoints de la Communauté des Marchands Libraires de cettedite ville de Paris du 7. du present mois de Janvier à l'enregistrement desdites Lettres. Requête présentée à la Cour par ledit Courbé, afin d'entherinement desdites Lettres. Conclusions du Procureur General du Roy. Et tout considéré, LA COUR a ordonné & ordonne que lesdites Lettres seront registrées au Greffe d'icelles, pour iouir par l'Impetrant de l'effet & contenu en icelles selon leur forme & teneur. FAIT en Parlement le 27. Janvier 1656. DV TILLET.

Registrées, oùy consentent le Procureur General du Roy, pour iouir par l'Impetrant de l'effet contenu selon sa forme & teneur. A Paris en Parlement le 27. Ianuier 1656. Signé, DV TILLET.